

UNIVERSIDAD COMPLUTENSE DE MADRID

FACULTAD DE FILOLOGÍA

DEPARTAMENTO DE FILOLOGÍA FRANCESA



TESIS DOCTORAL

**La guerre civile espagnole dans la littérature belge, Paul
Nothomb:**

histoire, roman mythe

TESIS DOCTORAL

MEMORIA PARA OPTAR AL GRADO DE DOCTOR

PRESENTADA POR

André Benit

Director:

Francisco Javier del Prado Biezma

Madrid, 2002

ISBN: 978-84-8466-283-9

© André Benit, 1996

André Bénit

La guerre civile espagnole dans la littérature belge;
Paul Nothomb: histoire, romans et mythe.

Tome 1

Table des matières.

Introduction.

Chapitre I: Le monde politique et la société belges
face à la guerre d'Espagne.

Chapitre II: Les réactions contemporaines.
Les écrivains dans la presse.

Directeur: Dr Javier del Prado Biezma.

Universidad Complutense de Madrid.
Facultad de Filología.
Departamento de Filología Francesa.

Année 1996

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.	1
Chapitre I. LE MONDE POLITIQUE ET LA SOCIÉTÉ BELGES FACE À LA GUERRE D'ESPAGNE.	18
I. UNE VISION CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS.	18
1. Une guerre qui n'avait rien de civil.	18
2. Un monde politique belge en pleine mutation.	20
3. La tentative avortée d'un Front populaire belge.	22
4. Le rôle catalyseur joué en Belgique par la guerre d'Espagne.	26
5. La politique d'indépendance.	27
6. Une prompte adhésion à la politique de non-intervention.	28
7. La Belgique, élève modèle et docile au Comité de Londres.	30
8. L'affaire Huerta.	32
9. La "loi Bovesse".	33
10. L'affaire de Borchgrave.	35
11. Une comédie juridiquement indéfendable.	
12. Le chemin escarpé qui mène à Burgos.	40
II. COURANTS IDÉOLOGIQUES ET PARTIS POLITIQUES.	59
1. Le monde socialiste.	60
2. Le monde catholique.	73
3. Le monde libéral.	82
L'Université Libre de Bruxelles.	86
4. Le mouvement rexiste.	92
III. L'AIDE BELGE À L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE.	96
1. L'aide humanitaire.	96
L'aide médicale.	97
Les anciens d'Espagne.	101
Los niños de la guerra.	102
<i>El otro árbol de Guernica.</i>	107

II

2. Le trafic d'armes.	110
3. Les volontaires belges pour l'Espagne républicaine.	111
Un ancien volontaire témoigne:	120
<i>Le Mercenaire. Carnet de route d'un combattant rouge.</i>	121
<i>Valle del Jarama. Brigada Internacional.</i>	128
IV. L'ACTIVITÉ PRO-FRANQUISTE EN BELGIQUE.	128
1. La propagande et l'aide matérielle.	128
2. L'aide humaine: les volontaires belges au service de Franco.	140
V. CONCLUSIONS.	146
 Chapitre II. LES RÉACTIONS CONTEMPORAINES.	
LES ÉCRIVAINS DANS LA PRESSE.	149
 I. <i>COMBAT</i> et <i>LE ROUGE ET LE NOIR</i> .	149
A. <i>COMBAT</i> (1936-1939).	150
1. DENIS MARION.	153
"Trois jours à Madrid".	155
"Notre combat avec... <i>Combat</i> ".	164
"Billets durs".	166
Quelques critiques littéraires.	168
<i>Sierra de Teruel</i> .	170
2. ALEXIS CURVERS.	172
3. MAX SERVAIS.	175
B. <i>LE ROUGE ET LE NOIR</i> (1929-1938).	178
1. L'échange VICTOR SERGE - FRANZ HELLENS.	182
2. MARCEL LECOMTE.	184
"Le billet politique".	184
Chroniques d'un départ sans cesse ajourné.	192
Randonnée en Espagne.	193
3. MATHIEU CORMAN.	194
<i>Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte.</i>	196
" <i>Salud Camarada!</i> " Cinq mois sur les fronts d'Espagne.	210
<i>Ami, entends-tu?</i>	230

III

II. CASSANDRE (1934-1944).	234
1. FRANÇOIS MARET.	236
1. Le romancier: <i>La Capitana</i> .	237
2. Le journaliste: - <i>Les grands chantiers au soleil</i> ;	251
- "La victoire espagnole".	271
2. CHARLES d'YDEWALLE.	281
De Primo de Rivera à Franco.	281
Une étape imprévue. <i>Geôles et bagnes de Franco</i> .	288
<i>Journal, mon beau souci</i> .	292
3. RAOUL MÉSOT.	293
<i>Castille</i> .	293
4. GASTON FONTAINE.	298
"Bombardement sur Téruel".	298
III. D'AUTRES VOIX S'ÉLÈVENT...	300
• À DROITE.	300
1. ROBERT POULET.	300
2. PIERRE DAYE.	303
"Guerre d'Espagne".	306
La reconnaissance de Burgos.	313
L'exil.	314
• DU CÔTÉ ANTIFASCISTE.	318
MARCEL SCHILTZ.	318
<i>Frontière d'Espagne</i> .	318
IV. CONCLUSIONS.	323
Chapitre III. LES ROMANCIERS PRO-NATIONALISTES.	329
1. JEAN DENIS.	329
<i>Trois discours de José Antonio</i> .	329
<i>Une révolution dans la guerre</i> .	330
<i>Romancero 1938</i> .	331
<i>Espagne immortelle</i> .	335
<i>L'heure de vérité</i> .	337

IV

2. ANDRÉ VILLERS.	349
<i>Le puits d'amertume.</i>	349
<i>L'Espagne de Franco.</i>	367
3. CONCLUSIONS.	368
Chapitre IV. LES ROMANCIERS ANTIFASCISTES.	376
1. ALBERT AYGUESPARSE.	376
A. LE ROMAN.	386
1. <i>La main morte.</i>	386
<i>Le silence sous l'Occupation.</i>	389
2. <i>Une génération pour rien.</i>	391
3. <i>L'heure de la vérité.</i>	395
4. <i>Notre ombre nous précède.</i>	404
5. <i>Les mal-pensants.</i>	411
B. LA NOUVELLE.	438
1. "Du côté de Siqueros".	438
2. "Sin novedad".	442
3. "Sur toute l'Espagne, le ciel est sans nuage".	445
4. "Dans la lenteur des fins de règne".	446
C. LA POÉSIE.	446
<i>Ecrire la pierre.</i>	446
2. PAUL-ALOÏSE DE BOCK.	447
<i>Les chemins de Rome.</i>	447
3. JACQUELINE de BOUILLE.	461
<i>Le desperado.</i>	461
4. JEAN DELAET.	472
<i>La Pourpre des Innocents.</i>	472
5. FRANCE ADINE.	483
<i>Izlar.</i>	483

V

6. EDMOND KINDS.	491
<i>Le temps des apôtres.</i>	491
<i>Les Ornières de l'Été.</i>	494
7. MARIE-THÉRÈSE BODART.	496
<i>Les roseaux Noirs.</i>	496
<i>Le Mont des Oliviers.</i>	498
8. ROGER FOULON.	501
<i>L'Espérance abolie.</i>	501
9. HYBERT NYSSSEN.	508
<i>Trente-deux poèmes de guerre et d'amour.</i>	508
<i>Le nom de l'arbre.</i>	509
10. LOUIS CARETTE, alias FÉLICIEN MARCEAU.	515
<i>Les années courtes.</i>	515
<i>Cadavre exquis.</i>	517
<i>Les passions partagées.</i>	522
11. HENRI CORNÉLUS.	526
<i>Ceux de la dure patience: "Il n'y a plus de Pyrénées";</i>	526
<i>"Salud Camarada".</i>	528
<i>De Sel et de Terre: "C'était le temps de loups";</i>	529
<i>"L'arbre mort d'Arcos";</i>	529
<i>"Je pense à l'Espagne".</i>	530
<i>Les Hidalgos: "L'oeil de Narciso";</i>	530
<i>"El Verdugo";</i>	531
<i>"Pablo";</i>	531
<i>"Los Monegros";</i>	533
<i>"Les boeufs".</i>	534
12. ROBERT GOFFIN.	534
<i>Souvenirs à bout portant.</i>	534
<i>Les cavaliers de la déroute.</i>	535
<i>"Fait divers pour Lorca".</i>	539

VI

13. MADELEINE HALLER.	540
<i>Volo "Je veux".</i>	540
14. HENRI FERVAL.	542
<i>Réseau en déroute.</i>	543
<i>Confrérie de la trahison.</i>	543
15. FRANÇOIS WEYERGANS.	544
<i>Les figurants et Françaises, Français.</i>	544
16. CONCLUSIONS.	549
Chapitre V. PAUL NOTHOMB ou une existence peu banale.	567
A. DE PAUL NOTHOMB À JULIEN SEGNAIRE.	567
I. UNE ENFANCE ET UNE JEUNESSE INQUIÈTES.	567
II. L'AVENTURE ESPAGNOLE.	573
<i>André Malraux en Espagne.</i>	573
<i>Paul Nothomb en Espagne: de septembre 1936 à février 1937.</i>	579
III. LE COMBAT CONTINUE SOUS D'AUTRES FORMES.	610
Nothomb "démissionné".	610
Le combat pour la République continue sur plusieurs fronts.	613
a) <i>journalistique.</i>	613
1. Le Front populaire, condition sine qua non du triomphe.	614
2. Les nouvelles du front ou les résultats de la politique prônée par le P.C.E..	617
3. La faiblesse et l'hypocrisie des démocraties européennes.	619
4. L'anticommunisme haineux de l'aile droite du P.O.B. au service de la réaction.	622
5. L'ignoble "loi Bovesse".	625
6. L'hommage à Emile Vandervelde.	628
7. La démocratisation de l'armée belge.	628
8. La réponse à quelques attaques personnelles.	629
9. L'après-guerre et ses perspectives.	630
b) <i>politique.</i>	632

VII

c) <i>humanitaire.</i>	633
<i>L'Amicale des Anciens Combattants d'Espagne.</i>	635
<i>Le Secours Populaire de Belgique.</i>	637

IV. *LA RANÇON*: une singulière évocation autobiographico-imaginaire

de l'épisode espagnol.	644
1. Une entrée en scène dramatique.	645
2. Le personnel et le matériel.	646
3. La clairvoyance de Réaux-Malraux.	648
4. L'affaire des espions fascistes: une première friction avec le P.C..	651
5. L'autorité au sein de l'escadrille.	656
6. Les communistes dans <i>La Rançon</i> .	660
a) Ivanov.	660
b) Rodrigue Cacerès.	665
c) Grandel.	671
7. L'énigme Atrier: une <i>Rançon</i> morale inespérée.	683
8. Les missions sur Teruel et Malaga dans <i>L'Espoir</i> et <i>La Rançon</i> .	701
8.1. La structure narrative de l'épisode dans les deux romans.	702
8.1.1. Présentation et préparation de la mission sur Malaga.	702
8.1.2. Le(s) raid(s) contre la colonne motorisée.	703
8.1.3. L'accident.	704
8.1.4. La recherche des secours.	704
8.1.5. La venue des secours.	705
8.1.6. Le trajet jusqu'à Almeria et l'arrivée à l'hôpital.	705
8.2. Les coordonnées temporelle et spatiale.	706
A. Compilation des données à analyser.	706
8.2.1. Présentation et préparation de la mission sur Malaga.	707
8.2.2. Le(s) raid(s) contre la colonne motorisée.	708
8.2.3. L'accident.	709
8.2.4. La recherche des secours.	710
8.2.5. La venue des secours.	711
8.2.6. Le trajet jusqu'à Almeria et l'arrivée à l'hôpital.	712
B. Analyse de la coordonnée temporelle.	712
La mission sur Malaga.	712
L'accident: de l'attaque de la chasse ennemie à l'amerrissage.	714
La recherche et l'arrivée des secours.	715

VIII

Le retour à Almeria.	715
C. Analyse de la coordonnée spatiale.	718
Le lieu de départ de la mission.	718
La mission sur Malaga.	719
Le plongeon.	719
La recherche et l'arrivée des secours.	720
La route jusqu'à Almeria.	721
8.3. Forces actantielles et personnages.	721
A. Compilation des données à analyser.	721
B. Analyse des forces actantielles.	734
Les artisans de l'effondrement du front de Malaga.	734
Les promoteurs de la mission sur Malaga.	735
Poursuivants et poursuivis.	736
Les acteurs de la mission et les moyens mis en oeuvre.	737
Attignies et Atrier: héros et anti-héros.	738
a) Attignies, le héros au service de la collectivité.	738
b) Atrier, un anti-héros en quête de réhabilitation.	740
8.4. <i>L'Espoir</i> vs <i>La Rançon</i> .	746
V. "LE HÉROS ET LE SALAUD".	750
La Résistance.	754
La menace de la déchéance.	755
Le procès.	764
<i>LE DÉLIRE LOGIQUE</i> : un récit-"confession".	767
Une confession plausible?	778
Le "grand tremblement de terre".	780
Atrier et Hubert: de héros à renégats.	782
Les retrouvailles avec le "coronel".	783
VI. D'AUTRES RENCONTRES DÉCISIVES.	788
VII. <i>LES DIEUX DU SANG</i> .	796
Blanchard au banc des suspects.	814
VIII. "LES RATÉS".	819

B. DEUX ÉCRIVAINS S'INSPIRENT DE CETTE DESTINÉE	
HORS DU COMMUN.	823
1. PIERRE NOÏHOMB.	823
• <i>Le prince d'Olzheim.</i>	833
• <i>Les Elie-Beaucourt.</i>	836
Une tragédie familiale.	845
2. DANIEL GILLÈS.	851
<i>Le Cinquième Commandement.</i>	853
1. <i>Le Festival de Salzbourg.</i>	853
2. <i>Nés pour mourir.</i>	858
3. <i>La Tache de sang.</i>	880
4. <i>Le Spectateur brandebourgeois.</i>	882
5. <i>Laurence de la nuit.</i>	886
<i>Le Cinquième Commandement,</i>	
radioscopie d'un continent, d'un pays et d'une famille.	891
CONCLUSIONS GÉNÉRALES.	897
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.	911

INTRODUCTION.

Jamais, Jamais, non JAMAIS, vous aurez beau faire, jamais ne saurez quelle misérable banlieue c'était que la Terre. Comme nous étions misérables et affamés de plus Grand.

Nous sentions la prison partout, je vous le jure.

Ne croyez pas nos écrits (les professionnels, vous savez...)

On se mystifiait comme on pouvait, ce n'était pas drôle en 1937, quoiqu'il ne s'y passât rien, rien que la misère et la guerre¹.

En cette même année 1937, deux événements viendront égayer le monde littéraire francophone belge: le manifeste du *Groupe du lundi* et l'attribution du célèbre prix Goncourt à Charles Plisnier.

Le 1^{er} mars 1937, les figures majeures de la littérature francophone de Belgique cosignent le manifeste du *Groupe du lundi*², un document par lequel ils désirent préciser le statut de cette littérature et sortir de l'anonymat. Constatant que les conditions essentielles de la création littéraire dans le royaume sont identiques à celles de n'importe quel autre pays de langue française, dénonçant les conséquences déplorables des campagnes en faveur des écrivains belges: "la louange systématique, l'esprit de camaraderie vulgaire, l'égalitarisme grossier et son corollaire, l'horreur de toutes les indépendances, de toutes les originalités et de toutes les supériorités, la tendance au grégarisme" et la comparaison des "écrivains authentiques" avec "les cacographes et les apprentis", les *lundistes* adoptent sur le statut des lettres belges une "position contrastée, qui prévaudra jusqu'au milieu des années septante [et] provient du désir [...] de se voir publiés et reconnus à Paris"³: s'ils rejettent l'existence d'une littérature proprement belge, condamnent le régionalisme étriqué, soulignent les liens qui les unissent à l'Hexagone et incorporent la littérature française de Belgique à la française, ils ne déniaient cependant pas certains traits communs aux oeuvres produites par

¹ Henri Michaux, "Avenir", *Poèmes*, in *Plume précédé de Lointain intérieur*, Editions Gallimard, 1963, p.103.

² Franz Hellens, Robert Vivier, Pierre Hubermont, Hermann Closson, René Verboom, Robert Poulet, Eric de Haulleville, Charles Plisnier, Michel de Ghelderode, Marie Gevers, Camille Poupeye, Marcel Thiry,...

³ Marc Quaghebeur, "Balises pour l'histoire de nos lettres", *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, p.57.

des Belges francophones. Curieusement, “alors que nos écrivains déploient de grands efforts pour affirmer leur communauté avec les écrivains français, ne constate-t-on pas que ceux-ci sont entrés dans l’engagement tandis que les nôtres demeurent sur la touche?”⁴. En effet, en pleine crise du capitalisme et alors que les régimes dictatoriaux fourbissent leurs armes et les expérimentent en Espagne, ce manifeste, qui réunit par ailleurs des écrivains idéologiquement incompatibles, ignore les problèmes et les questions qui tourmentent le public. “Il est vrai qu’à la différence de la République, le Royaume avait choisi la carte neutraliste! L’universalisme abstrait mène [...] à d’étranges errances”⁵.

Quelques mois plus tard, le jury du prix Goncourt couronne deux fictions de Plisnier: *Mariages*, vaste chronique d’une famille bourgeoise et industrielle de la province, et *Faux Passeports*, une série de cinq nouvelles -le portrait de cinq militant(e)s communistes- qui immergent les lecteurs dans ce monde de l’engagement révolutionnaire auquel le romancier a consacré une bonne partie de sa jeunesse et dont il s’est éloigné après son exclusion du P.C.B. en décembre 1928, au congrès d’Anvers où la minorité trotskyste se fit licencier par le noyau dur stalinien. Deux de ces nouvelles, “Pilar” et “Carlotta”, ont déjà paru en 1935 dans une revue liégeoise, *Les Feuilles bleues*, et furent accueillies avec “une parfaite indifférence”⁶. Le silence qui entoura, en Belgique, la parution de cette première version des *Faux Passeports* permet à Albert Ayguesparse d’illustrer ce qu’il présente comme “une constante de notre littérature”: “L’indifférence aux problèmes politiques, la méfiance des écrivains à l’endroit des idéologies et des conflits doctrinaux [...]. Toute oeuvre qui aborde les problèmes politiques de notre époque, ou qui se hasarde à faire état de ses contradictions économiques et sociales, est frappée d’emblée d’un préjugé défavorable parce qu’elle viole une sorte de loi tacite. On refuse à la littérature le droit d’être le reflet des luttes idéologiques qui divisent notre société./ [...]. Soit prudence, soit conformisme intellectuel, un roman qui peint sans concessions des rapports de classe et des antagonismes sociaux encourt presque automatiquement la disgrâce de la

⁴ M. Quaghebeur, *ibid.*, p.58.

⁵ M. Quaghebeur, *ibid.*, p.58.

⁶ Véronique Jago-Antoine, “Tribulations d’un Prix Goncourt”, *Charles Plisnier. Entre l’évangile et la révolution*, Etudes et documents rassemblés par Paul Aron, Editions Labor, Archives du futur, 1988, p.13.

critique. Ainsi s'explique peut-être le silence qui entoura, en Belgique, la parution dans *les Feuilletts bleus* de la première version de *Faux Passeports*⁷.

René Andrianne pose le même diagnostic: "Un trait particulier, lourd de conséquences, de la vie littéraire française en Belgique est l'inexistence d'une conscience politique des écrivains. Même si l'affirmation doit être nuancée, elle exprime une évidence dévoilée par l'histoire et par l'analyse sociologique. Ce fait pourrait expliquer un certain visage des lettres françaises en Belgique ainsi que les conditions de création et de réception des oeuvres"⁸. Relevant les séismes qui ébranlèrent le royaume au cours du XX^e siècle, le critique s'interroge sur le rôle des intellectuels, et en particulier sur celui des écrivains, lors de ces crises: s'il y eut des engagements, "collectivement, les écrivains ne pesèrent d'aucun poids et leurs prises de position furent d'une portée insignifiante"⁹. Pour la période qui nous occupe, Andrianne constate une réticence, voire une défiance, à l'égard de tout engagement politique: "Malgré toutes les prises de position individuelles, il est étonnant de constater que les surréalistes belges furent peu mêlés à la résistance au fascisme -appelé rexisme en Belgique- dans leur pays. Ils n'ont pas posé de gestes collectifs qui eussent attiré l'attention et provoqué l'action des intellectuels du pays"¹⁰. Et de rappeler aussi que les intellectuels de gauche ne jouèrent qu'un rôle tout à fait secondaire dans l'étouffement de ce fascisme belge finalement vaincu grâce à l'intervention du cardinal Van Roey et de l'Eglise catholique dont Léon Degrelle provenait pourtant. Certes, "le recul permet de dépister l'influence de certaines personnalités des années 1925 à 1940 sur les mouvements littéraires et artistiques ultérieurs mais ces personnalités sont totalement inconnues à l'époque, sauf dans le cercle étroit de l'amitié"¹¹. C'est dire que leurs actions n'eurent qu'un écho bien limité dans la société.

Parmi les initiatives nées à l'époque, relevons-en deux, sans doute les plus connues: la création en mars 1934 du groupe surréaliste louviérois *Rupture* dont les membres fondateurs, Chavée, Parfondry, Ludé et Lorent, bouleversés par les grèves de 1932 au Hainaut, désirent "trempier des consciences révolutionnaires" et "contribuer à l'élaboration d'une morale prolétarienne". Toutefois, tel que le

⁷ Albert Ayguesparse, *Lettres vivantes, deux générations d'écrivains français en Belgique (1945-1975)* (sous la direction d'Adrien Jans), Bruxelles, La Renaissance du livre, 1975, pp.57-58. Revue liégeoise domiciliée à Paris, *Les Feuilletts bleus* publièrent les nouvelles "Pilar" et "Carlotta" en avril 1935.

⁸ René Andrianne, *Ecrire en Belgique. Essai sur les conditions de l'écriture en Belgique francophone*, Bruxelles, Editions Labor, 1983, p.67,

⁹ R. Andrianne, *ibid.*, p.70.

¹⁰ R. Andrianne, *ibid.*, p.106.

¹¹ R. Andrianne, *ibid.*, p.107.

signale Marc Quaghebeur, “le dessein éthique du groupe ne trouve même pas la moindre ébauche de formulation structurée. Le politique vasouille dès lors gaïement et conduit les “littéraires” aux sécurités de l’engagement stalinien. Comme à Anvers en 1928, l’éclatement de *Rupture* en 1939 voit les “staliniens” se restructurer de suite en groupe tandis que les oppositionnels “trotskystes” retournent chacun à leur isolement respectif”¹². Le bilan du *Front littéraire de gauche*, fondé en juin 1934 par Ayguesparse, Plisnier, Malva et d’autres et qui disparaît dès 1936, se révèle tout aussi décevant: “action limitée et superficielle, pas d’immersion dans la masse d’un prolétariat dont il ambitionnait de défendre les intérêts, désaveu de groupes frères plus intransigeants et, le plus important au point de vue de la littérature prolétarienne, séparation de fait avec Poulaille plus éloigné que jamais du combat politique”¹³. Le fossé qui s’était creusé entre les écrivains prolétariens belges et Henry Poulaille, auquel ils reprochaient son manque d’engagement politique, notamment lors du Front populaire et de la guerre d’Espagne, était devenu infranchissable.

Pour René Andrianne, ces quelques exemples individuels ou ces quelques groupes d’action ne suffisent pas à modifier le panorama: “Les écrivains belges francophones n’ont aucun poids politique dans la vie publique de leur pays. Aucun, à l’une ou l’autre exception près, n’a inquiété le pouvoir qui d’ailleurs les ignore totalement. Leur voix n’est pas entendue s’ils parlent, ce qui est rare et, s’ils se taisent, elle n’est pas sollicitée”¹⁴.

Ainsi que le rappelle Javier Tusell, la guerre civile espagnole, qui allait ouvrir une brèche profonde et durable dans la société de son pays, fut au départ un conflit purement intérieur de telle sorte que son déclenchement ne doit être imputé à aucune nation étrangère; toutefois, l’Espagne devint aussitôt le centre des passions et des déceptions du monde¹⁵. De toute évidence, l’appartenance à une classe sociale fut un élément important de division mais, pour l’historien espagnol, beaucoup plus cruciaux furent probablement les facteurs culturels, de conception de l’homme et de la vie; la politique culturelle et éducative menée à bien durant les hostilités par les deux camps illustre ces différences¹⁶. Que, dans

¹² M. Quaghebeur, op. cit., p.97.

¹³ Jacques Cordier et Vital Broutout, “La littérature prolétarienne aujourd’hui”, *Littérature prolétarienne en Wallonie. Chronique et récits*, Editions Plein Chant, Collection Voix d’en bas, p.29.

¹⁴ R. Andrianne, op. cit., p.68.

¹⁵ Javier Tusell, *Siglo XX*, Madrid, Historia 16, 1990, p.469.

¹⁶ J. Tusell, *ibid.*, pp.529-530.

sa majorité, le monde intellectuel espagnol penchât pour la cause républicaine n'a rien d'étonnant: la République ne représentait-elle pas une authentique Renaissance culturelle¹⁷? Néanmoins, les nationalistes ne manquèrent point d'appuis intellectuels et eurent également leurs martyrs, tel Maeztu.

Tusell met aussi l'accent sur une autre facette de ce conflit interne qui se révélera vite d'une importance capitale pour l'histoire universelle: il constitua non seulement un des *virages vers la Deuxième Guerre mondiale* mais également un moment clé dans l'évolution de l'engagement et de la responsabilité sociale de la culture. Dans aucune guerre précédente, la propagande n'avait joué un rôle aussi décisif et jamais auparavant une telle pression n'avait contraint les intellectuels à prendre parti pour l'un des deux belligérants. La guerre civile espagnole ne fut sans doute qu'une simple déchirure de l'apparente paix qui régnait en Europe, mais les intellectuels du monde entier la vécurent comme un événement crucial pour le destin de l'humanité¹⁸.

Pour Francisco Ayala aussi, la conflagration espagnole devait ouvrir une nouvelle époque de l'Histoire universelle: "Esta guerra intestina tuvo [...] una transcendencia internacional verdaderamente extraordinaria. Los ojos del mundo entero estuvieron durante el tiempo que ella duró clavados en España; nuestra guerra era vista y sentida en todas partes como una lucha de principios, mucho más netos y definidos ahí que los contrapuestos luego en la Segunda Guerra Mundial a la que ella había servido de prólogo y general ensayo"¹⁹.

La plupart des intellectuels prestigieux d'Europe et de l'Amérique libérale -écrivains, scientifiques et artistes- se déclarèrent d'emblée solidaires du camp antifasciste, et seulement une minorité d'entre eux -mais ces exceptions sont loin d'être négligeables-, dont les justifications principales étaient la défense du catholicisme et l'anticommunisme, prirent fait et cause pour le général Franco. Pour la première fois, un nombre aussi important d'écrivains d'autant de pays différents commentèrent d'un point de vue politique un même événement, mais ce qui apparaît plus remarquable encore, c'est que beaucoup le firent à partir de leur expérience personnelle sur le terrain: les noms d'Hemingway, de Koestler, d'Orwell, de Bernanos, de Malraux et de combien d'autres sont à tout jamais inséparables de cet épisode historique. Selon Aldo Garosci, si l'on relève les noms

¹⁷ Natalia Calamai, *El compromiso de la poesía en la guerra civil española*, Barcelona, Laia, 1979, p.68.

¹⁸ J. Tusell, op. cit., p.534.

¹⁹ Francisco Ayala, *La imagen de España*, Alianza Editorial, 1986, p.184.

de tous ceux qui, à l'époque, d'une façon ou d'une autre -déclarations publiques, signature de manifestes, engagement physique,...- prirent position en faveur de l'Espagne républicaine, on constate que cette liste est analogue aux index des auteurs cités dans les anthologies ou les histoires de la littérature universelle et au répertoire des prix Nobel passés ou futurs²⁰.

Bien entendu, le degré d'implication de ces intellectuels étrangers varia considérablement, allant de la simple participation mentale à un engagement corps et âme, ce qui explique la nature très diverse des témoignages. En effet, plus d'un, convaincu qu'en ce moment de crise aiguë, leur responsabilité envers la société ne pouvait se restreindre à des actes purement abstraits, concrétisa cette adhésion personnelle en devenant, selon les termes de Simone Téry, un "clerc combattant"²¹. "La inteligencia tenía también que ser combatiente"²². Il ne s'agissait donc plus seulement de faire oeuvre d'intellectuel engagé dans la littérature mais aussi de matérialiser ce "contrat" en se jetant dans la mêlée crue et sanglante. A cet égard, la guerre d'Espagne est le meilleur thermomètre pour évaluer le niveau d'engagement des écrivains de cette génération.

Les raisons de cette mobilisation, de cet engouement et de la présence sur le sol espagnol d'un tel contingent de volontaires étrangers, parmi lesquels de nombreux intellectuels, sont multiples. Certes, ceux-ci ne sont pas tous allés en Espagne pour des motifs politiques ou humanitaires: d'aucuns firent le voyage, poussés par la fascination pour ce pays ou pour la guerre en général; mais, pour beaucoup, la guerre civile espagnole devint très vite ce que Stanley Weintraub qualifiera comme *The Last Great Cause*, la dernière grande guerre idéologique, celle où s'affronteraient les tenants des grandes idées et des théories politiques du XX^e siècle: fascisme, monarchisme, totalitarisme, capitalisme, communisme,

²⁰ Aldo Garosci, *Los intelectuales y la Guerra de España*, Madrid, Ediciones Júcar, 1981, p.227.

²¹ Simon Téry, *Front de la liberté. Espagne 1937-1938, Paris*, Ed. Sociales Internationales, 1938. "Casi la mitad de los efectivos internacionales estaba formada por artistas y estudiantes, escritores, periodistas y editores, científicos e ingenieros, médicos y políticos. [...] Numerosos interbrigadistas, antes o después de alistarse a la guerra de España, ya habían sido o serían personajes de relieve político, social o intelectual. [...] Escritores y escritores en potencia acudieron a España para vivir aquí el contenido de sus próximos libros. Los periodistas, presos por le frenesí del combate, se sumaron a él. Muchos murieron. La guerra de España se convirtió, para los intelectuales de izquierda, en el máximo objetivo de sus vidas, de su trabajo y de su inspiración. Ya en agosto de 1936 la Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture, que en 1935 había celebrado su primer congreso, proclamó que el hecho de escribir debía ser el equivalente al hecho de combatir a favor de la República española, y esta declaración llevaba las firmas de André Gide, Jean-Richard Bloch, Louis Aragon y Jean Cassou" (Andreu Castells, *Las Brigadas Internacionales de la guerra de España*, Barcelona, Editorial Ariel, Horas de España, 1974, p.97).

²² María Zambrano, *Los intelectuales en el drama de España*, Santiago de Chile, Editorial Panorama, 1937, p.34.

socialisme, anarchisme, catholicisme et athéisme²³, celle où se débattaient des projets rivaux de société; car ce qui est en jeu dans la Péninsule, ce n'est ni plus ni moins que l'instauration d'un type de vie en commun pour l'Espagne et pour le reste du monde, le combat décisif entre une société renouvée et pluraliste et une société obscurantiste et totalitaire.

Prélude d'un nouveau bain de sang mondial, la guerre d'Espagne, qui clôt une décennie de crise durant laquelle le nazisme allemand et le fascisme italien, après avoir liquidé toute forme de liberté culturelle et balayé toute opposition interne, ont développé de préoccupants appétits expansionnistes, prend figure de symbole et de dernière chance; seule une victoire des forces républicaines en Espagne paraît encore pouvoir faire triompher en Europe la cause de la paix et de la raison. Le temps est venu pour les esprits lucides, intellectuels recensés ou simples militants antifascistes, de resserrer les rangs dans ce combat commun. Au coeur d'un monde trop habitué à baisser les bras et à accepter, résigné, la loi de la jungle, la résistance héroïque du peuple espagnol n'est-elle pas pour tous un suprême exemple de courage et un synonyme d'espoir?

Pour certains, tel Salvador de Madariaga, l'enthousiasme qui s'empara de nombreux intellectuels s'explique en bonne partie par les efforts des partis communistes; cependant, pour Garosci²⁴, réduire à "propagande communiste" le courant qui électrisa ces intellectuels, communistes ou non, et les porta à prêter leur précieux concours à l'Espagne républicaine, voire à s'y rendre, reviendrait à falsifier la réalité; car, s'il est certain que le Parti s'appliqua à conscientiser l'opinion publique, cette influence fut bien postérieure au mouvement spontané de solidarité intellectuelle. Et si d'aucuns, vivement préoccupés par les effets funestes du capitalisme et du libéralisme sauvages et confiants dans les bienfaits du marxisme, désiraient y assister au triomphe des idées révolutionnaires, pour beaucoup d'autres, apolitiques ou tout simplement "de gauche", convaincus de la légitimité non seulement politique mais surtout morale des gouvernementaux, du bien-fondé et de la justice de leur cause, la lutte contre le fascisme constituait une motivation suffisante pour épauler la République; leur engagement relevait davantage d'un idéal humaniste que politique, au sens restreint du terme.

Très rapidement, cette guerre se convertit en une véritable tragédie pour l'élite intellectuelle espagnole: le meurtre de Federico García Lorca dès le 19 août

²³ Maryse Bertrand de Muñoz, *La Guerra Civil Española en la Novela. Bibliografía Comentada*, Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, tomo I, 1982, p.3.

²⁴ A. Garosci, op. cit., p.230.

1936 n'était-il pas un premier indice révélateur de la persécution à laquelle le régime militaire, avec l'approbation et la complicité des classes réactionnaires, allait soumettre ces intellectuels? "En la España republicana [...] la muerte de Lorca conmocionó de tal suerte el corazón de todos los antifascistas, que la sintieron en carne propia como un brutal descuaje. Era la barbarie contra la inocencia, la bestia contra el ángel, la mentira contra la verdad./ [...]. El fascismo había segado no sólo una vida inocente, sino a la vida misma, tal como Lorca la encarnaba: juventud, talento, bondad, generosidad, alegría./ Los poetas, la inmensa mayoría de sus amigos, lo cantaron en sentidos poemas o trazaron de él elegíacas semblanzas"²⁵. Et même si le poète andalou, dont les idées antifascistes, libérales et pro-Frente popular étaient absolument notoires²⁶, ne fut peut-être qu'une victime de plus, parmi bien d'autres, de la terrible répression fasciste à Grenade au début de la guerre, "desde ese momento la República tuvo en Lorca la figura del hombre inmolado"²⁷. Pour tous, intellectuels d'Espagne et d'ailleurs, cet assassinat confirmait, si besoin était, la relation intime existant entre la culture et une société tolérante, libre et humaine.

Bref, en quelques semaines à peine, l'Espagne devint un symbole d'espoir pour tous les antifascistes: "Se hizo posible contemplar la lucha entre fascismo y antifascismo como un verdadero conflicto de ideas y no sólo como el experimento de unos dictadores para arrebatar el poder a unos débiles antagonistas. España elevó, desde la condición de patética catástrofe hasta las alturas de la tragedia, el destino de los antifascistas. [...]. Tanto dentro como fuera de España, la guerra civil fue en cierto modo un importante debate y en él, las tres grandes ideas políticas de nuestro tiempo (fascismo, comunismo y socialismo liberal) eran escuchadas y discutidas"²⁸.

"Never before in this century had so many authors from different countries written this passionately concerning a contemporary event; nor had

²⁵ Andrés Trapiello, *Las armas y las letras. Literatura y guerra civil (1936-1939)*, Barcelona, Editorial Planeta, Espejo de España 166, 1994, pp.122-123.

²⁶ Ian Gibson, *El asesinato de García Lorca*, Barcelona, Plaza y Janes Editores, Historia, n°60, 1985, p.281.

²⁷ I. Gibson, *ibid.*, p.123.

²⁸ Stephen Spender, *Autobiography: World within World*, London, Hamish Hamilton, 1953 (cité par A. Garosci, *op. cit.*, p.226).

they been this closely identified with a popular movement embracing so many extraliterary functions”²⁹.

De l’avis des spécialistes, des guerres contemporaines, celle de 1936-1939 est celle qui semble avoir généré le plus grand flux bibliographique en termes généraux et, en particulier, le plus grand nombre de créations littéraires de la part d’écrivains espagnols et étrangers. En septembre 1993, dans un numéro de la revue *Anthropos* intitulé *Guerra civil y producción cultural. Teatro, poesía, narrativa*, Maryse Bertrand de Muñoz signalait l’existence de quelque 1300 oeuvres romanesques -en douze langues et produites par des écrivains d’environ vingt pays- se référant, dans leur totalité ou en partie, à la guerre d’Espagne; dans un article plus récent, elle indique que la bibliographie générale sur la rébellion franquiste s’élève à plus de 40.000 titres³⁰. D’après l’hellénisant belge Michel Grodent, “nul conflit apparemment n’a été un aussi puissant catalyseur esthétique que la guerre civile espagnole. Pour l’impact littéraire et pour le déchaînement romantique, on peut tout au plus lui comparer la guerre d’indépendance grecque et le philhellénisme ardent auquel elle donna lieu”³¹.

S’interrogeant sur les motifs pour lesquels cette guerre donna lieu à un phénomène romanesque d’une telle ampleur, Darío Villanueva répond qu’outre le fait qu’elle incarne un mythe, celui des frères ennemis, permettant de vastes développements littéraires, pour ses compatriotes, la lutte fratricide posa de manière dramatique non seulement toutes les questions et les contradictions de leur histoire mais aussi le caractère ou le mode d’être espagnol³². A ce propos, dans son prologue à *La balada del niño rojo* d’Antonio López-Nebli, Enrique Tierno Galván évoquait la nécessité de “algo parecido a una gran purga literaria e histórica que permita que nos enfrentemos con la verdad en cuanto tal, aunque pueda parecernos triste, desagradable o injusta y cruel, nuestra vida

²⁹ Frederick R. Benson, “Foreword”, *Red Flags, black Flags. Critical Essays on the Literature of the Spanish Civil War*, Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 1982 (John Beals Romeiser (ed.)), pp.XVIII-XIX.

³⁰ Maryse Bertrand de Muñoz, “Presencia y transformación del tema de la guerra en la novela española desde los años ochenta”, *Insula*, n°589-590, “El espejo fragmentado”, enero-febrero 1996, pp.11-14.

³¹ Michel Grodent, “Ils avaient tous l’Espagne au coeur. Un abécédaire des écrivains “engagés””, *Le Soir*, 18 juillet 1986.

³² “Prólogo” à *La Guerra Civil Española en la Novela. (Los años de la Democracia)*, *Bibliografía Comentada* de Maryse Bertrand de Muñoz, tomo III, Madrid, Editorial José Porrúa Turanzas, 1987, pp.IX-XII.

colectiva no debe ocultarse”³³; bien entendu, cette “vie collective” dont parle Tierno Galván concerne au premier titre les Espagnols mais sans doute aussi tous les citoyens du monde en raison de la dimension, de l’enjeu et du retentissement universel de ce conflit; cette purge littéraire que le *vieux professeur* appelait de ses vœux ne devait-elle pas se produire à l’échelle mondiale? Pour les écrivains étrangers, Darío Villanueva offre une explication de nature esthétique: l’attrait provient peut-être du fait qu’il s’agit de la “dernière des guerres romantiques” et se déroulant dans un pays très exploité littérairement depuis le romantisme, et un argument plus idéologique: dans cette Espagne de 36 se sont affrontés, avant de le faire dans le reste de l’Europe, le fascisme et la démocratie et à l’intérieur de celle-ci, le libéralisme bourgeois et l’élan révolutionnaire; de la résolution de ces antinomies surgit la carte du monde contemporain pour le vieux continent, sauf pour l’Espagne qui, paradoxalement, paya son initiative de pionnière par un retard de quarante ans dans la conquête de sa stabilité et de sa modernité civiles. Cette Espagne anachronique resta longtemps une préoccupation vivante pour l’Europe démocratique.

Selon Claude Pichois, qui pose la question de savoir comment une guerre peut devenir littérature, contrairement aux deux conflits mondiaux, la guerre d’Espagne présente aux écrivains une authentique “matière d’élection”³⁴. Les raisons sont multiples. Il y a celles qui, extérieures à la littérature, justifient le foisonnement des productions idéologiques mais “ni l’idéologie, ni la politique, même prenant appui sur le pittoresque, traditionnel et donc assez usé, n’auraient suffi à provoquer un élan créateur. Il fallut que la guerre d’Espagne posât, crûment et cruellement, le problème de l’action, que la première guerre mondiale n’avait pas posé avec cette netteté et que la seconde posera moins encore”³⁵. Citant des témoignages de Sartre et de Malraux, Pichois signale que les intellectuels de ces années-là étaient avant tout “des nostalgiques de l’action” à qui l’Espagne donna “l’occasion de satisfaire leur curiosité, même de prendre part à l’action, et non pas comme de simples correspondants de guerre”; une opinion partagée par Michel Grodent: “Beaucoup allèrent chercher en Espagne

³³ Antonio López-Nebli, *La balada del niño rojo*, con un prólogo de Enrique Tierno Galván, Madrid, Sedmay, 1977, pp.8-9 (cité par M. Bertrand de Muñoz, *La Guerra Civil Española en la Novela*, tomo III, p.86).

³⁴ Claude Pichois, “Une problématique littéraire de la guerre d’Espagne”, *Les écrivains et la guerre d’Espagne*, Paris, Les dossiers II, Cahiers de l’Herne, 1975, p.14.

³⁵ Cl. Pichois, *ibid.*, p.15.

des raisons de s'oublier, de sacrifier dans une explosion collective un moi trop encombrant, trop hésitant"³⁶.

En outre, il y a le fait qu'il s'agit de "la dernière guerre romantique en Europe, une guerre faite de tragédies et non de batailles, une guerre où les soldats sont nécessairement des héros"³⁷, et des héros qui jouent de la dynamite, "la vieille arme romanesque des Asturies" telle que la définira Malraux dans *L'Espoir*. "Romanesque", un adjectif qui, d'après Pichois, convient parfaitement à tant de bravoure et de bravade, à cet aspect galant et généreux dont beaucoup d'épisodes sont empreints: "Le grand mythe de la Révolution française qui plana sur le camp républicain ne put que souligner le romanesque, dont l'un des sens est le décalage entre la réalité présente et l'image séduisante qu'on rêve de lui substituer"³⁸. Il de remémorer plusieurs de ces gestes et de ces répliques -vrais ou fictifs, mais tous extraordinaires- qui élèvent indubitablement cette guerre à la catégorie du romanesque.

"Romantique, romanesque, la guerre d'Espagne l'a été dans un sens qui donne davantage à la création littéraire". Pendant cet entre-deux-guerres qui fut "l'époque privilégiée de[s] aventuriers" et sur cette "terre d'élection des guérilleros", elle fut, surtout au départ, "une guerre à la mesure de l'homme": "Dans l'Espagne de 1936, l'homme peut donc croire que le Destin est obligé de compter avec lui et que son action individuelle, délibérée, est appréciable, avec précision, dans ses résultats"³⁹. A la tête de son escadrille, Malraux n'avait-il pas l'impression, lui aussi, qu'il façonnait l'Histoire?

Pendant près de trois années, l'Espagne devint un formidable microcosme: dans un espace somme toute restreint cohabitèrent et se battirent des citoyens de plusieurs dizaines de nationalités. Selon M. Bertrand de Muñoz, un fait essentiel à relever pour ses répercussions sur la littérature fut la création des Brigades internationales: des intellectuels s'y enrôlèrent et beaucoup, écrivains de renom ou purs amateurs, écrivirent des vers débordant d'émotion et de reconnaissance envers ces hommes venus de partout au secours du prolétariat.

"Au demeurant il est pensable que le souvenir de lord Byron précipita de nombreux écrivains anglo-saxons au coeur du nouveau combat pour la liberté.

³⁶ M. Grodent, op. cit..

³⁷ Cl. Pichois, *ibid.*, p.15.

³⁸ Cl. Pichois, *ibid.*, p.16.

³⁹ Cl. Pichois, *ibid.*, p.16.

Quelles que soient leur nationalité, leur obédience, la plupart y virent une croisade où se décidait l'avenir du monde"⁴⁰.

Logiquement, de tous les pays étrangers, celui où la guerre d'Espagne eut le retentissement le plus grand, autant durant son déroulement que par après, fut la France: seule démocratie contiguë à cette Péninsule où se profilait le futur proche du continent, elle craignait à juste titre de voir s'y former un troisième front fasciste. La presse de l'Hexagone n'en parlait-elle pas comme s'il s'agissait d'une affaire nationale? "Pour les Français, c'était leur guerre, en une année où il n'y avait aucune difficulté à traduire d'un pays à l'autre l'assez inopérante coalition des gauches: Frente popular, Front populaire. L'opinion publique française est alors divisée comme elle ne l'a pas été depuis l'affaire Dreyfus. Et les écrivains!"⁴¹.

Si, pour les intellectuels du monde entier, cette guerre représenta une "affaire" d'une extrême gravité, en France, elle souleva aussitôt d'ineffables polémiques et controverses; elle fournit aux partisans de la droite et de la gauche et aux idéologues de tous les partis l'occasion rêvée d'aiguiser et de confronter leurs points de vue. "Deux conceptions du monde et de la cité s'affrontent"⁴²; d'eux-mêmes ou sous la pression irrésistible des événements et de l'opinion publique, les intellectuels quittent leur tour d'ivoire pour fouler le terrain. Deux jours après la rébellion franquiste, Malraux s'envole pour l'Espagne. Avidé de se jeter dans l'action et d'assumer ses responsabilités, cette génération découvrira outre-Pyrénées une des causes les plus belles et les plus nobles à défendre.

Dans l'imposante bibliographie de la guerre d'Espagne, les grands noms de la littérature française de l'époque sont presque tous présents, à des niveaux certes fort divers. A l'époque, ceux-ci manifestèrent leurs inquiétudes et leurs opinions principalement dans la presse et dans quelques essais, rarement dans des romans⁴³. Après la nuit de l'Occupation qui la relégua au second plan, dès la Libération, l'Espagne captera de nouveau l'attention de nombreux écrivains, et beaucoup d'entre eux concrétiseront cet intérêt retrouvé dans des oeuvres de fiction. En 1982, M. Bertrand de Muñoz recensait déjà quelque septante oeuvres

⁴⁰ M. Grodent, op. cit..

⁴¹ Cl. Pichois, op. cit., pp.14-15.

⁴² Cl. Pichois, *ibid.*, p.15.

⁴³ Parmi les exceptions les plus connues, signalons *L'Espoir* de Malraux (1937), *Les sept couleurs* de Brasillach (1939) ou *Gilles* de Drieu La Rochelle (1939).

romanesques françaises inspirées par la guerre d'Espagne⁴⁴; et le corpus, dit-elle, continue de s'enrichir.

Le 15 juillet 1936, trois jours à peine avant le coup d'Etat franquiste, dans le numéro 2 du journal antifasciste bruxellois *Combat*, comme si elle présentait le cataclysme à venir, Emilie Noulet fait le point sur "Le devoir des clercs"⁴⁵; sa position est nette: "l'intellectuel qui se désintéresse de la politique, aujourd'hui, trahit l'intelligence. Il trahit sa propre cause". Si elle admet que cinquante ans auparavant, l'attitude des écrivains et des artistes qui évitaient volontairement les agitations politiques pouvait être tenue pour "pure, voire héroïque" -"Leur mépris de la chose publique était doublement justifié: un regard trop lucide y découvrait aussitôt des dessous écoeurants; une action révolutionnaire, toujours isolée, faisait d'office un vaincu. Sous un régime d'oligarchies toutes-puissantes, la non-participation était la seule forme viable de protestation"-, Emilie Noulet déclare haut et clair que les temps ont changé, qu'aujourd'hui, en cette "époque de rénovation, où les privilèges usurpés tentent, pour se maintenir, un dernier assaut brutal" -"Ceux qui détiennent encore les pouvoirs occultes choisiront de faire sauter le monde plutôt que de le voir pacifié et heureux. Pour le faire sauter, ils ont un moyen efficace et éprouvé, c'est la guerre"-, "deux devoirs requièrent impérieusement toutes les forces unies: sauver le présent et sauver le futur, c'est-à-dire sauver des hommes et sauver des idées". Car, dit-elle, se mettre du côté de la vie, c'est se mettre du côté de la pensée: "sauver les masses, c'est sauver en même temps la source vive de l'esprit, et toute la science et tout l'art futurs, et toute la civilisation qui n'est jamais que l'expression du libre épanouissement de la personne humaine". Ce n'est donc plus de préférence mais d'urgence dont il s'agit de telle sorte qu'aucun intellectuel ne peut plus refuser de se jeter dans la mêlée ou, sous prétexte d'une humilité pour le moins suspecte, nier ses services: "l'art et la littérature ne sauraient actuellement avoir une fin en soi; ils reviennent, d'un mouvement irrésistible, à leur fonction sacrée, à leur fonction originelle et rituelle, ou, en langage moderne, à leur rôle de propagande". Prévoyant les objections, elle précise qu'il n'est point question de "faire de la peinture de partisan, de la poésie militante ou de la musique de foule" et que l'intellectuel, qui ne peut servir la cause de tous les hommes et se

⁴⁴ M. Bertrand de Muñoz, *La Guerra Civil Española en la Novela*, tomo I, p.34.

⁴⁵ Emilie Noulet, "Le devoir des clercs", *Combat*, 15 juillet 1936, p.4.

sentir solidaire des travailleurs qu'en *faisant bien ce qu'il fait*, ne doit à aucun prix renier "sa naturelle aristocratie" ou abaisser le niveau de ses exigences. Toutefois, un tableau, un poème ou une cantate devront dorénavant avoir "un accent nouveau", et l'intellectuel, "tourné vers l'humain" et "porté par la joie de la future conquête dans laquelle ses notions de justice et de liberté seraient fondamentales", remplira enfin sa fonction "en rendant à la pensée sa force d'expansion et son universalité".

Comme nous l'avons vu, la guerre d'Espagne commotionna la conscience mondiale et mobilisa l'intelligentsia de très nombreux pays, particulièrement la française.

Qu'en fut-il en Belgique? Quelle fut la réaction des intellectuels belges face à cet événement? Alors même qu'ils stipulaient dans un manifeste leur (r)attachement, voire leur appartenance, à l'aire culturelle française, était-il imaginable que, contrairement à leurs homologues de l'Hexagone, ces écrivains continuent de vivre à l'écart de la chose publique, d'afficher un apolitisme de moins en moins recevable, de revendiquer l'autonomie de l'art et de tourner le dos à l'homme sous prétexte de ne jamais sacrifier l'oeuvre littéraire aux simples anecdotes, aux mémoires politiques, à la prose journalistique et aux pamphlets de propagande? Allaient-ils enfin descendre dans l'arène et tremper leur plume dans le coeur poignardé du peuple espagnol, daigner consacrer leur dynamisme et leur talent à la critique sociale et politique? L'onde de choc de cette crise si décisive pour le présent et l'avenir de la société et de la culture -donc pour le leur- allait-elle être assez forte pour les sortir de leur réserve?

Avant la sédition de juillet 1936, quelques écrivains belges s'étaient déjà penchés sur la Péninsule, notamment à l'avènement de la République en 1931, lors du soulèvement de 1934 dans les Asturies et en Catalogne, considéré comme le premier acte de la guerre civile, ou à l'occasion d'épisodes plus récents. Ainsi, du 24 septembre au 8 octobre 1931, le journal *L'Indépendance Belge* publia-t-il une série de neuf articles signés par Suzanne Lilar sous le titre de "L'Espagne Républicaine vue par une Femme":

Voici un peuple qui, après la plus belle, la plus pacifique des révolutions, se trouve à cette minute émouvante de son histoire où il fixe et domine sa destinée. [...]. Et cette révolution intellectuelle que ce peuple est en train d'accomplir est un événement bien plus considérable que la première, c'est la vraie révolution. [...]. Demain, je rapporterai dans notre petit pays où l'on a perdu le goût des

enthousiasmes collectifs la leçon de cette Espagne fiévreuse qui a suffisamment de foi en elle-même pour tenter une grande aventure idéaliste⁴⁶.

En 1935, Mathieu Corman fit paraître *Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*, un récit sur lequel nous reviendrons en détail. Du 30 juin au 5 juillet 1936, les lecteurs de *L'Indépendance Belge* pourront découvrir, tout au long des six épisodes de "Sang d'Espagne", un reportage romancé d'André Legru, ce que le "Terrorisme 1936" a fait "de l'Espagne de Cervantès et de Vélazquez, de l'Espagne romantique, de l'Espagne enfin, où les fusillades et les éclatements de bombes ont remplacé aujourd'hui le chant passionné des guitares". Rappelons aussi la publication de "Maurer" - "Pilar" en 1935-, la première des nouvelles de *Faux Passeports*, dans laquelle une jeune aristocrate espagnole se convertit momentanément au communisme et devient la compagne de Santiago Maurer, un dirigeant anarcho-syndicaliste qui correspondrait à Buenaventura Durruti et à Francisco Ascaso que Plisnier, avocat du Secours Rouge International, connut durant leur exil bruxellois de 1927 à 1931.

Bien que, selon M. Bertrand de Muñoz, de nombreux critiques, et a fortiori le public, ignorent l'ampleur du phénomène littéraire engendré par la guerre d'Espagne, on peut penser que la plupart des lecteurs français, anglo-saxons ou allemands seraient capables de citer ne serait-ce qu'une seule oeuvre écrite par un de leurs compatriotes et inspirée par ce conflit. Il est vrai que *L'Espoir* de Malraux, *For Whom the Bell Tolls* d'Hemingway ou *Die Gewehre der Frau Carrar* de Brecht sont devenus des classiques à part entière de la littérature universelle. Combien de lecteurs belges pourraient en faire autant? Très peu, sans doute. Faut-il en conclure que la guerre d'Espagne n'a laissé que des traces négligeables dans leur littérature et qu'elle a moins affecté le royaume de Léopold III que les pays voisins? Voilà quelques-unes des questions auxquelles nous devons répondre.

Incontestablement, la Belgique ne fait pas partie de ces nations associées à la littérature de la guerre civile espagnole. Et si la présence de cet événement dans certaines littératures a fait l'objet de multiples analyses, la littérature belge a toujours échappé à ce champ d'investigation. A notre connaissance, la seule étude existant jusqu'à ce jour sur le sujet était celle réalisée par Paul Aron en

⁴⁶ Suzanne Lilar, "La Révolution fut surtout une grande aventure idéaliste", *L'Indépendance Belge*, 5 novembre 1931, p.3.

1986 -et encore ne s'agit-il que d'un article⁴⁷. Dans sa bibliographie commentée de *La Guerra Civil Española en la Novela*, Maryse Bertrand de Muñoz ne recense qu'un seul roman belge, *La Rançon* de Julien Segnaire.

L'absence d'étude plus complète nous a donc contraint à entreprendre de longues recherches bibliographiques, principalement à la Bibliothèque royale de Bruxelles ainsi qu'au musée de la Seconde Guerre mondiale, à interroger des libraires et à fureter dans les rayons de leurs établissements, à prendre contact avec des écrivains et de nombreux chercheurs; la pauvreté des informations recueillies de ce côté indique que ce thème n'a que très peu ou pas du tout retenu leur attention.

Si notre objectif initial était de mesurer l'impact de la guerre d'Espagne dans la littérature francophone belge en général, l'abondance de la matière et les limites matérielles de cette thèse nous ont convaincu de laisser pour un travail ultérieur les productions poétique et théâtrale.

Notre étude se divise en cinq chapitres.

Le premier chapitre recréera le climat socio-politique de l'époque en Belgique et nous fera découvrir l'intensité avec laquelle la société et le monde politique belges vécurent la tragédie espagnole. Sans doute, tel que l'écrit René Andrianne, contrairement à ses collègues du sud, "l'écrivain belge francophone n'a pas de public. Au sens de lecteurs recensés d'abord mais surtout au sens de courant d'opinion comme provocation à l'écriture et comme auditeurs réceptifs et influençables. C'est dire qu'il n'est interpellé par aucune fraction du public qui le provoquerait à écrire. En retour, il ne peut s'appuyer sur les lecteurs et verbaliser leur sensibilité, leur imaginaire ou leurs problèmes informulés"⁴⁸. Cependant, l'émotion extraordinaire suscitée par la guerre d'Espagne dans le royaume n'allait-elle pas réduire l'écart qui séparait la société et ses clercs? L'appel pressant d'intellectuels, tel celui d'Emilie Noulet, réussirait-il à rendre ces écrivains plus perméables aux inquiétudes et aux questions susceptibles de mobiliser les énergies et les enthousiasmes de leurs concitoyens? On peut aussi se demander dans quelle mesure ces mandarins favorisèrent ce retentissement.

⁴⁷ Paul Aron, "La Guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire", *Actes du colloque "La guerre civile d'Espagne - Histoire et Culture"*, Université Libre de Bruxelles/Vrije Universiteit Brussel, 23-25 octobre 1986, *Revue belge de philologie et d'histoire*, LXV-1987-3, pp.581-603.

⁴⁸ R. Andrianne, op. cit. p.71.

Les études sur la production littéraire pendant la guerre civile espagnole soulignent la floraison exceptionnelle du genre poétique et la faible présence du roman; ceci n'a rien de surprenant: le manque de recul et l'urgence à "prendre part" à laquelle se référait Emilie Noulet conduisirent les romanciers, à de rares exceptions près, à n'écrire, à l'époque, que des essais semi-journalistiques ou des articles de propagande. Notre deuxième chapitre sera consacré essentiellement aux manifestations des écrivains belges dans la presse d'alors, une étude capitale à nos yeux car elle permet de connaître leurs sentiments et opinions au moment des faits. Nos recherches se centreront principalement sur les hebdomadaires antifascistes *Combat* et *Le Rouge et le Noir*, sur le journal ultraconservateur *Cassandre* ainsi que sur le quotidien catholique *La Libre Belgique*. Bien sûr, nous n'ignorons pas que la distinction entre les "intellectuels" et les "écrivains" est difficile à faire; ainsi plusieurs des personnalités retenues ne figurent-elles pas, à tort ou à raison, dans les anthologies de littérature belge; d'autres, écartées ou omises par nous, auraient sans doute mérité de trouver ici leur place.

Dans les troisième et quatrième chapitres, nous traiterons respectivement des romanciers pro-nationalistes et antifascistes. Cette appellation nous semble plus adéquate que le clivage écrivains de droite vs écrivains de gauche; en effet, si tous les écrivains "de gauche" se sentirent solidaires de la cause républicaine, les écrivains "de droite", notamment dans les rangs catholiques, ne furent pas unanimes à cautionner le projet nationaliste. Beaucoup des oeuvres recensées étant méconnues du public et parfois même des connaisseurs de cette littérature -quelques-unes sont introuvables-, nous nous permettrons, dans certains cas, d'exposer leur contenu en détail et de les citer assez longuement.

Le cinquième chapitre nous permettra de retracer la trajectoire politique et littéraire de Paul Nothomb, alias Paul Bernier, alias Julien Segnaire, bras droit et commissaire politique de Malraux en Espagne.

Notre recherche n'aurait pas pu être menée à bien sans le concours des personnes et des institutions qui nous ont assisté et stimulé durant ces années de travail. Nous tenons ici à remercier tout spécialement M. Javier del Prado Biezma pour ses conseils judicieux et le suivi assuré. Nous désirons également exprimer toute notre gratitude à M. Marc Quaghebeur qui, dès le début, nous encouragea à concrétiser notre projet.

Nous témoignons de même toute notre reconnaissance à ceux qui durent souffrir notre asociabilité prolongée.

Chapitre I. LE MONDE POLITIQUE ET LA SOCIÉTÉ BELGES FACE À LA GUERRE D'ESPAGNE.

I. UNE VISION CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÈNEMENTS.

1. Une guerre qui n'avait rien de civil.

Le 18 juillet 1936, lorsque le général Franco, commandant militaire des Canaries, décrète la sédition contre le Frente popular élu cinq mois plus tôt, personne en Espagne ne pressent les conséquences du coup, pas même ses propres promoteurs. En dépit de l'appui moral mais surtout logistique que leur prêtent les dictatures européennes, les rebelles ne peuvent mener à bien leur pronunciamiento conçu en principe pour réussir en quelques heures; pendant près de trois ans, ils saigneront à blanc leur pays, sans compter les séquelles et la répression des quatre décennies suivantes. De surcroît, l'intervention fasciste en Espagne amorce un deuxième conflit mondial où les méthodes terroristes testées contre les républicains et les populations civiles seront perfectionnées et pleinement mises à profit.

Si le soulèvement nationaliste échoue partiellement, c'est qu'il se heurte à une double résistance imprévue: d'une part, celle de la garde civile et de la flotte dont la fidélité au gouvernement légal entrave considérablement le passage des troupes coloniales amassées dans le Rif; d'autre part, celle du peuple qui, dans les grandes villes et les régions économiquement vitales, prend les armes pour défendre son Frente popular et ses libertés.

En raison de ses propres hésitations et contradictions ainsi que de l'aide extérieure abondante dont bénéficient les factieux, le gouvernement de Madrid ne pourra pas maintenir cette position initialement favorable. Le transfert dans la Péninsule des forces africaines -Légion espagnole du Maroc et bataillons maures-, effectué par l'aviation italienne, renverse vite le rapport des forces en présence. Vers ces soldats brutaux et disciplinés, ferrés dans l'art de la guerre et de la cruauté, vers ces mercenaires sans foi ni loi enrôlés pour une soi-disant croisade, quelles armes efficaces des troupes populaires hâtivement équipées et mal préparées peuvent-elles pointer?

La guerre s'installe de nouveau sur le continent européen et la contagion sera fulgurante. Pourtant, quelques hommes clairvoyants, évaluant la portée de cette tragédie où s'affronteront les divers courants politiques et idéologiques nés après la Grande Guerre, mettent d'emblée leurs concitoyens en garde contre la difficulté de circonscrire le brasier; les autres, moins perspicaces, ne tarderont pas à comprendre que ce conflit qui imbibera *la piel de toro* du sang de quelque 600.000 victimes, espagnoles ou étrangères, combattantes ou civiles, n'est que le prologue d'une conflagration bien plus effroyable. Rien ne permettra en effet d'éviter le cataclysme, ni la générosité ou l'engagement des uns ni le "réalisme" ou les remèdes préconisés par les autres.

Dès le 2 août, Louis de Brouckère¹, président de l'Internationale Ouvrière Socialiste (I.O.S.), alerte les gouvernements démocratiques européens: assister passivement à l'assassinat du Fronte popular espagnol par les régimes fascistes allemand et italien, c'est inévitablement se faire les complices du renforcement et de l'expansion des forces réactionnaires en Europe; en effet, dit-il, "la guerre civile est sur le point de changer de nature, et l'on distingue clairement l'amorce d'une guerre étrangère"². Aussi enjoint-il les gouvernements français et anglais d'agir *sans délai*, d'apporter à leur homologue espagnol, victime d'une rébellion soutenue par des forces extérieures violant le droit le plus élémentaire des peuples, une aide non seulement licite mais coutumière entre partenaires démocrates. La réserve presque absolue adoptée par Londres et Paris s'explique-t-elle par le fait que le gouvernement espagnol est un front populaire?

Le 9 août, de retour d'un voyage en Espagne, court mais suffisant pour se rendre compte du déroulement de la situation, le leader socialiste belge publie un nouvel article prophétique en ce qu'il annonce la marche implacable des événements ultérieurs. De ce qu'il a pu observer sur le terrain, de Brouckère tire deux conclusions:

- grâce à l'admirable réaction populaire et au courage des prolétaires espagnols, l'Espagne républicaine est en mesure d'arrêter et de réprimer les insurgés;

- si le gouvernement de Madrid est de taille à juguler cette rébellion pour autant qu'aucune force extérieure n'entre en jeu, il lui sera par contre

¹ Consulter les deux articles de Louis de Brouckère reproduits dans ses *Oeuvres choisies*, tome IV: *Le journaliste*, Fondation Louis de Brouckère, 1962: "Guerre en Espagne" (2 août 1936), pp.264-267 et "Voyage en Espagne" (9 août 1936), pp.267-271.

² L. de Brouckère, *ibid.*, p.265.

impossible de résister avec ses seules ressources aux efforts combinés de tous les fascismes européens (Portugal, Italie, Allemagne); vassal de ces régimes, Franco dispose en outre d'une armée africaine formée essentiellement par la Légion étrangère et par des mercenaires maures. Devant cette concentration de forces, les troupes légales au Frente popular et, avec elles, les démocraties occidentales courent le grave risque d'être défaites. "Car si la guerre prend ce caractère, *elle doit fatalement devenir générale*"³. Dénonçant la lâcheté et l'aveuglement de ces démocraties qui justifient leur passivité et leur neutralité par leur volonté de préserver la paix et liant le sort de la République espagnole à celui de l'Europe tout entière, de Brouckère demande expressément à la France et à l'Angleterre, incapables d'accomplir leur devoir en temps utile -il se réfère ici à l'affaire éthiopienne-, d'entrer en guerre. "*Maintenant ou jamais*. Peut-être l'Europe n'a-t-elle plus que quelques jours pour se décider. Si elle demeure encore irrésolue et craintive, elle aura fixé son terrible destin!"⁴.

2. Un monde politique belge en pleine mutation.

En Belgique, la "décennie de la crise" permet d'assister à un changement de génération politique: les jeunes sont appelés à prendre la relève. Theunis, le dernier Premier ministre de la vieille école, se retire le 19 mars 1935; en une semaine à peine, le catholique Paul Van Zeeland constitue son premier cabinet; comme nous le verrons, cette passation des pouvoirs ne se fait toutefois pas sans heurts au sein même de certains partis.

Nous empruntons à Xavier Mabilie le tableau reproduisant la liste des gouvernements de coalition qui se succéderont de 1935 à 1944⁵:

Van Zeeland I	catholiques-socialistes-libéraux	25-3-1935/26-5-1936
Van Zeeland II	catholiques-socialistes-libéraux	15-6-1936/25-10-1937
Janson	libéraux-catholiques-socialistes	23-11-1937/13-5-1938

³ L. de Brouckère, *ibid.*, p.269.

⁴ L. de Brouckère, *ibid.*, p.271.

⁵ Xavier Mabilie, *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, Bruxelles, Ed. du Centre de recherche et d'information socio-politiques, 1986, p.228.

Spaak	socialistes-catholiques-libéraux	15-5-1938/9-2-1939
Pierlot I	catholiques-socialistes	21-2-1939/27-2-1939
Pierlot II	catholiques-libéraux	18-4-1939/3-9-1939
Pierlot III	catholiques-socialistes-libéraux	3-9-1939/septembre 1944

(Janson et Spaak sont respectivement libéral et socialiste; Van Zeeland et Pierlot sont catholiques)

Le milieu des années trente voit aussi de nouvelles formations bousculer l'échiquier politique traditionnel; leur rôle sera assez éphémère mais nullement négligeable: le Vlaamsch National Verbond (V.N.V.), qui succombera rapidement aux charmes des mouvements fascistes étrangers, et Rex dont le "Chef" Léon Degrelle critique violemment le régime parlementaire et les partis politiques auxquels il préfère les structures corporatistes du régime mussolinien.

En 1935, grâce à des mesures draconiennes, le gouvernement Van Zeeland parvient à redresser la situation économique; l'Exposition de Bruxelles symbolise la relance. Mais la vie politique est loin de connaître l'apaisement souhaité: les collusions politico-financières dénoncées par Léon Degrelle, alors directeur des éditions Rex, provoquent même la démission du Premier ministre catholique.

Aux élections législatives du mois de mai 1936, les trois partis traditionnels enregistrent un recul sensible au profit de l'extrême gauche et de l'extrême droite. En récoltant 9 sièges, le parti communiste concrétise dans les urnes son succès croissant -depuis les grèves de 1932- auprès des classes laborieuses; les nationalistes catholiques flamands et Rex asseyent respectivement 16 et 21 députés dans l'hémicycle parlementaire.

Effrayés par le résultat du scrutin, les partis à vocation gouvernementale reconnue scellent une Union Nationale afin de résister à l'irruption des partis extrémistes. Cette stratégie n'empêchera toutefois pas l'extrême droite bicéphale de peser très lourdement sur les comportements des droites classiques et les communistes d'orienter les choix de leurs confrères socialistes. Afin d'améliorer sa cote de popularité, le deuxième cabinet du financier Van Zeeland fait voter les congés payés et la semaine de quarante heures.

Ainsi donc, lorsque les nationalistes se soulèvent en Espagne, la Belgique est gouvernée par une Union Nationale placée sous la houlette d'un catholique. Le socialiste Paul-Henri Spaak y occupe le ministère des Affaires étrangères.

De juin 1936 aux élections anticipées d'avril 1939, au gré des multiples conflits provoqués par des divergences d'ordre économique et des différends linguistiques, se succèdent trois cabinets; si l'on excepte la très fugace coalition catholico-socialiste de février 1939, ils ne modifient pas leur composition. C'est dire qu'avec des variations mineures et des crises majeures, le décor politique demeure assez stable tout au long de la guerre d'Espagne: des gouvernements d'Union Nationale où seule la tête change et au sein desquels un même ministre socialiste tient avec ténacité le gouvernail de la politique extérieure et maintient à travers vents et marées le cap de l'indépendance⁶.

3. La tentative avortée d'un Front populaire belge.

Au moment où en Espagne puis en France triomphe le Front populaire, les pourparlers en vue de former un rassemblement identique en Belgique datent d'environ une année. Contrairement à ce qui se passe ailleurs, au royaume de Léopold III, c'est d'abord dans les milieux universitaires que le projet mûrit. Fin 1934, à l'initiative d'intellectuels antifascistes issus principalement de ces foyers estudiantins et grâce au précieux concours du Comité français présidé par Paul Rivet, naît le *Comité belge de Vigilance des Intellectuels Antifascistes* (C.V.I.A.). Rapidement il essaime puisque, dès le début de 1935, des sous-comités oeuvrent à l'élaboration d'un cartel antifasciste qui, sous l'étiquette de "Front populaire", regrouperait tous ceux que le dessein séduit. Timidement exprimée au départ, l'idée fait cependant son chemin et offre aux intellectuels en provenance de bords très différents l'occasion de se côtoyer.

En avril 1935, le P.C.B. renonce au sectarisme des années précédentes et met en place une nouvelle direction; Joseph Jacquemotte, le fondateur du parti issu de l'aile gauche de la social-démocratie, dissout les noyaux d'opposition syndicale et propose au P.O.B., au sein duquel s'est développée une gauche très active, d'unir leurs actions. Devant la montée des partis, groupements et autres milices fascistes, le Comité de Front populaire tente de convaincre les socialistes

⁶ José Gotovitch, "La Belgique et la guerre civile espagnole: un état des questions", *Revue belge d'histoire contemporaine* (RBHC), XIV, 1983, 3-4, p.507.

et les libéraux de la pertinence de leur projet⁷. A la rentrée académique de 1935, les Etudiants libéraux de l'U.L.B. se joignent aux autres cercles universitaires pour former une concentration antifasciste; dans le *Bruxelles Universitaire* du 15 octobre, leur président Henri Janne se prononce en faveur de l'alliance. Un premier congrès est organisé, où socialistes et communistes bruxellois concluent un accord. En novembre, les étudiants des deux partis de gauche décident d'unir leurs forces; ils fusionnent leur presse avant de coaliser leurs organisations en une *Fédération Bruxelloise des Etudiants Unifiés*.

Le mouvement recueille donc un succès croissant bien que la possibilité d'une alliance électorale semble relever du leurre: les partis socialiste et libéral, indispensables à la formation d'un gouvernement de type Front populaire, refusent tour à tour de s'y rallier.

Le parti socialiste, dont la participation à un gouvernement quelconque dépendait de la mise en marche de son "Plan du Travail", pièce maîtresse de ses campagnes contre les gouvernements de droite jusqu'en 1935, a dû modérer ses ambitions; alors que leur slogan clamait "Le Plan, rien que le Plan, tout le Plan", les socialistes optent pour la collaboration gouvernementale dont ils seront la cheville ouvrière certes, mais sans obtenir l'application du programme dans son intégralité. Dès le début de l'année 1936, alors que le courant unitaire s'exprime avec une force grandissante, la direction du P.O.B., jugeant l'expérience des socialismes français et espagnol inapplicable à la situation belge, manifeste sa réticence vis-à-vis de l'unité prônée par les communistes; les organisations socio-économiques, et plus spécialement les centrales syndicales, jouent alors un rôle-clé dans la définition de la ligne politique du parti. Le rejet formulé le 6 janvier par le Conseil général du P.O.B. ne décourage nullement les Fédérations bruxelloise, gantoise et liégeoise puisqu'elles placent les plus ardents défenseurs du projet en tête de leurs listes pour les élections de mai.

Si les socialistes excluent toute coalition avec les communistes, que faut-il espérer d'un parti libéral où les élans des jeunes qui, seuls, ont apporté leur soutien à l'action du C.V.I.A., heurtent de front les idéaux des "vieilles gloires" peu enclines à coqueter avec les partis de gauche et a fortiori d'extrême gauche? Dans ces conditions, le Front populaire belge a peu d'espoir de voir le jour.

⁷ José Gotovitch, Pascal Delwit, Jean-Michel De Waele, *L'Europe des communistes*, Bruxelles, Ed. Complexe, Coll. Questions au XXe siècle, Identités politiques européennes, 1992, p.109.

L'inquiétante percée des partis extrémistes aux élections du printemps 1936 et le malaise qui agite les partis traditionnels -et que ne dissipera pas la poursuite de l'expérience d'Union Nationale- aiguillonnent les partisans du Front populaire: le C.V.I.A. lance un nouvel appel pressant aux partis démocrates afin de former un gouvernement antifasciste; un Comité d'initiative largement représentatif est mis sur pied; des négociations directes sont même entamées entre le P.C.B. et le P.O.B.; l'unité ouvrière se manifeste à la base lors de la grève dite "des 500.000" lancée quelques jours seulement après les élections par les dockers d'Anvers -lorsqu'en juillet, la plupart des travailleurs retournent au travail, Emile Vandervelde se félicite du succès de ce mouvement qui a touché tous les secteurs de l'industrie belge dans un combat pour un ensemble commun de revendications; célébrant l'unité d'action née entre la Commission syndicale socialiste et la Confédération des travailleurs chrétiens, le Patron imagine pour l'avenir la fondation d'un Front populaire en Belgique⁸; une participation chrétienne significative est annoncée au congrès du Rassemblement Universel pour la Paix (R.U.P.) qui se tiendra au Heysel au début du mois de septembre; et pour couronner toutes ces bonnes intentions, en juillet 1936, alors que le parti communiste propose son adhésion collective au P.O.B., sort de presse *Combat*, l'hebdomadaire du C.V.I.A., le champion des idées du Front populaire⁹.

Ces nombreuses initiatives ne suffiront toutefois pas à cristalliser l'idée. La confusion régnant au sein des partis, les nouvelles en provenance d'Espagne et de France, la propagande d'extrême droite qui s'en fait l'écho à sa guise et met en avant l'épouvantail du communisme, excitent chez de nombreux catholiques et libéraux la peur d'un déferlement marxiste; une véritable psychose du "péril rouge" s'empare des milieux bien-pensants, sans compter l'anticommunisme latent de beaucoup de socialistes. Si l'objectif primordial des jeunes libéraux est d'endiguer le fascisme fût-ce en s'alliant avec les communistes et les socialistes, nombre de leurs aînés sont inhibés par "la grande peur bourgeoise" des années 1936-1940.

Le conflit espagnol contribue aussi à exacerber les passions et les phobies; les possibilités d'unir les forces antifascistes s'amenuisent donc lentement mais sûrement: à partir du déclenchement de la guerre d'Espagne se produit "un

⁸ Emile Vandervelde, "La Grève générale en Belgique", *La Dépêche de Toulouse*, 6 juillet 1936 (consulter Janet Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, Editions Labor, Archives du futur Histoire, 1995, p.194).

⁹ J. Gotovitch, op. cit., p.519.

déclin lent et certain non pas des idées d'unité, mais des possibilités de sa réalisation et de la force réelle des gauches"¹⁰. C'est presque à l'unisson que les trois partis de la coalition gouvernementale enterrent définitivement le Front populaire. Du côté catholique, l'intervention du cardinal Van Roey et l'Appel des évêques espagnols, entre autres, auront raison des velléités dissidentes; le 10 septembre 1936, sous prétexte que son gouvernement d'Union Nationale est le seul et unique remède aux extrémismes, Van Zeeland critique à son tour les idées et les Comités de Front populaire. Au sein du camp libéral, l'opposition gagne du terrain et le rejet définitif se produit le 18 octobre. Le même mois, un congrès socialiste tranche la question; désormais, les relations avec les communistes seront mauvaises et les refus d'unir leurs efforts, jusque dans les campagnes d'aide aux républicains, se multiplieront.

Ainsi "la guerre civile espagnole est devenue un élément central des espérances unitaires et de ses échecs. La Belgique en est une illustration parfaite"¹¹. Parmi les situations conflictuelles qui opposeront les directions des deux partis de gauche à propos de l'Espagne, José Gotovitch relève notamment le mouvement d'unification des Jeunesses socialistes et communistes qui, amorcé bien avant le coup franquiste, doit "son accélération subite et le franchissement de l'opposition inopinée du P.O.B. en décembre 1936, à l'exemple espagnol. Cas unique en dehors de celui-ci, se constituent en Belgique, en novembre 1936, les Etudiants Socialistes Unifiés et à la Noël la Jeune Garde Socialiste Unifiée (JGSU), dont le sigle et les drapeaux figurent aussitôt au front espagnol. Le congrès d'unification s'est déroulé sous un calicot géant: "Unir. Unir pour sauver l'Espagne"¹². En effet, c'est principalement dans l'aide à la République que cette Jeune Garde Socialiste Unifiée va se manifester; c'est sur ce terrain aussi que les Fédérations bruxelloises du P.C. et du P.O.B. collaborent et que naissent à travers le pays des comités unitaires. Cependant, au gouvernement, Spaak et Henri De Man défendent la politique de non-intervention; l'opposition d'une partie du P.O.B. fait finalement capoter le projet. Pour le communiste Jean Blume, si les syndicalistes aidèrent généreusement la République -certains d'entre eux iront jusqu'à donner leur vie dans les rangs des Brigades internationales-, au mépris de toute cohérence de pensée ils se laissèrent aspirer dans le sillage des

¹⁰ J. Gotovitch, *ibid.*, p.519.

¹¹ J. Gotovitch, P. Delwit et J.-M. De Waele, *op. cit.*, p.109.

¹² J. Gotovitch, *op. cit.*, p.521.

ministres socialistes en ce qui concerne la politique belge et les problèmes de l'unité ouvrière: "Au sommet du P.O.B., Louis de Brouckère a beau dire qu'il faut "s'unir ou périr", Emile Vandervelde a beau déclarer que "*nous devons rester aux côtés de ceux qui luttent contre le fascisme qui les opprime déjà ou menace de les opprimer*", P.-H. Spaak et De Man ont déjà abattu franchement la carte neutraliste et combattent l'unité"¹³.

4. Le rôle catalyseur joué en Belgique par la guerre d'Espagne.

Que la situation en Espagne est à l'époque au centre des préoccupations européennes et que l'importance de l'enjeu est perçue jusqu'aux États-Unis et en Amérique latine relève de l'évidence; cependant, selon Jean Blume, "nulle part au monde l'Espagne et son drame n'ont envahi la vie politique comme elles l'ont fait dans notre pays". Parmi les causes diverses de ce phénomène, le militant communiste souligne l'irruption directe de la question dans les affaires de gouvernement comprises dans le sens le plus restreint du terme: "C'est à son propos que Spaak et De Man obligeront Emile Vandervelde, dès janvier 1937, à quitter son poste de ministre. Ils règlent en même temps d'autres comptes, car le Patron est un adversaire très pugnace de tout ce qui pourrait ressembler au socialisme national, et il leur donne du fil à retordre au sein du P.O.B.. Il n'empêche qu'il s'agit d'abord de l'Espagne. Et c'est au nom du sauvetage de l'Espagne républicaine qu'en février 1937 un congrès J.G.S.U. tenu à Bruxelles, où l'organisation a doublé ses effectifs, proclame, selon les termes employés par Frans Guillaume, futur bourgmestre d'Evere, "*l'union de la jeunesse autour d'Emile Vandervelde et de Louis de Brouckère.*"¹⁴.

Relevant lui aussi le rôle déterminant du conflit espagnol dans certains affrontements sociaux, politiques et idéologiques du royaume et l'engagement belge -à des titres divers et dans des sens parfois opposés- dont les effets furent loin d'être insignifiants, José Gotovitch écrit: "Pays producteur et exportateur d'armes, siège de sociétés financières et industrielles solidement implantées sur le territoire espagnol, la Belgique ne pouvait effectivement demeurer indifférente aux événements. La vigueur d'un mouvement ouvrier bien structuré dont l'antifascisme s'était déjà clairement manifesté, explique aussi

¹³ Jean Blume, *Drôle d'agenda. 1936-1948*, tome 1: *Le temps d'une guerre mondiale et d'une adhésion*, Bruxelles, Fondation Joseph Jacquemotte, 1985, p.44.

¹⁴ J. Blume, *ibid.*, p.49.

pour une bonne part pourquoi dès le mois d'août 1936 des Belges combattent en Espagne avec les gouvernementaux. De nombreux réfugiés des pays fascistes qui y avaient trouvé asile partent s'engager. Par ailleurs, l'attention toute particulière au sort de l'Eglise et du clergé espagnols se comprend aisément dans ce pays où le catholicisme occupe une place capitale dans la vie publique"¹⁵. Ce sont autant de facettes sur lesquelles nous reviendrons en détails.

Ainsi, aussi longtemps que durera la tragédie espagnole, la vie socio-politique belge ne désemplira pas de démêlés violents et de débats intenses. Le conflit outre-Pyrénées y déclenche une véritable guerre civile morale. Coincés entre des mouvements d'opinion et des groupes aux intérêts divergents, les uns les enjoignant d'établir d'urgence des relations institutionnelles avec Burgos, les autres condamnant leur politique d'indépendance défavorable aux républicains, les partenaires de l'Union Nationale n'avaient guère la tâche facile.

5. La politique d'indépendance.

Dans ses mémoires intitulés *Combats inachevés*, Spaak, commentant le premier discours qu'il prononça le 20 juillet 1936 comme ministre des Affaires étrangères et dont le retentissement fut considérable dans le pays, le qualifie de "pacifiste": il y dénonçait, dit-il, l'étrange pacifisme de ceux qui, après avoir décrit les horreurs de la guerre moderne, n'hésitaient pas à appeler aux armes pour mieux montrer leur amour de la paix! Durant son intervention, où les mots les plus récurrents -"réalité" et "réalisme"- "m'opposaient aux idéalistes, aux rêveurs", "j'entraîs [...] en lutte avec ceux qui, à l'occasion de la guerre d'Ethiopie, prônaient des sanctions, au besoin militaires, contre l'Italie: les mêmes d'ailleurs qui devaient, plus tard, s'élever avec force contre la politique de non-intervention en Espagne, qui étaient disposés à risquer, pour venir au secours des républicains, une guerre générale pour laquelle nous n'étions préparés ni matériellement, ni moralement"¹⁶.

Dès le surlendemain de la sédition franquiste, Spaak préconise donc une politique étrangère hyperréaliste, "exclusivement et intégralement belge"¹⁷, excluant toute intervention dans un conflit où les intérêts vitaux du royaume

¹⁵ J. Gotovitch, op. cit., p.498.

¹⁶ Paul-Henri Spaak, *Combats inachevés*, tome I: *De l'Indépendance à l'Alliance*, Paris, Fayard, Les Grandes Etudes Contemporaines, 1969, p.43.

¹⁷ P.-H. Spaak, *ibid.*, p.45.

(indépendance, intégrité du territoire et défense des libertés) ne seraient pas directement compromis. A son avis, la politique internationaliste de la Deuxième Internationale manquait totalement de réalisme.

Autre argument de poids dans le contexte troublé de l'époque: la politique étrangère doit nécessairement reposer sur un large consensus intérieur afin qu'en cas de conflit général, le pays reste uni face à un éventuel agresseur. La politique de neutralité et d'indépendance, ardemment défendue par le souverain et qui implique le rejet de toute alliance avec les autres démocraties -la Grande-Bretagne mais surtout la France-, satisfait les Flamands réticents, voire hostiles, à toute "entente cordiale" avec le voisin du sud; par ailleurs, elle ne mécontente point ceux des francophones qui plaident pour l'idée d'une Belgique libre¹⁸.

Les paroles de Spaak laissent supposer qu'en principe, l'Espagne ne fait point partie des priorités de son ministère. Et pourtant, la guerre qui la déchire ne cessera de vicier l'atmosphère au sein du P.O.B. et d'empoisonner les relations entre les trois partis gouvernementaux.

6. Une prompte adhésion à la politique de non-intervention.

Quelques jours à peine après le soulèvement franquiste, des émissaires espagnols, gouvernementaux et nationalistes, se pressent en Belgique pour y acheter des armes et du matériel de guerre.

Le 27 juillet, Ernesto de Zulueta, le chargé d'affaires espagnol en Belgique, se rend chez Fernand Van Langenhove, le secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, afin de lui notifier sa démission et de lui présenter son successeur; profitant de la visite, celui-ci demande si la Belgique est en mesure de fournir à son pays cinq mille bombes d'avion. La réponse sera négative car les usines belges d'armements n'en produisent pas. Cette anecdote à première vue sans importance indique que, dès le déclenchement du conflit espagnol, les Affaires étrangères belges furent confrontées à la question délicate des ventes d'armes¹⁹.

Le lendemain -28 juillet-, Bruxelles est informé "de la formation et prise du pouvoir du nouveau gouvernement de l'Etat espagnol, sous le titre de Comité

¹⁸ José Fontaine, "Plisnier et la question nationale", *Entre l'Evangile et la révolution* (Etudes et documents rassemblés par Paul Aron), Bruxelles, Ed. Labor, Archives du Futur, 1988, p.118.

¹⁹ Christine Denuit-Somerhausen, "La Belgique au Comité de non-intervention en Espagne", *RBHC*, XVIII, 1987, p.15.

de défense nationale constitué le 23 courant à Burgos, son siège provisoire”²⁰. Même s’il ne juge pas utile de répondre à la lettre, le ministère belge examinera dorénavant avec beaucoup de minutie les réactions des autres chancelleries; les postes diplomatiques sont sommés de le tenir au courant des attitudes et des décisions des gouvernements étrangers.

Le même jour, Gazel, le chargé d’affaires français, communique aux autorités du royaume la résolution de son gouvernement d’interdire l’envoi de tout matériel militaire en Espagne. Spaak, qui ne cache pas son désir de s’aligner sur les positions française et anglaise, apprend avec autant d’intérêt que Londres soumet toute exportation d’armes à l’obtention préalable d’une licence.

Le 3 août, lorsque le ministre des Affaires étrangères de Léon Blum, Yvon Delbos, suggère que soit adoptée une politique commune de non-intervention, le gouvernement belge, résolu à appuyer les projets élaborés outre-Quévrain, fixe aussitôt sa décision. Prenant les devants, il concocte en vitesse un arrêté royal qui, signé le 4 août par le souverain en vacances à Lucerne et publié le 5 au *Moniteur belge*, concrétise la première phase de la politique d’abandon de la République espagnole. Deux semaines plus tard, ce texte, qui subordonne à l’autorisation du ministère des Affaires économiques l’exportation des armes de guerre, des pièces détachées et des munitions, est abrogé et remplacé par un nouvel arrêté: la mesure est étendue au transit des armes. D’autres arrêtés royaux et ministériels se complétant et s’amendant suivront²¹. Ces dispositions ne pourront cependant pas enrayer tous les trafics; les enjeux financiers et la protection de personnes influentes peuvent quelquefois davantage que les lois.

La Belgique qui, lors des réunions internationales ultérieures, adoptera une attitude passive et pusillanime, applique donc la non-intervention avant même que la France, championne de cette politique, n’en formule officiellement la proposition: le 8 août, le gouvernement français, reniant ses engagements internationaux, se met à la traîne de l’Angleterre et clôt ses frontières au transit d’armes de guerre vers l’Espagne. Le 15, la Belgique s’y rallie explicitement²².

Le 26 août, la France propose que Londres héberge un Comité de non-intervention qui aurait pour mission d’enregistrer et d’harmoniser les mesures prises par les différents gouvernements comme de veiller à leur application.

²⁰ Cité par Jean Salmon, “La reconnaissance du gouvernement de Burgos”, *RBHC*, XVIII, 1987, p.142.

²¹ C. Denuit-Somerhausen, op. cit., p.17.

²² J. Gotovitch, op. cit., p.507.

Invitée à participer aux travaux, la Belgique accepte dès le 28; le baron Cartier de Marchienne, ambassadeur dans la City, y est naturellement désigné comme délégué²³. Le gouvernement belge qui, selon les déclarations de Spaak à Gazel le 21 août, était “décidé de s’abstenir rigoureusement de toute ingérence directe ou indirecte” dans les affaires intérieures de l’Espagne, s’associe sur-le-champ à la politique prônée par Léon Blum et Neville Chamberlain. La presque totalité des Etats européens y adhéreront mais, pour certains, le pacte est déjà lettre morte.

7. La Belgique, élève modèle et docile au Comité de Londres.

Le 9 septembre 1936, la première session du Comité de non-intervention réunit les délégués des pays membres à l’exception de ceux du Portugal et de la Suisse. Après avoir rappelé les dispositions prises par le gouvernement belge en matière d’embargo, Cartier de Marchienne fait part de ses bonnes intentions: il exprime son désir de collaborer aussi efficacement que possible aux travaux pour que soient atteints les objectifs assignés au Comité.

De la réaction des diplomates belges face à la guerre civile espagnole, José Gotovitch dit qu’elle fut de caste, voire de classe et qu’elle “opéra comme un filtre dans leur vision des événements”²⁴. Assurément, tant dans l’analyse de la situation que dans la prise de décisions, la légitimité du gouvernement de Madrid ne fut jamais prépondérante; dans la balance des droits de l’homme et de ceux des peuples à disposer d’eux-mêmes, son poids fut absolument insignifiant en regard des préjugés de ces émissaires réactionnaires et incapables d’impartialité ou d’objectivité. Témoin de cette véritable “crispation viscérale”²⁵, la sympathie spontanée que le délégué belge à Londres exprime pour les rebelles, “ennemis avant tout de l’anarchie intérieure et du communisme”²⁶, dans le rapport qu’il envoie à Spaak dès après la première session. La couleur est annoncée!

La faillite retentissante de la politique de non-intervention ne peut en rien être imputée au gouvernement belge qui, à tout moment, assura par des lois l’exécution des mesures adoptées à Londres et exhorta ses partenaires à suivre son exemple. Au Comité, la Belgique se cantonnera dans une attitude passive et loyale; évitant de formuler des propositions et de s’impliquer activement dans

²³ C. Denuit-Somerhausen, op. cit., p.17.

²⁴ J. Gotovitch, op. cit., p.531.

²⁵ J. Gotovitch, ibid., p.531.

²⁶ Cité par C. Denuit-Somerhausen, op. cit., p.19.

les discussions, ses délégués (Cartier en général ou le vicomte de Lantsheere plus rarement) se contenteront d'avaliser les initiatives de leurs collègues étrangers, de demander quelques précisions et de transmettre à Bruxelles le résultat des négociations.

Pour Spaak, si elle doit respecter à la lettre les engagements signés, la Belgique n'est toutefois pas tenue d'en faire davantage que les autres membres; aussi, lorsque Van Zeeland lui propose, à plusieurs reprises, de compléter la liste des produits soumis à l'embargo, le ministre des Affaires étrangères, opposé à ce que de nouvelles restrictions ralentissent les exportations belges vers l'Espagne, se rebiffe-t-il contre tout excès de zèle.

Un autre point dont le Comité de Londres aura à s'occuper très rapidement est celui de l'aide humaine aux Espagnols. En effet, dès le mois d'août 1936, de nombreux volontaires prennent le chemin de l'Espagne. Parmi les Belges qui, dès cet instant, s'engagent dans les rangs républicains, figurent plusieurs des participants aux Olympiades ouvrières de Barcelone ainsi que quelques membres de l'Union Socialiste Antifasciste (U.S.A.F.), un groupe de défense issu des Jeunes Gardes Socialistes et des Milices de Défense Ouvrière; ces antifascistes belges se signaleront tout spécialement lors de la défense acharnée d'Irun fin août-début septembre. Mais c'est surtout à partir de la mi-octobre, avec la mise sur pied des Brigades internationales, que le flux s'intensifie; cette situation provoquera en Belgique de vigoureuses réactions de type judiciaire et politique destinées à entraver les opérations de recrutement et, dans un deuxième temps, à empêcher les départs et les transits individuels.

Fin septembre, le Comité londonien ouvre le dossier de l'intervention dite indirecte. Paradoxalement, c'est le représentant du Duce qui introduit le sujet et exige que les appuis indirects (recrutement de volontaires, envoi d'indicateurs politiques et aide financière) soient assimilés à une intervention effective; seul le délégué soviétique s'oppose à l'examen de la question. De son côté, fidèle à lui-même, le gouvernement belge réitère son opposition à toute ingérence directe ou indirecte tout en précisant qu'il ne relève pas de sa compétence d'interdire les souscriptions privées et les engagements individuels de volontaires, à l'exception de ceux encore assujettis à des obligations militaires²⁷. Plagiant les dispositions prises par la France et l'Angleterre, le Parlement et les autorités judiciaires du royaume déploieront une énergie peu commune et des trésors

²⁷ C. Denuit-Somerhausen, *ibid.*, p.21.

d'ingéniosité afin de figner l'arsenal répressif belge et de faire voter des lois permettant de condamner, souvent symboliquement, des comportements qui a priori ne tombaient pas sous le coup de règles pénales précises mais heurtaient la politique "droitière" du gouvernement Van Zeeland²⁸.

8. L'affaire Huerta.

Le conflit espagnol, dont la presse remplit ses colonnes depuis plusieurs semaines déjà, s'installe à la tribune de Parlement à la suite d'un épisode peu banal²⁹. Le 16 septembre, le capitaine Antonio Huerta Villabena, "journaliste" à *La Noticia*, en réalité un agent travaillant pour l'ambassade d'Espagne, oublie dans le train d'Anvers une serviette contenant des documents compromettants en ce qu'ils révéleront au Parquet le détail de nombreux contrats d'achat d'armes et de munitions signés avec des firmes belges. Outre qu'ils impliquent l'ambassade du Mexique à Paris, celle d'Espagne à Bruxelles ainsi que plusieurs intermédiaires espagnols, ces papiers mettent en lumière le rôle fondamental de Jean Delvigne dans ce trafic; le secrétaire général du P.O.B. est aussitôt accusé par la presse de droite et d'extrême droite d'avoir exporté du matériel de guerre et d'avoir enrôlé des hommes au profit de l'"ancien" gouvernement espagnol. Une instruction judiciaire est ouverte; enquêtes et perquisitions se multiplient à travers le pays, principalement dans quelques endroits stratégiques: des dépôts d'armes sont découverts à Anvers, à Liège et à Bruxelles.

Le 18 novembre, au Sénat, le catholique indépendant de Dorlodot reprend ces accusations qu'il étaye au moyen de lettres (publiées dans *La Nation Belge* du 3 novembre) échangées entre Delvigne et l'agent espagnol Nolla. A la Chambre, lors de son interpellation du 24 novembre, le député rexiste Henri Horward apporte des détails complémentaires. Ainsi, tandis que la gauche dénonce le scandale de la non-intervention et de l'expulsion de deux prêtres républicains (José Gallegos et Leocadio Lobos), les rexistes et les catholiques demandent que justice soit faite contre les trafiquants d'armes et d'hommes. François Bovesse, le ministre libéral de la Justice, veille au grain; de son côté, Spaak, s'il fait preuve de compréhension à l'égard des revendications de la gauche -Isabelle Blume

²⁸ Eric David, "La condition juridique des volontaires belges pendant la guerre d'Espagne (1936-1939)", *RBHC*, XVIII, 1987, pp.78-79.

²⁹ J. Gotovitch, *op. cit.*, pp.507-509; Michel Vincineau, "La guerre civile espagnole. Les exportations belges d'armes", *RBHC*, XVIII, 1987, pp.83 et suivantes.

rentre d'Espagne- et réaffirme sa fidélité au gouvernement républicain, défend fermement sa politique extérieure et la non-intervention.

Toutes ces interpellations susciteront le "premier vote exclusivement "espagnol""³⁰. La majorité -y compris le ministre de la Santé publique Emile Vandervelde- vote la confiance au gouvernement; pour des raisons divergentes, rexistes, nationalistes flamands et communistes refusent de la lui octroyer. Fait notable: six socialistes s'abstiennent (I. Blume, Brunfaut, Marteaux, Delbrouck, Sainte et Petit).

9. La "loi Bovesse".

Quelques heures à peine avant de fêter le réveillon de la Saint-Sylvestre, les parlementaires belges se rassemblent pour voter la "loi Bovesse"; destinée à contrarier la pratique de l'enrôlement de volontaires au profit de quelque armée étrangère, la nouvelle législation parfait celle existant déjà sur la milice, le recrutement et les obligations de service militaire, encore qu'elle s'abstienne de condamner l'engagement personnel ou l'exhortation à un tel engagement pour autant qu'il ne soit ni rémunéré ni obtenu sous la menace. Cette réglementation, qui refuse de punir les comportements généreux et l'appel à des sentiments désintéressés, n'aborde pas non plus la question du trans'. Par ces aspects et par d'autres, elle se révèle plus permissive que celles votées par les gouvernements français et anglais. Les responsables politiques belges auraient-ils retenu les paroles prononcées par le socialiste Henri Rolin, le 18 novembre, au Sénat: "Les individus qui trouvent le moyen de venir en aide à un gouvernement défendant selon eux en Espagne, la cause même de la liberté en Europe..., s'ils agissent dans des conditions qui sont légalement répréhensibles, ne font, pour reprendre un mot de Destrée, que sortir de la légalité pour rentrer dans le droit"³¹?

Notons que même après le vote de cette loi, les poursuites judiciaires seront souvent difficiles à mener à terme. Car comment définir avec précision les termes "solde" et "recrutement"?

Assurément, la répression était beaucoup plus facile à exercer contre les volontaires partis en Espagne alors qu'ils étaient encore astreints à des devoirs militaires en Belgique. La démarche était simple: dès qu'ils avaient vent d'un départ, les services de police examinaient la situation militaire de l'intéressé et

³⁰ J. Gotovitch, op. cit., p.509.

³¹ Cité par E. David, op. cit., p.80.

transmettaient ses coordonnées aux autorités militaires; celles-ci lui adressaient, par mesure disciplinaire, l'ordre de se présenter sous les drapeaux ou, s'il avait déjà effectué son service, un ordre de rappel arbitraire; dans l'impossibilité matérielle de comparaître, le volontaire était alors porté déserteur. C'est sous cette inculpation, et à la colère de ceux qui soutenaient Madrid, qu'à leur retour au pays, de nombreux brigadistes passèrent devant le Conseil de guerre. Selon Rudi Van Doorslaer³², 150 personnes environ -dont un seul recruteur- furent condamnées à de légères peines de prison; dès 1938, les discussions sur l'amnistie entamées, les poursuites furent peu à peu suspendues. Ainsi, à mesure que la victoire nationaliste se dessinait et que les liens avec le gouvernement de Burgos se resserraient, la pression exercée par les autorités judiciaires et politiques sur les brigadistes et autres volontaires tendait à se relâcher!

A la suite d'un accord du Comité de Londres du 16 février 1937, la Belgique est tenue d'ajuster sa législation aux recommandations qui lui sont faites. Dès le 11 juin, une loi de circonstance "tendant à assurer la non-intervention de la Belgique dans la guerre civile d'Espagne"³³ est promulguée. Le complément apporté à la "loi Bovesse" interdit les enrôlements et les départs individuels; il mentionne explicitement l'Espagne, ses zones d'influence et ses possessions du Maroc.

Mais, même si les tensions sont fortes et les passions loin d'être apaisées, politiquement du moins "une trêve parsemée d'escarmouches"³⁴ semble bien avoir été conclue entre les partenaires de l'Union Nationale. Le vote de cette loi, qui officialise la non-intervention en Espagne, ne provoque en effet aucune levée de boucliers. A la Chambre, le groupe socialiste choisit de s'abstenir pour éviter de causer du désagrément à un gouvernement indispensable à la stabilité intérieure. La veille, au Sénat, seuls quelques socialistes ont voté contre. Jusqu'à cette date, Spaak s'en était tenu rigoureusement à la "loi Bovesse"³⁵.

³² Rudi Van Doorslaer, "Les Brigades internationales", *Témoignages*, Catalogue historique publié à l'occasion de la semaine "Espagne 36-86" organisée du 13 au 22 novembre 1986 au Grand-Hornu par les A.S.B.L. Borinage 2000 et Miguel de Cervantes, p.4.

³³ Cité par C. Denuit-Somerhausen, op. cit., p.28.

³⁴ J. Gotovitch, op. cit., p.511.

³⁵ C. Denuit-Somerhausen, op. cit., p.28.

10. L'affaire de Borchgrave.

La trêve évoquée par José Gotovitch fait directement suite à l'affaire dite de Borchgrave, "la seule apparemment qui vaille à la Belgique citation dans les travaux étrangers"³⁶.

La veille de Noël, le baron Jacques de Borchgrave, adjoint à l'ambassade belge et couvert de la protection diplomatique, est porté disparu. Le 28 décembre, la dépouille est retrouvée par le vicomte Joseph Berryer, chargé d'affaires, dans une fosse commune au cimetière de Fuencarral.

La nouvelle, rendue publique dès le lendemain, outre qu'elle met le corps diplomatique en émoi -le père de la victime est ambassadeur auprès du Vatican-, inquiète le Palais qui exige de Spaak que l'affaire soit traitée avec la dignité, la sévérité et la diligence requises. Une enquête est aussitôt ouverte, qui tentera de clarifier l'embrouillamini; les circonstances de la mort du diplomate ne seront jamais élucidées bien que la thèse de l'assassinat reste la plus vraisemblable³⁷.

En janvier 1937, la presse belge se déchaîne. Le mois suivant, le Parlement s'empare de la question; le 4 février, le comte Charles-Albert d'Aspremont-Lynden interroge Spaak qui brosse l'historique de l'affaire; quelques jours plus tard, c'est au tour du baron de Dorlodot de s'en prendre, violemment cette fois, au gouvernement, à Emile Vandervelde et aux diplomates belges. Les deux sénateurs catholiques, qui se distingueront par leurs interpellations sur l'Espagne, saisissent l'opportunité que leur offre ce scandale pour préconiser la rupture des relations diplomatiques avec Valence.

Conscient qu'il y va de sa crédibilité, le gouvernement belge a pris les devants: il réclame de son homologue espagnol la présentation d'excuses, le rapatriement du corps avec les honneurs militaires, des dommages et intérêts

³⁶ J. Gotovitch, op. cit., p.509. Consulter entre autres David Wingeate Pike, *Les Français et la guerre d'Espagne 1936-1939*, Paris, Presses Universitaires de France, Publications de la Sorbonne, "Ns Recherches"-7, 1975, p.202; Hugh Thomas, *La guerre d'Espagne. Juillet 1936-Mars 1939*, Paris, Ed. Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1985, p.376; Andreu Castells, *Las Brigadas Internacionales de la guerra de España*, Barcelona, Editorial Ariel, Horas de España, 1974, p.260.

³⁷ Selon Hugh Thomas (op. cit., p.376), le baron de Borchgrave avait fait désertir plusieurs de ses compatriotes des B.I.; il aurait été assassiné par la brigade des services spéciaux du ministère de la Guerre, alors dirigé par l'anarchiste Manuel Salgado, pour avoir été avant la guerre le représentant de Mercedes à Madrid (p.833 n.68). Pour Andreu Castells, "uno de los primeros diplomáticos que intentaron la repatriación de voluntarios internacionales fue el encargado de negocios de Bélgica, el barón Jacques de Borchgrave, del cual se dijo que con este motivo fue asesinado por los servicios especiales, en diciembre de 1936. Su cadáver se encontró en las inmediaciones de Colmenar. *La Vanguardia*, cotidiano de Barcelona, en su número correspondiente al 22 de enero de 1937, publicaba una fotografía con la llegada de sus restos. Según el pie de la misma Borchgrave fue "muerto a consecuencia del bombardeo aéreo de la capital de la República" (op. cit., p.260).

d'un million de francs ainsi que le châtement des coupables. La lenteur avec laquelle les autorités républicaines réagissent exaspère Spaak qui menace de transmettre le dossier à la Cour internationale de justice de La Haye; finalement, en janvier 1938, les deux gouvernements régleront leur différend à l'amiable. En mars, lors de la discussion du budget des Affaires étrangères, le député rexiste Horward exige des détails complémentaires et le socialiste Marteaux, après un rappel exhaustif de la version espagnole, critique violemment son ministre des Affaires étrangères; Spaak fait l'éloge de la victime et juge l'affaire classée.

Mais cette affaire de Borchgrave, qui aurait pu n'être qu'un petit épisode malheureux ou un triste fait divers de la guerre d'Espagne, aura des retombées importantes; et même si la rupture ne prend personne au dépourvu, le monde politique belge ne sort pas indemne de la tourmente.

Lorsqu'en août 1936, le gouvernement belge, "avec un empressement déterminé par sa politique de neutralisme, tempéré par une adhésion plus ou moins ferme au pacte de la SDN"³⁸, s'associe unanimement à la politique prônée à contre-cœur par Léon Blum, Vandervelde est en congé à Saint-Nectaire. A son retour, il dut, écrit-il dans ses *Carnets*, se résigner momentanément devant le fait accompli, taire ses sentiments personnels et accepter d'être solidaire d'une thèse juridiquement indéfendable, "la balance égale entre un gouvernement ami et des factieux en flagrant délit d'agression". Estimant néanmoins que le P.O.B., section belge de l'I.O.S., ne peut pas accepter cet "assez lamentable jeu de dupes", il recommande à ses amis, lors du congrès socialiste qui s'ouvre le 24 octobre 1936, de manifester une "*sympathie agissante*" pour ceux qui, comme les républicains espagnols, luttent en faveur de la démocratie et de la liberté. Qu'un membre de son cabinet exprime à haute voix ses sympathies et ses antipathies internationales n'est point du goût de Van Zeeland; dans sa réponse, celui-ci exprimera "les perplexités" qu'il ressent en voyant un de ses ministres préconiser une telle bienveillance "pour un des partis dans l'horrible guerre qui déchire l'Espagne. Le gouvernement a adopté, à l'unanimité, la politique de neutralité que vous connaissez. Il se conçoit difficilement qu'un membre du gouvernement recommande à son propre parti une attitude différente"³⁹. Les rappels à l'ordre soulignant l'incompatibilité entre les fonctions ministérielles

³⁸ Emile Vandervelde, *Carnets 1934-1938*, Paris, Editions Internationales, 1966, p.38.

³⁹ Paul Van Zeeland à Emile Vandervelde, 24 octobre 1936, Institut Emile Vandervelde, Bruxelles, Archives Emile Vandervelde IV 469 (cité par J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, p.197).

et la manifestation publique de ses opinions personnelles -presque toujours à propos de l'Espagne- ne cesseront que lorsque les deux hommes seront amenés à constater que leur collaboration touche à son terme.

Dans ses *Carnets*⁴⁰, le Patron rappelle aussi que, derrière le consensus régnant autour des affaires d'Espagne, se manifestaient d'énormes divergences et "une atmosphère de tension croissante". Il mentionne d'une part l'accroc qui, en décembre 1936, l'opposa au ministre libéral de la Justice, François Bovesse, à propos du projet relatif au recrutement des volontaires, d'autre part l'affaire de Borchgrave et le dénouement de celle-ci. D'après Janet Polasky, l'incident qui précipita le départ de Vandervelde fut l'exigence du gouvernement, négociée par Spaak, que la République espagnole verse une indemnité d'un million de francs pour l'assassinat du diplomate belge. Vandervelde fut le seul à s'opposer à cette négociation⁴¹.

L'irritation est profonde tant au sein du gouvernement qu'au sein du P.O.B.. A la réunion gouvernementale du 25 janvier 1937, les divergences de vue sur le conflit espagnol atteignent leur paroxysme. Ce même jour, au Premier ministre qui lui reproche de torpiller l'esprit de collaboration indispensable dans une équipe forte et efficace, Vandervelde déclare: "Vous savez, le jour où cela n'ira plus, vous n'avez qu'à me le dire"⁴². Le lendemain, Van Zeeland saisit la balle au bond. La démission de Vandervelde de son portefeuille de ministre de la Santé publique et de vice-président du deuxième cabinet Van Zeeland est rendue publique dès le 28.

Le départ de celui qui refuse de "pratiquer" la non-intervention ne surprend personne car chacun connaît l'attachement du Patron à ses principes. Dorénavant, il incarnera la résistance à la politique appliquée contre ses amis espagnols. Pour Francis Balace, cette démission couvre en grande partie, par l'alibi moral du soutien à l'Espagne loyale, le fossé idéologique qui ne cessait de se creuser en politique *intérieure* entre le vieux tribun et les "socialistes nationaux" De Man et Spaak⁴³.

Le 17 février, lors d'une audience royale, Emile Vandervelde déclare au souverain que sa nouvelle activité portera essentiellement sur l'action socialiste

⁴⁰ E. Vandervelde, *Carnets*, p.41.

⁴¹ Janet Polasky, "The insider as outsider: Emile Vandervelde and the Spanish Civil War", *RBHC*, XVIII, 1987, p.343.

⁴² E. Vandervelde, *Carnets*, p.45.

⁴³ Francis Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", *RBHC*, XVIII, 1987, p.519.

internationale mais que les tensions actuelles ne doivent pas compromettre l'unité du parti. Quant à l'Espagne, dit-il, "je garde la conviction, que j'ai eue les premiers jours, que les partisans de Franco, ayant manqué leur coup, n'auront pas raison des résistances d'une population qui lutte pour ses libertés et qui dans son immense majorité comme l'a très bien dit le président Azaña, dans son discours à Valence du 23 janvier, a, par suite des débarquements massifs d'Italiens et d'Allemands, le sentiment qu'elle se défend contre une guerre d'invasion"⁴⁴.

11. Une comédie juridiquement indéfendable.

Ni les déclarations de bonnes intentions ni les dispositions adoptées par le Comité de Londres, parmi lesquelles la création d'un organisme de contrôle, n'empêchèrent l'Allemagne, l'Italie et le Portugal d'alimenter à volonté leurs alliés en armes et en hommes. L'inefficacité criante du Comité faisait peine à voir et sa politique de non-intervention tourna vite à la "farce sanglante"⁴⁵, à la duperie, à la comédie,... En entravant l'aide militaire à la République, ce pacte faisait le jeu des factieux et favorisait la naissance en Europe occidentale d'un nouvel Etat autoritaire.

Des considérations tant idéologiques que de politique internationale⁴⁶ amèneront l'URSS à se désolidariser rapidement de la mascarade. Le 21 ou le 22 septembre 1936, le Comité exécutif de la III^e Internationale décide d'organiser des Brigades internationales qui porteront assistance au gouvernement de Madrid. Les directives sont aussitôt transmises aux différentes sections; début octobre, les membres du Bureau politique du P.C.B., réunis au domicile du député Xavier Relecom en présence d'un délégué du Komintern, étudient les méthodes de recrutement. Le 12, les premiers volontaires débarquent à Albacète. Cinq jours plus tard, la base des Brigades y est officiellement installée, et le 22, leur création approuvée par le gouvernement d'Azaña⁴⁷.

En mettant sur un pied d'égalité un gouvernement régulier et un groupe de sédition qui, grâce à un appui extérieur, violaient la légalité démocratique, le

⁴⁴ E. Vandervelde, *Carnets*, p.46.

⁴⁵ Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Ed. du Seuil, Coll. Points, Po 94, 1978 (1^{ère} édition: 1951), p.367.

⁴⁶ Rudi Van Doorslaer, "Les volontaires gantois pour les Brigades internationales en Espagne. Motivations du volontariat pour un conflit politico-militaire", *Cahiers d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n°6, 1980, p.180.

⁴⁷ R. Van Doorslaer, *ibid.*, pp.150-151.

Comité de Londres contrevenait aux règles du droit international. En maintenant cette politique alors que, juridiquement, la violation du principe de non-intervention fonde le recours à la contrintervention, il se faisait le complice des forces antidémocratiques⁴⁸. Dans un monde habitué à brader le droit des plus faibles, cette capitulation en annonçait bien d'autres.

En Belgique, des parlementaires communistes et socialistes interviendront à plusieurs reprises pour manifester cet état de choses. Ainsi, le 9 juin 1937, lors de la discussion du projet de loi visant à interdire les départs et les transits de personnes vers l'Espagne, Henri Rolin dénonce haut et clair que ce que l'on nomme "non-intervention deviendra tentative d'asphyxie du gouvernement régulier". Dans sa réponse, Spaak, le ministre des Affaires étrangères, ne nie pas l'inconsistance légale du principe: "C'est pour sauver la paix que nous nous sommes efforcés, je parle pour moi, de faire une politique qui, au point de vue juridique, est discutable et au point de vue des sentiments insuffisante"; cette opinion, il la répète le 22 mars 1938 devant la Chambre: "Franchement, pour les affaires espagnoles, ne parlons pas de droit", "je pense qu'on devrait suivre la politique de non-intervention, mais je crois qu'aucun juriste sérieux ne peut la légitimer du point de vue juridique". Et pourtant, il défendra à fond l'application des mesures dictées à Londres et la poursuite de cette politique. A décharge de son gouvernement, il faut admettre que, dès lors que la S.D.N. manquait à ses obligations, la "petite" Belgique pouvait difficilement, même avec le concours de l'URSS, modifier le cours des événements et influencer sur le comportement des puissances étrangères. Lorsqu'il constatait la faible marge de manoeuvre dont il disposait, Spaak ne pouvait que confesser son amertume: "Si j'étais ministre des Affaires étrangères d'une grande Puissance, je mènerais sans doute une autre politique"⁴⁹.

Moralement et juridiquement indéfendable, son attitude était néanmoins politiquement compréhensible.

Dès le 2 décembre 1936, lors de la discussion du budget de son département au Sénat, Spaak soutient que la politique de non-intervention est la "véritable politique de paix" et ajoute que "c'est dans un but supérieur que je dois faire violence à mes sentiments et à certaines de mes convictions"⁵⁰. Cet argument du

⁴⁸ E. David, op. cit., pp.45-46; M. Vincineau, op. cit., p.120.

⁴⁹ Cité par M. Vincineau, ibid., p.121.

⁵⁰ Cité par M. Vincineau, ibid., p.98.

maintien de la paix, le ministre ne se lasse pas de le ressasser, notamment le 8 juin 1937 à la Chambre: "C'est une question de guerre ou de paix en Europe"⁵¹; sur ce point, sa conviction semble inébranlable. Se désolidariser du Comité de Londres, n'était-ce pas aussi isoler dangereusement la Belgique à un moment où le contexte international incitait plutôt à redoubler de prudence? D'autre part, cette Belgique n'affirmait-elle pas son désir inflexible de mener une politique d'indépendance...?

Le deuxième souci du gouvernement consistait à sauvegarder coûte que coûte l'Union Nationale, ce qui obligeait les uns et les autres à lâcher du lest. Le 6 décembre 1938, à la Chambre des représentants, Spaak, devenu entre-temps Premier ministre, se lamente une fois encore: "Ce qui gâte l'atmosphère politique actuelle, c'est que l'union nationale, en réalité, n'a jamais dépassé le cadre de la salle même où se tiennent les conseils des ministres. Là, évidemment, l'esprit de l'union nationale a toujours régné, et je vous assure que l'on doit parfois faire un rude effort quand on vient de pôles aussi opposés que ceux auxquels nous appartenons pour arriver à concilier les points de vue"⁵².

Ainsi donc, au sein de ce gouvernement tripartite chargé d'assainir la situation interne et de réaliser une politique neutraliste, il s'agit avant tout et à tout prix de maintenir un simulacre d'harmonie intérieure. La voie la plus aisée pour y parvenir n'était-elle pas celle de la paralysie? On ajourne les litiges et on remet à plus tard le règlement des contentieux.

12. Le chemin escarpé qui mène à Burgos.

Ambassadeur de Belgique en Espagne depuis un lustre, Robert Everts se trouve à Saint-Sébastien le jour du soulèvement; il se réfugie aussitôt à Saint-Jean-de-Luz; sans contact direct avec le gouvernement espagnol, il envoie cependant des informations et des suggestions à son ministre. A Madrid, le conseiller d'ambassade, le vicomte Berryer, expédie les affaires courantes; les dépêches qu'il transmet à Bruxelles, fidèle reflet de sa perception partielle et partielle des événements, corroborent l'idée que se font de la situation en Espagne les diplomates en poste dans les autres capitales: outre les préjugés anti-Front populaire, s'y exprime la certitude -et le souhait- d'une victoire expéditive des nationalistes. Conséquence logique: dès le 25 octobre 1936, Everts suggère à

⁵¹ Cité par M. Vincineau, *ibid.*, p.121.

⁵² Cité par M. Vincineau, *ibid.*, p.122.

Spaak de reconnaître le gouvernement de Burgos; ses communiqués postérieurs iront tous dans le même sens⁵³.

Par l'intermédiaire de leurs consuls résidant en territoire "libéré" ou par la voie des légations installées du côté de Hendaye, les Etats étrangers établissent assez rapidement des contacts occasionnels et non-officiels avec les autorités franquistes⁵⁴. La Belgique utilise elle aussi ces canaux: fin 1936, le vice-consul à Saint-Sébastien se rend à Salamanque pour y obtenir une prolongation du délai d'estampillage des billets de banque; pendant l'été 1937, une délégation belge négocie à Burgos un accord de compensation.

Dans de nombreux pays, le "gouvernement" nationaliste est représenté par un agent officieux, la plupart du temps un ancien diplomate républicain. En tant qu'émissaire franquiste en Belgique, Ernesto de Zulueta entre en scène le 9 juillet 1937, lorsqu'un directeur du ministère des Affaires étrangères, M. Coucke, accepte de le recevoir; le transfuge montre, semble-t-il, beaucoup d'assurance au moment de décliner ses nouvelles fonctions et de proposer le marché: "La part du commerce belge à la reconstruction de l'Espagne dépend de la date à laquelle interviendra la reconnaissance de Franco comme belligérant"⁵⁵. Malgré le refus officiel opposé par le gouvernement belge, le long processus de reconnaissance de Burgos est bel et bien enclenché; au mois de mai précédent, un spécialiste des pyrites, un produit essentiel pour l'industrie belge, s'était déjà rendu à Burgos. Très discrètement, bien entendu!

Le 6 septembre 1937, de Zulueta se rend cette fois chez Costermans, le directeur de la Chancellerie, avant de rencontrer, début décembre, le baron Van Zuylen, le directeur général de la Politique⁵⁶. Une petite anecdote s'est produite entre-temps, qui témoigne de l'extrême prudence avec laquelle les contacts sont établis⁵⁷: lorsqu'à la mi-septembre, une petite firme belge s'enquiert auprès du secteur commercial des Affaires étrangères des coordonnées du représentant nationaliste, c'est par téléphone, afin de ne laisser aucune trace, que, quelques jours plus tard, le département signale à l'industriel qu'il n'existe pas de délégation franquiste en Belgique -le gouvernement belge n'a pas reconnu celui de Burgos- mais lui communique le nom et l'adresse de Zulueta!

⁵³ J. Gotovitch, op. cit., pp.525-527.

⁵⁴ Jean Salmon, "La reconnaissance du gouvernement de Burgos", *RBHC*, XVIII, 1987, p.133.

⁵⁵ Cité par J. Gotovitch, op. cit., p.528.

⁵⁶ J. Salmon, op. cit., p.133.

⁵⁷ J. Salmon, *ibid.*, p.133; J. Gotovitch, op. cit., p.528.

Une note du 17 novembre 1937 adressée au directeur général (sans doute de la Politique) propose que la Belgique suive le modèle anglais (une mission de caractère commercial à Burgos) ou envoie un agent spécial comme gérant du consulat afin de sauvegarder les intérêts économiques du pays⁵⁸.

Le 2 décembre 1937, à l'occasion du débat d'investiture du cabinet Janson à la Chambre, Henri Carton de Wiart, leader de la droite catholique et grand nom de la *Société générale* intervient, timidement il est vrai, lorsque la discussion porte sur la politique extérieure: il demande au nouveau cabinet d'adopter une politique plus réaliste à l'égard de "l'Espagne d'aujourd'hui et de demain" et suggère d'établir des contacts directs et réguliers avec le gouvernement *de fait* qui siège à Salamanque. La réaction de Vandervelde: "Nous reprendrons ce débat le jour où le gouvernement voudrait entrer dans cette voie", coupe court à la polémique. Il est néanmoins intéressant de constater que jamais auparavant le prétexte économique n'avait été allégué au Parlement pour justifier la reconnaissance de Burgos. Et pourtant, cet argument était dans l'air depuis plus d'une année puisque, dès août 1936, *Le Pays Réel* de Degrelle s'interrogeait sur l'importance des avoirs belges en Espagne. Si, en mars 1937, quelques industriels enjoignaient déjà le gouvernement d'engager des relations officielles avec Franco, sans doute est-ce l'intervention du puissant *Comité Central Industriel* (C.C.I.), la fédération du patronat belge, présidé par le libéral Charles Graux et dont les locaux abritent le *Comité de Défense des Intérêts belges en Espagne*, qui sera déterminante: les reproches, formulés en septembre 1937, selon lesquels le gouvernement néglige les intérêts considérables de ses ressortissants et ne ménage pas suffisamment la susceptibilité de l'Espagne nationaliste, inciteront le département des Affaires étrangères à réunir des données sur l'importance et la localisation des biens belges dans la Péninsule ainsi que sur le volume des échanges commerciaux⁵⁹.

Le 6 décembre, estimant la victoire nationaliste imminente, Van Zuylen -qui déclarait déjà en octobre: "le gouvernement de Madrid est une ombre de gouvernement qui n'a plus guère d'autorité dans le pays"- adresse une note au ministre: il y prend ouvertement position en faveur de la reconnaissance et de l'établissement de rapports "de fait" avec le gouvernement de Franco. L'attitude des autres pays et l'importance des intérêts économiques belges en Espagne

⁵⁸ J. Salmon, op. cit., p.142.

⁵⁹ J. Salmon, ibid., p.143; F. Balace, op. cit., pp.543-544; J. Gotovitch, op. cit., p.529.

franquiste, qui couvre déjà les deux tiers du territoire, justifient, à ses yeux, qu'y soit accrédité un agent commercial. Dans un addendum du 8, il se fait l'écho des menaces de Zulueta sur les consuls honoraires. Spaak esquivera l'offensive en demandant des renseignements détaillés à tous les postes⁶⁰.

Le 11 décembre, c'est au tour de Costermans de plaider pour que de Zulueta soit reconnu comme agent officiel. Le 21, Woestijn, de la Direction générale du commerce extérieur, examine avec le représentant nationaliste les formules pratiques qui permettraient à la Belgique d'importer des pyrites. En échange, de Zulueta propose l'établissement de relations commerciales du type britannique ou helvétique⁶¹. Le jour de Noël, l'industriel Jacques Solvay, usant d'un langage semblable à celui du C.C.I., invite le gouvernement à faire preuve de plus de réalisme et à "abandonner... l'attitude d'abstention qu'il a adoptée jusqu'à ce jour à l'égard des autorités de Salamanque"⁶².

Fin du mois, en réponse à la suggestion belge du 1^{er} septembre d'envoyer un officier belge du côté nationaliste pour y suivre les opérations, Franco agréé la nomination du Colonel Van Overstraeten comme agent spécial à Salamanque. Celui qui fut aide de camp des rois Albert 1^{er} et Léopold III n'y sera, semble-t-il, jamais mandaté; mais ces contacts révèlent que, si l'établissement des relations avec les nationalistes n'était pas une priorité pour Spaak, il en allait autrement à la Défense nationale et probablement au Palais⁶³.

Du 16 au 22 mars 1938, plusieurs députés profitent du débat sur le budget des Affaires étrangères pour réclamer l'envoi d'un agent commercial auprès des autorités nationales. Le 16, convaincu de l'existence d'une majorité favorable à une normalisation des rapports avec Rome et Burgos, le rexiste Wyns exhorte les catholiques à ce qu'ils harmonisent enfin leur attitude parlementaire avec leurs déclarations faites à l'extérieur. L'appel est entendu mais les catholiques, fidèles à eux-mêmes, y répondent tout d'abord en dehors du Parlement: le 19 mars, une délégation du *Bloc Catholique Belge* se rend chez Janson pour lui rappeler leur revendication: une présence belge auprès des deux belligérants. Le 22, avec de multiples précautions oratoires et tout en déplorant les bombardements récents de Barcelone qui scandalisent une opinion internationale peu habituée à ces méthodes de guerre totale, Carton de Wiart aborde la question à la Chambre; son

⁶⁰ J. Salmon, op. cit., p.143; J. Gotovitch, op. cit., p.528.

⁶¹ J. Salmon, op. cit., p.144.

⁶² J. Gotovitch, op. cit., p.530.

⁶³ J. Salmon, op. cit., pp.133-134 et p.144.

argumentation repose sur les seuls aspects juridiques et commerciaux. Pressé par ces interpellations, Spaak doit abattre ses cartes; après avoir reconnu que des excès furent commis de part et d'autre et qualifié de réelle barbarie lesdits bombardements, il réitère son refus catégorique de céder aux sollicitations de la droite: "Il n'est pas question pour moi d'envoyer un représentant à Burgos".

La résolution du ministre paraît d'autant plus ferme que cette promesse, il l'a faite quelques semaines plus tôt devant le Conseil général du P.O.B. au sein duquel "Burgos" provoque de graves dissensions. D'après José Gotovitch⁶⁴, c'est le 1^{er} mars, audit Conseil, que Spaak déclara: "je n'enverrai pas de représentant à Burgos". Le lendemain, de Saint-Jean-de-Luz où il vivote en compagnie de quelques collègues étrangers, Robert Everts, affolé, demande confirmation à Van Langenhove qui, avec l'autorisation du cabinet, lui précise: "ce qui veut dire évidemment: dans les circonstances actuelles". Parfaitement informé du voyage alors effectué par quelques industriels belges en Espagne nationaliste, le secrétaire général du ministère ajoute: "Je me plais toutefois à espérer, en ce qui me concerne, que cela n'exclut pas le développement progressif de relations de fait en vue de la protection des intérêts économiques réciproques". Désormais, c'est lui qui négociera avec de Zulueta dont les conditions sont claires: relations commerciales contre reconnaissance⁶⁵. Pour Christian Saelens, la question de Burgos fut abordée au Conseil général de la fin février et résolue par une opposition unanime, Spaak s'y étant formellement engagé: "je n'enverrai pas de représentant à Burgos"⁶⁶. Dans son *Rapport sur la Politique Internationale*, Vandervelde rappelle la déclaration de Spaak à la séance plénière du Conseil général du 3 février: "On connaît mon opinion. J'ai dit que je n'enverrais pas de représentant à Burgos. Ma position est claire et je suis prêt à la défendre"⁶⁷.

Quelle que soit la date exacte de cette profession de foi démocratique, ce que tous les socialistes avaient pris pour une décision irrévocable n'était en réalité qu'un refus plus qu'équivoque. La manière dont Spaak exprime à la Chambre son opposition à Burgos peut d'ailleurs être rapprochée de la réponse que Van

⁶⁴ J. Gotovitch, op. cit., p.530.

⁶⁵ J. Gotovitch, ibid., p.530; F. Balace, op. cit., p.548.

⁶⁶ *Le Peuple*, 27 février 1938 (cité par Christian Saelens, "Le P.O.B. et la reconnaissance de Burgos: rupture ou continuité?", *RBHC*, XVIII, 1987, p.300).

⁶⁷ Emile Vandervelde, *Rapport sur la Politique Internationale*, 57^e Congrès du P.O.B., 29-31 octobre 1938, p.17. Dans ses *Carnets* (p.100), le même Vandervelde signale que Spaak, au Conseil général du 22 mars 1938, affirma qu'il n'enverrait pas de délégué à Burgos et que cette attitude, il était prêt à la défendre.

Langenhove fournit à Everts. Le ministre y déclare en effet que dix-huit ans passèrent avant que l'URSS fût reconnue et qu'après dix-huit mois, d'aucuns exigeraient la reconnaissance de Franco!, qu'il lui semble "prématuré" de croire la victoire nationaliste acquise, que les intérêts commerciaux belges en Espagne sont dérisoires en regard des dimensions sentimentales ou passionnelles du débat; et surtout, ajoute-t-il, "Vous savez très bien qu'il ne s'agit pas seulement d'avoir un représentant commercial à Burgos. Vous savez que le général Franco ne l'admettrait que si nous recevons ici un représentant à la fois commercial et politique. Faire cela à l'heure actuelle, c'est prendre nettement parti contre un gouvernement qui reste le seul gouvernement régulier de l'Espagne aux yeux du ministre des Affaires étrangères de Belgique"⁶⁸.

Les appréhensions de la gauche momentanément apaisées et la droite habilement épargnée, Spaak franchit l'obstacle: son budget est voté. L'apathie montrée par le groupe catholique irrite l'extrême droite, d'autant plus qu'à la suite des bombardements terroristes de Barcelone, plusieurs personnalités du monde catholique ont signé un manifeste dénonçant les méthodes de guerre des nationalistes, "indignes de la cause chrétienne" qu'ils prétendent défendre; cet "Appel des 32" sera violemment critiqué par la ligue *Action et Civilisation*.

Entre le refus d'une reconnaissance "prématurée" et ce que Vandervelde appelle "l'impossibilité morale absolue" de toute reconnaissance⁶⁹, la marge est importante. Le 26 mars, l'hebdomadaire antifasciste *Combat* relève la nuance et augure le chantage à venir de P.-H. Spaak: "la reconnaissance de Franco ou je démissionne!"⁷⁰.

Les 6 et 7 avril, c'est au tour du Sénat, "forteresse de l'immobilisme"⁷¹, de discuter et de voter le budget. Une majorité s'étant manifestée à la commission sénatoriale des Affaires étrangères en faveur d'échanges commerciaux officiels avec les nationalistes "sans pour cela reconnaître le gouvernement de Franco ni *de jure* ni *de facto*", les débats s'y annoncent agités.

Le 6, déclarant se situer non pas sur "le terrain idéologique" mais sur un terrain exclusivement commercial et industriel, d'Aspremont-Lynden retourne contre Spaak l'argumentation des bombardements de Barcelone et d'une possible intervention humanitaire: pour être efficace, dit-il, la démarche devrait être

⁶⁸ Cité par J. Salmon, op. cit., p.144.

⁶⁹ E. Vandervelde, *Carnets*, p.102.

⁷⁰ Cité par C. Saelens, op. cit., p.301.

⁷¹ J. Blume, op. cit., p.35.

entreprise à la fois à Barcelone et à Salamanque. De son côté, Pierre Nothomb, fort de la position des évêques espagnols, tente de rassembler les catholiques. Dans sa réponse, le ministre, jugeant le moment inopportun à l'envoi d'un délégué en Espagne, met l'accent sur les relations politiques que les autorités franquistes exigeraient en compensation et invite les membres de l'assemblée à redoubler de sagesse afin de sauver l'Union Nationale. Cet appel lancé à la solidarité gouvernementale n'empêche pas le catholique Leyniers de déposer un amendement -contresigné entre autres par Nothomb, d'Aspremont-Lynden et les libéraux Gillon et Lippens- ajoutant au budget "les frais de l'envoi d'un agent commercial près de la junte de Burgos". Mais la prudence s'impose: personne n'ignore le risque d'une mise en minorité du gouvernement à travers son ministre des Affaires étrangères.

Le lendemain, Spaak conjure adroitement la menace: s'il reconnaît que l'amendement est signé par des représentants de deux des trois partis de l'Union Nationale, il en récusé toutefois l'utilité car, dit-il, "en réalité, le crédit, tel qu'il est libellé, me permettrait parfaitement, *au moment où je l'aurais décidé*, sous ma responsabilité, et avec l'accord de mes collègues, d'envoyer éventuellement un représentant commercial à Burgos"⁷². Les interventions de plusieurs membres de la droite et de l'extrême droite l'obligent cependant à prendre publiquement acte de la "manifestation non équivoque démontrant le sentiment de la majorité de cette assemblée"; après avoir dénoncé la manoeuvre politique du dépôt de l'amendement (retiré par ceux qui l'avaient présenté, il est finalement repris par un V.N.V.) et insisté une fois encore sur la nécessité de sauvegarder l'accord tripartite, Spaak décide de poser la question de confiance; audacieux, le coup réussit car les libéraux et les catholiques, plus attachés à l'Union Nationale qu'à Franco, préconisent l'abstention. Leur opération n'est toutefois pas un coup d'épée dans l'eau puisqu'elle permet de démontrer clairement que, même si la question de Burgos ne peut à elle seule miner la cohésion gouvernementale, il existe bel et bien au Sénat une majorité (catholiques, libéraux, rexistes, V.N.V.) favorable à l'établissement de relations commerciales avec l'Espagne blanche.

Au moment même où, en mai 1938, Van Langenhove et de Zulueta étudient conjointement la procédure à suivre pour l'envoi d'un agent belge auprès des

⁷² Cité par F. Balace, op. cit., p.552.

autorités franquistes⁷³, le cabinet Janson démissionne; l'écueil espagnol à peine esquivé, le gouvernement a butté sur des questions de politique intérieure! Le même jour -13 mai-, après des consultations ultra-rapides, le souverain nomme un informateur. Le lendemain, tout en lui certifiant que sur la question espagnole, "s'il sacrifiait son idéologie à des nécessités gouvernementales, [il] était bien résolu à ne pas se soumettre à l'idéologie des autres"⁷⁴, Spaak informe le Patron de la volonté du roi que soit sauvegardée l'Union Nationale; deux jours lui suffiront pour recoller les morceaux d'une tripartite qu'il présidera sans perdre son portefeuille des Affaires étrangères. Paradoxalement, ce premier cabinet de l'histoire belge dirigé par un socialiste coïncide avec un glissement à droite d'une Union Nationale de moins en moins cohérente et au sein de laquelle les partis traditionnels cohabitent sans le moindre enthousiasme.

Pas plus qu'elle n'avait figuré dans la déclaration d'investiture de Janson en novembre 1937, l'Espagne n'est mentionnée dans celle de Spaak en ce mois de mai 1938. Cette "mise au frigo" destinée à dissiper les inquiétudes de la gauche socialiste permet au nouveau Premier ministre de troquer la fidélité à la non-intervention contre l'ajournement momentané des relations avec Burgos. A cet égard, lors des débats qui suivent la déclaration gouvernementale, c'est, semble-t-il, avec beaucoup de conviction que Spaak défend sa position: il souligne que le gouvernement républicain est le seul gouvernement légal et dénonce les sous-entendus idéologiques que dissimulent mal les arguments économiques.

Le 17 mai à la Chambre, Henri Carton de Wiart, alléguant un aveu de Spaak sur la nécessité de trouver des marchés extérieurs, réintroduit, aussi mollement qu'à son habitude, la question de Burgos. Une fois encore, Vandervelde, pour qui l'établissement de relations commerciales constituerait le premier pas vers une reconnaissance politique, se raidit et lance un véritable ultimatum. L'ordre du jour, contresigné par ces deux protagonistes, recueille une majorité confortable; celui des rexistes Daye, Wyls et Howard, exigeant de nouer immédiatement "les relations qui s'imposent", est rejeté aussitôt que présenté.

Comme de coutume, la discussion s'annonce nettement plus animée au Sénat où la droite, ouvertement franquiste, peut compter sur quelques tribuns de

⁷³ L'émissaire de Burgos ne cache pas les exigences de son gouvernement; rapidement d'ailleurs, il fait monter les enchères et subordonne les relations économiques aux conditions suivantes: la reconnaissance *de facto* marquée par un échange de lettres, l'échange d'agents représentant chaque gouvernement, l'attribution à ces agents du titre d'agent des gouvernements intéressés, etc... (J. Salmon, op. cit., p.125).

⁷⁴ E. Vandervelde, *Carnets*, p.88 et pp.90-91.

haut vol. Le 19 mai, Spaak contre astucieusement les attaques qui fusent sans toutefois le prendre au dépourvu: il minimise le problème espagnol en regard des autres tâches qui attendent le gouvernement; il slalome entre le “jamais” de la gauche et le “tout de suite” de la droite et parvient à tranquilliser ceux qui cherchaient à l’être; il termine son discours en insistant sur le caractère non exclusivement commercial de la question et amorce la droite catholique quand, affectant l’insouciance, il s’engage à soumettre l’affaire à la commission des Affaires étrangères. L’ordre du jour de confiance est voté par 118 voix contre 22 (dont de Dorlodot et Nothomb) et 7 abstentions. Le peu de fougue déployée par les ténors catholiques du franquisme en surprie plus d’un; quelques mois plus tard, en novembre, lors d’une interpellation sur Burgos, Pierre Nothomb dévoilera naïvement comment les ministres catholiques les dupèrent, à deux reprises, ses amis et lui-même: le 7 avril lors du retrait de l’amendement Leyniers, le 19 mai lors du vote de confiance à Spaak.

Dans un éditorial du *Peuple* du 22 mai 1938, Vandervelde, se défiant non sans raison des promesses de Spaak, confirme que Burgos reste une question sur laquelle son parti ne transigera jamais et qui conditionne sa participation au gouvernement. Les confidences faites dès le lendemain par Van Langenhove à l’ambassadeur d’Allemagne permettent de penser que le Premier ministre, déjà persuadé de la convenance d’envoyer une mission commerciale en Espagne nationaliste, tentait en réalité de gagner du temps vis-à-vis de la gauche⁷⁵.

Cette période de confusion et de crispation politique est mise à profit par le C.C.I. pour lancer une offensive d’envergure en faveur de Burgos. Sur ses gardes, Spaak affecte de se soumettre aux arguments économiques mais déclare que l’impatience des uns et la prétention des autres d’obtenir simultanément une reconnaissance diplomatique entravent la bonne marche des négociations. Ce raisonnement, qu’il exploitera à fond début juin à la commission sénatoriale des Affaires étrangères, lui permet une fois de plus de rassurer une gauche aux abois et d’enliser la droite dans le piège de sa propre dialectique: à moins de concéder que les arguments de caractère économique masquent une solidarité idéologique avec les forces rebelles, celle-ci est tenue, par un curieux réflexe nationaliste, d’approuver la fermeté du Premier ministre face à des exigences dictées de l’étranger⁷⁶; Pierre Nothomb lui-même, qui tout récemment avait

⁷⁵ F. Balace, op. cit., p.558.

⁷⁶ F. Balace, ibid., p.560.

signé un manifeste exigeant la reconnaissance politique de Franco, se cabre patriotiquement et formule le vœu absurde de contacts simultanés avec les deux Espagnes; plusieurs journaux de droite -dont *Le Pays Réel*- saluent le projet. Profitant du trouble qui paralyse les parlementaires catholiques, les milieux pro-républicains les exhortent à la prudence: exploiter la question de Burgos, c'est inévitablement servir les intérêts de Rex, menacer l'Union Nationale et, en définitive, risquer le démantèlement du parti catholique.

Les congés parlementaires de l'été 1938 permettent au Premier ministre de reprendre son souffle et de répondre favorablement à la suggestion de Van Langenhove de mener en Espagne nationaliste une enquête d'information sur la situation réelle des avoirs et des exportations belges. C'est Georges Delcoigne qui exécutera cette "mission d'investigation de caractère officieux et temporaire" et reprendra avec les autorités de Burgos les négociations déjà entamées avec de Zulueta⁷⁷. Dès son retour, l'agent du ministère remet un rapport favorable à la reconnaissance de Franco: l'ordre régnant dans le territoire contrôlé par les nationalistes et la nécessité d'y protéger les nombreux intérêts économiques du royaume justifient, selon lui, un changement de politique. La publication, par *Le Rappel* du baron de Dorlodot et par la libérale et très franquiste *Gazette*, de la nouvelle de ces pourparlers en principe secrets provoque des remous immédiats de part et d'autre. Spaak est prisonnier de son propre jeu. Dès la fin août, les journaux de droite ouvrent simultanément le feu: leur offensive est générale, comme si une avancée sur le terrain politique pouvait compenser le recul sur les champs de bataille. Les forces loyales ont contrattaqué victorieusement et franchi l'Ebre le 25 juillet.

La situation internationale -Munich-, la campagne pour les élections communales du 16 octobre 1938 et d'autres événements de politique intérieure distrairont temporairement les parlementaires de la problématique espagnole, ce qui n'empêche pas les partisans de Burgos d'augmenter la pression à la veille du scrutin. Le 12 octobre, le vicomte Charles Terlinden, le principal animateur des campagnes pro-franquistes en Belgique, lance son hebdomadaire *La Nation Espagnole*. Le 13, Pierre Daye exige de Spaak qu'il communique à la Chambre le rapport Delcoigne; le mutisme du Premier ministre déclenche, dès le 15, une virulente campagne de presse dans *La Nation Belge* et *Le Courrier de l'Escaut*. Le 19, le baron Van Zuylen déterre lui aussi la hache de guerre; aux arguments

⁷⁷ J. Salmon, op. cit., p.134.

commerciaux, il ajoute la nécessité de ne pas être les derniers “avec l'URSS” à reconnaître Franco!

Les urnes ouvertes, la question de Burgos ne quittera plus l'actualité. Le résultat des élections, qui confirme le déclin prévisible du rexisme, modifie très sensiblement les données du problème. Libérée de la menace que le parti de Degrelle faisait peser sur son unité, la droite catholique peut envisager l'avenir avec plus de sérénité. Pendant ces deux bonnes années passées au sein de l'Union Nationale -un pis-aller qui leur permit de conjurer des périls plus redoutables-, les catholiques se sont soigneusement gardés de provoquer la moindre rupture; une crise déclenchée sur Burgos les aurait en effet plongés dans un isolement fort préjudiciable: une entente avec les seuls socialistes était hors de question et une alliance avec les libéraux, minoritaire à moins d'élections hasardeuses, s'avérait compliquée, notamment sur le plan linguistique, et peu acceptable pour la vieille base anticléricale et maçonne du libéralisme. Après octobre, la situation se présente sous un angle différent: d'éventuelles élections anticipées permettraient au parti catholique d'assister au retour au bercail de ses brebis provisoirement égarées dans les rangs de Rex et de récupérer ainsi une partie de ses sièges. Par contre, pour les socialistes, la partie se complique singulièrement: des élections législatives risqueraient en effet de confirmer, voire de renforcer, au niveau national, la majorité -théorique- catholico-libérale des communales. Chuter sur Burgos serait idéologiquement sublime mais socialement suicidaire⁷⁸.

A la demande de Spaak pressé d'y faire une déclaration sur Burgos, la commission des Affaires étrangères se réunit le 28 octobre. Entre-temps, et bien qu'il lui ait avoué se sentir “acculé” -le dossier Delcoigne contient des lettres de nombreux industriels et exportateurs, de Chambres de commerce, de dirigeants du C.C.I. et du *Comité pour la Défense des Intérêts belges en Espagne*-, le Premier ministre est parvenu à calmer les craintes de Vandervelde. Cependant, le 28 au soir, présent à la Maison du Peuple, le Patron apprend de ses “amis de l'Espagne” que Spaak, assailli de questions par les membres de la droite, a lâché pied sur “Burgos”⁷⁹. D'après *L'Indépendance Belge* du lendemain, le Premier ministre aurait affirmé “que le moment lui paraissait venu de donner une solution à cette question controversée”; *Le Peuple* du même jour rapporte que Spaak s'est dit convaincu, à la lecture du dossier Delcoigne, de la nécessité de sauter le pas. La

⁷⁸ F. Balace, op. cit., p.564.

⁷⁹ E. Vandervelde, *Carnets*, p.101.

relation déjà difficile entre les leaders socialistes ne pouvait dès ce moment que s'envenimer: "Moi-même, en faisant un effort sur moi-même pour contenir mon émotion, je fis, pour la première fois en public, cette déclaration, que je tenais l'établissement, sous n'importe quel prétexte, de relations avec Burgos, comme une "impossibilité morale absolue", que si, à l'encontre des sentiments profonds de la classe ouvrière, le Congrès s'inclinait devant les injonctions de Spaak, j'étais résolu à rentrer dans le rang, que bien entendu je resterais au P.O.B. le soldat discipliné que je fus toujours, mais que je me consacrerai désormais à son redressement et à faire la soudure entre la génération qui s'en va et les générations nouvelles"⁸⁰. Dans une brève réponse, Spaak expliquera qu'en dévoilant sa pensée devant la commission, il n'a guère manqué à sa parole! De ce grand imbroglio, Vandervelde retire l'impression amère qu'afin de poursuivre la collaboration gouvernementale, l'immense majorité du prochain congrès se résignera à l'envoi d'un agent -purement commercial- à Burgos.

Dès l'ouverture du congrès du P.O.B. célébré du 5 au 7 novembre⁸¹, bien décidé à ce que "Burgos" n'empoisonne pas les débats, Vandervelde invite les délégués à concilier les objectifs "spécifiquement nationaux" du gouvernement et ceux de l'I.O.S. et enjoint les ministres socialistes de ne rien entreprendre qui "contredise" cette mission internationale. Spaak, qu'une récente abstention des catholiques et des libéraux a mis en difficulté au Sénat, soulève néanmoins le lièvre et défend l'envoi -à regret- d'une délégation commerciale; sa plaidoirie repose sur un triple argument⁸². Le premier est d'ordre économique: le rapport Delcoigne se prononce clairement en faveur de la reconnaissance des autorités nationalistes, condition préalable à l'établissement de contacts commerciaux vitaux pour la défense des intérêts belges; le syllogisme sera mal accueilli par le congrès et, dans *Le Peuple* du 12 novembre, Max Buset contestera les conclusions de la mission. Le deuxième argument est de nature diplomatique: afin d'éviter l'isolement, la Belgique doit aligner sa politique sur celle des autres puissances; d'ailleurs, interroge Spaak, cette question met-elle encore en cause "l'honneur socialiste" dès lors que les gouvernements socialistes norvégien et danois y sont déjà représentés? Il réfute ainsi la dimension morale de la question, si souvent invoquée par ses opposants. Le troisième argument concerne la vie politique

⁸⁰ E. Vandervelde, *ibid.*, p.102.

⁸¹ Emile Vandervelde parle des 30 et 31 octobre; Jean Salmon le situe les 10 et 11 novembre; les autres historiens, du 5 au 7 novembre.

⁸² C. Saelens, *op. cit.*, pp.302-304.

nationale: renoncer à la participation gouvernementale, ne serait-ce pas laisser les rênes du pouvoir à la droite?

Les résolutions prises par l'assemblée sont pour le moins paradoxales: d'une part, le congrès accorde sa "confiance aux ministres socialistes pour qu'aucune décision définitive ne soit prise sans qu'un congrès ne se soit prononcé", ce qui permet à Spaak de convoquer un nouveau congrès sur la question; d'autre part, le Premier ministre, après avoir traité de chimère le "ni céder ni démissionner" de la Fédération bruxelloise et menacé de se retirer au cas où sa politique extérieure ne serait pas approuvée sans réserve, obtient l'appui d'une majorité des deux tiers. Et pourtant, la plupart des Fédérations avaient déclaré moralement impossible, sous quelque prétexte que ce soit, toute négociation avec Franco! Leurs délégués ont donc préféré octroyer un nouveau sursis à l'Union Nationale.

L'incompatibilité entre la résolution sur "Burgos" -la décision est soumise à un prochain congrès- et "l'approbation aveugle" de la politique étrangère de Spaak convainc le Patron qu'il ne lui est plus possible de diriger le P.O.B.; le 7 novembre, il renonce au renouvellement de son mandat présidentiel; militant discipliné et fidèle, il consacrera ses dernières forces à l'effort de redressement socialiste qui, selon lui, s'impose plus que jamais.

Sous la pression des parlementaires de droite, la demande d'interpellation déposée le 8 novembre par Nothomb est ajournée d'une semaine. Décidément les catholiques ne sont point désireux de faire chuter cette Union Nationale! Le 15, le sénateur luxembourgeois rappelle au Premier ministre ses promesses faites à la droite mais signale son désir personnel de voir le gouvernement poursuivre sa mission. Dans de telles conditions, Spaak peut ajourner le débat et solliciter un délai de quinze jours nécessaire pour vérifier l'information selon laquelle des industriels belges boycotteraient l'Espagne républicaine; il s'engage également à définir sa politique espagnole le 29 novembre 1938.

Dans une lettre datée du 16 novembre, Henri Rolin suggère à Spaak de lier l'envoi d'un agent économique auprès de Franco à "une attitude plus soucieuse du droit de l'Espagne", laquelle pourrait se concrétiser par un retrait belge du comité de non-intervention et par le rétablissement d'échanges commerciaux avec l'Espagne loyale.

Le 29 novembre, épuisés tous les délais possibles, Spaak prononce au Sénat un discours qui se veut "réaliste" et dégagé de toute "idéologie". Il annonce que

la présence de la Belgique au Comité de Londres ne se justifie plus et que, dès le lendemain, son gouvernement entamera des pourparlers officiels avec Burgos afin qu'y soit installée "une représentation identique à celle de la quasi-totalité des pays européens" c'est-à-dire une formule souple entre la représentation commerciale et diplomatique. Outre les arguments déjà connus, il égrène ceux du C.C.I. sans oublier les griefs formulés par la patronale contre les républicains: "spoliations, assassinats,...". Estimant que "Burgos" ne doit pas menacer l'intérêt national, la plupart des socialistes s'abstiendront lors du vote de l'ordre du jour, à la grande fureur de Vandervelde pour qui le P.O.B. a choisi le "glissement à droite" plutôt que le "redressement à gauche"⁸³. Convaincu de l'existence d'"une vague de fond dans les couches profondes de la classe ouvrière" contre l'envoi d'un agent belge du côté rebelle et conscient que Spaak ne tiendra qu'en devenant l'otage des deux autres fractions -bourgeoises- de la majorité, le vieux tribun se maintient ferme sur ses principes: "Il est un point sur lequel je suis *inflexiblement résolu à ne pas céder d'une ligne: la question de Burgos*"⁸⁴.

La proposition de Spaak d'abandonner le Comité de Londres pourrait être interprétée comme une petite concession faite à ceux qui, depuis plus de deux ans, condamnent cette politique; toutefois, pour le Premier ministre, ce retrait ne semblait pas exclure une poursuite de la non-intervention par la Belgique! En réalité, malgré les bonnes intentions exprimées, Spaak refusera toujours de faire le pas, et jamais le pays ne se retirera d'un Comité qui mourra de sa belle mort; formellement, ce n'est que le 20 avril 1939, soit trois semaines après la fin des hostilités, que les gouvernements seront relevés de leurs obligations⁸⁵.

Le 5 décembre 1938, le P.O.B. convoque comme prévu un nouveau congrès dont les débats porteront essentiellement sur les conséquences intérieures de la question de Burgos. Si, à ce moment, beaucoup considèrent comme inévitable la reconnaissance de Franco, pour la gauche du parti qui reproche à Spaak sa politique du "fait accompli", elle reste inadmissible: céder sur ce point risquerait d'entraîner le parti dans une dangereuse spirale de concessions. De son côté, Henri Rolin s'efforce de trouver des compensations à ce qui lui paraît désormais inéluctable. Plus à droite, on préfère rejeter sur les catholiques et les libéraux la responsabilité de la situation même si l'on estime soi-même qu'il serait insensé

⁸³ *Le Peuple*, 4 décembre 1938.

⁸⁴ E. Vandervelde, *Carnets*, p.108.

⁸⁵ C. Denuit-Somerhausen, *op. cit.*, p.35.

de faire trébucher le gouvernement sur ce problème; pour Henri De Man, un retour à l'opposition serait des plus néfaste; un cabinet sans les socialistes, c'est aussi le spectre que Spaak agitera avec succès jusqu'au congrès de la mi-janvier 1939. Quant à la classe ouvrière, n'est-elle pas majoritairement soit favorable à ces contacts soit indifférente à cette problématique? C'est en tout cas ce que le syndicaliste et ministre du Travail, Achille Delattre, avait affirmé à la suite de la démission du Patron: à ceux qui blâmaient la politique de non-intervention, il avait répondu que les ouvriers étaient avant tout préoccupés par la politique intérieure. Ces raisons n'empêcheront toutefois pas la majorité des membres de ratifier "l'impossibilité morale absolue" de reconnaître Franco. L'antifascisme sort donc vainqueur de la rencontre et, selon Vandervelde, "à la suite de ce vote, il paraît aller de soi que Spaak et les ministres socialistes s'inclineront"⁸⁶; leur démission prochaine semble implicite.

Le lendemain à la Chambre, Spaak, tenacement opposé à la résolution de la veille, refuse de modifier ses déclarations du 29 novembre. Le schisme socialiste, latent jusque-là, se manifeste publiquement lors du vote sur l'ordre du jour de confiance proposé par les catholiques et assorti d'un commentaire approuvé de Carton de Wiart au sujet de l'envoi escompté d'un représentant auprès de Franco: la majorité des socialistes se prononce contre, tout en précisant que ce vote ne vise que la politique extérieure du gouvernement. Certes, la confiance est décrochée mais la majorité obtenue est singulièrement atypique (18 socialistes, 56 catholiques, 19 libéraux et 17 rexistes). Le P.O.B. est-il condamné à se diviser entre les Flamands -dont certains se joignent aux cléricaux et aux rexistes pour acclamer un gouvernement qui persiste à négocier avec Franco- et ses autres membres? Vandervelde, qui redoutait une scission morale entre les dirigeants du P.O.B. et les masses ouvrières, veut se rassurer: en se prononçant sans équivoque contre l'attitude de Spaak, les derniers congrès ont prouvé que la politique du parti reste indépendante de celle du gouvernement. Les "socialistes nationaux" restent minoritaires⁸⁷.

Le 8 décembre, après que le Bureau de son parti admet d'un commun accord qu'il lui faut respecter et faire respecter les décisions prises lors des congrès antérieurs, à la fin d'une séance du groupe parlementaire, le Premier ministre demande au nom du gouvernement un "répit" de quinze jours à trois

⁸⁶ E. Vandervelde, *Carnets*, p.115.

⁸⁷ E. Vandervelde, *ibid.*, pp.115-116.

semaines. Malgré les opinions divergentes, le Bureau le lui accorde le 9 et c'est finalement à l'unanimité -y compris Vandervelde!- que ce même Bureau, rappelant la résolution du dernier congrès mais considérant "l'intérêt du pays et la classe ouvrière", invite ses ministres à rester provisoirement en place. Il semble décidé qu'au terme de ce "sursis" durant lequel il doit régler quelques questions urgentes, le gouvernement présentera sa démission. Entre les leaders socialistes, le torchon brûle: Spaak reproche à Vandervelde de le mettre dans une position impossible vis-à-vis des autres composantes de l'Union Nationale; pour celui-ci, le Premier ministre en est seul responsable pour avoir engagé des négociations avec Franco à l'encontre de la décision du congrès du 7 novembre et les avoir poursuivies malgré le vote du 5 décembre.

Le 10, Vandervelde est convoqué au Palais; Léopold III lui rappelle les conséquences négatives qu'une crise, et plus encore une dissolution, aurait du point de vue économique, financier et monétaire.

Le 12, Spaak déclare au Bureau qu'en continuant les négociations avec Burgos sur un rythme normal, il ne peut être question d'aboutir à un accord avant plusieurs semaines; il s'engage aussi à ne rien signer ou faire signer par le secrétaire général du département avant d'en avoir prévenu les instances qualifiées du parti. Une semaine plus tard, lors d'une nouvelle séance du Bureau, il se lance dans un long plaidoyer, affirmant que, pour les socialistes, il serait du plus grand intérêt de rester au gouvernement, qu'il s'agit là du sentiment de la plupart des travailleurs et que la résolution du 5 décembre les conduit tous dans une impasse. Toutefois, résolu à respecter ses engagements et à ne pas se séparer du parti, il promet de démissionner à l'expiration de la trêve, "non pas après, mais avant d'avoir signé quoi que ce soit de définitif relatif à Burgos"⁸⁸. Il réitère en outre sa ferme volonté que l'accord à passer avec les autorités franquistes porte uniquement sur l'envoi d'un agent commercial et termine en déclarant qu'il a besoin de vacances et qu'il se retirera le 3 janvier.

Coup de théâtre durant la trêve des confiseurs: le vieux Patron s'éteint le 27 décembre 1938. A la rentrée, la question ne se pose plus de la même manière: la disparition de Vandervelde et les derniers revers militaires de la République favorisent les desseins du gouvernement. Seules les exigences irrecevables de Franco retardent encore une évolution devenue, pour beaucoup, imparable.

⁸⁸ E. Vandervelde, *ibid.*, pp.121-122.

Le 11 janvier 1939, le Bureau du parti socialiste désavoue en quelque sorte le congrès du mois de décembre: après avoir analysé les inconvénients d'une crise gouvernementale, il approuve la politique extérieure de son ministre. L'éventualité d'une démission est bel et bien dissipée.

Pour les antifascistes et tous les défenseurs de la République, le 15 janvier sera un jour morose. Retenu à Londres par une réunion de l'I.O.S., Louis de Brouckère ne peut assister au troisième congrès; dans un article publié le même jour dans *Le Peuple*, il traite des problèmes de démocratie au sein du P.O.B. et rappelle à ses camarades que, pour les travailleurs belges qui, dans l'ensemble, se sont sentis profondément solidaires des combattants espagnols, "Burgos jamais" demeure le mot d'ordre. Cette formule, il la croit réellement sage et de nature à rendre un immense service à la démocratie tant en Belgique qu'en Espagne; aussi est-ce avec vigueur qu'il blâme le Bureau du parti d'avoir renié les engagements pris lors des congrès précédents et "que Vandervelde lui-même avait avalisés". Il exprime aussi ses craintes que cette nouvelle assemblée ne serve qu'à "ratifier cette violation flagrante de la souveraineté des membres"; car, "avant même que s'ouvrent les délibérations, le congrès est placé devant le fait accompli: l'accord avec Burgos est conclu". Présent à Bruxelles, "j'aurais demandé au congrès de ne point faire cela, même pour sauver -peut-être!- le ministère"⁸⁹.

Au congrès, Henri De Man brandit l'épée de Damoclès: un désaveu du Bureau provoquerait la démission du gouvernement suivie de celle du Bureau et d'une possible scission du parti. Une résolution appuyée par une majorité des deux tiers proteste bien contre la décision du Bureau mais assez platoniquement puisqu'elle estime que, dans les circonstances actuelles, le maintien de l'Union Nationale doit primer; et si mention est faite d'une éventuelle révision de la politique belge au Comité de Londres, le projet des compensations en faveur des républicains reste des plus nébuleux. Finalement, Spaak est plébiscisté mais ce vote de confiance, qui permet aux socialistes de demeurer au gouvernement en dépit de l'accord avec Burgos, n'empêche ni les Fédérations les plus combatives de manifester leur opposition au compromis ni la presse socialiste d'en appeler à la solidarité des travailleurs avec leurs frères espagnols. Toutefois, les discours sont de plus en plus teintés d'anticommunisme; les divisions politiques au sein du camp républicain, notamment à propos d'un éventuel marchandage avec les

⁸⁹ L. de Brouckère, "Si j'étais au congrès", op. cit., p.107.

nationalistes, autrefois tues, trouvent aujourd'hui dans la propagande officielle du parti une nouvelle caisse de résonance.

Si d'aucuns se résignent à ce dénouement humiliant, d'autres estiment qu'en rejoignant les communistes, il leur sera possible de poursuivre la lutte⁹⁰. Dans un article du 22 janvier, de Brouckère, l'un des opposants les plus tenaces à Burgos, tentera de les en dissuader: il les exhorte à rester au parti et à travailler sans relâche à son redressement; selon lui, il faut éviter à tout prix que le 15 janvier ouvre une ère de pessimisme, de faiblesse et de découragement⁹¹. En février, refusant de pactiser avec cette politique fasciste, le docteur Marteaux quitte les rangs socialistes et se joint au P.C.. Il ne sera pas le seul.

Entre-temps, les négociations entre les Affaires étrangères et les autorités de Burgos vont bon train. Après le refus de Zulueta de s'en tenir à des relations strictement économiques, les diplomates conviennent du texte d'un échange de lettres. Celle que le gouvernement belge adresse le 16 janvier au "gouvernement national de l'Espagne" et dans laquelle il exprime sa volonté résolue d'échanger des agents généraux -dont la mission, ainsi que le désirait Spaak, sera "d'établir des relations, spécialement économiques et commerciales, et de veiller à la sauvegarde des intérêts de [leurs] compatriotes"⁹²- correspond bien à une reconnaissance *de facto* d'un nouveau gouvernement. La lettre que P.-E. Janson, devenu ministre des Affaires étrangères, envoie le 26 janvier -jour de la chute de Barcelone- à son collègue de la Justice franquiste le confirme.

En Belgique, la situation politique se gâte vite; le contentieux "Burgos" à peine réglé, le cabinet Spaak chute le 9 février sur une question linguistique! Jusqu'aux élections du mois d'avril, Hubert Pierlot dirigera un cabinet mort-né regroupant les catholiques et les socialistes.

⁹⁰ "Dans le contexte de tensions, retrouvé dès la mi-1937, entre socialistes et communistes, après Munich et surtout dans la longue bataille enclenchée autour de la reconnaissance de Franco par le gouvernement Spaak, les communistes bénéficient en Belgique de l'image de défenseurs intransigeants de la République. Cela explique en grande partie que dans le contexte d'isolement où les événements internationaux les placent, ils conservent en 1938 et 1939 l'essentiel de leurs troupes et l'impact électoral conquis en 1936. A travers l'Espagne, ils ont gagné des militants socialistes déçus et à leur tête, un populaire député de Bruxelles, le docteur Albert Marteaux, ainsi que des intellectuels venus à lui par intransigeance antifasciste et pour l'unité: le combat espagnol en constitue le symbole" (J. Gotovitch, P. Dewit, J.-M. De Waele, op. cit., p.110).

⁹¹ L. de Brouckère, "A ceux qui veulent s'en aller", op. cit., pp.108-110.

⁹² Cité par J. Salmon, op. cit., pp.148-149.

Le 10 février, de Zulueta, accrédité par Jordana, le ministre nationaliste des Affaires étrangères, présente ses lettres à Spaak; le 27 du même mois, l'agent belge, M. Polain, remet les siennes à Burgos⁹³.

Depuis quelques jours déjà, la rumeur d'une éventuelle reconnaissance *de jure* agite les Affaires étrangères. Les pressions, il est vrai, sont fortes: le 24, dans une note interne, de Borchgrave fonde sa démarche sur la déliquescence de l'administration et du gouvernement républicains comme sur la nécessité économique de ne pas s'aliéner les sympathies "espagnoles". Le même jour, une note de Van Zuylen allègue les reconnaissances *de jure* qui se succèdent, parmi lesquelles celles, toutes proches, de la France et de la Grande-Bretagne. Le 8 mars, probablement aiguillonné par son collègue de Borchgrave, le même Van Zuylen invoque à son tour la situation espagnole interne: Franco contrôle la quasi-totalité du territoire, Azaña a démissionné et un pouvoir insurrectionnel a renversé Negrín. Le 10, c'est au tour du C.C.I. d'exiger cette reconnaissance afin, dit-il, de vaincre le chômage en Belgique!

La responsabilité ingrate de normaliser les relations diplomatiques avec Burgos retombera sur le socialiste Eugène Soudan, un éphémère ministre des Affaires étrangères. Le 21 mars, quelques jours seulement avant l'entrée des troupes rebelles à Madrid et la capitulation républicaine, un communiqué du gouvernement belge annonce la reconnaissance *de jure* du gouvernement nationaliste et le départ imminent pour Burgos de M. Polain, alors à Bruxelles, en qualité de chargé d'affaires; il quitte la Belgique dès le 25 avec "pour mission de demander l'agrément du gouvernement nationaliste à la désignation d'un ambassadeur et au rétablissement de relations normales entre la Belgique et l'Espagne"⁹⁴. La remise des locaux de l'ambassade d'Espagne au représentant de Burgos a eu lieu le 23 mars, une bonne semaine avant la date officielle de la fin des hostilités! Le 1^{er} avril, les Etats-Unis reconnaissent à leur tour le nouveau "gouvernement légal" d'Espagne.

Durant ces derniers mois, les appels à la solidarité et les pétitions pour la levée de l'embargo se sont multipliés en Belgique. Mais le peuple espagnol, meurtri et vaincu, sombrera rapidement dans l'oubli; les élections législatives du 2 avril occupent déjà la plupart des esprits.

⁹³ J. Salmon, *ibid.*, p.150.

⁹⁴ Cité par J. Salmon, *ibid.*, p.151.

En conclusion, laissons à Jean Blume le soin de proposer un scénario d'histoire-fiction ou de politique-fiction où le procès de Nuremberg qui, "dans une certaine mesure, [...] a masqué sous l'inventaire d'une montagne de victimes la véritable fonction criminelle du fascisme hitlérien: détruire une civilisation au bénéfice de groupes financiers et industriels assoiffés de puissance", serait précédé ou remplacé par un autre procès, celui "des hommes qui étaient censés représenter la civilisation et la démocratie occidentale, défendre leurs concitoyens et le territoire de leurs pays respectifs. Ç'aurait été le procès de la capitulation de Munich, qui est l'aboutissement de toutes les autres et les résume toutes. Il y aurait eu pas mal de monde au banc des accusés. Des personnalités belges notamment. Pour qu'on ne se méprenne pas, j'ai bien dit Munich et non Burgos. La reconnaissance de Burgos par la Belgique n'est pas un crime. C'est un acte administratif, une sorte d'acte de décès de la République espagnole rédigé par des complices de son assassinat. Le crime a eu lieu avant, et quand on a qualifié P.-H. Spaak d'"homme de Burgos", on lui a fait la partie belle. Il n'est pas le seul à avoir bénéficié de cette sorte de chance. Mais imaginons que cette chance n'ait pas existé et que tous les accusés soient présents. Que va faire le procureur, et d'abord comment va-t-il formuler l'accusation? Refus d'assistance à civilisation en danger? Cela me semble correct, mais je laisse le soin à mon imaginaire procureur d'imaginer la sanction, car pour peu qu'une sanction puisse jamais être adéquate au crime commis, celle qui correspond à un crime pareil est difficilement concevable"⁹⁵.

II. COURANTS IDÉOLOGIQUES ET PARTIS POLITIQUES.

Comme le manifestent clairement la longue et turbulente marche vers Burgos ainsi que d'autres épisodes "espagnols" telle l'affaire de Borchgrave, "le problème *politique* majeur posé par la guerre d'Espagne en Belgique se situe [...] au sein du Parti socialiste, déchiré entre ce que, pour simplifier, on peut appeler le mouvement naturel du cœur et des convictions de ses militants, et sa participation gouvernementale. En termes différents il est vrai, on est fort proche du problème de Léon Blum. Les autres forces, qu'elles soient politiques,

⁹⁵ J. Blume, op. cit., p.66.

idéologiques ou économiques, se cantonnent très vite dans une position confortable, conforme à leur nature, leurs penchants et objectifs de classe”⁹⁶.

1. Le monde socialiste.

Quand, au printemps 1936, Van Zeeland confie le ministère des Affaires étrangères à Spaak, le coup est dur pour Vandervelde qui brigait le poste attribué à son jeune rival; le Patron qui refusait de siéger de nouveau comme ministre sans portefeuille et comparait son rôle dans le cabinet précédent à celui d’une belle-mère bien payée pour se taire, est profondément blessé par l’offre du Premier ministre disposé à lui accorder des honneurs spéciaux à condition qu’il accepte de rester hors du gouvernement; aussi Van Zeeland se décide-t-il à créer un nouveau portefeuille, celui de la Santé publique, pour un Vandervelde voué à jouer ce rôle tant abhorré de la belle-mère; il s’y montrera toutefois très actif⁹⁷.

Depuis près d’un an et demi, au sein du P.O.B., de jeunes loups remettent en question l’idéologie internationaliste de leurs aînés: De Man, auteur d’ouvrages théoriques importants caractéristiques des tendances révisionnistes et planistes du “socialisme national” des années trente⁹⁸, et Spaak qui, subjugué par la forte personnalité de celui-ci⁹⁹, fut un des premiers à appuyer son “Plan du Travail” adopté comme plate-forme par les socialistes belges au congrès extraordinaire de décembre 1933, exigent que le P.O.B., parti “de gouvernement”, soit une des chevilles ouvrières du redressement socio-économique. En novembre 1934, au grand dam et à la colère des vétérans socialistes, De Man organisa une rencontre avec les “néo-socialistes” français qui le rejoignaient dans sa proclamation de la mort du socialisme et de la naissance du “planisme”; si le soutien au plan de De Man signifiait la renonciation à l’internationalisme et à la lutte des classes, dit alors Emile Vandervelde, son choix était fait et, espérait-il, celui du parti aussi; finalement le Patron ira jusqu’à menacer de démissionner du Bureau au cas où le P.O.B. choisirait le “planisme” aux dépens du marxisme¹⁰⁰.

⁹⁶ J. Gotovitch, op. cit., p.504.

⁹⁷ J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, pp.191-192.

⁹⁸ Consulter Xavier Mabille, op. cit., p.238.

⁹⁹ Dans ses *Combats inachevés* (p.25), Spaak dit que De Man lui fit comprendre ce que ses positions “d’extrême gauche” avaient de romantique et d’irréaliste.

¹⁰⁰ J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, pp.187-188.

Dans ses *Combats inachevés*, Spaak raconte que, peu de temps après sa nomination aux Affaires étrangères, désireux d'aplanir certains différends, il demanda audience à son président; au moment où il interrogea son aîné sur l'influence que sa femme, nettement plus jeune, exerçait sur lui, Vandervelde lui répondit: "Spaak, il faut comprendre. Jadis, j'avais quatre membres souples et un membre raide, aujourd'hui, j'ai un membre souple et quatre membres raides"¹⁰¹. La confiance du Patron, peu coutumier de ce genre de digressions, outre qu'elle stupéfia le jeune socialiste plus ému que choqué, témoignait de la rupture entre les générations; une page était bien sur le point d'être tournée.

Spaak, qui réitère sa profonde admiration pour celui qui fut son modèle lorsqu'il adhéra au socialisme, constate et regrette combien le fossé idéologique qui les séparait déjà ne cessa de s'élargir par la suite, particulièrement lors des affrontements autour de la guerre d'Espagne:

"Hélas, durant les deux dernières années de sa vie, nos rapports ne furent pas bons. Je ne crois pas qu'il désapprouvait fondamentalement la voie que je suivais, mais il me reprochait de rompre avec les traditions, de refuser mon adhésion totale à certains tabous de l'époque: la fidélité sans restriction à la Société des Nations ou à la sécurité collective. Il aurait accepté la politique d'indépendance, mais aurait préféré qu'elle soit défendue avec d'autres mots. Mon réalisme lui paraissait suspect.

Cette hostilité latente devint ouverte lorsqu'éclate la guerre d'Espagne. Nos sentiments étaient les mêmes, mais nos responsabilités étaient différentes. J'étais obligé de participer et, par conséquent, de défendre la politique de non-intervention. Il voulait, lui, donner libre cours à ses sentiments d'hostilité à Franco et soutenait l'action de la deuxième Internationale"¹⁰².

La scission définitive entre les générations socialistes se produit donc simultanément aux événements d'Espagne. Et pourtant le coup d'Etat franquiste provoque d'emblée dans le camp socialiste une indignation générale qui traduit bien leurs sympathies naturelles pour les républicains. Le 27 juillet, le Conseil général du P.O.B. *"salue avec émotion l'héroïsme des travailleurs espagnols défendant par leur sang la République et la Démocratie contre les assauts meurtriers du militarisme fasciste. Votre victoire, que nous souhaitons d'un coeur ardent délivrera non seulement le peuple espagnol de la menace fasciste,*

¹⁰¹ P.-H. Spaak op. cit., p.28.

¹⁰² P.-H. Spaak, *ibid.*, p.29.

mais consolidera la démocratie et le socialisme dans le monde entier"¹⁰³. Fin du mois, une souscription "*Pour la liberté de l'Espagne*", lancée de concert par le P.O.B. et la Commission syndicale de Belgique, obtient un succès considérable. Chaque fois qu'il sera fait appel à leur générosité et à leur cœur -"*Ils versent leur sang, versions nos sous!*"-, les travailleurs belges répondront "présents!". La solidarité se manifeste à tous les échelons du parti et la presse socialiste joue à fond son rôle d'informateur et de rassembleur. Rapidement, la résistance des républicains est ressentie comme symbolisant non seulement celle de la classe ouvrière espagnole contre une droite réactionnaire jalouse de ses prérogatives et de ses privilèges, mais aussi et surtout comme la lutte implacable entre deux formes de société qui s'excluent l'une l'autre: la démocratique et la totalitaire.

En dépit de son caractère juridiquement aberrant -en mettant dos à dos un gouvernement légal et des militaires rebelles, il viole le droit international le plus élémentaire-, le principe de non-intervention ne soulève au départ que peu de réactions hostiles dans le camp socialiste. Selon *Le Peuple* du 3 août 1936, la proposition du gouvernement français d'entamer des négociations sur le projet de non-intervention est "dictée par le plus irréprochable esprit d'équité"¹⁰⁴. De retour d'Espagne, de Brouckère lui-même, que le principe laisse sceptique, note que les républicains semblent en mesure de venir aisément à bout des insurgés pour autant que ceux-ci ne bénéficient d'aucune aide extérieure (*Le Peuple*, 9 août 1936); aussi se rallie-t-il, résigné peut-être, à la politique officielle.

En toute logique, la fourberie des puissances de l'Axe modifiera bientôt ce point de vue: dès le 16 août, *Le Peuple* et les autres organes socialistes dénoncent la "duperie" et la "comédie" de la non-intervention, s'écartant ainsi de la ligne tracée par son ministre des Affaires étrangères. Au sein du P.O.B., l'ambiance se gâte soudain et l'unité affichée autour de l'Espagne se brise. Deux tendances se dessinent, qui s'affronteront sans pitié.

D'un côté, ceux qui appuient, aveuglément parfois, la politique extérieure du gouvernement belge et refusent de sacrifier l'Union Nationale à la jeune démocratie espagnole; il s'agit des ministres socialistes emmenés par Spaak et De Man, les chantres du socialisme national et du neutralisme, ainsi que d'une

¹⁰³ Cité par Robert Flagothier, "Le Parti Ouvrier Belge et la guerre civile en Espagne (1936-1939)", *La Belgique et la guerre civile*, Catalogue historique publié à l'occasion de la semaine "Espagne 36-86" organisée du 13 au 22 novembre 1986 au Grand-Hornu par les A.S.B.L. Borinage 2000 et Miguel de Cervantes, p.6.

¹⁰⁴ Cité par C. Saelens, op. cit., p.293.

frange importante du mouvement syndical: conscients des effets préjudiciables qu'un retrait des socialistes aurait pour les acquis et les réformes sociales, donc pour les travailleurs, ils estiment primordiale la poursuite de la collaboration ministérielle et la participation socialiste à la gestion des affaires.

De l'autre, ceux qui, fidèles à la tradition et aux idéaux internationalistes de l'I.O.S., défendent un engagement idéologique et matériel total, une solidarité sans failles avec la République assiégée par les forces coalisées des fascistes espagnols, italiens et allemands. On y retrouve des personnalités aussi influentes et charismatiques que Vandervelde, de Brouckère, Huysmans, I. Blume, Rolin, Brunfaut,...; partisans convaincus de la sécurité collective, ils font chorus avec les communistes pour condamner la politique neutraliste du gouvernement.

La polémique la plus retentissante opposera Vandervelde à Spaak et, à travers eux, les deux ailes du P.O.B.. Car "la question espagnole séparait la gauche du parti de sa droite", note Christian Saelens¹⁰⁵ qui rappelle la définition de Herman Balthazar: "Être de gauche signifiait se manifester ouvertement comme antifasciste, adhérer au mythe de la république espagnole, cultiver la peur de l'ordre nouveau, etc."¹⁰⁶. Les appels du Patron demandant aux démocrates de porter secours à la République espagnole irriteront de nombreux socialistes, particulièrement parmi cette nouvelle génération qui ne partage pas l'intérêt de ses pères pour la politique internationale et qui, tout entière absorbée par la crise économique¹⁰⁷, a engagé le P.O.B. dans une participation gouvernementale totale. Comme le signale Janet Polasky, "la combinaison du dynamisme de Paul-Henri Spaak et la force théorique d'Henri de Man représentait un formidable défi pour une génération habituée à être suivie"¹⁰⁸; le conflit de génération sera bien plus aigu en Belgique que dans n'importe quel autre parti socialiste européen. Citant Mieke Claey's Van Haegendoren -"La question espagnole n'était en fait qu'un prétexte de crise, qui était en vérité causée par une conception fondamentalement différente de la conduite des affaires intérieures du pays, et plus encore, de l'avenir du socialisme même"¹⁰⁹-, Janet Polasky ajoute que "les questions de stratégie socialiste -participation gouvernementale ou opposition constructive- et de théorie -lutte des classes ou alliance avec les classes

¹⁰⁵ C. Saelens, *ibid.*, p.293.

¹⁰⁶ Herman Balthazar, "H. De Man: un portrait", *Septentrion*, septembre 1976, n°2, p.86.

¹⁰⁷ Consulter J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, pp.184 et suivantes.

¹⁰⁸ J. Polasky, *ibid.*, p.184.

¹⁰⁹ Mieke Claes Van Haegendoren, *25 Jaar Belgische Socialisme*, p.376.

moyennes aussi bien que nationalisme ou internationalisme- étaient noyées dans les discussions sur l'Espagne. Vandervelde, de Brouckère, de Man, Spaak et tous les autres socialistes belges impliqués dans ces débats réalisèrent qu'en fait, ils étaient en train de s'affronter sur la définition de la future voie du socialisme belge"¹¹⁰.

Incapable de se tenir coi lorsqu'il s'agit de l'Espagne, Vandervelde défie ouvertement la politique de neutralité du gouvernement: sa décision de saluer La Pasionaria au Heysel lors du R.U.P. en septembre 1936, ses encouragements aux efforts de l'Internationale afin de recruter des volontaires pour les Brigades internationales et la coopération de certains socialistes avec les communistes indisposent au plus haut point les partisans de l'Union Nationale à tout prix.

"Depuis que Blum, les larmes aux yeux, a consenti à la politique de non-ingérence, je suis littéralement empoisonné"¹¹¹, dira-t-il au Conseil général du 14 décembre avant de demander, sans l'obtenir, l'autorisation de démissionner de son poste ministériel. Ce n'est que partie remise.

Fin janvier 1937, Vandervelde se retire; en juin, les divergences internes du P.O.B. amènent de Brouckère à renoncer à la présidence de l'I.O.S.. Evoquant les discordes de plus en plus profondes qui secouent alors les hautes sphères du parti socialiste autour du problème espagnol et font se heurter des orientations diamétralement opposées en matière de politique intérieure¹¹², Jean Blume en déplore les conséquences néfastes pour la gauche antifasciste:

"Si dans certains domaines de la vie politique et sociale sérénité et cordialité règnent encore, par contre, tout ce qui touche à l'Espagne n'est qu'une accumulation d'affrontements furieux, au sein du P.O.B. notamment. Et ces affrontements font que de 1937 à 1939, les destins du parti communiste et de la jeunesse unifiée, si étroitement liés dans les tentatives répétées d'unir organiquement le mouvement ouvrier, se séparent de plus en plus en prenant des tournures différentes.

C'est la J.G.S.U., réalisation unitaire remarquable qui n'a son égale qu'en Espagne, qui paie le plus cher, et très tôt après un grand essor, son rôle d'avant-garde du front populaire. Celui-ci a perdu chez nous toute chance de réalisation concrète depuis que l'Internationale Ouvrière Socialiste, en mars 1937, en a

¹¹⁰ J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, p.208.

¹¹¹ Cité par J. Polasky, *ibid.*, p.198.

¹¹² J. Blume, *op. cit.*, p.48.

refusé le principe malgré les appels désespérés de Louis de Brouckère, son président. C'est d'autant plus grave que Louis de Brouckère est belge, et que sa défaite est mise à profit, au Conseil Général du P.O.B., par tous les adversaires de l'unité. Louis de Brouckère et Vandervelde sont désormais le dos au mur et l'on ne peut que saluer avec respect le courage et la clairvoyance de ces deux hommes, qui dans leurs discours du 1^{er} mai 1937, condamneront avec vigueur, mais non pour la dernière fois, l'attitude de désertion des gouvernements à participation socialiste devant la tragédie républicaine espagnole. Les Jeunes Gardes font bloc autour d'eux [...]. Le recul du temps me donne le droit, en toute modestie, d'affirmer que de Brouckère et Vandervelde, avec d'autres politiques de leur parti, ont en ce temps-là fortement contribué à sauver l'honneur, non seulement de leur mouvement socialiste, mais aussi de la démocratie belge tout court, ce qui est peut-être plus important. Il fallait bien qu'un communiste le dise un jour"¹¹³.

Bien sûr, les opinions de De Man et de Spaak diffèrent sensiblement de celle de Jean Blume. Pour l'auteur de *Au-delà du marxisme, l'idée socialiste*, la démission de Vandervelde mettait fin à une situation intenable au sein du gouvernement; le Patron, qui profitait de chaque occasion pour jouer son rôle de chef du P.O.B., rappeler à Spaak ses devoirs envers son parti et l'Internationale et lui reprocher de faire passer les intérêts de la Belgique avant la solidarité internationale, s'était mis lui-même dans l'obligation de choisir entre ses fonctions ministérielles et sa conception du devoir des socialistes à l'égard de la guerre d'Espagne¹¹⁴. Pour Spaak aussi, ce départ était devenu inévitable: "sa cause était mauvaise", et marquait la fin d'un règne: "Il était, j'en suis sûr, convaincu que ses collègues socialistes, de Man et moi exceptés, allaient le suivre dans sa retraite. Il n'en fut rien. Sa démission donnée, un silence très lourd régna autour de la table du Conseil. Nos partenaires catholiques et libéraux étaient stupéfaits et, je crois, émus autant que les socialistes en assistant à cet incident qui marquait la fin de l'autorité de celui qui, pendant des années et si légitimement, avait régné sur le Parti ouvrier belge"¹¹⁵.

Vandervelde reçut de très nombreux témoignages de sympathie qui, peu tendres pour Spaak et De Man, le saluaient comme "le militant socialiste, plein

¹¹³ J. Blume, *ibid.*, p.58.

¹¹⁴ Henri De Man, *Après coup*, Bruxelles, Ed. de la Toison d'or, 1941, p.265.

¹¹⁵ P.-H. Spaak, *op. cit.*, p.30.

d'esprit internationaliste et de fermeté courageuse"¹¹⁶. Si *Le Peuple* essaya de dédramatiser la situation en rappelant le désir du Patron de maintenir l'unité du P.O.B. et son soutien au gouvernement sans toutefois mentionner l'Espagne ou la cause de sa retraite, les articles de Louis Lévy dans *Le Populaire*, le quotidien socialiste français, et de Friedrich Adler dans *Informations internationales*, le bulletin officiel de l'Internationale, contrastant les principes socialistes et l'internationalisme du démissionnaire à la politique étrangère "insulaire" de Van Zeeland et de ses complices, allumèrent les passions à tel point qu'au Conseil général du 10 février, Arthur Gailly avertit ses coreligionnaires des menaces de déchirement planant sur le parti; la réunion se termina cependant par un vote de confiance à Vandervelde, le confirmant dans ses fonctions de président. La veille, au fort de la controverse soulevée après sa démission comme ministre, il avait annoncé: "Je vais prendre mes responsabilités pour faire une politique internationale"¹¹⁷.

"La querelle socialiste au sein du gouvernement s'étendit inévitablement au Bureau du parti. Spaak et Vandervelde avaient auparavant décidé de ne pas divulguer les détails de leur querelle mais, en fin de compte, ceux-ci furent révélés. Vandervelde affirma qu'il avait démissionné du gouvernement à cause des divergences d'opinions sur le conflit espagnol. Il protestait contre le plan de Spaak de rompre les relations avec les forces républicaines de ce pays. Pour Spaak, la dispute sur l'Espagne était seulement une couverture. La vraie raison de la démission, déclara Spaak, était la reconnaissance par Vandervelde de sa responsabilité dans la désorganisation du gouvernement. De Man allait d'ailleurs insister sur ce qu'aucun principe politique n'était impliqué dans la dispute des socialistes -les désaccords en question étaient strictement personnels. Alors que le débat s'enflammait, Vandervelde tenta de le déplacer du Bureau -réalisant que son soutien s'affaiblissait- au Conseil général dans son ensemble. Spaak l'en empêcha, craignant que l'ouverture au Conseil du débat sur l'Espagne ne provoque une crise ministérielle et la chute du gouvernement"¹¹⁸.

Si, au moment de se retirer, Vandervelde invite les socialistes à poursuivre leur collaboration gouvernementale, quelques jours plus tard, il s'interroge sur

¹¹⁶ Cité par J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, p.200.

¹¹⁷ J. Polasky, *ibid.*, p.203.

¹¹⁸ J. Polasky, *ibid.*, p.200.

la sagesse de participer à des gouvernements d'Union Nationale¹¹⁹. Cette mise en question, il la réitérera par la suite, ajoutant que, si lui-même accepta d'être membre de tels gouvernements, ce fut exclusivement lors de moments de crise nationale¹²⁰. Après la chute du deuxième cabinet Van Zeeland en automne 1937, estimant le moment venu de construire un front populaire des travailleurs, il invitera les socialistes à faire une cure d'opposition afin de renforcer leur position parmi les travailleurs socialistes et catholiques. De même, en 1938, quand De Man d'abord et Spaak ensuite seront chargés par le roi de former une nouvelle tripartite, le vieux tribun manifestera sa ferme opposition: ce qu'il faut, d'après lui, c'est créer un front démocratique contre le fascisme.

Malgré les objections de De Man, le Bureau du parti mandate Vandervelde, Balthazar et Huysmans à la conférence socialiste internationale sur l'Espagne qui se tient à Londres les 10 et 11 mars 1937. Sur place, le Patron encourage l'Internationale à montrer qu'elle possède "le courage de parler ferme et clair [...] de déclarer que la politique de non-intervention a été une abominable duperie"¹²¹; devant le danger croissant que représente l'agression fasciste et la nécessité d'une solidarité internationale, les délégués au congrès dénoncent virulemment le pacte et décident de maintenir leur pression sur les partis nationaux pour qu'ils écoutent les appels des républicains espagnols.

Ainsi donc, c'est en dehors du gouvernement et très souvent contre celui-ci que Vandervelde livrera sa dernière grande bataille internationale, celle de cette Espagne où il s'était rendu en 1931 pour y saluer "la plus grande victoire que la démocratie ait remportée depuis la guerre mondiale"¹²². Garder le silence reviendrait à se faire le complice des assassins d'un peuple sans défense; aussi, chaque fois que l'occasion s'en présentera, il condamnera la non-intervention et demandera que secours soit porté à la République trahie; dans ses articles et dans ses conférences¹²³, il clamera son horreur devant les bombardements de villes ouvertes et "l'assassinat collectif des populations inoffensives et sans

¹¹⁹ *La Dépêche de Toulouse*, 23 janvier 1937 (consulter Janet L. Polasky, "The insider as outsider: Emile Vandervelde and the Spanish Civil War", p.350).

¹²⁰ Vandervelde devint très critique à l'égard de tels gouvernements après son expérience de 1925-1926 et la paralysie des socialistes qu'elle provoqua.

¹²¹ *Le Peuple*, 13 mars 1937 (cité par J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, p.203).

¹²² Emile Vandervelde, "Lettre de Madrid", *La Dépêche de Toulouse*, 5 mai 1931 (cité par J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, p.183).

¹²³ Consulter *Ce que nous avons vu en Espagne*, conférence pour la Presse faite à Paris, le 28 février 1938, conjointement par le Dr. Jeanne-Emile Vandervelde et Emile Vandervelde après leur "randonnée de plus de 2000 km" en Espagne républicaine, Edité par le Comité international de Coordination et d'Information pour l'aide à l'Espagne républicaine, Paris.

armes”¹²⁴; après l’anéantissement de Guernica, il enverra un appel passionné à Léon Blum¹²⁵ et dénoncera devant le Parlement belge l’incendie de la ville basque et le mitraillage de ses habitants; après le bombardement de Santander, il déplorera que “les petites et les grandes puissances démocratiques restent sourdes aux appels déchirants d’un peuple à l’agonie, la plus épouvantable des catastrophes”¹²⁶. A ceux qui osent prétendre que cette politique de l’autruche garantit la paix, il répliquera que la Deuxième Guerre mondiale a déjà commencé car les démocraties et les dictatures ne pourront jamais coexister pacifiquement. Au Conseil général du 13 juillet 1937, il répondra aux questions avec toute la fougue et la passion de “l’homme qui depuis douze mois consacre tous ses moments de réflexion et de méditation au grand drame qui se joue là-bas où sont engagées non seulement les libertés d’Espagne mais aussi celles de l’Europe et du monde”¹²⁷. Une décennie plus tard, Léon Blum dira de son vieil ami qu’il était un visionnaire¹²⁸.

Sa dernière victoire au sein du P.O.B., Vandervelde la remporte en octobre 1937, quand les membres du Conseil général confirment la résolution du congrès d’octobre 1936 -celui où il avait recommandé aux socialistes de manifester “une sympathie agissante à tous ceux qui luttent dans d’autres pays pour la cause de la démocratie et de la liberté”¹²⁹- qui condamnait le pacte de non-intervention, et réaffirment leur appui aux résolutions de l’Internationale.

En dépit des critiques parfois virulentes qu’elle occasionna et même s’il fallut à certains une bonne dose de soumission, la non-intervention fut plus ou moins bien assimilée; en tout cas, elle ne constitua jamais un obstacle réel au maintien de l’Union Nationale. Pour le P.O.B., aussi contestable fût-il, ce pacte laissait une marge de manoeuvre suffisamment large pour éviter des prises de position irréconciliables: dans les faits, la solidarité avec la République et la poursuite de la collaboration gouvernementale n’étaient pas inconciliables; il s’agissait plutôt de les combiner. Du reste, ceux des socialistes qui condamnaient les mesures adoptées à Londres et avalisées à Bruxelles ne placèrent jamais le

¹²⁴ Emile Vandervelde, “Intervention italo-allemande en Espagne, *La Dépêche de Toulouse*, 28 mars 1938 (cité par J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, p.204),

¹²⁵ “En pensant à l’Espagne. Lettre ouverte à Léon Blum” (*Le Peuple*, 1er mai 1937).

¹²⁶ Emile Vandervelde, “Santander”, manuscrit, Institut Emile Vandervelde, Bruxelles, Archives Emile Vandervelde III K 313 (cité par J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, p.204).

¹²⁷ Emile Vandervelde, Conseil général, 13 juillet 1937, Archief en Museum van de Socialistische Arbeidersbeweging, Gent, Microfiche 283 (cité par J. Polasky, *ibid.*, p.205).

¹²⁸ Léon Blum, *Hommage à Emile Vandervelde*, Paris, 1947.

¹²⁹ E. Vandervelde, *Carnets*, p.39.

parti devant la redoutable alternative. Lorsque Vandervelde, dans *Le Peuple* du 1^{er} janvier 1938, réproouve ses camarades qui, à l'instar des conservateurs britanniques, justifient la non-intervention, Spaak lui rappelle que, jusqu'au jour de sa démission un an plus tôt, il n'avait jamais, ni devant lui (Spaak) ni au Conseil, fait la moindre allusion à la possibilité ou à la nécessité de modifier la politique espagnole. "Ceci devrait, me semble-t-il, vous rendre plus indulgent pour ceux des socialistes qui, sur votre conseil et avec l'approbation du Parti, sont restés dans la position que vous aviez acceptée vous-même pendant plusieurs mois sans élever aucune protestation"¹³⁰. En effet, jusqu'au jour de sa démission, même s'il dénonçait la non-intervention comme une violation grave des accords internationaux négociés au cours de la décennie précédente et ne cachait pas la difficulté de combiner ses fonctions de ministre et de président du P.O.B. en ces temps d'agitation ouvrière, Vandervelde se retint d'attaquer de front le gouvernement, s'engageant même à y rester aussi longtemps que Van Zeeland ne lui demanderait pas d'abandonner ses principes et qu'il pourrait parler de l'Espagne à haute voix: préoccupé par la menace rexiste en Belgique et par l'agression fasciste au-delà des frontières du royaume, il savait que ces périls exigeaient une présence socialiste permanente au gouvernement.

Dès le début 1938, il apparaît indiscutable que Spaak et De Man ont marqué des points et acquis un appui important au sein du P.O.B.; même *Le Peuple* semble avoir changé d'opinion: les reportages sur les atrocités commises par les troupes fascistes en Espagne font place à des articles célébrant les efforts de Spaak en vue de préserver la paix en Europe¹³¹. La position de Vandervelde, porte-parole de la minorité et président du parti, est de plus en plus inconfortable. Au retour de son voyage en Espagne début 1938, malgré sa confiance en la victoire, il n'en souligne pas moins la lourde responsabilité que devront assumer les socialistes participant à des gouvernements nationaux au cas où les démocrates espagnols seraient défaits.

Les divisions allaient croître notablement et devenir bien plus palpables avec la question de Burgos. A cet égard, les réactions enregistrées au sein de la Fédération liégeoise du P.O.B. illustrent à quel point cette affaire fut autrement plus conflictuelle que la non-intervention. Quoique, dès le début, la tendance de gauche de cette Fédération -le mouvement des Jeunes Gardes Socialistes et les

¹³⁰ Cité par C. Saelens, op. cit., p.295.

¹³¹ J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, pp.209-210.

députés Delbrouck et Sainte- condamne sans ambages la “duperie de la politique de non-intervention”, officiellement la Fédération liégeoise adopte une position plus neutre et plus prudente afin de permettre aux ministres socialistes de rester en place et de mener à bien les réformes sociales nécessaires. Sur “Burgos” par contre, elle se montrera intraitable: la majorité des leaders socialistes liégeois s’opposeront en effet de manière tranchante et opiniâtre à la revendication des catholiques et des libéraux d’envoyer un attaché belge en Espagne nationaliste; ils refuseront, pour sauver une participation gouvernementale d’ailleurs fort compromise, de trahir leurs principes internationalistes et de reconnaître un régime fasciste¹³².

Aussitôt qu’il devient Premier ministre -en mai 1938-, Spaak fait preuve d’une versatilité et d’une ambiguïté confondantes: si, trois mois auparavant, il déclarait encore son refus catégorique de mandater un représentant à Burgos, désormais il se rapproche de la position défendue par la droite et tente d’y entraîner son propre groupe. Les fortes pressions du C.C.I. et de tous ceux qui observent d’un oeil méfiant ce premier cabinet dirigé par un socialiste ne sont point étrangères au changement de discours. Pour la gauche du P.O.B., l’Espagne reste une pièce-clé dans la résistance au bloc totalitaire, et la solidarité avec les démocrates espagnols doit primer la participation gouvernementale; en aucun cas, disent-ils, ils n’accepteront, sous quelque forme que ce soit, une quelconque reconnaissance de ce que Vandervelde dénomme “la Junte insurrectionnelle de Burgos”; il s’agit là d’une simple question de socialisme et “Burgos” a valeur de symbole. En ce sens, la chute de Spaak leur semble préférable à un désaveu du parti par la classe ouvrière. La crise est ouverte; heureusement, elle n’entame pas la solidarité des travailleurs belges à l’égard de leurs frères espagnols.

“La vie interne du P.O.B. allait être empoisonnée par une lutte sourde dont la question dite de “Burgos” n’était que l’aspect extérieur”, confie Henri De Man¹³³. D’octobre 1938 à janvier 1939, la marche forcée vers Burgos se fera au prix de terribles déchirements et de débats houleux. Les camps sont connus: d’un côté, les congrès du P.O.B., les militants de base et leurs “alliés” communistes; de l’autre, le Premier ministre, son gouvernement et une majorité parlementaire mais surtout les responsables syndicaux¹³⁴. Et tandis qu’à d’amples majorités, les

¹³² Linda Musin-Flagothier, “Le P.O.B. liégeois et la guerre d’Espagne”, *RBHC*, XVIII, 1987, pp.322-323.

¹³³ H. De Man, op. cit., p.266.

¹³⁴ J. Gotovitch, op. cit., p.512.

congrès successifs stigmatisent la perfidie, le Bureau temporise et prône la continuité de la tripartite.

Lors des sessions préparatoires au congrès d'octobre 1938, Vandervelde propose une résolution dans laquelle il réaffirme que la lutte des classes est le principe fondateur du parti et appelle les délégués à reconnaître la souveraineté de l'Internationale. Des rumeurs circuleront selon lesquelles le Patron quitterait la présidence du parti au cas où sa position sur l'Espagne serait désapprouvée. Malgré la tension ambiante et sa position minoritaire, il sera chargé de rédiger le *Rapport sur la Politique Internationale*; il y rappelle que les décisions de ces assemblées sont souveraines et que les ministres socialistes sont tenus de les respecter; conscient qu'ils ne peuvent obtenir du gouvernement tout ce qu'ils désirent, il les enjoint toutefois de ne rien faire qui contrarie les idées qui, pour eux comme pour les autres socialistes, demeurent essentielles; il leur demande de faire prévaloir les principes et les tendances de leur politique internationale; il les prie aussi de défendre l'honneur du P.O.B. "d'avoir été et de rester au premier rang des Sections de l'Internationale, dans l'Aide à l'Espagne et dans la lutte contre le Fascisme, pour la démocratie, la liberté et la Paix"¹³⁵. Il y dénonce enfin le danger de se désintéresser des grands problèmes internationaux et de concentrer tous ses efforts, politiquement et syndicalement, sur des réformes de réalisation immédiate.

Avec la disparition du Patron le 27 décembre 1938, Spaak et De Man perdent leur adversaire le plus coriace et les débats changent inévitablement de ton. Emmenés par la génération montante, les socialistes belges s'écartent de l'idéologie internationaliste qui imprégna leur parti depuis la fondation de la II^e Internationale. En réponse au vote du 15 janvier qui autorise le gouvernement à reconnaître Burgos, la deuxième épouse de Vandervelde, Jeanne-Emile, écrira aux socialistes espagnols: "C'est comme si je perdais Vandervelde pour la seconde fois. Je vous l'atteste: jamais il n'eût accepté cela"¹³⁶. Dans son dernier article publié le 24 décembre par *La Dépêche de Toulouse*, le vieux lutteur demandait

¹³⁵ Emile Vandervelde, *Rapport sur la Politique Internationale*, 57^e congrès du P.O.B., 29-31 octobre 1938, p.24.

¹³⁶ Cité par Janet Polasky, "Emile Vandervelde", *Nouvelle biographie nationale*, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, Palais des Académies, Liège, Pierre Mardaga Editeur, T.I, 1988, p.353 ("Jeanne et Emile Vandervelde au parti socialiste espagnol", *Archief en Museum van de Socialistische Arbeidersbeweging*, Gent); cité aussi avec de très légères variantes dans *Emile Vandervelde, le patron*, p.214.

qu'on se souvienne de lui comme un des rares qui gardaient encore espoir en l'avenir¹³⁷.

La reconnaissance du gouvernement nationaliste sera le point de non-retour dans les relations difficiles entre le P.O.B. et le P.C.B.. Si l'enjeu du conflit espagnol parvint, malgré les profondes dissensions, à regrouper jusque-là les gauches autour de quelques thèmes communs, la rupture définitive intervient en janvier 1939. Pour les communistes, défenseurs à outrance de la République, la trahison est intolérable; pour eux comme pour tous ceux qui redoutaient cet épilogue, Spaak sera à jamais l'artisan de la désertion. Il est vrai qu'après avoir défendu avec talent et énergie les idéaux socialistes, devenu Premier ministre, l'étoile montante du P.O.B. a modifié son orbite pour plaider auprès de son parti la cause de la majorité gouvernementale. Toutefois, ne faut-il pas lui reconnaître aussi le mérite d'avoir su, grâce à son esprit de conciliation et de ruse, ajourner à plusieurs reprises la décision finale, et ce "en dépit du matraquage idéologique de son administration, de l'attitude de l'ensemble du monde capitaliste, de la majorité de droite au Parlement et au Gouvernement ainsi que des pressions des milieux d'affaires"¹³⁸? Ce n'est qu'au moment où les républicains entrent en agonie et que la victoire, pour les nationalistes, est devenue une simple question de patience, que Spaak se décide à emboîter le pas à tous les États européens qui le précèdent sur la route peu glorieuse de Burgos.

Quel que soit le jugement -indulgent ou pas- que l'on porte sur son action, Spaak fit indiscutablement figure de bouc émissaire: en toute logique, comme Premier ministre, il polarisa sur sa personne la colère des nombreux détracteurs de la ligne politique suivie par son gouvernement. Nonobstant, parmi tous ceux qui affichaient des sympathies pro-républicaines, combien étaient réellement disposés à faire une cure d'opposition? Sa confession -"De toute évidence, je suis plus fait pour le gouvernement que pour la révolution"¹³⁹- ne valait-elle pas aussi pour beaucoup de socialistes?

Trois semaines plus tard, les socialistes chutent sur l'écueil linguistique. En avril, les électeurs rendent leur verdict: le P.C.B. conserve ses 9 députés; le P.O.B. en perd 6 sur 70 et le rejoint sur les bancs tant redoutés de l'opposition. Châtiment ou usure du pouvoir? Selon Jean Blume, "on ne peut attribuer le recul

¹³⁷ J. Polasky, *Emile Vandervelde, le patron*, p.213.

¹³⁸ J. Salmon, op. cit., p.151.

¹³⁹ P.-H. Spaak, op. cit., p.26.

du P.O.B. à la seule usure du pouvoir. Ses dissensions internes, aboutissant en gros à la victoire du socialisme national, du corporatisme à la de Man et des théories antidémocratiques qui l'accompagnent, y sont certainement pour quelque chose. Le P.O.B. ne se présente plus tout à fait comme l'incarnation la plus pure du mouvement ouvrier qui a lutté pour les premières conquêtes sociales et le suffrage universel, qui a construit les Maisons du peuple et les coopératives. Les attaques dont Vandervelde et de Brouckère ont été victimes ont dû accentuer ce sentiment chez beaucoup de ses fidèles"¹⁴⁰.

"Pour avoir eu "l'Espagne au coeur", la gauche belge en sortit déchirée. 1939 est bien un aboutissement, pas un coup de tonnerre dans les relations familiales"¹⁴¹. Quel dommage que les socialistes fussent chassés de l'arène par la petite porte!

2. Le monde catholique.

Abordant l'impact du "phénomène espagnol" sur le monde catholique, Jean Blume écrit: "Tout le monde n'a pas lu "Les grands cimetières sous la lune" de Georges Bernanos. Tout le monde n'a pas l'énergie du jociste Marcellin Collignon, qui s'est engagé dans les Brigades Internationales et se fera tuer devant Morotta. D'ailleurs, le fond du problème n'est pas là. Le Frente Popular républicain inquiète les catholiques belges parce qu'il est ouvertement et parfois agressivement laïc et que par contre l'Eglise espagnole, à quelques exceptions près dont celles des prêtres basques, est une des moins ouvertes qui soient, une des plus attachées à des privilèges séculaires et à un fonctionnement médiéval de la société. Les conflits sont donc inévitables et ils effraient. Degrelle, allié de Franco, de Mussolini et d'Hitler, rebute certainement bien des chrétiens par sa brutalité, par le danger qu'il fait courir à l'Eglise belge elle-même, mais il n'est pas évident que la hiérarchie ecclésiastique partage cet avis. Tout semble démontrer, au contraire, que cette hiérarchie est prête à laisser beaucoup de champ libre à Degrelle, au nom de certains intérêts supérieurs de la Catholicité. En vérité, il n'est pas simple d'être à la fois catholique et démocrate, en Belgique, dans les premiers mois de l'année 1937"¹⁴².

¹⁴⁰ J. Blume, op. cit., pp.60-61.

¹⁴¹ J. Gotovitch, op. cit., p.524.

¹⁴² J. Blume, op. cit., pp.49-50.

Il ne fallut pas attendre cette année 1937 ni même le mois de juillet 1936 pour lire dans la presse belge d'obédience catholique les premières diatribes contre le gouvernement républicain. Dès sa victoire électorale en février 1936, le Frente popular est une cible de choix pour la majorité des médias se réclamant du catholicisme religieux ou politique. Pour tous ces organes d'"information", derrière ce succès se pointent, associés et amalgamés, le bolchevisme et la franc-maçonnerie. L'agressivité et l'acharnement déployés par ces publications se fondent sur une méconnaissance absolue et une vision partielle de la réalité espagnole¹⁴³.

Aussitôt connu le soulèvement nationaliste, la presse catholique -les exceptions existent- décrète donc la mobilisation générale des âmes chrétiennes. L'engagement aux côtés des insurgés se justifie aisément: l'anticommunisme qu'ils professent et la dimension de croisade religieuse qu'ils attribuent à leur Mouvement suffisent à convaincre ceux qui portent des oeillères du bien-fondé de leur rébellion. Peu importent les appels des prêtres fidèles au gouvernement légal ou ceux des catholiques basques opprimés.

En dépit de cette convocation adressée à tous ceux qui revendiquent la foi chrétienne, près de deux ans passeront avant que ne se produise le réveil timide et frileux des élus du parti catholique, plongés jusqu'alors dans une curieuse indolence. Car, tandis que la plupart des journaux et des revues catholiques et de droite se déchaînent d'emblée contre les rouges et multiplient les témoignages de supplices appliqués à des ecclésiastiques, les représentants politiques du même courant font preuve d'une réserve infinie au moment d'exiger quelque action en faveur de Franco.

¹⁴³ J. Gotovitch (op. cit., p.513) se base sur les études de Chris Celis (*De Belgische publieke opinie ten overstaan van de Spaanse Burgeroorlog (1936-1939)* in *1936. Persstudie, Eindverhandeling Hedendaagse Geschiedenis*, Katholieke Universiteit Leuven, 1973) et de Luk Kongs. Il signale aussi que le seul journal catholique à échapper à cette furia, *Le XXe Siècle*, est également le seul à informer ses lecteurs des inégalités de la société espagnole; initialement neutre envers le F.P., il va toutefois évoluer comme en témoigne cette prise de position du 30 juillet 1936: "en soutenant Azaña, Blum n'aurait pas servi la cause de l'ordre, mais celle du Front Populaire, du soviétisme et de la Maçonnerie Internationale" (Cité par C. Celis, p.260). Un seul petit quotidien, édité par les étudiants de Louvain, sans apporter son soutien explicite au F.P., ne soutiendra pas Franco; sans doute J. Gotovitch fait-il allusion à *L'avant-garde*, un "organe estudiantin, que des étudiants de l'Université de Louvain avait transformé en quotidien en 1935" (Christian Grogard, "Une guerre religieuse et patriotique". Positions d'un hebdomadaire de droite: *La revue catholique des idées et des faits*", *RBHC*, XVIII, 1987, p.704). Sans les préciser, Pierre Sauvage signale que les exceptions semblent avoir été plus nombreuses que J. Gotovitch ne le pense: "Le monde catholique était déchiré par ce conflit" ("Le groupe de "La Cité Chrétienne" face à la guerre d'Espagne", *RBHC*, XVIII, 1987, pp.733-734, n.19).

Comment expliquer cette prudence extrême? Pourquoi les parlementaires catholiques hésitèrent-ils aussi longtemps à manifester sur le terrain politique des sympathies et des antipathies formulées sans détours dans leur presse?

On pourrait évoquer le rejet des méthodes peu conformes à la doctrine chrétienne utilisées par Franco, l'appui dont le caudillo bénéficiait de la part de Hitler, oppresseur des catholiques dans son pays, le nombre élevé de combattants catholiques espagnols du côté républicain ou l'antifascisme convaincu d'une aile du parti catholique belge et de plusieurs groupes de jeunes intellectuels engagés et démocrates: *La Cité Chrétienne*, *La Terre Wallonne* et quelques autres, également du côté flamand. En réalité, ces groupes étaient trop marginaux pour influencer le cours des choses.

Selon Francis Balace¹⁴⁴, l'explication de cette singulière conduite doit être cherchée ailleurs. D'une part, la Lettre pastorale de Noël 1936, bien qu'elle exhibe à son tour l'épouvantail communiste et corrobore le caractère chrétien de la croisade menée contre l'Antéchrist marxiste, réproouve cependant toutes les formes de totalitarisme: les évêques sont ballottés entre la peur d'assister à un essor de l'extrême droite en Belgique et une prise de position tranchée vis-à-vis du duel qui, en Espagne, met aux prises le communisme et le catholicisme à la Franco. Sans citer le mouvement^{de} Degrelle, la Lettre pastorale vise Rex, rallié lors des élections du printemps précédent par un nombre inquiétant de catholiques priés de revenir au bercail, et plaide pour le maintien du gouvernement présidé par Van Zeeland; la défense des intérêts spécifiquement catholiques est en jeu. D'autre part, les parlementaires catholiques ne peuvent s'exprimer ouvertement en faveur des nationalistes espagnols par crainte de se saborder eux-mêmes: démanteler l'Union Nationale et faire chuter le cabinet Van Zeeland, ne serait-ce pas en effet courir le risque d'assister à la formation d'un gouvernement plus à gauche, voire à l'émergence d'un Front populaire, dont ils seraient exclus? Pour les catholiques conservateurs, il s'agit aussi de sauver leur propre position à l'intérieur du nouveau *Bloc Catholique* et tout spécialement du Parti catholique social (P.C.S.) en pleine gestation -il sera formé le 17 avril 1937.

Cependant, le 2 décembre 1937, au cours d'une assemblée de la *Fédération des Associations et Cercles Catholiques* chargée d'examiner la déclaration gouvernementale du nouveau Premier ministre Janson ainsi que la politique étrangère belge, le baron Pierre Nothomb bat la coulpe des catholiques. Cette

¹⁴⁴ F. Balace, op. cit., p.508.

confession tardive de leur passivité envers les nationalistes espagnols témoigne du chemin parcouru en un an: "...Vis-à-vis de l'Espagne nationale, nous avons commis un péché grave et nous devons le déplorer. Nous avons péché contre la vérité lorsqu'on a toléré au Parlement belge des interpellations socialistes au sujet de l'Espagne, lorsque nous n'avons pas riposté avec éclat contre les massacres et les martyrs!.../ *Le gouvernement de Franco est un gouvernement d'honnêtes gens!* ...Et si nous demandons la reconnaissance de Franco, c'est parce qu'elle représente autre chose *que l'abominable pouvoir rouge* que défend M. Vandervelde...". Célèbre compère de Nothomb, le comte d'Aspremont-Lynden clôt de la sorte le débat sur la politique étrangère: "...Enfin, en ce qui concerne Franco, nous sommes tous d'accord. Nous sommes avec les honnêtes gens contre la canaille et nous voulons être avec *la triomphatrice de demain, l'Espagne de Franco*"¹⁴⁵. Le même jour, à la Chambre, Henri Carton de Wiart intervient, avec infiniment de précaution, dans un sens identique.

D'après l'historien liégeois¹⁴⁶, trois phénomènes successifs motivent et justifient le changement d'attitude des parlementaires catholiques.

1. Fin 1937, une année particulièrement noire pour le mouvement de Léon Degrelle, l'hypothèque que le danger rexiste faisait peser sur la vie politique belge, sur la cohésion du parti catholique et sur les prises de position de la hiérarchie de l'Eglise est enfin levée. La Lettre pastorale de Noël 1936 dut à l'évidence gâcher les réveillons de nombreux rexistes; et pourtant elle n'était que la première d'une série de contrariétés qui précipiteraient le déclin de Rex: suivront le cuisant revers électoral du "Chef" en avril -dû en grande partie à la condamnation archiépiscopale deux jours avant le scrutin-, la débandade dans les rangs rexistes motivée par le comportement provocateur et capricieux de Degrelle -la défection la plus fracassante fut celle d'Hubert d'Ydewalle, le rédacteur en chef du *Pays Réel* en juin- et la rupture unilatérale par les nationalistes flamands de l'"accord historique" Rex-V.N.V. du 6 octobre 1936.

Prisonnier de son slogan "Rex ou Moscou", victime d'un apprenti-Führer grotesque et inconstant, Rex, qui dispose encore d'une force parlementaire de 20 députés, ne peut toutefois espérer se réconcilier avec personne: le contre-slogan gouvernemental "Ni Rex ni Moscou" a séduit une large frange de catholiques.

¹⁴⁵ Cité par Alexandre van der Burch, *Le Calvaire Ibérique. Témoignage*, Bruxelles, Librairie de la Grand'Place, Jean Dewit, 1938, pp.20-21.

¹⁴⁶ F. Balace, op. cit., pp.522 et suivantes.

L'impossibilité absolue pour le mouvement extrémiste de s'entendre en politique intérieure avec les partis de droite exclut désormais que les seules questions de politique extérieure, et en particulier la guerre d'Espagne, puissent mettre en péril l'Union Nationale et faire apparaître une majorité de rechange dont il serait un des partenaires.

2. Le deuxième phénomène qui ravive la droite catholique parlementaire -l'appui explicite accordé aux nationalistes par la hiérarchie catholique belge- découle de la situation antérieure: que le cardinal Van Roey invite instamment ses ouailles à soutenir les rebelles espagnols, alors même que Rex a perdu une bonne partie de son aura, n'est point le fruit du hasard.

Le cardinal Gomá y Tomás, archevêque de Tolède et primat d'Espagne, fut beaucoup plus prompt à célébrer la légitimité d'un sursaut bienfaiteur censé réhabiliter les traditions catholiques de l'"Espagne éternelle": n'avait-il pas publié, dès le 23 novembre 1936, une Lettre pastorale dans laquelle il définissait le soulèvement *national* et *populaire* comme la lutte entre deux idéaux, deux civilisations? Les nationalistes y étaient présentés comme des croisés luttant pour la sauvegarde de la foi catholique indissolublement liée à la tradition historique et à l'unité espagnoles. Ce document avait fait mouche; parvenu en Belgique à la fin décembre, il n'avait laissé personne indifférent et avait peut-être même influencé les passages de la Lettre pastorale belge consacrés à la situation en Espagne. Ce premier succès fit comprendre aux milieux franquistes que seule la voix des évêques espagnols avait la force de tirer les catholiques étrangers de leur passivité.

Le 1^{er} juillet 1937, deux semaines à peine après la chute de Bilbao -la prise de la ville enlève une sacrée épine du pied des croisés car la question basque représentait pour leur propagande un écueil des plus encombrant-, le primat d'Espagne envoie la *Lettre collective des évêques espagnols à tous les évêques du monde*. Ce texte, qui proclame l'adhésion définitive de l'épiscopat espagnol au projet nationaliste, constitue pour la propagande franquiste un atout de premier choix. Le cardinal Van Roey et son proche collaborateur, le chanoine Edmond Leclef, en assureront la diffusion dans la presse catholique belge.

C'est, sans surprise, à la *Revue catholique des idées et des faits* que revient l'honneur de publier la missive dès le 6 août et à son directeur et fondateur, l'abbé René-Gabriel van den Hout, celui de la préfacier: "Le document que l'on va lire, véritable document-massue, pulvérise littéralement tous les sophismes

dont furent abreuvés les lecteurs de certaines publications catholiques [...]. Les catholiques qui, de très bonne foi évidemment et avec des intentions apologétiques excellentes, faussèrent la mentalité de leurs coreligionnaires, voudront bien, espérons-le, reconnaître qu'ils se sont fourvoyés"; van den Hout invite aussi Mauriac et Maritain "pour ne nommer que ces deux éminents porte-parole de l'intellectualité catholique [...] à avouer publiquement des confusions et des erreurs de jugements devenues évidentes"¹⁴⁷.

De toute évidence, l'abbé savoure son triomphe: cette *Lettre collective des évêques espagnols*, traduite par E.I. et M.D. et présentée, à la grande satisfaction des propagandistes franquistes, comme la prise de position officielle de la hiérarchie catholique belge à l'égard de la croisade, était la thèse qu'il défend depuis le début, celle de la triple légitimation de la *réaction nationale* au nom de la Patrie, de la religion et d'une certaine idée de l'Occident. Les nationalistes ne sont-ils pas en effet les sentinelles de la société chrétienne occidentale menacée de succomber sous les coups délibérés d'une gauche soutenue par l'URSS et par le Komintern?

Les consignes impératives de la hiérarchie -le clergé et les catholiques belges sont sommés de suivre à la lettre les directives de Malines- visent surtout les organes catholiques qui critiquent le Movimiento ou montrent une certaine réticence à y adhérer; ainsi en est-il particulièrement de *La Libre Belgique*¹⁴⁸, de *La Terre Wallonne*¹⁴⁹ ou de *La Cité Chrétienne* de l'abbé Jacques Leclercq¹⁵⁰.

¹⁴⁷ Cité par C. Grogard, op. cit., pp.702-703.

¹⁴⁸ Selon C. Grogard (ibid., p.704), les "bêtes noires" de l'abbé van den Hout y sont, entre autres, Fernand Passelecq et Paul Struye; dans le chapitre sur les manifestations des écrivains dans la presse, nous mentionnerons longuement celles de François Maret, un représentant de la ligne "dure" et ouvertement pro-franquiste.

¹⁴⁹ "Entre la barbarie communiste et la barbarie naziste, nous ne choisissons pas, si ce n'est pour les repousser l'une et l'autre", indiquait H. Forgeur dès le mois de septembre 1936 ("Lutte contre le communisme", *La Terre Wallonne*, septembre 1936, p.362. Cité par Pierre Sauvage, op. cit., p.732, n.14). Cette revue gardera ses distances à l'égard de la croisade nationaliste.

¹⁵⁰ Voir l'article de Pierre Sauvage concernant la lente et douloureuse évolution de la revue: "Face à la guerre civile espagnole, *La Cité Chrétienne* a suivi une évolution remarquée: de la neutralité, elle passe au ralliement prudent à la cause franquiste. Le changement d'attitude s'est opéré dans la souffrance. Pour la première fois, les bâtisseurs de la cité chrétienne éprouvent de la difficulté à se maintenir dans l'orientation "intégralement catholique" de la revue: ils sont déchirés entre leurs convictions socio-politiques et leur obéissance aux enseignements de l'Eglise hiérarchique" (P. Sauvage, op. cit., p.731). C'est à partir du mois de mars 1937 que la revue abandonne sa neutralité officielle; les paroles de "soumission" n'empêchent pas l'abbé Leclercq de dénoncer, encore à ce moment-là, l'hypocrisie des nationalistes et leurs connivences avec les gouvernements totalitaires; car, pour lui, sujétion ne signifiera jamais alignement aveugle. *La Lettre des évêques espagnols* de juillet 1937 renforce la consigne du silence imposée au comité de rédaction; un indice ne trompe pas: tandis que plusieurs de ses membres approuvent l'attitude courageuse de Bernanos, la revue ne signale pas la parution des *Grands cimetières sous la lune*. Parmi d'autres témoignages qui illustrent le cas de conscience posé aux catholiques, on lira avec beaucoup d'intérêt celui d'André Molitor; dans ses *Souvenirs. Un témoin engagé dans la Belgique du XXe siècle* (Paris-Gembloux, Ed.

3. Sans doute ces consignes de l'archevêché réussirent-elles à museler les dissidents et à diffuser dans la presse chrétienne une impression d'unanimité et de cohésion factices; mais la bataille était loin d'être gagnée sur le terrain de l'action politique. Finalement, c'est une nouvelle façon d'appréhender l'Union Nationale face à Rex qui amènera les parlementaires catholiques à amorcer leur virage.

Alors même que la plupart des feuilles d'apostolat religieux acceptent de diffuser, à la demande expresse de Van Roey, la *Lettre des évêques espagnols*, le

Duculot, 1984), l'ancien chef de cabinet du roi Baudouin écrit à propos de ce qui, d'emblée, leur apparut, à ses amis chrétiens et à lui-même, comme "un événement majeur, d'une portée et d'une signification incalculables, et d'une nature exceptionnelle par ses implications d'ordre spirituel": "Le monde catholique en dehors d'Espagne, avec le plus souvent la hiérarchie à sa tête, prit massivement parti pour les Blancs à cause des excès antireligieux des Rouges. Il s'agissait pour lui de défendre la foi et une certaine idée de la chrétienté, et aussi de se défendre contre le communisme. Le malheur est que cette attitude coïncidait avec la protection d'un régime économique et social inacceptable. Une fois de plus on était dans une de ces ambiguïtés qui font le drame de l'histoire. Car de l'autre côté, chez les Rouges, les horreurs antireligieuses se mêlaient à un désir de libération et de dignité humaine dont des documents tels que l'*Espoir* de Malraux -livre et film- et *Terre d'Espagne* de Buñuel, portaient le témoignage. Nous étions parmi ce petit groupe de chrétiens déchirés entre l'impossibilité d'adhérer à la cause franquiste et -tout autant- de défendre les positions républicaines. [...] Il était fort mal vu alors dans nos milieux d'émettre ne fût-ce que des réserves sur la légitimité de sa cause [de Franco] et sur les moyens dont faisaient usage ses partisans. Le problème de la guerre d'Espagne eut naturellement ses répercussions à la *Cité Chrétienne*. A des nuances près, nous étions pratiquement tous antifranquistes, mais en même temps fort affectés par la virulence de la réaction antireligieuse du côté républicain. Nous avions des liens avec un certain nombre d'intellectuels catholiques basques qui nous informaient de ce que masquait la "croisade" franquiste. Mais nous étions terriblement isolés au sein du catholicisme belge. Pratiquement toute la presse catholique participait à la campagne pro-franquiste. Lorsque les évêques de Belgique, dans une lettre pastorale collective, prirent nettement position en faveur de l'insurrection, notre position devint intenable. A cause de la responsabilité que M. Leclercq assumait vis-à-vis de la Revue, il n'était plus possible d'y publier les mises au point que nous envisagions et qui se rapprochaient fort des positions de Mounier et de Maritain"(p.159). "C'est à l'occasion de la guerre d'Espagne que j'ai fait pour la première fois dans l'ordre de la foi une expérience que j'allais d'ailleurs refaire tout au long de ma vie. Elle exprime la tension entre l'exigence morale et spirituelle d'une part et d'autre part les conditions d'exercice de l'action politique au sens large du terme. Je vise ici la douloureuse contradiction que ce chrétien peut ressentir entre ce qu'il croit être les réquisitions de la justice temporelle mais aussi de l'Évangile, et la position que prend l'institution ecclésiastique et plus spécialement la hiérarchie au nom de ce qu'elle considère comme son magistère direct ou indirect. [...] Jacques Maritain, dans un sobre petit livre, avait fait justice de cette utilisation abusive du concept de guerre sainte. Et Georges Bernanos avait souligné dans des pages d'une incomparable vigueur l'importance de sauvegarder l'honneur de l'Église, c'est-à-dire, en fait, de ne point, une fois de plus, creuser entre elles et les pauvres un fossé infranchissable. Mais ces voix de chrétiens authentiques, et d'autres encore ne semblaient pas trouver d'écho dans la hiérarchie"(p.160). En août 1994, Henri Bauchau nous écrivait: "Au sujet de la guerre d'Espagne je ne crois pas qu'on puisse dire que la situation était tendue dans notre groupe. D'après mon souvenir la plupart des collaborateurs de la revue estimaient que le gouvernement républicain était légitime et Franco un agresseur. Le fondateur et inspirateur de la revue le chanoine Leclercq a fini, par suite de pressions des autorités religieuses et par esprit d'obéissance, par prendre parti dans l'autre sens. Nous le respectons et l'aimons beaucoup, l'esprit d'obéissance était alors très fort dans l'Église de Belgique et ses fidèles. Je n'ai pas écrit sur ce sujet car mon point de vue différait de celui auquel a abouti le Chanoine Leclercq. D'autre part à la *Cité Chrétienne* je n'écrivais pas sur des sujets politiques. André Molitor plus versé dans la politique que moi ne s'y est opposé! Les circonstances alors étaient -comme les états d'esprit- bien différents de ce qu'ils sont maintenant. Il ne faut pas perdre de vue que la *Cité Chrétienne*, de tendance démocrate chrétienne de l'époque, était une revue plus religieuse que politique et qu'elle était publiée avec l'imprimatur" (lettre d'Henry Bauchau à l'auteur, le 11 août 1994).

cabinet Van Zeeland entre, dès le mois d'août, dans une époque de turbulences dont il ne sort qu'en démissionnant le 25 octobre 1937, six mois à peine après la victoire retentissante du Premier ministre sur Degrelle. L'éclatement de l'Union Nationale débouche sur une crise gouvernementale plus longue que de coutume. Le premier à être appelé à la rescousse par le roi, Vandervelde, désirant garder sa liberté de manoeuvre dans les questions internationales, notamment dans celle d'Espagne, décline l'offre. Plusieurs formateurs -dont De Man- s'attellent à la tâche avant que la responsabilité n'incombe de nouveau au libéral Janson; le 23 novembre, il constitue un gouvernement tripartite à défaut d'une véritable Union Nationale comme l'aurait souhaité le souverain. L'inévitable ménage à trois se poursuit mais la confiance n'y est plus entre des partenaires condamnés à cohabiter.

Célébré à la mi-octobre, le premier congrès du *Bloc Catholique Belge* n'avait pas permis de renverser les données: associée à une tripartite dominée par des socialistes qui pensent différemment et ne pouvant dès lors risquer de se lancer dans une action de grande envergure en faveur des nationalistes, et ce malgré l'appui inconditionnel du cardinal, cette droite catholique continuait de patauger dans les affaires d'Espagne. Seule une évolution militaire ou une action diplomatique semblait alors en mesure de débloquer la situation. Pendant cette tourmente intérieure, la problématique espagnole disparut momentanément des préoccupations immédiates; la crise belge résolue, les conservateurs catholiques se souvinrent qu'en Espagne, la guerre faisait rage.

Le 2 décembre 1937 peut à coup sûr être marqué d'une pierre blanche: Nothomb, d'Aspremont-Lynden et Carton de Wiart exigent la reconnaissance de Franco ou l'établissement de relations avec l'Espagne nouvelle. Est-ce à dire que les parlementaires catholiques auraient enfin décidé d'exprimer haut et clair leurs affinités? Tel est en tout cas le voeu de tous les pro-franquistes pour qui cette volte-face ne serait somme toute que l'aboutissement logique et attendu de leur intense "propagande pour la vérité"¹⁵¹ et de l'engagement personnel et non équivoque du primat de Belgique. Selon F. Balace¹⁵², qu'il fallût attendre, malgré les appels du cardinal, le dénouement de la crise gouvernementale et la formation d'un nouveau cabinet pour que quelques parlementaires catholiques osent demander -et avec quelle mesure!- une politique étrangère plus "réaliste",

¹⁵¹ Alexandre van der Burch, op. cit., p.21.

¹⁵² F. Balace, op. cit., p.544.

tend à prouver que le déclin fut provoqué davantage par la transformation de l'Union Nationale en une simple tripartite que par les consignes d'union émanant de Malines. D'ailleurs, ce n'est qu'en février 1938, soit deux mois plus tard, que d'un commun accord, le directoire du *Bloc Catholique Belge* réclamera au gouvernement l'envoi d'un représentant en "Espagne libérée" afin de faire entendre raison aux deux belligérants et d'y protéger les intérêts belges.

Ces bouleversements au sein du clan catholique placent les *Travailleurs Chrétiens* -les démocrates chrétiens- dans une position très inconfortable.

A partir du printemps 1938, la campagne en faveur de la reconnaissance de Franco s'intensifie. La déconfiture rexiste aux élections d'octobre donne des apaisements aux catholiques. Mais, même à ce moment-là, seuls les grands ténors pro-franquistes du parti catholique -les de Dorlodot, Nothomb ou d'Aspremont- s'aventurent à manipuler la fameuse "pelure d'orange"¹⁵³ brandie par Spaak au Sénat le 19 mai 1938. Le 3 septembre, le journaliste Paul Struye se prononce lui aussi, dans *La Libre Belgique*, pour la reconnaissance de Burgos tout en précisant que "la grande majorité de ceux qui, tant chez les libéraux que chez les catholiques, désirent voir la Belgique représentée à Burgos sont animés par le seul souci de l'intérêt général du pays. Et il est de notoriété publique que pas mal d'entre eux n'ont qu'une sympathie limitée pour les procédés et les méthodes de guerre des nationalistes d'Espagne..."¹⁵⁴.

Cette reconnaissance n'intervint qu'au début 1939. Ainsi, deux ans et demi durent s'écouler avant que les parlementaires catholiques n'obtiennent d'un gouvernement dont ils furent une composante permanente ce que leur presse et de dynamiques associations exigeaient depuis belle lurette.

¹⁵³ F. Balace, *ibid.*, p.568. Répondant à d'Aspremont-Lynden, Spaak disait qu'avec la reconnaissance de Burgos "aura disparu la seule pelure d'orange sérieuse qui existe pour le gouvernement" (cité par F. Balace, p.557).

¹⁵⁴ Cité par F. Balace, *ibid.*, p.564, n.180.

3. Le monde libéral.

Face au soulèvement de juillet 1936 qui vient confirmer à point nommé la thèse de ceux qui, depuis des mois déjà, se plaisent à associer Front populaire, communisme et anarchie, les libéraux éprouvent des sentiments divergents dont leur presse, riche et diversifiée, se fait l'écho. Et pourtant la longue tradition anticléricale de celle-ci laissait supposer de sa part un soutien unanime et inconditionnel au gouvernement de Madrid en proie à une croisade soi-disant religieuse. Ainsi, si quelques journaux libéraux, tels que *La Dernière Heure* (de Bruxelles) ou *L'Express* (de Liège), condamnent sans délai la rébellion, récuse l'argument du péril bolchevique et tentent un examen impartial du "labyrinthe espagnol", d'autres organes, telles *La Gazette de Charleroi* ou *La Flandre libérale*, emportés par une fureur anticomuniste qui annule toute analyse sereine et pertinente de la réalité, manifestent une haine viscérale pour la République; dès le mois d'août 1936, *Le Flambeau*, une revue libérale prestigieuse, dénonce, sous la signature de "L'Astrolabe", l'ampleur inouïe des destructions et des atrocités commises par les "gouvernementaux"¹⁵⁵: "pas de Gouvernement à Madrid et à Barcelone, mais la tyrannie sanglante et tumultuaire de bandes d'assassins"¹⁵⁶! La conviction intime que Madrid est aux mains des hordes communistes et que la guerre civile est la conséquence logique de la politique de ce gouvernement depuis peu au pouvoir suffit pour que ces journaux présentent la dictature des généraux comme une solution préférable à l'établissement en Espagne d'une succursale du Komintern. Le spectre de la tyrannie soviétique -leitmotiv utilisé à tort et à travers- servira fréquemment de mauvais prétexte pour sacrifier les chances de la démocratie espagnole. Sans doute est-il bon de rappeler que le gouvernement de Frente popular ne comptait à l'époque aucun communiste dans ses rangs mais consistait en une coalition de libéraux et de socialistes, appuyés par un P.C. embryonnaire et un mouvement anarchiste qui, avant la guerre, ne jouait qu'un rôle secondaire. En Belgique, cette campagne de presse qui propage, partout où elle le peut, une peur irrationnelle du communisme, écartera du projet de Front populaire des milieux initialement favorables à l'alliance de toutes les forces antifascistes, tels les Jeunes Libéraux. Même *La Dernière Heure* du 16 septembre 1936 se prend à condamner "le Front populaire [qui] ferait le

¹⁵⁵ L'Astrolabe, "Cosas de España", *Le Flambeau*, n°8, août 1936, p.237.

¹⁵⁶ L'Astrolabe, "Les événements d'Espagne", *Le Flambeau*, n°9, septembre 1936, p.361.

jeu des fascistes et des communistes mais des fascistes surtout...” et compare l’“enfer bolcheviste” au “paradis fasciste”¹⁵⁷. Phobie du communisme et phobie du Front populaire se confondent.

Tenaillés entre leurs sentiments d’attirance ou de répulsion à l’égard du mouvement nationaliste, leur crainte d’un rexisme triomphant et la peur d’une coalition antifasciste de type Front populaire, les libéraux essaient de se situer sur l’échiquier idéologique: ils se feront les chantres de l’union démocratique “contre tous les extrémismes” et réprouveront les “mystiques” tant fasciste que communiste. Cette stratégie commune à tous n’implique nullement un accord en profondeur; tout au long de la guerre d’Espagne, des oppositions de cœur et d’esprit se maintiendront: la plupart de ceux qui, dès 1936, firent campagne contre Madrid ou prirent résolument le parti de Franco, salueront en 1939 la victoire nationaliste sur le communisme; ceux qui, au contraire, comprirent aussitôt les véritables mobiles de la sédition et stigmatisèrent la croisade sans pour autant encenser la cause républicaine, sentiront une estime croissante pour celle-ci. Paradoxe qui témoigne, s’il en était besoin, de l’incohérence des accusations de “complot communiste” et du caractère instinctif de la hantise du rouge, c’est au moment même où l’influence communiste s’y fait le plus sentir que la sympathie des libéraux pour le camp républicain atteint son paroxysme!

Le chapitre de la non-intervention fut assurément celui qui divisa le moins les libéraux: jamais cette politique ne fit l’objet d’aucune controverse au sein de leur parti. La presse libérale, si partagée sur d’autres points, refléta cette quasi-unanimité motivée principalement par le désir d’éviter coûte que coûte l’extension d’un horrible conflit. Néanmoins, si l’argument du maintien de la paix, invoqué par tous, était aussi sincère qu’estimable, il apparaît clairement que des motivations idéologiques très distinctes sous-tendaient cette prise de position commune: “Aux sentiments partagés des libéraux correspondent des manières très différentes de concevoir la non-intervention”¹⁵⁸.

L’idée incoercible que le marxisme était le seul à pouvoir mettre l’Europe à feu et à sang en incitait plus d’un à dénoncer l’aide militaire, principalement en provenance d’URSS, dont bénéficiaient les républicains, davantage qu’à s’indigner de l’appui massif apporté par les puissances de l’Axe aux factieux.

¹⁵⁷ Cité par Marc D’Hoore, “Les libéraux belges face à la guerre d’Espagne”, *RBHC*, XVIII, 1987, p.457.

¹⁵⁸ M. D’Hoore, *ibid.*, p.460.

Pour ceux qui considéraient que l'issue de cette lutte entre deux mystiques aussi répréhensibles l'une que l'autre serait inévitablement dramatique, il ne pouvait être question de remettre en cause la politique de neutralité adoptée par le gouvernement: la certitude que la fin du conflit signifierait nécessairement la victoire d'un mal sur un autre, excluait a fortiori toute idée d'intervention en faveur d'un des deux camps. D'après Marc D'Hoore, la volonté de sauvegarder la paix à tout prix, fût-ce aux dépens du combat antifasciste, conduira *La Dernière Heure* et *L'Express* à rester fidèles au principe de la non-intervention; s'il y eut, du côté libéral, des remises en cause de cette politique, elles furent rares et tardives¹⁵⁹. Pour José Gotovitch, le quotidien bruxellois modifia sa position: si, au départ, il appuyait le gouvernement légal tout en défendant le pacte de non-intervention, le journal comprit en 1938 qu'une Espagne italo-allemande, c'était la guerre assurée; dès lors, il combattit cette politique et, dans la foulée, s'opposa à la reconnaissance de Burgos¹⁶⁰.

Dans ce débat de haute tension autour de "Burgos", tandis que les membres des autres partis se prononçaient généralement en concordance directe avec leurs affinités idéologiques, les libéraux adoptèrent une ligne de conduite moins cohérente quoique parfaitement explicable: "Il n'y a pas eu, paradoxalement, de lien mécanique entre les sympathies des libéraux à l'égard des Républicains et leur attitude face à la question de Burgos"¹⁶¹. Si l'on excepte un petit groupe d'anti-franquistes réticents ou opposés à brader leurs principes antifascistes, c'est à l'unisson que les libéraux plaidèrent en faveur d'une représentation commerciale belge en Espagne nationaliste; pour eux, la défense des intérêts économiques devait prévaloir contre tout sentimentalisme idéologique. Chez beaucoup, il put donc y avoir un hiatus profond entre les sympathies politiques et la façon d'aborder la "question de Burgos". Des quotidiens hostiles à Franco (*La Flandre libérale* ou *L'Avenir du Tournaisis*) acceptèrent sans broncher la position défendue par le gouvernement et le puissant C.C.I.; la pression exercée sur les organes de presse par les milieux libéraux de l'industrie, du commerce et de la finance joua à cet égard un rôle plus que déterminant.

A côté de toutes les campagnes de propagande orchestrées par des groupes et des ligues de droite ou d'extrême droite, à côté de l'activité débordante de

¹⁵⁹ M. D'Hoore, *ibid.*, p.460.

¹⁶⁰ J. Gotovitch, *op. cit.*, p.515.

¹⁶¹ M. D'Hoore, *op. cit.*, p.461.

certaines personnalités qui se dépensèrent sans compter pour servir de courroie de transmission aux idéaux et aux prétentions des nationalistes, la véritable cheville ouvrière de l'action en faveur de Franco fut indiscutablement le discret mais très efficace *Comité de Défense des Intérêts belges en Espagne*; installé dans les locaux du C.C.I., il réclamera obstinément des autorités compétentes une politique "réaliste" dictée par les événements eux-mêmes. "C'est sur ce terrain économique que coïncidaient l'action et les intérêts des deux parties de l'iceberg de la droite belge, la visible avec la rhétorique de l'hispanité, de la défense de la civilisation chrétienne, avec des réflexes de peur aussi -Francis Balace rappelle à ce propos combien porta la phrase du *Peuple* "Après l'Espagne, la France; après la France, la Belgique" adroitement exploitée par les propagandistes de droite-, l'immergée qui représentait les vraies forces profondes de la contre-révolution"¹⁶².

Mince consolation pour les antifascistes: que des libéraux notoirement anti-franquistes se soient montrés favorables à l'établissement de relations commerciales entre Bruxelles et Burgos prouve peut-être leur bonne foi et l'authenticité, du moins chez certains d'entre eux, de l'argument économique. Contrairement aux catholiques chez qui il n'était à l'évidence qu'un fallacieux prétexte.

A l'écart des discussions acharnées portant sur la politique "espagnole" de l'Union Nationale, dans leur presse, dans leur parti et au Parlement, les libéraux surent transmettre l'impression d'une unité presque parfaite: c'est en bloc qu'ils appuyèrent la non-intervention, puis l'envoi d'un attaché commercial en Espagne nationaliste. Vus sous cet angle, ils étaient les adeptes les plus fermes de la politique de réalisme défendue par Spaak et les partenaires les plus stables de la tripartite. Ironie et mystère de la politique, ces fervents avocats de l'intérêt national, au nom duquel ils avaient lutté pour qu'un dénouement heureux soit trouvé à la crise de Burgos, exploitèrent, quelques semaines plus tard, ce même argument pour faire chuter le gouvernement...

Ne nous y trompons pas. Derrière la sérénité affichée foisonnaient les tensions; derrière l'apparente euphonie résonnaient de multiples désaccords. Face à une République laïque massacrée par des rebelles prétendant s'acquitter d'une mission divine et civilisatrice, l'éventail des sentiments intimes fut aussi complexe que varié. Des pro-franquistes aux pro-républicains en passant par

¹⁶² F. Balace, op. cit., p.689.

des tons plus neutres, la palette libérale était riche de nuances. Ajoutons-y ceux qui, apôtres d'une cause, se convertirent à l'abstention ou rejoignirent le clan adverse.

L'Université Libre de Bruxelles (U.L.B.)¹⁶³.

Malgré le rayonnement que le combat antifasciste y procure aux courants de gauche, l'Université Libre de Bruxelles, créée au XIX^e siècle par la franc-maçonnerie, reste profondément imprégnée des idées libérales. Elle sera le foyer où une importante frange laïque de la bourgeoisie, à la recherche de son "identité à gauche" à travers les questions brûlantes du moment, trouvera des moyens d'action et d'expression. Les efforts entrepris à l'époque pour créer un Front populaire et auxquels prennent part la Jeune Garde libérale (J.G.L.), les Etudiants libéraux ainsi que des parlementaires bruxellois de la même tendance, s'y concrétisent dans l'aide à l'Espagne républicaine. Pour sa part, la franc-maçonnerie, qui compte en son sein -où ne règne pas l'unanimité- de nombreux libéraux dont le ministre François Bovesse, sera fidèle à ses principes et évitera toute manifestation d'appui à l'un des deux belligérants¹⁶⁴. La présence de maçons facilitera néanmoins la création des C.V.I.A. qui, eux, prendront fait et cause pour Madrid¹⁶⁵.

En 1936, le Cercle du Libre Examen invite les Etudiants libéraux à prendre part au combat antifasciste en exprimant ouvertement leur opposition à Rex et à la Légion Nationale Universitaire; "Ni Rex ni Moscou", tel est leur slogan. Mais la plupart des universitaires sont plus préoccupés par leurs études et les examens

¹⁶³ Consulter Georgette Smolski, "L'U.L.B. devant la guerre d'Espagne", *RBHC*, XVIII, 1987, pp.419-446.

¹⁶⁴ Dans son article "La Franc-Maçonnerie et la guerre d'Espagne (1936-1939)" (*RBHC*, XVIII, 1987, pp.481-495), A. Miroir souligne "la division de la Maçonnerie quant à l'attitude à prendre à l'égard de la Guerre d'Espagne"(p.490), "l'extrême diversité des attitudes adoptées face au conflit. L'analyse des travaux des ateliers du *Grand Orient de Belgique* durant la période 1936-1938, confirme cette impression"(p.486); "Indépendamment du manque de coordination qui caractérisa l'organisation des secours, l'Association Maçonnique Internationale insista à diverses reprises sur le caractère purement humanitaire de son action, laquelle était en outre, exclusivement réservée aux Maçons ainsi qu'aux membres de leur famille. C'est d'ailleurs dans cette perspective que le *Grand Orient de France* publia, le 28 février 1939, une circulaire organisant le contrôle de la régularité des Frères réfugiés. Quelque deux mille personnes allaient ainsi trouver asile dans le Midi et en Afrique du Nord avant de s'engager définitivement sur les routes de l'exil. Somme toute, on le voit, si l'accord s'établit assez aisément sur l'envoi de secours aux seuls Maçons espagnols, c'est que cette action purement philanthropique n'impliquait nullement l'approbation de politique suivie par le Front populaire. Mieux, l'aide paraissait d'autant plus justifiée que les Frères espagnols appartenaient, généralement, selon l'expression du *Grand Orient de France*, aux opinions "modérées". L'accord cessait toutefois dès que l'on abordait les questions politiques. De ce point de vue, il me paraît justifié d'écrire que les Maçons réagirent bien plus souvent en fonction de leur origine sociale qu'en raison du projet humaniste auquel ils croyaient adhérer!"(p.495).

¹⁶⁵ J. Gotovitch, op. cit., pp.515-516.

de juin que par les agitations sociales et politiques qui ont lieu extra-campus. Les convulsions de l'été et le dynamisme de certains Cercles parviendront cependant à secouer partiellement cette apathie générale. Dès la rentrée académique, des journaux estudiantins publient des articles de réflexion et d'information sur la situation en Espagne et se font l'écho des appels à l'aide lancés par certaines organisations républicaines. Les conférences et les manifestations auxquelles participent des personnalités politiques de gauche telles que Marie Spaak, Xavier Relecom, Isabelle Blume ou Louis de Brouckère -ces deux derniers reviennent d'un voyage en Espagne- ne touchent encore que les étudiants préalablement politisés.

Plusieurs événements auront néanmoins un impact considérable sur le monde universitaire: la mort de Pierre Brachet, un ancien étudiant de droit issu d'une illustre famille de médecins et de scientifiques de l'U.L.B., parti comme correspondant du *Peuple*, engagé du côté républicain et tué le 11 novembre 1936 devant Madrid, ébranlera de nombreuses consciences; le départ pour l'Espagne du docteur Fernand Neuman, professeur de chirurgie, et son action en faveur des gouvernementaux en feront également réfléchir plus d'un.

A partir de janvier 1937, les appels à la solidarité se multiplient et l'aide humanitaire s'organise timidement. Au printemps, informée de la destruction de Guernica par la Légion Condor, la population bruxelloise répond généreusement aux collectes organisées par les étudiants au profit des victimes innocentes de la guerre: à l'exception de la part que la Croix-Rouge -organisation apolitique et neutre- réserve aux nationalistes, les fonds récoltés sont destinés à deux homes d'enfants: le premier, situé à Castalla -à quarante kilomètres d'Alicante-, fondé et tenu par Madame Brachet, abrite une cinquantaine d'orphelins dont les pères combattirent aux côtés du jeune Belge dans la Brigade "El Campesino"; le second, ouvert par le *Comité International de Coordination pour l'Aide à l'Espagne républicaine*, se trouve à Can Toni Gros en Catalogne.

Pendant l'été 1937, émissaires de l'Association Générale des Etudiants, quelques universitaires et anciens de l'U.L.B. se rendent en Espagne; chargé de vêtements d'enfants, de couvertures et de vivres, leur camion met le cap sur les deux homes mentionnés. Sur place, Madame Brachet encouragera ces jeunes idéalistes à poursuivre les actions de solidarité ainsi qu'à sillonner le pays afin d'être, à leur retour en Belgique, les porte-parole d'une population qui résiste avec ordre et courage à la gangrène fasciste. Ainsi, durant trois semaines, ils

découvriront l'Espagne républicaine et y recueilleront des témoignages ainsi qu'une riche documentation. Outre l'aide apportée, cette expédition servira aussi à modifier bien des mentalités, à commencer par celle de quelques-uns des participants. Le fait de placer leur action humanitaire, en mai 1937, sous le patronage de la Croix-Rouge témoignait de leur volonté de ne lui conférer aucune dimension politique; quelques mois plus tard, leur vision des choses avait considérablement évolué: la ténacité d'un peuple luttant héroïquement pour défendre des libertés loyalement conquises les avait persuadés du bien-fondé de son combat; désormais toute l'aide serait acheminée du même côté. Bien entendu, il leur fallait avant tout convaincre une communauté universitaire encore trop passive.

A la rentrée 1937, un *Comité Etudiantin d'Aide à l'Espagne Républicaine* se charge de récolter des fonds pour subvenir aux besoins des deux homes. Les réactions sur le campus sont dans l'ensemble positives, surtout de la part des étudiants communistes et socialistes, partisans de la première heure, auxquels se sont joints des libéraux antifascistes; les Etudiants libéraux, eux, se montrent plutôt hésitants. En 1936-1937, influencés par le climat d'anticommunisme régnant dans le pays comme par l'évolution interne du camp républicain où le poids des communistes s'est nettement accru, beaucoup de ces jeunes libéraux, même antifascistes, acceptaient sans peine l'équation "Front populaire=Moscou" et affichaient une prudence qui les retenait de transformer leur condamnation du soulèvement militaire en une apologie du gouvernement républicain. Malgré ce flottement, il n'y eut jamais de réelle brèche dans la solidarité estudiantine, d'autant plus que la majorité de ces étudiants expérimenteraient une mutation assez rapide. En effet, à partir de 1937, le Cercle des Etudiants libéraux amorce un virage à 180°: après une première phase de "neutralité" et une deuxième de "compréhension", dès 1938, ces mêmes étudiants, en collaboration étroite avec les autres Cercles de l'U.L.B., s'engagent dans l'action politique et humanitaire en faveur de l'Espagne loyale¹⁶⁶.

Mais nous n'en sommes qu'à la rentrée 1937. Afin de gagner l'opinion estudiantine à sa cause, le *Comité d'Aide* lance plusieurs actions: du 27 novembre au 5 décembre 1937, il organise une exposition sur l'Espagne républicaine et ses réalisations en matière sociale, d'instruction publique et de développement

¹⁶⁶ Concernant cette évolution, consulter Marc D'Hoore, *Les libéraux belges face à la guerre civile espagnole*, mémoire de licence en histoire présenté à l'U.L.B., 1984-1985, pp.145 et suivantes.

démocratique; la plupart des documents exhibés sont ceux ramenés l'été précédent par les étudiants.

Soutenue par le Cercle du Libre Examen, l'Association Générale des Etudiants reçoit du gouvernement espagnol l'autorisation de déléguer sur place quelques étudiants-observateurs. A l'invitation de l'Union fédérale des étudiants espagnols, une délégation pluraliste, composée de manière à ce qu'y figurent les diverses opinions et tous les Cercles facultataires, effectue un périple du 18 décembre 1937 au 5 janvier 1938; les jeunes Belges, qui jouissent d'une liberté totale pour établir les contacts souhaités, visitent Barcelone, Valence et Madrid. Leur rapport de quarante-huit pages¹⁶⁷ est publié en février et les "Réflexions" auxquelles s'y livre Georges Marcq, le nouveau président des Etudiants libéraux, constituent, aux yeux de certains, l'aspect fondamental de ce séjour: parti en critique du gouvernement républicain, le jeune responsable libéral lance, dès son retour à Bruxelles, un vibrant appel à la "compréhension".

L'impact de ce voyage et de son suivi sera considérable: les étudiants sont de plus en plus nombreux à se rallier au camp pro-républicain; les récoltes de fonds s'en ressentent positivement et de nouvelles initiatives voient le jour. Le 13 mai, au moment même où à Genève, devant le Conseil de la S.D.N., Alvarez del Vayo, ministre des Affaires étrangères de la République, demande qu'un terme soit mis à la non-intervention violée impunément par les puissances de l'Axe, les étudiants en grève se réunissent devant la Cité Universitaire. Et tandis que des manifestants dans les rues de la capitale exigent du gouvernement qu'il cesse d'entériner cette politique, une délégation d'étudiants, parmi lesquels Luc André pour les libéraux, se rend chez le Premier ministre Janson.

A la rentrée, les actions de solidarité, poursuivies durant l'été, reprennent de plus belle. L'U.L.B. relève notamment le défi lancé, lors du deuxième Congrès Mondial de la Jeunesse, par les étudiants américains à leurs homologues européens -il concerne les sommes d'argent à envoyer sous forme de vivres aux enfants espagnols entre le 15 octobre 1938 et le 15 janvier 1939- et se classe troisième derrière Cambridge et Oxford¹⁶⁸.

¹⁶⁷ *Rapport d'une délégation d'étudiants de l'Université libre de Bruxelles sur son voyage en Espagne -18 décembre 1937 - 5 janvier 1938*, publié par les Etudiants de l'Université de Bruxelles, Comité d'Aide à l'Espagne républicaine.

¹⁶⁸ Dans *L'Aide des Etudiants de l'Université de Bruxelles aux Enfants d'Espagne*, une brochure publiée le 1er janvier 1939, les étudiants de l'U.L.B. rappellent leurs actions en faveur des enfants espagnols, en annoncent de nouvelles et lancent un vibrant appel à la solidarité.

En janvier 1939, le *Comité d'Aide* présente au gouvernement belge une pétition signée par un bon millier d'étudiants et de professeurs de l'U.L.B. -dont les libéraux- réclamant une aide matérielle urgente pour la population civile espagnole, l'hébergement des enfants réfugiés de Barcelone ainsi que la levée immédiate de l'embargo sur les armes à destination de l'Espagne. Fin du mois, lors d'une manifestation contre la non-intervention, une délégation d'étudiants, représentant les différents courants politiques présents à l'U.L.B., est reçue par le Premier ministre Spaak.

Parmi les questions sensibles du moment, celle de l'envoi d'un agent à Burgos ne pouvait laisser le monde étudiant indifférent. Dès le 2 novembre 1938, les Etudiants libéraux protestent énergiquement auprès de Spaak contre toute reconnaissance, déguisée ou non, de Burgos et réfutent l'argument économique. Fin du mois, une déclaration commune de tous les Cercles fait appel "aux représentants de tous les partis démocratiques et particulièrement aux membres du Comité Permanent du Parti libéral et aux délégués du Congrès du P.O.B. pour qu'ils s'opposent à cette reconnaissance qui serait un acte d'approbation à l'invasion étrangère en Espagne"¹⁶⁹.

Après l'établissement des relations entre Bruxelles et Burgos survenu en janvier 1939, les *Cahiers du Libre Examen* expriment leur écoeurement tout en publiant les justifications gênées du professeur Rolin: en acceptant à contre-cœur cette reconnaissance, les socialistes se sont maintenus au gouvernement, ce qui leur permet de dénoncer plus efficacement l'intervention italienne!

Quoi qu'il en soit, le garrot fasciste aura tôt fait d'étouffer définitivement la démocratie espagnole. La défaite républicaine sera ressentie comme un échec personnel par de très nombreux étudiants; ne s'étaient-ils pas en effet, depuis plusieurs années parfois, livrés corps et âme à cette noble cause? Certes, une vague de pessimisme se fit sentir chez certains mais le moment n'était pas venu de baisser les bras; de nouvelles tâches, tout aussi essentielles, les attendaient: poursuivre l'aide financière indispensable à l'ouverture et à l'entretien des homes en Belgique dont Madame Brachet s'occupait à corps perdu; encourager les professeurs, les parents et les anciens étudiants à recueillir chez eux des enfants espagnols; atténuer, grâce à la solidarité étudiante, les conditions de vie réservées aux étudiants espagnols dans les camps de réfugiés du sud de la

¹⁶⁹ Cité par M. D'Hoore, *Les libéraux belges face à la guerre civile espagnole*, p.244.

France; dénoncer la lâcheté et l'hypocrisie des démocraties occidentales face au fléau totalitaire,...

A la question de savoir s'il y eut une spécificité de l'U.L.B. face au conflit espagnol, Georgette Smolski répond: "Incontestablement. Dans cette université de tendance libérale et anti-cléricale, où les gauches n'étaient pas majoritaires, le principe du libre examen avait donné dès 1935-36 un élan particulier à l'intérêt critique, puis à la sympathie et à l'action des étudiants pour l'anti-fascisme, face à la montée de Rex et du V.N.V."¹⁷⁰.

Comparée aux autres institutions universitaires de l'époque, l'U.L.B. fut la seule à serrer progressivement les rangs pour secourir l'Espagne démocratique. L'absence de toute représentation catholique et l'exclusion de l'extrême droite faisaient de l'attitude des Etudiants libéraux le centre du débat. Des Cercles bien organisés et présidés par des leaders tolérants et disposés à débattre en toute franchise facilitèrent le brassage et la confrontation des diverses tendances et opinions; l'enthousiasme des uns se transmet progressivement à l'ensemble. La masse de la population universitaire passa peu à peu d'une indifférence totale ou d'une vague sympathie pour le gouvernement de Madrid à une prise de position nettement plus engagée, avançant et influençant souvent l'opinion publique.

A partir du ralliement des libéraux, les divers courants politiques purent y conjuguer leurs efforts et l'aide apportée aux républicains n'en fut que plus efficace. Il faut cependant se garder de confondre cette magnifique cohésion estudiantine face au fascisme avec un quelconque embryon de Front populaire belge.

En 1952, à l'occasion du XXI^e anniversaire de la République espagnole, l'Association Générale de Etudiants et le Cercle du Libre Examen de l'U.L.B. rappellent, dans un document de quatre pages, la grande et généreuse tradition antifranquiste de leur institution, son appui à la cause de la liberté du peuple espagnol et l'engagement de cette Université, dès l'année 1936 et jusqu'à l'heure actuelle, dans le vaste mouvement de solidarité internationale. Ils y condamnent une fois de plus la dictature franquiste; ils y dénoncent la volte-face honteuse de l'O.N.U. le 4 novembre 1950 ainsi que l'aide militaire et matérielle octroyée à l'ancien complice de Hitler par ceux-là mêmes qui auparavant le vitupéraient; ils s'y souviennent des actions entreprises pendant et après la guerre civile pour manifester contre les odieux camouflets infligés à un peuple qui préfère

¹⁷⁰ Georgette Smolski, op. cit., p.444.

“mourir debout que de vivre à genoux”. Le texte se termine par un appel à tous les démocrates pour qu’ils réaffirment leur profonde solidarité avec l’action héroïque de ce peuple et protestent contre tout geste en direction de Franco. Une telle alliance ne pourrait que déshonorer la cause de la liberté.

4. Le mouvement rexiste.

D’après Walter De Bock, “Une intense propagande anticomuniste, tant dans les médias conservateurs modérés que dans ceux d’extrême-droite, présenta [...] en Belgique, au cours des années trente, l’Ordre Nouveau et le fascisme sous un jour favorable, comme un rempart contre le péril rouge, éveillant ainsi des sympathies pour le fascisme. La direction de l’Eglise au Vatican s’accommoda finalement fort bien du régime de Mussolini, et le dictateur portugais Salazar instaura son Ordre Nouveau avec la bénédiction expresse de l’Eglise, ce qui suscita à l’époque d’importants mouvements de sympathie envers ces deux régimes dans les cercles universitaires de Louvain./ Et lorsqu’en 1936 le général Franco déclencha la guerre civile contre le gouvernement démocratiquement élu de la République espagnole, cela déclencha [...] une énorme campagne de la droite catholique contre “les rouges” qui passaient leur temps pillant les églises et assassinant prêtres et nonnes. Ceci renforça encore les sympathies pour le fascisme à travers une propagande anticomuniste peu scrupuleuse. Une partie non négligeable de la hiérarchie catholique en Belgique participa à cette nouvelle croisade”¹⁷¹.

Mouvement d’Action catholique à son origine, Rex défend en politique extérieure deux idées dont il n’a nullement le monopole: l’anticommunisme et la neutralité de la Belgique.

Lorsqu’en février 1936, le Frente popular gagne les élections législatives, Léon Degrelle tente de minimiser le succès de cette “concentration quelque peu factice et qui déjà se décompose”¹⁷². Cette victoire de la gauche met toutefois un point final au culte voué jusqu’alors à Gil Robles et à sa Confederación Española de Derechas Autónomas (C.E.D.A.); dès lors, Rex vilipendera le tribun catholique dont le recours au style fasciste est rendu responsable de la défaite. Pour le Chef rexiste, fort de son triomphe électoral du mois de mai et dont la campagne “Rex

¹⁷¹ Walter De Bock, *Les plus belles années d’une génération. L’Ordre Nouveau en Belgique avant, pendant et après la Seconde Guerre Mondiale*, Bruxelles, Ed. EPO, 1983, p.45.

¹⁷² Cité par F. Balace, op. cit., p.570.

ou Moscou” bat son plein, le soulèvement franquiste est une aubaine dont il entend tirer parti. Ainsi, dans son *Pays Réel* du 20 juillet, signe-t-il un article intitulé: “Les gauches au pouvoir, c’est la guerre civile!”. L’amalgame y est de rigueur: socialisme et communisme passent ensemble à la moulinette¹⁷³. Durant plusieurs mois, les informations et les opinions diffusées par Rex sur les événements espagnols et le *Frente Crapular* ne diffèrent point de celles que les lecteurs trouvent dans la plupart des publications de droite. Degrelle fait feu de tous bords; pour lui, le peuple espagnol est victime “non pas tellement de sa propre erreur -bien compréhensible”, mais de “l’incurie criminelle des élites qui, par leur inconscience, leur manque de cœur et leur bêtise satisfaite, ont fait le lit de la révolution moscoutaire./ L’Espagne se débat, pour s’en dégager, dans les soubresauts abominables; des dizaines de milliers d’Espagnols sont tombés dans des luttes fratricides. On a vu se déchaîner les plus basses passions des hommes, décapiter des prêtres, porter leur tête dans les rues sur des plats d’argent, insulter et souiller publiquement des religieuses, fusiller par centaines, à la mitrailleuse, des gamins de quatorze à dix-huit ans. Et pour arriver à quoi?”¹⁷⁴. Pour mettre fin à “l’aveuglement social des élites”, Degrelle préconise “une révolution: celle de Moscou ou la nôtre”¹⁷⁵.

Au Parlement aussi, l’Espagne motivera de violentes altercations entre les députés rexistes et le gouvernement, plus spécialement sa composante socialiste. En novembre 1936, c’est sans doute en tant que membre des commissions de la Défense nationale et de l’Intérieur que le député Horward interpelle violemment le gouvernement sur les affaires de recrutement et de trafics d’armes et propose des modifications du code pénal. Les rexistes ont trouvé leur cheval de bataille, et leur cible préférée se nomme Jean Delvigne¹⁷⁶. Bien entendu, dénoncer les “marchands de canons” et les “charognards”¹⁷⁷ forçait Rex à faire preuve d’une neutralité totale et à exiger des poursuites contre tous ceux, de droite ou de

¹⁷³ Louis Dambois, *L’Espagne sous la terreur*, Bruxelles, Editions Rex, 20 août 1936.

¹⁷⁴ “Rex ou Moscou?”, *Le message de Rex*, imprimé en Belgique, le 10 septembre 1936, pp.29-30.

¹⁷⁵ “L’aveuglement social des élites”, *Face au danger*, Ed. Rex, 1936, pp.8-10.

¹⁷⁶ *La traite des rouges*, Bruxelles, Editions Rex, s.d.; il s’agit d’une compilation de

“Documents établissant que Jean Delvigne, secrétaire général du P.O.B.:

1. a recruté des hommes pour l’Espagne en infraction de l’article 123 du code pénal;
2. a violé l’accord de non-ingérence auquel a adhéré la Belgique;
3. a trafiqué du matériel de guerre au profit du Frente Popular;
4. a encaissé 99,995.60 fr. d’un député rouge de Malaga.

Les documents prouvent d’autre part, les agissements inadmissibles du Secours Rouge International en Belgique et la soumission à cet organisme du Consulat d’Espagne à Bruxelles”.

¹⁷⁷ *Le Pays Réel*, 24 septembre 1936.

gauche, qui enfreignaient la politique de non-intervention directe ou indirecte. En janvier 1937, l'affaire de Borchgrave donne lieu à une belle empoignade; Degrelle reproche au gouvernement son manque de zèle et la maladresse avec laquelle il traite l'affaire. Quinze mois plus tard, en mars 1938, alors que tout semblait oublié, le député Horward exhume momentanément le cadavre.

Le 10 février 1937, interpellant Camille Huysmans -celui que Vandervelde appelle "ce vieil internationaliste"¹⁷⁸- à propos de son récent voyage en Espagne républicaine à la tête d'une délégation de parlementaires socialistes -ce qui constitue aux yeux de certains une manifestation incompatible avec ses fonctions de président de la Chambre d'un pays neutre-, le rexiste Pierre Daye, qui témoigne pourtant ses sympathies dans des groupes pro-franquistes, déclare: "Nous sommes remplis d'horreur en lisant tous les jours les faits qui se passent là-bas. Je ne prends ici parti ni pour l'un ni pour l'autre camp"¹⁷⁹. Profession de foi caractéristique des prises de position rexistes du moment, puisque, jusqu'au printemps 1937, le mouvement de Degrelle se montre très prudent à l'heure de louer Franco et ses sbires et s'interdit de participer à toute action en leur faveur. Une telle circonspection s'explique par le désir de Degrelle de cesser d'alimenter ses ennemis en armes dialectiques: prendre ouvertement fait et cause pour les nationalistes, n'était-ce pas confirmer l'hypothèse d'une conjuration fasciste internationale orchestrée par Hitler et dont les vassaux belge et espagnol seraient les hommes de main?

En avril 1937, Degrelle, qui prétend transformer en plébiscite pour sa propre personne une élection partielle à Bruxelles, change de registre: un tract fait de Gil Robles le fascisant, l'allié des "socialo-communistes et des judéo-maçons"¹⁸⁰. On assiste à l'évidente radicalisation et fascisation du mouvement; désormais, c'est avec une force et une ténacité redoublées que Rex invective les rouges espagnols et encense leurs adversaires. Franco est proclamé "apôtre" de la croisade antimarxiste: "Vive Franco! Honneur à ceux qui sont morts pour arrêter la barbarie rouge"¹⁸¹.

¹⁷⁸ E. Vandervelde, *Carnets*, p.47.

¹⁷⁹ Cité par F. Balace, *op. cit.*, p.572. Pour ce qui concerne l'action pro-franquiste de Pierre Daye, voir le chapitre sur les écrivains et la presse.

¹⁸⁰ F. Balace reproduit le tract dans son intégralité (*op. cit.*, pp.570-571, n.5).

¹⁸¹ *Le Pays Réel*, 3 avril 1938 (cité par F. Balace (*ibid.*, p.573) et Jean-Michel Etienne, *Le Mouvement rexiste jusqu'en 1940*, Paris, Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, n°165, Armand Colin, 1968, p.116).

Les thèmes éternellement ressassés de l'anticommunisme, des atrocités perpétrées par les rouges et de la défense des catholiques espagnols, sont bientôt complétés par ceux de l'identification idéologique de Rex à la Phalange¹⁸². Dans *Le Pays Réel* du 11 mai 1937, Degrelle dénonce "la Franc-maçonnerie, tyran de l'Espagne".

Si les positions adoptées par Rex ne sont guère originales au sein de la droite et de l'extrême droite belges, ce qui l'est bien davantage, c'est l'objectif poursuivi: plus que de défendre les thèses franquistes proprement dites, il s'agit pour Rex de se servir du conflit espagnol comme d'un outil de propagande en politique intérieure et de semer la zizanie entre les partis traditionnels associés dans l'Union Nationale. A cet effet, Degrelle exploitera avec habileté le slogan socialiste dénonçant la menace fasciste pour l'appliquer au "mirage marxiste": "Hier l'Espagne, aujourd'hui la France, demain la Belgique", imprime cynique le "Peuple". C'est exact. Nous y passerons, nous aussi, à moins d'un redressement immédiat¹⁸³. "Ce furent d'abord, après la folie des élections espagnoles, les élections françaises envoyant un bloc de quatre-vingts députés communistes, dans un pays célébré jadis pour sa mesure et son bon sens. Ce furent les élections belges ensuite, triplant les effectifs des entrepreneurs de Moscou. [...]. Elections d'abord. Grèves ensuite. Émeutes, enfin, et guerre civile. Le scénario établi en trois points se déroule avec une précision frappante, de Madrid à Bruxelles, chaque fois". Le remède? "CANALISER TOUTES LES FORCES SAINES DU PAYS dans nos organisations rexistes, [...], essayer d'éclairer encore, pendant les mois qui nous restent, les masses empoisonnées par le marxisme [...]"¹⁸⁴.

Dans certaines circonstances, Degrelle marque des points; dans d'autres, ses maladresses infantiles lui font perdre des plumes: ainsi, en janvier 1938, lorsqu'il accuse certaines personnalités de trafic d'armes au profit des armées républicaines, preuve est faite que les documents qu'il présente concernent une autre affaire! Une nouvelle campagne "espagnole", qui ne contribuera guère à rehausser son prestige déjà bien entamé, est celle, préparatoire aux élections communales d'octobre 1938, pendant laquelle il exhibe au cours de ses meetings quelques rescapés des Brigades internationales qui prétendent sur l'honneur y avoir été enrôlés de force; l'un d'eux, un certain Lemoine, sera arrêté une

¹⁸² *Le Pays Réel*, 23 avril 1937.

¹⁸³ "Rex ou Moscou?", *Le message de Rex*, p.30.

¹⁸⁴ "Voulez-vous subir le sort de l'Espagne?", *Face au danger*, pp.23-25.

première fois en mars 1939 pour propagande nazie, une seconde fois en janvier 1940 pour espionnage; les adversaires de Léon Degrelle ne laisseront pas passer l'occasion de remuer le couteau dans la plaie.

Afin de ne pas irriter les responsables politiques belges et d'accélérer la reconnaissance officielle de son gouvernement -exigée par Rex-, Franco refusa à plusieurs reprises de recevoir Degrelle. Et même lorsque la victoire des armées nationalistes était assurée et la reconnaissance *de jure* devenue inévitable, il fallut encore de longues négociations et une invitation de la Phalange pour que le prosélyte du caudillo puisse réaliser son vieux rêve: au mois de février 1939, c'est comme envoyé spécial de l'hebdomadaire français *Gringoire* que Degrelle séjourne une dizaine de jours en Espagne, pendant lesquels il rencontre enfin le generalísimo. Son ambition, clairement annoncée par la presse rexiste, de s'y présenter comme "ambassadeur de Belgique", sa volubilité et son "hypertrophie du moi" engendreront des réactions de surprise et d'impatience¹⁸⁵. Le 2 mars, les lecteurs du *Pays Réel* et de *Gringoire* pourront lire dans "La fin des Rouges" les enseignements que Degrelle tire de son voyage.

A l'exception de Pierre Daye dont nous reparlerons dans le chapitre suivant, aucune personnalité rexiste de premier plan ne prêta un concours actif aux oeuvres organisées par les groupes de pression pro-franquistes; ce n'est qu'à la fin 1938 que quelques journalistes ou mandataires de Rex collaborent à l'*Information Espagnole* ou à l'*Union Hispano-Belge*.

III. L'AIDE BELGE À L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE.

1. L'aide humanitaire.

Comme le laissait déjà soupçonner la formidable mobilisation des étudiants de l'U.L.B., l'aide que de nombreuses personnalités et organisations démocrates belges apportèrent à l'Espagne républicaine fut diverse, originale et abondante. Le mouvement général de solidarité qui se manifesta à l'époque dans toutes les provinces du royaume est, sans conteste, ce qui traduit le mieux la manière dont ce conflit y était perçu et vécu; la libéralité et le dévouement extraordinaire de

¹⁸⁵ Cité par F. Balace, op. cit., p.579. José Streel, "L'Ambassadeur de Belgique en Espagne Léon Degrelle", *Le Pays Réel*, 8 février 1939; Streel y insiste sur le fait qu'un grand défilé militaire eut lieu en l'honneur de Degrelle. Concernant les divers incidents, consulter *Pourquoi ?*: "Son Excelzwanze Léon Degrelle" (10 février 1939) et "Le collégien de Burgos" (7 mars 1939) d'après des confidences de Paderos, secrétaire du cabinet diplomatique de Queipo de Llano.

beaucoup -fréquemment des plus humbles- ne sont-ils pas en fin de compte le témoignage le plus éloquent et le plus palpable de ce que fut la "sensibilité à l'Espagne" de ce "peuple de gauche"¹⁸⁶?

Dans sa micro-étude sur "Le P.O.B. liégeois et la guerre d'Espagne"¹⁸⁷, Linda Musin-Flagothier signale que, dès le début des hostilités, la *Fédération Générale des Syndicats de Liège* lança les premières souscriptions en faveur de l'Espagne démocratique; au total, il y en aura une bonne quarantaine. Quand il s'agit de trouver des fonds pour soutenir une cause noble et juste, l'imagination peut faire des miracles et la foi soulever des montagnes; les moyens les plus variés sont alors mis en oeuvre: les sorties-collectes -plus de deux cents pour le seul arrondissement de Liège-, les expositions antifascistes, les manifestations sportives, les tombolas, les soirées artistiques, les concours de chants de coqs, les exhibitions de chiens policiers, les bals, les galas de boxe, le ramassage du *Pays Réel* -le "torchon" fasciste- revendu comme "vieux papier", la vente de la jarrettière de la mariée,... Tout au long de la guerre, des vêtements chauds, des vivres et des médicaments sont récoltés; du matériel scolaire, destiné à équiper les centres culturels ouverts par les républicains, est rassemblé. Même si ces campagnes connurent des hauts et des bas, l'effort spontané et considérable engagea l'ensemble des organisations ouvrières du bassin liégeois.

Durant la première année, l'esprit de Front populaire et de communion des forces progressistes souffle fort du côté de la Cité ardente: communistes, socialistes, responsables d'associations démocratiques et antifascistes organisent conjointement de nombreux meetings et conférences afin de tenir la population au courant des événements; de Brouckère se rend dix-neuf fois dans la région liégeoise! Par la suite, ces rassemblements se feront plus rares.

De janvier à octobre 1937, la générosité des Liégeois sera très souvent sollicitée, spécialement en vue d'envoyer du matériel médical, des lits et des ambulances à l'hôpital d'Onteniente près de Valence.

L'aide médicale.

Dans "Hommes et choses: au secours de l'Espagne. Onteniente", un article publié par *La Dépêche de Toulouse* le jeudi 10 mars 1938¹⁸⁸, Emile Vandervelde et

¹⁸⁶ J. Gotovitch, op. cit., p.522.

¹⁸⁷ Linda Musin-Flagothier, "Le P.O.B. liégeois et la guerre d'Espagne", *RBHC*, XVIII, 1987, pp.315-341.

¹⁸⁸ Reproduit dans les annexes des *Carnets*, pp.144-148.

sa femme, après avoir rappelé la satisfaction légitime des deux Internationales socialistes, la syndicale et la politique, pour leur rôle actif dans la défense de la démocratie espagnole, soulignent le fait que, sur place, "l'action socialiste internationale ne laisse pas d'être quelque peu éclipsée par la publicité propagandiste intensive du parti communiste, du Comintern et des organisations telles que le Secours rouge". Cette méconnaissance de leurs actions et de leurs réalisations, le couple Vandervelde l'impute aux démocrates socialistes eux-mêmes qui, par modestie, discrétion ou phobie de la réclame politique, préfèrent, semble-t-il, travailler dans l'ombre. Comme preuve concrète et tangible de cette situation, ils signalent et déplorent "l'attitude discrète de nos *Informations internationales* et, en général, de la presse socialiste, à l'égard de cette oeuvre splendide qu'est l'hôpital militaire organisé par les Internationales, en liaison avec le gouvernement espagnol, à Onteniente". Pendant leur séjour en Espagne, c'est à leur demande expresse que les Vandervelde purent visiter cet hôpital modèle, fleuron des services sanitaires des armées républicaines; émerveillé de ce qu'il venait d'y découvrir, leur guide et compagnon de route, le capitaine Castillo, leur déclara spontanément sa résolution de tout entreprendre pour que ce centre soit visité à l'avenir par toutes les délégations étrangères. La deuxième partie de ce reportage consiste en une description de cet hôpital -ex-collège de jésuites mis à la disposition des Internationales socialistes par le gouvernement républicain- et en une mise en relief de la part prise par les socialistes belges dans son organisation. Relevons-en quelques passages:

"L'hôpital peut recevoir 700 malades. Lors de notre visite, en février, il abritait environ 500 blessés, tous espagnols, dont un bon nombre arrivait de la bataille de Teruel. L'organisation médicale est digne de tous les éloges. Elle a été mise sur pied pendant le printemps 1937, par le docteur Marteaux, député socialiste de Bruxelles, qui, membre des plus actifs du bureau de la commission d'assistance publique de Bruxelles a, en matière d'hôpitaux, une compétence qui fait autorité, et par le docteur Neuman, professeur de chirurgie à la Faculté de médecine de Bruxelles et chef du service clinique universitaire de chirurgie aux hôpitaux de Bruxelles. [...].

Sans phrases, tout simplement, [Neuman] est allé mettre sa science et son habileté opératoire au service des combattants d'Espagne. [...]. Un délégué de l'I.O.S. et de la F.S.I. -ce fut d'abord Jean Delvigne, secrétaire du parti ouvrier belge, puis Spinoy, autre Belge, secrétaire de la Fédération socialiste de Malines,

et c'est maintenant un Français, notre camarade Dupérier- assure la direction administrative et le contact tant avec le ministère espagnol de la Défense nationale qu'avec les grandes organisations dont le travail persévérant a assuré à la fondation et assure l'existence de l'hôpital. Qu'il est émouvant de lire, sur tel autoclave, sur tel matériel d'opérations, qu'ils ont été offerts par les travailleurs de Birmingham, par les métallurgistes de Charleroi, par tous ces syndiqués pour qui la solidarité internationale est une vivante réalité.

Il a fallu trouver des infirmières. Elles sont là: Belges solides et réfléchies; Cubaines [...]; Suédoises [...]; Polonaises [...]; Espagnoles [...].

Le résultat? La perfection même. [...].

En terminant, qu'on nous permette de citer -non sans quelque orgueil- les textes gravés sur deux plaques, à l'entrée de l'hôpital:

"En souvenir du peuple socialiste belge et de ses organisations ouvrières, qui ont contribué, dans un effort magnifique de solidarité internationale, à la réalisation de cette institution.

"Aux travailleurs espagnols, aujourd'hui soldats de la République, blessés en défendant la Justice et la Paix du monde contre la domination militaire fasciste, les travailleurs de tous les pays, organisés dans la Fédération syndicale internationale et dans l'Internationale ouvrière socialiste, offrent cet établissement sanitaire".

Le service médical républicain put compter sur la collaboration d'autres Belges¹⁸⁹. Comme Jean Delvigne et Antoine Spinoy¹⁹⁰, l'avocat communiste Bob Claessens y exerça des fonctions essentiellement administratives: en avril 1937, il est envoyé en Espagne par le S.R.I., en compagnie de Bruno Steyaert et d'Olson, afin d'unifier l'aide sanitaire et de remettre une organisation rationnelle au Service de santé militaire¹⁹¹. Seul Belge parmi les 234 médecins des Brigades

¹⁸⁹ A. De Smet, op. cit., pp.57-58.

¹⁹⁰ Parti le 6 février 1937, Jean Delvigne restera en Espagne jusqu'en août 1937, date à laquelle il sera substitué par Antoine Spinoy.

¹⁹¹ Colette Fontaine, *Bob Claessens. Le temps d'une vie*, Bruxelles, Fondation "Bob Claessens" fonds & les Editions du Cercle d'Education Populaire a.s.b.l., 1977. Parmi les témoignages cités par Colette Fontaine (p.97), retenons celui de J.I.: "*Comme nous pénétrons en Espagne, les bombardiers allemands achèvent de détruire Durango. Les premières nouvelles nous parviennent à Port Bou: Quarante avions durant la grand-messe... l'abbé Morilla est trouvé mort sous les décombres de l'autel... il tenait encore le calice... une procession de nonnettes mitraillée par des avions de chasse volant en rase-motte.*" C'est ainsi que ces messieurs défendent la culture occidentale et chrétienne. Plus tard nous parviennent les détails plus complets et nous pouvons dresser un tableau d'ensemble: au cours de trois bombardements, la ville a été entièrement détruite. Elle se trouvait à 60 km du front et n'offrait aucun objectif militaire. On a retiré des ruines 300 morts et 2500 blessés. Ce fut là notre premier contact avec le fascisme. Nous sommes venus en Catalogne et en Espagne pour étudier sur place les possibilités d'une accentuation de la solidarité internationale envers ce

internationales proprement dites, le docteur René Dumont opéra durant une bonne partie du conflit: sorti de l'U.L.B. en 1936 sans s'y être jamais signalé par une quelconque activité politique, il arrive dès le mois de novembre à Albacète où il constitue le service de santé des Brigades; pendant la bataille de Teruel, il s'en va créer un hôpital de premier échelon à Benicassim avant de se voir confier la responsabilité du service chirurgical des Brigades; il s'y occupera plus particulièrement de la XV^e Brigade anglo-américaine; rappelé en service par l'armée belge en mai 1938, il ne rentre au pays que lors de la dissolution des Brigades; Neuman le prend alors comme assistant. "Mais cette guerre en a fait un militant: avec Madame Brachet, [...], et le docteur Tagnon, il organise un service d'aide aux blessés d'Espagne¹⁹²"; "étroitement surveillé et par la police et par les services anticommunistes", il y dispense gracieusement des soins aux anciens volontaires. Concernant la vingtaine d'infirmières venues de Belgique afin de seconder les médecins belges qui travaillent à Benicassim mais surtout à Onteniente, José Gotovitch indique que la plupart étaient des juives émigrées d'Europe centrale; à sa connaissance, "et assez bizarrement, aucun recrutement systématique ne fut tenté parmi les infirmières belges, pourtant sensibles à l'action communiste comme la guerre le démontrera"¹⁹³; à son sens, il faut y

*malheureux pays et ce qui nous a surtout frappés, c'est l'extraordinaire élan de solidarité intérieure qui règne partout. Cette solidarité frappe dès l'arrivée à Barcelone. Le front est loin, mais la ville n'est pas épargnée cependant par la guerre. Les ruines s'étendent et la liste des morts s'allonge. Le ravitaillement est difficile et les luttes des partis, l'attitude surtout du P.O.U.M. (Parti ouvrier d'Unification marxiste) et de la I.A.I. (Fédération anarchiste ibérique) n'est pas pour faciliter les choses. Malgré cela, un gigantesque mouvement de solidarité envers Madrid s'est développé dans toute la Catalogne. Le Secours Rouge de Catalogne a eu le mérite précisément d'être la première organisation à faire table rase des vieilles difficultés entre l'Espagne et la Généralité et de lancer carrément le mot d'ordre de l'aide intensive à Madrid. [...]. Aujourd'hui les mots "Ayuda a Madrid" flamboient à tous les carrefours et l'union de tous a pu se faire dans le "Comité permanent d'aide à Madrid" où seul le P.O.U.M. a essayé de semer la zizanie (avril 37 - J.I.)." C. Fontaine (pp.97-98) signale une rectification faite en 1940 sur la dernière remarque des notes d'Espagne de 1937: "Dans le fait, les anarchistes n'y sont qu'individuellement représentés et leur rôle à ce moment m'a quelque peu terrifié. Je ne me doutais guère alors que finalement ce seraient les socialistes à la Bertino qui flanqueraient les premiers et trahiraient. Manque de sens politique de ma part. J'aurais dû me douter que les ouvriers de la C.N.T. tiendraient mieux le coup que les soi-disant intellectuels du "partido socialista"... Ah, les salauds! (J.I.)". En 1938, Bob Claessens participe aux travaux du Bureau européen du Secours Rouge à Paris et collabore à la revue du S.R.I. *Unité* ainsi qu'à la brochure contre le trotskisme. Avec Mme Bastien, Henri Rolin et Luc Peereboom, il dirige le Comité d'Aide à l'Espagne. En plus des réunions publiques que le P.C.B. organise et auxquelles il prend la parole, l'avocat du S.R.I. défendra contre les pièges de la "loi Bovesse" les volontaires revenus d'Espagne.*

¹⁹² Le Comité belge d'aide aux blessés des unités internationales.

¹⁹³ José Gotovitch, "Médecins engagés, des années trente à la libération", *L'engagement social et politique des médecins. Belgique et Canada, XIX^e et XX^e siècles*, Colloque organisé par le groupe d'Histoire et de Sociologie du Communisme et le Centre d'Etudes Canadiennes sous le patronage de la Faculté de Médecine de l'Université Libre de Bruxelles, *Socialisme*, Bruxelles, hors série, septembre 1993, p.56.

voir une preuve supplémentaire de la relative imperméabilité du milieu médical de l'entre-deux-guerres à tout engagement de type politique.

Après une enquête du docteur Junod, délégué de la Croix-Rouge, est créé en Belgique le *Comité national d'assistance et de secours aux enfants espagnols*; parmi ses activités, signalons l'adoption de deux centres d'accueil, l'un à Tortosa, l'autre près de Burgos; le *Comité international de la Croix-Rouge* venait en aide aux nécessiteux des deux camps¹⁹⁴.

A la suite de la Conférence de Paris des 16 et 17 janvier 1937 portant sur l'assistance à apporter aux blessés, aux veuves et aux orphelins de la République, le *Comité International de Coordination et d'Information pour l'aide à l'Espagne républicaine* -fondé en août 1936 lors de la première *Conférence européenne sur l'Espagne*- crée la *Centrale Sanitaire Internationale*. En novembre, c'est au tour de l'*Office International de l'Infance* de voir le jour. Ces différentes organisations s'efforceront de réunir des vivres et du matériel pour les hôpitaux et les oeuvres de bienfaisance en Espagne. La population belge paiera son écot. La *Centrale Sanitaire Internationale* poursuivra son action après la fin des hostilités; le 1^{er} avril 1939, elle lance un appel en faveur des nombreux internés dans les camps du midi de la France.

Les anciens d'Espagne.

Le 28 juillet 1937, quelques anciens d'Espagne -J. Leemans, D. Mosbeux, R. Rubbens, F. Meert, E. Foucart et Paul Nothomb (qui en deviendra le président en février 1938, les secrétaires étant Jean Bastien et Achille Chavée)- créent la filiale belge du *Comité de Coordination*¹⁹⁵; des fédérations sont établies dans les plus grandes ville du pays. Ce sous-comité, qui recueille d'emblée l'adhésion de nombreuses organisations (le C.V.I.A., les Etudiants de l'U.I.B., la section belge du *Comité des femmes contre la guerre*, le *Secours populaire belge*,...), se donne pour mission de coordonner les campagnes et les actions entreprises par divers organismes en faveur de l'Espagne républicaine; toutefois, malgré que ce Comité soit placé sous la présidence d'Henri Rolin et bien que socialistes et communistes se soient retrouvés côte à côte à Paris au *Comité International d'Aide au Peuple Espagnol*, les initiatives se juxtaposeront sans vraiment s'unifier. En juin 1937, alors même qu'il critique la manière dont le gouvernement négocie la question

¹⁹⁴ A. De Smet, op. cit., pp.30-31.

¹⁹⁵ A. De Smet, ibid., p.23.

espagnole, le P.O.B. exclut toute coopération avec le P.C.: "Si l'implication et la générosité syndicales sont certaines -argent, vivres, accueil-, la responsabilité de son appareil dirigeant est essentielle dans la conduite du gouvernement belge. Ce sont les voix de la Commission Syndicale qui font les décisions aux congrès du P.O.B.. Et jusqu'au bout sa règle de conduite sera la participation, donc l'appui à la politique de P.-H. Spaak"¹⁹⁶.

Dès la fin 1938, le *Comité belge de Coordination* concentre son activité sur le problème des réfugiés et crée en janvier le *Comité de liaison pour l'aide aux réfugiés*¹⁹⁷.

Le problème n'est pas neuf mais il se pose avec une intensité croissante au fur et à mesure de l'avancée des troupes franquistes en Catalogne. Évoquant l'aide humanitaire active et généreuse de Spaak et de son cabinet, José Gotovitch signale que "dans la débâcle finale, la Belgique sera la seule à apporter en France même une aide aux réfugiés"¹⁹⁸.

Los niños de la guerra¹⁹⁹.

Un des aspects centraux de l'aide humanitaire aux républicains consiste à protéger leurs enfants du terrorisme fasciste.

Si le premier mouvement d'exode de populations civiles vers l'étranger se produit peu après le déclenchement des hostilités, dès le printemps de 1937, au moment où l'étau nationaliste se resserre autour du Pays basque, commence l'évacuation massive d'enfants. Au lendemain de l'anéantissement, en avril, de Durango et de Guernica par la légion Condor, le gouvernement autonome lance un appel pressant au monde entier pour qu'il accueille les enfants d'Euzkadi: pas moins de vingt mille enfants basques de 2 à 14 ans cherchent un refuge! Après la chute de Bilbao en juin et de Santander en août, le chiffre s'accroît encore. Le début 1939 sera lui aussi marqué par le départ massif d'enfants espagnols.

¹⁹⁶ J. Gotovitch, "La Belgique et la guerre civile espagnole: un état des questions", pp.522-523.

¹⁹⁷ André De Smet (op. cit., p.26) nous donne la liste des organisations qui le composent: Fonds Matteotti, Comité catholique d'assistance aux réfugiés, Secours populaire belge, Comité de l'aide aux volontaires, Comité d'entente de la jeunesse belge, Bureau belge pour le droit d'asile, Association juridique, Union pour la SDN, Ligue des droits de l'homme, Centrale sanitaire, Comité d'assistance aux victimes de l'antisémitisme, Comité d'aide aux réfugiés autrichiens, Comité juif.

¹⁹⁸ J. Gotovitch, op. cit., p.532.

¹⁹⁹ Pour la rédaction de ce chapitre, nous nous basons principalement sur les études suivantes: Dorothy Legaretta, "Hospitality to the basque refugee children in Belgium", *RBHC*, XVIII, 1987, pp.275-288; Emilia Labajos-Pérez et Fernando Vitoria-García, *Los niños. Histoire d'enfants de la Guerre civile espagnole exilés en Belgique (1936-1939)*, Bruxelles, Editions Vie Ouvrière Erpent, Association Los niños de la guerra, 1994.

Plusieurs nations répondront à ces sollicitations; parmi elles, la Belgique qui accueillera environ 3.200 enfants basques²⁰⁰. Une estimation "minimaliste" faite par Emilia Labajos-Pérez et Fernando Vitoria-García élève à 5.000 le chiffre des enfants espagnols hébergés en Belgique²⁰¹. Si un premier contingent de vingt-cinq enfants débarque le 2 décembre 1936 et un deuxième de cinquante enfants au début janvier 1937, la première vague importante déferle d'avril à juillet 1937, à la suite de la chute du Pays basque, et la seconde, en février 1939 avec l'occupation de la Catalogne et la prise de Barcelone.

En Belgique, ce sont surtout des organisations privées qui s'occuperont de l'accueil et de l'hébergement de ces enfants, l'aide publique de l'Etat se faisant assez tardivement et surtout de manière très discrète:

- les partis et les mouvements de gauche: le P.O.B. et son aile flamande (B.W.P.), le P.C., les syndicats, les Femmes Prévoyantes Socialistes,... ; au niveau national, dès janvier 1937, grâce au concours de la section belge de la Croix-Rouge, le P.O.B. et le P.C. fondent le *Comité national pour l'hébergement des enfants espagnols en Belgique* (C.N.H.E.E.), établi à la Maison du Peuple et dont les responsables seront Auguste De Block, Isabelle Blume et Sirène Blicck;
- la Croix-Rouge de Belgique qui, en collaboration avec l'*Union Internationale de secours aux enfants*, fonde en juin 1937 le *Comité neutre d'assistance aux enfants espagnols*; bénéficiant du soutien financier du gouvernement belge et de l'aide de l'*Oeuvre Nationale de l'Enfance* (O.N.E.), cette organisation apolitique coordonnera les groupes créés à travers le pays. Sous l'impulsion de la Croix-Rouge, le gouvernement ouvrira un home à Sète dans le sud de la France;
- la section belge de l'*Office International de l'Enfance* collaborera avec les autres comités d'hébergement; selon G. Berger, 642 enfants seront accueillis par l'O.I.E. et répartis dans différents homes et familles²⁰².

Il est important de noter que, quel qu'en fût le nombre précis, ces jeunes Espagnols ne représentèrent jamais un problème politique; selon D. Legaretta, la

²⁰⁰ D. Legaretta, op. cit., p.279. Dans *Projecteurs sur l'Espagne* (Paris, 1938), la duchesse d'Atholl avance le chiffre de 4.000 enfants (cité par A. De Smet, op. cit., p.31).

²⁰¹ 2.500 enfants accueillis par le P.O.B. et ses différentes organisations, 1.200 enfants accueillis par les catholiques et 1.000 enfants recueillis par d'autres groupes (Secours Rouge, Croix-Rouge, O.I.E.,...); il s'agit de chiffres approximatifs auxquels il faut ajouter celui des enfants arrivés dans des convois dont on ne connaît ni la date ni le nombre de participants (E. Labajos-Pérez et F. Vitoria-García, op. cit., p.25).

²⁰² Géraldine Berger, *Les enfants de la guerre d'Espagne*, mémoire de fin d'études, Ecole d'interprètes internationaux, Université de Mons, 1991, p.68 (cité par E. Labajos-Pérez et F. Vitoria-García, op. cit., p.46).

Belgique fut d'ailleurs le seul pays non socialiste où, en plus de l'aide octroyée par les syndicats privés, les partis politiques et les organisations catholiques, le gouvernement versait une allocation aux familles d'accueil des orphelins ou de ceux dont les parents biologiques étaient malades ou dans l'impossibilité de subvenir aux besoins de leur enfant²⁰³.

Avant de rejoindre leur nouveau foyer, nombre des enfants confiés aux soins du C.N.H.E.E., transitent par les colonies socialistes situées sur la côte: le home "Emile Vandervelde" à Oostduinkerke près d'Ostende, "Le Lys Rouge" à Heist ou "L'Age heureux" à Nieuwpoort, ou encore par les homes des Femmes Prévoyantes Socialistes. Cette période de quarantaine s'avère souvent bien nécessaire: traumatisés par leur récente expérience et en proie à une terrible détresse, beaucoup d'enfants sont aussi atteints de la gale ou ont des poux. Pour faire fonctionner ces centres d'hébergement, le P.O.B. et d'autres organisations de gauche lanceront avec succès des campagnes de récolte de fonds et de dons de tous ordres (vêtements, médicaments, produits alimentaires,...).

A partir du mois de mai 1937, les centres d'accueil débordant de réfugiés, les Femmes Prévoyantes Socialistes et le C.N.H.E.E. multiplient les appels aux familles pour qu'elles recueillent un petit Espagnol. Trois formules leur sont proposées: l'accueil d'un enfant dans leur foyer avec une possibilité éventuelle d'adoption; l'hébergement d'un enfant pour une période indéterminée ou fixée à l'avance; le parrainage d'un enfant placé dans un home.

La réponse généreuse de la population, particulièrement de familles modestes, démontre la solidarité qui unissait les militants antifascistes belges à la cause des républicains espagnols. La majorité des personnes qui hébergèrent un enfant étaient malgré tout des militants ou des adhérents d'un syndicat, d'un parti, d'une association ou d'un groupement. Les socialistes, les communistes et le *Comité pour la défense de la République* prirent en charge quelque 2.000 enfants qu'ils placèrent, pour la plupart, dans des familles ouvrières; les enfants qui, après leur arrivée, ne trouvèrent pas de place dans des familles d'accueil furent regroupés dans des homes comme le belgo-basque à Marchin, près de Huy; certains y restèrent jusqu'à leur départ.

²⁰³ D. Legaretta, op. cit., p.276; à ce propos, E. Labajos-Pérez et I. Vitoria-Garcia écrivent: "Il ne nous a pas été possible de confirmer ou d'infirmer ces dires, mais toutes les personnes issues du mouvement socialiste que nous avons pu interroger nous ont affirmé n'avoir reçu aucune aide de qui que ce soit" (op. cit., p.35).

Décrivant la mobilisation des femmes de “gauche” de toutes les classes sociales et d’horizons politiques très divers pour la cause de la République, Anne Morelli signale que le *Comité Mondial des Femmes* organisait des tombolas, des séances de cinéma et des fêtes dont les bénéfices servaient à envoyer du lait aux enfants espagnols; de son côté, le *Comité féminin d’aide aux enfants d’Espagne* vendait des tickets et des cartes de soutien et organisait des réunions et des conférences avec droit d’entrée à payer en nature; pour le P.O.B., ce sont surtout les Femmes Prévoyantes Socialistes qui s’occupèrent de l’accueil des enfants espagnols; au niveau national, ce travail était réalisé par le *Comité pour l’accueil des enfants espagnols* qui siégeait à la Maison du Peuple et dont faisait partie Isabelle Blume²⁰⁴.

Quelques problèmes pratiques (médicaux, sélection de familles,...), qui témoignent du soin avec lequel tout était planifié, ainsi que des difficultés d’organisation retardèrent parfois l’arrivée des enfants. En effet, les familles préféraient en général accueillir ou adopter des fillettes alors que les groupes de réfugiés comptaient davantage de garçons. Dans *La Wallonie* du 14 mai 1937, Paul Tofahrn, secrétaire intérimaire du C.N.H.E.E. et membre du *Comité National d’Aide à l’Espagne*, demandera “Pitié pour les garçons espagnols”²⁰⁵.

La collaboration belge à la campagne de sauvetage des enfants espagnols fut très positive et l’aide de la gauche, via le C.N.H.E.E., “efficace et humaine”²⁰⁶. De nombreux témoignages le disent: l’accueil réservé aux jeunes réfugiés fut des plus cordial.

A la suite des événements tragiques du Pays basque au printemps 1937 et en réponse à l’appel lancé par Mgr Mateo Múgica, évêque de Vitoria alors en exil à Rome, à l’épiscopat belge et relayé dans les paroisses par la lecture de la Lettre pastorale du cardinal Van Roey, les milieux catholiques se mobilisent à leur tour afin d’accueillir des enfants basques réfugiés dans des camps en France et dans des colonies en Espagne. Fin mai, l’archevêque de Malines fonde le *Baskisch Kinderwerk* -ou *Oeuvre des Enfants Basques*, encore appelée *Oeuvre du cardinal Van Roey*- destiné à recevoir des enfants dans un environnement catholique et familial. Trois conditions sont posées aux autorités basques: que ce projet soit

²⁰⁴ Anne Morelli, “La solidarité active des femmes en faveur de l’Espagne républicaine”, *Femmes, libertés, laïcité* (sous la direction scientifique de Yolande Mendes da Costa et d’Anne Morelli), Ed. de l’Université de Bruxelles, laïcité-Série “Actualités” 8, 1989, p.115. Nous imaginons que ce dernier Comité et le CNHEE ne font qu’un.

²⁰⁵ Cité par L. Musin-Hagother, op. cit., p.331.

²⁰⁶ E. Labajos-Pérez et F. Vitoria-García, op. cit., p.40.

autonome c'est-à-dire sans aucune intervention officielle du gouvernement d'Euzkadi; qu'une entité soit désignée comme responsable du transport de ces enfants et que chacun d'eux possède un certificat de bonne santé²⁰⁷. En juillet, sous la conduite de Mgr Jansen, vicaire général de Malines, une délégation se rend dans le sud de la France afin de sélectionner les enfants pouvant être accueillis par l'Oeuvre. La plupart des 1.200 petits Basques dont s'occuperont les catholiques seront hébergés dans des familles triées sur le volet. Celles-ci avaient quelquefois des revendications précises: que l'enfant provienne d'un milieu bourgeois (exigence difficile à satisfaire!), d'une famille catholique,...; comme ce fut aussi le cas pour les enfants recueillis par les organisations de gauche, les demandes -nombreuses- n'étaient pas toutes désintéressées. Les enfants les plus difficiles à placer, principalement les garçons les plus âgés, étaient envoyés dans des institutions paroissiales ou dans des internats; une trentaine de prêtres basques s'occupaient d'eux.

Les enfants accueillis par l'intermédiaire de l'Oeuvre du cardinal étant (presque) tous basques, il était normal pour les autorités religieuses belges de procéder à leur renvoi dès après la libération du Pays basque, sans attendre la fin des hostilités sur l'ensemble du territoire; après la chute de Bilbao, quand se posa la question du rapatriement des enfants en zone nationale ou de leur maintien en Belgique, le chanoine Leclef, assistant de Mgr Jansen, ne cacha pas dans quel sens allaient les sympathies de l'Oeuvre²⁰⁸.

La fin de la guerre en Espagne et la menace de la Seconde, les demandes des parents anxieux de retrouver leurs enfants et les pressions du nouveau régime -souvent à des fins de propagande- sur les autorités belges firent que les premiers rapatriements d'enfants accueillis par les organisations de gauche et autres, non catholiques, commencèrent en avril 1939.

Le refus des socialistes -ils organisèrent le regroupement des enfants arrivés par leurs filières mais ne s'occupèrent pas du rapatriement proprement dit- de traiter avec les autorités franquistes obligea le gouvernement belge à créer une *Commission Neutre de Rapatriement*, composée de la Croix-Rouge de Belgique, de l'O.I.E. et du consulat d'Espagne. Pour beaucoup de "parents" et de familles belges qui allaient devoir se séparer de celui -ou de ceux- qui, pendant plus de deux ans parfois, avait partagé leur existence, la déchirure fut profonde;

²⁰⁷ E. Labajos-Pérez et J. Vitoria-García, *ibid.*, p.41.

²⁰⁸ F. Balace, *op. cit.*, pp.649-650.

certaines reprochèrent amèrement à l'organisation humanitaire d'organiser des départs tristes et anonymes et de renvoyer séparément des enfants arrivés ensemble²⁰⁹. Pour certains de ceux-ci, ce retour au pays supposait aussi une rupture violente et un drame; pour ceux que personne ne réclamait ou dont les parents étaient morts ou emprisonnés, et qui allaient être accueillis dans des institutions pour orphelins, véritables centres de "réhabilitation", ou dans des camps du Sud-Ouest de la France, il s'agissait d'un véritable retour en enfer.

Des 1.341 enfants espagnols qui resteront en Belgique -d'après les calculs de l'historien français Colomer²¹⁰-, peu devaient provenir des homes car ces enfants se trouvaient en principe parmi les premiers rapatriés. Géraldine Berger explique que quelques-uns réussirent toutefois à être adoptés: "En effet, il n'était pas rare que certains enfants hébergés dans des homes soient invités par des familles belges pour y passer de courtes vacances. Aussi, au moment du rapatriement massif des enfants hébergés dans des colonies, quelques familles ont formulé à plusieurs reprises une demande d'adoption des enfants qu'elles avaient accueillis; si les parents biologiques y consentaient, ou si l'enfant concerné n'était pas réclamé, la demande de le garder avec probabilité d'adoption était acceptée"²¹¹.

Un des témoignages essentiels et parmi les plus attachants sur cet exil des jeunes Basques -et Espagnols- réfugiés à l'étranger et plus spécialement en Belgique, est, à n'en pas douter, le roman "testimonial" de l'un d'entre eux. Dans sa dédicace et dans son prologue, Luis de Castresana présente *El otro árbol de Guernica* (1967) à la fois comme un document réel et "una novela de esperanza española y una declaración de amor a Vizcaya: una Vizcaya entrañable, evocada y sensibilizada por la lejanía, la guerra y la añoranza"; ce récit, il affirme aussi l'avoir écrit "con el desasimiento de más de un cuarto de siglo de distancia y con la esperanza de lo que une y no con la pasión de lo que separa. Porque mientras los adultos combatían en España por aquello que les separaba, los niños evacuados al extranjero lucharon infantil y tenazmente tratando de mantener vivo e intacto todo aquello que les unía: sus raíces comunes, su pasado casi idéntico, el idioma y el recuerdo de sus casas, de sus pueblos, de su patria. Estos niños y estas niñas combatieron en otra guerra: una pequeña guerra sorda y

²⁰⁹ L. Musin-Hagother, op. cit., p.338.

²¹⁰ Chiffre cité par E. Labajos-Pérez et I. Vitoria-García, op. cit., p.56.

²¹¹ G. Berger, op. cit., p.101.

desconocida, heroica y difícil, que ellos ganaron, tras las tapias altas y grises del “Fleury”.

L'action débute fin 1936 lorsque la première expédition organisée par le gouvernement basque sort de Bilbao et se termine quelque trois années plus tard au moment où ces mêmes enfants -certains sont alors adolescents- regagnent leur terre natale. Dans *La verdad sobre “El otro árbol de Guernica”* (1972), Luis de Castrascena confesse que le personnage principal, Santiago Celaya, n'est autre que lui-même, mais davantage que celui qu'il fut celui qu'il aurait voulu être.

Évacués à bord de deux navires de guerre anglais jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, ces jeunes Basques passeront quelques semaines dans une colonie de l'île d'Oléron avant d'être dispersés: quelques-uns resteront en France; les autres iront en Russie, en Angleterre ou en Belgique. L'espoir -et la certitude- que la guerre qui meurtrit leur pays s'achèvera vite s'estompe peu à peu à chaque arrivée de nouveaux camarades, signe que le conflit sera plus long que prévu; et ce qui leur paraissait, au départ, n'être que de simples vacances se transformera progressivement en véritable exil.

En Belgique, où l'accueil est aussi chaleureux qu'en France, après un séjour dans un home d'Oostduinkerke, Santi (11 ans) et sa petite sœur sont placés dans des familles dûment choisies: tandis que Begoña est hébergée chez les Bogaerts, son frère est “adopté” par les Dufour, un couple sans enfant. Dès le début, Santi éprouve l'impérieuse nécessité de se définir, de souligner ce qui le distingue des Belges; l'idée que chaque créature humaine ressemble à un arbre qui ne peut croître et s'épanouir qu'en plongeant ses racines dans son propre terroir s'affermir en lui et le fait trembler lorsqu'il imagine le drame de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas grandir dans leur patrie; tout au long de ces trois années, il portera avec fierté son béret, véritable symbole de son identité.

Dans l'univers bourgeois trop douillet et hyperprotecteur des Dufour, le jeune garçon se sent mal à l'aise; la rébellion, intérieure jusque-là, éclate quand ses parents d'adoption signent “Papa” et “Maman” sur la carte qui accompagne la bicyclette qu'ils lui offrent. En biffant ces mots sacrilèges qu'il remplace par “Monsieur y Madame Dufour”, il consomme la rupture.

Au “Fleury” situé à la chaussée d'Alseberg, Santi s'imposera rapidement comme le leader de ses jeunes compatriotes qui se réunissent autour d'un chêne planté dans la cour du pensionnat pour délibérer ou échanger leurs souvenirs; la bibliothèque espagnole, “l'autre arbre de Guernica”, le chocur et leur équipe

de football sont autant de liens de cohésion pour ces enfants qui, loin de leur patrie, s'efforcent de sauvegarder leurs racines et qui, contrairement à leurs aînés, parviennent à s'unir.

Quelques dérapages, révélateurs des préjugés d'une partie de la population belge vis-à-vis des Espagnols, provoqueront quelques moments de vive tension. Ainsi en est-il lorsqu'une surveillante traite de "cochino español" et d'"español cochino" le petit Tomás qui a uriné dans son lit ou appelle injustement "ladrona" la petite Merche, croyant bon d'ajouter que "los españoles sois unos ladrones"; se souvenant de *Fuente Ovejuna*, Santi organise une petite mutinerie. Un autre incident, plus symptomatique encore de la cécité et de la méconnaissance de certaines personnes à l'égard des événements espagnols, lui vaudra un jour de renvoi:

Fue en la clase de historia -que era, con la de literatura, la que más le gustaba a Santi- y cuando el asistente (el profesor estaba enfermo) empezó a hablar de Guillermo de Orange *el Taciturno* y de Felipe II, del duque de Alba y de la ejecución de Egmont en la Grande Place. El asistente puso a Felipe II y al duque de Alba que no había por donde cogerlos y Santi escuchó atenta y respetuosamente, porque le parecía muy bien que los belgas mirasen la historia con ojos de belgas y no con ojos de españoles. Pero entonces el asistente, de algún modo, empezó a irse por las ramas y a hablar del Descubrimiento de América y de la guerra civil y a decir que España era un país de bestias y que no había dado nada al mundo. A juzgar por lo que decía el asistente en Madrid y en Barcelona, en Sevilla y en Bilbao, y en toda España, se vivía poco menos que en taparrabos y no había tranvías ni nada; solo toreros y curas y bailaoras. Daba la impresión de que no había ni escritores, ni obreros, ni maestros, ni médicos, ni gente buena y culta preocupada por el progreso y por la libertad y por la justicia, ni ningún español, del norte o del sur, de aquí o de allá, de éste o del otro bando, que fuese de fiar. Sugirió también que las mujeres eran todas como esclavas, como zánganas o como algo peor.

Santi pensó en su país en guerra, en su madre, en la biblioteca española que tenían en el "Fleury", en los chicos de la primera y de la segunda expedición, en don Segundo y en su amor a la libertad y a la cultura y a la justicia y no pudo más y se puso en pie. Estaba de nuevo como mareado. Notó que la sangre se le subía a la cabeza y que el suelo temblaba bajo sus pies.

-Eso es mentira, Monsieur -dijo (pp.182-183).

Dans ce réquisitoire contre la guerre, la tragédie espagnole, constamment palpable et présente dans l'existence quotidienne de ces petits êtres, affleure plus directement dans le courrier qu'ils reçoivent de leurs familles: le décès du Tío Lázaro, un des premiers à être parti au front, la mort du père de Valentín,... rappellent qu'au-delà des Pyrénées, des frères s'entretuent impitoyablement.

Novembre 1939. Les armes se taisent depuis plusieurs mois et l'heure du retour a sonné pour ces enfants qui, "desde la lejanía de la larga ausencia, desde

la añoranza del éxodo y del llanto”, ont appris à apprécier davantage la terre où ils sont nés; toutefois, pour don Gregorio, don Dámaso, don Segundo et les autres employés de la *Casa de España* de Bruxelles, tous des vaincus de la guerre, l'exil promet d'être interminable.

Dès Irun, à la vue des rues pleines de militaires et de chemises bleues, des places où trônent les portraits de Franco et de José Antonio, où les *Arriba España* ont remplacé les U.H.P. et les *No pasarán. Euzkadi Azkatuta*, au souvenir du Tío Lázaro et des adultes qui n'ont pu les accompagner dans ce voyage de retour, à la fois triste pour la défaite des siens mais heureux de regagner son pays, Santi médite sur ce que furent ces trois années; durant sa longue absence, il a compris que, si certaines choses divisent les Espagnols, celles qui les unissent sont bien plus nombreuses et importantes²¹².

2. Le trafic d'armes.

Qu'un commerce illégal de matériel de guerre ait existé entre la Belgique et l'Espagne républicaine est hors de doute: plusieurs cas de contrebande furent découverts et dénoncés; toutefois, il semble bien que ce genre de trafic fut assez restreint. Cette demi-mesure serait due au fait que des ministres d'obédiences différentes veillaient à la bonne application des lois mais sans zèle excessif, ni dans un sens ni dans l'autre: ainsi en témoigne l'abondant courrier entre Spaak et Cartier, très soucieux, tous deux, de ne point se montrer puristes mais aussi de n'indisposer personne²¹³.

Comme le suggèrent l'affaire Jean Delvigne ainsi que quelques-unes des arrestations effectuées (Omar Becu, Philippe De Witte, Louis Major,...), ce trafic paraît avoir été l'oeuvre exclusive des syndicats socialistes²¹⁴. La situation de la Fabrique Nationale d'armes à Herstal laisse supposer que les socialistes liégeois

²¹² “Le livre de Castresana est inspiré par l'expérience personnelle de l'auteur; il a connu un large succès public en Espagne où il participait au discours nationaliste en stigmatisant les mensonges de l'étranger. Le film [de Pedro Lazaga] utilise des documents d'actualités pour évoquer les scènes de guerre du passé, et l'embarquement des enfants à Bilbao. L'action proprement dite, en Belgique, est une méditation nostalgique sur l'absence, à travers des sensibilités enfantines et dans des manifestations assez naïves comme celle où la fillette, en réaction contre son professeur, écrit au tableau noir un tonitruant *Viva España!* La récupération, ici, du mythe de Guernica, est inséparable du détournement historique opéré par le franquisme envers l'événement, nié d'abord, puis attribué aux Alliés d'hier comme une grave erreur d'appréciation dont il importait, désormais, de leur laisser la totale responsabilité...” (Marcel Oms, *La guerre d'Espagne au cinéma. Mythes et réalités*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1986, p.234).

²¹³ M. Vincineau, op. cit., pp.117-118.

²¹⁴ J. Gotovitch, op. cit., p.522.

durent y jouer un rôle fondamental. Les armes étaient acheminées par Anvers ou Aubange (les militants du syndicat des métallurgistes de la région d'Aubange-Athus se chargeaient de passer les armes en France où les sidérurgistes lorrains prenaient le relais)²¹⁵. La personnalité des hommes impliqués permet aussi de s'interroger sur une bienveillance éventuelle de certains ministres ou de hauts fonctionnaires socialistes.

3. Les volontaires belges pour l'Espagne républicaine.

Le seul pays à avoir procuré une aide officielle aux gouvernementaux fut l'URSS; selon les estimations les plus fiables²¹⁶, en plus d'un important matériel militaire, Staline envoya en Espagne environ 2.000 agents (conseillers, officiers, commissaires politiques, aviateurs, instructeurs,...), au maximum 500 en même temps. Afin d'appuyer cette action, le Komintern décida en outre de créer les Brigades internationales sur lesquelles il gardera constamment la suprématie politique. Avant l'arrivée de ces troupes politico-militaires à la mi-octobre 1936, beaucoup de volontaires, dont quelques Belges²¹⁷, combattaient déjà aux côtés des républicains.

Le nombre des volontaires étrangers qui formèrent l'effectif des Brigades est évalué à environ 35.000 hommes, jamais plus de la moitié en même temps. Il convient d'y ajouter de 2.000 à 5.000 individus directement rattachés à des unités espagnoles ainsi que 20.000 autres, engagés dans les services médicaux et les organisations annexes. Le groupe national le plus important -environ 10.000 hommes- vint de la France voisine.

Pour diverses raisons, calculer avec exactitude le nombre des volontaires belges relève de la pure gageure: l'état rudimentaire du service administratif des Brigades, l'attention très relative prêtée à la nationalité d'origine (les Belges francophones sont en général confondus avec les Français et les Flamands avec les Allemands), leur éparpillement au sein de diverses unités (la plupart combattirent dans les Brigades mais d'autres servirent dans l'armée républicaine, dans les milices anarchistes ou encore dans l'aviation, sans compter ceux qui travaillèrent dans les services non armés), la durée extrêmement variable du

²¹⁵ L. Musin-Flagothier, op. cit., p.340.

²¹⁶ E. David, op. cit., pp.40-41.

²¹⁷ Dans *Pour*, 26 novembre 1981, Paul Hansen, membre des J.G.S., raconte qu'il répondit favorablement, dès septembre 1936, à l'appel lancé par la République espagnole.

séjour,... A ce propos, Rudi Van Doorslaer cite le cas d'un volontaire gantois qui, parti de sa propre initiative, n'alla guère au-delà de Paris; au parquet, il déclara avoir été "écoeuré" par les compagnons d'armes croisés au local des syndicats communistes de la rue Mathurin Moreau²¹⁸! Si, d'après André De Smet, les volontaires belges furent environ 2.000 -3.000 en additionnant les combattants et ceux qui aidèrent dans les services d'intendance et sanitaires-, une étude plus récente et plus fiable de Rudi Van Doorslaer signale que des 2.100 volontaires qui quittèrent le royaume pour rejoindre les Brigades, 800 environ étaient des exilés politiques étrangers fixés en Belgique et qui mirent le cap sur l'Espagne afin d'y lutter contre le fascisme, responsable de leur malédiction²¹⁹. Le phénomène se produisit partout en Belgique, spécialement dans les grands centres industriels et surtout dans le Borinage. Les 1.300 Belges -chiffre assurément remarquable pour un aussi petit pays- se répartissaient de la sorte: 17% de Bruxellois, 59% de Wallons et 24% de Flamands.

Le rôle des communistes fut constant dans l'enrôlement des brigadistes. Le P.C.B. reçut lui aussi du Komintern la consigne d'embaucher des volontaires; des responsables fédéraux furent choisis et des fonds débloqués pour payer les billets de train jusqu'à Paris, premier lieu de regroupement des candidats. Ainsi, par petits groupes, les futurs combattants arrivaient dans la Ville lumière; à la "Maison des Syndicats", bureau officiel de recrutement jusqu'au 16 février 1937 -date à partir de laquelle tout embauchage sera légalement interdit-, une équipe administrative de communistes français et étrangers s'occupait des inscriptions, du logement et des repas des arrivants qui devaient remplir des formulaires (données biographiques, affiliation politique, fonctions exercées, expérience militaire,...) et passer quelques tests. Dès le lendemain, pourvus d'un passeport collectif doté de vrais noms espagnols, les volontaires gagnaient la frontière espagnole. Par Barcelone et Valence, ils rejoignaient la base d'Albacète²²⁰.

²¹⁸ Rudi Van Doorslaer, "Les volontaires gantois pour les Brigades internationales en Espagne. Motivations du volontariat pour un conflit politico-militaire", p.155.

²¹⁹ Rudi Van Doorslaer, "Les Brigades internationales", *Témoignages*, Catalogue historique publié à l'occasion de la semaine "Espagne 36-86" organisée du 13 au 22 novembre 1986 au Grand-Hornu par les A.S.B.L. Borinage et Miguel de Cervantes, p.4. Consulter aussi Anne Morelli, "Les Italiens de Belgique face à la guerre d'Espagne", *RBHC*, XVIII, 1987, pp.187-214.

²²⁰ R. Van Doorslaer, "Les volontaires gantois...", p.154.

La majorité des départs s'échelonnèrent de la mi-octobre 1936 au début 1937. Par la suite, on assista à une très forte réduction de leur nombre. Plusieurs motifs peuvent être allégués²²¹:

- l'épuisement des volontaires potentiels: la plupart de ceux qui désiraient partir s'engagèrent dès le début;

- l'application plus stricte du pacte de non-intervention: la "loi Bovesse", qui entre en vigueur le 1^{er} janvier 1937, ne vise pas les "volontaires idéalistes" mais, en interdisant l'appel public à l'engagement, réduit de façon considérable la marge de manoeuvre des enrôleurs. Les dirigeants communistes, qui se savent dans le colimateur des autorités judiciaires, sont dans l'impossibilité d'organiser des réunions en catimini;

- les informations en provenance d'Espagne: les nouvelles colportées sur le conflit espagnol et son caractère meurtrier, la publication des noms des premières victimes et le retour au pays des premiers blessés durent tempérer l'ardeur d'éventuels candidats;

- les précautions prises par les recruteurs: si, en octobre 1936, quiconque se portait volontaire était en principe considéré comme bon pour le service, par la suite les responsables communistes durent faire preuve de beaucoup plus de prudence: en Belgique comme ailleurs, où les esprits étaient divisés et échauffés, plusieurs organisations anticomunistes exploitaient la guerre civile d'Espagne à des fins de politique intérieure, notamment en intégrant d'anciens volontaires à leur campagne de propagande.

A leur retour d'Espagne -Rudi Van Doorslaer situe les premiers retours en mai 1937-, certains volontaires, apolitiques ou anciens communistes (sortis ou expulsés du P.C.), se sentirent déçus ou dupés par ceux qui les avaient encouragés à franchir les Pyrénées. D'autres, qui survivaient d'expédients dans cette Belgique de 1936, avaient cru que cet engagement leur permettrait de recouvrer leur propre estime et la considération d'autrui, de se réhabiliter à leurs yeux et à ceux de la société; mais, dès leur arrivée à Albacète, ils avaient compris que ce qui s'y passait ne les concernait en rien. Revenus en Belgique, ils durent faire face à des tracasseries judiciaires et à des difficultés financières: trouver un emploi n'était guère une sinécure pour les anciens brigadistes, qui figuraient en bonne place sur les listes noires des patrons; loin d'améliorer leur situation, le séjour en Espagne n'avait donc fait qu'empirer leur condition,

²²¹ R. Van Doorslaer, *ibid.*, pp.157 et suivantes.

qu'aggraver leur état de paria. Ceux qui en rentrèrent blessés ou invalides ne pouvaient pas compter sur les pensions, promises, semble-t-il, oralement avant le départ et que seul le gouvernement républicain était tenu de leur verser: par la force des choses, la défaite déliait les vaincus, insolubles, de leurs promesses. Dans ces circonstances, il n'est point surprenant que plusieurs de ces pauvres bougres, que le P.C. n'avait les moyens ni de protéger ni de dédommager ni de reclasser, décidèrent de se venger de ceux qui, selon eux, les avaient vilement abusés. Décus par les uns, ils se firent rouler par d'autres: des réactionnaires de droite ou d'extrême droite, profitant de leur détresse et sous prétexte de leur venir en aide, les utilisèrent pour porter préjudice aux communistes et à la gauche en général. Créée par la COPAC²²² en riposte à l'*Amicale des anciens combattants en Espagne*, la *Iraternelle des Anciens Combattants d'Espagne*²²³ les promena de meeting en meeting afin qu'ils y calomnient le P.C..

Rappelons que Léon Degrelle se servit lui aussi d'ex-volontaires durant la campagne électorale de l'automne 1938.

Bien entendu, le P.C. répondit à ces accusations en publiant notamment un courrier dans laquelle la COPAC priait des chefs d'entreprise et des institutions financières d'engager prioritairement des personnes recommandées par ses soins -le P.C. en conclut que certains de ces anciens volontaires s'étaient laissé acheter- ainsi qu'une lettre signée par 109 Belges de la XIV^e Brigade²²⁴.

L'influence exercée par ces ex-volontaires sur le monde communiste peut expliquer, en partie du moins, le revers essuyé par le P.C. gantois aux élections communales de 1938. C'est en tout cas la seule explication qu'en donnèrent les communistes: "Quelques renégats à la Pirot au service du C.O.P.A.C. ont fait ouvertement campagne pour Rex"²²⁵.

L'origine et la condition sociales des candidats pour l'Espagne étaient fort variées. Si certains jouissaient d'une stabilité socio-professionnelle et familiale, nombre d'entre eux souffraient d'un profond déséquilibre social, professionnel ou affectif. Leurs motivations, on s'en doute, étaient des plus disparates et, au

²²² *Concentration de la Propagande Anticomuniste*.

²²³ F. Balace, op. cit., pp.587-588, n.75. Le n°5 (août 1938) du *Rassemblement et De Volkswacht* est, de même que l'encarté *Le Populaire et Volksblad*, entièrement consacré à la "révolte" des anciens d'Espagne et à la constitution de la *Iraternelle*. Celle-ci se constitue en A.S.B.L. le 8 novembre 1938 avec siège *Au cygne* à Bruxelles. La COPAC, née au printemps 1938, s'était constituée en A.S.B.L. la veille même (7 novembre).

²²⁴ *Het Vlaamsche Volk*, 17 septembre et 26 novembre 1939 (consulter R. Van Doorslaer, "Les volontaires gantois...", p.175).

²²⁵ *Het Vlaamsche Volk*, 22 octobre 1938 (cité par R. Van Doorslaer, ibid., p.176).

moment de l'engagement, la conscience politique dut intervenir à des degrés très divers.

Une majorité importante de volontaires provenait des couches sociales les plus défavorisées. Outre d'humbles ouvriers, y figuraient aussi des aventuriers de tous poils, amoureux du risque et en quête de sensations inconnues, des sous-prolétaires appartenant au "lumpenproletariat" ou des chômeurs à la recherche d'une quelconque activité. Certains, vagabonds sortis récemment de prison ou possédant un casier judiciaire bien fourni, désiraient se faire oublier durant quelque temps des services de police; d'autres, dès leur retour en Belgique, déclarèrent à la justice être partis en Espagne non pour s'y battre mais confiant en une soi-disant promesse, ou une simple illusion, d'y trouver un emploi et de nouvelles conditions de vie. Mal dans leur peau et en conflit perpétuel avec la société, beaucoup de ces marginaux se laissèrent séduire par des manifestations ou des déclarations extrémistes du P.C. et virent dans les Brigades internationales une échappatoire à leur mesure. Chez tous ceux-ci, les convictions politiques ou idéologiques ne jouaient bien sûr qu'un rôle tout à fait secondaire, voire nul.

En revanche, pour le reste, ouvriers spécialisés, anciens combattants, étudiants, employés ou "intellectuels"²²⁶, en cette période d'essor et d'expansion du totalitarisme, les motivations politiques, l'appartenance à un parti de gauche ou simplement l'idéal antifasciste étaient déterminants.

Beaucoup de ces volontaires belges, avant de partir en Espagne, faisaient partie d'organisations de gauche. Une minorité importante provenait du P.C. encore qu'il ne s'agît pas seulement de militants engagés politiquement ou de dirigeants: afin de garder des forces en Belgique, le P.C. avait tendance à retenir certains de ses cadres et à fomentier plutôt le départ des militants de base ou des sans-parti. Des nombreux socialistes et communistes engagés dans les Brigades, beaucoup militaient auparavant dans les Jeunes Gardes Socialistes Unifiées, une organisation qui regroupait les Jeunesses des deux partis. A leurs côtés, luttèrent quelques libéraux et chrétiens qui avaient choisi, eux aussi, de barrer la route au fascisme.

Il apparaît toutefois que le fait d'être affilié à une organisation ou d'être engagé politiquement ne prédisposait pas forcément à prendre les armes pour défendre ses idées; ainsi, beaucoup de communistes restèrent au pays. D'autres

²²⁶ Ce groupe des "intellectuels" comprenait plusieurs médecins ou infirmières qui répondirent à l'appel pressant du gouvernement républicain pour remédier au manque de personnel médical dans les unités internationales.

motivations devaient intervenir, plus individuelles sans doute²²⁷. Analysant la durée de service -très variable- des volontaires, Rudi Van Doorslaer signale que, d'après les études sur les motivations dans les combats, les motivations politiques -ou plus généralement idéologiques- sont celles qui disparaissent en premier lieu pour céder la place à des facteurs plus directement liés à la personnalité tels que la fierté ou la solidarité de groupe. Au sein des Brigades conçues au départ comme un corps politique, ces éléments durent fatalement influencer: la durée du séjour des uns et des autres ne dépendit donc pas d'une affiliation politique préalable. La motivation consciente, basée sur des convictions socio-politiques solides plus ou moins indépendantes des préoccupations personnelles, ne permet pas d'augurer les réactions ni de les justifier après coup. De surcroît, le temps passé dans les Brigades ne conditionna pas nécessairement le comportement des volontaires durant la Deuxième Guerre mondiale²²⁸.

En Espagne, les Belges n'ont pas vraiment d'histoire personnelle. Afin de former des brigades et des bataillons homogènes, la nationalité des volontaires fut prise en compte dans la mesure du possible. Toutefois, en nombre bien trop restreint pour constituer un bataillon propre, la plupart des Flamands furent intégrés dans le bataillon "Thaelmann" de la XII^e Brigade avant de faire partie de la XI^e qui prendra le nom de "Brigade Thaelmann" (précédemment "Brigade Hans Beimler"); ils y formeront de facto une section du bataillon "Edgar André" dominé par les Allemands. D'autres Flamands firent partie de la XIV^e Brigade -"La Marseillaise"- composée de Français et où étaient regroupés la plupart des Belges francophones; elle récupérera les bataillons français et franco-belges "Commune de Paris" (de la XI^e), "André Marty" (de la XII^e), "Louise Michel" et "Henri Vuillemin" (de la XIII^e) et "Six février" (de la XV^e)²²⁹.

²²⁷ R. Van Doorslaer, "Les Brigades internationales", pp.4-5. Dans "Portrait d'une identité communiste juive: les Juifs de Belgique dans la guerre civile espagnole" (*Pardès* 17 1993, Paris, Éditions du Cerf, p.157), R. Van Doorslaer trace le portrait des 196 volontaires juifs: "Les volontaires juifs partis de Belgique pour l'Espagne constituaient un échantillon de la famille communiste au sein de la migration de l'Europe de l'Est. Jeunes, ayant de 22 à 30 ans, ils n'étaient pas conformes socialement au profil moyen des volontaires belges. Parmi eux se trouvaient plus d'enfants de familles de classe moyenne. Davantage scolarisés, ils travaillaient pour la plupart dans l'artisanat. S'ils étaient des partisans idéalistes et radicaux de la modernité, ils restaient conditionnés, plus qu'ils ne le pensaient, par leurs origines juives de l'Europe de l'Est. L'identité de ces hommes et de ces femmes était pleine de contradictions parce que plongés dans un processus accéléré de changement. Néanmoins ce portrait prosopographique permet de conclure que les Juifs communistes des années trente et quarante étaient plus juifs qu'ils ne voulaient ou ne pensaient l'être à l'époque et qu'inversement ils ont été plus communistes que beaucoup de survivants de cette génération ne veulent aujourd'hui, après la faillite de l'utopie communiste, l'admettre".

²²⁸ R. Van Doorslaer, "Les volontaires gantois...", pp.184-185.

²²⁹ H. Thomas, op. cit., p.745.

S'il n'existe aucun bataillon entièrement belge, des groupes plus modestes se formeront, tel l'escadron de cavalerie "Joseph Jacquemotte" (en souvenir du leader communiste décédé en octobre 1936). En 1937, les autorités communistes belges tenteront de créer le bataillon "Pierre Brachet" en regroupant les Belges éparpillés de-ci de-là; formé à l'Escorial et intégré dans la XIV^e, il prendra part à deux opérations, à Ségovie et à Cuesta La Reina. Cependant, devant la difficulté de réunir tous les Belges -certains, présents depuis plusieurs mois dans une unité, ne désiraient pas en changer- le "Pierre Brachet" sera réduit à une compagnie et finalement incorporé dans le "Franco-belge" ou "André Marty". Rudi Van Doorslaer raconte que lorsque Raymond Dispy fut chargé en mai 1937 de créer cette brigade "belge", devant l'impossibilité de trouver assez de volontaires parmi les brigadistes de "La Marseillaise", il dut faire appel à ses compatriotes emprisonnés pour divers délits (désertion, alcoolisme,...); tous acceptèrent d'en faire partie²³⁰!

Plusieurs ressortissants belges s'engagèrent également dans les milices anarchistes. Entre eux, Hem Day qui s'occupait de propagande par écrit et à la radio et fut témoin des sanglantes "Journées de mai 1937" à Barcelone; sa tête y fut mise à prix²³¹. Certains de ceux qui luttèrent dans ces milices n'étaient pas anarchistes; s'ils choisirent cette filière, c'est peut-être que leur tempérament individuel supportait mieux la "discipline" anarchiste ou bien par simple refus de servir sous contrôle communiste. Beaucoup de ces Belges étant naturalisés espagnols, il est difficile d'en connaître le nombre exact qui pourrait toutefois friser la centaine²³².

Quelques Belges firent partie de l'escadrille *España* créée dès août 1936 par André Malraux: Paul Nothomb, Marcel Croisiaux et Lehoussé²³³. Nous aurons l'occasion d'en reparler longuement.

²³⁰ R. Van Doorslaer, "Les Brigades internationales", p.3.

²³¹ Hem Day, pseudonyme de Marcel Dieu (1902-1962): libraire, éditeur de la revue *Pensée et Action*, puis des *Cahiers de Pensée et Action*, collectionneur et bibliographe des publications anarchistes, ce militant profondément antimilitariste publia de nombreux textes sur l'Espagne. Parmi ceux-ci, citons:

- *Les Eglises brûlent en Espagne... Pourquoi?*, Bruxelles, Ed. Pensée et Action, s.d..
- *L'Espagne en marche - Situation sociale de l'Espagne*, Paris, la Brochure Mensuelle, 1937, Coll. n°175-176, 15^e année, juillet-août 1937.
- *Le Capitalisme International devant l'Espagne révolutionnaire*, Bruxelles, Pensée et Action, 1937.
- *Problèmes d'Espagne*, Bruxelles, Pensée et Action, 1937.
- *Problèmes d'Espagne*, Paris, la Brochure Mensuelle, 1938, Coll. n°181-182, 16^e année, janvier-février 1938.

²³² A. De Smet, op. cit., pp.55-56.

²³³ A. De Smet, ibid., p.57.

D'autres volontaires, comme Pierre Brachet, combattirent dans l'armée républicaine régulière. Ancien étudiant en droit à l'U.L.B. où il avait joué un rôle actif dans les luttes antifascistes, Brachet partit en Espagne comme envoyé du journal socialiste *Le Peuple*; sur place, gagné par l'atmosphère de la capitale et sentant que le sort de la liberté et de la démocratie s'y jouait, il s'engagea comme sous-lieutenant dans la Brigade "El Campesino". Le 11 novembre 1936, lors d'une attaque menée par les troupes maures, il continua à tirer malgré l'ordre de repli et périt à 25 ans derrière sa mitrailleuse sur le front du Manzanares.

Les tâches réalisées par les Belges dans les Brigades furent multiples²³⁴. Si la majorité de ceux-ci furent de simples combattants, certains grimpèrent quelques échelons de la hiérarchie militaire et politique encore qu'aucun ne détint un grade supérieur à celui de commandant de compagnie. Un tiers des officiers du bataillon "André Marty" étaient de nationalité belge. Achille Chavée et Jean Bastien remplirent des fonctions juridiques au sein de la XIV^e Brigade. Membre du Bureau politique du P.C.B., Joseph Leemans²³⁵, envoyé à Albacète dès novembre 1936, y assura la liaison entre les volontaires belges, l'organisation centrale du recrutement à Paris et l'Espagne²³⁶; quant au communiste Raymond Dispy, il fut attaché à la direction politique des Brigades et nommé adjoint de l'Alsacien Franz Dalaem,...

Pour tous, belges ou autres, la vie au sein des Brigades et au front n'était guère une partie de plaisir. Des défections allaient inévitablement se produire, la plupart au cours des premiers mois, certaines après quelques jours seulement. D'aucuns comprenaient vite qu'ils avaient fait fausse route et demandaient à regagner leur foyer; d'autres, profondément motivés et parfaitement conscients de ce qui les y attendait, se décourageaient pourtant peu à peu; même chez les plus convaincus, le temps et les multiples privations pouvaient éroder la ferveur révolutionnaire: les conditions climatiques de la Péninsule (des hivers glacials et des étés torrides), la pénurie ou la mauvaise qualité de la nourriture, le changement fréquent d'officiers, l'inadéquation de l'équipement, l'absence de distractions, les refus de permissions (les demandes de congé étaient rarement satisfaites car l'expérience avait démontré que peu en revenaient), la nostalgie du pays, le manque de nouvelles de la famille (la censure militaire et la lenteur

²³⁴ A. De Smet, *ibid.*, p.47.

²³⁵ Dans une interview accordée au journaliste Léon Michaux (*Pour*, 26-XI-1981), le Liégeois Paul Hansen parle du Carolo Joseph Leehman.

²³⁶ R. Van Doorslaer, "Les Brigades internationales", p.3.

du courrier) et l'inquiétude qui en découlait,... étaient autant d'éléments susceptibles de saper le moral des meilleurs. Dans la résistance antifasciste, soumis à une discipline de fer, les communistes se devaient d'être à tout moment aux premiers postes, une responsabilité qui requérait des militants une force psychique et physique énorme; les conflits avec les autorités et les commissaires politiques étaient fréquents. Seuls les plus solides et les plus équilibrés purent supporter jusqu'au bout les exigences d'une guerre qui s'enlisait.

En Belgique, le parti communiste et d'anciens volontaires organisèrent des séances d'information afin de rassurer les familles. Comme convenu, les femmes des brigadistes étaient aidées; sur ce point, toutes les données, y compris les interviews, concordent: les proches directs des volontaires, c'est-à-dire ceux qui dépendaient financièrement d'eux, furent assistés. L'argent versé par le gouvernement espagnol et distribué par le P.C. allait aux familles de tous les volontaires, "politiques" ou non²³⁷.

Le 5 juillet 1938, les dernières résistances du délégué soviétique vaincues, le Comité de non-intervention réclame l'évacuation des volontaires étrangers encore présents en Espagne. Le plan élaboré à Londres soulève des oppositions tant du côté franquiste que républicain; malgré les remarques formulées, le gouvernement espagnol donne cependant son accord de principe tandis que la junte de Burgos refuse tout compromis. Ce nouvel échec témoigne, si besoin était, de l'incompétence criante dudit Comité.

Du côté belge, où l'attentisme est la position habituelle -lorsque le Comité de Londres, en avril 1937, aborda pour la première fois la question du retrait des forces étrangères, le département des Affaires étrangères décida, comme de coutume, d'observer l'attitude des autres pays avant de se prononcer-, l'on se montre favorable aux propositions du Comité. Une objection est néanmoins formulée: s'il est disposé à réouvrir ses frontières aux ressortissants étrangers qui résidaient sur son territoire avant leur départ en Espagne, le gouvernement belge refuse d'y accueillir les antifascistes qui, en raison de leur activité dans les Brigades, ne peuvent ou ne "désirent" plus rentrer chez eux; Spaak souligne que le royaume regorge déjà de réfugiés politiques. La Belgique fut toutefois le seul pays qui autorisa "ses" étrangers à revenir sur son territoire²³⁸.

²³⁷ R. Van Doorslaer, "Les volontaires gantois...", p.169.

²³⁸ R. Van Doorslaer, "Les Brigades internationales", p.4.

Le 21 septembre, c'est à l'assemblée de la S.D.N. -et non au Comité de non-intervention, façon de dire une dernière fois son dédain pour cet organisme qui, pendant deux ans, permit aux démocraties occidentales de se donner vaguement bonne conscience et aux dictatures d'intervenir impunément- que le président Negrín annonce officiellement "le rapatriement immédiat et complet de tous les combattants non espagnols" présents dans les rangs républicains et demande qu'une commission internationale supervise l'opération.

Les Brigades internationales sont rassemblées près de Barcelone; le 28 octobre, une grande cérémonie d'adieu est organisée en leur honneur. Quelques semaines plus tard -le 19 novembre-, un premier gros contingent de Belges débarque à Bruxelles. A la frontière franco-espagnole, la commission de la S.D.N. dénombre 12.688 volontaires étrangers dont 411 Belges²³⁹. Toutefois, ce chiffre ne recouvre pas exactement l'ensemble des volontaires se trouvant encore sur le sol espagnol à l'époque car de nombreux internationaux n'abandonneront la Péninsule qu'après la chute de Barcelone.

En Belgique, l'appareil policier et judiciaire tourne encore à plein régime pour poursuivre ceux qui rentrent d'Espagne républicaine. Des organisations, comme l'*Amicale des anciens combattants en Espagne républicaine* créée et présidée par Paul Nothomb, leur viennent en aide.

Un ancien volontaire témoigne.

Dans son ouvrage sur *La guerre civile espagnole et la littérature française*²⁴⁰, Maryse Bertrand de Muñoz indique qu'un groupe d'écrivains peut être formé par les volontaires qui, retour d'Espagne, prirent la plume pour relater leur engagement. Selon elle, le plus connu des récits de ce genre en langue française n'est autre que *Le Mercenaire* dans lequel le Belge Nick Gillain raconte d'une manière plutôt négative son expérience au sein des Brigades. Heureusement, dit-elle, certains soldats furent moins pessimistes et évoquèrent des souvenirs plus chaleureux, tel Mathieu Corman sur lequel nous reviendrons.

Le listage, sur microfilm²⁴¹, des volontaires des B.I. reprend, parmi les cadres de la cavalerie de la XIV^e Brigade, le nom de "Ghillain N.M., Belge, né le

²³⁹ E. David, op. cit., p.53.

²⁴⁰ Maryse Bertrand de Muñoz, *La guerre civile espagnole et la littérature française*, Paris-Montréal-Bruxelles, Ed. Didier, 1972, p.24.

²⁴¹ Nous remercions Monsieur Rudi Van Doorslaer pour sa précieuse collaboration.

28-10-1899 à Jemappes (Belgique)” et précise: “En Espagne depuis le 11-11-36, Sans Parti, A fait tous les fronts avec la 14^e et la 15^{eme} B. A été cité à l'ordre de la Brigade 14^{eme}, Capitaine Ct la Cie, excellent chef au point de vue commandement et vis-à-vis de ses camarades”.

Edité en 1938 chez Arthème Fayard, *Le Mercenaire. Carnet de route d'un combattant rouge*²⁴² ne peut cependant pas être considéré comme une oeuvre littéraire; d'ailleurs, Gillain, qui ne semble pas avoir publié d'autre écrit, ne revendique jamais le statut d'écrivain. Il s'agit toutefois d'un témoignage de première main suffisamment intéressant -et polémique- pour que des historiens tels que Hugh Thomas, Jacques Delperrie de Bayac ou Andreu Castells²⁴³ s'y réfèrent pour confirmer ou démentir les dires de celui qui se présente comme un “témoin impartial du drame espagnol tel que je l'ai vu”(p.115).

Si la contradiction contenue dans le titre de l'ouvrage plonge d'emblée le lecteur dans une perplexité légitime, les motifs, confessés par Gillain, de son départ en Espagne ne sont guère de nature à éveiller la moindre sympathie ni une quelconque opinion favorable à son égard: à Ostende, dit-il, “je m'ennuyais à périr. J'avais envie de voir et de faire quelque chose de captivant”. C'est donc “par esprit d'aventure, et par lassitude, en cet automne pluvieux de 1936, de voir la mer grise et le ciel chargé de nuages” qu'il se décide à mettre le cap plein sud. Quant au choix du parti des gouvernementaux, “c'est simplement le hasard”(p.7) qui le détermina.

Selon l'aventurier belge, les motivations qui animent les internationaux -“beaucoup de chômeurs et d'étrangers”(p.10)- regroupés à Paris, et l'idée qu'ils se font à ce moment-là de leur mission sont des plus disparates: tourner des obus, pacifier le pays, civiliser une nation de sauvages,... L'interminable voyage en train de Figueras à Albacète permet à tous ces horsains de réviser quelques-uns de leurs préjugés à l'endroit du pays amphytrion: l'Espagne gouvernementale est loin d'être une contrée inculte et barbare.

La première impression que Gillain ressent face à ses futurs camarades de combat, des êtres sales, déguenillés et puant la misère, ne présage rien de bon; à l'appel de la République semblent avoir répondu une majorité de vagabonds et

²⁴² Nick Gillain, *Le Mercenaire. Carnet de route d'un combattant rouge*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1938.

²⁴³ Andreu Castells, qui qualifie Nick Gillain de “nuestro conspicuo informador” (*Las Brigadas Internacionales de la guerra de España*, Barcelona, Editorial Ariel, Horas de España, 1974, p.291), se sert abondamment du témoignage du combattant belge.

de sans-emploi en quête d'aventure, dépourvus de toute éducation politique et se fichant éperdument de la réalité espagnole.

“Ruine”, “désordre” et “saleté”, tels sont les mots qui définissent le mieux la ville d’Albacète où, au milieu du chaos le plus total, et tandis que chacun est gradé selon son ambition, *le mercenaire* est nommé responsable d’un peloton de cavaliers²⁴⁴. Diagnostiquant d’entrée de jeu les tares les plus graves de l’armée prolétarienne, il juge bon de se présenter comme “un technicien, a-politique par principe, qui mettait à la disposition du Gouvernement Républicain ses connaissances militaires”(p.21). Avidé de compliments et de reconnaissance, il confie que cette profession de foi, si elle provoqua l’hostilité de la troupe, lui valut par contre le respect de ses cavaliers et la confiance des hautes sphères; le crédit progressif dont il déclare jouir auprès de ses hommes et de ses supérieurs, Gillain se flatte de le gagner par son comportement exemplaire, sa sincérité et sa franchise, de maîtres atouts dont il entend ne jamais se départir.

Les premières séances d’exercices qu’il organise lui permettent de se faire une idée plus précise de l’état lamentable de l’armée républicaine. Parmi les maux qui la minent, il relève la fainéantise des volontaires et leur absence de formation militaire, la mauvaise qualité des armes et la pénurie de matériel aggravées par la négligence des hommes peu soigneux, les ravages de l’alcool, l’incurie du service de ravitaillement, l’incompétence et l’autorité déficiente des gradés; mais, par-dessus tout, il dénonce la politisation totale de cette armée et insiste sur le rôle néfaste des commissaires politiques censés remonter le moral des combattants mais chargés en réalité d’épier les officiers.

Envoyés sur le front d’Andalousie, les hommes de la XIV^e Brigade, formée quelques jours avant la Noël, comprendront, au spectacle du tragique exode des paysans fuyant les Maures, le sens de leur engagement et la justesse de la cause pour laquelle ils se battent. Après les cinglants revers de Montero et de Lopera dus à l’improvisation et à l’absence de cohésion entre les unités, nullement au manque de courage ou d’héroïsme -un peu fou quelquefois- des volontaires, la nécessité de trouver un bouc émissaire sonne l’heure du “sinistre braconnage” (p.31). La pratique habituelle de la délation et les simulations de jugements -aussi sommaires que politiques- mettent en lumière les bas-fonds de la “Justice révolutionnaire” et les troubles rivalités d’intérêts qui corrodent les forces

²⁴⁴ Selon Jacques Delperrie de Bayac (*Les Brigades Internationales*, Paris, Fayard, 1968, pp.100, 156 et 429), il s’agit du futur peloton de reconnaissance du 13^e bataillon “Henri Barbusse” de la XIV^e Brigade.

gouvernementales. Sous la houlette de "l'âme damnée des Brigades, le député de Paris Marty"(p.31), les communistes complotent contre les anarchistes²⁴⁵.

La proximité du front explique l'ambiance fiévreuse et tumultueuse qui règne à Madrid en ce début de 1937. Fiers de leur tenue débraillée, signe de leur appartenance à une armée révolutionnaire, les combattants, anxieux de jouir intensément de la vie, s'y adonnent à la débauche. "Et le sang chaud espagnol faisait le reste. Ce n'étaient que beuveries, cris, chants et accouplements"(p.47). Les stéréotypes ne sont donc pas absents.

Soucieux d'améliorer la réputation déplorable des internationaux, Gillain présente ses "pauvres bougres" -une expression qu'il affectionne- comme des nœccurs et des fêtards, certes, mais avant tout comme des personnes honnêtes et généreuses: "Je dois m'insurger contre cette généralisation qui représente les Internationaux comme une bande de pillards venus en Espagne dans un esprit de lucre. Rien de plus inexact. La grande majorité est totalement désintéressée. Pourvu qu'ils mangent bien, qu'ils boivent sec, le reste ne les intéresse pas./ A chaque souscription, et Dieu sait si elles étaient nombreuses, mes hommes s'inscrivaient pour des sommes très fortes"(pp.56-57).

Ennemi de la "discipline de la termitière"(p.33) et de la répression aveugle pratiquées par les communistes, Gillain préconise le dialogue, la réflexion et la discipline librement consentie; sa cote de popularité et le succès récolté dans chacune de ses entreprises le convainquent de la pertinence de ses méthodes. *Le mercenaire*, il est vrai, jouit de sa propre estime. Ainsi, en mars, sa promotion au grade de capitaine est, unanimement "très bien accueillie dans la Brigade". Rien d'étonnant car "quand j'étais là, tout marchait à souhait"(pp.87-88).

Ses meilleurs souvenirs datent du printemps 1937 au cours duquel le service peu absorbant lui laissa le loisir de mieux connaître certains de ses collègues et subordonnés -auxquels il rend hommage- comme de méditer sur la psychologie des internationaux heureux de faire partie de "cette tour de Babel que composaient les Brigades"(p.91) et d'y travailler au progrès du monde et à la régénération du genre humain. Nonobstant, "prétendre qu'ils s'étaient engagés uniquement dans ce but serait absurde. Leurs mobiles humains étaient plus

²⁴⁵ Le récit fait par Gillain de l'affaire Delassalle, du nom d'un commandant exécuté, selon lui, non par trahison mais en raison de ses accointances avec les anarchistes, est sérieusement mis en doute par J. Delperrie de Bayac (ibid., pp.164-165 et p.167) et permet d'apprécier l'objectivité toute relative du combattant belge; selon l'historien français, Gillain, qui se situe politiquement à l'extrême droite, ne fut pas témoin des événements qu'il rapporte, du moins dans ce cas précis.

complexes. Il y avait parmi eux des clochards heureux de manger tous les jours, des repris de justice soucieux de mettre une frontière entre eux et la justice qui les recherchait, des glorieux aimant à parader en uniforme, des ambitieux en quête d'une carrière lucrative"(pp.90-91). Pour diriger une telle armée, qui, dit-il, ne comporte que très peu de communistes et à peine quelques socialistes, dont quatre-vingt-quinze pour cent des effectifs sont en fait de simples aventuriers antimilitaristes, en principe tous de gauche, la première règle consiste à gagner leur confiance, à faire preuve de loyauté envers eux et à respecter le prestige de ceux qu'ils admirent. Inutile de vouloir leur inculquer une discipline contraire à leur nature et à leur mentalité ou une formation politique dont ils n'ont que faire, car ce qui les meut, ce n'est ni l'amour de "la patrie prolétarienne" ni "la cause des miséreux"; c'est tout simplement la force de l'amitié et de la fraternité comme l'ascendant et la vénération des chefs.

Toutefois, ce printemps, c'est aussi l'époque où le manque de contrôle de l'intendance espagnole donne lieu, de la part des internationaux, à des abus et à des gaspillages insensés -alors que certains, à commencer par les populations civiles, souffrent de la disette- et oblige les autorités républicaines à prendre des mesures drastiques, pas toujours heureuses. Le remplacement du colonel Putz par le colonel Dumont en qui "tout puait le politicien"(p.104) sapera l'esprit de partage et de convivialité régnant au sein de la Brigade; les méthodes expéditives et autoritaires du capitaine Bastien, ancien avocat à la Cour d'appel de Bruxelles et nouveau chef du 2^e Bureau, transformeront la XIV^e Brigade en une véritable poudrière: les exécutions se suivront désormais sur un rythme dément.

Lors d'un séjour sur le front de Madrid, Gillain aura l'occasion de respirer l'atmosphère étouffante et inquisitoriale de l'hôtel Bristol, club des combattants russes; leur air arrogant et supérieur comme leur nombre restreint -alors que la propagande affirme qu'ils sont venus défendre la grande cause des travailleurs- expliquent, selon lui, la vive hostilité que leur manifestent les internationaux. L'officier belge, qui refuse de condamner la politique prudente d'un Staline peu désireux de déclencher une nouvelle conflagration, déplore une fois encore le manque d'information: sans doute suffirait-il d'expliquer aux volontaires, peu formés politiquement, que la cause pour laquelle ils se battent en Espagne n'est pas celle de l'URSS mais celle de la II^e Internationale. Quant à la crispation des Espagnols -républicains et nationalistes- vis-à-vis des étrangers en général, elle

émane, d'après lui, de la profonde blessure ouverte dans leur orgueil pour avoir dû solliciter une aide extérieure.

La réorganisation des Brigades par nationalité, contre le désir exprès des volontaires, développa le favoritisme national et la partialité, spécialement lors de la distribution du matériel et de la reconnaissance des mérites; ainsi, pour les besoins de la propagande, la victoire de Guadalajara fut-elle présentée comme un succès des antifascistes italiens au préjudice du bataillon français "Commune de Paris". L'incohérence de cette politique se fit tout aussi patente lors de la tentative de formation du bataillon belge par ordre formel du P.C.B.; s'adressant à ses compatriotes réticents, "le Capitaine Bastien leur tint un long discours sur la nécessité de former une unité belge qui eût pour mission de revendiquer sa part de gloire dans la lutte.../ Ces grands mots ne parvinrent pas à dégeler les hommes. De guerre lasse, Bastien fit vibrer une autre corde. Il leur promit des cigarettes et une cuisine soignée avec des frites tous les jours. Ce dernier argument parut le plus décisif. La péroraison fut acclamée par tous les Belges en délire"(p.121).

Afin d'expliquer les défaites successives enregistrées par les républicains et la détérioration du climat au sein des Brigades, Gillain ajoute à la liste déjà longue des carences l'insuffisance des réserves indispensables pour remplacer les déserteurs, relever les unités espagnoles -bien équipées mais passives et peu fiables- et stabiliser le front, le manque d'entraînement des nouvelles recrues ainsi que les médisances, la rivalité et la discorde entre les officiers. Mise à l'écart lors de la bataille de Brunete, la XIV^e Brigade, en disgrâce à cause de Dumont qui ne se maintient que grâce à ses attaches communistes en France, est condamnée à l'oisiveté près de l'Escorial où gouvernementaux et nationaux, se paralysant mutuellement, voient presque en paix. L'insupportable monotonie est parfois rompue par les propos et les insultes qu' échangeant un aumônier et un commissaire politique: au premier qui condamne les outrages commis par les rouges contre l'Eglise et promet rédemption à ceux qui rallieront les rangs nationalistes, le second hurle son désir d'une société plus juste et plus digne.

Le banquet offert au président de la II^e Internationale, le camarade de Brouckère que Gillain ne ménage guère, est une manifestation supplémentaire d'hypocrisie, ce mal endémique qui ronge l'armée populaire. Malgré ce qu'ils pensent de lui, les internationaux, plus en mal de renfort logistique que de beaux discours, reçoivent le député belge avec tous les honneurs dus à son rang.

Fort de ses états de service, de l'appui inconditionnel de ses hommes et du fait qu'il est le seul officier de cavalerie, Nick Gillain bravera l'hostilité du duo Dumont-Bastien et organisera désormais son existence "comme un défi à l'idéal d'un officier rouge"(pp.178-179). A posteriori, il se reproche de n'avoir pas pris au sérieux les avertissements qui, de toutes parts, lui signalaient que d'aucuns cherchaient à le casser.

Le destin tragique d'une artiste parmi les plus fêtées de Madrid avant "la révolution de juillet 1936"(p.188), travaillant dans le monde du théâtre, un milieu très propice à l'espionnage, permet à celui qui se présente à tout moment comme une victime innocente de l'intolérance et de la jalousie de responsables indisposés par sa loyauté, sa droiture et son prestige, de dénoncer le lourd climat de suspicion entretenu par les communistes dans la capitale: "Je me suis interdit de porter témoignage sur des faits dont je n'ai pas été témoin. Je ne parlerai donc pas des fusillades par milliers, des tchékas qui infligent des tortures d'un raffinement asiatique, ni des faits analogues dont de nombreux correspondants spéciaux font étalage./ Je n'ai rien vu, rien entendu. Donc, pour moi, cela n'existe pas. Mais, réflexion faite, au souvenir de Dolorès un doute me vient. Et si tout cela était vrai?"(pp.192-193).

Arrivés en Espagne "sans signer aucun engagement"(p.195), beaucoup de "volontaires" -dénomination totalement inadéquate- comptaient en principe y rester quelques mois, le temps que les républicains créent une armée populaire. Mais l'ampleur et la dureté des combats les rendirent vite indispensables. Après huit mois ininterrompus en première ligne, lassés de la mauvaise utilisation des techniciens étrangers et en proie au mal du pays, beaucoup exprimèrent leur volonté d'abandonner "l'enfer espagnol"(p.197). La réponse des autorités des Brigades fut de les confiner dans des camps où ils mourraient d'ennui et de chaleur sous la toile des tentes, façon détournée de les forcer à réintégrer leurs unités, et de colporter la rumeur fallacieuse selon laquelle le ministère de la Guerre accordait des autorisations aux soldats étrangers luttant sur les fronts. Gillain dénonce le chantage du gouvernement espagnol chiche de permissions et ne lâchant quelquefois du lest que par crainte de voir se tarir davantage le recrutement. Il accuse en outre les communistes de trahir leurs promesses d'aide aux familles des internationaux, qui, en Belgique et en France, sont condamnées à la misère.

Le complot ourdi contre sa personne par "toute la clique du Colonel Dumont" et les méthodes odieuses et dictatoriales utilisées par Bastien contre tous ceux qui osent leur résister porteront bientôt leurs fruits. Le 14 décembre 1937, après des interrogatoires menés tambour battant, Gillain, le dernier rescapé de l'ère Walter-Putz, est accusé, à sa grande surprise, de gaspillage éhonté de denrées alimentaires, de démagogie, de noyautage et de comportement indigne d'un officier antifasciste. Cassé de son grade, il a, dit-il, pour seule consolation d'être acclamé par ses hommes.

Averti confidentiellement que le bureau des cadres belges s'oppose à son départ d'Espagne -on craint qu'il ne se transforme en accusateur- et du danger qu'il court d'être arrêté sous peu, il décide de fuir. Via Barcelone, où le consul de Belgique, bien à l'abri dans la banlieue, le reçoit comme un criminel, et Valence, cruellement bombardée par l'aviation nationaliste en représailles aux raids sur Burgos et Salamanque, où l'occasion lui est offerte de prouver son courage et ses principes humanitaires -notamment à l'ambassade de France où il s'occupe d'un groupe de réfugiés blancs dont les manifestations anti-françaises l'écoeurent-, Gillain abandonne la Péninsule quelque treize mois après y être arrivé.

Dans une lettre datée du 4 mars 1938, adressée, de Barcelone, par le Partido Comunista de España (Sección de la Internacional Comunista) au Comité International d'aide au peuple espagnol (situé au n°1 de la Cité Paradis à Paris X^e) et signée par P. Bautista, nous pouvons lire:

Chers camarades,

En réponse à votre lettre du 17 février, relative à la demande de retour en Espagne du Camarade GILLAIN NICK, Capitaine de la 1^{re} Brigade, nous regrettons de vous informer que nous ne sommes pas favorables à ce retour: en effet, il ne nous est pas possible, après la dégradation de ce camarade, de le réadmettre ici. Mais nous pensons qu'il peut toujours travailler à l'étranger pour la cause antifasciste.

Saluts communistes.

Ainsi donc, avant de publier son réquisitoire, Gillain adressa-t-il au Parti une demande de réadmission au sein des Brigades. La fin de non-recevoir qui lui fut opposée explique très certainement le ton et le contenu de cette auto-apologie, véritable règlement de comptes avec certains de ses pairs et supérieurs dans les Brigades, spécialement les communistes. L'amertume et la rancœur qu'il devait ressentir rendaient vaine toute prétention à l'impartialité et à l'objectivité.

Passant en revue les activités de plusieurs ex-volontaires après la guerre d'Espagne, Delperrie de Bayac souligne que "quelques-uns ont changé de camp,

aventuriers ou communistes déçus passés à l'extrême droite"; parmi eux, "Nick Gillain a appartenu à la Légion Wallonie"²⁴⁶. Dans sa volumineuse étude sur la guerre civile espagnole, Georges Soria confirme que Gillain se mit au service des nazis en 1940²⁴⁷.

Dans *Valle del Jarama. Brigada Internacional*²⁴⁸, un des rares romans espagnols entièrement consacrés aux Brigades internationales, Enrique Barco Teruel (né à Madrid en 1921 et ancien volontaire de la "División Azul") relate, sous la forme d'une autobiographie, l'engagement de Paul Hervé, un écrivain et journaliste parisien, dont les critiques à l'égard des responsables communistes, notamment dans son intervention lors du Congrès des écrivains antifascistes célébré à Madrid et à Valence en juillet 1937, lui vaudront d'être suspecté de trotskisme et de trahison; il échappera de ~~toute~~ justesse à un attentat grâce à l'intervention de son seul vrai ami dans les Brigades, le Belge Nick Fontaine -"es su nombre o cuando menos el que ha dado aquí"(p.59)- sous les traits duquel nous identifions Nick Gillain.

Le portrait que le romancier trace de l'aventurier belge est très flatteur. La trajectoire espagnole du "buen Nick" diffère sensiblement de celle de son modèle puisque Nick Fontaine, qui sortit indemne de tous les combats et participa à la dernière intervention des Brigades, le 22 septembre sur l'Ebre, est présent lors de leur apothéose: les adieux à Barcelone en novembre 1938. Sur la Diagonal, il défile à la tête de trois cents volontaires français.

Après son rapatriement, "escribió unas memorias que constituyeron un gran éxito internacional ("Legionario rojo en España")"(p.332).

IV. L'ACTIVITÉ PRO-FRANQUISTE EN BELGIQUE.

1. La propagande et l'aide matérielle.

Avant même que, du Maghreb, Franco ne lance la nouvelle Reconquista, en Belgique, une certaine propagande de droite exploitait à fond le prétendu chaos espagnol afin de rassembler les catholiques et de "créer une imagination

²⁴⁶ J. Delperrie de Bayac, *ibid.*, p.392.

²⁴⁷ Georges Soria, *Guerre et révolution en Espagne (1936-1939)*, Paris, Ed. R. Lafont et Livre Club Diderot, 1976, 3e tome, p.351.

²⁴⁸ Enrique Barco Teruel, *Valle del Jarama. Brigada Internacional*, Barcelona, Ediciones Marte, 1969.

et un sentiment anti-communiste”²⁴⁹. Pour les organisations antimarxistes, la guerre d’Espagne servira d’argument et de leitmotiv, et sa dimension soi-disant religieuse sera essentielle à l’heure de mobiliser les âmes bien-pensantes et de recruter les bonnes volontés pour un engagement plus dynamique en faveur des nationalistes. Pour plusieurs de ces organisations, ce conflit constitue même un réel ballon d’oxygène: fondé en 1929, *Le Comité International de Lutte Active contre le Communisme* donne, en 1936, des signes d’épuisement; les grèves en Belgique, le Front populaire en France et la guerre en Espagne viennent à point pour lui insuffler le tonus qui lui manque.

Des nombreuses organisations anticommunistes belges répertoriées par Francis Balace, nous retiendrons uniquement celles qui s’impliquèrent le plus dans les campagnes pro-nationalistes.

Professeur d’histoire à l’Université Catholique de Louvain (U.C.L.), grand prêtre de l’anticommunisme et gourou de l’activité pro-franquiste en Belgique, le vicomte Charles Terlinden, en collaboration avec le Père Félix-André Morlion, directeur de la feuille *De Waarheid* et leader des *Offensief-Brigades*, fonde au printemps 1938 la *Concentration de la Propagande Anticommuniste* (COPAC); son bulletin mensuel *Rassemblement*, lancé en mai 1938, comprend une édition flamande *De Volkswacht*. En liaison avec la *Centrale Catholique de Presse* (C.C.P.), la COPAC, à côté de sa propagande anticommuniste et d’une intense activité d’“information”, concentre le gros de ses efforts sur deux tâches bien précises: mener une campagne contre la pénétration communiste au port d’Anvers en dénonçant tout spécialement les sabotages commis contre des navires allemands et italiens en partance pour l’Espagne blanche; et surtout, exploiter la déception d’anciens volontaires des Brigades internationales et leur animosité envers le Komintern. Ainsi, tandis que la C.C.P./K.P.C. du Père Morlion alimente la presse catholique en articles tendancieux et publie les impressions d’ouvriers belges revenus d’Espagne, la COPAC recueille auprès des milieux industriels des fonds au profit des anciens brigadistes et crée la *Fraternelle des Anciens Combattants d’Espagne*; de l’été à l’automne 1938, elle organise une série de meetings où elle promène d’anciens volontaires gantois et hennuyers, distribue des tracts à la veille des élections d’octobre et lance, en particulier dans son hebdomadaire *Le Populaire* ou *Volksblad*, à l’intention des milieux ouvriers “menacés” par la presse communiste et “contre le bourrage de crânes”, une virulente campagne

²⁴⁹ J. Balace, op. cit., p.580.

contre le P.C.B. et secondairement contre Vandervelde. En choisissant sa devise: "la FORCE du bolchevisme est faite de l'INDIFFÉRENCE des honnêtes gens", la publication entend réveiller les braves citoyens de leur léthargie et de leur désintérêt pour la chose publique!

Soeur aînée de la COPAC, la *Société d'Etudes Politiques, Economiques et Sociales* (SEPES) joue un rôle moteur dans toute cette dynamique anticommuniste grâce à l'appui financier qu'elle reçoit des milieux industriels non-catholiques. L'"intérêt" de la SEPES pour la République espagnole est antérieur au putsch puisque son *Bulletin* du 15 mai 1936 s'intitule *Quand le FRONT POPULAIRE est Roi!*. Ses publications "espagnoles" se succéderont jusqu'à la reconnaissance de Burgos par le gouvernement belge. Parmi ses thèmes favoris ressurgissent constamment celui de l'Espagne, banc d'essai d'une révolution dont les échelons suivants seront la France et la Belgique, ou encore celui des anciens volontaires des Brigades, *Troupes de choc de la guerre civile en Belgique* (janvier 1939).

Authentique milice privée, la SEPES ne se contente pas de simples activités de propagande destinées à freiner les sympathies des milieux populaires pour la doctrine marxiste; les troubles qu'elle provoque au port d'Anvers encourageront les autorités judiciaires à prendre des mesures contre l'organisation communiste "Vollweber". Les autres actions directes entreprises en faveur des franquistes sont plus difficiles à prouver et leurs résultats concrets impossibles à évaluer.

Fin 1938, animateur, dans l'ombre, de la SEPES et de multiples campagnes anticommunistes, directeur de la *Sogechim* liée notamment à la *Société Générale*, Marcel de Roover se rend en Espagne; ce séjour de trois semaines lui permettra par la suite de répandre la "bonne parole" sur "les enseignements à tirer" de la situation espagnole dans les milieux économiques et nationalistes belges²⁵⁰.

Ces deux organismes -la COPAC et la SEPES-, dont les objectifs se recoupent et se confondent de plus en plus, défendent principalement la réaction sociale et cherchent l'alliance des milieux industriels et du libéralisme national avec les forces catholiques conservatrices.

Afin de coordonner les mouvements étrangers partisans de son fascisme et de les incorporer plus efficacement dans sa politique extérieure, le Duce crée en juin 1933 les *Comitate d'Azione per l'Universalità di Roma* (CAUR). Ce groupe de pression, animé par une idéologie semblable à celle de la *Phalange Espagnole*,

²⁵⁰ Conférence sous ce titre à la tribune de *Mars et Mercure* de Bruxelles le 20 novembre 1938 et article dans *Légion Nationale* du 21 janvier 1939 (cité par I. Balace, *ibid.*, p.593, n.94).

s'implante et se développe en Belgique lorsque quelques notabilités décident d'appuyer l'annexion de l'Éthiopie et de critiquer les sanctions envisagées par la S.D.N. contre l'Italie. Les personnalités les plus relevantes des CAUR belges sont, comme par hasard, Charles Terlinden et son inséparable compère Fernand Desonay, philologue à l'Université de Liège²⁵¹. Ce Comité, qui fit connaître la *Phalange* en Belgique avant 1936, sera transformé en janvier 1939 en *Centre Européen d'Etude de l'Ordre Nouveau* (CEEON). Après la victoire nationaliste, ses anciens dirigeants proposent d'offrir une épée d'honneur à Franco; la marche des événements internationaux explique la discrétion avec laquelle le présent lui sera remis!

Les 4 et 5 septembre 1936, à l'initiative de la section belge des CAUR et en riposte au *Rassemblement Universel pour la Paix* organisé au Heysel, une bonne partie du gratin de l'extrême droite francophone internationale se retrouve à Bruxelles au congrès de la *Ligue pour la Réforme de la SDN*. Ernesto de Zulueta et le consul démissionnaire, Alfonso García Conde, rehaussent de leur présence ce qui semble bien être la première manifestation d'un appui concret de la droite belge aux franquistes; en effet, le deuxième jour, après l'hommage rendu aux "combattants héroïques qui luttent non seulement pour leur propre patrie, mais pour la civilisation menacée dans tous les pays"²⁵², Terlinden lance une collecte et une souscription publique en faveur des "victimes de la barbarie marxiste,...". Ce sera la seule action matérielle des CAUR belges au profit de Franco; d'autres organismes, dont les intérêts s'accordent et se mêlent, reprendront le flambeau, telle l'association "caritative" *Reconnaissance de l'Espagne nationale*, créée au début 1938 et qui se donne pour mission d'envoyer des cigarettes aux soldats nationalistes; son comité, présidé par le tandem Terlinden-Desonay, sera une copie presque conforme de la direction des CAUR.

En 1924, l'avocat liégeois Paul Hoornaert, qui s'était brillamment illustré durant la Première Guerre, décide d'adhérer à la *Légion Nationale*, une ligue nationaliste parmi tant d'autres, et de lui fournir une doctrine de "redressement national". En 1932, la *Légion*, commandée par son "Chef", titre que Hoornaert revendiquera deux ans plus tard, se transforme en une organisation fasciste profondément originale puisque ce Chef n'est pas candidat dictateur: l'objectif du mouvement n'est guère de s'emparer du pouvoir mais de former une milice

²⁵¹ Il est l'auteur de *Fascisme anno X*, un essai paru aux Editions Rex en 1933.

²⁵² Cité par F. Balace, op. cit., p.605.

paramilitaire prête à soutenir une “autorité forte et responsable”, royale de préférence. Dès le début de 1935, Hoornaert devient l'un des chantres de l'*Ordre Nouveau Universel* préconisé par les CAUR. Les premiers contacts entre la *Légion Nationale* et la *Phalange Espagnole* se produisent lors de l'exposition de l'*Ordre Nouveau Universel* organisée à Bruxelles en juin par le Chef lui-même avec l'aide des CAUR et d'autres mouvements étrangers. A la mi-septembre, Paul Hoornaert et José Antonio Primo de Rivera se rencontrent mais l'évolution de la situation politique tant en Belgique qu'en Espagne empêchera les deux formations de resserrer davantage des liens idéologiques déjà très étroits. Après la victoire du Front populaire en France et l'éclatement du conflit en Espagne, la *Légion* se présente comme la “seule organisation solide en Belgique qui soit capable, le cas échéant, de parer à la menace communiste et de rallier autour de lui, au moment voulu, les immenses forces saines encore éparses”²⁵³. Tout au long de la “guerre hispano-soviétique” qui met aux prises “le véritable peuple espagnol” avec des envahisseurs étrangers, elle exploite les thèmes en vogue. Jusqu'en juin 1938, presque toutes les louanges qu'elle prodigue s'adressent à la *Phalange* avec laquelle elle s'identifie pleinement; Franco, le “Charles Martel” espagnol, dut attendre son tour avant de mériter les siennes.

Représentée au congrès de septembre 1936 par Hoornaert et son adjoint Fernand Dirix, la *Légion Nationale* -qui, en compagnie du fameux duo Terlinden-Desonay, monopolisera une bonne partie de la propagande pro-franquiste en 1937 et 1938- décide de s'investir à fond dans le combat et de prendre le relais des CAUR; une mobilisation financière de ses propres militants est décrétée, des souscriptions sont ouvertes, des pull-overs d'uniforme pour les phalangistes tricotés par les “dames légionnaires”, des activités organisées à Anvers par son réseau de renseignements, des campagnes lancées pour dénoncer l'intervention directe et indirecte au profit des républicains, des relations établies avec Burgos et la *Phalange* par l'intermédiaire de Zulueta,...; une exposition itinérante sur l'“Espagne Nationale”, montée en collaboration avec Terlinden et Desonay, parcourt pendant dix mois, de septembre 1936 à juin 1937, quelques-unes des grandes villes de Belgique: Bruxelles, Liège, Tournai et Gand. La gauche s'y tient coite car les Jeunes Gardes Nationalistes à chemises bleues veillent de près à ce que rien ne vienne perturber leur action de solidarité. Les témoignages de reconnaissance reçus des autorités de Burgos et de la *Phalange* encouragent la

²⁵³ *Légion Nationale*, 11 décembre 1937 (cité par F. Balace, *ibid.*, p.604).

Légion à maintenir la formule: en 1938, "le véritable visage du communisme" peut être contemplé à Liège, Bruxelles et Anvers. La presse de droite réserve un accueil chaleureux aux deux manifestations.

Fin 1937, au moment même où quelques parlementaires catholiques se décident enfin à sortir de leur mutisme et à murmurer prudemment ce que leur presse clame et réclame depuis plus d'un an, la *Légion Nationale*, épaulée par le célèbre duo, multiplie les meetings, les conférences et les pétitions pro-Burgos. Cette campagne, qui dure jusqu'au printemps suivant et parcourt les villes de Bruxelles, Liège, Anvers et Tournai, se heurte à des contre-manifestations de la part des socialistes, des syndicats, du C.V.I.A. et d'autres démocrates.

Le 11 février 1938, désobéissant à leur Chef, les légionnaires commettent une première bavure en allant troubler la projection du film *Terre d'Espagne* au Palais des Beaux-Arts; dès cet instant, des incidents violents éclateront après chaque séance. Les affrontements se répéteront entre la milice de Hoornaert et les groupes de gauche; les responsables de la *Légion* perdent leur ascendant sur leurs hommes qui multiplient les initiatives personnelles: le 27 juillet, une quarantaine de Jeunes Gardes Nationalistes organisent une expédition punitive contre l'exposition "Le fascisme en Espagne et en Chine" présentée par le P.O.B. à l'*Atrium* du Botanique à Bruxelles, sous prétexte qu'elle est une insulte à des "chefs d'Etats étrangers"! Il s'agit en réalité d'un acte de vengeance pour les meetings interdits et les salles d'exposition non attribuées aux légionnaires ainsi qu'une manière de signaler aux autorités la présence sur le territoire belge d'"étrangers indésirables", parmi lesquels les républicains espagnols chargés de surveiller l'exposition. Si la presse de droite justifie la mise à sac, à gauche, les réactions d'indignation fusent: *Le Peuple* exige la dissolution de la *Légion Nationale* dont plusieurs membres seront finalement inculpés. Par représailles, des groupes de gauche "visiteront" plus d'une fois le local de la ligue pro-franquiste *Action et Civilisation*. Afin de briser la spirale de violence, la police montera la garde devant la Maison du Peuple. Evoquant les affrontements physiques assez fréquents entre les militants antifascistes et les hommes de main de Rex ou de la *Légion Nationale*, Jean Blume constate que "des milices de gauche, s'inspirant du Front Rouge allemand, ont existé. La loi Bovesse les a dissoutes, mais fort curieusement cette loi semble inopérante lorsqu'il s'agit des formations d'extrême-droite"²⁵⁴.

²⁵⁴ J. Blume, op. cit., p.46.

Si, jusqu'alors, la *Légion* détint pratiquement le monopole de l'action publique pro-franquiste, l'incident du Botanique clôt, semble-t-il, une période; car d'aucuns jugent avec raison le côté violent de la milice nuisible au projet de rassemblement des "gens d'ordre" en faveur de Franco. Durant l'offensive finale déclenchée après l'été 1938 pour la reconnaissance de Burgos, ce sera aux parlementaires de droite -catholiques et libéraux-, forts du soutien de puissants lobbies économiques, de jouer enfin le rôle capital qui leur incombe. La *Légion Nationale*, qui a renoncé au faisceau et dont les dernières manifestations "espagnoles" seront un déjeuner en l'honneur de Zulueta début février 1939 et un meeting anversoïse de l'avocat Arthur Rotsaert "Franco 1939" au mois d'avril, ne relâche pas la pression; elle est cependant devenue plus pacifique afin de ne point heurter les milieux bien-pensants et d'affaires en un moment aussi crucial.

Un autre groupe qui se distingue en Belgique par son action en faveur de l'Espagne blanche est la ligue *Action et Civilisation*. Née en juillet 1932, elle a assimilé le groupement *Moscou attaque!* dirigé entre autres par le commandant Eugène de Launoy et qui comptait en son comité d'honneur des personnalités de la taille de Paul-Émile Janson ou d'Adophe Max, le bourgmestre de Bruxelles. Dès le début du cauchemar espagnol, cette ligue, qui s'est illustrée pendant la guerre d'Abyssinie par sa propagande pro-italienne, soutient activement Franco; aide matérielle et propagande sont inscrites à son programme. Des souscriptions sont organisées pour envoyer aux armées libératrices des voitures-ambulances, des médicaments, des vêtements chauds, des couvertures,... A côté de cette action directe que les associations apolitiques et pluralistes hantées par le vicomte Terlinden reprendront à leur compte, *Action et Civilisation* lance en novembre 1936 les "déjeuners *Pro España*" du Résidence-Palace; ils permettent à la fine fleur du conservatisme et du fascisme belges de se retrouver, à des personnalités d'horizons très divers de s'y côtoyer et d'y coordonner leurs opérations. C'est aussi lors de ces foires du franquisme, qui ne prendront fin que le 29 avril 1939 par le "Banquet de la Victoire" organisé en commun avec la *Phalange*, que germe l'idée d'une grande concentration en faveur de la reconnaissance de Franco; tenu le 5 mars 1938 à la salle *Patria* sous les auspices des *Amitiés Belgo-Espagnoles* -un organisme créé par *Action et Civilisation* avec laquelle il se confond et qui avait pour vague mission d'"entretenir des relations amicales entre des Belges et des Espagnols"-, le meeting réunit les sénateurs catholiques

Paul Crockaert et Charles d'Aspremont-Lynden, le député libéral Jules Hansez, le rexiste Pierre Daye,... L'événement est important car c'est la première fois que des parlementaires s'engagent aussi ouvertement. Dirigeant officiel d'*Action et Civilisation* et des *Amitiés Belgo-Espagnoles*, le commandant de Launoy, dont le zèle éveillera l'attention de la justice belge, est absent, "empêché par les récents incidents provoqués par la projection d'un film soviétique"²⁵⁵. Les désordres violents qui émaillent les projections de *Terre d'Espagne* semblent avoir laissé de vilaines traces!

Contrairement à la ligue dont elle est la petite dernière, au printemps 1938, l'*Union Belge pour la reconnaissance de Franco* s'adresse à des milieux non exclusivement extrémistes afin de recueillir un maximum de signatures pour sa pétition; celle-ci, qui obtient un succès relatif, est envoyée au roi, en "lui demandant très respectueusement son auguste intervention pour que la Belgique reconnaisse le gouvernement national espagnol"²⁵⁶; dès le 2 juin, le Palais transmet au Premier ministre Spaak le document signé par quelque 2.850 personnes, principalement des Brabançons et des Wallons. Curieusement, 62,5% des signatures wallonnes proviennent de la province "rouge" du Hainaut.

En avril 1938, en réplique à l'"Appel des 32" et pour tirer les politiciens catholiques de leur lourde torpeur, les Editions *Action et Civilisation* publient les *Bombardements de Barcelone?* du commandant de Launoy; la version originale et la traduction néerlandaise connaissent, chacune, une réimpression. La même année, la ligue édite deux autres pamphlets, de piètre qualité stylistique ceux-ci, publiés sous le même nom mais rédigés par Léopold Flament, un obsédé du péril judéo-maçonnique: *L'Action de la Franco-maçonnerie (d'après un document secret)*, *du Judaïsme et des Déterreurs de cadavres en Espagne Soviétique* et *A l'assaut de notre civilisation. Juifs, Francs-Maçons, Anarchistes à l'oeuvre pour la guerre civile mondiale*; ces longs titres traduisent l'originalité du regard jeté désormais par la ligue sur les forces républicaines -aucune allusion n'est plus faite à l'action de Moscou, véritable marotte des autres groupes de propagande- et indiquent un changement de cap: groupe de propagande antibolcheviste "pluraliste" à l'origine, dont le comité regroupait les directeurs des principaux journaux conservateurs bruxellois ainsi que des militaires, des industriels et des hommes politiques de première importance, *Action et Civilisation* connut, dès

²⁵⁵ Cité par F. Balace, op. cit., p.616.

²⁵⁶ Cité par F. Balace, ibid., p.618.

l'arrivée en juillet 1934 de l'avocat Marcel Dessy, une révolution idéologique. Sans doute est-ce l'influence croissante de ce maniaque du judéo-bolchevisme et des machinations maçonniques, fondateur en 1935 du *Péril Juif*, qui provoque dès la fin 1937 l'hémorragie de nombreux membres peu désireux de cautionner ses divagations et autres débordements incompatibles avec l'image apaisante à transmettre. Réduite en 1939 à une poignée de fanatiques, la ligue, qui n'est plus que l'ombre d'elle-même, n'a cependant pas coupé tous les ponts avec la droite catholique classique.

Le premier centre de propagande pro-franquiste organisé à Bruxelles est l'oeuvre de l'abbé Vincent de Moor; son *Bureau Universel de Presse* (B.U.P), créé début 1937, éditera plusieurs brochures sur l'Espagne avant de disparaître un an plus tard lorsque le "lieutenant Marcel" regagne la Péninsule; l'association humanitaire *Filleul de Guerre* consacrera les bénéfices de la vente des ouvrages de l'abbé et du B.U.P. à "soulager les blessés des Armées Franco"²⁵⁷. Entre-temps, le comte Alexandre van der Burch, qui résidait à Madrid lors du putsch, avait pris le relais: début 1938, dans *Le Calvaire Ibérique. Témoignage*, il réunit, à côté d'autres documents, quelques-uns de ses articles parus en 1936-1937 dans *La Libre Belgique*, *Le Vingtième Siècle*, *La Gazette*, *Les Nouvelles de la Louvière*, *La Renaissance de Cambrai*, *Le Petit Marseillais*,... Sa "propagande pour la vérité" sera saluée, comme il se doit, par le cardinal Van Roey²⁵⁸.

Parallèlement ou en collaboration avec toutes ces organisations belges qui oeuvraient en faveur de la croisade, la junte de Burgos s'efforça elle aussi de faire connaître à l'extérieur sa mission divine et d'y rechercher un maximum d'appuis. En Belgique, les émissaires chargés de cette campagne de propagande

²⁵⁷ Consulter F. Balace, *ibid.*, pp.626-628 et pp.679-680. L'abbé Vincent de Moor (1889-1961) avait été durant la Première Guerre un des fondateurs de *La Libre Belgique* clandestine et, sous le nom de code de "Lieutenant Marcel", le chef d'une organisation de renseignements dépendant de l'Intelligence Service. En 1936, il passe six mois en Espagne dans les rangs franquistes et s'y consacre à des tâches peu dignes de son état de prêtre: enquêter sur l'origine belge des munitions républicaines, sur la destination des chèques payés par Madrid,... Dès son retour en Belgique, il donne des conférences et organise le B.U.P. où il publie *Les Evêques ont parlé! Les Catholiques doivent soutenir la cause Franco et Espana*; en juillet 1937, peu après la chute de Bilbao, paraît, sans nom d'auteur, *La Question Basque et la Guerre Civile en Espagne*; en 1938, en collaboration avec "Claude", de Moor publie *L'Horreur Rouge en Terre d'Espagne*. Il séjourne ensuite à plusieurs reprises dans la Péninsule où il noue des contacts avec les Belges engagés dans les rangs nationalistes; il y sert comme aumônier et comme correspondant de guerre: ses récits seront publiés, fin 1938-début 1939, dans *Le Pays Réel* sous le pseudonyme de "Lieutenant Marcel". Pendant la Deuxième Guerre, il travaillera pour les services de renseignements alliés.

²⁵⁸ Concernant les activités "espagnoles" du comte Alexandre van der Burch et ses liens avec l'Espagne, consulter F. Balace, *ibid.*, pp.628-629, pp.633-634 et p.640.

furent essentiellement les anciens diplomates républicains en place à Bruxelles: García Conde et surtout de Zulueta.

Peu après le déclenchement du conflit, un Comité d'Aide à la *Population Espagnole* (APE), chargé de fournir une aide humanitaire "sélective" -qui dut d'ailleurs profiter davantage aux combattants qu'à la population nationaliste à laquelle elle était en principe destinée-, fut créé à la requête des deux diplomates dissidents. Le bilan très positif de son action volontairement discrète -les fonds étaient récoltés par l'expédition de circulaires essentiellement dans les rangs de l'aristocratie et de la bourgeoisie catholique francophone, les partisans les plus actifs de Franco- fut publié après la guerre: 15 ambulances, 10.000 couvertures,... Faut-il préciser que le vicomte Terlinden faisait partie de la direction de l'APE, laquelle correspondait presque fidèlement à celle du *Comité de Rapatriement et d'Assistance aux Asilés de l'Ambassade de Belgique à Madrid* (CABEM) organisé en mars 1937? Un accord passé avec les autorités républicaines et qui stipulait qu'ils ne pourraient pas quitter le territoire belge permit à 87 "asilés" de gagner Bruxelles fin mars 1937 pour y être répartis dans des couvents ou des pensions de famille. Certains, manquant à leur parole, rejoignirent l'Espagne nationale.

Autre propagandiste espagnol au service de Burgos et responsable de la *Phalange* à Bruxelles, Graciano Cantelli épouse la secrétaire du commandant de Launoy. De son côté, la *Chambre de commerce nationale espagnole* combine ses attributions proprement commerciales avec des tâches propres à une légation. Une partie du clergé espagnol résidant en Belgique prend aussi fait et cause pour Franco: le R.P. Cavestany à Bruxelles; le R.P.H. de Rafael, cousin du général Mola, et Mgr Antonio Berjón qui publie à Liège la *Prière des Exilés Espagnols à la Vierge du Pilar* composée en 1938 par des prêtres espagnols en exil. La version citée par Hugh Thomas²⁵⁹, et que nous reproduisons, offre de légères variantes par rapport à celle transcrite par Francis Balace²⁶⁰: "Vers Vous, ô Marie, Reine de Paix, nous revenons toujours, nous, les fidèles enfants de Votre très chère Espagne, aujourd'hui vilipendée, outragée, souillée par le bolchevisme criminel, dépouillée par le marxisme juif et méprisée par le communisme barbare. Nous Vous implorons, les larmes aux yeux, de venir à notre secours, d'accorder le triomphe final aux glorieuses armées du Libérateur et nouveau conquérant de l'Espagne, le nouveau Pelayo, le Caudillo! Vive le Christ-Roi!".

²⁵⁹ H. Thomas, op. cit., pp.534-535.

²⁶⁰ F. Balace, op. cit., p.606.

Sise à Paris, l'agence franquiste *Information Espagnole* édite à l'intention de la presse le *Bulletin d'Information Espagnole*, concurrent du *Boletín Español de Información*, l'organe du gouvernement légal. En Belgique, avant que ne soit ouverte une filiale à la fin de l'été 1937 grâce à l'action des milieux catholiques conservateurs, les articles du *Bulletin* étaient diffusés par *Légion Nationale*. Ainsi, le texte *Rebeldes?*, distribué par le Bureau Catholique d'Information Internationale de Saragosse, fut-il publié dans *Légion Nationale* du 1^{er} juillet 1937 avant d'être édité (sans date) par l'*Information Espagnole* "belge" sous le titre *Rebelles? Appel à la Conscience Universelle sur la situation de l'Espagne*. Momentanément installée dans la Cité ardente, elle diffusera entre autres la première édition de la *Lettre Collective des évêques espagnols à tous les évêques du monde*, *Le Jour Pointe en Espagne* (1937) d'Angel de Toledo ou la *Prière des exilés espagnols à la Vierge du Pilar*.

C'est probablement pour satisfaire à une demande de Zulueta que Charles Terlinden devient l'éditeur responsable de l'*Information Espagnole* lorsqu'elle déménage dans les bureaux bruxellois de la *Phalange*. Avant d'occuper cette nouvelle fonction, le vicomte s'attachait déjà à éditer en brochures certains de ses articles publiés dans la *Revue catholique des idées et des faits*; *L'Espagne Martyre*, paru le 18 juin 1937 et diffusé fin août par les Editions *Action et Civilisation*, est republié fin 1937 par l'*Information Espagnole*.

D'esprit essentiellement catholique, la section belge de l'agence réédite la *Lettre Collective* et publie des textes "religieux" tels que *L'Espagne héroïque. Ascèse de notre guerre* du Cardinal Gomá y Tomás dans une traduction du Chanoine Leclef (datée de septembre 1937) ou *Le Baptême de sang* (1938), un récit de persécutions religieuses traduit par "E. de W."

Elle édite aussi des écrits politiques dont plusieurs seront republiés dans *Légion Nationale*: *La Justice du "Frente Popular"* (par trois députés aux Cortès et préfacée par Henry Lemery, sénateur et ancien Garde des Sceaux), *Révélation*s (avec une édition flamande *Onthullingen*) d'Ernest Zund, ex-membre suisse de la Brigade internationale "Dimitrof", *La Charte du travail*, *L'Oeuvre du Général Franco*, *L'Or Espagnol* (traduction d'un article du *Times*), *Les Responsables de la guerre civile et religieuse en Espagne* par Terlinden, *La Guerre Nationale Espagnole devant la Morale et le Droit* par le R.P. Ignacio G. Menéndez-Reigada,... Un article du vicomte, paru en avril 1938 dans la *Revue catholique des idées et des faits*, sera développé et publié en brochure sous le titre: *Une question à*

l'ordre du jour: la reconnaissance par la Belgique du Gouvernement National de l'Espagne. Fin 1938, sort de presse *Croisade pour l'Occident* de Paul Neuray, une série de treize reportages rédigés à la suite d'un voyage en Espagne au mois de juin et publiés précédemment dans *La Nation Belge* dont Neuray est le directeur.

En mars 1938, Fernand Dirix, collaborateur de Paul Hoornaert à la *Légion Nationale*, est engagé comme secrétaire de rédaction à l'agence espagnole de la rue Royale; trois mois plus tard, en raison de son installation à Gand, il passe la main à Gaston Jacqmin, le dirigeant des Jeunes Gardes Nationalistes du Brabant: l'essentiel du travail consiste à rédiger, en se basant sur les émissions françaises de Radio Salamanca, le bulletin de la situation militaire qui, accompagné de traductions d'extraits de la presse espagnole, est distribué quotidiennement aux journaux pro-franquistes ou neutres de la capitale.

Les autres tâches de *l'Information Espagnole* consistent à distribuer des ouvrages de propagande tels que les brochures publiées à Paris par les *Amis de l'Espagne Nouvelle*, à vendre des abonnements pour la revue *Occident* à laquelle collabore le trio Terlinden-Desonay-Hoornaert, ou à promouvoir quelques livres "instructifs" comme *Le Calvaire Ibérique* du comte van der Burch.

Afin de gagner de nouveaux adhérents à la cause franquiste et de hâter l'instauration de contacts commerciaux et diplomatiques avec Burgos, le groupe de *l'Information Espagnole* lance au mois d'octobre 1938 *La Nation Espagnole. Organe de l'Hispanité*. L'hebdomadaire, dirigé par Terlinden, prétend regrouper tous ceux qui se déclarent partisans de la Nouvelle Espagne. Son double combat -contre toute idée de médiation et pour la reconnaissance du gouvernement de Burgos- ne cessera que le jour où les relations tant attendues seront officialisées. La publication s'inscrit parfaitement dans la nouvelle stratégie élaborée à partir de cet automne 1938 et où les dirigeants de la *Légion Nationale* sont devenus des employés appointés de *l'Information Espagnole*. L'initiative de Terlinden fut saluée avec enthousiasme par la *Légion* pourtant absente des premiers numéros. Sans doute les deux responsables se brouillèrent-ils momentanément lorsque le vicomte reprit à son compte le projet de Hoornaert d'envoyer quelques délégués de sa "Légion Universitaire" rendre hommage à un étudiant aveugle de guerre, et confia l'organisation du voyage à Jacqmin et à Cantelli. La délégation, qui accompagne Terlinden du 2 au 7 janvier 1939, est censée représenter l'ensemble des étudiants belges: 12 de ses 14 participants sont des légionnaires! A partir de ce moment, la *Nation Espagnole* ouvre largement ses colonnes aux communiqués

de la *Légion*, notamment à ceux où elle glorifie les légionnaires engagés sur le front espagnol. Dès son retour, Terlinden prononce de nombreuses conférences; celle qu'il donne le 30 mars à Malines est suivie par le cardinal. Fin 1938, il avait fondé un "comité pour la reconstitution des bibliothèques et des établissements d'enseignements détruits par les séides de la barbarie moscovite"²⁶¹. Dans le dernier numéro de son journal daté du 20 avril 1939, Terlinden dresse un bilan positif de son engagement pro-franquiste et se félicite comme historien d'avoir tout de suite compris où résidait son devoir.

Peu avant l'établissement des rapports officiels entre Bruxelles et Burgos, une *Union Hispano-Belge*, dont van der Burch sera le président d'honneur, voit le jour à Liège. Parmi ses fondateurs se trouve l'avocat Jean-Armand Meyers. "Pluraliste", formée d'industriels, de catholiques et de droitiers, dans l'esprit de la "concentration" chère à Terlinden, l'association, qui prétend rassembler les sympathisants de la Nouvelle Espagne et les défenseurs de l'ordre contre le communisme, rejette l'étiquette "fasciste". Son apparition tardive, son action très centrée sur la Cité ardente et sa mission plutôt floue -"entretenir et créer des relations d'amitié et d'affaires entre la Belgique et l'Espagne"²⁶²- suffisent à expliquer le nombre très limité de ses activités: une souscription, des collectes de vêtements et un banquet organisé, le 11 février 1939, en l'honneur de Zulueta et de ses collaborateurs pour célébrer la victoire. *L'Oeuvre des Autels et Croix d'Espagne*, lancée en novembre 1937 par le même fils du baron Meyers à la demande du clergé espagnol et avec le soutien du vicaire général du diocèse de Liège, avait remporté un certain succès: fin octobre 1938, un premier convoi d'objets religieux avait pris la direction de Bilbao.

2. L'aide humaine: les volontaires belges au service de Franco.

Si, selon André De Smet, une soixantaine de Belges s'engagèrent dans les rangs nationalistes²⁶³, pour sa part, F. Balace estime ce chiffre fort exagéré²⁶⁴. D'après l'historien liégeois, tenter un dénombrement même approximatif de ces volontaires est très difficile pour plusieurs motifs: l'existence depuis 1920 d'un *Tercio de Extranjeros* où foisonnent les pseudonymes et les patronymes

²⁶¹ *La Nation Espagnole*, 22 décembre 1938 (cité par F. Balace, *ibid.*, p.645).

²⁶² Cité par F. Balace, *ibid.*, p.641.

²⁶³ A. De Smet, *op. cit.*, p.59.

²⁶⁴ F. Balace, *op. cit.*, pp.652-653.

hispanisés; la dispersion des volontaires étrangers dans les différentes unités; l'amalgame des Wallons et des Français, des Flamands et des Allemands, identique à celui qui se produit dans les Brigades; l'inexistence d'un recrutement organisé et par là même l'absence de registre.

Les premiers volontaires partirent dès août 1936 mais "leur présence et celle des enrôlés ultérieurs n'a guère laissé de traces dans l'historiographie de la guerre civile et dans les reportages de l'époque. Elle fut parfois évoquée par des thuriféraires du régime franquiste pour réhabiliter la Belgique aux yeux de celui-ci tout en ménageant les susceptibilités espagnoles, ou, au cours de la seconde guerre mondiale, pour assurer à des Belges évadés vers l'Angleterre un traitement de faveur et l'exemption d'un séjour à Miranda"²⁶⁵.

Plusieurs raisons expliquent la présence discrète et limitée de combattants belges dans les troupes franquistes.

Contrairement aux républicains, les nationalistes, qui bénéficiaient d'une aide étrangère massive, s'abstinrent d'organiser des campagnes de recrutement. De plus, pour les éventuels candidats, rallier les armées franquistes via la France s'avérait extrêmement laborieux et risqué avant la prise d'Irun début septembre 1936; à partir de 1937, il leur fallait se couler à travers les mailles -larges certes- du filet de gardes mobiles français et d'officiers-observateurs tendu par le Comité de Londres.

La situation incommode -du moins, juste après sa démission- de Zulueta en Belgique ne l'incitait pas à enfreindre les lois belges ni à fomenter les départs illégaux de volontaires vers l'Espagne nationaliste. Ainsi, lorsque le légionnaire gantois Jean de Bie, parti au début de 1937 et rentré en permission fin juillet, lui propose de créer une unité de 500 hommes à recruter dans le mouvement de Paul Hoornaert, l'ancien diplomate transmet les remerciements de son gouvernement mais refuse poliment. Il est vrai qu'après la déconvenue causée par la *Bandera Irlandesa* du général Eoin O'Duffy, les autorités de Burgos ne tiennent point à renouveler l'expérience ou à tenter l'aventure de Brigades à leur profit; elles pensent à juste raison qu'une bonne campagne de meetings leur est beaucoup plus utile que l'apport de quelques combattants supplémentaires. Il n'empêche que de Zulueta accepte de délivrer un sauf-conduit pour la zone nationaliste à tous ceux qui possèdent un passeport en règle et une carte de presse; il sait que certains journaux belges, tels que *La Nation Belge* ou *La Gazette*, les distribuent

²⁶⁵ F. Balace, *ibid.*, p.654.

généreusement à ceux qui désirent gagner les lignes franquistes. Ce camouflage procure à ces volontaires l'avantage de pouvoir revenir au pays quand bon leur semble et surtout celui d'y être à l'abri des poursuites judiciaires. Tel était le cas de Jean de Bie lui-même, "correspondant de guerre" du *Vingtième Siècle*.

En novembre 1936, alors que l'affaire Delvigne -du nom du secrétaire général du P.O.B. accusé de trafic d'armes et d'enrôlement de volontaires- bat son plein, éclate l'affaire Dirix-de Zulueta: à la suite des contacts qu'il a eus avec le responsable des milices de la *Légion Nationale*, le représentant officieux de Franco semble impliqué à son tour dans une histoire de recrutement. Feignant l'impartialité officielle, la justice belge s'empare du scandale: le Parquet de Bruxelles procède à une enquête exhaustive; des perquisitions sont faites non seulement chez les deux intéressés ou au local de la *Légion* mais aussi chez Jean Delvigne ainsi que chez plusieurs dirigeants communistes et du *Secours Rouge International*. Les inculpés bénéficieront d'un non-lieu.

Malgré leur intense activité de propagande et l'admiration professée pour la *Phalange Espagnole*, les dirigeants de la *Légion Nationale* évitent eux aussi de fomenter les départs: d'une part, ces responsables, qui ne cessent de dénoncer l'intervention directe en faveur du front populaire, ont bien peu à gagner en mettant le doigt dans un dangereux engrenage alors même que les débordements des légionnaires attirent l'attention des forces de police sur leur organisation; d'autre part, ces dirigeants, qui ne rêvent pas de pouvoir mais prétendent faire de leur mouvement une milice de Jeunes Gardes Nationalistes prête, en cas de troubles séparatistes ou communistes, à protéger la monarchie, voire à instaurer une "dictature royale", tiennent à garder leurs hommes à portée de la main. L'objectif premier n'est-il pas en effet de se préparer à faire face aux désordres épouvantables que les volontaires des Brigades provoqueront à coup sûr dès leur retour au pays et de protéger le royaume contre les machinations infernales du Komintern?

La politique de prudence défendue par Hoornaert n'était cependant pas du goût de tous ses militants. Ainsi, en dépit des remontrances du Chef, quelques légionnaires décidèrent de tenter l'aventure à titre individuel; ils formeront le gros des volontaires belges présents dans les rangs nationalistes. Eux qui, en raison de leur complicité idéologique avec les phalangistes, imaginaient s'en aller combattre glorieusement aux côtés des "soldats politiques" de la *Phalange*, durent rapidement déchanter: tout comme le reste des volontaires étrangers que

les officiers franquistes traitaient en général avec mépris et agacement, surtout après l'expérience négative de la *Bandera Irlandesa*, ils durent choisir entre le billet de retour et le *Tercio*.

Si certains prirent très vite le chemin des Pyrénées -A. De Smet signale que, dès août 1936, un mouvement semblable à celui de la gauche, quoique bien plus limité, se dessine parmi les membres de la *Légion Nationale*²⁶⁶-, la plupart des légionnaires ne partirent qu'en 1937. Pendant plusieurs mois, la direction de la *Légion* tut soigneusement l'affaire jusqu'au moment où il n'était plus possible de nier les faits... avant de s'en prévaloir dans un but de propagande politique: elle convertira ces militants désobéissants en émissaires de la *Légion* et exaltera leurs exploits dont elle s'attribuera la gloire. La victoire nationaliste imminente, elle fera célébrer une messe à la mémoire de ses membres "tombés au champ d'honneur dans les rangs des armées de Franco, pour la civilisation occidentale et pour sauver leur propre pays du bolchevisme"²⁶⁷ et finira par s'approprier l'ensemble des volontaires belges. Ce n'est toutefois qu'après la reconnaissance de Burgos qu'elle révélera l'identité de ses héros.

Pendant la Deuxième Guerre, Paul Hoornaert, un patriote viscéralement germanophobe, invoquera tous ces engagements en Espagne, qu'il réprouvait au départ, et les gonflera à l'extrême afin d'obtenir la clémence des tribunaux nazis pour ses hommes arrêtés en raison de leur activité dans la Résistance. En vain, tant pour les autres que pour lui-même. Paradoxes de l'existence: "Bien que Hoornaert tombât finalement comme victime du nazisme -il mourut après sa déportation en 1944 au camp allemand de Sonnenburg- la *Légion Nationale* avait pourtant mené sous sa direction au cours des années trente une propagande d'extrême droite particulièrement active"²⁶⁸.

"Véritable caméléon politique"²⁶⁹ et ancien de la *Légion Nationale* dont il fut banni en février 1935, Eugène Van den Bossche se mit à la disposition de Madrid et gagna l'Espagne en octobre 1936; affecté aux services logistiques des états-majors des généraux Asensio et Kléber avant d'être nommé commandant de la place de Fuencarral, celui que la presse de gauche surnommait autrefois le "Goering de M. Hoornaert" est arrêté par des membres du Comité antifasciste et

²⁶⁶ A. De Smet, op. cit., p.60.

²⁶⁷ Cité par F. Balace, op. cit., p.675.

²⁶⁸ Walter De Bock, op. cit., pp.57-58.

²⁶⁹ Concernant la trajectoire très particulière d'Eugène Van den Bossche, consulter F. Balace, op. cit., pp.683-685 et A. De Smet, op. cit., p.54.

expulsé fin février 1937 du territoire de la République. Revenu en Belgique où il est déchu de son grade de lieutenant, il publie une brochure intitulée *Je parle au peuple* dans laquelle, après avoir relaté son séjour espagnol, il se déclare révolté autant par l'indiscipline des anarchistes que par l'inféodation des communistes espagnols au Komintern et décrit "le Règne de la terreur" instauré par ceux-ci. Dans un tract ultérieur qui porte le même titre, il s'en prend essentiellement à Paul Nothomb et proclame son ralliement à la cause nationaliste.

Dans l'ensemble, les organisations politiques et idéologiques de droite et d'extrême droite s'abstinrent donc d'orchestrer des campagnes d'embauchage. Même Rex qui, il est vrai, ne s'engagea jamais dans une action pro-franquiste d'envergure -les menaces et forfanteries du Chef étaient plutôt à usage interne-, s'y montra réticent; ainsi, s'il y eut des volontaires rexistes dans les rangs franquistes, ne s'agissait-il que de cas isolés. Toutes les déclarations postérieures de Léon Degrelle qui écrivait en 1941: "Nous avons été contre les Rouges qui terrorisaient l'Espagne. Certains de nos camarades s'engagèrent dans les rangs des volontaires de Franco"²⁷⁰ ne sont que du vent.

Outre ces légionnaires indisciplinés et ces rexistes autonomes, les armées nationalistes "accueillirent" d'autres combattants belges. Parmi eux, plusieurs membres de la noblesse, souvent attachés à l'Espagne par les liens familiaux, y servirent comme officiers. Le cas le plus célèbre est celui du comte Rodolphe de Hemricourt de Grunne²⁷¹ qui s'enrôla dans la chasse franquiste. Les motifs de son départ en Espagne? L'envie de voler -il avait été refusé par l'aéronautique militaire belge pour mauvaise vue-, le désir de lutter contre le péril communiste, la sensation de participer à une croisade et d'y défendre l'honneur de son pays, le tout mêlé à une certaine attirance pour les régimes d'Ordre Nouveau,... ce qui ne l'empêcha pas de saisir rapidement que le conflit espagnol n'était qu'un jeu d'enfant par rapport à la conflagration qu'il annonçait et préparait. Pilote de la R.A.F. durant la Deuxième Guerre, il disparut en opération au mois de mai 1941.

Un autre groupe de volontaires répertorié par Francis Balace est celui des "hispano-belges" parmi lesquels les frères Van den Eynde; nés en Amérique du Sud, ils gagnent l'Espagne juste après le putsch franquiste pour y "combattre l'Idéal"; pendant leur séjour en Europe, ils adhèrent tous les quatre à la *Légion Nationale*. Des Belges, il y en a encore, éparpillés dans la *Légion étrangère*

²⁷⁰ Cité par F. Balace, op. cit., p.658.

²⁷¹ F. Balace (ibid., pp.658-663) retrace son odyssée complète.

espagnole, dans les unités des *Requetas* -les milices carlistes de Navarre-, dans la *Bandera Juana de Arco* -une réplique de la droite française aux Brigades internationales-, dans les *Flechas Negras*,...

Partis par idéal, la plupart de ces volontaires, militants catholiques ou anticomunistes, éprouvèrent sur place un profond sentiment de frustration; eux qui pensaient être accueillis à bras ouverts et en héros, durent faire face à la pénible réalité: les règlements très stricts de la *Légion étrangère espagnole*, le fossé entre les officiers et les soldats, la suspicion et le dédain des Espagnols à l'égard des étrangers, tout spécialement des francophones et des Italiens, étaient durs à supporter. D'après A. De Smet, une dizaine de Belges perdirent la vie dans les rangs nationalistes²⁷².

Comparant l'impunité (quasi-) totale dont jouirent les Belges engagés du côté des rebelles -et la complaisance des autorités du royaume envers ceux qui bafouaient ainsi les règles les plus élémentaires de la démocratie- aux poursuites judiciaires exercées contre leurs homologues des Brigades qui, eux, agissaient en conformité avec le droit international, Eric David s'interroge: le zèle déployé d'un côté et la bienveillance observée de l'autre furent-ils le fruit du hasard ou le résultat d'une politique consciente et intentionnelle? "En 1936, les volontaires belges [des Brigades] contrariaient la politique du gouvernement"²⁷³. A preuve, les propositions d'amnistie présentées en faveur de ceux qui avaient enfreint la "loi Bovesse" et ses amendements furent toutes rejetées par une droite obstinée et politiquement myope: "Jusqu'au bout, la droite du parlement aura ainsi témoigné de son aversion profonde pour l'Espagne républicaine et ceux qui la soutenaient, une aversion qui s'abattait sur les ressortissants belges eux-mêmes bien que ceux-ci pouvaient se prévaloir de la morale et du droit -à savoir, le droit, sinon le devoir de porter secours à un pays et un peuple agressés"²⁷⁴. De son côté, Francis Balace, qui relève lui aussi cette différence de traitement à première vue choquante et partisane, fournit une série d'explications²⁷⁵. Des motifs juridiques d'abord: la loi votée le 31 décembre 1936 et amendée le 11 juin 1937 n'ayant aucun effet rétroactif, ceux qui étaient partis en Espagne avant sa promulgation -ainsi en était-il de la majorité des Belges au service de Franco- y échappaient; qui plus est, ces volontaires étant souvent munis d'un passeport en

²⁷² A. De Smet, op. cit., p.60.

²⁷³ E. David, op. cit., pp.79-80.

²⁷⁴ E. David, ibid., p.77.

²⁷⁵ F. Balace, op. cit., pp.68+686.

règle et d'une carte de presse aimablement délivrée par un quotidien, les autorités judiciaires et militaires ne pouvaient rien entreprendre contre ces "correspondants de guerre" envoyés en Espagne à des fins professionnelles et soustraits de la sorte aux ordres de rappel. A côté de ces raisons légales, quelques circonstances plus subjectives incitaient les autorités à la clémence: le nombre très restreint de ces volontaires, leur engagement d'ordre plus individuel -en l'absence de filières organisées-, l'origine sociale d'une partie de ceux-ci et le petit coup de pouce paternel en dernier ressort.

V. CONCLUSIONS.

La victoire du Frente popular aux élections de février 1936 clôt la période connue comme *bienio negro*. Toutefois, loin d'ouvrir une ère nouvelle de paix et de prospérité, elle déchaîne les forces réactionnaires et conservatrices tant en Espagne qu'à l'étranger. Le nouveau gouvernement ne dispose en effet d'aucun "délai de grâce" lui permettant de jeter les fondations d'une législature normale. La dure réalité de la crise économique, la mauvaise volonté, voire l'hostilité, des classes dominantes éduquées dans l'oligarchie et prêtes à saborder toute velléité réformiste ainsi que les propres maladresses du cabinet en place dissipent vite les espoirs de justice et de régénération démocratique. Les désordres latents et les excès inévitables qui se produisent de part et d'autre légitiment, aux yeux de certains, le coup de bistouri du mois de juillet; l'amputation, plus sanglante que prévue, se transformera rapidement en authentique saignée.

En Belgique, le drame espagnol ne laisse (presque) personne indifférent: chez ceux qui y voient l'issue logique et prévisible de l'accès de la gauche au pouvoir, elle exaspère la phobie du péril marxiste; chez ceux qui identifient la résistance du peuple espagnol à la cause de la liberté agressée par le fascisme, elle renforce la conviction qu'il leur faut impérieusement et d'urgence s'unir en un large front démocratique; pour les adeptes du sauve-qui-peut, il convient, afin d'éviter la propagation du conflit, de ménager les susceptibilités en restant soigneusement à l'écart des événements.

La "non-immixtion" proposée par Léon Blum à l'Angleterre et à l'Italie et qui deviendra bientôt la "non-intervention" générale recueille en Belgique une majorité de suffrages, au départ du moins. Car la violation immédiate du pacte par les puissances fascistes brise vite le large consensus existant autour de la

politique de neutralité et d'indépendance prônée par le Palais et les partenaires de l'Union Nationale, spécialement en la personne de son ministre des Affaires étrangères.

La rupture la plus sensible se produit à gauche et plus particulièrement à l'intérieur du P.O.B.; la guerre d'Espagne fait éclater au grand jour la scission qui couvait entre les deux ailes du parti: la fidélité à la tradition et aux idéaux internationalistes des plus anciens, leur adhésion à la sécurité collective et leur revendication d'une solidarité totale avec leurs frères espagnols relèvent, selon les chantres du socialisme national et les responsables syndicaux, d'une vision peu réaliste de la situation; pour ceux-ci, le maintien de l'Union Nationale et la présence des socialistes au gouvernement -indispensable pour défendre les acquis sociaux- doivent l'emporter sur toute espèce de sentimentalisme vieux jeu. La démission, acceptée par le P.O.B., de Vandervelde en janvier 1937 de son poste ministériel n'est sans doute pas étrangère au fait que, pour les socialistes, la non-intervention ne compromet jamais réellement cette participation.

A droite, le monde libéral se prononce en bloc en faveur de la neutralité, mais cette unanimité sur le principe ne correspond guère à une communion idéologique. De leur côté, les élus du parti catholique, par crainte de faire le lit de l'extrême droite et d'être évincés du gouvernement, appuieront la politique extérieure de l'Union Nationale et s'interdiront très longtemps de répercuter au Parlement ou au Sénat les revendications formulées par leur presse comme de s'associer aux intenses campagnes de propagande ou aux actions "humanitaires" organisées par les nombreuses associations catholiques. Plus à droite, Rex, anti-Frente popular dès février 1936 et pro-franquiste dès juillet, sera certes le groupe le plus remuant au Parlement, mais la peur de passer pour de vulgaires nervis à la solde du caudillo et du Führer incitera ses représentants à une relative prudence; plus explicite à partir du printemps 1937, le soutien apporté aux nationalistes devait en principe permettre au parti de Degrelle de freiner son brusque déclin en rameutant tous les anticomunistes.

Dès l'été 1937, la question de Burgos est servie; elle tiendra le pays en haleine jusqu'à la mi-janvier 1939, moment où le congrès du P.O.B., passant outre aux résolutions des assemblées antérieures, donne le feu vert au gouvernement pour qu'il reconnaisse officiellement les autorités franquistes. La déchirure est telle que d'aucuns préféreront rejoindre les communistes plutôt que de se faire les complices de la trahison.

Ce pas définitif en direction de Burgos ne recueille en réalité qu'une unanimité factice chez les autres partenaires de l'Union Nationale. Chez les catholiques, majoritairement pro-Burgos, les voix discordantes furent assez vite étouffées par les instances supérieures; toutefois, il semble bien que le brusque réveil des parlementaires du parti résulte davantage de la transformation, fin 1937, de l'Union Nationale en une simple tripartite que des mandements en provenance de Malines. La forte pression exercée par les milieux industriels explique, quant à elle, l'unité presque parfaite affichée par les libéraux dans cette affaire; cependant, chez beaucoup, cette attitude pro-Burgos, dictée par la volonté de protéger les intérêts financiers belges dans la Péninsule, heurtait de plein fouet leurs sympathies républicaines. La reconnaissance de Franco fut aussi reçue comme un véritable camouflet par la plupart des étudiants libéraux de l'U.L.B., sincèrement engagés aux côtés de leurs camarades socialistes et communistes dans la mobilisation générale en faveur de la République.

Ainsi donc, malgré l'expérience manquée de Front populaire en Belgique, la mise à mort du Frente popular eut une résonance considérable dans tous les milieux. Les raisons sont multiples: la vigueur d'un mouvement ouvrier bien structuré et profondément antifasciste -qui s'était déjà montré solidaire lors des événements de 1934 dans les Asturies-; le rêve internationaliste de nombreux socialistes; la présence dans le royaume de beaucoup de réfugiés politiques; les intérêts économiques belges en Espagne; le côté rédempteur du Movimiento ainsi que la dimension internationale du conflit espagnol, "la première bataille de la Seconde Guerre mondiale" selon les mots d'Alvarez del Vayo.

Chapitre II. LES RÉACTIONS CONTEMPORAINES: LES ÉCRIVAINS DANS LA PRESSE.

En renseignant quotidiennement leurs lecteurs sur le déroulement de la guerre d'Espagne, en diffusant ou en alimentant les débats enflammés et les controverses qu'elle suscitait, en soutenant, voire en organisant, des campagnes de solidarité au profit des belligérants, les organes de presse du royaume contribuèrent dans une large mesure à l'impact considérable que la tragédie espagnole eut en Belgique.

Plusieurs périodiques confièrent à des écrivains, romanciers, poètes ou essayistes, la tâche d'informer le public des enjeux et de l'évolution du conflit, ou leur ouvrirent toutes grandes leurs colonnes afin qu'ils y manifestent leurs opinions et y livrent leurs réflexions; ceux-ci le firent sous des formes très variées: éditoriaux, articles de fond, panoramas historiques, reportages sur le terrain, feuilletons littéraires, nouvelles,...

La première partie de ce chapitre sera consacrée aux écrivains de gauche; nous les avons réunis autour de deux périodiques antifascistes qui, bien que luttant pour un objectif commun: la victoire des républicains, entretenaient des relations franchement mauvaises: *Combat* et *Le Rouge et le Noir*. Les critiques acerbes qu'ils échangèrent et les polémiques qu'ils entretinrent illustrent les tensions existant à l'époque au sein du camp républicain.

Dans la deuxième partie, nous rendrons compte des prises de position de quelques-uns des écrivains qui, favorables au projet nationaliste, choisirent principalement l'hebdomadaire *Cassandra* comme tribune où clamer leur appui inconditionnel aux factieux.

La troisième et dernière partie se fera l'écho de quelques autres voix qui s'élevèrent tant à droite que du côté antifasciste.

I. COMBAT et LE ROUGE ET LE NOIR.

Avant et durant le conflit espagnol, ces deux hebdomadaires antifascistes seront le point de ralliement de nombreux intellectuels démocrates.

A. *COMBAT* (1936-1939)¹.

C'est à l'initiative de Stéphane Cordier et grâce à l'appui des *Comités de Vigilance des Intellectuels Antifascistes* (C.V.I.A.) que *Combat*, l'organe du Front populaire à l'origine, voit le jour le 1^{er} juillet 1936. Bien que Denis Marion, pseudonyme de Marcel Defosse, en porte le titre de rédacteur en chef -à partir du numéro 8-, l'âme et la cheville ouvrière de la publication est Victor Larock².

Pierre Vermeylen, qui en fut un des collaborateurs les plus assidus et fidèles, présente ainsi ce périodique "destiné à défendre l'Espagne républicaine et à combattre la politique de neutralité"³:

Le journal, agressif et persifleur, a une haute tenue littéraire. Sa ligne politique était claire: elle préconisait un rassemblement antifasciste, défendait la sécurité collective, attaquait le socialisme national et la politique de neutralité et, surtout, soutenait ardemment l'Espagne républicaine. Bien que certains de ses rédacteurs fussent liés au Parti ouvrier ou au parti communiste, la plupart étaient des indépendants. L'audience du journal était restreinte aux cercles dirigeants des formations politiques et aux milieux universitaires de Liège et de Bruxelles. Il était considéré avec une certaine méfiance par les militants socialistes qui le croyaient inféodé aux communistes et méprisé par les communistes dont il critiquait l'aveugle embrigadement⁴.

Attaché à une doctrine de front commun de toute la gauche contre le péril fasciste, *Combat* se démarqua très vite du *Rouge et le Noir* et ne manqua jamais une occasion de critiquer son concurrent. Pour répondre à ces provocations, Pierre Fontaine, le directeur du *Rouge et le Noir*, engagera une vive polémique avec *Combat* qu'il considérait comme un journal stalinien, une idée d'ailleurs assez répandue dans les milieux socialistes. Comme l'indique Jean-François l'üeg, si *Combat* fustigeait certains leaders du P.O.B., c'est parce qu'ils s'opposaient à son programme d'unité avec les communistes; et pourtant, officiellement, il

¹ Sur l'histoire de *Combat*, consulter

- Marcelle Simon-Rorive, *La presse de gauche éditée et diffusée à Liège, face à la Deuxième République d'Espagne (1931-1939)*, mémoire de licence en histoire, Université de Liège, 1970, pp.53-57;

- Pierre Vermeylen, *Victor Larock*, Bruxelles, Institut E. Vandervelde, 1977, pp.11 et suivantes;

- Pierre Vermeylen, *Mémoires sans parenthèses*, Bruxelles, Ed. du CRISP, 1985, pp.55-58;

- Jean-François l'üeg, *Le Rouge et le Noir. La tribune bruxelloise non-conformiste des années 30*, Ottignies Louvain-la-Neuve, Editions Quorum, 1995, pp.129-132.

² Victor Larock (1904-1977) sera directeur politique du *Peuple* (1944-1954). Député dès 1949, il sera ministre à quatre reprises, occupant des postes aussi différents que les Affaires étrangères et l'Éducation nationale.

³ P. Vermeylen, *Mémoires sans parenthèses*, p.55.

⁴ P. Vermeylen, *Victor Larock*, p.12.

n'entretint jamais de rapports étroits avec le P.C.B.⁵. Nous aurons l'occasion d'illustrer ultérieurement ces violentes prises de bec.

Plusieurs facteurs concouraient au succès du journal: la netteté de sa ligne politique, son souci d'indépendance, ses prises de position à la pointe du "combat" ainsi que l'éventail, la qualité et la notoriété de ses collaborateurs tant belges qu'étrangers: écrivains, critiques littéraires, figures politiques de grande envergure, professeurs universitaires,...

Parmi les rédacteurs les plus actifs et toujours présents aux comités de rédaction, mentionnés par Pierre Vermeylen⁶, outre Denis Marion et Victor Larock déjà cités, relevons Armand Abel, professeur à l'U.L.B., l'historien Henri Laurent, le critique cinématographique André Thirifays, Emilie Noulet⁷, Albert Ayguesparse et Jeanne-Emile Vandervelde "qui, écrit Vermeylen, se servait de nous pour attirer son mari vers la gauche"⁸. Des très nombreux sympathisants qui, à titre plus occasionnel, apportèrent leur contribution, nous retiendrons les noms d'Emile Vandervelde, Louis de Brouckère, Isabelle Blume, Louis Piérard, Henri Rolin, Joseph Jacquemotte, Xavier Relecom, Roger Motz (vice-président du parti libéral), Albert Marteaux, Léo Champion, Roger Bodart, Alexis Curvers, René Blicq, Marie Delcourt, Louis Dubrau, Charles Plisnier, Herman Closson, Franz Hellens, Paul Nougé⁹ ainsi que ceux d'intellectuels antifascistes étrangers tels Tristan Tzara, Louis Aragon, José Bergamín ou Josep Carner¹⁰.

⁵ J.-F. Füg, op. cit., p.130.

⁶ P. Vermeylen, *Mémoires sans parenthèses*, p.55.

⁷ Dans les quatre volumes de son *Alphabet critique 1924-1964* (P.U. de Bruxelles, 1964-1966), Emilie Noulet réunira les meilleures de ses critiques littéraires dont certaines parurent dans *Combat*:

- *Peuple d'Espagne* de Sofia Blasco: "Aucune tradition, aucun raisonnement qui veulent que l'Eglise bénisse toujours l'opprimeur, n'ont pu faire que Sofia Blasco, qui est catholique et le proclame, ne suive le véritable enseignement chrétien et se range spontanément du côté du peuple héroïque... Rien n'est plus émouvant, à ce sujet, que l'hommage enthousiaste que cette chrétienne consacre à la Pasionaria. Car la Madrecita a tenu son journal de guerre dont on donne aujourd'hui une adaptation française" (5 février 1937);

- *Contre-attaque en Espagne* de Ramón J. Sender: "L'auteur, volontaire de la première heure, ne raconte rien qu'il n'ait vu de ses propres yeux, mais il a beaucoup vu [...], non en spectateur, mais en participant et souvent en responsable. [...]. "Son grand air d'honnêteté en fait un témoignage irréductible. Une telle lecture, répandue dans le monde, a la valeur d'une victoire, sinon immédiate, du moins, devant la civilisation, c'est-à-dire, à long terme, définitive" (27 novembre 1937);

- *Rien qu'un témoignage* d'André Chamson: "André Chamson a pensé que son expérience de voyageur n'aurait pas assez de prix si elle n'avait donné matière qu'à un documentaire de plus, si elle n'avait été pour lui et pour tous, un enseignement, une vérité à proclamer. Aussi, il ne faut pas chercher dans son livre du pittoresque, de l'espagnolisme ou des récits guerriers, mais plutôt des vues simples, infaillibles dont la justesse est une arme" (11 décembre 1937).

⁸ P. Vermeylen, *Mémoires sans parenthèses*, p.55.

⁹ Le 5 mars 1938, dans un article sur "Paul Eluard. La poésie", le poète surréaliste bruxellois compare le combat pour la liberté et la justice à celui pour la culture et la poésie: "Il faut le répéter sans trêve: le destin de la culture s'insère en pleine lutte des classes, la poésie est au coeur de la mêlée, au coeur de la révolution, c'est elle que l'on martyrise dans les geôles allemandes, qui

Les articles et les chroniques que ces intellectuels signèrent dans *Combat*, quelle qu'en soit la teneur, sont autant de témoignages de leur engagement aux côtés des forces démocratiques.

Le 1^{er} avril 1939, date officielle de la cessation des hostilités, paraît le dernier numéro du journal:

La guerre d'Espagne était perdue et nous n'avions plus d'argent. Nous devons payer nos dettes, spécialement à l'éditeur Marcel Ney qui [...] n'avait pas cessé de nous faire crédit... pour la bonne cause¹¹.

Si deux coups d'éclat marquèrent l'existence de *Combat*: la proposition de la candidature de Van Zeeland contre Léon Degrelle lors de l'élection partielle à Bruxelles en 1937 et la protestation contre le pacte de Munich, la défense de la République espagnole constitua sans nul doute son principal cheval de bataille. Tout au long de ses trente-trois mois de lutte, l'organe antifasciste prit une part très active dans l'aide au peuple espagnol: outre qu'elle ne cessa d'informer ses lecteurs de la situation sur les fronts ainsi que des manifestations, conférences et meetings pro-républicains organisés dans tout le pays, l'équipe de *Combat*, indépendamment ou en collaboration avec d'autres associations, ouvrit plusieurs souscriptions et organisa des collectes de fonds, notamment au profit des homes d'enfants aménagés par les soins du gouvernement légal ou en faveur des intellectuels espagnols internés dans les camps du sud de la France; elle s'occupa également de trouver des foyers d'accueil pour les jeunes Espagnols réfugiés en Belgique.

Les manifestes lancés par le périodique permirent aux intellectuels, dont certains semblaient bien timorés à l'heure de se prononcer publiquement, de faire acte de foi et d'exprimer leur solidarité avec l'Espagne démocratique.

Le 19 mars 1938, parmi les "Signataires de l'Université de Bruxelles" à l'"Appel des universitaires belges en faveur du Comité de coordination pour l'aide à l'Espagne républicaine", figurent les noms de M. Gevers, M. Huisman et A. Lilar. Le texte de cet Appel ne reflète que trop l'attitude réservée de nombreux intellectuels belges d'alors à l'égard d'un quelconque engagement politique:

sanglote et triomphe sur la terre calcinée d'Espagne. Son sort se joue avec celui de tout le prolétariat".

¹⁰ Le 12 juin 1937, *Combat* publie deux poèmes de Josep Carner: "Printemps" et "L'oubli"; le 15 janvier 1938, le diplomate espagnol, qui épousera Emilie Noulet, signe un article sur "Teruel"; le 7 janvier 1939, il rend hommage à Emile Vandervelde: "L'Espagne et ses amis s'inclinent sur cette tombe".

¹¹ P. Vermeylen, *Mémoires sans parenthèses*, pp.56-57.

Aucun des soussignés ne prend une part active aux luttes politiques en Belgique.

A fortiori auraient-ils préféré en principe s'abstenir de toute manifestation publique à l'occasion de la guerre civile d'Espagne.

S'ils décident à élever aujourd'hui la voix, c'est sous l'empire de l'indignation que leur causent les attaques de plus en plus cruelles dirigées de la mer et de l'air par les forces des rebelles et de leurs alliés contre la population loyale d'Espagne.

Le 24 décembre 1938, C. Burniaux, F. Hellens, E. Kinds, M. Lecomte, M. Mariën, R. Magritte, P. Nougé, C. Paron, M. Servais et R. Vivier sont quelques-uns des intellectuels¹² qui apposent leur signature au bas d'une protestation contre l'établissement de relations officielles avec Burgos:

Les Belges soussignés regrettent l'attitude inamicale de leur gouvernement à l'égard de l'Espagne républicaine, déplorent le départ de l'ambassadeur d'Espagne à Bruxelles et tiennent à marquer leur sympathie au gouvernement de la République et au peuple espagnol luttant seul pour sa liberté.

Le 11 février 1939, la "Déclaration" suivante est signée, entre autres, par C. Burniaux, R. Blicq et M. Defosse:

Les soussignés estiment que la Belgique se déshonore et compromet en outre gravement ses intérêts vitaux et le sort de la paix, en persistant, malgré la violation par l'Italie et l'Allemagne du pacte de non-intervention, à interdire à ses nationaux la fourniture d'armes à la République Espagnole.

Dans les pages qui suivent, nous nous attacherons à rapporter les prises de position et les activités de quelques-uns des écrivains qui choisirent *Combat* comme canal principal où proclamer leur entière communion avec la cause de la République espagnole: Denis Marion, Alexis Curvers et Max Servais.

1. DENIS MARION (1906).

Le Congrès International des Ecrivains Antifascistes, tenu à Paris en 1935 et dont le comité organisateur comprend, parmi d'autres personnalités, André Gide, Thomas Mann, André Malraux et Romain Rolland, décide de fonder une

¹² Dans "La Guerre civile d'Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire" (Actes du colloque "La guerre civile d'Espagne - Histoire et Culture", U.L.B. V.U.B., 23-25 octobre 1986, *Revue belge de philologie et d'histoire*, LXV-1987-3, p.589, n.26), l'auteur signale qu'on retrouvera plusieurs de ces auteurs, après la guerre, parmi les signataires d'une campagne visant à obtenir la rupture des relations diplomatiques de la Belgique avec l'Espagne.

*Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture*¹³. La proposition des représentants espagnols -que Madrid soit le siège d'un deuxième congrès- est approuvée à l'unanimité et confirmée en juin 1936 lors d'une réunion préparatoire à Londres. Quelques semaines seulement avant la rébellion franquiste, le gouvernement du Frente popular envoie donc les invitations officielles; les événements ultérieurs ne le feront pas revenir sur sa décision.

Début juillet 1937, l'intelligentsia antifasciste mondiale a rendez-vous au I^{er} Congrès de l'*Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture*¹⁴. Quatre-vingts "brigadistas de la literatura", tels que les dénomme Andrés Trapiello¹⁵, originaires de vingt-huit pays, rejoignent la Péninsule, quelquefois au prix de grosses difficultés: plusieurs gouvernements, opposés à ce forum démocratique, ont pris des mesures pour empêcher leurs ressortissants d'y participer. Cheville ouvrière et personnalité dominante de la réunion, Malraux aidera certains des délégués à gagner l'Espagne en leur fournissant, si nécessaire, un faux passeport¹⁶. Officiellement inauguré le 4 juillet à Valence, le congrès se déplace à Madrid dès le 6.

Si, au moment même de se rendre en Espagne, nombre des participants s'interrogent encore sur la fonction de l'intellectuel: a-t-il voix au chapitre? Doit-il prendre parti ou rester impartial? Peut-il se prononcer en faveur d'un des deux belligérants ou est-ce là une transgression de son rôle?, sur place, les thèmes à débattre seront bientôt écartés et les écrivains loueront unanimement l'immense héroïsme du peuple espagnol et affirmeront leur totale solidarité avec un gouvernement légitime victime d'une rébellion militaire appuyée par des nations fascistes. Robert Thornberry résume ainsi les différents moments du congrès: discours, lecture de télégrammes de solidarité envoyés par des comités

¹³ Dans leur ouvrage *II Congreso internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937). Actas, ponencias, documentos y testimonios* (Conselleria de Cultura, Educació i Ciència de la Generalitat Valenciana, 1987, pp.316-318), Manuel Aznar Soler et Luis Mario Schneider indiquent qu'au "Praesidium, Secretariado general, Secretario administrativo y Bureau de la Asociación internacional de escritores", figuraient, pour la Belgique, Auguste Vermeylen, Frans Hellens, Denis Marion et Ayguesparse.

¹⁴ Certains historiens parlent de "Congrès International des Ecrivains Antifascistes" ou de "Congrès de l'Association Internationale des Ecrivains". Dans sa *Guerre d'Espagne. Juillet 1936-Mars 1939* (Paris, Ed. R. Laffont, 1985), Hugh Thomas le nomme "Congrès des Ecrivains de la Seconde Internationale" (p.535).

¹⁵ Andrés Trapiello, *Las armas y las letras. Literatura y guerra civil (1936-1939)*, Barcelona, Editorial Planeta, Espejo de España 166, 1994, p.260.

¹⁶ Robert Thornberry, *André Malraux et l'Espagne*, Genève, Librairie Droz, 1977, pp.65-69. "Redactó el llamamiento André Malraux el jefe de la aviación internacional ya retirado de la lucha española, quien, de paso, transportaría clandestinamente en su propia avioneta a intelectuales ingleses cuyo gobierno les había negado los pasaportes" (Andreu Castells, *Las Brigadas Internacionales de la guerra de España*, Barcelona, Editorial Ariel, Horas de España, 1974, p.230).

antifascistes ou par des intellectuels célèbres qui ne purent se rendre à Madrid, minutes de silence observées pour honorer les camarades tombés au combat, communication de rapports officiels sur le déroulement des opérations militaires, répétitions des hymnes nationaux, de l'hymne de Riego¹⁷ et surtout de l'Internationale.

Indiscutablement, ce congrès sera le moment culminant de l'adhésion des intellectuels du monde à la cause républicaine contre le fascisme.

Seul représentant belge, Denis Marion lira son communiqué le matin du 8 juillet à l'Auditorio de la Residencia de Estudiantes:

Vengo de un país -Bélgica- que ha sufrido, hace 23 años, una agresión tan injustificada como la que soportáis ahora, que ha visto la casi totalidad de su territorio invadido por tropas extranjeras de la misma manera que la mitad de vuestro territorio está ocupado por las tropas fascistas; que durante cuatro años ha sido oprimido por el mismo militarismo al cual debéis la masacre de Guernica.

En nombre de mi país os transmito este mensaje:

“Un pueblo que no se somete no puede ser vencido”.

La Justicia, dijo un pesimista, llega siempre a su hora, es decir, demasiado tarde. Demasiado tarde para sanar las llagas de los heridos, demasiado tarde para dar piernas y brazos a los mutilados, demasiado tarde para abrir les ojos muertos de los muchachos destrozados por las bombas. Pero nunca demasiado tarde para impedir el triunfo de la moral, nunca demasiado tarde para que una nueva generación aprenda que debe su felicidad, que debe incluso la vida, al valor y a la sangre que derramáis por ella.

No es únicamente a vosotros a quienes traigo el saludo de mi pueblo sino a todos vuestros hermanos españoles que gimen todavía bajo el yugo de la tiranía fascista, que se sustenta por completo sobre la presencia de los mercenarios alemanes e italianos, a todos vuestros hermanos que sufren y que esperan, a todos vuestros hermanos que vais a liberar. ¡Y muy pronto!¹⁸.

“Trois jours à Madrid”.

“Trois jours à Madrid”, le récit que D. Marion fit de son séjour en Espagne, sera publié dans *Combat*, les 31 juillet, 14 et 28 août 1937, et repris deux ans plus tard dans *Billets durs*¹⁹. Le 28 juillet 1937, *La Voix du Peuple* publie en première page une interview du délégué belge à son retour au pays.

¹⁷ “L’Hymne de Riego” (le chant des partisans de la Constitution de 1820)” (H. Thomas, op. cit., p.39).

¹⁸ Traduit du français et cité par M. Aznar Soler et L. Mario Schneider, op. cit., pp.142-143 (Archive de Tristan Tzara au fonds Jacques Doucet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris).

¹⁹ Denis Marion, *Billets durs*, Bruxelles, Ferd. Weffens-Pay, 1939. Dans sa préface de 1939, l’auteur, convaincu de l’intérêt de méditer les leçons d’un passé aussi récent, justifie cette compilation d’articles parus dans *Combat* de juillet 1936 à avril 1939, non pas en raison de leur mérite intrinsèque mais parce qu’ils reflétaient d’une manière assez fidèle ce que trois années riches d’événements avaient signifié pour le petit groupe d’intellectuels belges qui fondèrent COMBAT et pour leurs lecteurs: en marge des partis, la découverte du péril fasciste et la lutte contre ses deux

Dans l'introduction à son reportage²⁰ comme dans ses réponses au journal communiste, Denis Marion rappelle que l'organisation de ce congrès fut confiée au gouvernement espagnol, sans aucune intention délibérée, et se félicite du maintien de l'engagement pris alors par les autorités républicaines et par les écrivains invités. Il note que le 7 novembre 1936, le jour même où la presse réactionnaire annonçait l'entrée des troupes franquistes à Madrid, le secrétariat de l'*Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture* confirmait l'invitation à l'*Alianza de los Intelectuales*, sa section espagnole, et qu'aussitôt, les hôtes renouvelèrent leur promesse de se rendre en Espagne²¹.

Sur le congrès proprement dit et sur la présence de ces intellectuels dans Madrid assiégée, Marion commente:

Cet acte de foi dans les destinées de la démocratie espagnole n'a pas été démenti par les événements. Grâce à la résistance héroïque de l'armée républicaine, grâce au courage du peuple madrilène, le deuxième congrès tint trois de ses séances, les 6, 7 et 8 juillet 1937, dans Madrid toujours menacée, mais toujours invaincue (p.202).

Au moment où des hommes se font tuer très précisément pour que chacun d'eux ait droit à une existence qui ne soit pas écrasée sous les privilèges raciaux, économiques ou sociaux, et pour que leur communauté puisse vivre sous le gouvernement qu'elle s'est librement choisi, des intellectuels ne faisaient que leur simple devoir en se plaçant un jour aux côtés de ces hommes, en partageant un court moment leurs dangers et en témoignant ainsi à la face du monde: Votre cause est la nôtre et c'est pour nous aussi que vous combattez (p.203).

[Les discours] peuvent se résumer en une affirmation de solidarité avec le peuple espagnol dans sa résistance à l'établissement d'un régime d'oppression, favorisé par l'étranger (p.203).

Son reportage dont nous ne retenons que les moments les plus forts, Denis Marion le commence à cette frontière franco-espagnole "qui sépare la paix de la guerre"(p.205). Dès Portbou, les congressistes, auxquels la population adresse, le poing fermé, un "Salud" amical, peuvent observer les traces des bombardements effectués par les avions italiens basés à Majorque et qui, pour atteindre leur objectif, survolèrent en toute impunité le territoire français en mitraillant au passage les postes douaniers.

manifestations les plus immédiatement inquiétantes, le rexisme en Belgique et la coalition germano-italo-franquiste en Espagne. Notre victoire fut aussi complète sur le premier point que la défaite fut cruelle sur le second"(p.9). "Ces commentaires [...] sont un témoignage des réactions qu'a éveillées, non seulement dans mon esprit, mais dans celui de toute une classe d'individus, la première phase du conflit entre les fascismes et les démocraties"(p.10).

²⁰ Denis Marion, "Trois jours à Madrid", *Billets durs*, pp.202-252. Sauf indications contraires, les citations qui suivent sont toutes extraites de ce reportage.

²¹ Le "manifeste" fut reproduit dans *Combat*, le 21 novembre 1936.

Le gouvernement Blum, avec l'énergie qui caractérise ses réactions dans les affaires espagnoles, ouvrit une instruction à charge d'inconnu et renforça la défense antiaérienne de Cerbère (p.205), commente-t-il.

Dans les villages traversés -certains sont presque entièrement détruits-, prédominent les affiches, la plupart vieilles et lacérées, du P.O.U.M. antistalinien (Partido Obrero de Unificación Marxista) dont la liquidation s'explique, selon Marion, par l'échec de sa politique agraire en Catalogne.

Après une nuit à Barcelone, les délégués prennent la route de Valence où le congrès doit s'ouvrir le lendemain. Marion, qui a pour compagnons de voyage Julien Benda et André Chamson, note le soin avec lequel

cette terre aride continue à être cultivée (le travail des champs est la deuxième ligne du front, proclament les affiches de propagande) (p.209).

Dans une auberge de Benicarló, ils retrouvent les membres du congrès déjà présents en Espagne, parmi lesquels José Bergamín et Rafael Alberti. C'est à bord de luxueuses limousines mises à sa disposition par le gouvernement de Valence que le cortège rejoint la capitale du Levant, rationnée et surpeuplée par l'afflux de réfugiés.

Pour expliquer l'accueil inoubliable qui leur fut réservé par l'ensemble de la population -paysans, ouvriers et soldats- et l'énorme enthousiasme suscité par "notre démarche, pourtant bien platonique"²², Marion souligne le grand isolement dont souffre ce peuple, la cruelle déception provoquée par l'égoïsme indifférent des pays sur l'appui desquels il était en droit de compter ainsi que la présence "à nos côtés" d'écrivains étrangers de renom tels que Ludwig Renn, Gustav Regler, Ralph Bates ou Jef Last, engagés dès le début de la guerre dans les Brigades internationales.

L'ovation faite à tous les orateurs est particulièrement chaleureuse quand apparaissent les délégués de l'URSS et du Mexique. Comme les représentants français, Denis Marion aura honte à l'idée que son pays préfère la lâcheté à la solidarité; et lorsque, la même nuit, Valence est la cible des avions fascistes, il ne peut que déplorer amèrement l'hypocrisie des démocraties française et anglaise, celles-là même qui, pendant la Première Guerre mondiale, qualifiaient de crimes scandaleux les bombardements et les massacres de leurs populations mais qui aujourd'hui semblent trouver tout naturel que les aviateurs allemands et italiens

²² *La Voix du Peuple*, 28 juillet 1937, p.1.

exterminent des civils espagnols; ainsi, ce qui était autrefois “un attentat contre le droit et la civilisation” est devenu “l’honorable manifestation de la force de l’une des parties belligérantes”.

Que le gouvernement espagnol se garde bien de protester à trop haute voix, s’il ne veut pas s’entendre répondre, comme dans le cas de Guernica, qu’il ne s’agit pas du tout de bombes lancées par les avions fascistes, mais, au contraire, d’explosions provoquées par des anarchistes atteints d’une folie collective de suicide (p.219).

Dans le petit village castillan de Minglanilla, rassemblée sur la place, la population acclame ces intellectuels étrangers et espagnols dont la présence, “si vaine qu’elle soit”(p.225), est tout de même une manifestation de la solidarité qui devrait lier les hommes libres du monde entier. Le caractère tragique de la scène éclate soudain: l’absence de tout homme valide de moins de soixante ans. Une fois encore, Marion éprouvera de la honte, celle de n’avoir rien fait et de se sentir incapable d’aider plus efficacement ces paysannes illettrées, au visage tellement expressif, qui ont sacrifié leurs maris et leurs fils, leurs seules richesses, dans cette guerre qui n’a de civil que le nom, et qui savent que les pays étrangers feignent encore d’ignorer le guet-apens où se débat le peuple espagnol.

Lors de l’ultime séance du congrès à Valence, “avec sévérité, mais justice” (p.225), Margarita Nelken dira aux congressistes qu’en venant en Espagne, ils ont fait moins que leur simple devoir et qu’il leur incombe maintenant de tout mettre en oeuvre pour convaincre leurs gouvernements qu’une politique de non-intervention à sens unique n’a rien de commun avec la justice ni même avec leurs intérêts. Se remémorant le spectacle tragique dont il fut le témoin à Minglanilla, le journaliste belge comprend qu’en Espagne nationale, la situation est très différente:

Les effectifs de Franco se composent avant tout de Marocains et de légionnaires, soldats professionnels, qui n’ont pas de foyer. Les recrues levées sont surtout affectées à l’arrière, leurs chefs ayant constaté qu’au front, elles passent volontiers dans le camp adverse (p.226).

Dans la capitale où “le courage du peuple dépasse l’imagination”(p.229), malgré les ravages causés par l’aviation ennemie, les Madrilènes s’organisent tant bien que mal. A la fondation Rockefeller où se tient le congrès, l’atmosphère est beaucoup plus tendue qu’à Valence, en raison de la proximité du front. Pour clôturer la séance de l’après-midi, des miliciens, follement joyeux et agitant des drapeaux dérobés à l’ennemi, accourent annoncer le début de l’offensive

républicaine et la chute de Brunete; Marion saisit que c'est en ces moments-là, bien plus que lors des discours, que le congrès prend toute sa signification. Car,

Que représente l'écrivain de mieux qu'un témoin? Si le peuple espagnol réclame des armes et des vivres, il réclame aussi que soient attestés à la face du monde la foi qui l'anime, le courage avec lequel il combat, l'unité qu'a créée la résistance à l'invasion étrangère (p.232).

La mission de ces hommes venus parfois de loin sera de dire à leur retour "ce que Madrid représente en ce moment pour la conscience universelle"(p.232). Durant la nuit, en représailles à la perte de Brunete, la capitale sera bombardée par les fascistes.

Au cours de la visite de la délégation sur le front de Guadalajara, Marion conversera avec plusieurs soldats dont un Français, quelque peu las de ces neuf mois passés en Espagne sans nouvelles de sa famille, ou un "Alsacien-Lorrain", retour de permission et heureux de remonter en première ligne, et ce en dépit des nombreuses pertes et des conditions de vie très difficiles au sein des Brigades toujours engagées là où la lutte fait rage. Le même soir, au local de l'*Alianza* à Brihuega, les congressistes assisteront à la représentation d'une pièce pour marionnettes d'Alberti. Sur le mur tapissé de tracts ennemis ramassés à Brunete, une proclamation s'efforce de convaincre les ouvriers que Franco représente la véritable révolution:

Incomparable prestige d'un mot. Les réactionnaires en sont réduits à ne plus oser le combattre de front, et l'adoptent comme enseigne (trompeuse, mais qu'importe?). [...]. Prenons cette hypocrisie comme un hommage que l'iniquité rend à la justice (p.238).

Avant de rejoindre Valence, quelques délégués feront un crochet par Cuenca où vingt mille Madrilènes ont trouvé asile:

Ces réfugiés sont de deux espèces: les enfants dont la municipalité et les habitants s'occupent comme si c'étaient les leurs propres, les riches bourgeois de Madrid qui n'ont pas trouvé l'occasion de passer dans le camp de Franco et qui attendent l'issue de la guerre là où ils se croient le plus en sécurité. Est-ce à leur présence que Cuenca doit de n'avoir pas été bombardée jusqu'ici? (p.241).

Les congressistes y entendent le témoignage accablant d'un Espagnol qui leur décrit la tactique employée par les fascistes sur le front basque, la même, précise Marion en note, que celle utilisée le dernier mois de la résistance de Barcelone:

Lorsque les fascistes eurent constaté que les villageois étaient avertis de leurs raids et fuyaient à temps dans les champs pour y chercher une sécurité relative, ils

modifièrent leur tactique. Dans la même journée, les avions venaient une fois, deux fois, trois fois ou plus, sans jeter de bombes. Ce n'est que lorsque les habitants, fatigués par plusieurs courses éperdues en pure perte, se résignaient à rester dans leurs demeures, espérant en être quittes de nouveau pour la peur, que les aviateurs rebelles, assurés enfin d'avoir des victimes, lâchaient leur terrible chargement (pp.239-240).

Dans la capitale du Levant, juste avant que le président de *las Cortes* ne clôture le congrès, Malraux prend une dernière fois la parole pour souligner un de ces gestes caractéristiques du gouvernement républicain: en même temps qu'il combat les armées italienne et allemande, celui-ci se soucie d'instruire les malheureux gosses séparés de leur famille et dont les instituteurs, aujourd'hui sur le front, ont été remplacés par des étudiants qui ont répondu nombreux à l'appel des autorités. Pour Marion, la leçon est claire:

Un tel fait constitue la meilleure réponse à ceux qui s'efforcent, à des fins manifestes, de nous persuader que la culture n'a rien à voir dans la lutte dont l'Espagne est le théâtre. Même si nous faisons abstraction de toute considération politique et sociale, il n'en reste pas moins qu'un camp tient l'ignorance de la majorité des hommes pour souhaitable, sinon nécessaire -et que l'autre veut assurer à tout le peuple, au même titre que le pain, le minimum de connaissances sans lequel il n'est pas d'activité intellectuelle (p.243).

A Barcelone où les quelques cafés chichement éclairés suffisent à faire contraste avec l'obscurité totale de Madrid et de Valence et donner l'image même de la vie facile et calme de l'arrière, Denis Marion rencontre J. S., un garçon qu'il connut à Bruxelles et qui, présent à Barcelone dès le 7 juillet 1936 pour y participer à l'Olympiade ouvrière, fut bien étonné d'être réveillé par des coups de feu tirés en pleine nuit; enrôlé volontaire dans les milices catalanes et blessé sur le front de Huesca, il réalise aujourd'hui un travail sédentaire au P.S.U.C. (Partido Socialista Unificado de Cataluña). D'après ce militant, dont Marion dit transcrire fidèlement l'opinion, au début, le P.O.U.M. collaborait loyalement avec les autres partis gouvernementaux mais, bientôt, sous l'influence d'éléments suspects infiltrés dans ses rangs, il prit systématiquement le contre-pied des mots d'ordre du P.S.U.C.. Il est clair, continue le jeune Belge, que pour combattre Franco, les armes et les munitions sont plus utiles que les manifestations de rue et que le devoir le plus urgent de tous les antifascistes est d'abord de vaincre, quitte à régler ensuite leurs différends doctrinaux. Quant aux anarchistes, dit-il, après avoir longtemps oscillé entre l'influence du P.O.U.M. et celle du P.S.U.C., ils

se sont finalement ralliés de plus en plus nombreux à la politique préconisée par ce dernier; depuis lors, la situation s'améliore de jour en jour à Barcelone.

Avant de repasser la frontière, le délégué belge a encore le temps de visiter Gérone, sa cathédrale et son trésor artistique incomparable.

Ce n'étaient pas les seules richesses de l'évêché de Gérone. Quand la municipalité prit possession de la cathédrale, elle ne fut pas peu surprise d'y découvrir une somme de trente-cinq millions de pesetas. [...].

En s'emparant de ces trente-cinq millions de pesetas qui n'alimentaient plus aucune oeuvre de charité, le peuple de Gérone a repris son bien (p.247).

Pour Marion, qui songe aux pages de Michelet sur la confiscation des biens du clergé par la Révolution française, en conservant cet argent alors que l'Etat s'était substitué à elle pour créer et entretenir les hôpitaux et les hospices ainsi que les caisses de retraite et de secours aux indigents, l'Eglise commettait le plus monstrueux des abus de confiance.

Le 14 juillet, à Paris, au milieu de cette foule heureuse et si différente du peuple héroïque qu'il vient de quitter, D. Marion, désireux d'avoir été et d'être autre chose qu'un simple témoin, spectateur ou touriste, tire les enseignements de ce qu'il a vu et ressenti lors de ce séjour:

L'Espagne républicaine a le bon droit pour elle. C'est un procès depuis longtemps jugé. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les déclarations du général Franco, réduit à invoquer, pour justifier sa rébellion, l'existence d'un prétendu complot communiste. Si ce complot avait existé, pour combattre les rebelles il n'y aurait que des communistes. On sait du reste qu'ils ne sont qu'une minorité parmi tous ceux qui luttent contre les troupes de Mussolini et les avions d'Hitler.

Ce droit à la liberté, le paysan et l'ouvrier espagnol le défendent avec un courage et une abnégation magnifiques (pp.248-249).

D'ailleurs, ajoute-t-il, les témoignages ne manquent pas à ce propos, tel celui de Louis Delaprée, *Mort en Espagne*, en provenance du camp nationaliste et qui eut tout le loisir de comparer.

Par "ce plaidoyer contre la non-intervention"(p.248, n.1), Marion espère convaincre les lecteurs que ce qui décidera de l'issue de la guerre, ce n'est ni le bon droit ni l'héroïsme ni la volonté de vaincre des masses laborieuses, pas plus que la compassion des démocrates étrangers, mais les armes et les munitions. Aussi, clame-t-il,

Tous les démocrates qui ne travaillent pas de toutes leurs forces au rétablissement de la liberté de commerce avec l'Espagne sont des lâches (p.249),

spécialement dans cette Belgique qui, laissée à elle seule en 1914, serait à l'heure actuelle une province allemande. Et qu'importe s'il s'était alors agi d'un secours égoïstement intéressé puisqu'il coïncidait avec la réparation d'une injustice:

D'ailleurs, ni la France ni l'Angleterre, ni même la Belgique ne manquent de raisons intéressées pour favoriser la victoire de l'Espagne républicaine (p.250).

Prudent, Marion se garde de critiquer de front le gouvernement belge car, dit-il, la Belgique étant une démocratie, ses ministres ne font qu'accomplir la volonté populaire. C'est donc le pays tout entier qu'il faut informer de la signification réelle de la guerre d'Espagne et des effets de la politique criminelle d'abstention. L'argument des conservateurs, selon lesquels l'Europe tout entière s'enflammerait en cas de rejet du pacte de non-intervention, est aisément réfutable: les Etats fascistes ont-ils déclaré la guerre à l'URSS ou au Mexique?

Il ne faut pas chercher de faux-fuyants ou d'excuses à notre pleutrerie. La Belgique, état souverain (si je ne me trompe) avait le droit d'adhérer au pacte de non-intervention. Maintenant qu'il n'existe plus personne pour soutenir que ce pacte n'est pas une honteuse duperie, la Belgique a le droit et le devoir de reprendre sa liberté. Et chaque jour qui passe sans qu'elle le fasse marque notre peuple, marque chacun de nous du sceau de la lâcheté (pp.251-252).

Répondant à une question de *La Voix du Peuple* sur la situation politique interne de l'Espagne gouvernementale, Marion estime qu'il n'appartient pas à un étranger de se prononcer sur ce point que seuls les Espagnols sont en mesure de régler. Néanmoins, il se souvient du dernier discours de Malraux à Valence, se référant aux négociations entre les partis socialistes et communistes espagnols afin d'aboutir à leur unité et souhaitant que les diverses forces de l'Espagne républicaine aux prises avec le péril fasciste éprouvent le sentiment de cette solidarité de leurs destinées.

Quant à son impression d'ensemble?

Quand on a vu les villages de Castille, où il ne reste plus un seul homme valide, quand on a vu les maisons des quartiers ouvriers de Madrid, démolies par les bombardements et reconstruites au fur et à mesure par les habitants qui se refusent à évacuer la ville et qui continuent à travailler sous la canonnade et sous les bombes des avions, quand on a entendu trois heures durant l'artillerie italienne lancer des centaines d'obus sur les quartiers de Madrid, dépourvus de toute valeur stratégique, il est impossible de considérer qu'il s'agit là d'une guerre civile. On ne parvient pas à croire qu'un peuple qui se bat avec un tel courage et une telle abnégation puisse jamais être vaincu. Et si la lâcheté de ceux qui se soucient de leurs intérêts égoïstes avant toute autre considération continuait à paralyser l'effort des héroïques défenseurs de Madrid jusqu'à les acculer à la défaite, le seul résultat serait d'aboutir à l'établissement d'un protectorat italo-allemand sur une

Espagne dépeuplée où ne resteraient plus que des femmes, des enfants et des vieillards²³.

Dès son retour en Belgique, Marion s'attelle à sa mission. Le 10 septembre, au C.V.I.A., il prononce une conférence sur "Le Congrès des Ecrivains à Madrid".

Dans son numéro de septembre 1937, la revue libérale *Le Flambeau*, sans doute rassurée par la tournure des événements et sous prétexte d'objectivité, publie "L'Espagne en guerre", un article de Denis Marion qui, précise-t-elle, "voit les choses autrement que nous"²⁴.

Conscient de l'idéologie réactionnaire de ses lecteurs occasionnels et des préjugés qui seront les leurs au moment de le lire, le journaliste prend d'emblée certaines précautions:

On ne peut demander à un étranger qui a passé douze jours dans un pays dont il ignore la langue, de porter un jugement définitif sur un conflit de l'importance de celui auquel l'Espagne est en proie;

toutefois, estime-t-il,

le témoignage de quelqu'un qui a fait deux mille cinq cents kilomètres à travers toute l'Espagne qui obéit au gouvernement de Valence, ne laisse pas de présenter un certain intérêt (p.279).

Outre qu'il y traite quelques-uns des sujets développés dans son reportage "Trois jours à Madrid", Marion s'attache à démonter la théorie selon laquelle l'intervention massive des puissances fascistes servirait à contrebalancer l'aide française et soviétique au gouvernement républicain.

De même, il dément les affirmations de la presse de droite qui s'obstine à justifier la rébellion en arguant de l'anarchie intérieure; car, dit-il, l'ordre règne en Espagne républicaine, tant dans les villes que dans les campagnes, et si des excès furent commis du côté républicain, il convient toutefois d'établir une différence nette entre les atrocités, toujours plus nombreuses et injustifiables, perpétrées par les rebelles avec l'approbation des autorités nationalistes, voire en leur présence -il cite à ce propos le témoignage du catholique indépendant Jacques Maritain publié dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juillet 1937 sous le titre "De la guerre sainte"-, et les quelques débordements qui, du côté gouvernemental, ne se produisirent que durant les premiers jours -et nullement

²³ *La Voix du Peuple*, 28 juillet 1937, p.1. —

²⁴ Denis Marion, "L'Espagne en Guerre", *Le Flambeau*, 20^e année, n°9, septembre 1937, pp.279-285.

avant le soulèvement, comme le prétendent ceux qui tentent a posteriori de justifier le coup d'Etat- et seulement en guise de représailles:

Tout un peuple ne se lève pas ainsi, surtout sous un gouvernement qui pendant de longs mois n'a disposé ni de police ni de gendarmerie pour faire exécuter ses ordres, s'il ne sent pas que la dignité et même son indépendance sont l'enjeu de la lutte qui se livre (p.282).

Pour bien faire percevoir à ses lecteurs conservateurs le caractère odieux de l'agression franquiste, menée avec la complicité de forces étrangères, contre un gouvernement représentant de toute évidence la volonté de la majorité, Denis Marion la compare, ici aussi, à celle dont la Belgique fut l'objet en 1914. Alors même qu'une nation est victime d'un attentat contre l'intégrité de son territoire et subit le même martyre que le royaume deux décennies auparavant, peut-on comprendre qu'une partie de l'opinion belge applaudisse les auteurs de guerre et contribue, par l'hypocrisie de la non-intervention, à l'asservissement de ceux qui luttent pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes?

“Notre combat avec *Combat*”.

Dans “Trois jours à Madrid”, Marion revient à plusieurs reprises sur les déchirements qui minent dramatiquement le clan communiste. Mais si l'unité et la concorde étaient loin de régner au sein des forces qui, en Espagne, luttèrent contre les troupes franquistes, en Belgique aussi, les dissensions étaient très vives entre les antifascistes.

En août 1937, *Le Rouge et le Noir* déclenche son offensive contre *Combat* à qui il demande son opinion sur les procès de Moscou. Le 28 août, dans “Réponse à une provocation”, *Combat* se dit tout à fait conscient que “se joue en URSS le drame de la révolution victorieuse, aux prises avec la réaction qu'elle porte nécessairement en elle” et déclare à propos de la guerre d'Espagne: “Politique pour politique, nous aimons mieux celle de la “dictature” soviétique que celle des “libres” démocraties anglaise, française et belge”. Ce refus de condamner les procès de Moscou et les assassinats politiques de révolutionnaires espagnols aviva les passions. *Combat* ne répondit plus aux attaques du *Rouge et le Noir* mais engagea une campagne destinée à le discréditer en tentant de le faire passer pour l'organe hitlérien de Bruxelles²⁵.

²⁵ “Devinettes”, *Combat*, 25 septembre 1937, pp.1-2; consulter J.-F. Füg, op. cit., p.130.

Dans un article du 6 octobre, "Notre combat avec... *Combat*", *Le Rouge et le Noir* retrace ironiquement l'historique de *Combat*²⁶ et rappelle quelques-uns des griefs qui lui furent formulés par ce concurrent "russophile"²⁷: "d'être trotskyste, nazi, fasciste, contre-révolutionnaire, van-zeelandiste et de-manien, anti-lutte-des-classes, faux intellectuels, épris d'idées petites-bourgeoises, et tout", "de ne pas prêter une suffisante attention aux discours de M. Abel ni aux déplacements de M. Denis Marion, aux résolutions du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes et aux écrits de M. Denis Marion, aux prophéties de M. Jeanne-Emile Vandervelde et aux conférences de M. Denis Marion", de ne pas adopter exclusivement "le point de vue stalinien dans les affaires d'Espagne".

La deuxième partie de l'article s'adresse tout entière à "M. Denis Marion en personne..."²⁸, dans le privé M. Marcel Defosse, l'avocat-conseil de la Tobis-Klangfilm, succursale belge, qui n'est autre que "la plus importante société nazie de films nazis de propagande nazie, contrôlée comme il se doit par le Dr Goebbels", fondée avec des capitaux dont la plupart proviennent de la Maison

²⁶ "Notons qu'à l'origine il fut l'organe, en Belgique, du Front Populaire. Beau souci. Mais comme il n'y a jamais eu de Front Populaire en Belgique [...], *Combat* est devenu plus simplement un journal anti-fasciste, anti-capitaliste, révolutionnaire et tout, qui traite des mêmes problèmes que ceux qui nous préoccupent, mais à la clarté, comme il le dit lui-même, d'un internationalisme réaliste et vigilant" (*Le Rouge et le Noir*, 6 octobre 1937).

²⁷ "Nouvelles "provocations"... "*Combat*" et ses mystères", *Le Rouge et le Noir*, 15 septembre 1937, p.1: "Vous acceptez que les valets politiques de Staline égorgent la révolution espagnole (en la vidant de tout contenu social, en abattant les meilleurs révolutionnaires) [...]. Vous vous taisez sur l'assassinat des meilleurs révolutionnaires espagnols. Vous ne dites pas que la révolution anarchiste de Barcelone a éclaté parce que, chaque jour, les spadassins à la solde du parti communiste abattaient des membres de la C.N.T. et de la F.A.I.; vous ne soufflez mot de l'assassinat des dirigeants du P.O.U.M., vous n'osez pas dire la vérité sur l'éloignement du pouvoir de Largo Caballero".

²⁸ Ce n'est pas la première fois que *Le Rouge et le Noir* s'en prend à Denis Marion. Le 10 février 1937, en réponse à D. Marion qui lui reproche d'avoir critiqué le comportement politique de Vandervelde, Pierre Fontaine écrit "Mystique révolutionnaire. Un certain monsieur...". Se moquant notamment du fait que Marion zozote, le rédacteur du *Rouge et le Noir* termine ainsi le triste portrait: "Enfin notre Denis Marion pense de lui, volontiers qu'il est le Malraux belge. Quand il va à Paris au Congrès de la Culture (pardon: au Tontres de la Tulture) il dit, à tout hasard, qu'il est le "Déleté de la Pelzite" et que Staline est notre Dieu. Entre nous, ce "Délégué de la Belgique", ça la fout plutôt mal, et on nous permettra de n'être pas d'accord". S'interrogeant ensuite sur ce que veulent ces jeunes gens de *Combat* qui, tout à coup, défendent le couple Vandervelde, Pierre Fontaine répond lui-même: "Oui, je sais: La révolution. Laquelle? Celle de Staline? Sans blague! Vous en parlez encore! Je ne veux pas être cruel et je n'insiste point. Celle du Fronte Popular? Oui, peut-être. Eh bien, alors, allez-y. André Malraux, M. Marion, à qui vous brûlez de ressembler, savez-vous ce qu'il fait en ce moment? Il est en Espagne, et d'un avion il bombarde les rebelles. Il a raison et je l'admire. Il est fidèle à lui-même. Il ne joue pas au recruteur, il ne palabre pas, il sert. Dites-moi, vous, à quoi vous servez? Je vais vous le dire: à jeter l'amertume, le mensonge, la haine et la désolation dans le coeur de pauvres gens. Car vous mentez et ne l'ignorez point quand vous donnez l'U.R.S.S. en exemple, ou l'Espagne, ou la France, ou Vandervelde aux prolétaires de ce pays". Pour Pierre Fontaine, tout ce que la classe laborieuse belge a obtenu en moins de deux ans, elle le doit non pas à la politique prônée par *Combat* ou par les doctrines de gauche, synonymes de désordre économique et de gâchis social, mais au gouvernement national: "C'est à la révolution possible qu'il faut tendre, bien plus qu'à la révolution idéale", conclut-il.

Krupp elle-même. Selon *Le Rouge et le Noir*, le père de l'intéressé est, pour sa part, administrateur de la Tobis-Klangfilm.

Pour nous résumer, M. Denis Marion n'a pas à nous donner de leçons de morale et de pureté, ni à nous accuser de faire la propagande du Dr Goebbels, quand nous ne la faisons pas; alors que lui, effectivement, se dévoue à la bonne marche des affaires nazies. Il n'a pas à nous traiter de contre-révolutionnaires, quand nous ne le sommes pas; alors qu'il collabore lui-même à des organes effectivement contre-révolutionnaires: en l'occurrence, *Le Soir*, où M. Denis Marion traite parfois des choses judiciaires, enseignant aux bourgeois comment on défend son bon droit, et où, par surcroît, il tient aussi la rubrique du jeu d'échecs (et, cette fois, ce n'est pas un symbole!) et où, au surplus, il collabore aussi en des matières diverses sous l'aimable signature d'Albert Guittoux. [...].

On veut bien conférencier abondamment sur les vertus de la résistance espagnole, et même engager chacun à prendre place dans la Brigade Internationale. Mais pour ce qui est de s'y mettre soi-même, en personne, avec sa chair à soi, son sang à soi, il n'en est pas question. Ça ne va plus!

On veut bien aller, jusqu'à Madrid, assister à un Congrès pour la Défense de la culture, y représenter un pays qui ne vous y a aucunement délégué, et chevaucher délicatement l'abus de confiance et l'abus de pouvoir. Mais pour ce qui est de défendre authentiquement la culture, autrement que par des acrobaties sans risques, il n'en est pas question. Ça ne va plus!

On veut bien dénoncer les pirateries des régimes qu'on exècre à juste titre. Mais pour ce qui est de dire un mot des trahisons, des errements, des bassesses du régime d'en face, il n'en est pas question. Ça ne va plus!

"Billets durs"²⁹.

Dès le 1^{er} août 1936, rappelant la prophétie d'André Malraux au congrès de Paris en 1935: "Camarades de mon âge, vous ne mourrez peut-être pas de la guerre, vous ne mourrez pas sans avoir vu la guerre", Denis Marion ne peut que constater la justesse du diagnostic. L'Europe est "un panier de crabes, prêts à s'entre-dévorer", où les chefs d'Etat utilisent une même rhétorique hypocrite tout en spéculant sur les bénéfices à tirer de la guerre. La déclaration de Franco à un journaliste français: "Je remporterai la victoire, dût-il en coûter la vie à la moitié de la population", traduit ce cynique état d'esprit; et, en cas de défaite, menace le dictateur, "nous provoquerions des complications internationales"(15 août 1936). Aussi, quand il observe l'Europe, où les passions, politiques ou autres, sont exacerbées, le journaliste belge acquiert-il la conviction que

²⁹ La première partie de *Billets durs* (pp.11-160), intitulée elle-même "Billets durs", reprend la plupart des articles politiques que Marion signa dans *Combat* de juillet 1936 à avril 1939. Dans beaucoup de ceux-ci, il se réfère au conflit espagnol. Nous n'en reprenons ici que quelques passages significatifs.

tout cela finira dans un de ces bains de boue et de sang dans lesquels l'humanité éprouve le besoin de se vautrer périodiquement (22 mai 1937).

A plusieurs reprises, Marion critique la presse, tant de gauche que de droite, qui, en répercutant les informations, réelles ou fantaisistes, transmises par les propagandes des deux camps, fait le jeu de celles-ci:

Le véritable problème, c'est que la réclame faite aux "atrocités" de l'antagoniste est l'artifice grâce auquel les belligérants cherchent à faire oublier à la conscience humaine que la seule, la véritable atrocité, c'est la guerre -qu'elle soit nationale ou civile (9 janvier 1937).

Après son séjour dans la Péninsule, feuilletant les journaux dits de grande information qu'il compare aux journaux espagnols, il constate, une fois encore et avec regret, que

la majorité des hommes éprouvent plus d'intérêt pour les histoires que pour l'histoire.

C'est parce que nous sommes encore relativement heureux que nous pouvons nous payer le luxe d'être aussi badauds (14 novembre 1937).

Répondant à un éditorial publié dans le *Bulletin d'Information Espagnole*, l'organe officiel de Franco, et consacré à la "Faillite du faux humanitarisme", Marion résume la pensée de ce journaliste dont le langage, dit-il, lui rappelle à s'y méprendre celui de l'inquisiteur soumettant à la question quelque suspect d'hérésie:

Donc, les républicains sont coupables de rébellion, pour n'avoir pas laissé le général Franco le jour où celui-ci a jugé bon de s'emparer du pouvoir; coupables de meurtre, car leur résistance prolonge une guerre qui serait sinon terminée; coupable de lâcheté, car en empêchant Franco de recueillir des succès militaires, ils l'obligent à bombarder des villes ouvertes et à commettre des assassinats de femmes et d'enfants que sa conscience réprouve (11 juin 1938).

Tout au long des hostilités, Marion réclamera à cor et à cri l'abandon de la politique de non-intervention qu'il qualifie de "fiction juridique". Dès le mois de novembre 1936, informant les lecteurs des mesures prises par le gouvernement belge en vue d'empêcher le recrutement de volontaires, il s'interrogeait:

Faut-il que la cause de Franco soit mauvaise pour que nos ministres doivent recourir à de tels procédés pour lui venir en aide? (21 novembre 1936).

Deux ans plus tard, dans "Savoir vivre international"(10 décembre 1938), il dénonce avec virulence la manière hypocrite dont les Affaires étrangères et

leur ministre Spaak ont constamment maltraité la diplomatie républicaine au profit du camp nationaliste. Dans "Médiation ou "médiatisation"?"(22 octobre 1938), il condamne Daladier et Chamberlain: après Munich, ces "pacificateurs de l'Europe" à la recherche de nouveaux lauriers projettent maintenant de faire bénéficier l'Espagne de leur expérience diplomatique et proposent "n'importe quel maquignonage" quand le sang répandu depuis deux ans à travers la Péninsule ne leur a arraché que de pharisiennes déclarations sur la limitation du conflit.

Alors que "La Catalogne n'est plus..."(11 février 1939), Marion présage que "si le général Franco n'est pas un ingrat, il nommera MM. Anthony Eden et Léon Blum citoyens d'honneur de la Barcelone nationaliste". Au vu de l'effroyable répression menée à bien dans cette Barcelone où les exécutions se suivent à une cadence accélérée et où la langue catalane est proscrite, il augure aussi pour la Catalogne une oppression semblable à celle exercée sur le Pays basque et, pour la péninsule ibérique, de longues années de deuil et de martyre, même si, dit-il, "la liberté connaîtra l'heure de la revanche"(25 février 1939).

Le 1^{er} avril 1939, Marion publie une sorte d'épithaphe pour la République espagnole: "Les jours noirs"; on pourrait aussi l'intituler "Une formidable occasion perdue", celle de voir cette Espagne républicaine victorieuse accomplir "une révolution aussi importante que celle des soviets en 1917" tout en adoptant, ne serait-ce que par sa situation économique et historique nullement semblable, un régime bien différent de celui de l'URSS:

Nous aurions pu voir là ce que font des paysans et des ouvriers occidentaux, quand ils prennent le pouvoir avec l'appui de la fraction la plus éclairée de la bourgeoisie. Combien de temps maintenant faudra-t-il pour que nous ayons une chance d'assister à ce spectacle?

Lui qui, déjà lors du retrait des Brigades, saluait très chaleureusement les volontaires qui, pendant près de deux ans, furent "le rempart de la démocratie, les soldats de la liberté, les héros de la lutte mondiale contre le fascisme"(3 décembre 1938), rend ici un dernier hommage à tous ceux qui combattirent, trente-trois mois durant, "pour les plus hautes valeurs de l'esprit humain".

Quelques critiques littéraires.

A côté de ses articles "politiques", Marion analysera quelques ouvrages dont certains traitent du conflit espagnol: Avant l'aube de Ludwig Renn, un

militant communiste interné par Hitler dans un camp de concentration et qui, libéré, rejoignit Madrid dès le déclenchement de la rébellion (12 juin 1937); *Espionnage en Espagne*, une compilation par Max Rieger de documents sur l'activité politique du P.O.U.M., particulièrement néfaste à la cause républicaine (7 mai 1938); *Hitler en Espagne*, un documentaire de O.K. Simon, indispensable pour comprendre l'activité de la Gestapo non seulement en Espagne mais aussi en Belgique où elle procède de la même manière (28 mai 1938); *Le problème basque* où le catholique Azpilikoeta traite un sujet qui, selon le critique, "mérite d'autant plus d'être étudié qu'il éclaire d'une manière significative toute la question de la guerre espagnole et met en pleine lumière les véritables antagonismes qui s'y affrontent"(3 septembre 1938); *Les grands chantiers au soleil* où, "en bon belge, M. Maret est incapable d'une idée originale et il a cru qu'il lui suffisait de démarquer le titre des "Grands cimetières sous la lune" pour réfuter l'admirable pamphlet du grand écrivain catholique"; Marion termine son compte rendu satirique et partial en posant une question sur l'objectivité de l'auteur: "D'après son propre témoignage (p.13), à son entrée en Espagne, M. Maret a changé deux cents francs. Puis il s'est rendu à Bilbao, Burgos, sur le front de l'Ebre, il est descendu dans les meilleurs hôtels, il a voyagé en train et en auto. Qui donc lui a payé son voyage?"(21 janvier 1939); *L'Espoir* d'André Malraux, une "épopée" qui, "rien que par son ton, nous fait sentir l'abîme qui sépare l'expérience personnelle de l'amplification littéraire", "porte l'accent inimitable de l'authenticité" et "constitue l'explication du miracle collectif d'un peuple trahi par son armée et détestant l'esprit militaire, [...] obligé, pour ne pas périr, de créer une armée et de redécouvrir les vertus du soldat: l'ordre et la discipline. Le génie de Malraux excelle dans cette résolution d'antinomies par l'action"(29 janvier 1938).

Au moment où il parle aussi passionnément de ce roman, Marion ignore encore l'aventure passionnante qui lui sera donnée de vivre durant l'été 1938, aux côtés du romancier français, sur le plateau de *Sierra de Teruel*.

*Sierra de Teruel*³⁰.

Contrairement à ce que l'on peut lire généralement, *Sierra de Teruel* n'est pas postérieur au roman dans sa conception proprement dite, pas plus qu'il n'en serait que "la refonte adroite de la matière livresque". En effet, précise Marcel Oms, au dire de Max Aub, c'est aux États-Unis où il se rendit début 1937 -il écrira *L'Espoir* de mai à octobre 1937- que Malraux se vit offrir un circuit de 1.800 salles de spectacle pour un film qu'il dirigerait; ainsi le roman a-t-il été écrit avec, en arrière-pensée, des procédés cinématographiques de narration. Dans le cas d'un auteur comme Malraux, il serait aussi vain de vouloir dissocier les deux facettes du créateur dont on connaît par ailleurs le goût avéré pour l'esthétique cinématographique. Selon Marcel Oms, "[celui-ci] portait en lui, *en même temps*, les deux oeuvres en projet et [...] le film lui est apparu, précisément, comme une des formes d'explication que son livre tentait de dégager de la masse des événements"³¹.

De plus en plus préoccupé par la tournure dramatique des événements, le gouvernement espagnol se décide enfin, au printemps 1938, à subventionner un film qui révélerait aux démocraties, et plus spécialement à l'opinion américaine, la nature réelle de la rébellion franquiste. L'objectif de propagande est très clair: émouvoir les populations des pays démocratiques afin qu'elles dénoncent la non-intervention et engagent leurs gouvernements à soutenir activement le camp républicain. Curieusement peut-être, la tâche est confiée à Malraux; car, pour son premier contact avec l'écran autrement que comme spectateur sagace et passionné, il devra s'improviser scénariste, dialoguiste, metteur en scène et monteur. Pour former l'équipe de volontaires qui le secondera dans cette tâche,

³⁰Concernant le tournage de *Sierra de Teruel*, consulter:

- Denis Marion,
- "L'Espoir. Film d'André Malraux", *La Nef*, 2e année, n°7, juin 1945, pp.7-17;
- "Comment André Malraux a réalisé *ESPOIR*", *Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne*, thèse présentée par Bernard Wilhelm à l'Université de Berne, 1966, pp.213-219;
- "Comment fut tourné *Espoir*", *Le Magazine Littéraire*, n°11, 1967, pp.18-20;
- André Malraux, Ed. Seghers, *Cinéma d'aujourd'hui*, n°65, 1970.
- Bernard Wilhelm, "Sierra de Teruel", *Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne*, 1966, pp.113-119.
- Max Aub, *Sierra de Teruel*, México, Ed. Era, 1968.
- Jean Lacouture, *Malraux, une vie dans le siècle*, Ed. du Seuil, Coll. Points, Série Histoire, II.22, 1976, pp.252-257.
- Robert S. Thornberry, "Sierra du Teruel", *André Malraux et l'Espagne*, 1977, pp.153-182.
- Marcel Oms, "Espoir et désespoir dans *Sierra de Teruel (Espoir)* d'André Malraux (1939)", *La guerre d'Espagne au cinéma. Mythes et réalités*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1986, pp.123-130 et pp.315-318.

³¹ M. Oms, op. cit., p.126.

le romancier français fera appel, parmi d'autres, au dramaturge espagnol Max Aub ainsi qu'à Denis Marion.

D'après Robert Thornberry³², l'écrivain et journaliste belge, qui rédigea des chroniques cinématographiques pour la *Nouvelle Revue Française* dans les années trente, avait travaillé comme directeur de la photographie dans quelques films quand Malraux l'invita à être son assistant pour le scénario. De son côté, Marion affirme n'avoir jamais pénétré dans un studio avant d'entreprendre ce travail³³.

De juin, moment où l'équipe commence les prises de vue dans Barcelone quotidiennement bombardée par les avions basés à Majorque, à octobre 1938, date à laquelle il doit quitter l'Espagne, Denis Marion collabore à la réalisation et met sous forme de scénario les scènes et les séquences élaborées par Malraux. Ces quatre mois inoubliables, au cours desquels il prend des notes³⁴ au jour le jour afin d'"enregistrer l'aspect anecdotique, parfois mesquin et trivial, d'une entreprise dont la grandeur et la réussite sont attestées sur l'écran"³⁵, il les racontera dans plusieurs articles et dans son ouvrage sur *André Malraux*³⁶.

Lorsque Malraux regagne la France en janvier 1939, le film est loin d'être achevé; devant l'impossibilité absolue d'en terminer la réalisation, secondé par un technicien, le romancier se lance dans la périlleuse opération d'établir un montage cohérent à partir des fragments épars à sa disposition. Pour pallier les scènes manquantes et assurer la continuité de l'action, il charge Denis Marion de rédiger des cartons explicatifs. Professeur au Conservatoire royal de Bruxelles et auteur de plusieurs choeurs parlés, le compositeur français Darius Milhaud écrira une marche processionnaire pour la séquence finale, la célèbre descente du cortège funèbre le long des flancs de la Sierra de Teruel.

Prévue pour 1939, la sortie du film, rebaptisé *Espoir* (sans article) pour des raisons commerciales, est ajournée de six ans. Une introduction de Maurice Schumann, enregistrée en 1944 et destinée à insister sur la similitude entre la lutte des républicains et celle des résistants, y sera ajoutée; Marion réécrira alors les sous-titres, travail indispensable car, dit-il, la guerre et le temps ont modifié le sens de certains mots:

³² R. Thornberry, op. cit., p.167.

³³ D. Marion, *André Malraux*, p.73.

³⁴ Nous trouvons quelques extraits de ce journal de bord dans son *André Malraux*, pp.59-79, ainsi que dans la thèse de Bernard Wilhelm, pp.215-219.

³⁵ D. Marion, *André Malraux*, p.59.

³⁶ Voir ci-dessus.

Par exemple, le dialogue espagnol (traduit littéralement à l'époque par André Malraux) parlait toujours des fascistes comme de "rebelles": la légitimité du gouvernement républicain était un des thèmes essentiels de sa propagande. En 1945, quand ils entendaient le mot de rebelles appliqué à des Espagnols, l'immense majorité des Français, habitués à voir Franco au pouvoir, s'imaginait qu'il s'agissait de ses adversaires. De même, les soldats républicains étaient désignés par le terme de "miliciens", puisque leur arrivée avait été constituée à partir de milices populaires qui étaient nées spontanément et qui étaient composées uniquement de volontaires. "Miliciens" avait pris pendant l'occupation une résonance sinistre qui en interdisait l'emploi. Enfin, à tort ou à raison, je limitai au minimum les traductions des dialogues pour gâter aussi peu que possible la beauté plastique des images et je développai les cartons explicatifs qui tenaient la place des épisodes manquants³⁷.

Sans nul doute, après cette expérience, Denis Marion pouvait-il donner une opinion avertie sur *Blockade* de Wilhelm Diertelé, un scénario reflétant l'indignation provoquée aux Etats-Unis par les bombardements terroristes des villes basques et les exploits des "sous-marins inconnus" torpillant les convois de vivres destinées aux populations affamées de Bilbao et de Barcelone. Bien qu'il exprime sa gratitude au producteur d'avoir voulu manifester sa sympathie pour l'Espagne républicaine, le critique assure que les simples documentaires comme *Teruel*, *Attentat contre Madrid*, *Terre d'Espagne* ou *Guernica* sont bien plus efficaces que "cet incohérent fatras de péripéties rocambolesques" qui "ne peut donner que les idées les plus fausses sur la guerre d'Espagne" (*Combat*, 29 octobre 1938).

2. ALEXIS CURVERS (1906-1992).

Membres actifs du C.V.I.A., Alexis Curvers et sa femme Marie Delcourt écriront dans *Vigilance*, son organe liégeois, qui parut d'avril à novembre 1936.

³⁷ D. Marion, *André Malraux*, p.28. Cette précision, nous pouvons la rapprocher d'un extrait du *Nom de l'arbre* (1973) d'Hubert Nyssen sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Le romancier y évoque "le risque de transformations insidieusement provoquées par la dérive des mots, par les transferts de sens, par les glissements sémantiques. Écoute, mon ami, si je te parle de miliciens et de mercenaires, tu penses à ton époque et tu nommes les combattants espagnols, les volontaires étrangers, ceux des Brigades internationales, non? Eh bien moi, ce mot *milicien* me plonge au plus noir de l'occupation, il me rappelle les illuminés de la Légion Wallonie qui combattirent les Russes à Tcherkassy et je me retrouve sur une plate-forme de tramway (décidément haut lieu de la vie bruxelloise) en présence de trois bougres en permission qui, sarcastiques et crâneurs, parlent de la bestialité des paysans russes et prétendent qu'il n'est pas une fille de moujik qui offre une chair appétissante sous ses hardes. Quant au mot *mercenaire*, il me ramène à une époque plus récente et je me retrouve en Afrique, en compagnie de Cortal et nous sommes aux prises avec... bah! Considérons plutôt que Bachelard avait raison, que les malentendus les plus graves nous menacent pour une simple questions de mots" (*Le nom de l'arbre*, Bruxelles, Les Éperonniers, Collection Passé Présent, n°53, 1987, p.140).

Le 12 novembre 1936, le romancier y publie un article sévère sur les procès de Moscou³⁸.

Dès cette date, Curvers rejoint l'équipe de *Combat*. Les chroniques qu'il y signe sur l'Espagne dénoncent essentiellement la complicité de l'Eglise avec le fascisme.

Le 12 décembre 1936, dans "Le rétablissement de l'inquisition espagnole", Curvers reproduit quelques nouvelles effrayantes, publiées précédemment dans des revues et des journaux français et espagnols, et communiquées comme absolument authentiques par le pasteur Jezequel de Pradejón (Logroño); elles concernent le massacre de plusieurs pasteurs protestants ainsi que de fidèles des Eglises réformées, parfois en présence de curés catholiques invités à assister à l'exécution des "hérétiques":

Dans les faits qu'on vient de lire, le plus remarquable est que les protestants espagnols aient pu être condamnés à mort et martyrisés par les fascistes *sans l'ombre d'un prétexte juridique ou même politique*, le seul délit qui leur soit reproché étant le crime d'hérésie, c'est-à-dire la liberté de pensée et de religion. Les phalangistes espagnols ont comme programme politique officiel, paraît-il, le retour pur et simple à la législation du Moyen-Age. Nous y voici. Nous sommes renseignés sur le sort qui serait réservé à l'Espagne, au cas où les hommes de Franco y remporteraient la victoire.

Outre qu'il invite les protestants de Belgique, dont certains ne cachent pas leurs sympathies pour les champions de l'antimarxisme, à considérer que "sous cette étiquette se confondent aujourd'hui tous les mouvements qui ont pour objet d'étouffer la liberté en toutes matières, et spécialement en matière religieuse", Curvers s'interroge sur le sentiment que peuvent éprouver les catholiques face à cette nouvelle inquisition.

Constatant que, chaque fois que les affaires du fascisme se portent mal, le public est inondé d'imprimés gratuits, il signale la publication, dans un numéro de *La Métropole* d'Anvers, d'un supplément de huit pages, décoré de quarante grands clichés sur le vandalisme des républicains espagnols. S'il est le premier à déplorer les destructions d'églises et d'oeuvres d'art car

le vandalisme est toujours inutile et funeste [...] particulièrement dans le cas d'un peuple qui, aspirant à la liberté et aux droits élémentaires, se prépare à accéder à la culture,

³⁸ M. Simon-Rorive, op. cit., p.54.

Curvers accuse Franco d'avoir exaspéré le prolétariat en abattant, au nom de la civilisation qu'il disait lui-même chrétienne et avec l'appui de l'aristocratie et du haut clergé, l'espoir né avec la République:

Et la colère du peuple ainsi déchaînée, devait naturellement se tourner vers ce qui symbolisait à ses yeux plusieurs siècles d'oppression endurée.

Dans ces conditions, faut-il s'étonner que le peuple, livré à lui-même, ait brûlé et détruit quelques palais et églises?

Que les Pharisiens cessent donc de nous émouvoir avec leurs lamentations sur des symboles qu'ils ont eux-mêmes vidés de sens. Il eût mieux valu s'indigner à temps contre un état de choses qui a permis au peuple d'Espagne de confondre Dieu et César dans une même rancune. Les temples sont peu de choses auprès de la justice. Jésus avait déjà maudit ceux qui honorent le temple et n'aiment pas leurs frères (19 février 1937).

Le 9 avril 1938, Curvers accuse très énergiquement les classes possédantes et les forces de droite, y compris les partis catholiques majoritaires, de s'opposer à tout progrès social et de se liguer contre ce qu'elles nomment "le péril communiste". Il s'insurge aussi violemment contre l'attitude de la majorité des catholiques et de "la plus haute autorité morale du monde" envers le fascisme; l'Ethiopie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie et l'Espagne en offrent un témoignage accablant:

Le Vatican murmure contre les dictatures quand elles empiètent sur son terrain d'action, et il agit contre les démocraties, même quand elles sont tolérantes. Ses apologistes trouvent cela impartial. Le Vatican bénit les armes italiennes qui ensanglantent l'Ethiopie, et il permet aux prélats italiens d'offrir leurs joyaux à Mussolini pour assurer sa conquête. Mais si des républicains mettent le feu à une église d'où l'on tire sur eux à la mitrailleuse, qu'ils soient anathèmes! Que Franco trahisse son serment, décide d'exterminer la moitié de son pays pour restaurer un régime féodal et fasse de l'Espagne une base stratégique pour le fascisme international, le Vatican, pour peu qu'on l'y invite, intervient "amicalement", et deux ans trop tard, pour "regretter les effets" (nullement le principe) des bombardements qui déciment la population civile; mais l'épiscopat espagnol n'a pas eu besoin du même délai pour prendre position et pour soulever efficacement le catholicisme mondial contre la République trahie. Les apologistes de la papauté trouvent cela honnête et chrétien.

Dans une longue "Lettre à Georges Bernanos" datée du 4 juin 1938, Alexis Curvers reconnaît le mérite et le courage de l'auteur des *Grands cimetières sous la lune* d'avoir écrit ce "fort beau livre" car "c'est toujours une joie forte et grave que d'entendre la voix de la justice". Cependant, il reproche très durement

au romancier français d'avoir, dans un premier temps, soutenu l'entreprise antirépublicaine et d'avoir tant tardé à réagir contre la barbarie franquiste:

Hélas, vous vous êtes engagé, tout comme vos amis de droite dont vous stigmatisez maintenant l'aveuglement. Ensuite, vous avez changé d'avis. Je vous avoue que je me demande pourquoi. Ne saviez-vous pas, dès le commencement, ce que c'est que la guerre et que la guerre civile est la plus abjecte de toutes? Vous a-t-il fallu des mois de guerre pour savoir ce qu'est l'aristocratie espagnole, le haut clergé espagnol? N'aviez-vous rien soupçonné, dans cette île dorée où vous viviez, de la condition du peuple? Ignoriez-vous le peu que celui-ci avait à sauver en défendant la République? Ne connaissiez-vous pas les gens de droite, que vous avez tant fréquentés en tous pays? Qu'est-ce qui pouvait encore vous étonner? Qu'aviez-vous encore à apprendre?

Mais enfin, vous vous êtes ravisé. Le témoin de la onzième heure est souvent le plus précieux. Tout de même, que de mal épargné peut-être si vous aviez produit moins tard votre témoignage! Vous me faites un peu penser à ces ecclésiastiques, accablés de votre ironie, qui évangélisent les riches avec des mandements de carême et les pauvres avec des mitrailleuses. Il est heureux aussi qu'un livre de vous ait plus de poids qu'un mandement, voire qu'une mitrailleuse phalangiste.

Curvers invite Georges Bernanos à abandonner son château en ruines peuplé des "fantômes qui ne vous semblent beaux qu'aussi longtemps qu'ils restent invisibles" pour venir du côté du peuple et de la vie, "du côté où vous poussent votre générosité, votre tempérament".

Le 7 janvier 1939, évoquant ses deux "Rencontres avec Vandervelde", Curvers rend hommage au Patron à qui il doit, dit-il, d'être passé "à gauche".

3. MAX SERVAIS.

Dans ses "Propos de l'Ami de l'Ordre", Max Servais met en scène un membre des Croix de Feu et de Rex et le laisse discourir sur les événements qui se produisent dans le monde. Pour ce porte-parole des "honnêtes gens",

Le danger n°1, c'est Moscou et le 1 bis c'est la Juiverie! Et quand je dis Moscou, j'entends communistes, socialistes, pacifistes, S.D.N., Eden, Roosevelt, Van Zeeland et toute la fripouille anti-fasciste!

Surpris par l'ignorance de son interlocuteur à propos de la situation en Espagne, il l'informe:

Ignorez-vous donc que le Roi Alphonse venait de remporter un succès électoral sans précédent lorsqu'il a quitté son pays? [...].

Ce sont des traîtres, payés par les Juifs et par Moscou qui lui ont fait croire que les monarchistes étaient battus et qu'il ne restait plus au roi qu'à sauver sa peau. La malheureuse Espagne était dès lors, livrée pieds et poings liés, au

Komintern. Le "Frente Crapular" a truqué les élections qui lui ont donné le pouvoir et les forces mauvaises se sont déchaînées comme partout où souffle l'esprit de Moscou. On a voulu donner la terre au paysan, on lui a permis d'irriguer, on a même voulu lui apprendre à lire!

Et aujourd'hui, encore, Monsieur, dans quel but affreux les derniers rebelles résistent-ils encore dans Madrid et Barcelone? [...].

J'imagine que vous comprenez tout de même que les vrais rebelles ne sont pas les franquistes mais bien la poignée de violateurs de sépultures qui prétendent s'opposer encore à la marche de la Civilisation? (4 mai 1938).

Après avoir rappelé les dernières déclarations du pape sur le droit et le devoir des nations de s'opposer au communisme athée, l'Ami de l'Ordre exprime sa satisfaction:

sous la haute approbation des LLEE. les cardinaux Verdier et Baudrillait, des Français viennent de s'unir pour reconstruire, en Espagne, les sanctuaires détruits, les orphelinats et les hôpitaux dévastés... (4 juin 1938).

Il déplorera cependant que, lors du défilé militaire du 21 juillet, Degrelle ne fût pas "à la place qui lui revient et de laquelle seule la dictature larvée de Spaak l'écarte encore... à la droite du Souverain, le protégeant et épaulant le trône de sa large carrure!". La situation n'en est pas moins réconfortante:

Je ne voudrais pas trahir de secrets, mais je sais que beaucoup d'officiers sont de notre côté [...], et tout me porte à croire que tous les gradés de notre armée qui forment du fond de leur coeur bien placé des vœux ardents pour la croisade du général Franco, sauront, le cas échéant, mettre leur épée dans un des plateaux de la balance! [...].

Je me demande même ce que le Chef attend pour donner le signal; est-ce qu'une ignominie comme la révocation du noble bourgmestre de Lombeek ne suffit pas pour justifier toutes les colères? N'oubliez pas que c'est en assassinant Calvo Sotelo que les rouges d'Espagne ont signé leur propre arrêt de mort, et dites-vous bien que si le chef espagnol a été frappé dans son corps, c'est dans son âme, dans son honneur et dans l'amour de son pays que notre Degrelle est meurtri chaque jour... et, pour une créature d'élite comme lui, l'âme et l'honneur sont plus importants que l'enveloppe charnelle! (30 juillet 1938).

Dans "Délation de déserteur"(16 juillet 1938), après avoir condamné les paroles immondes du cardinal primat d'Espagne, qui durent à coup sûr troubler une certaine partie de l'opinion catholique, alors que s'élève par ailleurs la voix de chrétiens fervents comme Bernanos, Mauriac ou Maritain pour contester à Franco ce rôle de champion de la Chrétienté, Servais blâme la presse cléricale belge pour ses prises de position et critique *La Libre Belgique* d'avoir reproduit avec un joyeux empressement les déclarations rocambolesques d'un certain Ventura, "personnage douteux, expulsé du parti S.F.I.O.", qui accuse les avocats

belges Chavée et Bastien de l'avoir torturé parce qu'il n'était pas dans la ligne stalinienne. Pour Max Servais, les accusations portées contre Chavée, soi-disant coupable des brutalités les plus atroces, ne peuvent que "faire sourire de mépris ceux qui connaissent cet homme généreux, ce poète authentique et fraternel". Les droits de réponse des deux "accusés", publiés par le confrère catholique et accompagnés de commentaires hypocrites et embarrassés, apportent, selon Servais, des arguments assez péremptoirs pour faire taire les calomniateurs.

Le 11 février 1939, Servais fustige aussi la bonne "Conscience des bien-pensants" de Belgique, de France, d'Angleterre et d'ailleurs qui estiment que "condescendre à négocier avec les bandits rouges serait trahir l'âme même de la révolution nationale!".

Traçant un parallèle entre "la Commune de Madrid"(11 mars 1939) et celle de Paris et comparant les réactions des conservateurs face aux deux événements, il constate que ses contemporains triomphent et exultent exactement comme le firent leurs aînés soixante-huit ans plus tôt:

D'une génération, d'un pays à l'autre, les procédés de répression sont restés les mêmes: en mai 1871, les belles dames de Versailles [...] s'amuserent à crever, de la pointe aiguë de leur ombrelle enrubannée, les yeux des fédérés prisonniers.

En 1938 sous le regard attendri de la prétraille, les brunes señoritas de Teruel ont dansé avec les officiers franquistes sur les pavés encore rouges de sang des derniers défenseurs républicains. Voilà comment il faut traiter la canaille!

Il accuse en outre la bourgeoisie conservatrice belge de n'avoir pas même le courage de ses opinions:

Elle camoufle son monstrueux égoïsme derrière un étalage de vertu et se met en paix avec sa conscience en se répétant qu'il faut sauver la Foi Chrétienne, l'Ordre établi et les dividendes de la Chade et la Río Tinto.

La noblesse et le gouvernement belges, la *Légion Nationale* et la presse patriote sont les autres cibles de ses critiques. Les enseignements à en retirer?

Les leçons de l'Histoire sont là pour rappeler aux ouvriers que, lorsqu'ils sont vaincus, il n'y a pour eux aucune pitié.

B. LE ROUGE ET LE NOIR (1929-1938)³⁹.

Fondé en 1929 par Pierre Fontaine, *Le Rouge et le Noir*, mensuel puis hebdomadaire, marqua, dès le début, quelque distance par rapport à l'URSS. Et même si son directeur déclarait en 1936: "J'ai défendu avec ardeur ce qui était, il y a cinq ans encore, notre immense espoir: l'URSS"⁴⁰, le journal fit montre très tôt d'une "sensibilité anticomuniste"⁴¹. Cependant, fidèle à ses principes de tolérance et malgré qu'il amalgamât rapidement le stalinisme et le fascisme, il ne proposa jamais que le P.C., auquel il vouait un mépris certain, fût déclaré hors la loi, et ouvrit sa *tribune libre* à l'éventail des opinions politiques. Ainsi compta-t-il, dans ses premières années, des collaborateurs tels que Charles Plisnier ou Albert Ayguesparse pour soutenir les réalisations de l'URSS.

Le ton des discours sur l'Union soviétique se fit progressivement plus violent et devint carrément hostile dès la moitié des années trente. "A partir de ce moment, en 1935, écrit Jean-François Füeg, il ne se trouva plus personne au *Rouge et Noir* pour soutenir l'URSS. Même si, en 1933, le cas Victor Serge avait provoqué de vives réactions, il y avait encore eu des amis du *Rouge et Noir* pour mettre cette arrestation sur le compte d'une erreur d'appréciation ou d'un dysfonctionnement de la justice soviétique. En tout cas, on n'attribuait pas le manque de liberté dans la Russie des soviets au système communiste mais à Staline. Après 1936, les membres des partis communistes seront tous appelés staliniens"⁴².

Dès après les deux premiers procès de Moscou en août 1936 et janvier 1937, durant lesquels des membres de la "vieille garde bolchevique" s'accusèrent des crimes les plus inouïs contre le régime soviétique -sabotage, trahison, tentative de coup d'Etat-, les textes antistaliniens proliférèrent, dénonçant inlassablement l'épuration qui remplissait les geôles staliniennes de savants, de journalistes, de membres influents du parti et de hauts fonctionnaires. Comparant, sous la plume

³⁹ Sur l'histoire du *Rouge et le Noir*, consulter

- Pierre Vermeylen, *Mémoires sans parenthèses*, pp.47-49;

- Jean-François Füeg, *Le Rouge et le Noir. Un hebdomadaire non-conformiste*, Catalogue de l'exposition présentée par "Présence et Action Culturelles" au Musée Charlier à Bruxelles du 8 décembre 1993 au 8 janvier 1994;

- Jean-François Füeg, *Le Rouge et le Noir. La tribune bruxelloise non-conformiste des années 30*, Ottignies Louvain-la-Neuve, Editions Quorum, 1995.

⁴⁰ Pierre Fontaine, "Avons-nous trahi?", *Le Rouge et le Noir*, 2 décembre 1936, p.6 (cité par J.-F. Füeg, *Le Rouge et le Noir. La tribune bruxelloise non-conformiste des années 30*, p.106).

⁴¹ J.-F. Füeg, op. cit., p.106.

⁴² J.-F. Füeg, *ibid.*, p.108.

de Pierre Fontaine, la Russie des soviets aux régimes fascistes, estimant que Staline était aussi dangereux que Hitler et que travailler avec les communistes revenait en définitive à cautionner la terreur soviétique -une prise de position qui lui valut de multiples attaques, notamment de la part de *Combat*, et contribua à renforcer sa réputation philonazie-, *Le Rouge et le Noir* refusa d'adhérer à la stratégie de l'unité contre le fascisme prônée par le C.V.I.A. et le journal *Combat*. Persuadé que les communistes essayaient d'entraîner la Belgique dans une alliance avec l'URSS, Fontaine, partisan d'une stricte neutralité, rejetait tout accord de défense par peur de voir le royaume emporté dans un nouveau conflit. C'est donc sous le slogan "Ni Berlin ni Moscou" que *Le Rouge et le Noir* abordait les questions internationales tout en s'efforçant de se démarquer des cercles anticomunistes de droite, en dénonçant les manifestations d'anticommunisme primaire et en donnant la parole à divers courants antistaliniens progressistes.

Dès le début de la guerre d'Espagne, *Le Rouge et le Noir* apporta son appui total aux républicains, à "l'Espagne prolétarienne et paysanne solidairement unie pour défendre son droit à la vie et à la liberté"⁴³. Tout au long des hostilités, Pierre Fontaine insista sur l'illégitimité du franquisme et ne put dissimuler son écoeurement lorsque le pape bénit Franco⁴⁴.

"Pourtant, très rapidement, Fontaine s'employa à soutenir ceux qui allaient être accusés de démoraliser l'Espagne. Par anticommunisme autant que parce qu'il ne pouvait être question pour lui de censurer qui que ce soit, il n'était pas partisan d'un large front où les querelles idéologiques seraient tues au profit d'une unité d'action contre le fascisme. De plus, dès septembre 1936, les anarchistes, dont c'étaient les dernières collaborations au *Rouge et Noir*, défendaient la position des anarcho-syndicalistes catalans qui tentaient de profiter de la guerre pour susciter une révolution"⁴⁵.

En outre, la position pacifiste inconditionnelle du journal l'amenait à poursuivre ses campagnes antimilitaristes. Ainsi, laissant à la droite le soin de stigmatiser ceux qui envoyaient des hommes au service de Franco, il accusa les communistes et les socialistes qui encourageaient les jeunes Belges à s'engager dans les Brigades d'être des recruteurs et d'expédier les autres au casse-pipe tout en restant eux-mêmes en sécurité à faire de beaux discours en Belgique; il publia

⁴³ Ernestan, "Espagne, creuset de la liberté", 23 septembre 1936, p.6.

⁴⁴ P. Fontaine, "On a compris, le Pape bénit Franco", 27 avril 1938, p.1 (cité par J.-F. Füg, op. cit., p.115).

⁴⁵ J.-F. Füg, op. cit., p.115.

aussi certaines descriptions des horreurs de la guerre de nature à décourager les plus farouches partisans de la République⁴⁶. Cependant, Fontaine ne préconisait pas l'arrêt des combats et souhaitait de tout coeur la défaite de Franco! Il n'est pas surprenant que de pareilles contradictions aient pu en irriter plus d'un et que d'aucuns l'aient traité de fasciste; dès le 22 mars 1936, *L'Action Socialiste* le qualifiait d'"agent conscient d'Hitler" en raison de son manque de fermeté vis-à-vis de l'Allemagne et de son rejet total du stalinisme⁴⁷.

En août 1937, le journal adopta une position définitive tendant à concilier pacifisme et nécessité de vaincre le fascisme. Devant l'échec retentissant de la non-intervention et la crainte grandissante qu'une victoire nationaliste ne provoque un encerclement de la France par des régimes totalitaires, un jeune avocat français, Philippe Lamour, qui venait de publier avec son collègue André Cayatte un ouvrage intitulé *Sauvons la France en Espagne*, lance un appel: "Il faut [...] être logique et avoir le courage de renoncer à l'exception pour revenir au droit: c'est-à-dire fournir normalement à nos frères d'Espagne les possibilités de gagner pour notre compte et avec leur sang une guerre que demain nous perdrons en France"⁴⁸. Pierre Fontaine, dont toutes les attitudes et prises de position étaient conditionnées par sa peur de voir éclater une nouvelle guerre mondiale, souscrivit à ces options.

Deux affaires vinrent encore accentuer les tensions et les divisions dans les rangs antifascistes: d'une part, l'écho que *Le Rouge et le Noir* rendit des Journées de mai 1937 à Barcelone provoqua la colère de tous ceux qui s'étaient engagés dans la promotion d'un front uni contre le fascisme et particulièrement du journal *Combat*; d'autre part, les accusations versées contre le capitaine Jean Bastien et le lieutenant Achille Chavée par un volontaire français revenu du front, Jérôme Ventura, selon lequel les deux avocats belges auraient dirigé des interrogatoires sur ordre du P.C., furent reprises par *Le Rouge et le Noir* qui les somma de s'expliquer: "Aujourd'hui en Espagne, des combattants accusent... Deux avocats belges ont à répondre de leurs actes"(13 juillet 1938); quinze jours plus tard, le journal publia le démenti des accusés: "L'odyssée de deux avocats

⁴⁶ Le 2 septembre 1936, Alain Guignol témoigne: "Choses vues en Espagne. Le baptême du sang". Les 4 et 18 mai 1938, *Le Rouge et le Noir* publie "Images de la guerre d'Espagne" par Scavitz, fragments du carnet de notes d'un belge engagé volontaire dans les milices gouvernementales et qui participa à la défense d'Irun.

⁴⁷ J.-F. Füg, op. cit., p.129.

⁴⁸ Philippe Lamour, "Espagne: il faut être logique et courageux", 11 août 1937, p.1 (cité par J.-F. Füg, ibid., p.117).

belges en Espagne. Les explications de M. Jean Bastien, "affecté aux services d'Etat-Major", et de M. Achille Chavée, "enquêteur" (27 juillet 1938)⁴⁹.

Les aspirations contradictoires du *Rouge et le Noir* -favoriser la victoire de la République et dénoncer toute guerre-, son refus de construire un front uni contre le fascisme, ses dénonciations continues de l'attitude des communistes en Espagne et son attitude parfois ambiguë -il approuva le retrait des volontaires d'Espagne- lui valurent la foudre de la part des antifascistes de tous bords.

S'interrogeant sur cette haine féroce entre *Combat* et *Le Rouge et le Noir*, Jean-François Füeg avance plusieurs raisons: la différence de milieu social qui distinguait les collaborateurs des deux journaux: ceux de *Combat* provenaient de milieux plus privilégiés que ceux de *Rouge et le Noir*, issus, pour la plupart, de la classe moyenne et sans doute peu fortunés; la concurrence idéologique -et non commerciale- entre des organes se disputant un public identique: la jeunesse intellectuelle de gauche; et bien sûr, le refus du *Rouge et le Noir* d'une stratégie d'unité contre le fascisme: le point de désaccord fondamental restait lié à leurs options et à leurs lignes politiques incompatibles sous beaucoup d'aspects⁵⁰.

Parmi les nombreux collaborateurs du journal, retenons les noms de Leo Champion, Hem Day, Mathieu Corman, Edmond Vandercammen, Roger Bodart, Albert Ayguesparse et Victor Serge. Certains, comme Ayguesparse, collaborèrent à la fois à *Combat* et au *Rouge et le Noir*.

⁴⁹ A la même époque, *La Voix du Peuple* dénonce: "Devant les véritables Volontaires de la Liberté, les volontaires à primes, agents de Rex, se dégonflent et s'enfuient sous les huées de la foule" (25 août 1938), et se moque des accusations portées par MM. Huet et Lemoine: le 3 février 1939, le quotidien communiste accuse: "Notre ami Jean Bastien, capitaine des Brigades Internationales, est gravement attaqué par "le Peuple" sur la base du faux témoignage d'un renégat passé à Rex". Le 11 mars 1939, *Cassandra* publie "En Espagne Rouge. Récit de Pierre Lemoine, ex-lieutenant des Brigades Internationales"; Lemoine y accuse notamment "les odieux Bastien, Chavée et Leemans" d'avoir activement secondé "Marty l'assassin" -qui leur avait conféré "la "dignité" -si l'on peut dire- de *Juges Suprêmes du Tribunal Révolutionnaire d'Albacète*"- dans sa tâche de répression.

⁵⁰ J.-F. Füeg, op. cit., pp.131-132.

1. La polémique VICTOR SERGE⁵¹ - FRANZ HELLENS⁵².

Le 8 septembre 1937, dans "Le mensonge de la "Défense de la Culture". Vingt discours ne rachètent pas un assassinat", Victor Serge complimente *Le Rouge et le Noir* d'être le seul journal belge à avoir qualifié comme il convenait -avec beaucoup de modération dans les termes- "le mensonge du Congrès de défense de la Culture qui s'est tenu à Valence et à Paris⁵³ en juillet dernier". Toutefois, ajoute-t-il,

Vous n'avez pas tout dit. Vous n'avez pas dit l'énorme et l'incroyable. Vous n'avez pas dit le crime, le sang, le reniement de toutes les valeurs proclamées. Parce que vous n'êtes pas informés.

Aussi se propose-t-il de combler cette lacune:

Pendant que MM. Julien Benda, (illisible), Chamson, J.R. Bloch, Aragon, Denis Marion, parlaient sur les tréteaux de Valence de défense d'une Culture, en vérité bien difficile à définir autrement que par leur mensonge, en Espagne même, à Madrid, on assassinait mon ami Andrés Nin, un des grands Espagnols d'aujourd'hui, un des bons révolutionnaires d'Europe.

Déplorant qu'aucune explication officielle, et pour cause, n'ait été donnée à la disparition de ce communiste antistalinien et leader du P.O.U.M., arrêté le 16 juin à Barcelone lors d'un coup de force policier dirigé en réalité par les staliniens espagnols et par les agents russes, rappelant les assassinats de Liebkenecht, de Matteotti et de Rosselli ainsi que les fusillés de Moscou, évoquant brièvement le

⁵¹ Concernant Victor Lvovitch Kibaltchitch, dit Victor Serge, (Bruxelles 1890 - Mexique 1947) et l'Espagne consulter:

- Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire* (1901-1941), Paris, Ed. du Seuil, Coll. Points, Série Politique, Po 94, 1951, Nouvelle édition assurée par Jean Rièr, 1978.

- Victor Serge, *Vie et oeuvre d'un révolutionnaire*, Actes du colloque organisé par l'Institut de sociologie de l'U.L.B., 21-23 mars 1991, *Socialisme* n°226-227, Bruxelles, juillet-octobre 1991. Et plus particulièrement Pelai Pages i Blanch, "Victor Serge et l'Espagne (1936-1939)", pp.357-367; Jean Rièr, "Victor Serge et la presse belge (1936-1940)", pp.367-379.

⁵² Le 1er mars 1946, joignant sa voix à d'autres qui, dans *Le Drapeau Rouge*, dénoncent la terreur franquiste, Hellens déclare: "Les crimes du régime franquiste sont inexpiables. N'est-il pas incroyable que les gouvernements démocratiques, qui ont fait la guerre pour purger le monde du fascisme, non seulement refusent de réagir contre le pire ennemi des libertés, mais entretiennent avec lui des relations diplomatiques, concluent avec lui des traités de commerce, poursuivent avec lui la politique de non-intervention qui conduisit naguère les peuples à la plus meurtrière des catastrophes?".

⁵³ (Sic), sans doute pour "Madrid". "En 1935 se tint à Paris Le Congrès International des Ecrivains pour la Défense de la Culture. A cette occasion un comité s'était formé en vue d'obtenir la libération de Victor Serge déporté à Orenbourg" (Jacques Cordier et Vital Broutout, "La littérature prolétarienne aujourd'hui", *Littérature prolétarienne en Wallonie. Chronique et récits*, Editions Plein Chant, Collection Voix d'en bas, p.27, n.28).

sort d'autres militants du P.O.U.M. mystérieusement emprisonnés, Victor Serge conclut:

On le voit, le mensonge des discours d'intellectuels au service d'une culture qu'ils avilissent inqualifiablement n'a pas la légèreté des rhétoriques malsaines; et quand je dis qu'il couvre du sang, le sang des meilleurs, je n'exagère pas.

La grande presse a fait jusqu'ici le silence sur les crimes dont je parle. La presse de gauche n'en a guère parlé pour ne point contrister la puissance stalinienne, et parce qu'elle est dans une très large mesure l'objet de la corruption.

Une semaine plus tard, soit le 15 septembre 1937, en sa qualité de membre du Bureau international de l'*Association des Ecrivains pour la Défense de la Culture*, Franz Hellens adresse quelques mots au *Rouge et le Noir* à propos de l'article de Serge:

La maison brûle en Espagne, le fascisme risque de s'emparer du pays et de réduire à merci un peuple qui a clairement manifesté sa volonté de vivre selon des principes plus dignes. Pour résister à cette poussée antinationale, secondée par certaines puissances étrangères qui ne cachent pas leur esprit de conquête, le peuple espagnol se voit obligé, de son côté, sous peine de mort, de chercher des appuis. M. Serge, j'en suis convaincu, souhaite le triomphe de l'armée gouvernementale. Ne voit-il pas combien les divisions sont néfastes? N'aperçoit-il pas que le seul pays qui puisse actuellement soutenir sérieusement ces armées, c'est l'U.R.S.S., et que, sans ce soutien, la guerre est perdue? Ne voit-il pas que susciter des difficultés au Gouvernement c'est faire le jeu de l'ennemi?

Certes, Hellens ne nie pas la profonde déception causée par le régime en place en URSS mais il s'interroge sur l'opportunité de "frapper dans le dos la défense espagnole sous prétexte que le régime soviétique n'a pas tenu ses promesses". Par ailleurs, il se dit convaincu que l'*Association pour la Défense de la Culture* est aujourd'hui

le seul groupement d'écrivains vraiment capables de défendre l'esprit révolutionnaire, dans le sens le plus élevé du mot, et de se mettre, sans arguties et sans retenue, au service de la cause de l'homme, compromise, autant, sinon plus, par les diplomates de la démocratie et les myopes de la critique, que par les efforts du fascisme international.

Le 6 octobre 1937, dans un "Billet à Franz Hellens" qui, dit-il, l'invitait "au respect de ce qu'il croit être l'unité du front antifasciste en Espagne, -et du front des défenseurs de la culture en tous lieux", Victor Serge répond que, lui aussi, il désire cette unité d'action que d'aucuns rendent impossible. Quels sont-ils?

Ceux qui, contre toute pensée hérétique, emploient systématiquement la calomnie, l'injure, la répression policière, l'assassinat? Ou ceux qui dénoncent au sein de ce

qu'on appelle l'antifascisme, l'application croissante, par certains, de méthodes nettement fascistes?

Proposant de la culture une définition simple, "par le respect de l'homme" et de sa "liberté d'opinion", il plaint José Bergamín qui, par aveuglement, mit sa sincérité au service des inquisiteurs et fustige Aragon "dont toute parole est un mensonge probablement bien payé".

"Pas de culture sans droiture, cher Franz Hellens". Aussi, interroge Victor Serge, de quel droit protestent-ils contre les crimes des régimes fascistes, ces intellectuels qui, depuis des années, par leur silence, se rendent complices des internements, des disparitions et des exécutions de tous les écrivains, savants, militants et ouvriers non-conformistes en URSS? La situation, dit-il, n'est guère différente en Espagne où les ministres de Valence, par peur -confessée- de la police stalinisée, craignent de faire toute la lumière sur la disparition d'Andrés Nin ou d'autres, et où Malaga et Santander furent livrées à l'ennemi par des troupes bien-pensantes armées pour la répression du mouvement ouvrier:

Ne comprenez-vous pas qu'instituer à l'arrière du front antifasciste d'Espagne d'effroyables mœurs caractérisées par l'assassinat en série des militants ouvriers, la censure la plus étouffante (défense officielle étant faite de porter sur l'U.R.S.S. et le stalinisme la moindre appréciation critique), le désœuvrement des organisations ouvrières et l'armement de la partie réactionnaire de la population, c'est conduire tout droit la République à d'irréparables défaites? [...]

Si vous entendez vous associer à la défense de la culture vous est-il permis d'ignorer cela? Ne l'ignorant point, vous est-il permis de vous taire?

Victor Serge conclut son exposé en donnant satiriquement raison à Denis Marion lorsque celui-ci affirme que la "lâcheté est peut-être pire que la bêtise":

A fréquenter les intellectuels néo-conformistes des Fronts populaires, il doit s'y connaître. Il en est qui cultivent avec art une certaine lâcheté socialement plus malfaisante que l'intelligence la plus épaisse; elle consiste à ne point voir, à ne point savoir, à ne point entendre, à ne point comprendre tout ce qui réfute les mensonges confortables dont ils vivent.

2. MARCEL LECOMTE (1900-1966).

"Le billet politique".

Du 9 décembre 1936 au 3 août 1938, sous son nom ou sous le pseudonyme de Jean Tasman, Marcel Lecomte rédigea "le billet politique" du *Rouge et le Noir*.

Pendant plus d'un an et demi, Lecomte se livre donc chaque semaine à un tour d'horizon de la situation mondiale, à une réflexion sur les manoeuvres "tortueuses" des puissances européennes et mondiales, notamment à l'égard de la guerre civile espagnole. Toutefois, prétextant sans cesse l'"obscurité", les contradictions et la complexité aussi inextricable que déconcertante du jeu politique, il s'en tient généralement à des observations et à des commentaires assez vagues et peu originaux, évitant de donner un avis personnel et semant ses chroniques de conditionnels et de formules comme "Il semble que...", "On tend à penser que...". En tant qu'analyste politique, Lecomte fait preuve de bien peu de perspicacité; jamais il n'aura une vision claire des événements qu'il commente. Essayons néanmoins d'en dégager les lignes principales.

Dès sa première chronique, Lecomte met en garde contre le danger que cette guerre, déclenchée avec une épouvantable légèreté par quelques généraux aveugles au problème politique et social de leur pays, constitue pour la paix en général; d'autant plus, dit-il, que les interventions extérieures, occultes dans un premier temps, se font désormais au grand jour de part et d'autre: tandis que les Soviets appuient les miliciens gouvernementaux, les puissances de l'Axe, qui ont aussitôt reconnu le gouvernement de Burgos, envoient des aviateurs au service de l'armée rebelle. L'Espagne est donc devenue le champ de bataille où les deux mystiques politiques et sociales qui s'affrontent sourdement dans le monde, ont décidé de lutter ouvertement; dans ce sens, conclut-il, "nous en sommes revenus aux guerres de religion!"(9 décembre 1936).

Même si la passion qui anime les deux camps -qu'il tend à mettre sur le même pied- l'amène à douter du succès de l'entreprise, Lecomte se montre très satisfait de la collaboration franco-britannique de plus en plus étroite et salue avec beaucoup d'enthousiasme la démarche amorcée par Londres et Paris auprès des gouvernements allemand, italien, portugais et soviétique en vue de rendre plus effective la non-intervention. A plusieurs reprises, il encouragera cette "initiative d'une action de paix qui ne manque point de cohérence"(16 décembre 1936).

S'il est clair que les généraux rebelles -immobilisés devant Madrid, ils doivent penser qu'ils se sont lourdement trompés sur le peuple d'Espagne- ne peuvent plus se passer de l'aide militaire de ceux qui les portèrent à se soulever, il apparaît peu probable, d'après Lecomte, que cet appui leur soit accordé: Mussolini semble déjà faire machine arrière et ni la France ni l'Angleterre ne

permettront à Hitler de créer en Espagne une véritable armée allemande (30 décembre 1936).

Début 1937, les suggestions et les déclarations équivoques des Italiens et des Allemands, constamment contredites par leur attitude sur le terrain, obligent le chroniqueur à s'interroger enfin sur la bonne foi des puissances de l'Axe. Les vues impérialistes et les réponses confuses de l'URSS au sujet de la réduction, exigée par Londres, des départs de volontaires inquiètent aussi celui qui dénonce avec fermeté la "comédie secrète et odieuse" des procès de Moscou (3 février 1937), véritable liquidation des témoins d'un certain passé par des dirigeants (Staline et Vorachilov) dont l'objectif est d'instaurer une dictature militaire et totalitaire. Il se réjouit malgré tout de la fidélité et de la ténacité de Londres et de Paris vis-à-vis du pacte de non-intervention, seul gage du maintien de la paix.

Ce n'est qu'à la mi-février 1937, soit après les offensives nationalistes sur Malaga et au sud de Madrid, que Lecomte parlera de la "comédie de la non-intervention"; et encore!, comme à son habitude, ne se prononce-t-il qu'avec une prudence presque maladive:

Il semble bien qu'au cours de ces deux opérations les rebelles aient été appuyés comme jamais encore par les effectifs et le matériel italo-allemand (17 février 1937).

Il admet par ailleurs que la guerre civile est entrée dans une phase décisive et pressent un avenir plutôt sombre pour les gouvernementaux,

à moins toutefois, que dans une tension extrême de tous leurs efforts, ils ne parviennent à consolider l'unité de toutes leurs forces si diverses par les tendances politiques et à créer une armée régulière, unie et puissante, capable de manoeuvrer vraiment en campagne (17 février 1937).

Fin du mois, Lecomte exprime de très sévères réserves à l'encontre de la décision du Comité de Londres d'interdire l'envoi de volontaires en Espagne et d'exécuter le plan de contrôle élaboré par ses experts: l'apparente sincérité de Rome et de Berlin à l'appuyer tient au seul fait que des milliers de soldats et un matériel considérable sont parvenus très récemment à Franco. Curieusement, c'est encore une fois avec une précaution incompréhensible qu'il met en doute les "bonnes intentions" manifestées par les "adeptes du bluff systématique"(10 mars 1937) à l'égard de la non-intervention:

Au reste, il semble bien que Rome et Berlin n'en tiennent pas compte et qu'elle joue malheureusement à peu près uniquement au détriment des gouvernementaux (17 mars 1937).

La victoire de Guadalajara confirme le redressement amorcé dans le camp républicain et l'incapacité des généraux espagnols -ces soi-disant représentants de la véritable Espagne qui manoeuvrent avec des Maures et des troupes italo-allemandes- à briser l'héroïque défense des armées populaires et improvisées de la démocratie espagnole. Le cuisant revers essuyé par les puissantes unités de Mussolini -indice révélateur du rôle actif joué par Rome depuis le début de la rébellion et de la volonté du Duce d'offrir à Franco ce triomphe tant attendu dans le camp fasciste- permet, selon Lecomte, d'envisager une réaction positive du gouvernement anglais, plutôt méfiant jusque-là à l'égard de Valence, et une forte pression sur le gouvernement italien pour le contraindre à respecter ses engagements. Par ailleurs, les déclarations des nombreux prisonniers italiens, exprimant leur indifférence *totale* pour Mussolini et pour le fascisme, indiquent l'extrême fragilité de sa structure (7 avril 1937).

Toute la population de la zone républicaine prend *enfin*⁵⁴ conscience qu'elle a un bien effectif à défendre: sa *liberté* (3 mars 1937).

Cette intuition, pour le moins tardive, de Lecomte se voit confirmée un mois plus tard par le succès de ces hommes qui dominent encore mal l'art militaire mais se battent farouchement contre des mercenaires bien armés:

c'est que les premiers ont à défendre des biens effectifs, leur liberté et des conditions nouvelles de vie qui se créaient déjà pour eux à la veille de la rébellion militaire espagnole et que les seconds n'ont rien à défendre, si ce n'est un mythe dérisoire (7 avril 1937).

Début mai 1937, Lecomte relate "la tragédie basque" où le fascisme dévoile l'étendue de sa barbarie. Personne n'est dupe des dénégations formulées par les aviateurs italiens et allemands qui bombardent et mitraillent les populations civiles des villes et des campagnes; d'ailleurs, les généraux Franco et Mola n'ont-ils pas manifesté publiquement leur intention d'anéantir le peuple basque et de détruire sa capitale? Quant à Berlin et Rome,

⁵⁴ C'est nous qui soulignons.

voudraient-elles expérimenter sur le peuple basque les effets de cette guerre totale que certains de leurs grands chefs militaires s'attachent depuis quelque temps à préconiser pour l'avenir? (5 mai 1937).

La semaine suivante, Lecomte évoque "Le drame catalan" qui résulte, à ses yeux, du profond différend opposant "les groupes démocratiques et socialistes" catalans aux "anarcho-syndicalistes". A aucun moment, il ne fait allusion au rôle joué par les communistes dans ces sanglantes "Journées de mai":

La lutte a éclaté à Barcelone à la suite de l'ordre donné par la Généralité aux gardes d'assaut de désarmer tous les civils sur le territoire catalan; les anarcho-syndicalistes se jugeant visés par cette mesure ont immédiatement provoqué des troubles dans la ville et des combats de rues se sont engagés au cours desquels des militants ont été tués de part et d'autre. Il semble cependant que les dirigeants de la Généralité réussissent à rétablir l'ordre et que la crise, très douloureuse, sera réduite (12 mai 1937).

A plusieurs reprises, il évoquera les dissensions néfastes existant au sein du camp républicain; revenant sur l'ébranlement du front basque, il l'attribue uniquement au défaut d'unité dans le commandement.

S'il se montre capable de rigueur au moment de dénoncer les violations des engagements pris à Londres, en d'autres occasions, Lecomte fait preuve d'une naïveté et d'une crédulité surprenantes. Ainsi, à son avis, la pression exercée par le gouvernement italien - bien décidé à rejeter la "trêve des armes" proposée par les Britanniques- sur son homologue allemand -"assez favorable au principe d'une suspension des hostilités susceptible de permettre le retrait des volontaires étrangers luttant dans les deux camps"- embarrasserait Berlin:

Il est assez clair que les dirigeants allemands (à part le clan lyrique de Goering) sont enclins à envisager une éventuelle liquidation de l'aventure espagnole avec un certain sang-froid.

Cette volte-face, Lecomte la justifie doublement, par les difficultés économiques qui obligent les Allemands à resserrer leurs relations avec l'Angleterre et par l'extraordinaire ardeur démontrée par le Duce dans son intervention espagnole: les nazis ont parfaitement compris que Mussolini, plein d'"arrière-pensées" en ce qui concerne l'avenir italien en Méditerranée, cherche seulement à utiliser l'Allemagne "à des fins assez obscures":

De tout quoi, il résulte que l'on peut encore espérer de voir Berlin s'orienter en fin de compte vers Londres.

Paradoxalement, quelques lignes plus loin, décrivant l'offensive nationaliste en Biscaye et la résistance à outrance des Basques, il signale qu'

en attendant, les aviateurs allemands lancent leurs bombes sur les villes et les villages et mitraillent la population civile (2 juin 1937).

Coup de théâtre, cette "trêve des armes" est aussitôt battue en brèche par l'affaire du "Deutschland", du nom d'un cuirassé allemand chargé du contrôle en Méditerranée et prétendument bombardé par les républicains; Berlin répond en bombardant Almeria et en renforçant sa collaboration avec Rome.

Au lendemain de cet épisode qui se révélera n'être qu'un pur montage, condamnant les continuelles palinodies et pirouettes des puissances fascistes qui, malgré leur retour diplomatique au Comité de Londres, n'en continuent pas moins de violer les accords et s'évertuent à saboter les chances d'éviter une conflagration générale, Lecomte en vient à se poser ouvertement la question:

Que veut l'Allemagne?: On tend à penser que depuis quelque temps déjà des influences contradictoires jouent à Berlin en ce qui concerne l'attitude de l'Allemagne dans la question de sa collaboration avec les puissances occidentales; certains éléments fanatiques du nazisme souhaiteraient provoquer un profond malaise en Europe, alors que les milieux diplomatiques ainsi que ceux de la Reichwehr recommanderaient au contraire la modération dans toutes les démarches politiques (30 juin 1937).

Les manoeuvres, obscures et hypocrites, auxquelles se livre Franco en vue d'obtenir de Londres le statut de belligérant constituent un nouveau sujet de préoccupation: une telle reconnaissance aurait des conséquences dramatiques pour l'accord de non-intervention, pour Valence et pour la paix européenne. Toutefois, si cette question inquiète Londres et Paris, "il ne semble pas", d'après Lecomte, que l'accord soit total entre les deux partenaires: "Il y a des arrière-pensées britanniques"(7 juillet 1937). Lui qui, jusqu'à ce jour, s'était félicité de la collaboration franco-britannique et des démarches anglaises en faveur de la paix, doute désormais de la finalité de "la "non-intervention" britannique":

L'attitude de l'Angleterre à l'égard des affaires d'Espagne paraît s'éclaircir. Il semble bien que ce que l'on désire surtout dans les milieux dirigeants anglais, ce soit d'arriver à isoler peu à peu Franco, de le soustraire à l'influence allemande et italienne... mais pour l'appuyer! La nouvelle relative à l'emprunt qu'il aurait pu obtenir à Londres est confirmée. Voilà qui s'appelle aussi de la "non-intervention" à la manière britannique (21 juillet 1937).

Fin de l'année 1937, commentant certaines déclarations de Chamberlain -selon le "premier Anglais", la "non-intervention" aurait réduit la tension européenne-, Lecomte signale que le ministre de sa Majesté a omis de dire que

le gouvernement de Londres n'avait pas traité les deux parties sur un pied d'égalité et qu'il avait fait par là le jeu de ses ennemis présents et futurs (29 décembre 1937).

Après la prise de Teruel, optimiste, il s'attend à un revirement d'opinion dans les milieux politiques anglais à condition, dit-il, que l'armée républicaine poursuive son avance; chose d'autant plus probable qu'

on parle de rivalités obscures entre les chefs militaires de l'entourage de Franco, de difficultés avec les Italiens, les Allemands (19 janvier 1938).

Quand les troupes nationalistes, grâce à leur écrasante supériorité en matériel, reprennent la ville, il refuse de perdre la foi:

L'Espagne républicaine et démocratique ne cédera jamais, fût-ce aux pires circonstances; c'est à ce prix, peut-être, qu'elle vaincra (2 mars 1938).

Mais le coeur n'y est plus.

Dans les semaines suivantes, l'intervention énormément accrue de l'Italie et de l'Allemagne permet aux franquistes de progresser en Aragon et de pousser dangereusement vers la mer; pour la première fois, Lecomte imagine un

Franco, enfin vainqueur, fai[san]t de l'Espagne un Etat totalitaire étroitement lié à et aussi contrôlé par Berlin et Rome, lesquels s'assureraient par là la maîtrise en Méditerranée. Et voilà le *spectre* de l'Empire de Charles-Quint apparaître: la France coupée de l'Afrique du Nord, Gibraltar désormais inutile! (23 mars 1938).

Très critique à l'égard de Chamberlain qui s'imagina, moyennant des concessions commerciales, pouvoir dissuader le Duce de continuer sa politique impérialiste en Méditerranée et ailleurs, Lecomte évalue les conséquences de la non-intervention dont il attribue la faillite aux dirigeants britanniques:

Elle a permis aux Italiens, aux Allemands de s'infiltrer un peu partout en Espagne nationaliste, et, surtout aux points sensibles, aux points stratégiques essentiels. Si Franco remporte la victoire on peut être certain que ses alliés ne partiront pas, que leur influence ne disparaîtra pas, au contraire. Et l'on pourra alors parler d'un grand bloc central et méditerranéen, nouvelle figure de l'ancien empire [de] Charles-Quint devant lequel Paris et Londres pourront se livrer à toutes les malices diplomatiques... Il y a décidément quelque chose qui ne va plus chez Albion. Elle croit trop encore au prestige de l'argent, de l'économie. Mais elle a

aujourd'hui affaire à des hommes qui veulent *faire* l'histoire du monde et ses hommes d'Etat n'ont pas la clé de leurs mobiles (6 avril 1938).

Convaincu que le IV^e Reich se fera, de même que l'Italie fasciste, Lecomte comprend que

Toutes les "insuffisances" de la démocratie, du socialisme et du communisme depuis quinze ans vont se payer cher (27 avril 1938).

Pour l'ancien champion de la non-intervention, qui semble dorénavant ne plus croire en un possible renversement de la situation militaire, il est, dans cette guerre d'Espagne, des faits totalement déconcertants: comment expliquer la tendance profonde des démocraties socialistes à ne faire la guerre qu'à partir du moment où toutes les chances de l'emporter se sont évanouies? Pourquoi a-t-il fallu attendre la rupture du front de Huesca et l'invasion de son territoire pour voir la Catalogne se décider à se mobiliser vraiment, alors que, depuis dix-huit mois, elle aurait pu mettre ses énormes ressources industrielles et humaines au service de la victoire? A Madrid et ailleurs, la réaction populaire, magnifique et immédiate, vainquit, mais, hélas!, en vain, puisqu'à Barcelone...

S'interrogeant sur l'avenir de cette Espagne où l'installation des Italiens et des Allemands préoccupe les rebelles eux-mêmes -Franco, le "héros chrétien", adhère-t-il aux bombardements des villes catalanes?-, le journaliste accuse le gouvernement anglais, fermement résolu à s'entendre avec les vainqueurs, d'assister "en toute objectivité au massacre effréné des populations civiles par les *spécialistes* de l'air italo-allemands"(29 juin 1938) et, par son plan de retrait des volontaires, une "sinistre comédie"(1^{er} juin 1938) tendant à priver les gouvernementaux des derniers milliers d'auxiliaires étrangers qui leur restent, de poursuivre un double objectif:

créer des conditions soi-disant "objectives" de lutte, destinées en réalité à amener l'écroulement final de la résistance républicaine [...] [et] essayer d'éliminer en même temps la pénétration italienne et allemande après la guerre (13 juillet 1938).

Il se permet de douter du succès de la manoeuvre car, dit-il, même si Franco devenait anglophile, il ne serait pas facile de l'isoler de Berlin et de Rome dont les visées sont claires.

Dans son dernier "billet politique", déplorant que "tout le monde ou peu s'en faut [se soit] trompé sur les événements d'Espagne", Lecomte tire une leçon positive mais malheureusement erronée de cette guerre: sans écarter totalement

la possibilité que ce conflit ne se transforme en une conflagration mondiale, il augure cependant que l'exemple héroïque donné par le peuple espagnol, qui refusa de croire à la *fatalité* du triomphe fasciste sur le monde, sera suivi ailleurs: l'Allemagne hitlérienne ne bougera pas du côté tchécoslovaque car "elle commence à comprendre le danger des guerres où l'on croit pouvoir triompher en quelques semaines"(3 août 1938).

Chroniques d'un départ sans cesse ajourné.

De décembre 1944 à décembre 1947, Lecomte signe dans le quotidien *La Lanterne* une série d'articles sur la situation politique internationale; dès le début, il s'y intéresse à l'énigme de l'Espagne: "Franco démissionnera-t-il? Don Juan et Maura briguent le pouvoir"(20 décembre 1944). Le titre de la première de ses chroniques indique la thématique principale de ses papiers espagnols. Ainsi, pendant près de trois ans, guettant l'inévitable chute ou abdication du dictateur, analysera-t-il les solutions possibles au "problème espagnol" ainsi que les conditions dans lesquelles se produiront la liquidation du franquisme et le retour postérieur à la démocratie: restauration monarchique ou républicaine?

Si, au départ, de nombreux éléments permettent d'envisager sérieusement un renversement imminent de ce régime en sursis, dès juin 1945, Lecomte se demande si l'obstination de Franco à s'accrocher au pouvoir ne s'expliquerait pas par l'octroi de "certains appuis occultes"(16-17 juin 1945).

Cependant, quelle que soit la date de la disparition annoncée du dictateur, la question essentielle reste celle du régime qui lui succédera. Tout au long de ses articles, au gré des événements nationaux et internationaux, Lecomte suppute les chances des prétendants.

Fin 1946, afin d'expliquer les prétentions de plus en plus grandes de Franco qui tire habilement parti des divisions existant au sein de l'émigration républicaine, il note une fois encore, mais sans préciser davantage, que

trop d'encouragements occultes ont été donnés au conservatisme et au centralisme franquistes pour que l'opinion madrilène n'ait pas le sentiment d'une étrange dualité d'attitude des puissances à l'égard de la situation espagnole (13 décembre 1946).

Dans "L'ombre de Cervantès"(17 octobre 1947), sa dernière chronique sur l'Espagne, il passe en revue les différentes circonstances qui ont permis à Franco de se maintenir jusque-là à la tête de l'Etat espagnol, voire de consolider

l'organisation de son régime, alors que, deux ans et demi plus tôt, personne ne donnait cher de sa continuité: les profonds malentendus et les divergences de vues politiques, diplomatiques et sociales entre les Alliés anglo-saxons et l'URSS, qui ont amené Londres et Washington à "pratiquer un jeu de réserve mentale extrêmement sensible dans les conversations internationales relatives au problème espagnol"; les divisions croissantes dans le monde d'une émigration antifranquiste incapable de dépasser le plan de la combinaison politique et impuissante à présenter une stratégie commune permettant d'unir les projets monarchistes et républicains; et enfin, les courants contradictoires apparus en Amérique latine où Franco et son national-syndicalisme trouvent çà et là des appuis, comme dans cette Argentine qui le soutient ouvertement. Se refusant au pessimisme, Lecomte conclut:

Cependant l'Espagne, dont on dit qu'elle connaît aujourd'hui le calme et la tranquillité, est sourdement travaillée. [...]. La corruption et les mésententes entre certaines gens du régime peuvent amener de brusques remous. L'ombre de Cervantès plane toujours sur l'Espagne. L'humanité qu'il a si génialement animée dans son oeuvre a gardé ses "possibles", sa redoutable dualité.

Randonnée en Espagne.

Au début des années cinquante, Lecomte se rend en Espagne. Ce voyage, il en fait part dans trois articles⁵⁵.

"Ambiance madrilène"(1952) évoque la vie littéraire et intellectuelle, "moins animée que jadis", de la capitale où il est pratiquement impossible de trouver des ouvrages français dans les librairies, où l'on a écarté jusqu'aux traductions mêmes d'auteurs espagnols modernes, "comme pour plus de sûreté encore", et où la philosophie et l'essai qui "prennent" sont allemands en grande partie grâce à José Ortega y Gasset. Malgré le désir des poètes, réunis au café *Gijón*, d'appartenir à un univers de connaissance où seraient confrontées un grand nombre d'expériences, Lecomte constate avec regret qu'il n'est, semble-t-il, personne en Espagne pour recommencer un effort créateur comparable à celui de Gabriel Miró, de Valle Inclán ou de Pérez de Ayala.

⁵⁵ "Ambiance madrilène", *Le Journal des Poètes*, n°2, 15 février 1952, p.8; "Fragments d'un Carnet d'Espagne", *Synthèses*, n°93-94, février-mars 1954, pp.405-409; "L'Humeur espagnole. Aux confins des choses", *Synthèses*, n°126-127, novembre-décembre 1956, pp.114-118.

Dans ses "Fragments d'un Carnet d'Espagne"(1954), Lecomte décrit le climat de ce pays, qui, dès la frontière de Portbou, fait penser à quelque Empire oublié.

"L'Humeur espagnole"(1956), Lecomte la découvre un soir à Madrid du côté d'*Anton Martín*, un quartier en fête. Lors de la visite de Ségovie, une simple anecdote -la réaction spontanée de plusieurs hommes intervenant en silence pour secourir un garçon renversé par un autobus- lui fait penser

aux films d'une histoire encore récente, à telles scènes des débuts de cette guerre d'Espagne où se devait amorcer le destin d'Occident. Oui, je me remémorais cette aisance, résultant de l'opiniâtreté même, si propre à ces hommes et à ces femmes de l'Espagne de juillet 36, établissant d'un seul coup leur résistance, ne mettant rien en doute, procédant par raccourcis précipités, et aussi prompts dans le travail du combat que dans le rêve (p.116).

A Tolède, la promenade à travers l'Alcazar ne se fait pas sans malaise, sous la conduite d'un guide qui n'épargne aux visiteurs aucun de ses thèmes favoris; lorsque le cicérone clôt son exposé par une phrase "dont il força discrètement l'épaisseur": "sachez bien que tous les crimes, meurtres, massacres de cette guerre, furent uniquement le fait d'Espagnols entre eux-mêmes"(p.117), le manque total de réaction décelable chez l'auditoire à l'écoute de cet "incroyable message" convainc Lecomte que

les hommes perd[ent] avec une rapidité bouleversante en même temps que le sens de l'objection, le sentiment de l'extrême complexité d'événements dont ils durent être, à l'époque de leur intime déroulement, les très attentifs témoins.

Mais la phrase bien sûr, se voulait mythe et faite aussi pour détruire ce qui eût pu demeurer de constructions adverses dans tels esprits d'Espagne. Elle se donnait le désir ou le souci de constater entre les deux camps d'intimes convergences et avant tout comme une égale capacité de passion ayant eu le pouvoir de se donner librement carrière (pp.117-118).

3. MATHIEU CORMAN (1901-1975).

Né en 1901 dans une famille de petits paysans belges (son père, décédé en 1904, était wallon et sa mère, eupenoise d'origine flamande), Mathieu Corman⁵⁶ sera, dès sa jeunesse, un témoin direct des événements qui secoueront le vieux continent.

⁵⁶ La plupart des informations biographiques sur Mathieu Corman proviennent de l'autobiographie dactylographiée et datée du 6 décembre 1944 (Archives du P.C.B.).

Peut-être par opposition au milieu ultra-catholique dans lequel je vivais et dont je crus comprendre toute l'hypocrisie, j'ai ressenti, à partir de ma douzième année, de vives sympathies pour les mouvements révolutionnaires qui se manifestaient un peu partout en Europe. Dès lors, j'achetais en cachette et lisais, à tort et à travers, ce que je croyais trouver d'intéressant en fait de critiques socialistes. Mes sympathies allaient aussi, dès leurs débuts, vers la révolution soviétique et les mouvements prolétariens qui éclatèrent en Allemagne et en Hongrie à la fin de la guerre. Toutefois, je croyais encore que les "démocraties" étaient sincèrement engagées dans la lutte contre "le militarisme allemand"⁵⁷.

En 1918, Mathieu Corman assiste à la révolte des marins de la Baltique, qui provoque la fuite de Guillaume II en Hollande, et, dès l'arrivée des troupes alliées, il s'engage à l'armée. Les fonctions qu'il occupe pendant ces années passées outre-Rhin lui permettent de récolter des informations très précieuses sur les mouvements révolutionnaires et contre-révolutionnaires, sur la doctrine nationale-socialiste en particulier.

Installé comme libraire à Ostende en 1925, il assiste en 1933 aux dernières opérations françaises "de pacification" du Maroc, une expérience qu'il relatera dans *Vers le soleil marocain*.

"Sympathisant avec le mouvement révolutionnaire qui venait d'éclater en Espagne"⁵⁸, en octobre 1934, Corman enfourche sa motocyclette et gagne la péninsule ibérique en compagnie de son ami Lucien Van Vyve -qu'il définit comme un "homme d'ordre"⁵⁹- afin d'y observer les événements tragiques qui s'y amorcent; les journaux gouvernementaux espagnols -les autres ont cessé de paraître- ont beau proclamer que l'ordre y règne, les deux curieux ne sont pas dupes⁶⁰ : l'Espagne est entrée dans une nouvelle période de turbulences.

Cette expédition, le libraire-journaliste la relatera dans *Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*, un reportage paru en 1935 et qui lui permettra de faire la connaissance du ministre Indalecio Prieto.

A aucun moment Corman ne prétend faire oeuvre d'écrivain ni même d'historien, bien que le souci d'objectivité y soit, dit-il, constant. Ce journal de voyage où se côtoient le pire (des anecdotes de peu d'intérêt, des remarques naïves ou des stéréotypes surprenants de la part d'un baroudeur tel que Corman) et le meilleur (il s'agit d'un témoignage direct, de première main) est, à notre

⁵⁷ Autobiographie, p.1.

⁵⁸ Ibid., p.1.

⁵⁹ Mathieu Corman, *Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*, Paris-Ostende, Ed. Tribord, 1935, p.54.

⁶⁰ Ibid., p.24 et p.46.

connaissance, un des récits les plus humains et les plus probes sur la "commune asturienne". Dans *Combat* (17 juillet 1937), Lucien Van Vyve déclarera: "J'ai été témoin de la révolte des dynamiteurs asturiens devant la félonie de quelques généraux. Aussi ai-je pu juger de l'impartialité du livre de M. Corman".

Dans son *Labyrinthe espagnol*, de concert avec les autres historiens, Gerald Brenan écrit:

El [alzamiento] de los mineros de Asturias fue épico, aterró a la burguesía y enardeció a la clase trabajadora de España. Puede ser considerado como la primera batalla de la guerra civil⁶¹.

Cette raison justifie que nous suivions les deux voyageurs dans un périple qui leur fera découvrir la portée réelle du soulèvement asturien.

Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte.

• "L'aventure".

A la frontière franco-espagnole, c'est "à titre exceptionnel" que les deux compagnons, qui déclarent vouloir rejoindre l'Afrique, reçoivent la permission de passer.

Dès Pampelune, où les gardes d'assaut, cette super-gendarmerie armée de matraques et de mitrailleuses, patrouillent dans les rues, prêts à répondre à toute provocation, les longs regards des habitants trahissent une profonde inquiétude:

Les uns craignent le fascisme, les autres le communisme. Tous souffrent de cette lutte intestine (p.18).

Assurément la poudrière espagnole est une nouvelle fois sur le point d'exploser.

Informés que la province des Asturies s'est constituée en Etat communiste indépendant, Corman et Van Vyve décident de s'y rendre. Au-delà de Burgos, aux gendarmes qui les arrêtent, ils ont soin de cacher leur condition de journalistes et prétendent s'être égarés. L'interdiction formelle d'aller à Potes, un bourg au coeur des pics d'Europe, loin de les rebuter, attise davantage leur curiosité. Dans un bar, l'attitude méfiante, voire hostile, des consommateurs, surprend les deux Belges, visiblement pris pour autre chose que de simples touristes inoffensifs, peut-être pour des espions envoyés par les autorités fidèles au gouvernement. Pour Corman, la mauvaise humeur ambiante s'explique probablement par la

⁶¹ Gerald Brenan, *El laberinto español. Antecedentes sociales y políticos de la guerra civil*, Barcelona, Ibérica de Ediciones y Publicaciones, 1977, pp.344-345.

conscience que les autochtones ont de l'échec du mouvement révolutionnaire et de l'imminence de la répression.

A Potes qui, à l'annonce de la grève, dans la soirée du 5 octobre, se souleva contre les forces de l'ordre, la population vit dans l'attente du retour des troupes gouvernementales déjà présentes à La Hermida, un village sis à quelque quinze kilomètres de là. Les journaux officiels qui affirment que tout est calme "ont leurs raisons pour dire des stupidités pareilles!"(p.47), confie l'alcade aux deux visiteurs. Une conversation avec un certain José leur permet par ailleurs de comprendre la toute-puissance des prêtres dans les villages espagnols et d'y déceler une cause probable de la haine implacable que d'aucuns nourrissent contre le clergé: en raison des opinions avancées, voire anarchistes, professées par le jeune homme, le curé a ordonné à la fiancée de celui-ci de cesser de le fréquenter sous peine de voir son âme à jamais perdue!

Les habitants des villages qu'ils traversent, les prenant, semble-t-il, pour des révolutionnaires, leur tendent le poing, signe de ralliement du "front commun". La sympathie des petites gens à leur égard grandit lorsqu'ils leur déclarent être des "periodistas" venus se rendre compte de visu des événements qui bouleversent leur région.

A la recherche de la ligne de feu, Corman et Van Vyve se rendent à Infiesto, hier encore aux mains des insurgés et où, dit-on, commence le front. Dans la petite ville pullulent les légionnaires étrangers, les fantassins, les gendarmes ainsi que les civils armés de fusils de guerre et portant des brassards aux couleurs de la République espagnole, en réalité des gardes d'assaut chargés de s'infiltrer chez les révolutionnaires et de les démoraliser. Malgré les arbres abattus, les maisons incendiées et les vives recommandations du commandant militaire, la paix qui y règne paraît confirmer la thèse de Lucien pour qui cette révolution n'est qu'une "plaisanterie"(p.82).

Via Gijon où la révolte a été écrasée, les deux compagnons se dirigent vers Oviedo, capitale des Asturies et but de leur expédition. La région qu'ils traversent est de coeur avec les insurgés; sur une borne kilométrique: "Gijón a 60 km", quelqu'un a rajouté: "Moscú a un paso". Dans le village de Colunga, pris pour de dangereux agitateurs, les voyageurs sont soumis à un interrogatoire et une fouille en règle; en effet, au dire d'un habitant, les journaux parlent de menceurs étrangers qui, après avoir fomenté la révolte dans les Asturies, seraient en fuite; il s'agirait surtout de Russes, d'Allemands et de... Belges. Car les syndicats de ce

pays ont la réputation d'être très actifs et bien organisés, et les ouvriers, d'y être groupés en un parti politique puissant.

• “La révolution”.

Dans la deuxième partie de son reportage, Mathieu Corman retrace avec minutie la révolte asturienne, de ses prémices à son brutal dénouement.

La décision de l'ancien anarchiste Lerroux⁶² d'incorporer dans son cabinet trois ministres de la minorité réactionnaire dont les agissements avaient provoqué la chute du ministère Samper, est ressentie par les travailleurs comme un défi lancé au prolétariat; la grève générale décrétée par les syndicats prend aussitôt un caractère insurrectionnel dans tout le pays.

En raison de sa situation stratégique et des émeutes qui l'enflamment assez fréquemment, la petite ville de Sama de Langreo, dont la plupart des habitants travaillent dans les mines de charbon et de cinabre des environs, héberge de nombreux gardes d'assaut, gardes civils et agents de la Sécurité générale. Quand la nouvelle de l'insurrection y parvient dans la nuit du 4 au 5 octobre 1934⁶³, les grévistes, munis de bombes, de cartouches de dynamite et des armes à feu qu'ils gardent toujours en réserve, se groupent devant les casernes. En présence, d'un côté, les forces de l'ordre, considérées par les mineurs comme “les chiens de garde que la bourgeoisie a placés près d'eux pour mieux les asservir”(p.106); de

⁶² “El 1 de octubre se reunieron las Cortes y el gobierno presentó la dimisión. Gil Robles pidió una mayoría de puestos para los suyos en el próximo gabinete. Los partidos de izquierda advirtieron al presidente de la República que si algún miembro de la CEDA entraba en el gobierno, verían en ese acto una declaración de guerra hacia ellos. Por el contrario, insistieron para que disolviera las Cortes. Después de larga vacilación, don Niceto [Alcalá Zamora] eligió lo que le pareció ser el correcto camino constitucional autorizando a Lerroux para que formase un gobierno que debería incluir a tres miembros de la CEDA. Correcto quizá, pero catastrófico en sus resultados si recordamos que todos los desastres que siguieron en España pueden ser adjudicados a esta fatal decisión” (G. Brenan, *ibid.*, pp.341-342).

⁶³ “El 5 de octubre empezó el alzamiento en Sama con el asalto a los cuarteles de la policía con cartuchos de dinamita. El 6, los mineros empezaron a entrar en Oviedo. El 8, asaltaron la pequeña fábrica de armas de Trubia apoderándose de 30.000 fusiles y numerosas ametralladoras. El 9, todo Oviedo había sido ocupado, salvo la catedral y el palacio del gobernador en el cual se había refugiado la pequeña guarnición compuesta de unos mil soldados y policías, a los que no se podría hacer desalojar sin el uso de la artillería. Todas las ciudades y pueblos de alrededor habían sido ocupados, excepto Gijón. Entretanto, tres columnas se dirigían hacia Asturias desde el este, el oeste y el sur. El 7, una fuerza considerable de tropas moras (Regulares) y de la Legión Extranjera (Tercio), enviadas urgentemente desde Marruecos, desembarcaban cerca de Gijón y se unían con la columna que venía del este. El 10, ocuparon Gijón. El 12, la columna principal que venía del oeste, bajo el mando del general López Ochoa, realizó la unión con las tropas moras y con los legionarios del coronel Yagüe en las afueras de Oviedo. Siguieron tres días de severa lucha en las calles, pero el 17 era evidente que el alzamiento estaba vencido, y Belarmino Tomás, uno de los dirigentes mineros, se entrevistó con López Ochoa y concertó la rendición para el día siguiente. La única condición que impusieron fue la de que los destacamentos moros no fueran los primeros en entrar en los pueblos mineros. Así terminó aquella guerra desigual” (G. Brenan, *ibid.*, p.346).

l'autre, les mineurs humiliés, maltraités et emprisonnés -sans compter les tués- lors des émeutes antérieures et pour qui l'heure de la revanche a sonné.

Comme nous l'avons signalé, Corman n'évite pas les clichés:

De part et d'autre, la perspective d'un combat sanglant est envisagée calmement. Ce sera l'occasion pour un chacun d'éprouver les fortes émotions que donnent aux acteurs les jeux de l'arène à la Plaza de Toros. Risquer sa vie pour un idéal -de liberté pour les révolutionnaires - d'ordre pour les gouvernementaux- est une chose qui tente le tempérament généreux des Espagnols. Le jeu de la vie et de la mort exerce sur eux beaucoup d'attrait. Peut-être même répond-il à un besoin secret de leur âme, friande d'émotions absolues.

C'est cette psychologie très caractéristique -due sans doute au sang arabe coulant dans les veines espagnoles- qui eut raison jadis des armées que le premier des Napoléons regretta d'avoir envoyées mourir au delà des Pyrénées (pp.106-107).

L'assaut des casernes sera sans merci; de part et d'autre, on se bat avec la rage au ventre. Un important contingent de gardes d'assaut, envoyé en renfort d'Oviedo, sera décimé dans une embuscade tendue par les grévistes.

De par la nature, les Asturies constituent un réduit défensif à peu près inexpugnable. [...]. Peu de terrains au monde se prêtent aussi facilement à la guerre d'embuscade si chère au tempérament ibérique.

Le caractère du terrain est en harmonie avec la nature de ses habitants. De race celtique presque pure, les habitants des Asturies se vantent d'avoir été, de tous les peuples espagnols, le seul à résister victorieusement aux invasions arabes et normandes; d'avoir été celui qu'il fut le plus difficile aux Romains et aux Visigoths de vaincre.

Ce sont encore les Asturiens qui vainquirent les Arabes dans la fameuse bataille de Covadonga, bataille qui fut le point de départ de l'expulsion des Arabes d'Espagne. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que douze cent quinze années plus tard, le prolétariat asturien songe sérieusement à libérer l'Espagne de ce qu'il appelle la "domination capitaliste" (pp.111-112).

Les 5 et 6 octobre, des échauffourées se produisent dans la majorité des grands centres d'Espagne; dans les Asturies, les insurgés se rendent maîtres de toutes les localités où l'élément ouvrier domine; seules Gijon et Oviedo résistent encore. Le 8, la capitale asturienne subit l'assaut définitif; suivant un plan arrêté par le Comité révolutionnaire, les assaillants refoulent méthodiquement les forces régulières qui se replient vers les points stratégiques de la ville; la fabrique d'armes, la gare du Nord, l'hôtel Covadonga -le consul de Belgique y est tué accidentellement- et la succursale de la Banque d'Espagne tomberont tour à tour aux mains des grévistes. Si la lutte est acharnée entre les gardes d'assaut et les ouvriers, les soldats en garnison dans la ville, des fils d'ouvriers et de petits paysans recrutés pour la plupart dans les Asturies et de coeur avec les "gardes

rouges", ne sont guère enthousiastes à l'idée de tirer sur les leurs. Oviedo est rapidement conquise, à l'exception de la caserne d'infanterie où un lieutenant, une trentaine de soldats et quelques gardes d'assaut tiendront, neuf jours durant, jusqu'à l'arrivée des légionnaires du général Ochoa.

A Gijón, le grand port par lequel les Asturies envoient leurs minerais vers les usines espagnoles et européennes, les troupes gouvernementales, fortes de l'expérience acquise ailleurs, ne se laissent pas encercler; épaulées par des fusiliers marins amenés en renfort par le *Jaime I*, ainsi que par le *Libertad* qui, ancré en rade, bombarde les quartiers ouvriers, elles s'emparent sans peine de la ville et arrêtent ceux qu'elles soupçonnent d'avoir pris part au soulèvement. Le coup est dur pour le moral des grévistes.

A Bembibre, seule une reproduction du Sacré Cœur de Jésus, vénéré par les insurgés comme un des leurs, échappe aux flammes qui détruisent l'église; dans la région, on vénère le "Christ Rouge" descendu du ciel pour combattre à la tête des révoltés.

Les premières victoires assurées, le Comité révolutionnaire⁶⁴, composé de quatre socialistes, de deux communistes et de deux anarcho-syndicalistes, fait distribuer une "Proclamation" datée du 9 octobre 1934 et indiquant les mesures à adopter afin de rétablir le calme dans les plus brefs délais; appel est lancé aux jeunes ouvriers pour qu'ils rallient la "garde rouge" chargée de veiller à l'ordre et à la bonne marche de la révolution: le succès du recrutement sera immédiat. C'est à Mieres, le premier centre à s'être joint au mouvement, qu'est installé le quartier général des forces révolutionnaires. Une des tâches principales du Comité sera d'y assurer la protection des mines et des usines métallurgiques (où les révolutionnaires fabriquent du matériel de guerre et des munitions) contre d'éventuels attentats anarchistes.

Devant la gravité des événements, le gouvernement Lerroux n'hésite pas à employer les grands moyens; l'impossibilité de se fier aux troupes régulières le décide à faire venir du Maroc espagnol les régiments du Tercio et différentes unités composées d'Arabes. Secondées par les escadrilles des bases aériennes de

⁶⁴ "Desde el momento en que Barcelona había capitulado y que el alzamiento en Madrid fracasaba rotundamente, los mineros estaban perdidos forzosamente. Sus dirigentes habían conseguido mantener en pie el espíritu de lucha con boletines de información falsos y así, lucharon hasta lo último con un optimismo magnífico, en la creencia de que la revolución social estaba en sus manos. En La Felguera y en los barrios humildes de Gijón se proclamó el comunismo libertario con su acompañamiento invariable de abolición del dinero y de la propiedad y duró unas pocas horas. En todas partes el movimiento fue orientado por comités de trabajadores compuestos de cuatro socialistas, dos anarquistas y dos comunistas" (G. Brenan, *ibid.*, pp.346-347).

León, de Logroño, de la Galice et de Madrid, trois colonnes sont lancées à la reconquête de la province rebelle: la première, sous les ordres du général Ochoa, est emmenée par les régiments africains; la deuxième, formée à Santander, est commandée par le colonel Solchaga; la troisième, réunie à León, est dirigée par les généraux Balmes et Bosch.

Afin de justifier un tel déploiement de forces, le gouvernement diffusera des récits d'atrocités soi-disant commises par les insurgés; l'objectif de cette campagne de diffamation est clair: égarer les esprits, attiser les querelles, faire passer pour des monstres des hommes dont les mobiles pourraient éveiller de la sympathie, inculquer de la haine -et partant, de la combativité- aux militaires,... Corman reproduit quelques-unes de ces histoires dont regorgent les journaux inféodés au pouvoir et auxquelles son compagnon et lui-même accordèrent foi dans un premier temps mais "dont le caractère mensonger ne nous est apparu clairement que dans la suite de notre voyage à travers l'Espagne"(p.147)⁶⁵.

Les bombardements, intenses et cruels, effectués sciemment par l'aviation gouvernementale contre les villages miniers où seuls demeurent les femmes et les enfants, affectent considérablement le moral des combattants partis au front

⁶⁵ Mathieu Corman s'arrête longuement sur "les véritables récits d'atrocités"(pp.133-147) mensongers parus dans la presse de droite. Il reproduit, entre autres, un article publié par le *Times* de Londres, à la date du 21 octobre, qui résume "d'une façon modérée" les actes de barbarie prétendument commis par les révolutionnaires asturiens. Plusieurs de ces imputations calomnieuses sont également relevées par G. Brenan: "La impresión producida en toda España por este alzamiento fue, naturalmente, tremenda. Uno de los efectos que menos podían esperarse fue la atroz campaña emprendida ferozmente por todos los periódicos de derechas. Las más increíbles leyendas fueron contadas solemnemente dando testimonios de ellas. Contaban que las monjas del convento del Colegio de las Adoratrices, de Oviedo, habían sido violadas; que habían sacado los ojos a veinte hijos de policías en Trubia; que curas, frailes y niños habían sido quemados vivos y que el cura de Sama de Langreo había sido asesinado y colgado de un gancho con la siguiente inscripción puesta sobre el cadáver: "Se vende carne de cerdo." A pesar de que la más escrupulosa investigación por periodistas independientes y por diputados radicales, miembros del partido entonces en el poder, no reveló la menor huella de esos horrores y de que las fuertes sumas recaudadas para los veinte niños ciegos debieron ser destinadas a otros menesteres, ya que no se pudo encontrar a ninguno de tales niños, éstas y otras leyendas continuaron siendo repetidas por la prensa de derechas durante muchos meses. Aun siendo indulgentes ante la facilidad con que las clases altas españolas se sintieron dominadas por el pánico y ante el hecho de que el relato de esas atrocidades tenía una fuerte componente pornográfica, lo menos que podemos pensar es que había una deliberada intención detrás de la negativa de la prensa de derechas a averiguar lo que hubiere de verdad en todo aquello. Deseaban producir una atmósfera de terrible venganza. *El Sol*, el más importante de todos los periódicos liberales, hizo una investigación acerca de las atrocidades y no pudo hallar el menor vestigio de verdad en ninguna de ellas. [...]. Otra evidencia de la falsedad de esas informaciones se encuentra en los testimonios imparciales e incluso del libro *La revolución en Asturias*, por un testigo imparcial (así se firma el autor). [...]. En cuanto a las verdaderas atrocidades de los mineros asturianos se redujeron al fusilamiento, a sangre fría, de una veintena de personas, todas del sexo masculino. Catorce de éstas fueron fusiladas en Turón, y entre ellas se contaban un cura y seis maestros de las Escuelas Cristianas. [...]. Algunas iglesias fueron quemadas. [...]. En Bembibre, León, mineros de la UGT quemaron una iglesia pero respetaron una imagen del Sagrado Corazón porque estaba vestida de rojo. "Cristo rojo -escribieron en el pedestal- no te haremos daño alguno porque tú eres de los nuestros." (G. Brenan, *ibid.*, pp.347-348).

et ne pouvant y répondre; l'argument avancé par le journaliste semble toutefois des plus factice:

Le culte de la famille est très développé en Espagne, où les hommes se montrent profondément attachés à leurs parents, à leurs femmes et à leurs enfants (p.153)!

Le but atteint, le commandement militaire fera lancer, par ses aviateurs, une proclamation exigeant des rebelles qu'ils mettent un terme à leur folie criminelle et se rendent au gouvernement d'Espagne, tel que le fit, quelques jours plus tôt, la Généralité de Catalogne dont les responsables, Companys et ses complices, attendent en prison le verdict de la justice. Le tout ponctué d'un "Vive la République!".

A Oviedo bombardée sans interruption, les conditions de vie se détériorent promptement et le moral des habitants est soumis à très rude épreuve; afin d'y remédier, les révolutionnaires réaliseront des émissions destinées à convaincre la population que l'insurrection est générale en Espagne.

Mais de Gijon et d'Aviles montent, irrésistibles, les deux colonnes du général Ochoa. Les engagements seront d'autant plus âpres que les insurgés, furieux contre le gouvernement qui se sert de ces "mercenaires sans patrie ni opinions"(p.160) dont l'entrée en lice a modifié la nature des combats⁶⁶, savent qu'en cas de défaite l'expiation sera féroce. La discipline militaire, les moyens techniques et le matériel perfectionné dont disposent les troupes de répression, appuyées par une aviation qui mitraille et bombarde sans scrupules, rendent vains les sacrifices et les résistances. Les révolutionnaires doivent se replier vers Oviedo reprise quartier par quartier après trois longues journées de luttes acharnées. Au moment où les derniers insurgés évacuent la ville, l'Institut d'Oviedo, ancien séminaire des jésuites, où les grévistes avaient installé leur quartier général et un dépôt de dynamite, est soufflé par une violente explosion.

• "L'apaisement".

Corman renoue ici le fil de leur voyage au moment où son compagnon et lui arrivent à Gijon. La ville, qui offre l'aspect d'un camp militaire, n'a pas trop souffert, à l'exception du quartier de Cimadevilla pris pour cible par le *Libertad*. Mais, même si une partie de la population acclame les forces de l'ordre, les mines soucieuses dominent dans la cité essentiellement ouvrière: nombre de grévistes

⁶⁶"La mayor parte de la lucha había sido sostenida por el Tercio y por los moros. No tenía precedentes el hecho de haber utilizado estas tropas en España" (G. Brennan, *ibid.*, p.348).

ont été arrêtés pour avoir participé à l'émeute; d'autres se sont réfugiés dans les montagnes alentour ou se sont enfuis vers Oviedo.

Les militaires de tous grades témoignant du respect pour les journalistes étrangers, les deux Belges n'hésitent plus à se présenter comme tels. Sur la route d'Oviedo encombrée de troupes, conscients du peu de fiabilité des communiqués officiels, les soldats les interrogent sur la situation réelle dans les régions qu'ils viennent de sillonner.

C'est sans rencontrer d'obstacle que Corman et son acolyte pénètrent dans la capitale asturienne à l'entrée de laquelle un piquet de légionnaires rifains monte la garde. Si *La Voz de Asturias* décrit la ville comme n'étant plus qu'un monceau de ruines fumantes et impute les dégâts aux "sauvages assaillants" qui, huit jours durant, s'acharnèrent sur elle, Corman relativise quelque peu cette description apocalyptique et désigne un autre coupable:

C'est qu'on a pu expérimenter, pratiquement, pour la première fois en Europe depuis la grande guerre, l'efficacité des bombes d'aviation ultra-modernes (p.177).

Le spectacle est fait de misère et de désolation; dans les rues que les hommes déblaient, les gens commentent les dégâts et comptent les victimes. Les militaires sont partout présents: légionnaires étrangers, tirailleurs arabes, gardes d'assaut ou soldats ordinaires,

comme si l'on voulait impressionner les habitants par un déploiement de forces, cherchant à tranquilliser les uns et à intimider les autres (p.179).

Dans le quartier de Santa Susana, un profond cratère rappelle l'endroit où se dressait l'Institut des jésuites. Selon un homme en civil, probablement un agent de la Sécurité générale, les insurgés, auteurs de l'explosion, se comportèrent de façon ignoble avec les prisonniers qu'ils y retenaient, des notables de la ville. Corman signale que les journaux, tel *El Carbayon*, offrent d'autres versions de la tragédie: le feu aurait été allumé par une bombe incendiaire. Au fur et à mesure de leur vagabondage, les deux voyageurs prennent conscience, au vu de tant de détresse et d'infortune, que

la révolution espagnole, contrairement à ce que nous avons cru tout d'abord, a été un événement d'une terrible envergure. C'est sans doute le plus important mouvement ouvrier que le monde ait enregistré depuis la révolution russe (p.189).

Apprenant de fonctionnaires de la Sûreté que des pourparlers sont engagés avec le Comité révolutionnaire en vue de négocier les conditions de sa

capitulation, ils reprennent leur voyage en direction du sud, dans l'espoir de se rapprocher de la ligne de feu et de pénétrer dans la région minière. Sur la route, un civil à la figure passionnée leur indique que la révolution est loin d'être achevée, qu'il s'agit seulement d'un entracte. En guise de conclusion, il leur confie une mission:

Dites bien chez vous que sans la légion et sans les arabes, la révolution avait cause gagnée! (pp.195-196).

Dans un cabaret à Mieres, les deux Belges écoutent avec attention des hommes qui parlent en toute franchise et liberté. L'un de ceux-ci, que la presse réactionnaire qualifie de "brutes sauvages sans âme", un mineur qui très récemment fit parler la dynamite à Oviedo, traduit avec justesse et pondération les sentiments de ses camarades. Son témoignage d'un infini bon sens et d'une modération exemplaire impressionnera Corman. Si les mineurs, déclare-t-il, ont fait la révolution, c'est pour tenter d'abattre cet absurde régime capitaliste qui les empêche d'organiser le régime social nouveau; en supprimant les misères et les injustices trop grandes, cette nouvelle organisation permettrait à tous les travailleurs de vivre enfin dignement; les nantis, ceux qui oeuvrent au seul accroissement de leur pouvoir moral et de leur puissance matérielle, doivent se rendre compte que le maintien du système actuel et de leurs privilèges est néfaste pour tous, même pour ceux qui les défendent, que l'heure est venue de sacrifier l'intérêt personnel à l'intérêt général, principe qui, selon le mineur, définit les hommes de bonne volonté, principe aisément admis par le peuple qui, en temps de guerre, accepte d'exposer la vie de ses enfants si l'intérêt de la nation l'exige.

-Mais, vous parlez comme le Christ lui-même!

-Je parle selon ma conscience! Pour les besoins de leurs causes obscures, ceux qui ont le pouvoir nous présentent comme des bêtes inhumaines. Le peuple renferme une générosité, un bon vouloir et une puissance d'amour que le bourgeois ordinaire ne soupçonne pas et que le "bourgeois supérieur" craint. On a dit de nous que nous avions massacré les enfants des gardes civils, alors que certains d'entre nous ont risqué la vie pour aller leur chercher du lait dans les villages des environs d'Oviedo. Notre révolution a été menée avec un souci extrême d'agir humainement et c'est peut-être une des causes de son échec.

-Pour ma part, j'estime que si nous avions moins écouté nos sentiments, nous aurions pu réussir. Mais, que voulez-vous, c'est si dur de devoir agir rudement avec des gens qui obéissent -de bonne foi- à une idéologie opposée à la vôtre! On nous impute les crimes les plus affreux. Pourquoi se gênerait-on? Il s'agit de nous discréditer, ce qui est si facile puisque nous n'avons aucun moyen de faire connaître la vérité. [...]. Les journaux!!! Les journaux ont pour mission d'écrire les

choses intéressantes que les hommes aiment lire. On ne peut pas demander aux journaux, qui sont le meilleur rempart d'un régime moribond, d'être véridiques. Si la vérité avait encore cours dans la presse, ce régime serait déjà sous terre (pp.204-206).

Pour ce mineur, les vrais sauvages, ce sont les fils de bourgeois qui n'ont pas hésité à lancer les bombes, ce sont les hommes du Tercio, ce sont aussi un peu les Arabes.

Le général Ochoa⁶⁷, qui négocia la capitulation, ayant évalué les risques de laisser les troupes coloniales pénétrer dans la région minière, les régiments qui, le lendemain, entreront à Mieres, seront composés des seuls circons crits de l'armée métropolitaine.

Concernant l'échec du mouvement, les révolutionnaires confirment que la perte d'Oviedo affecta beaucoup le moral des responsables au point que les deux premiers Comités durent être dissous et qu'il fallut en laisser la direction aux communistes. L'espoir de voir l'Espagne entière se joindre à un mouvement commencé sous de si bons augures en Asturies, soutint un moment la révolte, mais l'entente et l'unité d'action firent défaut: conscients que cette révolution ne profiterait qu'aux communistes, les syndicats anarchistes se montrèrent hostiles à l'action directe; seuls les anarchistes des Asturies furent entraînés par l'enthousiasme des premiers succès.

Afin de mieux apprécier les conditions d'existence matérielles et morales des ouvriers espagnols, Corman et Lucien acceptent l'invitation d'un mineur de passer la soirée dans sa famille. C'est sans la moindre gêne qu'il leur confie que sa soeur est dans les ordres: pour eux, être révolutionnaires et catholiques n'est guère contradictoire. Durant cette veillée, les deux voyageurs récolteront encore de précieux témoignages, notamment sur les prétendues atrocités perpétrées dans la ville où, en vérité, aucun civil n'a été tué par les révolutionnaires, où les couvents ont été respectés et où les religieuses, à la requête du Comité local, ont assuré en toute quiétude le ravitaillement des prisonniers militaires et civils. La soirée se termine sur un message d'espoir; conscients d'avoir fait tout ce qui était en leur pouvoir mais aussi que, sans l'appui de tous les prolétaires, il leur était impossible de mener à bien cette révolution, les ouvriers disent ne pas être

⁶⁷ "Inmediatamente después de la rendición empezó la represión. El general López Ochoa, un hombre humanitario y masón, que había sido nombrado para mandar la expedición antes de que el general Franco ocupara su puesto en el Ministerio de la Guerra, quedó completamente anulado por las órdenes de dicho Ministerio. La suerte de las víctimas dependía de la guardia civil y de la Legión Extranjera" (G. Brenan, *ibid.*, p.349).

trop affectés par la défaite momentanée; l'accord conclu avec le général Ochoa ne vaut pas pour la montagne où se sont réfugiés les irréductibles et les chefs les plus compromis.

“Obsédés par le besoin de sortir de cette région de misère et de malheur” (p.220), les deux “periodistas” -véritable sésame- traversent plusieurs villages où les gens errent désœuvrés et dans l'attente des événements à venir. A Vega del Rey, des automobilistes, anxieux de regagner Oviedo abandonnée lors des premiers troubles, sont bloqués par l'autorité militaire; les montagnes alentour sont encore occupées par les insurgés. Du côté de Linares, une des villes où la bataille fit rage, le versant de la montagne est parsemé de cadavres; parmi ceux-ci gît le corps d'un révolutionnaire qui, au dire des gardes d'assaut, fut brûlé par les siens afin d'empêcher son identification et d'entraver les recherches des chefs en fuite. Les deux voyageurs, qui ont tellement entendu parler de prêtres brûlés vifs, doutent de la véracité de cette version qu'ils attribuent plutôt à des prisonniers vivant dans la crainte de représailles. Corman a toutefois soin de préciser que jamais personne ne put leur citer un seul nom à l'appui des récits concernant l'assassinat de membres du clergé; il semble bien qu'en dehors de ceux qui périrent fortuitement lors de l'explosion de l'Institut des jésuites à Oviedo ou au cours des combats, aucun prêtre n'ait été tué durant la révolution asturienne.

Impatients de rejoindre des lieux plus hospitaliers, de fuir ce spectacle de guerre civile dans ce qu'elle a de plus horrible, les deux amis franchissent le col de Pajares pour un voyage d'agrément: l'Escorial, Madrid, Cuenca et ses cañons, Valence et ses orangeries,...

En guise d'épilogue, Mathieur Corman cite Francis Jammes: “J'aime l'âne si doux...” dont il énumère les qualités: “L'âne est humble et fort... comme le pauvre”(p.236).

En 1935, Corman adhère au P.C.B. et effectue plusieurs voyages en Europe centrale et dans les Balkans. La même année, dans *Terres de Trouble. Aventures de deux flâneurs dans les Balkans d'aujourd'hui*, un reportage prémonitoire, il dévoile les intentions de l'Allemagne:

L'Allemagne donne l'impression d'être pressée d'en découdre. Mais elle ne fera pas la guerre sur deux fronts à la fois! Indemne de vieux généraux, débarrassée d'un matériel de guerre suranné, elle appliquera des tactiques nouvelles avec des

moyens nouveaux. Elle attaquera dès qu'elle verra une chance de vaincre, c'est-à-dire aussitôt qu'elle se sera assuré une suprématie aérienne totale... (p.38).

Dans son numéro du 2 septembre 1936, *Le Rouge et le Noir*, pour faire suite à quelques échos parus dans *Cassandra*, publie ces lignes où Mathieu Corman, l'auteur du "plus vivant des reportages sur la révolte des mineurs asturiens en octobre 1934", répond aux supporters des fascistes d'Espagne:

"Le peuple renferme une générosité, un bon vouloir et une puissance d'amour que le bourgeois ordinaire ne soupçonne pas et que le "bourgeois supérieur" craint."

Dite par l'un des chefs de la révolte des mineurs asturiens en 1934⁶⁸, cette phrase m'avait étonné.

La révolte des Asturiens, provoquée par Gil Robles, digne émule de Dollfus, eut pour résultat d'ouvrir les yeux à beaucoup d'Espagnols. Après la répression militaire, exactement à l'instant où les Gil Robles jugeaient avoir gagné la partie, le peuple vota à gauche.

Gil Robles et les militaires n'étaient plus contents.

Ah mais!

Legionarios por morir! En avant la Légion!

L'Espagne aux Espagnols? Arriba les bicauds! Allah inch Allah!

Perro, moro, judio!... et Santiago!

A mort les métèques Prieto, Azaña, Caballero et autres suppôts de la franc-maçonnerie moscoutaire!

A nous les Caproni, les Junkers, les Fokkers!

En avant pour la grande danse! Les généraux félons : opprimeront comme des chiens tous ceux qui rêvent d'arracher l'Espagne à la domination de la haute finance. Les curés combattants leur administreront les derniers sacrements. Aimez-vous donc les uns et les autres!

La "crapule", elle, regrettera le jour où elle fut conçue!

Et notre "bonne presse" d'applaudir à se faire mal aux mains!

Mais le peuple espagnol, souvent dupé par des militaires imbéciles, ne "marcha" pas cette fois. Ou plutôt si, il marcha dans l'autre sens...

De la Catalogne, de la Castille, de la Biscaye, du sud de l'Andalousie, de l'Extramadoure, de la Huerta et des Asturies montaient les colonnes à la rencontre des traîtres.

La liberté ou la mort!

Notre "bonne presse" fasciste en perdit contenance. Et d'inventer des récits d'atrocités affreuses et de publier hâtivement des clichés sensationnels assaisonnés de légendes fausses. Curés éventrés accrochés aux statues de la Sainte Vierge. Cadavres de carmélites crucifiés sur pierre de taille. En voulez-vous du prêtre débité comme viande de porc? C'est pas cher la livre!

Qui trouvera plus fort? Encore un petit effort d'imagination, voyons:

Vous "Nation Belge", vous "Pays Réel" et vous cher "Cassandra"?

Ceux qui n'accepteront pas vos saloperies, on les traitera de "propagandistes communistes". Cela leur apprendra!

Car il paraît que c'est une terrible insulte!

⁶⁸ Consulter *Brûleurs d'Idoles*, pp.204-205.

Mais il y a des gens qui, jamais encore, n'ont eu peur d'un salaud. Et ce ne sont pas les salauds de la petite espèce, de l'espèce à gages, qui les impressionneront!

Comprenez-vous?

Et pour conclure: Vive l'Espagne!

La vraie, ne vous déplaie.

Celle du peuple d'Espagne!⁶⁹.

A la mi-septembre 1936, Corman reprend le chemin de l'Espagne pour, dit-il, "participer à la lutte et pour me documenter en vue d'un livre qui devait faire suite à *Brûleurs d'Idoles*. Durant les trois premiers mois, je combats dans la colonne formée à Barcelone par Durruti, composée en majorité d'anarchistes. Je reviens en Belgique en décembre 1936 pour terminer *Salud Camarada!* Au cours de la guerre d'Espagne, je suis engagé conjointement par *Ce Soir* et l'Agence *España* comme envoyé spécial"⁷⁰.

D'après André De Smet, "venu en Espagne plus par aventure et par curiosité que par conviction politique, [Corman] combat peu après sur le front de Biscaye avec le 33^e bataillon asturien; en même temps, il y assure le rôle de correspondant du quotidien *Ce Soir*. Après la chute de Santander, il participe à la prise de Teruel dans les rangs du 9^e bataillon de fusiliers marins de Valence. Après un court séjour à l'hôpital de Barcelone, il termine la guerre civile en compagnie des Anglo-saxons de la 15^e Brigade"⁷¹.

Dans *Le Rouge et le Noir* du 23 septembre 1936, alors que Corman vient de partir pour l'Espagne, le peintre F. Labisse brosse un portrait donquichottesque de son ami⁷². Trois mois plus tard, Yvon-le-Gueux corrigera ce portrait du

⁶⁹ Mathieu Corman, "Deux mots à Cassandre", *Le Rouge et le Noir*, 2 septembre 1936.

⁷⁰ Autobiographie, pp.1-2.

⁷¹ André De Smet, *La Belgique et la guerre civile espagnole (1936-1939)*, mémoire présenté à l'Ecole Royale Militaire, Bruxelles, 1966, p.56 (Informations recueillies par correspondance avec M. Corman).

⁷² Retenons-en quelques traits: "Mathieu Corman, lui, est un chevalier errant -un de ces chevaliers qui parcouraient les Royaumes et les Duchés, demandaient l'aventure des châteaux, rossaient les méchants, protégeaient les faibles, étaient mystiques, brutaux ou tendres et partaient à la recherche du SAINT GRAAL. Ce goût forcené de l'aventure et de la justice a si bien envahi Corman que lorsqu'il se met en route pour quelque chevauchée, tout en lui, le visage, l'allure, le costume sentent à plein nez le noble redresseur de torts de la légende dorée. Botté, casqué, cuirassé, crotté jusqu'au gorgerin, hirsute, brûlé par le soleil, rongé par le vent, les mains noires, puant le suint, le vêtement mouillé et la laine échauffée, il semble sortir de la forêt profonde où Merlin pourrit gardé par Chapalu, les Guivres aux belles lèvres, la Licorne, les Chimères et le Lion rampant. Corman, comme ses illustres prédécesseurs, est tourmenté par les mauvaises volontés des Enchanteurs et des Fées. [...] Corman ressent un amour immodéré pour les petits, les faibles. Il leur fait entrevoir des horizons splendides et laïcs où les premiers seront les derniers et les derniers, les premiers. Mais si sur sa route il rencontre des Grands de la Terre, des Tyrans, des Despotés, des Imposteurs, des Césars ou une de ces mystérieuses deux cents familles, alors, il entre dans une grande colère, court sus, pourfend, taille en pièces et assomme en faisant tourner le casse-tête de son argumentation.

“voyageur par dilettantisme et libraire par nécessité” et s’en prendra à ceux qui le calomnient⁷³.

Les 13 janvier, 3 février et 14 avril 1937, *Le Rouge et le Noir* offre à ses lecteurs la primeur de fragments du reportage que Mathieu Corman s’apprête à publier sous le titre “*Salud Camarada!*” *Cinq mois sur les fronts d’Espagne*.

Malheur aux larves nocturnes engendrées par l’imagination des Magiciens séculaires ou des Enchanteresses sylvestres... Malheur aux Gardes civils, Chemises noires, Gens d’armes Turcomans et autres Génies malfaisants des grandes routes aventureuses... Sa vigueur, son bras puissant, son vaillant motocycle et ses discours auront raison des fondrières, de la boue, de la pluie, des montagnes inaccessibles, des gouffres insondables, du choléra morbus et de kyrielle de fléaux semés sur son chemin par ses occultes ennemis. Et Corman, sans peur et sans reproche, noue sur la carte le filet sinueux, toujours plus serré, des routes parcourues. Et Corman, “au cœur de pomme et aux lunettes d’espion” comme dit Henri Vandeputte, ne rentre au bercail que pour livrer aux sages et aux passifs les anecdotes et les moralités que le voyageur a coutume de glaner au hasard des paysages. Quand Mathieu le chevalier errant aura sillonné toutes les plaines de Globe; quand il en connaîtra chaque roche, chaque arbre et chaque berger; quand il aura secouru tous les Opprimés et qu’il aura pourfendu tous les Mécéants, alors seulement, soucieux de sa traditionnelle destinée, il chargera avec bravoure le terrible moulin Fortenbras ou bien comme Tannhauser, il vieillira sur quelque Vénusberg attendant patiemment la matérialisation d’un mythe sentimental et hypothétique”.

⁷³ “Je ne pense pas que Mathieu Corman ressuscite la Chevalerie. Je pense qu’il est un homme libre par opposition à un ilotisme général, mais qu’il n’est pas si libre qu’il ne porte en son cœur les petits eczéma du primate instinctif, mal dégagé d’une asservissante préhistoire. Je pense qu’il est révolutionnaire -non révolté- moins pour écailler la crasse séculaire d’une majorité de peigne-culs que pour battre en brèche l’opinion qui domine. Je pense qu’il est un homme sans opinions à lui propres, en ce sens qu’il suffit d’en émettre une en sa présence pour qu’il en soutienne instantanément le contre-pied, avec une moue que la formation de sa bouche lui permet de produire abondante. Je pense qu’il ne cherche pas sur les routes hasardeuses un béatifiant Saint-Graal ni même le plat à barbe dont se coiffait Don Quichotte, mais plutôt l’écuelle de Diogène afin d’en recoller les morceaux, par esprit de contradiction. Je pense enfin qu’il est, en dépit de tics qui vont jusqu’à par la fantaisie vestimentaire, *un honnête homme*, et ce titre, émis face à une humanité d’assassins et de pleutres, me dispense d’utiliser pour peindre l’Ostendais le parterre mignon de la rhétorique. / Tel je vois Mathieu Corman. Et c’est cet honnête homme de Corman qu’un flux de bas plumitifs tente de salir de leurs encre bénites et tarifiées. / Pour une ville où les cervelles aplaties ne conçoivent rien passé le maître-autel, le noble-vagabond négligeait ses devoirs, accumulait les crimes! Il n’allait pas à la messe, il quittait son clocher -Dieu sait pour quelles terres hérétiques- sans scapulaire ni médailles ondoyées; il ne portait pas le chapeau melon les dimanches, et, péché plus horrible encore, il s’était mis à écrire des livres, des livres bourrés de vérités impies, comme d’autres se mettent à boire! Ce dernier méfait décida de tout. Des chardons du conformisme d’après braiements s’élevèrent: -Au bûcher, l’homme libre! Profitant d’un séjour de Corman en Espagne, une follicule du rivage donna de la gueule. Double texte entre les lignes, perfidies dévidées le long des points de suspension. Bile comique en fin de compte, car l’essuie-chose du littoral usait d’une langue auprès de quoi le Sabir algérois est un Français opulent. Corman revenu, silence tremblant dans la moiteur des fesses serrées. Corman reparti vers la sanglante Ibérie, le trouble concert reprit, avec, cette fois, une basse inattendue. La France, hier, avait son “cycliste”, Ostende, aujourd’hui, a son “motocycliste”. Et non plus furtive et haillonneuse, mais solennelle et vêtue de pourpre, la Calomnie versa sur l’absent ses glaires toxiques: -Holà! bonnes gens, oyez ceci, oyez la très bonne histoire! Vous ne savez pas?... Eh bien, Mathieu Corman, le libraire communiste, c’est lui l’assassin des Dunes! Le “Crime des Dunes”, vous souvenez-vous? C’est lui! c’est lui! Hou!... Pas moins. Un quotidien de langue flamande, ressassant la retentissante affaire, cherche à désigner Mathieu Corman comme l’assassin. En fait, c’est lui qu’on assassine. Il n’y a pas à discuter. Le journal qui écrit cela se dévoie par une ignoble finalité, la finalité des papelards, des chattemites et des cocos pour qui la probité est une injure et l’intransigeance une provocation. Alerte à la calomnie!... Il y a par là une *feuille infâme*, bouchez-vous le nez et les yeux! Il y a par là un journaliste qui souille son ordre: qu’on l’extirpe de son anonymat, qu’on lui torchonne la conscience s’il en a une, non sans l’avoir exposé au mépris de ses pairs sous l’étiquette qui paie les défécateurs homicides: -Salaud” (*Le Rouge et le Noir*, 23 décembre 1936).

“Salud Camarada!” Cinq mois sur les fronts d’Espagne.

Dans ce témoignage divisé en brefs tableaux rédigés au jour le jour et qui, tous, dégagent une intense sensation de “vécu”, Corman relate les expériences et les rencontres faites durant les cinq mois qu’il passa sur les fronts d’Aragon, de Madrid et du Pays basque, premièrement comme combattant avant d’y être correspondant du journal français *Ce soir*; toutefois, à aucun moment, il ne fait état d’un quelconque engagement de sa part dans des opérations militaires. Est-ce par souci de paraître plus objectif, ou par précaution et crainte des mesures que les autorités belges exercent alors sur leurs ressortissants partis se battre du côté républicain, qu’il a soin de se présenter comme un simple observateur?

En rédigeant ce journal de bord et en le publiant dès juin 1937, Corman avait un objectif précis: dénoncer l’atrocité d’une guerre déclenchée par la félonie de quelques généraux ambitieux et sans vergogne au service du fascisme international et, par-là même, secouer l’apathie criminelle des démocrates. Pour atteindre son but et produire un impact maximum sur le lecteur, le journaliste choisit la voie de la description: il expose les événements sans s’encombrer de commentaires inutiles. Les anecdotes et les faits divers multiples qu’il rapporte -du mariage d’un milicien à l’enterrement d’un syndicaliste-, les portraits qu’il brosse -qu’il s’agisse d’un simple soldat anonyme ou de Buenaventura Durruti dont la figure mythique domine toute la deuxième partie- et les opérations militaires qu’il retrace parfois avec un grand luxe de détails -les combats dans les tranchées ou le bombardement des villes basques- lui permettent d’aborder les sujets les plus brûlants: les causes et l’origine de cette “guerre civile”, la position de l’Eglise et le thème de la croisade, la politique de non-intervention et la complicité coupable des démocraties européennes,...

Sans doute était-il difficile, surtout à l’époque, de faire preuve d’une totale objectivité à l’égard d’un conflit qui déchaînait les passions les plus vives. Bien qu’il s’efforce de dépeindre l’ennemi sans fiel et sans mépris -il lui reconnaît certaines qualités et évite toute invective-, Corman présente une vision partielle et partielle de la réalité. Ainsi l’armée nationaliste est-elle décrite comme une force essentiellement composée d’étrangers: des Allemands, des Italiens et des Marocains. Les Espagnols qui en font partie, à l’exception de quelques généraux et des phalangistes fanatiques, y furent enrôlés sous la menace et attendent le moment propice pour rejoindre les leurs. Dans ces “troupes d’élite, rebelles par

la grâce de Dieu”(p.77), selon les paroles d’un général parlant à Radio Séville -Queipo de Llano-, la hiérarchie repose sur l’intimidation; les mercenaires n’y sont que chair à canon et, même si certains sont capables d’actes courageux, la lâcheté et la cruauté en sont les traits principaux. Contre cette puissante armée d’occupation, les ouvriers et les paysans espagnols, chichement aidés par les Russes et par un pays d’Amérique centrale, abandonnés à leur sort par leurs camarades français mais animés d’un idéal et d’une foi énormes et conscients de l’enjeu de ce juste combat dont ils sont les principales victimes, luttent pour sauvegarder des libertés acquises récemment et à grand’peine. La vision qui nous est offerte du camp républicain est idyllique: une relation fraternelle et de mutuelle confiance unit les simples miliciens aux gradés, issus eux aussi de ce petit peuple noble, courageux, solidaire, chaleureux, généreux et sensible; les qualificatifs ne manquent pas pour le louer. Le respect de la vie humaine, quelle qu’elle soit, y prime: les opérations militaires y sont menées avec une prudence extrême et la justice révolutionnaire, jamais vindicative, gracie les prisonniers de bonne volonté.

Ce chant d’amour, Corman le dédie “A tous ceux qui combattent pour la libération du peuple espagnol”.

• “Front d’Aragon”.

Le récit commence au début de l’automne 1936, dans la chaîne des monts de l’Aragon, près de Huesca, au lendemain d’une bataille cauchemardesque au cours de laquelle les gouvernementaux ont capturé un phalangiste d’à peine quinze ans; persuadé qu’il sera bientôt fusillé, il repousse le pain qu’un milicien lui tend. Face à cet enfant qui, “une expression de défi sur le visage”(p.16), le fixe “d’un regard intelligent et obstiné” et refuse de répondre aux questions, le délégué de la tranchée fait preuve de fermeté; “mais l’estime adoucissait sa voix” (p.17). Il suffirait au jeune homme de promettre de ne plus rien entreprendre contre les républicains pour recouvrer sur-le-champ sa liberté; car, lui déclare Buenaventura Durruti, “tu es trop jeune pour mourir; nous ne fusillons pas les enfants![...]. Ta parole suffira”(p.18). Formé par le comité du village, le tribunal populaire condamnera à mort “le jeune mystique”(p.18); devant le peloton d’exécution, “Il déchira sa chemise sur sa poitrine et commanda lui-même: “Arriba España! Fuego!...””(p.19). Dans ses papiers, les républicains trouveront une lettre de sa mère lui recommandant “de se battre jusqu’à la mort...”(p.19).

Les conseils et les accusations que les soldats des deux camps s'échangent d'une tranchée à l'autre afin de discréditer l'adversaire, tournent étrangement autour du même thème: "A bas le capitalisme! Vivent les travailleurs!". Ils alterneront avec les injures, jusqu'à ce qu'un milicien ne parvienne à retenir l'attention de tous:

Compañeros d'en face! Nous sommes dans deux camps opposés [...]. Nous sommes tous ici pour vaincre ou mourir. Peut-être qu'il y en a parmi vous qui luttent pour le même idéal que nous. Mais ce qui est certain, c'est que toutes les forces mauvaises du monde se trouvent de votre côté: les lâches assassins des Ethiopiens sans défense; le clergé qui n'a plus que le culte du veau d'or; ceux qui se sont engraissés de la misère du prolétariat; ceux qui martyrisent les ouvriers allemands dans les camps de concentration; les gros propriétaires terriens qui faisaient travailler les "peones" pour une peseta par jour!

C'est avec la permission de ceux-là que vous criez: A bas le capitalisme?... Sans leur permission vous n'oserez pas! On vous fusillerait comme on a fusillé des dizaines de milliers d'ouvriers partout où vous êtes encore les maîtres! (pp.21-22).

Pour toute réponse, "une longue salve éclate", destinée à censurer ces vérités déplaisantes. Les slogans rédigés en fonction de la mentalité des soldats d'en face -"Fascio significa guerra, muerte y retraso de civilización!" ou encore "Obreros, campesinos: poneros a luchar con vuestros hermanos!"- et peints sur des panneaux qui seront dressés devant les tranchées de Chimillas "occupées par des soldats de l'armée régulière encadrés par des phalangistes"(p.26), porteront leurs fruits. Tout au long des hostilités, de nombreux transfuges rejoindront le camp républicain; l'accueil y sera chaleureux et les retrouvailles émouvantes.

La conquête de Siétamo, faite avec beaucoup de précaution -"Impossible d'avancer sans exposer les centuries à des pertes disproportionnées"(p.46)-, permettra aux gouvernementaux de recruter d'autres déserteurs parmi lesquels des syndicalistes. Tandis qu'ils encouragent leurs camarades d'hier à suivre leur exemple, de l'autre côté résonne la voix d'un commandant menaçant ceux qui hésitent en entendant cet appel. Pedro pleure:

Les émotions contradictoires des deux jours passés à combattre ceux dont il partage les opinions se libèrent en larmes (p.51).

Le soir même de l'occupation du château de Siétamo, Mathieu Corman fera la connaissance de Sevilla, un ancien du Tercio et de la Légion étrangère française. D'une laideur terrifiante et bâti de travers à force de soutenir le poids d'un fusil depuis plus de vingt ans, ce "matador" est animé d'un insatiable esprit de vengeance depuis qu'il a vu les siens tomber à Triana sous les balles des

phalangistes; aussi se fait-il un plaisir d'exécuter ceux que le tribunal de guerre condamne. Ce côté brutal et antipathique -qui lui vaut de se faire tancer par Louis Berthomieu, le chef du groupe international: "Ces hommes se sont battus courageusement. Tu leur ficheras la paix..."(pp.55-56)-, il le compense par une grande sensibilité: "Ils sont trop jeunes pour mourir"(p.54), dira-t-il lui aussi de vingt-quatre prisonniers épargnés dont la moitié se déclareront, par la suite, désireux de combattre "ceux qui les avaient obligés à participer à l'insurrection contre la nation"(p.62). A Loporzano, Corman verra Sevilla jouer aux billes avec un petit garçon et pleurer en écoutant des airs d'Andalousie; il mourra derrière sa mitrailleuse, en novembre 1936, en défendant courageusement la capitale.

Au moment où ils s'apprêtent à investir Loporzano, Miguel, le délégué, conscient de la portée du combat qu'ils mènent, sermonnera le responsable qui suggère de distribuer du vin aux hommes afin de leur mettre du cœur au ventre:

N'oubliez pas que nous sommes en Aragon. Le moindre méfait qu'un milicien pourrait commettre serait exploité contre nous. Notre action n'est pas seulement militaire, mais aussi politique. Je ne veux pas d'hommes ivres pendant les attaques! C'est bon pour ceux d'en face. Chez nous l'idéal remplace l'alcool. Cela nous a bien réussi et nous continuerons! (p. 57).

Le village conquis, un conflit opposera le délégué politique de la colonne aux délégués militaires. Si ceux-ci refusent d'incendier l'église dont la tour peut servir de mirador, celui-là estime que, dans une région où les paysans croient aux miracles et à l'immunité des lieux saints, il est important de leur montrer que les églises brûlent comme de vulgaires baraques; ils en déduiront que ce Dieu, que Franco et le haut clergé ne cessent d'invoquer, désavoue lui aussi les curés fascistes. D'ailleurs, poursuit-il, Charlemagne dans la forêt saxonne, les Croisés en Asie mineure et le Cid en Espagne n'ont-ils pas réduit en cendres les sanctuaires de leurs adversaires politiques qui les combattaient au nom de la religion? Cette stratégie produisit d'excellents résultats en faisant comprendre aux indigènes que les divinités au nom desquelles on les avait mobilisés étaient de faux dieux. Une torpille ennemie mettra providentiellement fin au différend.

Les témoignages recueillis par Corman sur la lâcheté et la brutalité des fascistes et des phalangistes ne se comptent plus. "Il n'avait que cet enfant. Les fascistes l'ont tué pour punir son père d'avoir rejoint nos lignes!"(p.67), lui déclare un milicien à propos d'un compagnon sanglotant devant une photo de son fils. Cette barbarie lui sera confirmée par un transfuge embrigadé dans les chars d'assaut au début de la guerre: "Refuser était me rendre suspect. On

m'aurait mis en prison pour me fusiller ensuite, au moindre prétexte”(p.68). A la question du “periodista” étranger: “Ils fusillent donc si facilement?”, le milicien répondra:

Et comment! Les phalangistes, vous ne les verrez pas beaucoup au front! Mais à l'arrière, là où ils ne risquent rien, ils sévissent avec une cruauté dont vous ne pouvez vous faire une idée. C'est eux qui font le “nettoyage”. Le nombre d'ouvriers fusillés à Saragosse dépasse déjà sept mille. Ils fusillent systématiquement tous les anarcho-syndicalistes, tous les antifascistes notoires, les franc-maçons et la plupart de ceux qui, spécialistes, hésitent à travailler pour eux (p.68).

Devant l'incrédulité de son interlocuteur qui exige des faits précis, il raconte que le 23 août, à Huesca, en représailles aux deux ou trois bombes lancées par un avion républicain, les phalangistes exécutèrent les personnes emprisonnées pour un motif ayant trait à la guerre civile; qu'à Mondragón, les phalangistes, après avoir fusillé l'archiprêtre Joaquín Arín⁷⁴ et ses deux vicaires, firent de même avec tous ceux -membres du clergé inclus- qui se montraient trop peu empressés à soutenir le mouvement insurrectionnel; qu'à Vitoria⁷⁵, dans le grand séminaire aménagé en prison pour prêtres, les phalangistes retiennent plus d'une centaine de détenus,...

Dans une petite ville située sur l'Ebre, Corman rencontre Emile Cottin, surnommé “Le chasseur de Tigres” pour avoir tiré sur Georges Clémenceau en 1919⁷⁶. Cet anarchiste lui confessa être venu en Espagne, malgré sa nature pacifiste, “pour défendre la cause du prolétariat”(p.83), pour participer à cette “guerre du fascisme contre le peuple d'Espagne”(p.87), pour rendre un dernier service à l'anarchie à laquelle il s'est donné tout entier. Deux semaines plus tard, le 8 octobre, à Farlete, dans un combat qui oppose quelque deux mille *regulares* marocains aux hommes du groupe international de la colonne Durruti placé sous les ordres de Louis Berthomieu, Cottin est frappé d'une balle en plein front. Mathieu Corman rend hommage à celui qui savait qu'il mourrait en Espagne “en défendant notre idéal...”(p.88):

Je comprends que cet homme voudrait donner mille fois sa vie pour que le monde connaisse plus de bonheur et plus de justice. Seul un idéalisme élevé a été le mobile d'un geste par lequel il engageait d'ailleurs sa propre vie (p.88).

⁷⁴ Cet épisode est confirmé par Hugh Thomas, op. cit., p.394.

⁷⁵ Concernant l'attitude de Mgr Mateo Múgica, évêque de Vitoria, consulter H. Thomas, ibid., pp.224-225 et p.394.

⁷⁶ Corman fait référence à cet épisode dans *Brûleurs d'Idoles*, p.12.

Le 17 octobre, pour venger cette attaque, la colonne républicaine lance une offensive et s'empare des pentes de la Sierra de Alcubierre. Le même après-midi, elle pénètre dans Perdiguera mais perd une quarantaine d'hommes encerclés et exterminés par la cavalerie marocaine de Saragosse. Certes, le front a progressé de plusieurs kilomètres mais

le gain de terrain ne compense pas la perte que la colonne vient de faire. Berthomieu, à lui seul, valait plus.

Si la guerre est une grande mangeuse d'hommes, ici elle atteint surtout les hommes de qualité. Ce sont les plus courageux, les plus généreux, les plus décidés qui meurent les premiers (p.124).

Un "fait divers à Caspe" permet d'illustrer la subjectivité avec laquelle Corman relate certains épisodes de cette guerre. Lors de l'assaut républicain, et alors que ses subordonnés se faisaient décimer, le "vaillant" capitaine de la Guardia civil revêtit des effets civils et se réfugia dans la garde-robe d'un ami; trois jours plus tard, il fut découvert par des miliciens auxquels la population l'arracha. La version historique de Hugh Thomas: "il semble que la seule ville où il y eut de sérieux affrontements fut Caspe, où le capitaine Negrete, commandant la Garde Civile, opposa pendant de longues heures une résistance désespérée"⁷⁷, est moins burlesque!

La condamnation à mort, par un conseil de guerre, de deux syndicalistes au passé irréprochable, l'un pour avoir été pris en possession de vingt mille pesetas dont il ne pouvait indiquer l'origine, l'autre pour avoir tenu des propos défaitistes, témoigne du bon fonctionnement de la justice révolutionnaire et de sa sévérité envers les républicains manquant à leurs devoirs. Ceux qui, d'après un milicien qui les escorte, mourront "pour la révolution! Comme nous, un jour" (p.105), crieront devant le peloton d'exécution: "Vive la F.A.I!".

Plus loin, Corman reproduit plusieurs pages des "Carnets de Libertario", un délégué tué alors qu'il secourait un camarade; peu de temps avant de mourir, il lui avait avoué son peu d'espoir de voir triompher la cause de la République: "Je suis venu pour mourir dans vos rangs. Je serai plus heureux de mourir avec vous que de vivre là-bas!"(p.113). Ces "Carnets" contiennent, entre autres, une description des hommes de la colonne, de ces compagnons splendides, sobres et gais qui attendaient la révolution comme un événement inévitable et qui, dès

⁷⁷ H. Thomas, op. cit., p.248.

qu'elle éclata, se portèrent volontaires pour le front, poussés par le désir d'en finir, dès que possible, avec le fascisme.

Devant Chimillas, la colonne sera bombardée par six trimoteurs Caproni. De l'intérieur d'une bombe intacte, les miliciens "français", appelés ainsi parce qu'ils ont vécu en France et parlent français entre eux, extirperont des capsules contenant des inscriptions allemandes:

"Ils en ont un sacré culot, les fascistes blonds! Faut-il que la France soit gouvernée par une bande d'empotés pour tolérer cela!..." (p.146).

Et Corman de commenter les sentiments de ces miliciens envers les démocrates français:

Ils en veulent à la France parce que, étant venus de ce pays où ils ont si longtemps travaillé, ils comptaient sur la solidarité du prolétariat français qui ne leur semble pas se manifester (p.147).

Ce ressentiment s'exerce également à l'égard de l'Eglise et de son attitude face au fascisme. Libre-penseur mais tolérant du point de vue religieux, ainsi se définit Michel qui accuse les curés de prendre toujours le parti des oppresseurs et des riches qu'ils courtisent "en vraies putains!"(p.166); à Henri, un milicien catholique, il demande de lui expliquer "comment il se fait que le clergé italien ait pu bénir les avions, les mitrailleuses et les tanks avec lesquels les fascistes, l'année dernière, allaient assassiner les Abyssins qui n'avaient que des lances pour se défendre!"(p.164). Déplorant ces événements qu'il ignore, Henri conclut que "Le Divin Enfant a été assassiné autant de fois qu'il y eut de petits morts, en Abyssinie..."(p.167), démontrant ainsi que beaucoup de catholiques condamnent, eux aussi, le fascisme.

Quelques jours plus tard, Michel apprendra de sa mère, en provenance des Baléares dont les Italiens se sont rendus maîtres, la mort de son père et de son frère. "Ils tuent tout...", lui annonce-t-elle en larmes. Nombre de leurs amis: le médecin, le menuisier, l'instituteur,... ont aussi été exécutés.

Contrairement à la crispation qui domine du côté nationaliste, l'ambiance, chez les républicains, est bon enfant, détendue et cordiale en dépit des tensions inévitables; c'est en tout cas ce que ressentent les transfuges qui rejoignent leur camp naturel. La hiérarchie n'y est pas contraignante: "Il n'y a pas de "Señor" ici, je m'appelle Pedro"(p.95), dira celui-ci à un paysan heureux de changer d'uniforme. Et lorsque Michel propose d'organiser un coup de main contre une

mitrailleuse ennemie, le capitaine Valentin, un de ces hommes qui prêchent d'exemple et dont les manières dégagent un charme envoûtant, se porte aussitôt volontaire: "Une simple nuance de sa voix manifeste aux hommes sa gratitude de souscrire à l'initiative du délégué de groupe"(p.177).

Cette première partie, Corman la referme par une espèce de conte de fées, une allégorie naïve de la guerre civile, et par un hymne à la gloire de l'Aragon, de sa nature altière et fatale, de ses montagnes rouges, de ses paysans courageux, secs et enthousiastes. Il évoque aussi "l'âme de ceux que les "travailleurs" du bridge, du tennis, du baccara, du five o' clock, de la bourse et de la roulette traitent volontiers de "crapule"" et honore "la foi simple et claire des hommes qui acceptent de mourir pour que puissent vivre ceux qui viendront!"(p.194).

- "Front de Madrid".

La rumeur selon laquelle Buenaventura Durruti s'en va au secours de Madrid électrise tout Barcelone. La nouvelle surprend -la capitale est en danger- mais rassure: si "Durruti, le héros authentique, le pur, le fauve, "celui que les fascistes n'auraient pas"..."(p.197) arrive à temps, la ville sera sauvée. Dans le port, des miliciens déchargent fiévreusement un navire arrivé d'Amérique centrale tandis que d'autres hommes entassent fusils, mitrailleuses et munitions dans des wagons à bestiaux, sous la surveillance du "libertador":

L'homme se tenait seul, un fusil-mitrailleur en bandouillère. Il avait mis des lunettes pour inscrire sur un calepin les indications qu'on lui criait. Ses ordres étaient brefs, lancés d'une voix rauque. C'était lui, le grand fauve... (p.198).

Lorsque le convoi s'ébranle, Durruti, "les yeux perdus dans le futur", est assis sur un strapontin de la première locomotive.

Ses larges épaules soutenaient le poids d'une promesse tacite: briser l'étau qui enserrait Madrid. Aux Barcelonais, il a laissé une promesse officielle: "Rien au monde ne permettra à la tyrannie fasciste de passer là où nous sommes! C'est le mot d'ordre du front. Aux factieux, nous crions: Vous ne passerez pas! A vous, je promets: No pasarán!" (p.199).

A Valence, à un ancien compagnon de lutte, aujourd'hui ministre, il lance:

"Toi, tu reviendras à Madrid dès que le danger immédiat sera écarté. Il le faut! Sinon il t'arrivera un accident!..."

Le fauve venait de rugir. La menace avait un sens politique profond. C'était un avertissement à un frère bien-aimé dont l'action devait épauler la sienne (p.200).

Dans la campagne, là où l'ennemi a coupé la voie ferrée, une interminable file de camions venus de Madrid attend.

Les miliciens sont calmes et graves. Ils vont à une action désespérée, contre un ennemi pourvu d'un matériel énorme, perfectionné. Un ennemi qui sacrifie d'un coeur léger la masse des combattants mercenaires dont la vieille discipline, l'action mécanisée, est exploitée par des chefs ambitieux. Jamais encore la colonne n'a cédé du terrain. Quatre mois de guerre ont imprégné les hommes d'une expérience dont ils tirent profit. Ce sont des gages de succès pour l'action qu'ils doivent entreprendre (p.201).

Dès leur arrivée dans la capitale harcelée par les divisions marocaines mais où la population, insouciant et mal informée, clame que "l'ennemi n'est pas encore en ville..."(p.202), les camions se dirigent vers les points les plus menacés: la Moncloa, le parc de l'Ouest, le pont des Français et la route de Tolède.

Dès l'aube du lendemain, le bruit infernal de la bataille de Madrid résonne à nouveau. L'intervention de "Zapatero" -Corman nous en décrit les nombreux exploits-, un antifasciste italien déjà présent sur le front d'Aragon mais dont personne ne connaît l'identité, permettra aux gouvernementaux de refouler les "Moros" au delà du Manzanares. Derrière lui, "l'homme au fusil-mitrailleur", dont la présence "électrise les miliciens"(p.204), donne de nouveaux ordres.

Ses traits, marqués par l'Absolu, expriment un monde de gratitude. Les premiers résultats le rassurent: elle sera tenue, cette promesse de Cyclope qu'il s'est faite à lui-même... (pp.208-209).

Durant cette poussée, les républicains feront deux prisonniers arabes: le premier explique que le caïd et le marabout l'ont forcé à combattre du côté nationaliste: "Le chef Franco a fait décorer le caïd et a donné du savon et des bougies au marabout! Franco a fusillé les caïds qui ne voulaient pas se mettre avec lui"(p.212); le second s'est engagé dans les rangs fascistes parce que "des émissaires de Franco sont venus chez nous... Ils m'ont promis un fusil..."(p.212).

Après quatre jours de violents combats, les actes de bravoure accumulés par les éléments dont le général Miaja coordonne l'effort, ont permis de rejeter l'ennemi hors de Madrid. Les défenseurs de la ville, communistes, anarchistes, socialistes et autres, sont tous à l'honneur dans les communiqués.

Depuis qu'ils ont changé de camp, Moktar et Taïeb, dont le bon sens compense l'ignorance, ont appris que

tous les hommes sont frères; que le fascisme se sert de la bêtise de ceux qui le suivent pour les faire agir contre eux-mêmes; que les caïds et les marabouts

marocains ressemblent étrangement aux caïds et marabouts européens qui n'ont plus de pudeur quand on menace leurs privilèges ou flatte leur orgueil (p.213).

Désormais, ils luttent eux aussi "pour débarrasser le monde du fascisme et de ses relents moyenâgeux"(p.214).

De ses positions situées de l'autre côté du fleuve, l'ennemi lance une nouvelle offensive; lorsque les tanks rebelles s'apprêtent à franchir le pont, Zapatero s'élance, seul, à leur rencontre, réussissant à immobiliser le premier et obligeant les autres à rebrousser chemin. De nuit, des miliciens iront examiner le blindé de fabrication allemande; ils y découvriront outre un cadavre à cheveux blonds, des douilles allemandes, un pic "Krupp" et un fragment de journal relatant en détail la prise de Madrid par les factieux...!

Après avoir pénétré dans la ville sur une profondeur d'un kilomètre, les rebelles se heurtent à une défense renforcée par les "dinamiteros". Des maisons bourgeoises du Paseo de las Acacias, les fascistes tirent dans le dos des miliciens qui occupent les barricades, lorsque retentit soudain le vacarme d'un combat faisant rage au coeur de la cité: "C'est la répression!" (p.228). Croyant la chute de Madrid imminente, la "quinta columna", celle dont Franco avait annoncé l'existence quelques jours plus tôt -"J'ai quatre colonnes devant Madrid et une cinquième à l'intérieur de la ville. Celle-là agira au moment opportun!"(p.229)-, eut le tort de se démasquer trop vite:

la réaction violente d'une population foncièrement hostile aux factieux paralysait l'entreprise (p.229).

Pour les républicains, indignés, les complicités ne font guère de doute:

"C'est encore un coup des ambassades! Ce sont les valises diplomatiques qui transportent les ordres de Franco et les renseignements de ses espions!" (p.230).

"Bien sûr! Tous ces comtes et barons, avec leurs noms à charnières sont fascistes! Même lorsqu'ils représentent des pays démocratiques!" (p.231).

"Sans cet espionnage nous n'aurions pas connu les revers que nous avons eus. Quand un fasciste a fait un mauvais coup, il se réfugie dans une ambassade quelconque. Celle du Chili en a recueilli plusieurs milliers, paraît-il..." (p.231).

Le bruit selon lequel "des avions de combat russes, ultra-modernes, sont arrivés cette nuit. Il y en aurait une cinquantaine rien qu'à l'aérodrome d'Alcala de Henares..."(p.235) se propage comme une trainée de poudre. Le même jour, alors que les bombardiers fascistes survolent Madrid, au sol, tous scrutent le ciel dans l'espoir d'y apercevoir les avions amis. Un délire d'allégresse détendra les faces

crispées lorsqu'une quinzaine de "chasseurs" russes entoureront les dix-huit "rapaces puissants".

A terre, deux millions d'yeux humides d'émotion et de gratitude suivent leurs évolutions. La capitale a le sentiment d'être à l'abri, dorénavant, des vautours striés de noir que maudissent tous les coeurs madrilènes, même ceux qui se battent encore pour Franco (pp.239-240).

Dans la soirée, la radio gouvernementale annonce la destruction de neuf avions nationalistes; le démenti de Queipo de Llano est "typique de la mentalité fasciste":

"Mes amis, le communiqué de mon cher collègue Miaja, cette vieille chaussette, prétend nous avoir détruit onze avions! Ah! laissez-moi rire! Hahaha!... La vérité est que nous avons abattu une telle quantité d'avions rouges, hier, sous les yeux mêmes des miliciens, que la canaille gouvernementale ne savait plus comment se tirer d'embarras. Ouahp!... Excusez-moi, mais ces gens-là me font bâiller!" (p.240).

Mathieu Corman ne maquille pas les revers subis par les républicains. La tentative de déloger l'ennemi du parc de l'Ouest et de la Casa de Campo, en dépit des douze tanks de fabrication française offerts par un Etat d'Amérique centrale, se soldera par un sévère échec dû à un abus de confiance.

A la suite de cette défaite, de nombreux blessés seront évacués à l'"Hôpital de Sangre". Parmi eux, maudissant cette guerre qui risque de lui coûter un pied, Zapatero s'écrie à l'intention des gardes d'assaut: "Tout ça ne serait pas arrivé si cette damnée flicaille n'avait pas tué le chef des fascistes, Calvo Sotelo!"(p.246). Répliquant à cette accusation, Macias invite l'Italien à cesser ses provocations:

"Quatre "pistoleros" phalangistes, obéissant à un ordre, ont abattu notre lieutenant José de Costello le 12 juillet. Nous avons tué Calvo Sotelo le 13, parce que nous en avons assez des provocations fascistes! L'insurrection, préparée par les généraux lors de leurs voyages à Berlin et à Rome, attendait un prétexte. Elle prit celui-là..." (p.247).

Le 19 novembre 1936 à l'aube, une salve abat "le fauve" au moment où il descend de voiture: "Ce fut la seule victoire de la "cinquième colonne" à Madrid" (p. 248)⁷⁸. La disparition de "ce grand frère de tous les miliciens" plonge tous les

⁷⁸ Selon Clemente Cuyàs, présent aux côtés de Durruti, celui-ci fut tué accidentellement -par son propre fusil- et non "en acto de guerra" comme le prétendit la version officielle ("Así murió Durruti", *El País*, 11 de julio 1993, p.20). Curieusement, Andrea Soriano et Alejandra A. González, dans "El misterio de Durruti" (*El País*, 7 de julio 1996, p.16), ne font aucune allusion à ce témoignage et écrivent: "De las personas que fueron testigos directos de la muerte de Durruti -que se sepa con seguridad, su asesor militar, el sargento Manzana, el chófer Julio Graves y Cantarero Bonilla, que conducía el vehículo que le precedía-, sólo Graves vive para contarla, según los testimonios que aparecen en este reportaje. Pero, aseguran, ha cambiado de nombre y se encuentra en paradero

secteurs dans un deuil immense; chacun se souvient de lui et de ses qualités; à cette occasion, Miguel Yoldi, délégué d'“Agrupación”, déclarera à Corman:

“C'est Durruti qui, le 20 juillet, a sauvé la vie à l'évêque de Barcelone assiégé dans l'évêché par le peuple. Il a pénétré dans le palais et remis un chandail et un pantalon au bonhomme, lui permettant ainsi de traverser sans être reconnu une foule qui réclamait sa mort pour s'être fait le complice des généraux fascistes” (p.250).

Le journaliste belge termine cet hommage en reproduisant la lettre adressée par le chef anarchiste aux “Miliciens de la colonne”: “Nous avons fait la promesse de fracasser le fascisme. Nous la tiendrons [...]”(pp.251-252).

La capitale entièrement dégagée grâce aux efforts combinés des colonnes internationale, madrilène et catalane, les membres de la “Division Durruti” sont envoyés en renfort entre Somosierra et Sigüenza. Partout où ils passent, les vainqueurs de la bataille de Madrid reçoivent un accueil délirant. “Simple et fermes dans leur grand désir d'aider à la sauvegarde de la liberté”(p.255), les paysans offrent spontanément leur concours et rivalisent d'ardeur avec les hommes du détachement. Au cours de la nuit, quatre cents cavaliers allemands, expérimentant une méthode de combat: “l'attaque massive de cavalerie”(p.256), sont repoussés; vers midi, c'est au tour de deux à trois mille Marocains, précédés de quinze blindés, de tenter une nouvelle percée; en vain, mais les pertes seront considérables des deux côtés. “Dans le village, des paysans pleurent...”(p.259). La bonne trentaine d'hommes qui occupent encore la position l'abandonneront à la nuit tombante, en évitant “le grand village endormi où attendent anxieusement tant d'hommes douloureux et impuissants”(p.262).

Une permission permet à quatre-vingt-cinq hommes, désignés au sort, de rendre visite à leur famille. Corman les accompagne. Lorsqu'ils passent au pied du Montearagón et distinguent, en haut de la grande falaise d'Estrecho Quinto, les murs du cimetière de Loporzano où tant de leurs camarades ont perdu la vie, assaillis par les souvenirs, ces hommes gardent le silence. Au delà de Barbastro, Corman aperçoit des paysans au travail et s'interroge sur le mépris que certains leur portent:

Je suis leur labeur, je cherche les visages. Où est donc l'indolence dont on les charge si volontiers, ces hommes anguleux penchés sur la glèbe? La force des poncifs est incommensurable. Je m'étonne. Gestes rapides, précis, silence profond,

desconocido. Su hermetismo y las contradictorias versiones ofrecidas por quienes le acompañaban aquel día han enmarañado de tal forma este asunto que resulta casi imposible descifrar el misterio”.

faces noires et dures à l'ombre des chapeaux. Notre passage ne les relève pas de la terre qu'ils soignent et fécondent au rythme vif de leurs coeurs purs (p.275).

A Sitges, le chauffeur s'arrête quelques instants devant l'usine où travaillait Durruti.

Le souvenir revient: Durruti!... le grand fauve! Caspe, Alcañiz, Azaïla, Bujaraloz, Pina, Osera, Farlete, Siétamo, Perdiguera, la Casa del Campo, la Moncloa, Sigüenza... (p.276).

Le dimanche suivant, les "Barcelonais" se retrouvent dans un café sur la Rambla de las Flores. Lorsqu'un des miliciens s'exclame: "On a besoin de nous à l'usine. Je retourne au travail, demain matin"(p.278), les autres, exécutant sans le savoir le testament de Durruti "car l'âme du mort était en eux tous", répondent en chœur: "Moi aussi".

Et ces deux vocables étaient, autour de cette table, les maillons d'une chaîne qui se prolongeait loin, très loin, dans tous les coeurs catalans, dans tous les coeurs espagnols, dans tous les esprits de lumière et de liberté (p.278).

• "Front basque".

Le 26 avril 1937, en compagnie des journalistes Steer du *Times* et Holme de *Reuter*, Corman se rend à Marquina d'où leur fut signalée une attaque rebelle. A trois kilomètres d'Arbacegui-Guerricaiz, ils sont arrêtés par des miliciens qui leur montrent le ciel où apparaissent neuf appareils, "la semence de la mort" sous leurs ailes. Les explosions se succèdent, plus violentes que de coutume, mais la distance les empêche tous de distinguer l'objectif visé. Quelques minutes plus tard, tandis que les bombardiers, "allégés de leur cargaison d'épouvante"(p.285), regagnent leurs bases, "indifférents à l'inhumaine tragédie déclenchée par eux", surgit un milicien, le visage blême, horrifié: "Ils ont détruit le village! Tout est en feu!"(p.285). Sur place, le spectacle est de désolation:

L'incendie, par sa violence même, ne désigne que trop son criminel foyer. Il ne restera rien, même pas des ruines.

Ici fut, il y a un quart d'heure, Arbacegui-Guerricaiz... (p.286).

Les rares survivants se dégagent du chaos et fuient vers l'église qui reste seule debout. D'une ravine où ils s'étaient tapis, émergent deux prêtres dont les yeux s'emplissent de larmes; "Ce ne sont pas des hommes, ce sont des bêtes féroces!" (p.287), dira le plus âgé. Revenant sur le "charnier, leur oeuvre"(p.288), les vautours mitraillent le village avant de piquer vers le cratère où, la face enfouie

dans la terre noircie et le coeur battant à tout rompre, les trois journalistes simulent la mort et écoutent le sifflement des balles qui les cherchent. Après vingt minutes de "ce jeu satanique avec [leurs] nerfs", les avions s'éloignent enfin. Dans la tour du clocher, les huit rescapés du village pleurent en silence, n'osant pas sortir "de peur que leur regard ne rencontre le corps déchiqueté, ou carbonisé, de quelque être chéri"(p.289). "Kultur!", conclut Corman.

De retour à Bilbao afin de télégraphier "le récit du sinistre raid dont vient d'être victime, à plus de vingt kilomètres du front, un petit village de paysans, n'ayant aucun caractère militaire, n'hébergeant aucun milicien"(p.290), les correspondants étrangers apprennent que d'autres villes ou villages ont été partiellement ou totalement détruits le même après-midi. M. de Irala, secrétaire général de la Présidence, leur communiquera un peu plus tard que

Guernica, la ville sainte des Basques, bombardée et mitraillée par les aviateurs allemands durant plus de trois heures, a été complètement anéantie, rasée du sol (p.290).

La monstrueuse menace proférée par Mola de transformer le Pays basque en un immense cimetière et de raser Bilbao au cas où elle continuerait à lui résister est donc mise à exécution.

En route pour Guernica, les journalistes⁷⁹ aperçoivent "une lueur rouge sang [qui], dans l'obscurité, signale ce nouvel et horrible attentat qu'on vient de perpétrer contre l'humanité"(pp.290-291). À l'approche du bûcher, les fugitifs, habitants des villages préservés, se font plus nombreux; leurs faces hagardes, crispées et pleurantes expriment une même volonté: fuir le massacre de demain! Rien n'a été épargné. L'ancien couvent, bien que très endommagé, tient encore debout: la bombe qui lui était destinée n'a pas explosé. Corman la retrouve dans

⁷⁹ Comme le signale Herbert R. Southworth (*La destrucción de Guernica. Periodismo, diplomacia, propaganda e historia*, Barcelona, Ibérica de Ediciones y Publicaciones, 1977, pp.11, 13, 14, 26, 35 et 37), les premières informations relatives à l'incendie de Guernica parvinrent à Bilbao, siège du gouvernement basque, vers dix heures du soir, le 26 avril 1937. Il y avait alors à Bilbao quatre correspondants professionnels étrangers, trois Anglais et un Belge: Mathieu Corman pour le journal parisien *Ce soir*, George Lowther Steer pour le *Times* de Londres, Christopher Holme de l'agence *Reuter* de Londres et Noel Monks pour le *Daily Express*, également de Londres. (Notons qu'à aucun moment, Corman ne mentionne pas la présence de ce dernier.) Dès qu'ils apprirent que Guernica était en flammes, les quatre journalistes parcoururent le plus rapidement possible les trente kilomètres qui les en séparaient. Sur place, chacun d'eux observa les incendies, s'entretint avec les survivants et, de retour à Bilbao, télégraphia ses informations le 27 avril. Corman et Holme envoyèrent leurs télégrammes à temps pour qu'ils soient publiés dans les journaux de l'après-midi. Dans son premier télégramme, le journaliste belge parla de huit cents victimes; dans les jours suivants, *Ce soir* publia d'autres détails envoyés par son correspondant, notamment concernant le nombre de morts, supérieur à celui indiqué précédemment. Le 1er mai, le journal parisien diffusa une interview de Corman avec un reporter-photographe envoyé sur les lieux.

le jardin: "Elle porte trois aigles allemands et les chiffres suivants: 114 K-Bi H/344 36 118 Rh.S/143 1936"(p.292). Parcourant les décombres, les trois correspondants arrivent à la place du Marché.

Ce lundi était jour de marché... [...]. L'effrayant ossuaire! Combien sont là-dedans de chalands paisibles et de marchands diserts, mêlés de toute leur chair, de tout leur sang à la terre fuligineuse de ce volcan? L'effroyable ossuaire, où ne se voit pas même un os!... (pp.292-293).

Dans cet "étouffoir", l'horreur est partout présente:

Plus de feuilles aux arbres; les troncs nus se tordent dans le noir, dans le rouge, dans la mort. Les murs encore debout portent sur leur neuve patine les balafres des éclats de bombes. Et ces petites écorchures-là: balles d'avions (p.293).

Alentour, le feu parfait son oeuvre et "Guernica s'efface de la carte d'Espagne..." (p.293). Plusieurs dizaines de femmes et d'enfants, bloqués dans un abri obstrué par une masse incandescente, hurlent et achèvent de mourir dans les flammes. Les cadavres portent des blessures extravagantes. Le sol est jonché de lambeaux humains, comme si quelque assassin sadique était passé par là.

Jamais je n'oublierai -je n'oublierai rien⁸⁰- cette jeune fille, belle encore dans la mort, à moitié dévêtue par une déflagration, dont le bassin n'était plus qu'une bouillie sanguinolente. Les traits avaient conservé une expression vive, comme une intense joie de vivre soudain ombrée de la surprise de mourir si jeune (pp.294-295).

Un peu plus loin, "les environs du vieux sanctuaire basque, du parlement avec son Arbre de la Liberté (Guernikola Arbola), ont été particulièrement visés par l'aviation allemande"(p.295). La vision apocalyptique se poursuit et Corman dénonce nommément les coupables et leurs complices:

Les nuages, descendant bas, ont pris la teinte de tout ce sang qui en appellera éternellement contre Mola, Franco, Goering et les autres. Contre ceux qui ordonnèrent ce massacre affreux, contre ceux qui l'exécutèrent, contre ceux qui, de loin, l'approuvèrent!

Agression bestiale contre une population d'enfants, de femmes et de vieillards [...] dont les pères, les maris, les fils se battent au front avec un courage qui contraint l'adversaire, soucieux de vaincre à tout, à n'importe quel prix, à démasquer sa bêtise et sa cruauté lâche (pp.295-296).

⁸⁰ Trente-cinq ans plus tard, lors d'une manifestation en faveur du Vietnam bombardé par les Américains, Corman distribuera un tract qu'il a personnellement rédigé: "La civilisation "chrétienne" devenue ORDURE" (Sous-titre: "Manifeste imposé à un rescapé de Guernica par les atroces bombardements de Noël 1972"). Il y compare les crimes de Franco et ceux de Nixon (cité par P. Aron, op. cit., p.592).

S'adressant à ceux qui veulent savoir, à ceux qui s'interrogent encore sur l'identité des auteurs et des responsables de cet attentat monstrueux (lesquels, par ailleurs, -"Peut-on imaginer procédé plus abject?..."- accusent la partie adverse de l'avoir commis), Corman les invite à

interroger, parmi les réfugiés basques à l'étranger, les enfants et les femmes de Guernica, Bolivar, Arteaga, Cortezubi, Mendata (à Arbacegui-Guerricaiz, il n'y eut pas d'enfants parmi les survivants!), Durango, Galdácano, Larrauri, Mungia. Ils apprendront qui incendia leur ville, leur village, qui en mitrailla la population, à un moment où ces agglomérations se trouvaient loin du front et ne présentaient aucun caractère militaire (p.296).

Sur la foi d'une centaine de témoignages recueillis à Guernica les 26 et 27 avril, il récapitule les détails historiques du massacre: environ cent vingt avions -des Junkers 52 et des Heinkel 111-, se relayant sans arrêt, bombardèrent la ville de 16h15 à 19h45 le lundi 26 avril, jour de foire et de marché; ils lancèrent des torpilles aériennes, des bombes moyennes et une quantité incalculable de petites bombes au magnésium de 860 grammes. Une bonne trentaine d'avions de chasse -des Heinkel 51- mitraillèrent ensuite les habitants chassés des abris et de leurs maisons par le feu. Il n'a pu être établi avec certitude si des appareils italiens participèrent à "ce crime d'une lâcheté sans exemple"(p.297)⁸¹.

A la prison Larrinaga de Bilbao, Corman aura l'occasion de partager une journée de la vie des détenus politiques, dont "les crimes sont d'ordre militaire: espionnage ou agression armée contre le pouvoir légal"(p.306), et de converser "avec tous, librement, sans témoins"(p.306). L'impression qu'il retirera de cette visite sera positive tant en ce qui concerne le fonctionnement de la justice républicaine que les conditions d'existence des prisonniers. Dès son arrivée à la prison, le journaliste est abordé par cinq prêtres en civil qui lui disent ignorer les motifs de leur incarcération; après avoir rappelé brièvement la position de l'Eglise basque envers le soulèvement fasciste et ses conséquences tragiques:

L'Eglise, en pays basque, après une journée de réflexion, s'est prononcée pour la défense du pouvoir légal. Beaucoup de Biscayens, catholiques fervents, ont déjà payé de leur vie l'attitude loyale du clergé, et la liste des ecclésiastiques basques fusillés par les autorités rebelles ne donne pas moins de trente-sept noms.

⁸¹ Selon H. Thomas (op. cit., pp.479-483), le 26 avril 1937, les rues de Guernica -objectif militaire car la ville était un noeud de communications proche des lignes- regorgeaient de réfugiés et de soldats battant en retraite. Au total, quarante-trois appareils allemands prirent part à la mission. Le centre de la cité fut complètement détruit et brûlé; cependant, le parlement basque et le fameux chêne, situés loin du centre, ainsi que l'usine d'armes, à l'extérieur de la ville, ne furent pas touchés. Le bilan fut lourd, de l'ordre d'un millier de morts, sans compter les nombreux blessés et mutilés. Il se peut que des avions italiens aient participé aux dernières phases du bombardement.

Pour qu'un prêtre, en Euzkadi, prenne le parti des généraux parjures, il faut qu'il ait des raisons bien particulières. Nulle part la foi n'est respectée davantage. Aucun pays n'est dirigé par des hommes plus sincèrement catholiques (pp.307-308),

Corman avoue avoir ressenti face à ces prêtres -les seuls que l'on ait jugé prudent d'arrêter- "une impression pénible à la pensée qu'on ait pu confier la direction d'âmes à des êtres qui, dès le début de notre entretien, se montrent aussi rusés, aussi obséquieux"(p.308). Le plus jeune lui confessa par la suite être condamné à trente ans de prison pour avoir écrit à son frère, combattant du côté rebelle, sans toutefois préciser que sa lettre, interceptée, contenait des renseignements militaires!

Corman y rencontrera également un jeune détenu helvétique de dix-huit ans, arrêté le 5 octobre sur le front d'Alava en même temps qu'une dizaine de phalangistes. Étudiant à Paris, il fut invité par des amis d'Action Française à rejoindre l'armée de Franco.

Il semble avoir beaucoup appris en prison. Il dit avoir compris surtout combien le duple la propagande mensongère de ceux qui, à l'étranger, soutiennent la mauvaise cause des factieux espagnols. Les détenus cherchent généralement à plaire à qui les interroge, mais le jeune Suisse a des accents de véritable sincérité (pp.309-310).

Mais la raison principale de cette visite à la "carcel" de Bilbao, Corman le confie, c'est son désir irrésistible de s'entretenir avec les officiers aviateurs allemands arrêtés un mois plus tôt -le 5 avril- sur le front d'Ochandiano alors qu'ils se rendaient à Durango pour y évaluer les effets du bombardement effectué le 31 mars par des avions allemands et italiens⁸². Vœu exaucé puisque le journaliste belge pourra interviewer, seul à seul, le capitaine Walter Kienzle qui, comme ses compatriotes, est mis au secret dans une cellule individuelle. Début février, le sous-lieutenant Kienzle démissionna de l'aviation allemande où il commandait l'escadrille de chasse Heinkel 51 n°J 88 afin de rejoindre l'armée de Franco. Dès son arrivée en Espagne à bord de l'*Ilma* qui, parti du port de Kiel à destination de Cadix, "transportait des canons, des mitrailleuses, des munitions, des automobiles, et les avions de votre escadrille", lui précise Corman (p.316), il fut nommé capitaine et chef d'escadrille.

⁸² Pour H. R. Southworth (op. cit., p.26), c'est le 15 avril 1937 que quatre membres de la force aérienne allemande combattant en Espagne furent capturés près d'Ochandiano alors qu'ils étaient en mission de reconnaissance sur le front. Deux de ces hommes, Walther Kienzle (24 ans) et Gottfried Schulze-Blanck (22 ans), furent jugés et condamnés pour rébellion et homicide par un tribunal militaire de Bilbao, le 20 mai.

Au cours de l'entretien, gardant constamment à l'esprit les sept chasseurs qui les mitraillèrent, ses collègues et lui, à Arbacegui-Guerricaiz, la destruction simultanée de Guernica et les "soixante bombardements massifs [réalisés] depuis trois semaines"(p.314), Corman interrogera avec fermeté cet homme complice de "crimes abominables"(p.313) mais assez hardi pour les nier. A celui qui confond "une trahison de généraux avec une guerre internationale"(p.315), fait mine d'ignorer l'anéantissement de Durango et objecte que son appareil de chasse ne portait pas de bombes, Corman, guère disposé à être pris pour dupe, répliquera énergiquement:

Ce bombardement sensationnel, détruisant une ville presque entièrement en quelques minutes, vous ne pouviez pas l'ignorer. Vous, comme aviateur, moins que tout autre. Vos réponses renforcent ma conviction que vous y avez participé. [...] Si je suis bien informé -et je le suis!- le Heinkel 51 porte six bombes de 10 kilos et une certaine quantité de bombes d'aviation dites "à main". Pendant et après le bombardement, des appareils du modèle de celui que vous conduisez ont mitraillé la population. Ils ont même poursuivi jusque dans le cimetière, les soeurs de la charité qui s'enfuyaient de leur couvent détruit, où quatorze d'entre elles trouvèrent la mort. On a pensé ici que vous cherchiez à venger M. Hitler des difficultés qu'il rencontre sur le plan religieux (pp.318-319).

Après avoir décrit la façon dont ses compagnons et lui-même furent arrêtés du côté d'Ochandiano, l'aviateur allemand, venu en Espagne "pour combattre le communisme!"(p.320), confessera qu'il s'attendait à être fusillé mais que "tout le monde, ici, est très différent de ce qu'on nous avait dit"(p.320).

Quatre heures d'intense interrogatoire semblent avoir enfin humanisé cet automate qui, poussé dans ses derniers retranchements et préoccupé par sa défense, oublie de jouer son personnage d'officier allemand. Ses traits indiquant bien plus "un homme épris d'idéal qu'un militaire qui exécute n'importe quel ordre"(p. 322), il s'exclame soudain que lui aussi cherche à "en sortir", que le malheur pour eux, Allemands, c'est d'avoir perdu la guerre, que, méprisés et calomniés à l'étranger, ils ne disposent que d'un seul moyen pour se racheter: devenir forts! Tout autre peuple blessé dans ses oeuvres vives n'adopterait-il pas une attitude identique? A l'écoute de Corman lui relatant les scènes d'horreur auxquelles il a assisté en personne à Guernica, Durango, Abadiano, Lequeitio,... l'Allemand, qui affirme tout en ignorer, secoue d'abord la tête, incrédule. Les détails qui s'accumulent ne lui permettent pas de récuser davantage la réalité. Et lorsqu'il se mettra à pleurer, le journaliste belge aura "l'impression d'avoir réussi un miracle"(p.324).

Cinq mois que je suis témoin de la guerre civile!... J'ai vu beaucoup de dévouement, beaucoup de bravoure, beaucoup d'actes commandés par la peur, et quelques autres par la lâcheté. Des deux côtés. En Catalogne, en Aragon, en Castille et en Biscaye (p.298).

Pour illustrer ce témoignage, Corman évoque cet "Octavo U.G.T." qui, avoue-t-il, exerce sur lui une attraction étrange:

Comme le "San Andrés" des nationaux basques, comme les 23^e et 25^e asturiens. Comme tous les hommes qui préfèrent mourir plutôt que de vivre sous un régime de mensonge et de crime. Aucune armée moderne, disciplinée, équipée jusqu'aux "boutons de guêtre", ne dégage cette impression de force invincible et tranquille. Cette puissance est faite d'idéal, et de la confiance mutuelle qui unit responsables et miliciens (p.300).

Ce qui frappe surtout, en pays basque, c'est l'optimisme avec lequel les combattants envisagent l'avenir. A aucun moment, même le plus critique, alors que le haut commandement se montrait soucieux, je n'ai perçu le moindre signe de découragement dans les lignes. Ceci explique pourquoi, malgré la supériorité énorme et la tactique terroriste de l'ennemi, jamais il n'y eut de panique, et pourquoi les menaces les plus terribles, même suivies de démonstrations destructives dans le genre de celle de Guernica, restèrent sans effet (p.302).

C'est dans les tranchées situées face à Rigoitia (sic) que Corman effectuera sa dernière mission comme correspondant de guerre. Parmi les miliciens du 23^e bataillon asturien arrivés cinq jours plus tôt au secours de la capitale basque, il retrouve plusieurs amis, dont Aurelio Suarez rencontré à Mieres le 19 octobre 1934, le dernier jour de la révolte des mineurs, juste avant l'occupation de la ville par les légionnaires de López Ochoa:

Le lieutenant Suarez est de ces hommes qui s'imposent tout naturellement aux autres comme chefs. Beaucoup en lui rappelle Durruti. Mais ses yeux sont plus doux et rêvent davantage. Tout chez Aurelio, comme chez Durruti, reflète le dévouement total aux hommes qu'il commande (p.326).

L'après-midi, il surprendra son ami agenouillé auprès du tertre qui couvre le corps d'un camarade tombé le matin même; au moyen de cailloux, le mineur y dessine la faucille et le marteau... Incapable de supporter davantage d'horreurs et de tristesse, Corman s'éloigne sur la route de Morga; il aimerait partir sans qu'Aurelio le voie: "Je crains de ne plus pouvoir affronter son regard..." ; mais celui-ci, se dressant tout à coup, lui lance: "Au revoir! Salue tous les camarades de France, de notre part..."(p.338). Comprenant "tout ce que cette voix chaude et généreuse ne dit pas"(p.338), le journaliste ne peut lui répondre que par un

geste. A cette fin à la fois poignante et accusatrice, Corman ajoute une touche dramatique: "Et le massacre continue..."(p.339).

Début 1939, en collaboration avec le S.R.I., Mathieu Corman s'occupe, durant plusieurs mois et jusqu'à sa dissolution, d'un home d'enfants espagnols situé à Ostende⁸³. Lorsqu'éclate la Deuxième Guerre, il prend un contact plus étroit avec le Parti et, par mesure de précaution, se fixe, dès mai -40, à Bruxelles où il entreprend le commerce en gros de la librairie française. En 1941, il entre dans le groupement des Partisans; comme résistant, il effectuera quatre voyages clandestins en Allemagne et sera activement recherché par les nazis. Ses biens seront mis sous scellés. Le 20 octobre 1941, en accord avec le Parti, il part en Angleterre pour y suivre des cours de sabotage scientifique et y organiser des envois d'armes, d'explosifs et d'argent aux Partisans. La ligne de passage par l'Espagne venant d'être coupée, il reste bloqué dans le midi de la France jusqu'à la fin mars 1942. Le 5 avril, arrêté en Espagne avec le docteur Marteaux, il est retenu pendant six mois à la prison cellulaire de Figueras et pendant trois mois et demi au camp de Miranda. Fin janvier 1943, en compagnie du docteur, il arrive à Londres.

Sa mission acceptée, il est commissionné dans l'armée anglaise sous le nom de Robert Craven, avec le grade de sous-lieutenant. Sous cette identité, il suit les cours et les épreuves de parachutiste-guerilla jusqu'en octobre 1943, mais, malgré ses excellents résultats, la Sûreté militaire belge lui signale que les autorités (belges!) s'opposent à son retour au pays; ses protestations et ses lettres personnelles, les démarches entreprises par les autorités anglaises et les interventions que lui promet le docteur Marteaux en vue de faire lever cette opposition resteront sans effet. Pendant toute la guerre, les propositions faites aux autorités belges de Londres à son propos seront toutes traitées de la même manière. Il ne rentrera en Belgique que le 7 novembre 1944.

En 1963, Corman publie *Ami, entends-tu?*⁸⁴, une "chronique" sur la défaite de -40; la suite annoncée à la fin du volume, *Le vol noir des corbeaux*, ne paraîtra jamais.

⁸³ Autobiographie, p.2.

⁸⁴ Mathieu Corman, *Ami, entends-tu?*, Bruxelles, Ed. Tribord, s.d. (1963, sous le pseudonyme de Nicolas Cravenne), 2e édition: 1970. Les citations qui suivent sont extraites de la deuxième édition.

Dans ce roman truffé de traits autobiographiques, l'auteur émet de très virulentes critiques envers les autorités politiques et militaires, françaises et belges; à plusieurs reprises, il évoque sans aucune modestie son passé d'ancien d'Espagne, expérience marquante entre toutes, et dénonce le traitement que les responsables du royaume réservèrent à ceux qui, les premiers, eurent le cran de faire obstacle au fascisme.

Ami, entends-tu?

Prisonnier dès le 10 mai 1940, le caporal Aurélien Dufour, journaliste et écrivain dans le civil, décide de s'évader, entraînant dans son projet Piet Van Loo, un compagnon de captivité. Lors de leur escapade, ces deux personnages à première vue inconciliables apprendront à s'apprécier et à se compléter.

Le premier réveil en liberté bouleversera Aurélien: par l'un des trous d'aération du fenil où les fuyards ont logé, il aperçoit une adolescente de quinze ans, le buste nu, peignant sa longue chevelure; aucune femme n'ensorcellera jamais son âme et son corps comme cette Louise Fayet.

A Heusy, le hasard réunit Aurélien et André Bassette, un communiste rencontré à Albacète, au centre de triage des Brigades internationales, et qui, dès son retour en Belgique, eut des ennuis avec la justice pour une question d'obligations militaires négligées; après un rabiot au camp d'Elsenborn, il ne put réintégrer son poste d'instituteur pour avoir écrit, d'Espagne, pendant les vacances de 1936, une lettre jugée injurieuse en réponse à une injonction de son directeur de reprendre les cours à la rentrée.

A Aurélien et Piet pressés de remonter sur Bruxelles, ce qui les oblige à franchir les positions ennemies -"Traverser les lignes n'est pas sorcier. Cela m'est arrivé en Espagne par connerie"(p.30)-, André conseille d'attendre plutôt l'arrivée des Français; la suggestion est aussitôt rejetée par le reporter:

Je ne crois pas trop aux Français et ne tiens pas à me faire repérer ici comme ancien d'Espagne. Et encore moins à moisir dans un camp que les Fritz auront soin de placer là où atterriront des bombes alliées. Ce petit jeu se pratiquait déjà en Espagne (p.31).

De Bruxelles envahie par les réfugiés, les deux amis se rendent à Ostende, violemment bombardée juste après leur arrivée; dans un grenier, Aurélien trouve un cylindre d'aluminium identique à celui ramassé à

Guernica -ce terrible 26 avril 1937, jour où les "Défenseurs de la Civilisation Occidentale" ont fait leur première expérience de la guerre totale sur une ville sans défense (p.60).

La pagaille est totale dans toute la région; profitant de la désertion des autorités -administration, policiers et pompiers ont pris une douzaine de jours d'avance sur l'arrivée des envahisseurs et abandonné les habitants à leur triste sort-, les pillards ont fait leur apparition; parmi eux, Dufour reconnaît "un représentant de notre bourgeoisie nationale, cuvée 1940..."(p.64), un officier belge, avocat à Charleroi en temps de paix!

A la gendarmerie où ils se rendent dans l'espoir d'obtenir des nouvelles de leur unité, les deux évadés doivent supporter les questions stupides du brigadier de service. Décidément, "c'est une dominante belge que de soupçonner ceux qui manifestent spontanément une bonne intention"(p.70), en conclut Dufour. Dans une librairie du centre dont le propriétaire est lui aussi un ancien d'Espagne, côté anarchiste, Aurélien et Piet sont témoins d'une violente discussion entre le commerçant, qui propose que la peine capitale soit appliquée aux officiers belges et français qui ont lâchement déserté, et un quinquagénaire -général en civil alors que le pays est en guerre!- apparemment inquiet du moral des troupes au cas où les officiers seraient fusillés et accusant son interlocuteur de tenir des propos anarchistes.

Le lendemain, réunis chez le libraire, une quinzaine de Belges, qui, tous, ont répondu à l'appel de mobilisation et attendent que l'armée s'occupe d'eux, apprennent avec stupeur la capitulation de Léopold III; les avis hostiles à cette démission fusent, surtout de la part d'un Aurélien exaspéré:

Le Roi joue les Allemands gagnants. Il n'en a pas le droit. [...]. La reddition d'aujourd'hui sera jugée sévèrement par l'Histoire! Une fois de plus, nous avons fait le jeu d'Hitler. [...]. Dès ce surprenant accident de Marche-les-Dames! Toute notre politique a été renversée alors. Et nous avons été les premiers à nous déclarer neutres vis-à-vis de la politique agressive des Nazis. Aujourd'hui, Hitler doit être content de Popol. En plus de l'effet démoralisant sur nos Alliés, il y a les cent mille Belges mobilisés réfugiés en France... (pp.77-78).

Roi du trafic et écumeur des champs de bataille, Piet a amassé une jolie petite fortune. A Paris où il se rend pour la énième fois dans un camion dérobé à l'ennemi, il fait la connaissance de Yolande, une Franco-Espagnole, maîtresse de Gaston Lecouvreux, un député français qui, avant l'arrivée des Allemands, s'est enfui en Espagne; milicienne dans une agrupación de la F.A.I. au début de la

guerre civile, elle a préféré ne pas l'accompagner, et pour cause! A son nouveau compagnon, elle raconte un chagrin d'amour:

J'étais tellement jolie que les compagnéros avaient peur de me déplaire, peur de me désirer. Alors, j'attendais le mâle idéal. Je l'avais trouvé, mais il n'en savait rien. Un jour, devant le cimetière de Loporzano, il s'est dressé de toute sa longueur dans la tranchée de quatre-vingts centimètres creusée dans le roc, à cent mètres des gendarmes de Franco. En ma présence, un copain, pour rigoler, l'avait traité de "cabrón". Lorsque nous l'avons retiré du parapet, son corps était percé de onze balles. Voilà comment finit mon premier amour. Lui aussi avait de grandes mains... Il s'appelait Carlos. C'était un pêcheur d'Ibiza (p.101).

Le 15 septembre, à Bruxelles, première manifestation culturelle depuis l'exode, le cocktail d'ouverture de la librairie Bassette rassemble de nombreux intellectuels, professeurs, médecins, avocats et journalistes. Morriens, directeur de la librairie de l'Obla (Office belge de littérature antifasciste), cherche à y élargir les contacts avec les autres libraires et à se lancer dans l'édition afin de contrecarrer l'interdiction qui sera prochainement décrétée par l'occupant. Soucieux d'investir l'argent mal acquis, Piet promet de financer deux ouvrages; Aurélien, qui a derrière lui un brillant passé de grand reporter, se propose de collaborer comme correcteur.

Dans son journal personnel, Louise écrit:

Grâce au fait que la frontière passe par nos prairies et (surtout) à l'aide de François [beau-frère de Louise], monsieur Dufour a pu faire une randonnée clandestine en Allemagne. Pour quel reportage? Il ne manque pas de culot, ce "lascar" [...]. Du culot, il en a à revendre si l'on en juge d'après ses reportages [...]. Il n'a cependant pas pu inventer tout cela! Et en Espagne, pas plus qu'en Ethiopie, ce n'était pas fête joyeuse et fandangos tous les jours. Surtout pas sur le front des Asturies où il se trouvait pour ce quotidien communiste de Paris et finalement seul correspondant à encore tenir le coup. Valia m'a fait lire ses derniers articles de là-bas. Elle m'a montré l'annonce de sa mort publiée par erreur dans "Ce soir". Et aussi le compte rendu d'Ernest Hemingway qui l'a vu à Teruel participer aux combats en première ligne... (pp.179-181)⁸⁵.

Depuis la capitulation belge, poussé par un besoin irrésistible d'observer le comportement des Allemands en guerre, Aurélien se rend pour la quatrième fois en Allemagne. Officiellement employé chez Bassette, il a obtenu des autorités ennemies, parfaitement au courant de son idéologie communiste même s'il n'est

⁸⁵ "Impressionné par les méthodes de travail du "journaliste" belge, Ernest Hemingway, qui représente une chaîne de 65 périodiques américains, déclarera à un confrère français venu l'interviewer: "Ah! vous êtes de "Ce soir"? Vous avez à Teruel un fameux correspondant. Savez-vous que Mathieu corman est le premier journaliste qui ait pénétré dans Teruel? Comme courage, on ne fait pas mieux que votre envoyé spécial!" ("Ce Soir" daté du 30 décembre 1937)" (cité sur la couverture de: Mathieu Corman, *Le rendez-vous de Koursk*).

pas du Parti, un laissez-passer l'autorisant à se rendre à Berlin, Leipzig et Stuttgart pour affaires. Avant son départ, Valia, la femme du libraire, déroutée par l'ingénuité d'Aurélien qui croit naïvement convaincre les occupants de sa "neutralité" et du caractère professionnel de cette tournée, le met en garde: si les Allemands t'ont concédé ce permis, c'est qu'ils te soupçonnent d'avoir chez eux des contacts intéressants:

Pour eux, tu n'es pas seulement dangereux comme communiste, mais tu es en plus le parfait espion! Tes séjours louches en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Afrique.

Tout le monde sait que le journalisme sert de couverture à l'espionnage. [...]. Monsieur n'avait pas plus vite détaillé d'Espagne pour mettre ses fesses à l'abri des "flechas negras" qu'il filait en Ethiopie. Le Nil bleu.... Tu parles! (p.198).

Durant ce voyage à travers le III^e Reich, Aurélien ne rencontre que des Allemands sûrs d'eux-mêmes, de leurs dirigeants et de la victoire. L'entretien que lui accorde, à Leipzig, Herr Finkel du Scherrenverlag pour qui le national-socialisme n'est qu'une espèce de communisme plus approprié au tempérament pratique allemand, est, à peu de choses près, une répétition des propos échangés quelques jours auparavant au Deutscher Verlag avec Herr Doktor Jungmann, le dirigeant de la principale maison d'édition allemande. Au premier, Aurélien objectera que si le Führer a trouvé tant de complaisances sur son chemin, c'est assurément que la doctrine nazie est ce qu'il y a de plus opposé au communisme; au second auquel il concède que l'Allemagne, de par sa situation géographique, serait la plus qualifiée pour dominer la politique européenne, il annonce que la substitution de la fraternité par le clinquant et l'absence de chaleur humaine qui la caractérise la feront échouer dans son entreprise impérialiste.

Après avoir semé ses poursuivants en sautant du Leipzig-Nuremberg, Aurélien part à la recherche d'un cousin Fayet, prisonnier et employé dans une ferme; s'il désire le ramener au pays, c'est à la fois pour impressionner Louise et pour "se prouver qu'il "en avait", comme on disait en Espagne"(p.231). Peine perdue car le captif refusera de le suivre.

Le comportement suspect et les questions d'un représentant qu'elle sait travailler pour la rue Traversière lui ayant mis la puce à l'oreille, Valia Bassette s'inquiète, persuadée que les Feldgendarmes appréhenderont Aurélien dès qu'ils le pourront. Le 6 juin 1941, dans sa librairie de la rue Duquesnoy, Morriens est arrêté par deux hommes auxquels il réussira à fausser compagnie; le lendemain,

son commerce est mis sous scellés au grand désappointement de Piet, furieux que les cinquante mille francs investis passent ainsi aux mains de l'occupant.

II. CASSANDRE⁸⁶ (1934-1944).

"Hebdomadaire belge de la vie politique, littéraire et artiste" lancé en décembre 1934 par le journaliste et critique d'art Paul Colin, *Cassandra* entend revaloriser l'art et les lettres belges aux yeux d'une bourgeoisie jugée par trop francophile. L'équipe de rédaction, dominée par les journalistes de la très conservatrice *Nation Belge*⁸⁷, se veut toutefois pluraliste.

Dès 1936, le *Cassandra* culturel fait place à un *Cassandra* plus politique, nettement réactionnaire, voire extrémiste; hostile aux gouvernements d'Union Nationale qu'il juge inféodés à l'idéologie socialiste, le journal préconise une "Union des Droites" qui rassemblerait, autour de la droite traditionnelle, les "meilleurs éléments" du rexisme, du nationalisme flamand et du parti libéral en vue de saborder et de remplacer le "super-parti zeelandiste" ressenti comme une émanation du Front populaire. Durant la campagne pour l'élection partielle du 11 avril 1937, la lettre de démission collective signée par Roger Avermaete, Eric de Haulleville, Pierre H. Loermont, Charles Bernard, Constant Burniaux, Herman Closson, Paul Fierens, René Golstein, Charles Plisnier et Henri Soumagne, et publiée dans *L'Indépendance Belge* du 1^{er} avril 1937, ne fait qu'entériner une séparation de fait.

Jean-François Füeg note que, malgré le fossé idéologique qui existait entre *Cassandra* et *Le Rouge et le Noir*, les deux hebdomadaires eurent de nombreux collaborateurs en commun -cette double appartenance étant surtout le fait des journalistes chargés de la critique littéraire- et un même secrétaire de rédaction en la personne de Gaston Derijcke qui, allergique à la politique, rejoignit l'équipe de *Cassandra* fin 1937 pour s'y occuper principalement de littérature⁸⁸.

⁸⁶ Consulter Pascal Martin, "D'une croisade l'autre ou la paix à tout prix. Analyse du regard porté par le journal *Cassandra* sur les événements d'Espagne", *Revue belge d'histoire contemporaine*, XIX, 1988, 3-4, pp.395-413.

⁸⁷ Son directeur Paul Neuray publiera, en 1938, *Croisade pour l'Occident* aux éditions de l'"Information espagnole" du vicomte Charles Terlinden. Dans la préface de sa brochure, qu'il dédie "au général Franco et à tous les héros espagnols", le journaliste, qui a passé le mois de mai 1938 en Espagne nationaliste, réunit, "avec joie" et à la demande "des Espanols et des amis belges de l'Espagne Nationale", les quelques articles qu'il publia dans *La Nation Belge*: "Puisse cette très modeste contribution à l'oeuvre magnifique de l'Espagne Nationale avoir quelque utilité!".

⁸⁸ "Gaston Derijcke est un personnage quelque peu atypique au sein de l'équipe du *Rouge et Noir*. Responsable artistique du Studio Aremberg, le premier cinéma d'art et d'essai de la capitale (ouvert le 21 janvier 1936), il se chargeait de la rubrique cinéma du journal. Cynique, désabusé et sans

Toutefois, rares sont ceux qui, exceptions faites de Hubermont et de Derijcke, écrivirent simultanément dans les deux journaux. Si une partie des journalistes réguliers du *Rouge et le Noir* des premières années travailla par la suite pour *Cassandra*, il est impossible d'affirmer que ce fût pour des motifs idéologiques si l'on considère la présence d'hommes de gauche comme Plisnier ou Hubermont, de libéraux comme Soumagne ou encore d'indifférents comme Dasnoy⁸⁹.

Jusqu'en 1940, *Cassandra* se consacrera surtout à la politique nationale et à l'information culturelle et artistique, la politique extérieure n'y étant abordée que dans la mesure où elle influait directement sur les affaires du royaume.

Et pourtant, le journal n'attendit pas juillet 1936 pour se pencher sur l'Espagne. Dès la victoire électorale du Frente popular, *Cassandra* dénonce la mainmise des "rouges" sur la politique espagnole. Le climat d'instabilité qui secoue la Péninsule lui permet de redoubler ses attaques contre le "péril rouge" et la Russie "stalinisée"; les revendications des gauches espagnoles sont taxées de "bolchevisme" et les chances de survie de la République sérieusement mises en doute; le "communisme soviétisé" est présenté comme le seul danger réel pour la paix en Occident. Cette phobie du "rouge" ne donne toutefois pas lieu aux débordements "mystiques" qui inondent à l'époque *Le Pays Réel* de Degrelle ou *La Revue catholique des idées et des faits* de l'abbé van den Hout.

En affirmant que seule une action de force pouvait mettre un terme au désordre et à l'anarchie qui régnaient en Espagne à tous les niveaux, *Cassandra* légitime aussitôt le soulèvement franquiste. Mais ce soutien à Franco, en dépit de sympathies politiques évidentes, est loin d'être inconditionnel; il est davantage un appui à la "politique du moindre mal"; car, quoique préférable à une victoire républicaine, un triomphe des généraux rebelles n'en constitue pas moins un sujet d'inquiétude: seul pays d'Europe dont les dirigeants semblent froidement résolus à déclencher un conflit, la Russie ne tirera-t-elle pas argument d'une défaite du Frente popular pour allumer la mèche? Quelle qu'en soit l'issue, cette

doute profondément pessimiste, il déclarait fièrement ne croire à rien. Son refus total de s'intéresser à la politique le conduisit à être en même temps secrétaire de rédaction du *Rouge et Noir* et du journal d'extrême droite *Cassandra*. Durant la guerre, il collabora avec l'occupant, affirmant que les hostilités ne le concernaient pas, qu'il avait la même aversion pour les anciens et nouveaux maîtres du pays; il justifia notamment ses actes par son pacifisme. Ce qui ne l'empêcha pas de consacrer, dans un ouvrage paru sous l'Occupation, un chapitre au "rôle néfaste des juifs dans le cinéma mondial" et de collaborer à un grand nombre de publications d'Ordre nouveau voire même national-socialistes. Condamné à mort après guerre, il gagna la France où il fit une brillante carrière littéraire sous le pseudonyme de Claude Eisen" (J.-F. Füg, op. cit., p.178, n.394).

⁸⁹ J.-F. Füg, *ibid.*, pp.133-134.

guerre où s'affrontent deux blocs animés par des mystiques aussi dangereuses l'une que l'autre, est perçu comme un nouveau défi pour la paix européenne.

Dans un article du 5 septembre 1936, Paul Colin, dont la fidélité à un certain internationalisme pacifiste permet de comprendre les prises de position adoptées par son hebdomadaire en matière internationale, écrit que "la Belgique n'a aucune raison de prendre parti dans cette querelle et de se ranger dans l'un ou l'autre camp"⁹⁰. Rappelant son aversion tant pour Hitler que pour Blum, le journaliste -athée- refuse de participer à une quelconque croisade. Selon Pascal Martin, Colin répugnera toujours à l'idée de "se faire le chantre d'une cause aux relents mystiques, fût-elle celle du christianisme salvateur face au bolchevisme barbare" et optera franchement pour une non-intervention⁹¹.

Malgré cette tiédeur, *Cassandre* ouvrira ses colonnes à quelques-uns des écrivains belges désireux de manifester leurs sympathies pro-franquistes: François Maret, Charles d'Ydewalle, Raoul Mésot et Gaston Fontaine.

1. FRANÇOIS MARET (1893-1983).

Frans Van Ermengem, alias François Maret -frère cadet de Frédéric plus connu sous le pseudonyme de Franz Hellens-, entretint toute sa vie durant des relations très étroites avec l'Espagne. Dans une lettre⁹² datée du 25 avril 1983 et envoyée de Gijón, où il vient de s'installer, à l'ambassadeur de Belgique, Maret rappelle certains de ces liens: il se flatte notamment d'avoir reconnu, avant tout le monde, les mérites exceptionnels de José Ortega y Gasset et d'être devenu "l'un de ses disciples". Sa biographie et sa bibliographie⁹³ reflètent cet attachement et cet intérêt profonds pour la culture espagnole.

Durant la guerre civile, Maret fut, des écrivains belges, celui qui défendit avec le plus de vigueur et d'enthousiasme la cause franquiste; il mit au service de l'Espagne nationaliste ses "dons" de romancier et de journaliste.

⁹⁰ Cité par Pascal Martin, op. cit., p.411.

⁹¹ Pascal Martin, ibid., p.403.

⁹² Nous remercions Madame Gisèle De Ro, attachée culturelle à l'ambassade de Belgique à Madrid, de nous en avoir communiqué une copie.

⁹³ *Les Feux de Paille. XV poèmes d'avant-guerre ornés de dessins originaux par Ermengem* (1937) furent composés, pour la plupart, avant 1914; le dernier, intitulé "Dans les jardins de l'Alcazar", fut rédigé à Séville le 3 mars 1921. En 1943, paraissent *Bailes et Coplas. Poème en prose illustré par Ermengem*. "Membre fondateur" de la "Sociedad Cervantina", F. Maret publie aussi *Les Cendres de Don Quichotte* (1944), cinq nouvelles écrites à la suite de rencontres en Espagne, ainsi qu'un essai littéraire intitulé *Exégèse de Don Quichotte* (1950). Il traduira également plusieurs oeuvres de Tirso de Molina et de Cervantès et, pour quelques-unes de ses pièces de théâtre, il choisira l'Espagne pour cadre de l'action.

1. Le romancier.

Présenté en feuilletons du 14 mai au 13 août 1938 dans *Cassandra*, *La Capitana*, "roman inédit de François Maret", relate quelques-uns des multiples soubresauts qui ébranlèrent l'Espagne, et plus spécialement la ville de Saint-Sébastien et ses environs, du 4 août 1929 au 10 août 1936. La figure centrale, ou tout au moins le fil conducteur, de cette histoire tragique et exemplaire, de ce roman à thèse et de propagande, est Amparo Carcedo, une petite "soubrette" bien éduquée -sa mère fut servante pendant vingt ans chez les Medinaceli!-, placée depuis huit ans dans une honorable famille bourgeoise de la métropole basque. Ses bons maîtres, don Pedro Zabalguegui et doña Juana, ont deux filles: Milagros et Pilar.

Comme l'indique clairement son titre -"Le feu couve"-, la première partie du récit constitue la genèse de "la flambée" postérieure.

Pour don Pedro, la réaction foudroyante et indignée du vieux menuisier, lorsque doña Juana lui annonce que sa fille Amparo est enceinte, n'est qu'une manifestation réconfortante du "vieil honneur espagnol" chez un homme qui "garde le sens des valeurs". La mentalité traditionaliste de l'ancien procureur se manifeste de nouveau lors de la visite de "vieux amis" en villégiature à Saint-Sébastien: sir George Landsley et sa mère. Pour les deux hommes, la chute de Primo de Rivera est imminente, mais les symptômes sur lesquels ils basent leur diagnostic commun diffèrent sensiblement: pour le diplomate britannique en poste à Madrid, c'est à cause de sa politique internationale incohérente que cette "dictature sans direction" tombera, car la "vieille dame" ne peut admettre que la flotte italienne croise dans les eaux de Majorque, une zone traditionnellement d'influence anglaise et, ajoute-t-il, ceux qui prêtent la main aux gouvernements forts sont condamnés à disparaître; pour don Pedro, c'est "parce qu'il manque de poigne" que ce gouvernement succombera:

L'Espagne, patrie du libertinage, dans le sens d'abus de la liberté, d'anarchie, que nous donnons à ce mot, a toujours ignoré la liberté. Terre rêvée pour une dictature. Mais celle-ci est trop molle, trop paternelle. [...]. On n'ose pas toucher à la cause du mal. Les intellectuels...

Le coupable de l'"état" d'Amparo, rapidement identifié, n'est autre que Fernando Solarco, comte de Tormayor, rejeton de cette noblesse en ruine, jeune homme blasé et débauché, haïssant l'humanité entière, responsable, à ses yeux,

de sa déchéance. Sur les conseils de sa mère, hautaine et orgueilleuse, inquiète du scandale public qui pourrait les "salir", le don Juan s'enfuit à l'étranger.

Un an plus tard, Amparo, dont l'enfant n'a pas survécu, traîne sa vie monotone; la gêne éprouvée devant les Zabalgategui, "les témoins de sa faute", s'est progressivement transformée en une sourde rancœur chez celle qui ne peut oublier les douces paroles de son lâche amant, si différentes des rengaines de Jesús, un jeune homme d'origine humble en instance de devenir le régisseur de son bienfaiteur, le marquis de Sedanes, et qui tente de lui faire partager les aspirations des séparatistes basques; outre qu'elle n'attend aucun bénéfice personnel d'une quelconque indépendance et malgré qu'elle soit sensible à la gloire du Pays basque,

elle avait trop de finesse pour ne pas sentir que cette gloire n'était rien à côté de celle de l'Espagne ni sans cette dernière.

Les revendications et les prétentions des séparatistes, F. Muret se plaît à les ridiculiser principalement à travers leur figure de proue, don Policarpo Landábal: conscient que ses barbarismes l'empêcheront d'accéder jamais, en pays de langue castillane, aux rangs auxquels ses mérites intrinsèques lui donnent, pense-t-il, le droit de prétendre, le leader des "Jeunesses basques" n'en cultive que davantage son amour pour la langue basque, déplorant cependant qu'elle soit l'idiome des simples paysans et du menu peuple, et non pas celui de l'élite, ce qui lui aurait permis de briguer les plus hauts postes de la hiérarchie ecclésiastique.

L'étouffement de la sédition de Jaca en décembre 1930 et l'exécution des meneurs du coup, les capitaines Galán et García Hernández, remplissent de consternation ceux qui décelaient dans cette rébellion l'aboutissement possible de leur vieux rêve: l'indépendance basque. Ancien avocat entré dans les ordres et interlocuteur privilégié de Jesús, don Ramiro Sanlúcar comprend la réaction indignée de son élève; certes, "les exécutions sont toujours odieuses" mais ici, dit-il, "il ne s'agit que de favoriser l'ordre". Il refuse également de croire que les défenseurs de l'ordre sont toujours guidés par des intérêts mesquins et que les révolutionnaires, surtout les chefs, sont tous des paladins de l'idéal; aussi invite-t-il le jeune nationaliste à descendre en lui-même et à analyser en toute honnêteté les motifs égoïstes qui meuvent les plus ardents séparatistes:

N'es-tu pas convaincu qu'à cette révolution à laquelle tu aspires, à cette indépendance basque que tu voudrais instaurer, ne correspondra pas une

amélioration de ton propre sort? [...]. Don Policarpo lui-même, dont je révère les vertus et l'enthousiasme, ne crois-tu pas qu'il souhaite voir se constituer un Etat nouveau parce qu'il sait qu'il s'y développerait plus à l'aise?

L'effacement d'Alfonso XIII au printemps de 1931, une opération très "propre" par laquelle "l'Espagne donnait au monde l'exemple du sang-froid et de la dignité", plonge le pays dans une allégresse qui tourne vite à la désillusion; c'est avec un franc plaisir que le monarchiste Maret se moque de la naïveté de ces républicains surpris et déçus de constater que la Terre continue de tourner autour du Soleil et qu'il leur faut encore travailler.

La victoire de la droite aux élections législatives de la fin 1933, -dépité par la République, le peuple a réagi positivement- permet à l'autorité centrale de reprendre le dessus -"plus question de créer des républiques indépendantes, collées comme des parasites au flanc de la Castille"- mais intensifie du même coup l'activité des sociétés nationalistes. Comme le lui avait prédit don Ramiro, égaré par les projets grandioses et les promesses de Landizábal, Jesús commence lui aussi à se demander *Quo non ascendam?*

En mars 1934, une causerie radiophonique du "camarade" Solarco, un membre de la fédération communiste, sur "les Droits du Prolétariat" ébranle Amparo; persuadée qu'en prononçant ces paroles enflammées, c'est à elle que Fernando s'adressait dans un subit regain d'amour, la jeune bonne développera dorénavant des pensées de plus en plus rebelles à l'égard de ses protecteurs. Moins romanesque et pleine de bon sens, la cuisinière Tomasa traite l'orateur d'"imbécile" car "ce serait du joli, sans les maîtres: qui donc nous payerait, qui donc nous expliquerait ce que nous devons faire?". Cette conception "Ancien Régime" de la société, où l'élite naturelle aurait pour mission d'éduquer le petit peuple ignorant et de lui indiquer la bonne marche à suivre, en dit long sur les conceptions démocratiques et classificatrices de l'auteur.

La famille Carcedo illustre à merveille la crispation aiguë existant entre les "rouges" et les nationalistes. Car si Amparo est douloureusement tiraillée entre Jesús et Fernando, ses deux frères militent chacun d'un côté. Stéréotype du rouge et véritable parasite social, Vicente s'est inscrit à la cellule communiste et accuse son aîné Melchor, qui fréquente le batzoki, de ne rien comprendre aux besoins du peuple; pour lui, la proclamation de la république basque, "un tas de curés", n'arrangerait rien: il s'agit tout simplement de

foutre le feu aux églises et aux couvents après y avoir enfermé les curés et les nonnes. Ces salauds sont cause qu'on est malheureux, parce qu'ils empêchent de s'en rendre compte.

Décidément, depuis qu'il fréquente les communistes, le jeune garçon n'a guère amélioré son langage⁹⁴!

Lorsque Jesús, profondément inquiet, au même titre que les responsables nationalistes, de la fièvre rouge et destructrice qui s'empare soudain du peuple et contamine même les meilleurs éléments séparatistes, lui décrit les orgies épouvantables et les troubles machinations auxquelles Solarco et ses comparses russes se livrent sous l'oeil impavide de la Sûreté -"ils doivent avoir de fameuses protections"-, Amparo sent rejaillir "toute sa vieille honnêteté espagnole"; elle songe à l'église et à son confesseur, immuables refuges en cas de doute.

Une courte visite au bureau communiste où elle se rend à regret et durant laquelle Fernando, après avoir humé de la "neige", tente d'abuser d'elle -seule l'intervention de sa compagne russe, peu ragoûtante et devant laquelle il se met à trembler, interrompt l'assaut-, renforce ce sentiment de dégoût; Amparo y a affaire à la "camarade Borell", "une femme impérieuse, cheveux courts, lunettes d'écaïl, chemise lacoste"; sur les chaises croupissent "quelques ouvrières, de la plus basse catégorie: cheveux négligés, camisole, pieds nus dans les espadrilles" et fumant "comme des Turcs". Tout au long de son récit, Maret multiplie les anecdotes et les détails de ce genre afin de dénoncer les caprices matérialistes -de piètre goût- des responsables communistes comme leur total dédain pour le petit peuple, digne de pitié peut-être mais aussi coupable de son triste sort dans la mesure où il se laisse manipuler.

⁹⁴ Dans son étude sur *El léxico de la muerte durante la guerra civil española* (Ediciones Universidad de Salamanca, 1983), José Antonio Pérez Bowie écrit que "El léxico desempeña con frecuencia en el discurso oficial de ambos bandos un papel caracterizador ya que la atribución de un determinado vocabulario a las personas que militan en el bando opuesto contribuye crear un estereotipo de seres desalmados y crueles con el que se pretende que los destinatarios del mensaje identifiquen al adversario. En el discurso de la derecha esa función caracterizadora tiene además un segundo ámbito, ya que a la atribución al enemigo de un léxico que connota ausencia de sentimientos humanitarios, se suma la de elementos lingüísticos vulgarizadores que tienden a situarlo en un nivel social y cultural inferior"(p.73). Pérez Bowie signale à cet effet la présence de nombreuses "deformaciones lingüísticas, consistentes en incorrecciones fonéticas y sintácticas, con clara intención de rebajar socialmente al adversario en cuya boca se ponen. Este procedimiento [...] es privativo del discurso de la derecha; [...] estas deformaciones coadyuvan a la creación de un estereotipo de gran rentabilidad para la propaganda derechista: el del miliciano inculto y sanguinario que actúa movido por el resentimiento hacia las clases superiores detentadoras no sólo del poder económico sino también de la cultura y del buen gusto"(pp.94-95).

Le compte rendu des événements d'octobre 1934, imputés aux dissensions entre les partenaires de gauche, témoigne une fois encore de la nature des affinités idéologiques de l'écrivain:

Cette république modérée n'était pas ce qu'on avait rêvé: socialistes révolutionnaires, syndicalistes confédérés, communistes, anarchistes, prêts à se déchirer s'ils avaient été les maîtres, se refusaient à reconnaître leur république. Les réformes n'allaient pas assez vite; grèves, soulèvements locaux, attentats se succédaient sur un rythme accéléré, pour aboutir à la sanglante révolte des Asturies.

La presse ne parlait que de violences et de sang répandu: les mineurs, ou plutôt ceux qui tiraient les ficelles de ces pauvres fantoches, avaient imaginé une tactique nouvelle: la "guerre à la dynamite". Il n'était question que de membres arrachés et de tripes en l'air.

La nouvelle visite de courtoisie que les Landsley rendent, en août 1935, aux Zabalategui, permet à don Pedro et à sir George de poursuivre leur tour d'horizon de la scène internationale et espagnole, au romancier de préciser sa conception historique de la réalité espagnole et de distiller des arguments supplémentaires en faveur d'un règlement énergique de la situation: dans ce pays exempt pendant longtemps d'"étrangers nocifs", leur arrivée récente et massive a pris les nationaux au dépourvu et causé d'importants dégâts dans "les âmes sans défense".

La répression musclée des Asturies n'ayant guère réussi à pacifier les esprits -les gros agitateurs restent inexplicablement impunis-, le pays sombre dans le désordre le plus complet. Afin d'y remédier, le gouvernement choisira, selon le romancier, la voie la moins indiquée:

échapper à ses responsabilités en mettant devant les siennes -par des élections générales- un corps électoral énervé par la crise, affolé de misère, dont on espérait, par je ne sais quelle aberration, un sursaut de bon sens qui se fût traduit par un coup de barre à droite.

A aucun moment, E. Maret ne traite donc les causes réelles de cette "crise" et de cette "misère". Rappelons que 1935 constitua l'année la plus sombre de ce que les historiens nomment le *bienio negro*, période marquée par la politique de la CEDA de Gil Robles, et plus spécialement de son aile conservatrice.

Conformément aux théories diffusées par la droite, l'auteur signale que la campagne électorale s'ouvrit sous le signe du Front populaire,

une formation nouvelle à laquelle le camarade Solarco et ses amis du dedans et du dehors portèrent tous leurs soins. Les instructions venaient de loin, l'argent aussi.

Historiquement, on se souviendra que, constitué le 20 octobre 1935, c'est-à-dire deux mois et demi avant la dissolution de la Chambre, le Frente popular, emmené par Manuel Azaña, rassemblait les socialistes, les communistes, la gauche républicaine, l'Union républicaine de Martínez Barrio, l'*Esquerra* catalane, le parti régionaliste galicien (ORGA) ainsi que diverses formations secondaires; il bénéficiait en outre de la neutralité bienveillante des anarchistes; d'après Guy Hermet, modéré dans les termes et dans les intentions, son programme reflétait plus les préférences d'Azaña que celles de ses alliés socialistes et communistes⁹⁵.

Une vague promesse de paix religieuse et d'indépendance suffira pour convaincre ceux qui, peu de temps auparavant, prétendaient instaurer le règne intégral du Christ, de collaborer "avec les ennemis avoués de toute religion, avec ceux qui proclamaient que la religion est l'opium du peuple et faisaient de leurs plus belles cathédrales des musées de propagande antireligieuse". Crédule, la populace se laisse berner elle aussi par les promesses des "rouges" avant que quelques bourgeois "avisés" et "clairvoyants" se joignent au mouvement dans l'espoir d'en neutraliser les éléments subversifs et de canaliser ces "bonnes masses"; à leur profit, faut-il le préciser?

Le triomphe du Frente popular obtenu "dans la fièvre", Maret le qualifie de "très relatif"; en effet, commente-t-il en note -subterfuge destiné à prouver son objectivité-, "la somme exacte des suffrages donnait 4.497.000 voix au Frente popular contre 4.910.000 à ses adversaires". Cette précision qu'il fournit avec orgueil ne peut que paraître suspecte quand les historiens les plus sérieux ne proposent que des chiffres approximatifs⁹⁶; en outre, le fait de totaliser les votes de tous les "adversaires" du Front populaire indique la partialité du romancier.

⁹⁵ Guy Hermet, *La guerre d'Espagne*, Paris, Editions du Seuil, Coll. Points, Série Histoire, H.124, 1989, p.71.

⁹⁶ Dans sa *Guerre d'Espagne*, Guy Hermet signale que "le Front populaire l'emporte assez nettement sur la droite prise isolément, tandis que le centre fait un score électoral particulièrement décevant. Bien qu'incertains et controversés en raison de l'absence de décompte officiel, les résultats du vote traduisent à la fois cette victoire de la gauche et la polarisation des Espagnols entre deux masses politiques approximativement égales. Au regard des chiffres publiés dans la presse de l'époque, Hugh Thomas attribue 4 176 000 voix au Front populaire, 3 784 000 à la coalition de droite, 681 000 au regroupement centriste et 130 000 aux nationalistes basques"(ibid., p.72-73). L'historien français utilise l'édition de 1961. Dans son édition définitive de 1985, Hugh Thomas indique que "les résultats du premier tour furent connus le 20 février; pour chaque formation, au niveau national, ils étaient les suivants: 4 654 116 (34,3 %) pour le Front Populaire; 4 503 505 (33,2 %) pour le Front National; 526 615 (5,4 %) pour le Centre, dont 125 714 pour les nationalistes basques"(op. cit., p.125). Commentant le résultat de ces élections, Javier Tusell note que "si tenemos en cuenta el número de sufragios España aparecía en febrero de 1936 dividida en dos tendencias sensiblemente semejantes: el Frente Popular, de acuerdo con los mejores cálculos, habría obtenido el 34,3 por 100 del electorado, la derecha el 33,2 por 100 y el centro no unido a la derecha el 5,4 por 100" (*Siglo XX*, Historia 18, 1990, pp.399-400); d'après lui, les raisons du triomphe du Frente Popular furent principalement "el cambio en la actitud de los anarquistas y el descalabro de los radicales", et

L'action des "bourgeois de gauche" à la tête du gouvernement se révélera catastrophique; après avoir destitué l'artisan de leur victoire, le président Alcalá Zamora, ils épureront à tour de bras l'administration, la justice, l'enseignement (plutôt pas d'écoles que des écoles de nonnes!) sans épargner l'armée, la seule force encore à peu près organisée, avec la Garde civile, et susceptible de leur tenir tête. Incapable de contenter personne, le gouvernement laisse l'agitation gagner le pays: les incendies d'églises et les règlements de comptes personnels y deviennent monnaie courante.

La presse espagnole muselée, c'est par l'intermédiaire d'une lettre de lady Landsley que les Zabalategui apprennent les détails de l'ignoble assassinat de Calvo Sotelo, perpétré par les forces armées purgées, des voyous qui tiennent le gouvernement en otage. Le prétexte de la soi-disant provocation évoqué par don Ramiro -on aurait abattu leur propre chef- est immédiatement démenti par un don Pedro qui augure des lendemains atroces pour son pays.

A l'écoute de la voix chaude de Solarco qui retentit de nouveau sur les ondes et à la lecture des brochures que lui remit la camarade Borell, Amparo, complètement perturbée, laisse croître en elle la haine envers la famille qui la soigne et la protège. Sur un ton caustique et répugnant, Maret blâme le manque de reconnaissance des humbles envers les généreux bourgeois, critique la jalousie vicieuse des pauvres à l'endroit des familles plus aisées et explique à sa manière la misère du petit peuple: pauvre petite Conchita "dont le père portait tous ses sous à la taverne"!

Le soir du 18 juillet 1936, à peine la T.S.F. a-t-elle donné des nouvelles plus détaillées de la rébellion militaire et diffusé les premières mesures adoptées par les autorités civiles encourageant les instances locales à armer le prolétariat en vue de juguler le soulèvement, que déjà les premiers attroupements se forment dans les rues de Saint-Sébastien: "Il y avait des hommes avec des fusils".

Dès le lendemain, tandis que dans l'immeuble où vivent les Zabalategui, les voisins se livrent la guerre civile des ondes -séparatiste basque, républicain de gauche ou pro-rebelle, chacun écoute qui Saint-Sébastien, qui Madrid, qui Séville, pour capter les dernières informations mais aussi pour imposer aux

autres la bonne parole⁹⁷-, de gros camions, chargés de miliciens brandissant des mitrailleuses, parcourent le boulevard.

Pour le marquis de Sedanes, le premier qui sonde la gravité de la situation, le pays est condamné à l'anarchie sanglante au profit des Soviétiques à moins que les partisans de l'ordre n'exercent rapidement leur suprématie.

Afin de présenter une nouvelle fois le coup de juillet 1936 comme un acte de légitime défense d'une armée poussée dans ses derniers retranchements, Maret signale qu'à Radio Saint-Sébastien, le gouverneur général décrète la mobilisation des hommes de trente ans et moins et invite tous les travailleurs à se solidariser: des armes, précise-t-il, sont disponibles dans les différents centres du Front populaire; c'est dire que, bien avant même la rébellion militaire, celui-ci les emmagasinait. Cette thèse du complot ourdi de l'étranger, le romancier l'illustre aussi par l'histoire d'un certain Tito Bianchi: lorsque les milices furent armées le 19 juillet, personne, à Saint-Sébastien, ne s'étonna de voir ce réfugié antifasciste se placer à leur tête; que son modeste bazar servait d'écran pour camoufler des activités telles que le trafic d'armes et l'organisation de milices révolutionnaires n'était, dans la ville, qu'un secret de Polichinelle.

De plus en plus bouleversée par les "formules ronflantes" contenues dans les fameuses brochures comme par les appels de Fernando qui, au nom de l'U.H.P. (Union de Hermanos Proletarios), exhorte tous les prolétaires à s'unir pour arrêter les traîtres et annonce que la classe ouvrière, en deuil des victimes de la tyrannie fasciste, vengera ses martyrs, Amparo, à travers la cité livrée au pillage et sillonnée par des véhicules réquisitionnés et remplis d'ouvriers en armes, gagne le Centre communiste et s'y inscrit comme milicienne. Au moment de la confier à Andrés, son chef de groupe, Fernando exalte ainsi ses troupes:

Camarades! Chaque jour la lutte devient plus intense. N'hésitez pas, mettez tout à feu et à sang pour le triomphe de l'ordre révolutionnaire. Dans les circonstances

secondairement "esa condición moderada de su propaganda y de sus candidatos en este momento" (ibid., p.400).

⁹⁷ Concernant l'importance de la radio durant la guerre civile, Serge Salaün signale que "la radio desempeña un papel capital, tanto dentro de cada campo (como medio de información y propaganda) como en el enfrentamiento entre los dos campos. Las verdaderas batallas no tienen lugar en los campos de combate "sino en la prensa y en la radio". La guerra de las ondas es ya una realidad y los dos campos dedican importantes medios para la radiodifusión. En el 18 de julio, el balance es muy favorable a los republicanos que disponen de la mayoría de las emisoras de más de un kilovatio, pero los rebeldes (que sólo tienen las de Ceuta, Melilla y Sevilla) restablecen el equilibrio e incluso aventajan a los republicanos. En la zona republicana, además de las emisoras en ejercicio (Madrid, Barcelona, Valencia, San Sebastián, Bilbao...) se multiplican las emisoras locales creadas por las formaciones políticas y sindicales" (*La poesía de la guerra de España*, Madrid, Editorial Castalia, 1985, pp.112-113).

actuelles, tout scrupule serait hors de saison, tant en ce qui concerne les édifices et les soi-disant valeurs artistiques ou matérielles, qu'en ce qui touche les valeurs morales, quand le triomphe de la révolution est en jeu! S'il le faut, tuez votre père, votre mère, votre femme et vos enfants... Qu'importent les morts et les ruines si du sang versé surgit la liberté prolétarienne? Camarades, mes frères, il faut tuer et tuer encore, il faut nager dans le sang des ennemis de la révolution!

Au local des "Jeunesses basques", Jesús qui, il y a peu, plaidait encore avec ferveur pour une entente des nationalistes avec leurs alliés naturels du Front populaire, confesse maintenant ses craintes au vicaire Landizabal: lier leur sort à celui de ces voyous, de ces crapules, de ces "Sans-Dieu", ne serait-ce pas se soumettre à un esclavage bien pire que celui de la catholique Espagne qui, elle, n'a jamais attenté à leurs droits naturels? L'exemple de la Russie où les rouges ont soviétisé par le fer et le feu les pays qui eurent la faiblesse de leur faire confiance, avant d'en faire des républiques "indépendantes", ne constitue-t-il pas un sérieux avertissement?

C'est à don Ramiro, la voix de la raison et de l'équilibre, que Maret confie la tâche de résumer les événements survenus pendant cette semaine écoulée depuis le soulèvement: la distribution d'armes à la populace, les rues livrées aux patrouilles ouvrières, les jeunes gens, presque des enfants, s'improvisant soldats et tuant au hasard et par plaisir, les voyous s'engageant dans les milices pour y recevoir une arme et profitant de l'agitation pour assouvir leurs rancunes ou vider de vieilles querelles, les crimes prétendument politiques, les perquisitions effectuées chez les "fascistes", la dérobade des "autorités" républicaines, la mise en liberté des malfaiteurs de droit commun afin de libérer de la place pour les suspects,... D'après lui, seule la malchance empêcha les rebelles de l'emporter prestement et en versant un minimum de sang tel qu'ils se le proposaient; la "trahison" de la flotte sur laquelle les insurgés comptaient pour amener du Maroc les contingents les plus sûrs et la mort accidentelle de Sanjurjo, motif du flottement dans le haut commandement, sont quelques-uns des contretemps qui entravèrent la bonne marche des opérations. Ce n'est toutefois que partie remise car la discipline des factieux l'emportera inévitablement sur l'anarchie de leurs adversaires... à moins que ne se produise une intervention extérieure!

Lorsque Jesús, témoin direct de "la justice du peuple à l'oeuvre", lui relate les derniers épisodes tragiques et le massacre organisé par Amparo chez ses anciens maîtres, don Ramiro, tentant d'élucider les raisons qui amenèrent tant de braves citoyens, individuellement honorables, à se laisser envoûter par la

mystique populaire, assimile les communistes et leurs alliés nationalistes à Satan, lequel, pour séduire les âmes les plus simples, est capable de revêtir tous les déguisements et d'emprunter un masque généreux, celui d'un ami du peuple par les temps qui courent. Mais, prévient-il, dans ce combat,

C'est qu'il n'est plus question de Pays basque ni d'Espagne, mais de la civilisation tout entière, du millénaire dont le christianisme forme le couronnement. La lutte qu'on se livre chez nous avec tant d'âpreté, c'est la lutte pour la culture ou pour la barbarie, pour l'Europe ou pour l'Asie. Le plus triste, c'est que la moitié de l'Europe, aveuglée, tend la main à l'Asie! La Patrie basque est bien peu de chose dans ce conflit, ne penses-tu pas?

Pour l'ecclésiastique, dans cette lutte à mort entre la société chrétienne et la sauvagerie marxiste, "la tâche de la civilisation est de libérer l'ange et de mater la bête", deux facettes présentes dans chaque individu; en créant chez le peuple des besoins physiques et matériels, la plupart inassouvibles, aux dépens de la vie spirituelle, les Solarco et leurs émules, les "pires ennemis de l'humanité", les "apôtres de la barbarie", l'ont transformé en une horde de fauves assoiffés d'impossible.

Conquis par cette leçon de sagesse, Jesús tentera à son tour de raisonner sa fiancée qui, malgré la conscience qu'elle a de l'horreur et de l'injustice de ses actes, hurle vengeance pour la mort de son jeune frère et se déclare prête à tout pour freiner les ennemis du peuple, les fascistes. Il admet que les communistes, les anarchistes et les socialistes ont "peut-être" conquis quelques bénéfices pour les travailleurs -ceux qu'Amparo énumère: la journée de huit heures, la semaine anglaise, les hauts salaires et les lois sociales- mais "Est-on sûr que sans eux, le peuple ne les aurait pas obtenus!". Bien sûr, il est juste de procurer tout le bien-être possible aux ouvriers dont les conditions de vie sont souvent odieuses, mais, interroge-t-il encore,

Crois-tu que ces avantages matériels compensent la misère de la crise, du chômage, et surtout la misère morale, universelle, la misère des âmes que ronge le mécontentement? Le bonheur, c'est avant tout être content de son sort: nous résigner à ne pas posséder plus de biens que ceux auxquels il est raisonnable de prétendre. On est fatalement malheureux lorsqu'on veut la lune.

Ces paroles dignes de la droite la plus réactionnaire, Jesús les agrmente d'une théorie économique ultra-libérale: il accuse les "ennemis du peuple", "tous ceux qui le poussent à réclamer chaque jour davantage", de réduire les pauvres travailleurs au désespoir en leur faisant miroiter, au préjudice de "la paix de

leur âme, qui est le suprême bonheur”, des avantages que les conditions de production, toujours plus onéreuses, rendent utopiques.

Incorporée dans l'équipe de la “Sevillana” en compagnie des “amies” de Solarco, des “putains” monstrueuses, vulgaires et ivrognes qui se livrent à des plaisanteries détestables, Amparo ressent de la honte à être milicienne: “C'est donc ça se battre pour le peuple?”. Lorsqu'elle reconnaît Milagros et Pilar parmi les prisonnières, pour la première fois elle éprouve un véritable remords, une affreuse envie de s'humilier et de crier grâce pour effacer son acte.

Pour lady Landsley, née Léonore de Saint-Privas, dans le conflit espagnol, il n'y a que

deux parties en présence, ordre et désordre, une conception de la société basée sur la raison et l'amour, une autre sur la passion et la haine;

que son pays (la France) prenne, hélas!, le mauvais parti, elle ne le comprend que trop... mais que les Anglais, qui prétendent avoir gardé la notion du juste, se déclarent officiellement neutres et fassent durer la lutte sans souci des morts et des ruines, en handicapant les meilleurs, elle se l'explique mal: “Quel vilain jeu, mon fils, sous prétexte de *fair play*!”. Pour George qui tente de l'initier au “jeu des chancelleries” dans l'affaire espagnole et de lui dévoiler les arcanes de la diplomatie en général et de la politique de non-intervention en particulier, contrairement aux Français qui augurent et préfèrent une victoire du soi-disant gouvernement de Madrid

-une poignée de politiciens de café, de braillards d'arrière-boutique, quelques débris d'intellectuels qui se figurent encore représenter quelque chose, et qu'on laisse subsister parce qu'ils forment, face aux pays policés, une façade commode derrière laquelle communo-syndicalistes de la U.H.P. et anarcho-syndicalistes de la F.A.I. mènent leur jeu sans contrôle-,

les Anglais penchent pour les nationalistes mais, au vu de ce qui s'élabore en Allemagne, en Italie et au Portugal, ils ne peuvent admettre l'existence d'une Espagne forte; aussi leur convient-il que

la victoire des militaires soit une victoire à la Pyrrhus, qui les laissera exsangues pour vingt ans, à notre merci, incapables de tendre la main à ceux qui, dans la Méditerranée, seront peut-être nos ennemis de demain.

Conscient du danger que les régimes dictatoriaux de l'époque représentent pour la paix européenne mais aveuglé par un anticommunisme viscéral et incapable de comprendre ou d'avouer que l'Espagne est un banc d'essai incomparable pour

les armées fascistes, Maret accuse l'Angleterre et la France de violer le pacte de non-intervention en portant assistance aux "rouges". Jamais il n'évoque l'appui prêté aux rebelles par ces éventuels "ennemis de demain". A sa mère inquiète de savoir si la position de son pays l'agréait, George confie qu'un gentleman ne peut qu'éprouver du dégoût pour ces "immondes voyous" mais que "la politique n'est pas une affaire d'amour".

Après la prise de la caserne de Loyola, à la demande expresse de la foule déchaînée, les autorités de la ville, véritables marionnettes entre les mains des milices rouges, font fusiller "sans jugement" le colonel Carrasco et les vingt officiers arrêtés avec lui, avant de convier le peuple "à défiler devant leurs cadavres encore chauds". Les nombreux épisodes relatés par F. Maret, dont le carnage réalisé à la Central hidroeléctrica del Urumea, servent tous à illustrer l'infinie barbarie des rouges, leur intolérance et leur irréflexion. D'autant plus que, dans ce cas précis, d'après les dernières informations, l'ingénieur, accusé d'espionnage, était un excellent républicain, que des six personnes assassinées, parmi lesquelles se trouvaient une femme et un enfant, "Pas un qui fut armé, dont nous puissions dire à coup sûr qu'il était contre la république. Et de ces six, cinq au moins étaient du peuple". Andrés est l'un des rares à désapprouver les monstruosité commises par les siens:

Voyez-vous, les gars, moi je ne suis pas d'accord avec Solarco quand il dit: "Qu'importe le sang versé, si de ce sang doit sortir le triomphe du prolétariat." Non, le triomphe du prolétariat doit naître dans l'ordre et la dignité. On devait nous informer, d'abord.

Parmi les multiples anecdotes toujours destinées à railler et à caricaturer les républicains, contentons-nous de relever l'accueil de nouvelles recrues qui ne paient pas de mine; le tout donne lieu à un défilé proprement carnavalesque.

Nommé capitaine et glorifié par le Frente popular impatient de "montrer que la milice ouvrière et l'armée ne font qu'un", Andrés est envoyé en renfort du côté d'Oyarzun, car

Oyarzun aux mains de l'ennemi, c'était l'incertitude des communications avec la France, le risque de voir tarir le ravitaillement.

Des positions qu'ils occupent, le capitaine et ses hommes aperçoivent la route sur laquelle défile du beau monde, les ambassadeurs qui déménagent, Monsieur Herbette qui va et vient entre la France et la Concha ou encore Monsieur

Vaillant-Couturier⁹⁸ dans sa belle voiture. Les accusations d'Andrés, que Maret n'a cessé de présenter comme l'un des quelques républicains dotés de bon sens et de raison, acquièrent à l'évidence une résonance toute particulière:

Tous ces bonzes [...] se la coulent douce. Ils sont pour le peuple, on ne peut pas le nier. Mais nous, on la crève, pendant qu'eux ne se privent de rien. C'est comme la señora Ibarruri, la "Pasionaria", comme ils disent. Paraît qu'avant c'était la femme d'un mineur. Tu sais ce que c'est: si ça ne travaille pas dans la mine, c'est pour faire le ménage avec les quatre sous que l'homme rapporte quand il oublie d'aller les boire à la taverne. Et maintenant? Les sleepings et les Palaces. Elle est la victime de l'odieuse répression d'octobre, qu'elle dit. Moi je pense que la plus sacrée sale blague que la société capitaliste aurait pu lui faire, c'était de la laisser tranquille, elle et son homme. Elle en serait encore à cribler du charbon et ou à peler les patates, au lieu de se prélasser sur du velours avec toutes sortes de beaux messieurs... [...].

Société capitaliste, société prolétarienne, [...], je commence à croire que ce sont toujours les mêmes qui écotent et les mêmes qui se payent du bon temps. Y en a toujours qui savent y faire... Si c'était à recommencer!

Grâce à un fait d'armes insignifiant mais monté en épingle par le Fronte popular, Amparo fait rapidement figure d'héroïne nationale. Le besoin urgent de remonter le moral d'une population et de milices découragées par les lenteurs de la campagne, justifie sa nomination au grade de "Capitaine". Le même après-midi, chez Fernando où elle se rend à contrecœur, mais peut-elle refuser ce petit plaisir à celui qui serait à l'origine de sa promotion comme *Capitana!*, la jeune femme entend son ancien amant en confession; parmi d'autres confidences, il lui décrit sa triste existence en Russie et la "société nouvelle" qu'y concoctent les responsables:

Il fallait obéir comme un domestique, au doigt et à l'oeil... Le peuple, le bien du peuple? Tu penses si je m'en fiche! J'ai récité la leçon qu'ils m'ont apprise: ils forment de bons acteurs, et ils disaient que j'avais de l'étoffe. [...]. Eux? Mais ils font leur métier, on les paie aussi... Et puis, on se venge ainsi sur la société du mal qu'elle vous a fait... Le peuple? [...] Un troupeau qu'on mène, une masse amorphe dans laquelle les sculpteurs taillent à grands coups la société de demain. [...]. Ah, ah! j'ai vu la société nouvelle, en Russie: bonne pour le petit nombre. Si je n'avais pas été de ces privilégiés, j'aurais eu hâte de quitter le paradis soviétique... C'est vrai, il y en a qui ont la foi, des illuminés, des imbéciles. Il en faut, ce sont de bons marche-pieds...

⁹⁸ - Paul Vaillant-Couturier était membre du Comité central du P.C.F. et fit partie de l'Association des écrivains révolutionnaires. "El embajador [francés] Herbertte, antaño íntimo de Azaña, se convirtió en un partidario de Franco" (J. Tusell, op. cit., p.474).

- "Les membres du corps diplomatique avaient déjà quitté Madrid pour la capitale estivale de Saint-Sébastien avant le soulèvement. Le 22 juillet (après quelques aventures), ils étaient tous installés sains et saufs de l'autre côté de la frontière à Saint-Jean-de-Luz. Les ambassades de Madrid étaient confiées à des conseillers ou aux consuls" (H. Thomas, op. cit., p.808).

Après une nuit d'effroyables cauchemars, Amparo doit monter en ligne avec son bataillon à Tolosa, mais peu lui importent les instructions de l'officier; de plus graves soucis la tourmentent. Se rappelant l'histoire du capitaine Ferrer qu'il fallut abattre car, dans de soudains accès de démence, il vidait son revolver sur le spectre de sa victime, le capitaine Galán, qui, prétendait-il, le harcelait, la jeune femme est à son tour hantée par les fantômes de ses propres martyrs; le remords la ronge elle aussi: "Capitana!... Notre-Dame del Pilar, ayez pitié de moi, je n'ai pu me confesser, ay, j'ai tant péché!..."

La fin épique et pathétique préparée par Maret est d'apothéose. Dans la montagne qui rugit tel un volcan et où retentit le cri d'"arriba España" tandis qu'un prêtre bénit les morts, Jesús reconnaît sa "femme" agonisante. "-Ay, Josu, Josu!", murmure-t-elle, les yeux tournés vers le ciel, quand il la berce dans ses bras. "Est-ce à Vous Seigneur, est-ce à moi qu'allait sa pensée?", interroge le jeune homme fatigué de cette guerre affreuse: "-Mon père, pourquoi ces morts? Pourquoi tuons-nous nos frères? Ne nous valent-ils pas, ne meurent-ils pas aussi pour un idéal?". Après avoir donné l'absolution à Amparo, don Ramiro exhorte son disciple à poursuivre l'oeuvre commencée; le long sermon qu'il prononce, péroration du récit, dégage d'âcres relents inquisitoriaux conformes à l'esprit de cette nouvelle Reconquista. La conception manichéenne et machiavélique de la croisade franquiste, dont Maret se veut le héraut, s'y déploie avec véhémence:

Sans doute. Il y a des héros, parmi eux, et peut-être des saints -si c'est l'intention qui fait la sainteté. Des martyrs que justifie leur conviction profonde... Pauvres morts des deux camps, pauvres morts anonymes. Heureux s'ils meurent dans la foi, dans une foi... Mais il faut savoir regarder plus haut que les individus, mon fils. Pourquoi combattent ces gens, que sortirait-il de leur victoire? A l'idéal d'amour s'oppose un idéal de haine, et la lutte est si ardente que l'amour emprunte ses traits à la haine. Europe, Asie, culture, barbarie, harmonie ou chaos, ce sont deux fronts entre lesquels il n'y a plus de terrain neutre. L'histoire se répète, à nouveau l'Espagne est le boulevard de l'Europe: comme nous avons triomphé à Covadonga, il faut, pour le salut du monde, que nous remportions encore la victoire. Ces gens veulent détruire la civilisation, dont le domaine est dans les coeurs, ce par quoi l'homme est homme, tend vers Dieu au lieu de retourner à la bête. Ils tuent l'âme, ils nous ravalent au rang des pourceaux. Leur règne est immonde... Valons-nous mieux, ne sommes-nous pas capables des mêmes crimes? Peut-être, dans le feu de la lutte, dans la rage de la guerre, commettons-nous les mêmes crimes. Il n'importe: notre règne veut être le règne de l'esprit, nous y tendons de tout notre amour. Nous nous battons pour Dieu, pour les âmes, pour ce qui élève. Voilà la différence, mon fils, voilà pourquoi il faut tenir bon... Aime les pauvres hommes, pardonne-leur de se laisser égarer, dans leur soif d'idéal, peut-être. Mais maudis les mauvais bergers, qui les mènent par les mauvais chemins. Pas de quartiers, pour ces ennemis de l'humanité! Pas de charité, sauf à l'article de la mort, quand ils seront définitivement réduits à l'impuissance. Alors seulement, nous pourrons voir

l'homme en eux. Tant que leur faculté de nuire subsiste, ils ne sont que le Mal: c'est cette malfaisance qu'il faut combattre... Le salut de l'Humanité est à ce prix. Dans l'action, la haine est nécessaire, seule elle possède la force de tenir tête à la haine: hais de toutes tes forces ceux qui sèment la haine au cœur des humbles et des pauvres, ceux qui aiguissent les misères, ceux qui cultivent les passions les plus basses. Hais le mal en ceux qui le font!... Courage, mon fils: "Arriba España".

2. Le journaliste.

Pendant l'été 1938, François Maret se rend en Espagne comme envoyé spécial de *La Libre Belgique*; la série de seize chroniques qu'il publie du 18 août au 6 septembre dans le quotidien catholique bruxellois sous le titre général de "L'Espagne retrouvée", serviront de base à l'essai pamphlétaire qui paraîtra en fin d'année: *Les grands chantiers au soleil*⁹⁹. À partir du 8 octobre 1938, *Cassandra* en publie des extraits sous le titre de "Espagne. Fragments d'un carnet de route".

Dans son "Avant-propos", Maret assure que les longues années passées en Espagne -les plus belles de sa jeunesse, dira-t-il- et durant lesquelles, "pauvre", il fréquenta tous les milieux, aussi bien les prolétaires, dont il partagea les joies et les peines, que les "intellectuels" qui le reçurent comme l'un des leurs, l'autorisent en 1938 à témoigner "en connaissance de cause".

Disant dédaigner autant la propagande de Barcelone et ses "inénarrables bobards", repris en écho par la grande presse et ses agences "aux mains des gauches"(p.59), que celle de Burgos qui croit devoir répondre au mensonge par le mensonge, le journaliste belge assure être retourné en Espagne, en ce mois de juillet 1938, "avec un esprit critique toujours en éveil, avec la ferme volonté de voir clair. Ce que j'ai vu, je le raconte ici le plus objectivement que je le puis, mais avec l'ardent désir d'éclairer le lecteur: il y a des mensonges trop grossiers -trop bêtes- pour qu'un homme intelligent persiste à y croire!".

Une pareille prétention à l'objectivité et à l'impartialité envers un conflit vécu avec autant de passion de part et d'autre, devait immanquablement mettre en défiance tout lecteur "intelligent", un peu curieux de la réalité espagnole et qui aurait parcouru *La Capitana*. D'autant plus que "ce pays de cocagne" qu'il dit

⁹⁹ François Maret, *Les grands chantiers au soleil*, Paris, Fernand Sorlot, Bruxelles, Office de Publicité, 1938. Sauf indications contraires, les citations qui suivent proviennent de cet ouvrage. Maret s'y adresse à un public plus français; à titre d'exemple, si dans *La Libre Belgique*, il comparait Bilbao à Charleroi ou Liège, dans son livre, il la compare à Lens ou Maubeuge. Comme le signale Paul Aron (op. cit., p.591), "hasard ou remords, cet essai ne figure plus dans la bibliographie que l'auteur a communiquée au Répertoire de l'A.E.B. pour 1977".

avoir connu paisible, prospère et libre d'arrière-pensées, c'est "après douze ans d'infidélité"(p.1) que Maret retourne le visiter. Son dernier voyage date donc de 1926, en pleine dictature du général Primo de Rivera!

La dédicace, à tous ceux qui sont tombés "sous les coups conjugués des rouges et des séparatistes", indique que ce périple en Espagne "libérée" n'a fait que renforcer des préjugés bien ancrés. La disposition d'esprit de l'auteur avant même de traverser le pont international, "porte du Paradis Perdu"(p.8), ne laissait d'ailleurs augurer aucun renversement spectaculaire de ses convictions.

En chemin, F. Maret a fait une halte à Paris afin d'y rencontrer Georges Bernanos, l'auteur des *Grands cimetières sous la lune*. La confrontation ne put avoir lieu: "On m'y a dit que vous veniez de partir pour l'Amérique...", ironise-t-il. Tout ce qu'il voulait lui dire, enrichi de ses réflexions postérieures, il le lui consignera au retour dans une "lettre qui aurait pu servir de préface", longue de dix-huit pages¹⁰⁰ et signée à Stockel (Bruxelles) le 5 novembre 1938. Le fait de joindre cette missive à son pamphlet et de donner à son reportage un titre symétrique à celui choisi par le romancier français, signale bien l'intention de Maret: prendre le contrepied de Bernanos et aviver la curiosité des lecteurs, quelle que soit leur idéologie.

En composant son "Avant-propos", le polémiste devait assurément songer à sa cible; il y affirme que, contrairement à lui-même,

Il y a des gens qui débarquent dans un pays sans en rien connaître, pas même la langue, et qui en parlent au bout de huit jours de façon péremptoire. Il y a même ceux qui le font sans y avoir jamais mis le pied. Les étrangers qui y habitent ne sont pas toujours plus dignes de foi. Quand leurs moyens le leur permettent, il en est qui s'installent dès leur arrivée avec leurs habitudes, bornant leurs relations à un petit cercle de compatriotes. Au bout de trente ans, ceux-là n'en savent pas plus que le premier jour.

En effet, après l'avoir félicité sarcastiquement pour ce livre "qui a fait sensation, un livre qui bouleverse la conscience de ceux qui le lisent"(p.217), Maret qui, à maintes reprises, se targue de bien connaître l'Espagne et les "âmes espagnoles", reproche à son destinataire d'avoir observé les événements, muni d'oeillères; il l'accuse non pas de travestir la vérité mais de n'en donner qu'une vision partielle et partiale: les choses épouvantables que vous relatez dans votre ouvrage, lui dit-il, sont certainement réelles mais "elles ne sont pas la vérité, elles n'en sont qu'un fragment"(p.218).

¹⁰⁰ pp.217-234.

Déplorant que Bernanos se trouvât dans un petit patelin tranquille de Majorque lorsqu'éclata la guerre, car le contraste, particulièrement perceptible dans une région d'ordinaire si paisible, en le bouleversant -et quiconque l'eût été à sa place-, l'a amené à généraliser, Maret reproche à l'écrivain français de n'avoir vu que "ça", de n'avoir pas saisi plus tôt que "l'Espagne, de plus en plus vite, s'engageait sur la pente vertigineuse"(p.220). Comment Bernanos pouvait-il ignorer que "le Front populaire faisait des siennes dans la Péninsule"(p.219)? Comment n'a-t-il pas senti l'"odeur des couvents qui flambaient d'Alicante à Murcie"? Comment n'a-t-il pas entendu l'écho des coups de feu qui tuèrent Calvo Sotelo et sonnèrent du même coup le glas de la République? Comment n'a-t-il pas compris, en apprenant "ce nouveau crime ajouté à tant d'autres, mais commis cette fois en pleine paix par l'autorité elle-même"(p.219), que quelque chose allait inévitablement se produire?

Pour Maret, le soulèvement militaire permit de déjouer in extremis

cette révolution communiste que tout le monde redoutait -sauf dans ce coin perdu de Majorque, peut-être- (p.221).

L'énergie avec laquelle le gouvernement réagit et la rapidité avec laquelle il arma la populace prouvent à suffisance que, dans les grands centres du moins, cette révolution était bel et bien planifiée. Par contre, l'énorme flottement qui se produisit chez les militaires, lesquels, avec les moyens à leur disposition, auraient dû l'emporter sur l'heure, montre que, de leur côté, il n'existait aucune préméditation. Et à supposer même que ceux qui se rebellèrent se soient trompés, "l'opération n'en est pas moins engagée, que seuls ils peuvent mener à bonne fin"(p.222). Malgré les "maladresses", Maret constate qu'un "regroupement des forces du pays" s'opéra aussitôt et que, devant l'impossibilité de faire machine arrière, il fallut "coûte que coûte être *pour* ou *contre*"(p.222).

S'il ne nie à aucun moment l'exactitude des allégations de Bernanos, le reporter belge récuse avec virulence la vision manichéenne que l'auteur des *Grands cimetières* présente de la société: "Où avez-vous cette frontière idéale qui permettrait de séparer les humains comme un bétail, ici les béliers, là les brebis?"(p.223). A cet égard, il lui reproche de qualifier comme "crimes des nationaux"(p.228) les horreurs dont il fut le témoin malheureux, car ces crimes ne sont pas "des nationaux" mais de tous les hommes abandonnés à eux-mêmes. Après une petite leçon d'anthropologie destinée à définir les caractéristiques exceptionnelles du caractère espagnol -il puise à pleines mains dans les poncifs

de la légende noire- et à expliquer le choc ressenti par Bernanos -il suffit que l'autorité se relâche un instant pour que le Majorquin, si doux et si respectueux des lois et de la vie humaine en temps de paix, devienne cruel-, Maret, fidèle à sa théorie de l'ange et de la bête, se dit convaincu que

Que la révolution vienne de droite ou de gauche, ce sera toujours la même chose, parce qu'au fond les hommes sont les mêmes, qu'ils s'intitulent de droite ou de gauche. Entre l'heure où le pouvoir ancien cesse d'exercer sa puissance et celle où le pouvoir nouveau s'est affermi, il y aura toujours une période d'anarchie pendant laquelle tous les instincts seront déchaînés (p.226).

C'est dans le désordre et les tâtonnements des premiers jours que les blancs ont dû essayer de s'organiser face à un ennemi puissant qui venait d'armer la lie de la populace. Du moment qu'on n'était pas de gauche, il fallait se défendre, même lorsqu'en principe on n'était pas d'accord avec les militaires. [...]. C'est ainsi que s'est formé, automatiquement, le regroupement des forces dont je parlais tout à l'heure. Il s'agissait de légitime défense (p.227).

Bien sûr, dit-il, on souhaiterait "qu'une cause juste n'ait que des saints pour la défendre"(p.226) mais "ce sont des hommes, et le Juste pêche sept fois. Ayons la charité de ne pas exiger d'eux d'être des anges..."(p.228). De plus, il ne faut surtout pas perdre de vue que les blancs sont en guerre, que toute guerre est brutale et monstrueuse et "qu'on ne se bat pas bien sans haine, surtout entre hommes du même sang"(p.228).

La contradiction ne semble pas rebuter celui qui, quelques lignes plus haut, accusait Bernanos de manichéisme et de généralisation intempestive; en note -procédé dont il semble friand- Maret précise en effet qu'il existe entre les abus des "rouges" et ceux des "nationaux" des différences de "grandeur" et de "nature":

Chez les blancs ils sont quelque chose de passager, des accidents dus à des circonstances exceptionnelles, quelque chose de contraire à leur doctrine, constituant explicitement une faute, un crime que l'autorité a la prétention de réprimer avec rigueur. Tandis que chez les rouges ils sont en quelque sorte normaux, ils sont conformes à la doctrine de tous les grands révolutionnaires de gauche, ils existaient avant la guerre civile qui n'a fait que les multiplier. Chez les blancs -sauf l'exception de crimes commis par les isolés- ils s'accompagnent toujours d'un minimum de légalité: ils atteignent des coupables et se réduisent en fin de compte à une sévérité excessive ou à une erreur de jugement -condamnables, certes- mais ne répondant jamais à la volonté systématique de destruction et de torture qui semble la règle de certains secteurs de l'autorité rouge (p.228).

Ainsi donc, non content d'admettre les atrocités commises par les blancs, Maret se permet aussi de les légitimer et de les présenter comme justes et raisonnables!

Proclamant qu'il n'aura pas la naïveté de dire, comme les propagandistes, que le Frente popular n'est qu'un ramassis de monstres -"puisqu'alors la moitié de l'Espagne serait composée de monstres"-, il n'en maintient pas moins sa conception dichotomique de la société espagnole: si, comme il s'en déclare persuadé, "ce qui compte, c'est ce que [les hommes] veulent faire, mais aussi ce qu'ils ont le pouvoir de faire"(p.229), il va de soi que ceux de Barcelone qui, "comme hommes", pourraient valoir ceux de Burgos, même animés de la meilleure volonté du monde, sont incapables d'être leurs égaux. Les arguments ne manquent pas pour étayer cette conviction: outre qu'ils sont prisonniers de leurs idées, de leur politique, de leurs programmes, de leur passé et de leurs amis, qu'ils représentent la ruine de la civilisation chrétienne, qu'ils n'auraient pas pu empêcher que leur République ne tombât dans l'anarchie et ne devienne la proie du communisme, ces hommes, même s'ils arrivaient, grâce aux conditions exceptionnelles créées par la guerre civile, à rétablir l'ordre chez eux, seraient condamnés à redescendre la pente fatale dès le retour au calme! Tandis que, du côté de l'Espagne nouvelle, novatrice et nationale, de cette Espagne où "*une doctrine vivante*"(p.230) fait converger en un seul courant toutes les initiatives individuelles qui, autrefois, désorientées, se neutralisaient, il y a, en plus de la volonté, le pouvoir d'agir; cette "mystique" fournie par la Phalange,

C'est une mystique de justice sociale [...], la justice chrétienne basée sur la connaissance pratique de la nature humaine [...] et sur l'idée de progrès moral, de supériorité surnaturelle, c'est-à-dire de salut, de rédemption par un idéal divin,

une mystique qui attribue

à l'âme une valeur transcendante, en subordonnant l'Etat à l'accomplissement de la *fin* personnelle, en faisant précisément de lui le *moyen* de cet accomplissement (p.232).

Partisan d'une catharsis de type sanguinaire et ablatif, Maret affirme que cet Etat nouveau, "si différent de l'Etat fasciste auquel on l'assimile en dépit de l'évidence"(p.232), c'est sur les champs de bataille, là où se forme l'âme de la nation, que les jeunes hommes d'Espagne, pétris d'un noble idéal, le forgent.

De sorte que comme toute chose en ce bas monde cette guerre atroce apporte avec elle sa part de bienfait providentiel. Si je l'osais, je dirais même qu'il convient à l'Espagne qu'elle se prolonge, que plus elle dure, plus s'affirme, plus se trempe l'âme collective (p.233).

Plongée dans un long processus d'introspection pessimiste à la suite de la guerre de 1898, "l'Espagne, pour renaître, avait besoin d'un grand désastre"(p.233).

S'adressant de nouveau directement à Bernanos, Maret conclut que

l'Espagne est un pays qui vient, par un nouveau baptême de sang, de racheter son âme. C'est là [...] un fait historique d'une portée incalculable. Il dépasse de loin, je m'excuse de vous en faire la remarque, l'épisode passager -si horrible fût-il- dont vous avez eu le malheur d'être le témoin à Majorque (p.234).

Dans son essai proprement dit, le journaliste développe et précise certains des sujets déjà abordés ou à peine effleurés dans *La Capitana* ou dans sa lettre à Bernanos. Un simple coup d'oeil sur les trois parties qui composent la table des matières (*Retour, Sur le sentier de la guerre* et *Chantiers*) permet de découvrir quelques-uns des nouveaux aspects qui y sont traités: "Le problème des fonctionnaires", "Belchite, ou les Carmélites déterrées", "L'armée nationale", "Basques et Catalans", "L'industrie", "La vie quotidienne",...

Dès son entrée en Espagne blanche par Irun, Maret a l'agréable surprise déprouver l'efficacité de la nouvelle administration réorganisée en un temps record grâce aux "éléments sains du pays"(p.19): les réquétés et les phalangistes, tous animés d'une foi immense, celle de la Patrie espagnole, "missionnaire" universelle.

Après une brève halte à la *Delegación de prensa y propaganda* de Saint-Sébastien où il retire un sauf-conduit général pour l'ensemble du territoire, "y compris les fronts", Maret se sent "en Espagne, en règle, seul et libre..."(p.23). Précisons d'emblée que dans le vocabulaire du journaliste, les "Espagnols" sont les nationaux et l'"Espagne" le territoire qu'ils administrent:

Quand je dis "Espagne, espagnol", c'est aux nationaux que je pense: j'ai beau faire, je ne puis voir des vrais Espagnols de l'autre côté, malgré tout le nationalisme dont ils se maquillent à présent pour les besoins de la cause¹⁰¹.

Une des premières étapes de ce périple sera "Bilbao, la ville des sièges" dont il détaille la glorieuse libération par les forces nationalistes. L'examen des dégâts minimes "du bombardement" et la confrontation du nombre des morts -"peu de chose"- au total de la population convainquent Maret qu'"il n'existe pas de commune mesure entre l'effet moral d'un bombardement et ses résultats matériels"(p.31) et le font douter qu'il soit possible de détruire une grande ville de cette manière. Le récit de l'assaut de la prison où étaient détenus "quelques

¹⁰¹ François Maret, "XII.- L'armée nationale", *La Libre Belgique*, 31 août 1938, p.1, n.1.

factieux” -“l’élite de la ville, ceux qui, sans être rouges ni séparatistes, y signifiaient quelque chose”(p.32)- et du massacre de centaines d’innocents dont beaucoup étaient des prêtres, des vieillards et des malades -“Leur nombre dépasse largement celui des victimes des bombes”(pp.32-33)-, la chronique du dynamitage des ponts, qui enjambent le Nervion, dans un vacarme “cent fois plus effrayant que le fracas des bombes de l’aviation franquiste”, comme celle des combats sanglants qui opposèrent entre eux les défenseurs de la ville, les Asturiens, cent pour cent rouges et obstinés dans leur désir de dynamiter les principaux édifices, aux *gudaris* (soldats, en basque) soucieux de préserver leur cité, sont une habile argumentation pour atteindre le but projeté:

Les Asturiens s’étaient fait la main à Guernica, ils savaient par expérience comment les cartouches de dynamite, judicieusement placées, réussissent en quelques instants ce qu’une escadrille d’avions serait incapable de réaliser en plusieurs heures (p.34).

Un an et demi après l’anéantissement de la ville sainte des Basques par la légion Condor, Maret reproduit encore la version franquiste de l’épisode! Curieusement, à l’heure de raser des quartiers entiers et de massacrer les femmes et les enfants qui y habitent, “les avions français et russes” se révèlent bien plus efficaces que les “avions blancs” (sans nationalité)!

Chaque matin, deux voitures portent à Burgos les deux journaux de Bilbao: *La Gaceta del Norte*, d’obédience carliste, et *El Correo español*, de tendance droite monarchique sans spécification particulière.

Du temps des rouges, ils étaient huit: chaque nuance du Frente popular avait son organe, ce qui faisait un joli gaspillage (p.36).

Heureusement, les autorités nationales y ont mis fin! Comme à l’accoutumée, Maret ne manque pas d’arguments pour défendre son point de vue: la rareté du papier, le fait que le public soit aussi bien informé par deux journaux que par huit “à présent qu’on ne fait plus de politique”, et enfin que deux organes “concurrents” suffisent pour sauvegarder “les nuances admises de l’opinion” (p.36). De la part d’un journaliste qui se pique d’être un intellectuel et qui, par ailleurs, se félicite de la liberté de pensée, d’expression et de circulation dont jouissent les populations de l’Espagne libérée et pacifiée, une telle justification de la censure s’avère pour le moins déconcertante!

Au cours des nombreux déplacements qu’il effectue en toute liberté d’un bout à l’autre de “l’Espagne”, Maret est amené à croiser des soldats étrangers. Il

constate qu'en raison d'une certaine inimitié, et nullement pour égarer la Commission de non-intervention, les Espagnols tendent à minimiser l'appoint des Italiens qui, de leur côté, mettent leur coquetterie à afficher l'importance de leur aide, "et même, je me demande s'ils n'exagèrent pas"(p.56). Beaucoup plus discrets que les Italiens, les quatre mille Allemands, fréquemment renouvelés pour que le "stage" profite au plus grand nombre, ne sont pas vraiment des combattants; il s'agit plutôt de techniciens, d'aviateurs et de servants de canons antiaériens mais surtout d'électriciens chargés d'entretenir le téléphone qu'ils ont installé sur un front de plus de deux mille kilomètres. Les uns comme les autres ont comme règle de se conformer strictement aux désirs de leurs hôtes. Tous ces "détails" révèlent, selon Maret, la psychologie profonde de l'Espagne, "beaucoup trop individualiste pour se laisser mener sciemment". D'ailleurs, Franco n'a-t-il pas déclaré que "jamais l'Espagne nationale ne consentira à la plus petite hypothèque sur son territoire ou sur son économie, qu'elle les défendra jusqu'au dernier pouce si quiconque essaie de les attaquer"(p.58)? Douter du sens de ces paroles serait une preuve de méconnaissance de l'"âme espagnole". Quant aux Mores présents à Saragosse ou ailleurs, "il est bon qu'ils ne soient pas trop cultivés, qu'ils ne comprennent pas trop"(p.60).

La visite de la petite ville de Belchite à moitié détruite -"l'aviation a fait merveille"(p.64)- permet au reporter d'entonner son refrain sur les rouges "pilleurs" d'églises, "iconoclastes" et "déterreurs de carmelites". Pour prouver son objectivité et son sens critique, suivant une technique habituelle, après avoir décrit par le menu les multiples déprédations et atrocités commises par les rouges, Maret émet des réserves sur quelques-unes des informations transmises par les nationalistes qu'il eut le loisir d'interviewer. "Le jardin du curé servait, paraît-il, aux exécutions"(p.66): les quelques marques de balles situées à plus de deux mètres du sol et les contradictions portant notamment sur le lieu où fut abattu le sacerdote le font douter de la véracité de ces déclarations.

Après Vinaròs, située à une trentaine de kilomètres de "Tortosa la Rouge" et dont l'église fut "nettoyée" par les rouges qui en affectèrent les locaux à des usages divers: "marchés couverts, salles de réunions politiques, dancings ou mauvais lieux"(p.95), après Nules, "ville récemment libérée où les rouges ont donné un échantillon de leur savoir-faire"(p.98) mais où l'oeuvre miraculeuse des nationaux porte ses premiers fruits -"Déjà, par places, l'irrigation a repris et certains vergers commencent à reverdir"(p.99)-, le correspondant belge se rend

à Teruel, "la porte de l'Enfer, de cet enfer qu'est la guerre civile"(p.117); là comme nulle part ailleurs, à la vue de ces bâtiments vidés de leurs entrailles, il comprend l'horreur de la guerre:

Les blancs, une fois la ville enlevée par les rouges, ont tenu héroïquement dans ces bastions. Le casino était un hôpital rempli de blessés et d'infirmières. La lutte a dû être affreuse: toutes les façades d'alentour disent la résistance opiniâtre des assiégés. [...]. Désespérant de venir à bout de ces enragés, les rouges -éternels terrassiers- ont creusé des galeries de mine qu'ils ont bourrées de dynamite: tout a sauté, soldats, blessés, infirmières. Un charnier¹⁰².

A Nules, c'est la destruction froide, méthodique d'une ville évacuée, vidée de ses gens et de ses richesses. Ici c'est l'explosion d'un volcan sous les pieds de toute une population qui luttait avec un farouche héroïsme: atroce... (pp.115-116).

A la bravoure et au courage des blancs qui ne détruisent et ne tuent qu'en tout dernier recours et par légitime défense, Maret oppose toujours l'entêtement des rouges, ces "vandales cruels, brutaux... et malpropres"(p.99) qui assassinent et saccagent par plaisir.

Après tout ce qu'il a contemplé de ruines et d'horreur, après tout ce qu'il a entendu raconter d'admirable et d'atroce -"les hideux massacres et la douce infirmière donnant à manger de ses blanches mains au prisonnier rouge amputé des deux bras"(p.120)-, après les villes aux usines monstrueuses et les champs misérables de Castille, les roches désertiques du plateau et les verdure opulentes du Cantabrique ou de La Huerta, c'est par la Navarre, où la nature respire l'ordre et l'abondance et reflète "l'âme de cette province éminemment conservatrice"(p.119), que l'ardent défenseur de l'immobilisme termine son voyage.

De l'avis des experts, la magnifique "armée espagnole", envers laquelle Maret se répand en éloges, possède la meilleure infanterie du monde. Refusant, dit-il, de tomber dans le piège qui consisterait à opposer l'excellence de la mystique nationale à l'abrutissement des hordes marxistes ou à reproduire les dithyrambes dont regorgent les journaux -car s'il en était ainsi, les nationaux auraient gagné la partie depuis longtemps-, celui pour qui la qualité du soldat espagnol en général, quel que soit le camp pour lequel il combat, tient à son courage et à sa formidable endurance, s'interroge néanmoins sur les causes de

¹⁰² "La guerre d'Espagne est un charnier", disait Bernanos dans *Les grands cimetières sous la lune*, Plon, Coll. Le Livre de Poche, n°819-820, 1972 (1ère édition: 1938), p.192.

la supériorité, unanimement reconnue, du blanc: "ce qui manque au rouge, c'est l'organisation". Sous sa plume, cette notion se révèle assez disparate:

[Le soldat rouge] voit moins bien que le blanc pourquoi il se bat, parce qu'il se sent moins à son aise que le blanc, parce qu'il sait qu'à l'arrière sa femme meurt quasiment de faim, parce que lui-même n'a pas de tabac, tandis qu'arrive jusqu'à lui, d'une tranchée à l'autre, l'odeur des cigarettes que fument ceux d'en face. Et aussi parce qu'il est moins bien entraîné, parce que ses officiers, et plus encore, peut-être, ses sous-officiers, ne sont pas des hommes de guerre. Car la guerre est un métier qu'on n'improvise pas impunément. Et enfin parce que ses officiers eux-mêmes, flanqués de commissaires du peuple, ont moins confiance dans l'issue de la bataille et dans la valeur de leur propre initiative... (p.124).

Précédemment, Maret mettait l'accent sur la complicité existant, au sein de l'armée nationale, entre les officiers et leurs subordonnés, "presque tous des volontaires"(p.108). Après cette idéalisation de l'armée blanche, il confesse à présent qu'à l'exception de cinquante "types épatants" aperçus à Burgos et qui formeraient la garde personnelle du généralissime, les autres, que rien ne distingue des soldats rouges, font plus l'effet "d'un ramassis que d'une armée régulière"(p.125). Ainsi donc, "on aurait tort [...] de croire que l'armée nationale paie de mine"(p.124), et pourtant, conclut-il, "les troupes nationales forment -nul n'en doute, je pense- une armée parfaitement régulière et disciplinée" (p.126). Ses succès le prouvent! Concernant le matériel dont disposent les deux camps, les idées de Maret seront tout aussi confuses.

La troisième partie de son essai, Maret la consacre à exposer ce que sera cette Espagne du renouveau, déjà en plein chantier.

Si la conquête des régions industrielles du Nord était primordiale pour les nationaux, afin de compenser un des gros atouts aux mains de leurs adversaires: la possession de tout l'or de la Banque d'Espagne, leur objectif atteint, les blancs durent faire face à des circonstances adverses: en effet, partout où elle trouva à s'exercer,

la domination rouge [...] réussit en peu de temps à désorganiser l'activité industrielle, prouvant qu'il existe de l'une à l'autre une espèce d'incompatibilité congénitale (p.131).

En flânant de Bilbao libérée, débordant d'activité et à l'ouvrage, à Deusto où de grands navires chargent et déchargent des marchandises -les prisonniers qui travaillent sans surveillance ne songent même pas à fuir-, Maret constate avec tristesse que le pavillon belge brille par son absence: "hélas! Quelle folie

est la nôtre!...". Il s'interroge sur l'avenir de toutes ces industries qui naissent dans cette Espagne contrainte de vivre en autarcie par manque d'or et de devises mais qui, la paix revenue, rétablira le commerce avec les nations étrangères productrices de biens manufacturés, et déplore qu'une politique regrettable ait fait perdre le marché espagnol à la France et à la Belgique:

Leur partialité en faveur des rouges, l'activité des recruteurs qui ont envoyé dans les rangs des brigades internationales un nombre important de volontaires et leur ont fourni du matériel, toutes ces activités sur lesquelles il est inutile de revenir, leur ont aliéné bien des sympathies... (p.135).

Aussi conseille-t-il vivement à ces pays de faire d'urgence un geste aimable envers l'Espagne nationale afin de sauver une situation bien compromise.

Dès le début de son reportage, Maret faisait appel à ses compatriotes pour qu'ils réfléchissent avant de se prononcer sur le conflit espagnol: si, lors de la Grande Guerre, les Belges traitaient de criminels ceux qui restaient moralement neutres face à "un conflit mettant en cause les fondements de la morale"(p.5), le même sentiment, dit-il, habite aujourd'hui les Espagnols, "aussi convaincus de la sainteté de leur cause que nous l'étions alors de la nôtre"(p.5). Ainsi, après des considérations de type humanitaire, Maret recourt aux arguments économiques pour convaincre ses compatriotes de la nécessité de sortir de leur neutralité et d'appuyer la juste cause franquiste. L'objectif de cette étude, publiée au moment même où les débats concernant la reconnaissance de Burgos battaient leur plein, est très clair.

Plus loin, Maret salue la retenue avec laquelle les populations libérées manifestent leur enthousiasme: il est en effet recommandé de ne faire usage des cris patriotiques, des hymnes et du fameux salut fasciste que dans les grandes circonstances. Loin d'être le signe d'une tiédeur des sentiments populaires, cette pondération s'explique, d'après lui, par le caractère réservé des Espagnols, par l'extrême tolérance des blancs vis-à-vis de ceux qui pensent différemment, par l'adhésion totalement libre des Espagnols au Mouvement ainsi que par leur confiance absolue en ceux qui mènent la patrie à la victoire et à la rénovation.

Ce climat exceptionnel de liberté dont bénéficient, à sa connaissance, tous les Espagnols, y compris les anciens prisonniers qui firent partie de l'armée rouge, ne doit susciter aucune préoccupation; Maret tient à rassurer tous ceux qui y verraient une possibilité offerte aux "ennemis du gouvernement"(p.148) de redresser la tête: grâce au "fameux nettoyage" appliqué par les blancs dans

les régions délivrées, il ne doit en effet plus en rester beaucoup: en résistant jusqu'à la mort, "les plus farouches ennemis des nationaux s'éliminent d'eux-mêmes"(p.149); les autres sont aussitôt réduits à l'impuissance.

Ainsi fonctionne le service de nettoyage, tel que me l'a décrit à Burgos un sympathique fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, qui m'a assuré qu'on ne condamnait plus à mort pour "crime" d'opinion, et que seuls les crimes de sang entraînaient la peine capitale. Et pour tous les autres, il y a lieu de prévoir l'amnistie qui suivra nécessairement de plus ou moins loin la fin des hostilités (p.150).

Et peu à peu fait tache d'huile l'esprit dans lequel se forge la nation (p.152).

Dans le chapitre qu'il consacre aux séparatismes, Maret affirme qu'

aucun parallèle n'est possible entre la question basque et la question catalane (p.161).

Outre qu'ils possèdent une langue "culturelle" -ce qui ne justifie cependant pas les revendications des séparatistes qu'une foule de raisons condamnent-, les Catalans, en dépit d'une évidente animosité réciproque, s'entendront avec les Castillans dans la future Espagne: le nouvel Etat devra compter sur ces excellents hommes d'affaires qui, eux-mêmes, "lassés de la domination rouge et assez enclins, devant la ruine de leur industrie, à comprendre que le salut ne leur peut venir que de la grande Espagne"(p.166), auront besoin du marché espagnol. Au "peuple basque" qu'il définit comme un montage artificiel des théoriciens du séparatisme basque, lui-même "une fantaisie philologique et folklorique" (p.158), Maret ne fait aucune concession: leur "langue inculte" est "impropre aux oeuvres de civilisation et aux échanges avec les autres peuples"(p.166). L'argument décisif qui doit nous convaincre de "ne pas trop nous laisser séduire par les légendes et les lamentations des Basques" réside simplement dans "le cas que font d'eux nos pires ennemis. Les communistes leur prêtent un cordial appui. Que nous faut-il de plus pour que nos yeux s'ouvrent?"(p.169).

Car, pour Maret, il ne fait aucun doute que "le soulèvement du 18 juillet 1936 s'est produit *contre* quelque chose"(p.180):

L'ennemi déclaré, [...], c'est le marxisme, spécialement sous les étiquettes communiste et bolcheviste (p.180)

et

la tendance qui l'engendre et qui s'avère son alliée dans cette guerre: le libéralisme internationaliste, matérialiste, franc-maçon, qu'on désigne souvent sous le nom de "démocratie" (pp.180-181).

A cet effet, Maret regrette qu'“à notre époque de décadence de l'esprit”, de nombreux mots aient perdu leur sens:

L'Espagne de Franco, abhorrée des “grandes démocraties occidentales”, se proclame elle-même démocratique; ennemie du socialisme, elle reçoit avec reconnaissance l'appui de l'Allemagne nationale-socialiste (p.181).

Parmi tous les Espagnols qui souhaitaient le Mouvement et s'y sont ralliés avec plus ou moins d'empressement, convaincus que

si le mouvement ne l'avait pas prévenue, une révolution aurait été déchaînée à brève échéance par les communistes (p.180),

Maret recense les conservateurs, les militaires mais surtout les patriotes, “l'élite des Espagnols”, à la recherche d'un puissant idéal capable d'orienter comme un aimant leurs volontés divergentes: dans une grande nation comme la leur, il ne pouvait s'agir que de l'idée de patrie qui, en Espagne plus qu'ailleurs, se confond avec celle de religion, deux concepts incompatibles avec le marxisme, deux raisons fondamentales de l'exéquer.

Dans cette guerre civile où l'objectif politique fondamental, à côté des buts militaires, consiste à “convaincre l'adversaire”(p.182), le Mouvement a compris qu'à la mystique marxiste, il doit opposer une autre mystique d'une qualité et d'un dynamisme supérieurs, une doctrine qui ne soit ni celle des conservateurs ou des caciques, “les fourriers du communisme” -“s'ils n'avaient pas exploité les humbles de mille manières, jamais les humbles ne se seraient révoltés...”(p.194)- ni celle des militaires, splendides d'abnégation et d'héroïsme dans leur lutte contre le “monstre rouge”(p.184) mais sans idées positives et créatrices, ni celle de l'Eglise, admirable au milieu de la tourmente et qui apporta la base doctrinale hors de laquelle il n'y existe aucun salut pour la jeune Espagne mais dont le rôle n'est pas de fournir des formules pratiques d'application immédiate, ni celle du “traditionaliste” parti carliste dont les formations paramilitaires, sous le nom de requetés, furent, certes, les vrais précurseurs des milices fascistes mais dont la devise “Dieu, Roi, Patrie” devient réactionnaire en dehors de ces généralités, ni celle des politiciens incapables d'innover:

L'élite des anciens partis a compris que l'heure des partis était passée, que cette fois il y avait quelque chose de nouveau sous le soleil. Ceux-là se sont secoués, et, courageusement, ils sont entrés dans le mouvement, dans le mouvement où il n'y a de place que pour des hommes qui ont le cœur jeune (pp.194-195).

Face à la vieille Espagne “décrépite, velléitaire, radoteuse”(p.195), “celle de la monarchie et de la république”(p.193), l'Espagne de demain, antimarxiste et spiritualiste, chrétienne et missionnaire, espagnole et indivisible, creuset d'une société nouvelle et d'un Etat unitaire, corporatif et national-syndicaliste, se cimentera sur la doctrine proposée par un “homme providentiel” auquel “les élections du Front populaire” furent fatales:

Avec José Antonio beaucoup de chefs sont tombés. [...]. L'Espagne a subi dans son élite une affreuse saignée... Puisse-t-elle s'en remettre rapidement! (p.179).

Dans cette Espagne, “un *destin* plutôt qu'un territoire, qui entraîne, du fait de sa naissance, tout Espagnol dans son orbite”(p.187), grâce à sa doctrine “mobile”, “dynamique”, “juvénile”(p.194), d'essence essentiellement nationale, la Phalange est appelée à jouer un rôle de premier plan et à diriger cette

Vaste entreprise, à laquelle la nation se consacre tout entière. Les villes, les champs, les coeurs eux-mêmes ne sont plus qu'un immense chantier, une ruche bourdonnante. On fait des routes, on construit des ponts, on bâtit des immeubles. Mais en même temps, on pétrit les consciences et les cerveaux, on recrée des moeurs: “Que sont les lois sans les moeurs!” s'écriait l'antique sagesse. A l'inverse de l'Etat démocratique -matérialiste- qui ne sait que décréter des lois, du noir sur du blanc, et mobiliser des gendarmes, la Phalange -spiritualiste et chrétienne- essaie d'abord de forger des âmes (p.192).

C'est “sans ironie”(p.140) que Maret, décrivant l'existence quotidienne en Espagne blanche, répète à l'envi que

la masse vit aujourd'hui dans des conditions voisines de celles du passé -infiniment moins dures que pendant le règne des rouges (p.133).

Car l'Espagne blanche, qui se revendique “nationale-syndicaliste”, “met sa coquetterie à conserver les lois sociales de la république”(p.132) et un point d'honneur à combattre les profiteurs: la disparition des conflits sociaux et du chômage, le maintien et même l'augmentation du pouvoir d'achat en sont les conséquences déjà palpables. Assurément Maret se livre à un exercice périlleux.

Confirmant que “la plaie, la honte de la vieille Espagne était la misère: le paupérisme qui fait le lit du communisme”(p.195) et qu'à cette misère ancienne, endémique, “normale”, s'ajoutèrent de nouvelles misères causées par la guerre, il salue l'action commune de Mercedes Sanz Bachiller, veuve d'Onésimo Redondo, le fondateur des J.O.N.S. (Juntas Ofensivas Nacional Sindicalistas), et de Pilar Antonio de Rivera, soeur de José Antonio, dont la collaboration permit de créer

l'Auxilio social. Animé par un esprit foncièrement chrétien de justice et de dignité, basé sur la double notion de droit et de devoir, capable de relever l'âme de ceux qui y recourent, cet organisme, à la fois officiel et privé, a pour dessein de soulager la misère de tous, indépendamment de la couleur politique, et d'en finir avec la mendicité -interdite en Espagne rénovée- qui était, certes, l'indice d'une indéniable misère mais "davantage encore un vice: tous ces mendiants n'étaient pas nécessairement des nécessiteux"(p.198). S'il bénéficie de l'aide de l'Etat, *l'Auxilio social* fait également appel à la charité publique: il n'y a aucune obligation théorique d'y collaborer mais "l'obligation morale existe, avec la sanction de la conscience d'une part, et de l'autre, celle de l'opinion"(p.202). Les contrôles rigoureux empêchent de s'y dérober! Ces contributions personnelles et volontaires et ces actions de solidarité -dont le "plat unique" conçu comme un acte de "*mortification*"(p.202) malgré l'abondance de vivres- favorisent les "contacts d'âmes"; tous se sentent en effet impliqués dans

une grande entreprise commune, bien concrète et bien claire: abattre l'ennemi. Le commun désir de victoire crée l'âme collective, l'âme de la patrie (p.203).

Les réformes déjà réalisées, telles que l'abrogation de la loi sur le divorce promulguée par la République afin de saper les bases de la famille chrétienne, et celles à entreprendre et à conclure -la réforme agraire, le logement, la santé, l'enseignement,...- permettront à l'Espagne de demain de sortir de l'épreuve et de constituer

un Etat où l'autorité renforcée sera cependant tenue en bride dans ce qu'elle pourrait avoir d'excessif par deux ou trois grands courants nationaux, unanimes sans doute dans leur amour de la patrie, mais dont les conceptions divergentes s'opposeront aux abus de la dictature (p.207).

Le dernier chapitre, Maret le consacre au principal artisan des victoires nationales, "la grande inconnue de l'Espagne de demain, l'homme dont son avenir dépend dans une large mesure"(p.208); car, contrairement à Mussolini et à Hitler, des personnages assez connus pour qu'on puisse, jusqu'à un certain point, prévoir leurs réactions dans le futur, Franco, "un père, une providence" (p.52), est la réserve même.

L'accord est loin d'être unanime à propos du régime de l'après-guerre civile, et ceux qui se prononcent en faveur du caudillo ne font, selon Maret, que répéter une leçon bien apprise; car il semble bien que le généralissime lui-même prévoit le rétablissement de la monarchie:

Quand don Juan, le troisième fils du roi Alfonso, mais le seul qui puisse faire un roi, a voulu s'engager dans l'armée nationale, Franco s'y est opposé en disant que "l'infant représentait une force dont l'Espagne, dont tous les Espagnols pouvaient avoir besoin la paix revenue, et qu'il ne convenait pas que, prenant part à la guerre civile, il versât le sang espagnol" (pp.209-210).

En conclusion de considérations contradictoires sur la francophobie des Espagnols, alimentée surtout par des journalistes "outrés de l'aide massive, mais hypocrite, que le Front populaire prête aux rouges"(p.214), Maret accuse Léon Blum, sans lequel "il n'y aurait peut-être pas eu de 18 juillet"(p.215), d'avoir conduit la France dans une impasse par crainte d'avoir à défendre une troisième frontière. Heureusement, rappelle-t-il,

l'Espagne, pays avide d'indépendance, ne souffrira jamais que l'Allemagne et moins encore l'Italie la mènent. Mais si le conflit avait éclaté, aurait-elle pu conserver longtemps cette attitude? (p.215).

Ainsi, après les arguments de caractère moral et économique en faveur d'un changement radical de politique à l'égard de l'Espagne, Maret brandit l'épée de Damoclès et convie une dernière fois la France, et partant la Belgique, à faire sans plus tarder un geste amical qui "aurait des chances d'être bien accueilli de l'autre côté des Pyrénées"(p.215) et dont elles ne retireraient que des avantages.

Dans "L'Espagne retrouvée", la série de correspondances qu'il publie dans *La Libre Belgique*, Maret se réfère plusieurs fois aux relations belgo-espagnoles et à la nécessité de reconnaître Burgos. Dans "L'Espagne et nous"(6 septembre 1938), il se félicite que, dans la question de Burgos, la Belgique ait su se détacher de l'orbite des Français du Front populaire -hantés par le spectre de la guerre avec les pays "totalitaires" et l'étendue des frontières à défendre, ceux-ci ont placé toute leur mise sur le Frente popular- et se soit placée dans le sillage de l'Angleterre:

Je crois qu'il existe peu de Belges qui ne félicitent notre actuel Premier Ministre d'avoir été l'ouvrier de cette évolution.

Toutefois, il ne peut s'empêcher de relever "ce qu'il y a de trouble dans cette affaire":

M. Spaak affirme, paraît-il, que nous avons offert aux Espagnols de nouer avec eux des relations sur les mêmes bases que celles qui règlent leurs rapports avec l'Angleterre, la Tchécoslovaquie et la Hollande et qu'ils ont refusé. Tous les

Espagnols auxquels j'ai dit la chose s'en sont montrés stupéfaits, tous ont répondu que c'était incroyable. Je ne puis douter de la parole de notre Premier ministre. Je me demande dès lors si nous ne sommes pas victimes d'un malentendu.

Les pourparlers n'ont peut-être pas été conduits avec toute la diplomatie désirable. Les partisans de l'entente, dans leur grande majorité catholiques, spiritualistes, ont peut-être appuyé trop exclusivement sur l'argument économique, l'argument intérêt. Je sais bien qu'il s'agissait de convaincre chez nous des adversaires qui, en bons marxistes, c'est-à-dire en tenants du matérialisme historique, prétendent ne connaître que des choses qui se chiffrent, qui peuvent se traduire en gros sous. Mais de l'autre côté, il y avait des gens qui ne sont pas du tout marxistes, matérialistes, des gens qui luttent pour les idées, pour les choses de l'âme, pour les "impondérables".

Après avoir rappelé ces arguments économiques en faveur de l'établissement de relations avec Burgos et souligné le respect des biens belges situés en territoire nationaliste, telles les usines Solvay, Maret aborde le côté humanitaire de l'opération; son ignoble cynisme y concurrence sa prétendue "objectivité":

Il y a dans les brigades internationales, -et nos lois de non-intervention n'y changent rien- un nombre élevé de Belges: au moins vingt-cinq mille, disent les nationaux. A première vue ce chiffre semble énorme. Mais on m'a assuré (je n'ai malheureusement pas encore eu le temps d'en faire le contrôle) que les socialistes et les communistes en avouent plus de dix mille. Du côté blanc il n'y en a pas vingt, vingt unités, bien entendu! Croyez-vous que tout cela ne nous fait pas un peu prendre figure d'ennemis aux yeux des Espagnols? [...]. De nombreux Belges, je viens de le dire, combattent du même côté. Ils ne meurent pas tous, il leur arrive d'être faits prisonniers. On aura beau dire que ce sont des mercenaires, certains disent "des crapules", que quoiqu'il leur arrive ils ne l'ont pas volé, un ministre socialiste n'a pas le droit de penser cela; et moi-même, malgré la force de mes convictions, je ne puis que respecter ceux d'entre eux qui, par conviction, sont allés là-bas exposer leur vie. Mais alors, si ce dont on accuse les autorités nationales était vrai, l'impérieux devoir d'un gouvernement dirigé par un socialiste ne serait-il pas d'avoir un représentant auprès de ces autorités, ne fût-ce que pour pouvoir intervenir en faveur de ses nationaux, pour veiller sur leur sort? Aurait-il le droit de les abandonner froidement? Ou bien est-il certain qu'ils ne courent aucun risque? Mais s'il en est ainsi, à quoi riment les simagrées de ses bons amis?,

pour conclure que "tout exige que la Belgique renoue sans attendre des relations avec l'Espagne nationale" car "aucune des raisons qui soi-disant s'y opposent ne résiste à l'examen":

Seule l'ignorance, l'incompréhension ou le sectarisme expliquent qu'on s'y arrête encore.

Le 9 janvier 1939, dans un article non signé et intitulé "Toujours Burgos. Les points sur les i", Maret accuse Spaak d'avoir berné les Belges et fait le bilan des manoeuvres exécutées par le Premier ministre -parmi lesquelles des

exigences qu'il savait inacceptables pour les nationalistes- afin d'ajourner la reconnaissance de ce que l'organe du P.O.B. persiste à appeler "junte rebelle" de Burgos en dépit du vote du sénat où s'est dégagée une majorité favorable à ces relations, du rapport Delcoigne, des engagements et des promesses ainsi que de "l'intérêt de la Nation":

Pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'intérêt du pays, voici plus d'un mois qu'il retarde la signature d'un accord analogue à ceux du groupe d'Oslo -dont nous faisons partie- qu'il trouvait excellents en octobre et en novembre. Peut-on dire qu'il fait son devoir envers la Nation? Et approuver ceux qui l'encourageraient dans cette voie?

Quelques jours avant la fin de la guerre, dans "Intérêts politiques belges", une chronique publiée le 21 mars 1939 mais rédigée alors que la décision de Bruxelles de reconnaître *de jure* le "gouvernement espagnol" n'était pas encore connue, Maret revient à la charge:

Je dis le gouvernement espagnol, et non le gouvernement de Burgos, car [...] il s'est produit un fait décisif qui aurait dû mettre fin aux dernières hésitations: la fuite du gouvernement Negrin auquel s'est substituée par la force une junta militaire qui ne peut faire état d'aucun principe constitutionnel pour justifier son activité -une junta purement révolutionnaire.

C'était là le prétexte que faisaient valoir nos bons socialistes pour s'opposer à l'établissement de toutes relations avec ce qu'ils appelaient "la junta rebelle de Burgos". Aujourd'hui, si nous admettons leur point de vue, nous nous trouvons en présence de deux "juntas rebelles" -tout gouvernement "légitime" ayant disparu. A priori, on ne voit donc pas pourquoi celle de Miaja aurait plus de droits que celle de Franco.

Entre ces deux "juntas", néanmoins, il existe une différence radicale: c'est que la première **reconnaît** la victoire de la seconde, n'a pris le pouvoir qu'afin d'obtenir de celle-ci "une paix honorable". Ce qui veut dire, en bon français, que demain, cette paix obtenue, il ne restera plus en Espagne qu'un seul gouvernement, le vainqueur, celui de Burgos.

Après ce surprenant syllogisme, Maret déclare que, s'il insiste, "ce n'est pas par "franquisme""; d'ailleurs, dit-il, dans cette affaire, il n'est pas question d'être pour ou contre Franco mais d'être pour ou contre la Belgique! En effet, à l'heure où la Tchécoslovaquie périt sous un coup de force qui fait trembler sur leurs bases toutes les petites nations, il s'agit de savoir si la Belgique sera présente en temps utile là où prochainement se débattront des questions d'une importance vitale pour elle et si son représentant jouira d'une autorité et d'un prestige suffisants pour s'y faire entendre. Se moquant de ceux qui, tel Spaak, n'y voient que des intérêts "économiques et commerciaux", Maret prétend voir plus loin:

Il s'agit du principe de notre existence, en tant que nation indépendante -ni plus ni moins. Car ce principe dépend de l'idée qu'on se fait de nous dans les cercles influents du monde entier -une idée sur laquelle nos représentants ont le devoir d'influer, qu'ils doivent façonner, ce qui n'est pas précisément une activité "économique et commerciale".

Aussi est-il capital que la Belgique offre d'elle-même une image de "nation homogène" pour échapper "aux convoitises des plus boulimiques de ses voisins"; refusant les comparaisons hasardeuses, Maret se permet toutefois d'observer que les événements très récents, qui ont secoué la République tchécoslovaque et, interprétés par une propagande intéressée, ont présenté ce pays comme une création artificielle sans "idée nationale" -"ce ciment qui doit unir entre elles les différentes pierres formant une nation"-, expliquent la facilité avec laquelle Hitler l'a anéanti. S'il ne doute pas que, malgré leurs petites divisions, Flamands, Wallons et "Bruxellois" se sentent d'abord belges, il importe, selon lui, "que tout le monde -et pas seulement nous autres- soit convaincu de l'union foncière de tous les Belges" pour que personne n'ait l'audace de porter la main sur ce bloc. Les commentaires relevés dans la presse étrangère et qu'il qualifie d'"âneries" permettent en effet de savoir comment l'"idée Belgique" est perçue à l'étranger. Le directeur du *Diario Vasco* eut beau admettre l'erreur de son chroniqueur qui, le 19 février, dans un "grand" reportage sur la "gravité de la crise belge", qualifiait sa situation économique et financière de quasiment catastrophique et affirmait que "plus grave encore est la profonde division de races qui déchire la Belgique", il refusa néanmoins de publier la lettre de rectification que lui remit le journaliste belge: "pour une raison bien simple, c'est que là-bas les articles s'écrivent par ordre de l'autorité supérieure". Quant à M. Pollain, il regretta de ne pas jouir de l'autorité suffisante pour faire des remontrances à qui de droit. Maret invite le lecteur à tirer la leçon qui s'impose après les événements de Prague, tout en concluant lui-même:

Il faut, à tout prix, que partout où le besoin peut s'en faire sentir, nous soyons représentés par des hommes armés pour nous défendre -non seulement comme marchands d'oeufs ou de locomotives- mais aussi comme nation, si nous ne voulons pas qu'un jour un Hitler, appuyé sur un quelconque Martens¹⁰³, ose proclamer à la face du monde que le peuple flamand, ignominieusement opprimé, se met sous sa protection.

Je vous le disais en commençant: cela n'a rien à voir avec le plus ou moins de sympathie qu'on peut éprouver pour le général Franco. Il faut être bête... comme un socialiste, pour ne pas le comprendre.

¹⁰³ Un Flamand qui collabora avec les Allemands durant la Première Guerre mondiale.

Certains des billets de Maret furent reproduits dans *La Légion Nationale* de Paul Hoornaert, notamment celle où il définit la cause franquiste comme “non seulement nationale mais européenne”(10 septembre 1938)¹⁰⁴; d'autres dans *La Nation Espagnole* de Terlinden¹⁰⁵. Entre les deux organes -*La Libre Belgique* et *La Nation Espagnole*-, les relations étaient pourtant plutôt mauvaises¹⁰⁶. Car, contrairement à Maret, plusieurs journalistes de *La Libre Belgique* formulaient de sévères réserves à l'égard de cette croisade et des méthodes de guerre utilisées par les nationalistes, en particulier du bombardement des villes ouvertes. Parmi eux, André Hoornaert¹⁰⁷, le frère de Paul, qui visita l'Espagne en mars 1937, rédigea des correspondances de guerre très critiques pour le camp rebelle. Si l'on se réfère au témoignage de H.R. Southworth:

El 18 de marzo del 1937, otro reportero que acababa de dejar Salamanca, André de Hoornaert, hizo saber a la agencia Havas en París las pruebas y tribulaciones de que eran víctimas los dos hombres de la agencia en la zona nacionalista. [...]. De todos los corresponsales franceses, los de Havas eran los peor tratados. [...]. La declaración de Hoornaert fue consignada por un representante de Havas con quien había hablado en una estación de ferrocarril. Es en ese texto donde está la descripción del trato reservado a los corresponsales de Havas: “El trato consiste en lo siguiente: vigilancia constante y muy de cerca; área de desplazamiento muy limitada; informaciones oficiales escasas y lacónicas; censura implacable [...]; hostilidad manifiesta y cerrada, que se traduce hasta en vejaciones impuestas a nuestros representantes en el interior de la oficina de prensa; falta de mesa, luz insuficiente [...]”¹⁰⁸,

les conditions dans lesquelles A. Hoornaert dut travailler furent sensiblement différentes de celles dont F. Maret dit avoir bénéficié, une bonne année plus tard il est vrai, à un moment où la victoire franquiste était pratiquement assurée:

J'affirme que jamais, au grand jamais, personne ne s'est mêlé de ce que je faisais, de ce que je disais, de ce que je demandais, et que jamais je n'ai vu interpellé personne. [...]. Car j'étais quand même un étranger, et qui fourrait son nez dans beaucoup de choses¹⁰⁹.

¹⁰⁴ Cité par F. Balace, “La droite belge et l'aide à Franco”, *La Belgique et la guerre civile d'Espagne*, RBHC, XVIII, 1987, 3-4, p.637, n.265.

¹⁰⁵ “Avec les volontaires belges” (*La Libre Belgique*, 20 mars 1939 et *La Nation Espagnole*, 23 mars 1939).

¹⁰⁶ F. Balace, op. cit., p.637.

¹⁰⁷ André Hoornaert publiera *La religion dans l'Espagne de Franco*, Paris, Ed. des Archives Espagnoles, 1937.

¹⁰⁸ H. R. Southworth, op. cit., p.23.

¹⁰⁹ François Maret, *Les grands chantiers au soleil*, pp.145-146. Dans “la presse”, un article qu'il publie dans *La Libre Belgique* du 29 mars 1939, après que quelqu'un s'est étonné de découvrir dans ses chroniques beaucoup d'informations introuvables ailleurs, Maret, certifiant que “tout ce que j'ai dit était strictement vrai”, explique le fonctionnement de la presse étrangère en Espagne où, dit-il,

Le 5 septembre 1938, dans "Erreurs", Maret affirmait que

L'idéal eût été que je pusse visiter les deux Espagnes, la soviétique et la blanche. Il est probable que je n'en serais pas revenu -et, ma foi, je souhaitais faire entendre mon témoignage. Ce voyage en Espagne nationale a entièrement confirmé mon opinion qu'elle défend une cause juste, une grande cause.

Car, malgré les défaillances inévitables jusque chez les meilleurs,

Songez que la fleur de cette civilisation [chrétienne] que nous voulons sauver à tout prix c'est précisément cet évangélisme, cette charité, cette justice -cette pitié que vous prenez parfois pour de la faiblesse...

Du 1^{er} février au début mars 1939, Maret séjourne "un plein mois dans l'Espagne victorieuse". Ses chroniques publiées dans *La Libre Belgique* du 7 au 31 mars sont regroupées sous le titre de "La victoire espagnole".

Dans son premier billet, "L'Espagne et nous", Maret, heureux d'avoir pu interviewer "Dame Vérité", décrit l'hostilité des Espagnols, déjà ressentie lors de son précédent voyage, envers les Belges en raison de "la politique de l'absence"

existent deux types de correspondants étrangers: ceux qui y résident et qui connaissent très bien le pays mais dont les articles sont soumis à la censure et ceux qui, de passage, jouissent d'une liberté d'expression beaucoup plus grande mais qui arrivent en pays inconnu -souvent ils n'en parlent même pas la langue-, sont pressés et livrés pieds et poings liés au bon vouloir des officiers de presse: leurs correspondances sont le plus souvent "de la plus aimable fantaisie". "Jusqu'au jour où se présente un type qui veut savoir la vérité -ne fût-ce qu'une bribe de vérité. Il est résigné à commettre beaucoup d'erreurs, parce que, lui aussi, le temps le presse, qui ne lui laissera pas le loisir de tout contrôler. Mais il n'accepte ce qu'on lui dit que sous bénéfice d'inventaire: il discute, contrôle, recoupe. Et il ne tarde pas à découvrir beaucoup de choses qui échappent à celui qui passe, et que celui qui reste ne doit pas ou ne veut pas voir. Celui-là devient la bête noire de l'officier de presse, c'est contre lui qu'il doit faire son métier. Il s'en passe autant qu'il le peut, il a ses informateurs à lui, il flâne, sait tirer parti du moindre hasard, il profite de la liberté -très réelle- dont on jouit toujours en Espagne... Toute vérité finit par percer". Tel est François Maret! Rappelant, par ailleurs, que l'une des caractéristiques de la "crise de la victoire" que traverse l'Espagne nationale est l'influence plus grande qu'y ont naturellement prise les militaires -certes ils ont gagné la guerre "mais avec les requêtes, avec la Phalange, avec tout un peuple, unis fiévreusement dans la volonté de vaincre"- , Maret interroge: "Ont-ils raison de traiter parfois la presse par le mépris? Il en résulte alors que les meilleurs amis de l'Espagne se trouvent moins bien armés pour sa défense. Car si l'ennemi se charge de dire certaines choses, il ne manquera pas de les colorer à sa façon. Comment lui répondrez-vous, si, de votre côté, on vous a interdit de les connaître sous leur vrai jour? M. Bernanos a raconté de nombreux faits qui se seraient passés à Majorque. Je lui ai répondu en montrant que la conclusion qu'il tirait de ces faits était fausse -même en admettant qu'eux-mêmes fussent réels. Mais s'ils étaient faux? J'aurais voulu les vérifier, dans cette île que je connais assez bien. On ne me l'a pas permis, pour des motifs futiles, par une interprétation trop servile des règlements -cette "lettre" qu'on ne raisonne pas. Or, il se fait précisément que les épisodes majorquins de M. Bernanos sont faux, que peu à peu ses erreurs, pour ne pas dire ses mensonges, se découvrent. Sont-ce de bons serviteurs de la cause nationale, ceux qui m'ont privé des arguments que j'aurais pu faire valoir dans la défense de la vérité -de leur vérité, qu'aucune défaillance individuelle ne peut obscurcir?". Bien entendu, Maret qui, une fois encore, ne craint pas les paradoxes -la liberté totale dont il prétend jouir en Espagne nationaliste et la fin de non-recevoir qui lui fut opposée-, ne s'interroge pas sur les raisons profondes de ce refus incompréhensible!

pratiquée par Bruxelles et dont l'“agent général” est la première victime. Les cibles principales du reporter sont Spaak dont les “marchandages de souk ou de ghetto” et les “lésineries ignobles” ont ulcéré les Espagnols, et Janson, son successeur aux Affaires étrangères, pour le choix de M. Pollain -un homme plein de qualités mais dépourvu du prestige dont jouissent les diplomates de carrière- alors qu'un accord avait été signé pour M. Delcoigne qui avait plu aux Espagnols dans l'accomplissement de sa mission préliminaire:

Dès le mois d'août j'écrivais ici-même que l'attitude de nos gouvernants dans cette affaire était “imbécile ou criminelle”. Cela a fait un joli remous dans notre mare aux grenouilles. A présent je crois que je me suis trompé: c'est “imbécile et criminel” qu'il aurait fallu mettre.

Détail “trivial” mais “symbole” du bouleversement qui s'est produit depuis l'été 1938 et qui n'est qu'une des “Premières conséquences de la victoire”(9 mars 1939), le pain d'un brun foncé, dont Maret vante largement les mérites -cet aliment “complet” et “parfaitement hygiénique” contient tout ce que le grain donne sous la meule-, a remplacé le pain blanc: “L'Espagne de 39 est à celle de 38 ce que son pain noir est à son pain blanc”!

Présent dans “Barcelone délivrée”(10 mars 1939), Maret se souvient des larmes de crocodile versées par “les Tartufes de notre presse “de gauche”” sur le sort des petits enfants affamés par l'“affreux Franco” qui bloquait la Catalogne. Aujourd'hui que cette région est libérée, ces pauvres enfants qui continuent à habiter Barcelone n'ont pas moins besoin d'être ravitaillés que sous le règne du Frente popular:

Or, ce ravitaillement, les dynamiteurs du Front populaire l'ont singulièrement compromis en faisant sauter les ponts par lesquels il aurait dû s'effectuer.

Du reste, tant que les rouges ont été les maîtres de Barcelone, les bonnes âmes d'Amérique et d'ailleurs se sont mises en quatre pour envoyer des vivres aux “populations civiles”, si éprouvées. Je ne sache pas que les envois continuent ni que ces *mêmes populations* éveillent encore le moindre intérêt, à présent que c'est Franco qui les contrôle: hypocrites!

Tandis que le centre aristocratique, à peine touché, recouvre la normale, dans le quartier du port aux maisons ouvrières où les bombardements ont fait rage -Maret ne précise pas qui furent les assassins-, tout est en ruines. A l'exception des gros bonnets et de la troupe, tout ce que Barcelone comptait de “rouges” y est resté, à l'affût de la moindre faiblesse du pouvoir central, ce qui justifie, à ses yeux, “La Justice des militaires”(12 mars 1939).

A la question de savoir comment les nationaux s'y prennent pour tenir tête aux rouges dont Barcelone regorge, Maret répond très simplement: "De la seule façon efficace dans ce pays: par le déploiement de leur force". Car,

L'Espagnol est moins évolué que nous, moins accessible à la raison: la force, par contre, lui inspire beaucoup de respect.

Avec les gens du commun il n'est pas mauvais de parler haut, sous peine de passer pour un faible. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir les Espagnols recourir entre eux à la manière forte.

C'est ce qu'a fait Franco. Dès son entrée en Catalogne, il a cherché à faire quelques exemples.

Après s'être moqué de ceux qui raisonnent sur les "Droits de l'Homme" car "l'Homme, cela n'existe pas", Maret exprime sa grande satisfaction d'avoir pu voir fonctionner un tribunal (le Conseil de guerre):

Tout le monde dit qu'il y a, sur la façon de juger des rouges, un immense progrès: l'accusé a le droit de se défendre.

Jugeons-en! De l'accusé qui dut certainement être fusillé dans les trois jours -"car on ne connaît guère de cas où l'accusateur public n'ait pas obtenu la peine qu'il demandait"-, Maret écrit:

Je crois qu'il n'avait pas volé son sort, et que cette justice sommaire est bien faite pour frapper l'imagination un peu fruste de l'Espagnol du peuple.

Il n'en est pas moins vrai qu'elle doit heurter les esprits affinés par quinze siècles de confessions et d'examens de conscience, même -et surtout peut-être- au pays des casuistes.

Notre civilisation chrétienne, au contraire, tend tout entière à valoriser la vie. [...].

Il n'en est pas moins vrai que cette justice militaire, si rigoureuse fût-elle, était encore la justice, en comparaison de ce qu'il y a eu de l'autre côté, où l'on a connu qu'arbitraire, que violence, que crime.

Témoin de la barbarie des rouges et du comportement criminel des tenants du "gouvernement légitime", "Le jardin des supplices"(14 et 16 mars 1939) que Maret visita en excellente compagnie: outre des soldats allemands -"cela devait faire partie de l'éducation antisoviétique qu'ils reçoivent"- et des femmes et des jeunes filles espagnoles, il y avait là un officier de presse d'origine française et un journaliste français, "sans parler de Léon Degrelle et de Jean Denis qui arrivèrent quelques instants après nous avec quatre ou cinq phalangistes".

Très soucieux d'objectivité, Maret désire faire une mise au point sur les "tchékas", ces prisons "officieuses" qui furent, au début de la guerre civile, le

théâtre d'atrocités sans nombre mais qui disparurent peu à peu après que le pouvoir central les eut régies en 1937. Toutefois, même s'il n'y avait plus de tchékas à Barcelone lorsque les nationaux pénétrèrent dans la ville, ceux-ci ne furent pas peu surpris de découvrir dans des lieux de détention des instruments de torture et des cellules dont l'aménagement témoignait d'un raffinement pour le moins étrange. Ces prisons "spécialisées" dépendaient d'un organisme appelé "Service d'Information militaire" (S.I.M.), placé sous le contrôle effectif du P.C. et du consul général d'URSS, ce qui explique qu'on continua, "par analogie", à les appeler "tchékas".

Bien que les rouges aient fait preuve d'une brutalité inouïe -"nul ne peut le contester"-, Maret confie que les supplices que les guides se plaisent à décrire aux visiteurs le laissent "rêveur":

Décidément, je vous le disais, ce qu'il y a de plus curieux dans les tchékas, c'est le jour troublant qu'elles jettent sur les consciences: celles de ceux qui les ont faites, sans doutes mais aussi celles de ceux qui se délectent à en parler: quel matériel humain pour un Freud!

S'il ne doute pas de la "réalité" de ces commentaires, ni surtout de l'atrocité des traitements infligés par les rouges aux détenus, dans quelques "Considérations sur la propagande" (18 mars 1939), Maret regrette cependant les erreurs de psychologie des officiers chargés de faire la propagande nationale. Pourquoi ces officiers, au lieu d'inventer des histoires invraisemblables, ne s'en tiennent-ils pas aux faits tangibles, aux multiples preuves qui existent de la brutalité et de la criminalité des rouges?

Ils auraient eu beau jeu de nous montrer les tombes de plus de *cent mille* victimes qu'ils ont faites en Catalogne, de nous mettre en rapport avec leurs familles, de nous présenter des prisonniers qui nous auraient raconté les sévices dont ils avaient été les victimes, de nous fournir des statistiques qui nous auraient édifiés sur la mauvaise organisation des collectivistes, sur leurs faillites, sur le nombre de gens qui, chaque semaine, mouraient de faim sous le règne de ceux qui prétendaient apporter la joie et l'abondance au peuple.

Ces preuves, une fois de plus, Maret se flatte de les avoir découvertes tout seul; de sa rencontre avec ces jeunes gens torturés par le S.I.M., il retirera une leçon "instructive" sur les rouges et, partant, sur l'humanité, qu'il nous livre dans une véritable page d'anthologie -parmi d'autres- d'anticommunisme primaire:

En effet, ce qui caractérise le règne des rouges, la domination des marxistes, c'est la subversion des valeurs traditionnelles, sur lesquelles repose toute société humaine [...]. Les rouges chambardent tout parce que ce sont des gens bornés qui se

croient plus malins que les autres. Ils refont la société à l'image du "plan" qu'ils portent dans leur pauvre cervelle. Et la société se venge parce que ce "plan" ne lui est pas applicable.

Poursuite diabolique du mal pour le mal, comme on voudrait nous en faire croire -en vertu d'un autre "plan", d'une autre idée préconçue? Même pas. C'est faire trop d'honneur aux rouges que de leur attribuer cette unité de vues, cette suite dans les idées, cette logique dans le satanisme.

De pauvres bougres qui n'ont ni éducation, ni instruction, ni intelligence. Des médiocres que les circonstances -l'abdication des élites- rendent tout à coup maîtres des leviers de commande. Comme ils n'ont pas appris à se maîtriser d'abord -ce qui est le fait d'une bonne éducation- la liberté sans frein dont ils jouissent inopinément, le pouvoir de faire vraiment tout ce qui leur passe par la tête les rend à peu près fous: ils font vraiment tout ce qui leur passe par la tête, et on ne peut pas dire que c'est très joli.

Barbarie déchaînée dans toute son horreur: vengeances effrénées, meurtres arbitraires, "promenades" dans la nuit, achevées par une balle sous le menton, arrestations sans motif, cruautés sans nom. Débauche sous toutes ses formes, les chefs ne songeant plus qu'à jouir pendant que la masse crève de misère, vol et pillage organisés sur une vaste échelle...

Mais aussi bonne volonté imbécile, morgue d'idiots prétentieux qui s'imaginent bien faire en réformant le monde suivant un plan mirifique, mais irréalisable, et qui font plus de mal, par stupidité, que s'ils s'acharnaient au mal. Parce qu'incapables de voir clair, ils vont les yeux fermés, la tête farcie de notions mal digérées, aveuglés par une science qu'ils ne pourront jamais comprendre.

On commence par exterminer les gens en place, parce que leur figure ne vous revient pas, parce que le fait d'être en place, vous le qualifiez de réaction, de bourgeoisisme. Alors que cette place, ils l'occupaient en vertu de leur éducation, de leur formation, de leur origine, en vertu, en un mot, d'un certain nombre de qualités qui les désignaient pour l'occuper -au moins théoriquement, car rien n'est parfait en ce bas monde.

Et comme il faut qu'à cette place il y ait quelqu'un, parce qu'elle répond à un besoin de la société -un besoin qu'on ne supprime pas par simple décret- on doit bien se résigner à y mettre quelqu'un. On y met n'importe qui, au hasard, au gré de ses convictions politiques et non de ses capacités.

Le résultat, Barcelone nous le montre dans toute sa splendeur: ce sont les vivants qui crèvent de faim, les morts qui pourrissent au soleil sans personne pour les enterrer. C'est l'industrie qui périclité, l'accumulation des ordures dans les plus belles artères et de la haine dans les cœurs. C'est la démoralisation de la jeunesse. Ce sont les meurtres à tous les coins de rue, les savetiers dirigeant l'instruction publique et les savants, dans les prisons, préposés aux latrines par des gardiens insanes. Ce sont des malheureux rossés à mort par des boxeurs experts aux coups "efficients", et, quand un faux intellectuel se mêle d'humanitarisme "scientifique", les sinistres loufoqueries des tchékas.

Ce qu'il y a d'atroce dans le marxisme, c'est sa stupidité, c'est que les mieux intentionnés de ses partisans font plus de mal que ceux qui ne songent qu'à en faire. Ce qu'il a de diabolique, c'est que précisément il fait tourner le bien en mal, comme le ferment acétique tourne le vin en vinaigre.

S'il n'y avait que des bons et des mauvais, face à face, les choses seraient simples, le choix trop facile. Et sans doute les bonnes gens finiraient-ils toujours par avoir le dessus. Mais il y a dans les deux camps des braves gens et des canailles. Ce qu'il est intéressant de constater, c'est que d'un côté les canailles elles-mêmes finissent par être contraintes à faire du bien, tandis que de l'autre les

braves gens finissent par faire le mal, malgré toute leur bonne volonté: on ne gouverne pas contre certaines lois, qui sont celles de notre nature!

Il ne manque pas en Espagne d'esprits supérieurs qui ont une claire vision de ces choses.

Lors de son second périple dans cette Espagne en guerre, Maret aura l'occasion -ce qui ne lui avait pas été possible lors du premier voyage "parce que l'autorité militaire proscrivait tout contact entre les journalistes et les troupes volontaires (lisez troupes italiennes)"- d'approcher les Belges engagés dans les rangs nationaux. Cette présence dont il avait connaissance déjà à ce moment-là, il s'abstint d'en parler parce qu'alors,

les lois de la non-intervention étaient en vigueur chez nous: les gars des brigades internationales n'avaient pas encore reçu de nos pouvoirs publics l'accueil exigé par les socialistes. Aujourd'hui que j'ai vu le télégramme de M. Janson ordonnant à nos autorités consulaires de renvoyer chez nous les étrangers qui avaient quitté la Belgique pour prendre rang parmi les internationaux, je n'ai plus les mêmes motifs de me taire. Ce que ces Juifs, ces Allemands, ces Polonais, ces Russes et ces Italiens ont fait par haine des lois sur lesquelles se base l'existence même de notre patrie, la poignée de Belges dont je parle l'a fait pour défendre ces lois, par amour pour notre patrie. On ne voit pas pourquoi nos autorités, qui ont trouvé bonne la conduite des premiers, réprouveraient celle des seconds.

Ce nouveau refrain raciste l'amène tout naturellement à relater en détail sa rencontre "Avec les volontaires belges" (20 mars 1939) à Calella, un bourg situé au nord de Barcelone. Les quatre Flamands, tous membres de la *Légion nationale*, présents en Espagne depuis près de deux ans et qui s'étaient d'abord engagés dans les troupes phalangistes avant de faire partie des Flèches noires, étaient "contents de ce qu'ils avaient fait":

Ils avaient conscience, devant le grand nombre des nôtres qui se sont trouvés dans l'autre camp d'avoir rendu service au pays: il fallait qu'il y eût quelques Belges de ce côté-ci, pour compenser l'effet désastreux de ces engagements en masse. Se rend-on compte, chez nous, de ce que dans l'Espagne victorieuse -celle de demain, celle avec laquelle nous aurons forcément à compter- on aurait pensé de notre pays si tous les Belges ayant combattu en Espagne l'avaient fait *contre* cette Espagne-là?

Maret qui, dans son article précédent, affirmait que les Belges engagés chez les rouges étaient des Juifs, des Allemands, des Polonais, des Russes et des Italiens partis du royaume -c'est-à-dire des réfugiés politiques-, précise ici que *quelques milliers* de Belges -d'origine, semble-t-il- firent partie des Brigades.

Selon Maret, "abstraction faite de toute opinion sur les idées en présence, de tout sentiment, de toute préférence", ces jeunes gens, qui sont un bienfait

pour le royaume, lui ont fait comprendre -“maladroitement, parfois, car ils ne savaient pas tous très bien exprimer ce qu'ils pensaient et ce qu'ils sentaient”- les analogies existant entre l'Espagne et leur pays parmi lesquelles la menace réelle d'un mal, déjà aigu dans la Péninsule mais seulement latent en Belgique:

L'accouplement de deux tendances qui ne paraissent opposées qu'à leur surface (comme l'ont démontré en Espagne les accointances ahurissantes des séparatistes catalans surtout Basques -ces soi-disant conservateurs- avec la canaille marxiste), l'accouplement du marxisme, sous toutes ses formes avouées ou camouflées, avec le séparatisme.

Instruits par la situation espagnole, ils s'efforcèrent de combattre “à tout prix, c'est-à-dire au prix de leur sang, au prix de leur vie” ce terrible fléau sur le point de triompher en Espagne et qui ne tarderait pas à l'emporter aussi chez eux “par le rayonnement de l'exemple et par la force de contact qu'il devrait à la contamination rapide de nos voisins”.

Ce faisant, ils ont eu conscience de le faire pour la Belgique.

On le voit, Maret, un francophone de Flandres, utilise également la propagande espagnole à des fins intérieures, voire strictement personnelles. Le témoignage unanime de ces volontaires flamands, des hommes du peuple, ne tend-il pas à démontrer à quel point les gens de bon sens sont opposés aux revendications extrémistes des séparatistes, particulièrement néfastes pour la caste privilégiée à laquelle appartient le journaliste?

Les 24, 25 et 27 mars, dans “Les Italiens”, “Physionomie de la bataille de Catalogne” et “Caractéristiques des troupes italiennes”, Maret étudie le soutien apporté par le Duce au caudillo. Selon ses calculs, le nombre d'Italiens présents en Espagne s'élève à environ 25.000 hommes, un chiffre qu'il situe entre celui des communiqués des nationaux qui parlent de 16.000 Italiens et celui avancé par “les proclamations tendancieuses de Barcelone”:

Immédiatement -comme toujours- [les gouvernementaux] ont entrepris à grand fracas une contre-offensive de propagande, avec des visées diplomatiques. Leur tactique a toujours consisté à essayer de déclencher des complications internationales, parce que dès le début ils savaient bien que c'est seulement de l'étranger que pouvait leur venir le salut.

Aussi les rouges se sont-ils acharnés à provoquer cette intervention en exagérant dans leurs communiqués l'importance de l'aide italienne. Pour Maret,

les qualités de ces troupes sont l'efficacité et la densité -relative- du matériel, le mordant des effectifs et leur vitesse résultant d'une excellente organisation:

C'est pourquoi, sans faire aucun tort à leurs frères espagnols, sans chercher à minimiser le moins du monde leurs propres qualités, qui sont admirables, on peut dire que dans la bataille de Catalogne le rôle des troupes italiennes a été infiniment plus important que ne semblerait l'indiquer le chiffre relativement faible de leurs effectifs.

L'efficacité de ces troupes, selon Maret, provient aussi du fait que, tel qu'"on l'a dit et répété", excepté à Madrid où il y eut une résistance farouche, maison par maison et étage par étage, cette guerre civile ne peut être comparée à la Guerre européenne, "essentiellement une guerre de positions", mais ressemble bien plus aux guerres coloniales; et c'est précisément avec l'expérience d'une guerre coloniale récente que les Italiens sont intervenus: "ils ont pu prendre Malaga quinze jours après leur arrivée en Espagne".

S'il refuse de parler du "matériel rouge" qu'il n'a pas vu à l'oeuvre, Maret indique cependant que tous les rapports sur le sujet ainsi que les éléments pris par les nationaux permettent de dire "qu'il devait être très suffisant" alors que le matériel des nationaux est jugé "pas très abondant", contrairement à celui des troupes italiennes bien fournies en camions, tanks et artillerie.

A propos du "cynisme" dont on qualifie souvent cette action, Maret admet que "les Italiens sont "intervenues" très tôt en Espagne -comme les Français, par leurs envois d'avions" mais déclare qu'il serait difficile de savoir qui arriva le premier, "l'un n'attendant pas l'autre".

Dans ce chapitre de la non-intervention, il est, dit-il, un point à ne jamais perdre de vue:

C'est que la guerre civile elle-même a éclaté parce que les nationaux ont voulu mettre fin à une intervention qui durait depuis des années: celle de la Russie.

Il est établi avec la dernière évidence que l'URSS, soit par elle-même, soit à l'intervention du Komintern, a commencé à jouer un rôle de premier plan en Espagne dès l'avènement de la République, et que, dès qu'elle a entrevu la possibilité de créer dans ce pays un mouvement révolutionnaire, elle s'est mise à y envoyer des armes et des munitions qui ont été stockées par les communistes -, sans parler des techniciens de la guerre de rues, étrangers ou nationaux, formés en Russie, qui affluaient de plus en plus nombreux.

On perd trop de vue que les mouvements révolutionnaires d'octobre 34 étaient non seulement d'inspiration, mais d'exécution russe. Et qu'à l'instigation des Soviets, pressés de recommencer avec de meilleures chances de succès, le **Frente popular** avait fait passer en jugement les hommes énergiques grâce auxquels le coup avait échoué.

Dans ces derniers articles, l'hypocrisie de Maret éclate en plein: le fait de traiter abondamment l'aide des "alliés italiens", voire d'en exagérer l'importance -ce qui lui donne un faux-semblant d'objectivité-, lui permet de passer sous silence la formidable intervention allemande, l'appui décisif de "M. Hitler", tel qu'il le nomme respectueusement, la vraie et la seule menace pour la Belgique. Vile manière de tromper ses lecteurs!

Les 30 et 31 mars 1939, dans ses deux dernières chroniques sur "L'Espagne d'aujourd'hui" et "L'Espagne de demain", Maret confie que, dans cette nation qui, l'été antérieur, "alors en pleine lutte, tendue dans un farouche effort, sous l'empire d'une volonté unanime", lui avait fait une "impression magnifique", la volonté s'est quelque peu relâchée depuis la victoire; toutefois, dit-il, cette relâche ne peut être que passagère car l'Espagne doit encore couronner cette victoire et tenir ses promesses:

Elle a triomphé sur les champs de bataille; il lui reste, dans la paix, à redevenir la grande nation, la nation "missionnaire" dont le rôle peut être décisif en Europe. Elle nous doit la continuité de son exemple -d'une leçon dont le monde a besoin.

S'il demande pardon à ses "amis espagnols" pour les critiques que, tout au long de son enquête, il affirme avoir formulées "sans vanité" à leur égard et dont l'adversaire s'est souvent servi avec une absence totale de bonne foi, Maret, se souvenant de la leçon d'Ortega y Gasset pour qui la noblesse n'est pas mais se conquiert tous les jours, se dit confiant que "notre sympathie clairvoyante peut les aider dans cette lutte qui ne sera jamais terminée".

Dans le long hommage qu'il rend à "la pure Phalange de José Antonio" et aux membres qu'il a rencontrés, décidés à consolider l'oeuvre du fondateur, il rappelle les efforts de Franco pour "cimenter l'union, somme toute fortuite, des éléments nationaux", notamment par l'adoption de la doctrine phalangiste dont il a fait une espèce de Constitution. Toutefois il se dit conscient que cette doctrine (qui possède l'avantage inappréciable, face à la devise "Dieu, Roi, Patrie" des autres courants formant le "mouvement" national, de proposer un programme permettant de remplir les tâches de la paix et de résoudre les problèmes de la vie collective, et qui, contrairement au marxisme, "propose au peuple un idéal qui l'élève très haut, tout en se basant sur la justice sociale", ce qui la rend capable de "rallier les éléments populaires qui ne sont pas irrémédiablement inféodés à la politique de Moscou"), "dans un pays aussi arriéré que l'Espagne -dans

certaines de ses provinces- réclame des réformes radicales qui supposent à leur tour des sacrifices immenses de la part des *beati possidentes*". Aussi craint-il la réaction de plusieurs groupes: celle de ceux qui, dès le début de la guerre, souscrivirent à tous les programmes de la Phalange -car ils leur permettaient "par la victoire sur le communisme, de sauver leur vie, sinon leur fortune"-, comme le vieux parti traditionaliste, conservateur et réactionnaire, qui risque fort de contrarier la réforme agraire projetée par José Antonio; celle "d'anciens politiciens qui n'ont pas oublié les jeux des partis et les délices du "caciquisme""; celle des militaires qui ont puisé une immense vigueur dans la victoire dont ils s'attribuent tout le mérite et qui rêvent peut-être de rester les maîtres -Maret ne se réfère pas ici à "l'admirable masse combattante, chefs et soldats, faite de tout un peuple uni pour la victoire" mais à "ces quelques militaires politiciens dont l'armée espagnole a, en tout temps, produit de curieux exemplaires"; celle d'une Eglise "toujours si vivace en Espagne, exaltée par le martyre", de "quelques vieux éléments [du clergé] qui songent encore aux anciennes prébendes, au "royaume de ce monde" et qui interprètent dans ce sens, certes peu évangélique, la noble devise -Dieu, Roi, Patrie- du réquêté". Bref, la réaction de ces gens qui n'ont rien appris de la guerre et qui "font bloc pour freiner le programme de la Phalange, dont la réalisation mettrait fin à leurs privilèges: c'est la coalition (sic) des intérêts acquis contre l'idée de rénovation et de justice sociale".

Il estime en outre que la Phalange, dont le grand malheur fut de perdre son chef, est menacée par un "afflux d'éléments nouveaux, mal assimilables, [qui] dilue l'esprit qui l'anime".

Le coup de balai qui a débarrassé l'Espagne "de la tyrannie moscovite", "la victoire que les soldats de Franco ont remportée sur les marxistes de Barcelone est une victoire *espagnole*" ainsi que l'indique le titre de son enquête, et non une victoire allemande ou italienne. S'il reconnaît "l'importance, indéniable, de l'aide que ses alliés ont apportée au Généralissime", Maret insiste sur le fait qu'il ne s'agit que d'"une aide matérielle, qui serait restée sans objet s'il n'y avait pas eu avant tout [...] le magnifique mouvement d'idées et de sentiments qui a abouti au mouvement de juillet 1936", un mouvement "purement espagnol" et qui doit s'achever "par le triomphe d'un idéal nouveau, bien que puisé dans la tradition -elle aussi la plus espagnole". D'ailleurs, dit-il, tous les chefs de la Phalange avec lesquels il a parlé ont insisté sur le "caractère chrétien de leur révolution":

Pour ces Espagnols cent pour cent, le complexe historique sous l'aspect duquel ils conçoivent leur patrie et la religion catholique forment un tout inséparable.

Pour Maret, le phalangisme, appelé à tort "fascisme espagnol", se distingue des fascismes authentiques en ceci que, se revendiquant espagnol avant tout, il base sa doctrine sur ce qui lui paraît le plus spécifiquement espagnol: le catholicisme.

Après avoir défait le seul ennemi du dehors qui le menaçait sérieusement, l'Espagne, qui "portait en elle-même les causes de sa décadence, avant que les théories de l'extérieur ne soient venues la consommer", se doit de gagner la paix en luttant "contre elle-même, contre les facteurs de dissolution qu'elle porte en soi"; grâce à "l'idéal magnifique -concret, codifié- capable de polariser toutes les forces de la nation dans un élan unanime", elle vaincra l'ennemi intérieur:

La façon dont l'Espagne, mettant cet idéal en pratique, mènera la lutte contre ses propres causes de faiblesse pour la réalisation de ses buts nationaux, méritera d'être suivie de près dans les mois qui vont suivre: ce sera un exemple pour les autres pays -une leçon, si par malheur elle devait ne pas réussir- surtout pour ceux qui, comme le nôtre, souffrent de ne pas se sentir impérieusement attirés par un idéal unanime, élevé et permanent...

2. CHARLES d'YDEWALLE (1901-1985).

De Primo de Rivera à Franco.

Dans un article sur "Le destin tragique de Primo de Rivera"¹¹⁰, ce général auquel le roi Alphonse XIII confia le pouvoir en 1923 après le désastre d'Anoual, un revers dont les répercussions s'avéreraient décisives sur la vie politique espagnole et particulièrement néfastes pour la monarchie, le polyvalent Charles d'Ydewalle¹¹¹ relate les circonstances dans lesquelles, en 1930, à la chute de cette "dictature débonnaire et bon enfant, qui ne fit jamais couler le sang"

-C'est une chose remarquable et inoubliable que ces sept années de gouvernement d'un soldat furent une espèce de trêve où les Espagnols, enfin obligés de ne plus se battre entre eux, renoncèrent à la singulière habitude d'échanger des coups de revolver dans les rues. [...] Primo sortit de la légalité pour rentrer dans la paix et dans la sécurité-,

¹¹⁰ Charles d'Ydewalle, "Un dictateur bon enfant. Le destin tragique de Primo de Rivera", *Cassandra*, 10 octobre 1936, p.5.

¹¹¹ Avocat à la Cour d'appel de Gand puis à Bruxelles, journaliste à *La Nation Belge*, au *Soir*, à *La Libre Belgique*, grand reporter international, correspondant du *Figaro* et du *Journal de Genève*, essayiste et historien.

il fit connaissance avec ce pays, une Espagne “remplie, en cette saison, de bruits d’élections et de polémiques d’officiers”.

Lorsque Miguel Primo de Rivera, dont “les vrais ennemis [...] étaient les professeurs et les intellectuels de tous rangs” -parmi lesquels se trouvait “le grand Unamuno[...] exilé de Salamanque et d’Espagne à cause de son incorrigible esprit de contradiction”-, démissionna et partit pour Paris,

Déjà, dans toutes les grandes villes, les étudiants et les avocats demandaient des comptes au roi Alphonse, coupable d’avoir fait sienne, pendant six ans, la cause du Dictateur. Aussi la chute de Primo devait entraîner inmanquablement la chute de la monarchie.

La tentative désespérée du roi de remettre en vigueur la constitution de 1876 et de réunir une équipe parlementaire capable de gouverner le pays, la crise économique naissante, les rumeurs d’après lesquelles le souverain aurait appuyé à l’époque l’entreprise hasardeuse d’Anoual et une inimitié croissante du peuple à l’égard de la monarchie l’obligèrent à abdiquer en avril 1931.

Pas plus que Primo, le Roi n’avait voulu faire couler le sang espagnol. La République fut proclamée. Aussitôt, dans toute l’Espagne, les revolvers repartirent tout seuls.

Dès cette “abdication désolante”¹¹², le pays redevint le théâtre de sanglants désordres et de cruels affrontements.

Pour d’Ydewalle, ferme défenseur de la monarchie espagnole, la genèse de la division postérieure de l’Espagne en deux gouvernements, celui de Burgos et celui de Barcelone, est simple: elle tient tout entière “dans une bataille entre les Mythes”¹¹³.

Dans ce pays nostalgique de sa grandeur passée, apparemment voué aux luttes intérieures les plus inutiles et où, à côté de la masse illettrée, les savants peuvent être remarquables -“Comme au moyen âge, les humanistes peuvent y prospérer, au milieu de la foule des analphabètes”¹¹⁴-, la République promit la liberté avec l’instruction; l’idée selon laquelle la monarchie et les jésuites étaient les organisateurs de l’ignorance était parrainée par le docteur Marañón lui-même, écrivain distingué et l’un des plus brillants médecins de Madrid.

¹¹² Charles d’Ydewalle, “Espagne”, *Vingt ans d’Europe (1919-1939)*, Paris, Flammarion, 1939, p.128.

¹¹³ Ibid., p.128.

¹¹⁴ Ibid., p.128.

Tous ces lettrés faisaient de la politique, et mal préparés à ce jeu dangereux, estimaient que l'Espagne serait sauvée par eux¹¹⁵.

Dans cette République de professeurs, d'académiciens et d'universitaires, qui manquait d'hommes d'Etat mais foisonnait de programmes politiques,

l'avènement du Front Populaire [...] permit à tous les hommes et à tous les programmes de s'en donner à coeur joie¹¹⁶.

C'était la République de Périclès, sauf que les grévistes fusillaient les passants dans la rue sans que la justice osât sévir¹¹⁷.

L'assassinat, par des gendarmes, du parlementaire de droite Calvo Sotelo déclencha la révolte instantanée de "quelques officiers patriotes"¹¹⁸ que la démocratie républicaine avait relégués, pour la plupart, aux Canaries, au Maroc et aux Baléares. C'est de là que devait venir la réaction; c'est de là qu'elle vint.

Si, pour les uns, il était choquant de voir la République espagnole "se maintenir par l'assassinat en place publique, sans l'ombre d'un appareil légal", il parut "déplorable aux éléments "de gauche" que ce fussent des généraux qui se chargeassent de la mission bien nécessaire de mettre un terme à cette débauche de fusillades"¹¹⁹.

Etablissant un parallèle entre le conflit italo-abyssin, au cours duquel les démocraties organisèrent une grande croisade au bénéfice d'un Négus "aux moeurs mérovingiennes" et gouvernant les peuples d'Abyssinie "à la manière de Frédégonde ou de Brunehaut"¹²⁰, et cette guerre d'Espagne dans laquelle il fallut aussi "prendre parti sans délai, sous peine de déchoir"¹²¹: "on était pour, on était contre Franco", et où "là aussi tout se résumait en une question de droit", d'Ydewalle aborde la question de la légalité du soulèvement; il la résout à sa façon:

A coup sûr, le général Franco était un insurgé, un fauteur d'illégalité. Mais son illégalité portait-elle assez de vertu propre pour se justifier? Tout était là¹²².

Dans ce choeur alterné, l'antienne perpétuelle demeure: "Qui a commencé?". Dans l'ordre légal c'est évidemment Franco. Aucun tribunal républicain ne

¹¹⁵ Ibid., p.128.

¹¹⁶ Charles d'Ydewalle, "Les démons espagnols", *Cassandre*, 5 septembre 1936, p.3.

¹¹⁷ "Espagne", p.129.

¹¹⁸ Ibid., p.129.

¹¹⁹ Charles d'Ydewalle, "Europe 1936-1937", *La Revue générale*, 15 septembre 1937, p.341.

¹²⁰ Ibid., p.341.

¹²¹ Ibid., p.342.

¹²² Ibid., p.340.

pourrait, en effet, l'excuser d'avoir voulu se substituer aussi lestement au président de la république. Dans l'ordre chronologique c'est évidemment le Frente Popular qui, bien avant l'assassinat de Calvo Sotelo s'était permis une série d'impunités révoltantes¹²³.

Pour d'Ydewalle, personnifié par Léon Blum -qu'il qualifie de "marxiste fossile" et de "rétrograde prétentieux"¹²⁴- et par Emile Vandervelde désireux tous les deux de rajeunir leur programme et de redresser les espoirs dans "la Jérusalem socialiste"¹²⁵, le socialisme marxiste, qui cherchait depuis longtemps "l'occasion d'une croisade"¹²⁶, saisit l'aubaine. Que Franco fût sorti de la légalité suffit à ses détracteurs pour le traiter de "rebelle", l'appui des royalistes, des prêtres et des nobles pour qu'on le traitât "d'ennemi de l'Esprit et des Lois"¹²⁷; les hommes de gauche furent par contre plus discrets sur l'aval qu'il reçut de nombreux officiers républicains. "Un nouveau Mythe était né"¹²⁸.

Et quand Franco, arrêté devant Madrid début novembre 1936, "fut obligé de faire bombarder certains quartiers de la ville par des avions allemands et italiens",

Enfin les partis de gauche tenaient un récit d'atrocités, une véritable histoire de terreur blanche, dont tout l'odieux retombait sur les fascismes! [...]. Pour le coup c'était Franco qui devenait assassin de femmes et d'enfants. C'était lui le monstre. Il est trop pénible d'avoir été accusé, pendant tout un été, et un début d'automne d'avoir déterré des Carmélites¹²⁹.

Que "cette Croisade-là était le commencement de la fin du monde"¹³⁰, le journaliste en eut la conviction dès le premier voyage qu'il réalisa à travers l'Espagne en guerre, du 10 au 29 août 1936, et dont il rapporta la sensation que ce conflit pourrait se résumer en un combat entre deux provinces: "la Catalogne ou le Diable, la Navarre ou l'Ange"¹³¹. Car, en apercevant des ouvriers illettrés crier "Vive la Russie" -"la Salente de toute idéologie, la mère de toutes les conspirations et de toutes les révolutions"¹³²- devant un peloton d'exécution, en

¹²³ Ibid., pp.341-342.

¹²⁴ Ibid., p.338.

¹²⁵ "Espagne", p.130.

¹²⁶ Ibid., p.129.

¹²⁷ Ibid., p.130.

¹²⁸ Ibid., p.130.

¹²⁹ "Europe 1936-1937", p.341.

¹³⁰ "Espagne", p.130.

¹³¹ "Les démons espagnols", p.3.

¹³² "Espagne", p.130.

constatant le retour de très vieux mythes, celui de Dom Carlos à Pampelume et celui de Bakounine à Barcelone, en voyant les premiers insignes rassemblant le Faisceau, la Croix gammée et le joug à six lances des Phalangistes, il comprit qu’“une grande guerre de Religion était commencée”, semblable à l’inférieure et cruelle guerre des Albigeois “qui mit l’Occident aux prises avec une hérésie nihiliste, venue d’Europe Orientale”¹³³, et dans laquelle Franco rappelait Simon de Montfort:

Il y avait décidément deux fois, une dans l’Espagne rouge, et une dans l’Espagne de Franco. C’était le grand schisme d’Occident¹³⁴.

Pour décrire le réveil, effroyable sous ce soleil-là, de “l’instinct bestial qui dort au fond de chacun de nous” et qu’“un peu de pétrole russe” suffit à allumer, d’Ydewalle recourt plusieurs fois à Goya:

Rien ne manque au colossal scénario de cette pièce inventée par Goya. Toutes les horreurs y sont, tous les sentiments aussi, depuis l’héroïsme le plus pur jusqu’à la lâcheté la plus plate¹³⁵.

Tandis que du côté de “Séville rouge”, Queipo de Llano procède à un nettoyage expéditif des “exploits russes ou chinois” et que Mola soulève le Nord de l’Espagne, une déconvenue attend les généraux: la capitale leur échappe.

Il fallait prendre Madrid comme fut prise Séville, en mettant au cagibi les petits ministres foireux de la démagogie républicaine¹³⁶.

Un coup d’Etat qui voit s’accumuler sur lui autant de malchances, assure d’Ydewalle, est un coup d’Etat mal conduit; pour expliquer l’attitude de la flotte, il s’appuie sur un témoignage d’après lequel, des trois cents mineurs exilés après la révolte des Asturies, trente gagnèrent Moscou où ils étudièrent savamment le métier d’agitateurs; quand ils furent grâciés, le gouvernement incorpora dans la marine de guerre ces hommes qui, instruits par des spécialistes de Cronstadt et de la Mer noire, n’avaient pas leurs pareils pour chauffer un équipage.

Après la Russie, le bolchevisme s’introduisait donc au pays du Greco et de Philippe II où “il sut gagner les indulgences de tous les révolutionnaires, de tous

¹³³ Ibid., p.131.

¹³⁴ “Europe 1936-1937”, p.343.

¹³⁵ “Les démons espagnols”, p.3.

¹³⁶ Ibid., p.3.

les hommes de gauche, et de tous les vrais amis de la Société des Nations". Quitte à en critiquer les excès, tous les esprits avancés le préférèrent au Tsarisme.

Le mythe opérait, avec un charme irrésistible. Des milliers d'hommes accoururent de tous les points d'Europe, s'enrôler dans les brigades internationales, et l'on assista à ce spectacle étrange d'une armée de mercenaires, gens honnêtes souvent, enthousiastes quelquefois, mais tous convaincus de la justice de leur cause, celle de la lutte contre le Fascisme, sur le Front de la Liberté. [...]. Racolés par les sergents du Secours Rouge à travers toute l'Europe, ils furent un moment 40.000, tantôt transportés d'enthousiasme par l'odeur de la poudre, tantôt révoltés contre les mauvais procédés de Marty, quand ils ne reposaient pas déjà dans le cimetière de Fuencarral. Pour beaucoup les misères ne furent qu'une question de solde mal payée. L'idéal y était souvent.

Ils furent fêtés par une quantité de visiteurs étrangers, députés communistes et socialistes, voire radicaux, mais aussi par des Anglo-Saxons, par de grandes Anglaises et d'ardentes Américaines. En un savant mélange les paladins de M. Azaña étaient parvenus à brouiller tous les récits de leur propre révolution. Aussi autour d'eux se reforma l'éventail complet de tous les adversaires des Dictatures¹³⁷.

Cette belle image d'Epinal, plutôt positive, des volontaires étrangers au service de la République espagnole diffère sensiblement de celle diffusée quelque deux années plus tôt dans "On passe toujours à Cerbère"¹³⁸. Accordant foi aux "très utiles révélations sur l'énorme trafic d'armes, de matériel et d'hommes qui se fait par la France en direction de Valence", réalisées par Virginio Gayda dans le *Giornale d'Italia*, d'Ydewalle y constatait que les autorités françaises, par crainte d'intervenir dans cet exode continu vers les alliés de Barcelone, préféraient laisser faire, que rien n'avait donc changé depuis qu'il s'était rendu à Toulouse, "première étape du bolchevisme vers la Péninsule"¹³⁹, à Perpignan où "les bureaux de la Fédération Anarchiste Ibérique recueillaient tous les aventuriers de l'Europe malade, tous les pèlerins de la Révolution"¹⁴⁰ et où, en un quart d'heure, il vit défiler "toute une pègre de gens en chandail à fermetures éclairs, parmi lesquels les employés faisaient un choix au petit bonheur"¹⁴¹, ou encore à Cerbère même, "sur cette route de misères et de mensonges"¹⁴², où il assista personnellement au passage de onze beaux camions Renault commandés par la Fédération Anarchiste et sortis le même matin des usines de Billancourt.

¹³⁷ "Espagne", pp.132-133.

¹³⁸ "On passe toujours à Cerbère", *Cassandre*, 16 octobre 1937, p.4.

¹³⁹ *Ibid.*, p.4.

¹⁴⁰ "Europe 1936-1937", p.342.

¹⁴¹ "On passe toujours à Cerbère", p.4.

¹⁴² *Ibid.*, p.4.

Détaillant tout ce qui, dans l'entreprise franquiste, déplaît aux Anglais et aux Américains:

une connivence trop voyante avec le Faisceau et la Croix Gammée; bien plus, une profusion compromettante d'éloges de la part d'un groupe d'Anglais factieux, celui des *Black shirts*, de M. Oswald Mosley; un goût affirmé, sous le nom de phalangisme, pour le régime d'autorité; enfin le renom fâcheux, dans l'univers protestant, d'une tyrannie espagnole, selon la tradition de Philippe II, ancêtre de l'Intolérance¹⁴³,

d'Ydewalle raille et dénonce tout à la fois la philanthropie hypocrite de ces Anglo-Saxons et leur "goût prononcé pour les grands mouvements qu'inspire la pitié"¹⁴⁴:

Ayant réalisé de plantureux bénéfices dans les affaires sans aucun égard pour ceux qu'ils employaient et souvent exploitaient, ils se prennent ensuite de pitié pour les ouvriers des autres ou simplement pour les enfants de ceux qu'ils ont jadis jetés eux-mêmes dans la rue¹⁴⁵.

Il se moque surtout de la duchesse d'Atholl qui, "après le bombardement de Guernica, prenait parti pour les femmes de Valence"¹⁴⁶ et "se fit la championne des Catalans, comme l'année d'avant, elle l'avait été des Abyssins, comme l'année d'après elle allait être celle des Tchèques"¹⁴⁷, ou encore de M. Attlee, le leader de l'Opposition qui, appuyé par la grosse majorité de l'opinion, fit de "solennels voyages" à Barcelone où

siégeaient des Comités staliniens, trotskistes, et même anarchistes, de ces hommes que les paisibles citoyens de Londres ne verraient pas venir chez eux sans les confondre avec le spectre affreux d'Armageddon, et contre qui le Ministre de l'Intérieur de sa Majesté mobiliserait immédiatement la meilleure brigade de Scotland Yard¹⁴⁸.

Dans son "Film de l'année 1936" publié dans *Cassandra* en janvier 1937, Charles d'Ydewalle, présent sur le front de Madrid le mois précédent, avoue sa crainte, éprouvée à la vue des avions russes, que la guerre d'Espagne ne tourne à la grande guerre européenne:

Elle n'est pas près de finir et les vautours qui tournent autour des charniers de la Cité Universitaire et de la Casa del Campo ne demandent qu'à élargir leur vol

¹⁴³ "Espagne", p.133.

¹⁴⁴ Ibid., p.133.

¹⁴⁵ Ibid., p.134.

¹⁴⁶ "Europe 1936-1937", p.342.

¹⁴⁷ "Espagne", p.133.

¹⁴⁸ Ibid., p.134.

jusqu'à la France et à la Belgique, où il y a encore des cathédrales à incendier et des villes d'art à détruire¹⁴⁹.

En septembre 1937, dans son panorama "Europe 1936-1937", le journaliste se montre justement sévère à l'égard d'un Comité de non-intervention dont il dénonce la totale inefficacité; il constate que l'Italie et la Russie, bien qu'elles y siègent, interviennent l'une et l'autre en Espagne: la première "pour l'Ordre", la seconde "pour le Désordre"; il accuse aussi les puissances européennes en général, "intéressées à se dévorer entre elles", de se livrer à coeur joie "au petit jeu des manoeuvres et des fausses manoeuvres" et de vendre des armes à des gens qui se tuent, "tout en discutant si on les appellerait belligérants"¹⁵⁰.

Deux ans plus tard, la victoire franquiste semble avoir béatement apaisé toutes ces inquiétudes; la conclusion que d'Ydewalle tire du conflit espagnol et de son heureux dénouement comme les mérites qu'il attribue naïvement au Comité de Londres se verront bientôt démentis. Le portrait (ironique?) qu'il présente du dictateur nazi laisse songeur. Rappelant la situation politique dans la péninsule balkanique avant 1914, il écrit que

L'Espagne, du 18 juillet 1936 jusqu'au début 1938, eut le triste privilège de jouer ce rôle des Balkans dans le concert européen. Elle fut le pays à propos duquel on était à deux doigts de la guerre. Sans cesse les réminiscences reportaient à l'époque de la Triple Alliance et, lorsqu'en avril 1937 un avion soviétique torpilla le *Deutschland* au large des Baléares, il y eut un frémissement. Le Führer dont les nerfs sont si sensibles à toutes les douleurs humaines montra, au retour de ces trente cercueils, un visage affreusement bouleversé. Allait-il résister, cet homme tendre et romantique, à l'immense émotion qui soulevait son coeur? Mais l'expérience démontra que de notre temps d'égalité et de national-socialisme, trente marins ne valent un archiduc, sa femme fût-elle morganatique. L'Allemagne ne déclara pas la guerre aux Soviets pour trente marins. Néanmoins la guerre civile en Espagne fut une grande guerre espagnole qu'un habile Comité parvint à enfermer dans les frontières d'Espagne¹⁵¹.

Une étape imprévue.

Un soldat catholique, homme loyal et droit, Espagnol fervent, rêve en 1936 de sauver son pays de l'effroyable anarchie du Front Populaire. Sur le sanglant désordre de cette époque, mes camarades de prison ne tarissaient pas de détails enthousiastes. On fusillait dans la rue, pour le plaisir, tous ceux qui s'opposaient à la révolution en marche. Franco, soldat catholique, accourt des Canaries et gagne à sa cause toute l'armée du Maroc. A la même heure, Mola réussit dans une même entreprise à Burgos et Queipo de Llano à Séville. Peu de sang. Quelques fusillades

¹⁴⁹ Charles d'Ydewalle, "Film de l'année 1936", *Cassandre*, 9 janvier 1937, pp.3-4.

¹⁵⁰ "Europe 1936-1937", p.339.

¹⁵¹ "Espagne", pp.137-138.

sommaires sous le ciel fuligineux et plombé d'Andalousie suffisent à ramener l'ordre dans ces villes où hier encore, le "Frente Popular" s'en donnait à cœur joie. Mais le coup échoue dans les deux plus grandes villes d'Espagne: Madrid et Barcelone. Au lieu d'un "Pronunciamento", c'est une longue guerre civile où, de part et d'autre, rouges et blancs, font appel à des étrangers, plus ou moins mercenaires. Les rouges fusillent les curés. Les blancs, enfin vainqueurs, établissent un régime de force où la religion catholique est proclamée religion d'Etat.

La férocité du régime rouge n'a d'égale que la cruauté du régime blanc. Celui-ci juge les coupables de la "rébellion". Il instruit des procès, qu'il mène rondement, à la manière de la Gestapo. Sans cesse aux aguets, poursuivant implacablement son enquête, il découvre toujours de nouveaux coupables. En 1942, quand j'étais à Carcel Modelo, le Caudillo commençait lentement l'instruction nouvelle d'affaires écoulées en 1937 et qui devaient conduire les accusés à la mort. Cette vengeance presque sadique ne va jamais sans chapelets et sans offices, sans prêtres catholiques et sans liturgie catholique.

Reconnaissons que, rarement, soldat chrétien, en prétendant servir la religion catholique, la dessert aussi tristement.

"L'Espagne est un pays catholique, disaient les officiers de Franco. Le jour où elle cesserait d'être catholique, elle cesserait d'être espagnole." Cela est vrai. Etait-il nécessaire, pour l'honneur de l'Hispanidad, d'entretenir, dans le cœur d'un million d'Espagnols, la haine du prêtre et le mépris des sacrements?¹⁵².

L'auteur de cette page n'est autre que celui qui, quelques années plus tôt, présentait la guerre d'Espagne comme une entreprise catholique et patriotique, et affirmait:

La dictature espagnole est une dictature de salut public. L'Espagne ne connaît plus d'autre procédé politique que l'héroïsme¹⁵³.

Après un an de clandestinité passé en France, essentiellement à Paris, le 17 novembre 1941, d'Ydewalle, en route pour Londres via Lisbonne, est arrêté en gare de Barcelone par un agent de la Sûreté; comme beaucoup d'Européens qui, eux aussi, pourront raconter "les traits de barbarie de l'Espagne de Franco"¹⁵⁴, il sera l'"objet d'une méprise"; pour simple délit de passage et sans qu'aucun chef d'accusation ne puisse être retenu contre lui, il dépendra pendant huit mois du bon vouloir et des caprices insondables de l'administration espagnole. Cette expérience, il la relatara en détail dans ses *Geôles et bagnes de Franco*, peu après la Libération.

Si d'Ydewalle, maintenant intacte sa condamnation du Frente popular et ne doutant pas des bonnes intentions initiales du caudillo, y justifie encore le

¹⁵² Charles d'Ydewalle, *Geôles et bagnes de Franco*, Bruxelles-Paris, Les Editions libres, 1946, pp.53-54.

¹⁵³ "Europe 1936-1937", pp.344-345.

¹⁵⁴ *Geôles et bagnes de Franco*, p.14.

“pronunciamento” de juillet 1936, il y dénonce par contre, sans ambages, *le mythe de la croisade de Franco*¹⁵⁵ ainsi que la cruauté inouïe et le sadisme malsain d’un régime qui, dit-il, n’a rien à envier à l’antérieur.

A la Carcel Modelo de Barcelone où l’encombrement des cellules est un reflet éloquent de l’air du temps et “où tout parlait de christianisme mais où les geôliers le pratiquaient si peu”(p.31), le ressortissant belge végétera durant quatre mois, une période bien suffisante pour découvrir les us et coutumes d’une administration pénitentiaire sans scrupules, recueillir de multiples témoignages de gardiens et de pensionnaires et se rendre pleinement compte de l’hypocrisie de ce régime de terreur et de vengeance qui emprisonne, torture et extermine aveuglément; un des soucis majeurs de d’Ydewalle est l’intervention continuelle des prêtres et des religieuses dans les affaires judiciaires.

Curieusement, la galerie où logent les étrangers est située face à celle des condamnés à mort, la plupart pour délit politique, qui attendent désespérément un décret de grâce avec la commutation en trente ans de détention. Rien n’y est ménagé pour cultiver les affres de l’angoisse; le sort fusille au petit bonheur. Après la cérémonie des adieux, le condamné est conduit face à la Méditerranée; prudente, la “justice de Franco”(p.28) veille à choisir les exécuteurs dans toutes les armes, gendarmes, soldats, gardes civils, phalangistes et Seguridad “pour que chacun de ces corps en gardât la responsabilité, l’honneur ou l’opprobre. Ainsi, en cas de représailles, les parents des victimes devraient accuser tout le monde”(p.43).

Dans “cette Cosmopolis”(p.96) qu’est la Prison Modèle de Barcelone en 1942, la rivalité entre les anarchistes et les communistes reste plus vive que jamais. Les prisonniers politiques espagnols, dont d’Ydewalle nous décrit l’état d’esprit, de pauvres gens, les sans-grade de l’armée rouge, ont le sentiment d’avoir été trahis par les responsables républicains, les intellectuels et les grands chefs, partis pour la France, l’Angleterre ou le Mexique. Beaucoup rêvent d’une entrée en guerre de Franco; certains attendent d’une victoire de l’Angleterre un renversement de régime qui leur permettrait de prendre leur revanche.

Parmi les nombreux détenus étrangers en provenance d’horizons très différents et emprisonnés pour les motifs les plus divers, souvent futiles, voire

¹⁵⁵Dans son ouvrage *Le mythe de la croisade de Franco* (Paris, Ed. Ruedo Ibérico, p.288), Herbert R. Southworth cite le témoignage de Charles d’Ydewalle.

inexistants, d'Ydewalle rencontrera aussi bien des industriels français que des antifascistes italiens ou allemands, rejetés de partout et dont la grande crainte est d'être refoulés vers leur pays, des juifs qui, quelle que soit leur origine, sont tous décrits comme de véritables parasites, ou encore des anciens combattants de "la grande croisade internationale de 1936"(p.71). Chacun a une histoire à relater: la sienne.

C'est au camp de concentration de Miranda de Ebro, deuxième étape de son périple carcéral espagnol, que d'Ydewalle fera la connaissance du père Van Haken "incarcéré par un régime dont la définition même était la défense de la foi chrétienne"(p.60); envoyé d'une prison à l'autre et initié minutieusement à toutes les hontes, après huit mois de chapelles-geôles et de geôles-chapelles -beaucoup de prisons d'Espagne sont d'anciennes églises ou d'anciens couvents- le jésuite belge aboutit à son tour dans cette "invraisemblable Cour des Miracles"(p.171). Frappé par l'obédience du régime franquiste à la Gestapo et par sa politique extérieure "vassale de l'Allemagne"(p.90), d'Ydewalle signale que le père Van Haken, réclamé par les Allemands, ne dut qu'aux remontrances du nonce du pape de ne pas avoir été livré aux nazis.

A Barcelone, le journaliste belge se disait surpris de voir "le régime de M. Serrano Suñer"(p.87), le "bourreau de l'Espagne"(p.44), fournir aux prisonniers étrangers une documentation complète sur les horreurs et les cruautés dont il se rendait coupable, et ce juste avant de les envoyer à Miranda où ils pourraient s'échanger leurs réflexions et confronter leurs témoignages. En Vieille Castille aussi, ce régime se livre à une contre-propagande surprenante:

Dans son zèle à nous montrer à nu toutes les plaies, tous les abcès, toutes les tumeurs et gangrènes du corps crucifié de la malheureuse Espagne, le régime de M. Serrano Suñer tenait à ne nous faire grâce ni du sang, ni des prisons, ni de la boue des bataillons de travailleurs (p.113).

Dans ce véritable microcosme, d'Ydewalle observera les hommes, étudiera leurs mœurs et leurs caractères:

Comme j'avais sondé les cœurs et les reins pendant ces huit mois ! Comme cette société prisonnière et entassée se distinguait par son absence totale d'hypocrisie ! (p.183).

Ce témoignage sur les atrocités et le cynisme du régime franquiste, l'auteur le présente aussi comme une réflexion sur l'humanité à un tournant critique de son histoire.

Trente ans plus tard, dans ses mémoires intitulés *Journal, mon beau souci*¹⁵⁶, l'historien consacre un chapitre à l'Espagne. Il se souvient de ces longs mois passés à Barcelone et à Miranda et de quelques-uns des détenus qu'il y rencontra. Très critique envers les méthodes utilisées par Franco pour mener à bien son "movimiento", il y brosse un portrait impitoyable de ce général sourd à la réprobation universelle et de son règne interminable. Charles d'Ydewalle qui, au cours de sa captivité, put apprécier la vassalité du caudillo au Führer, insiste ici sur l'indépendance et l'ingratitude de Franco envers ses parrains. Cette "versatilité" le sauva.

Retenons quelques extraits de ce dernier témoignage:

Sa cruauté n'ayant d'égale que sa piété, ce Croisé nous effrayait par sa dévotion. Jamais soldat chrétien ne fut moins évangélique (p.15).

L'absence de tribunaux et l'ignorance complète de tout appareil judiciaire furent toujours la caractéristique de sa manière. Un an avant sa mort, à Burgos, sourd aux appels du Pape Paul VI, il faisait fusiller pour délit politique après des jugements sans appel. Le Saint Sacrement reposait dans son oratoire quand il expédiait la mort sans procès légal (p.15).

Son "movimiento" chrétien de 1936 fut accompli par des tirailleurs marocains pour qui le pillage et le viol étaient de rigueur, la défense des couvents catholiques une affaire de bordels et de castrations. Guernica, en pays catholique, fut bombardé par une Luftwaffe composée de Germains revenus d'un Walhalla paganisé. Quand il eût reconquis Madrid il balança sans un mot de remerciement ses propres sauveurs allemands et italiens. Ils avaient assez servi (p.16).

Le duc d'Albe, auprès de lui, est un enfant de chœur. Au cours de mes interminables causeries avec mes propres gardiens cellulaires, j'eus tout loisir de constater leur plaisir à grossir les effectifs de leurs victimes. Deux millions de morts, me disaient-ils. Supprimons-en la moitié, et déjà le chiffre nous confond (p.16).

Et ce régime, avec des trêves passagères et des accalmies fugaces, se maintint de 1936 à 1975. Voilà qui ne laisse pas de confondre le chroniqueur qui vécut aux côtés de Franco de 1930 à 1939 et le revit à Madrid, en grande cérémonie bénisseuse en 1952... (p.17).

Vingt ans plus tard, à Loyola, pour les fêtes du centenaire de Saint Ignace, j'ai revu Franco assistant à une messe solennelle, en plein air, sous un dais, dévotement, en grande tenue de général, l'air parfaitement satisfait, Ad majorem Dei gloriam. J'ai relu, de Bernanos, les Grands Cimetières sous la lune (p.18).

Franco mourut comme il avait vécu, prêt à trucher un soldat de sa Légion pour un jet de gamelle.

Et la démocratie parlementaire fut rétablie par un Bourbon-Habsbourg.

Ah l'Espagne! (p.19).

¹⁵⁶ Charles d'Ydewalle, *Journal, mon beau souci*, Ostende, Ed. Erel, 1977, pp.15-19.

3. RAOUL MÉSOT (1903-1966).

En 1937, annonçant la parution de *Castille*¹⁵⁷ dans sa Collection "Essais et Mémoires", la Nouvelle Société d'Éditions signale que "Depuis près d'un an, l'attention mondiale est requise par le drame espagnol qui déchire une des plus vieilles et plus glorieuses nations d'Europe et qui accumule sur son sol des ruines irréparables. Un de nos compatriotes, qui a longtemps vécu au coeur même de la Péninsule tragique et qui en connaît tous les aspects, ceux des villes et ceux des campagnes, vient de lui consacrer un livre affectueux".

Dans son "Liminaire", l'auteur, affirmant ne plus pouvoir supporter que la Castille soit ravalée et caricaturée, trainée comme une gueuse devant les feux de la rampe, connue seulement à travers quelques stéréotypes ridicules, exprime sa volonté de répondre à toutes ces perfidies par quelques pages sincères, écrites au fur et à mesure des impressions recueillies au cours de cinq longs séjours inoubliables sur le plateau castillan; Mésot assure y avoir toujours recherché "le coudoisement populaire et le contact avec le paysan pour [s'] enrichir de leur sagesse", car ce qui l'intéresse, c'est "l'âme du pays et le coeur des gens au fond d'eux-mêmes"(p.7). Son livre de souvenirs, il le présente comme "un acte de piété filiale et de vive reconnaissance" envers tous ceux qu'il y a rencontrés.

L'un des derniers chapitres, "De Primo de Rivera à Largo Caballero"¹⁵⁸, parut, presque intégralement, dans *Cassandra* sous le titre "Espagne 1923-1936. Le prologue du drame"¹⁵⁹.

Pour Raoul Mésot, "le prologue du drame" débute fin 1923 quand Alphonse XIII, mis devant le fait accompli d'un pronunciamiento, avalisa le gouvernement du général Miguel Primo de Rivera malgré l'avis défavorable de tous ceux qui lui déconseillaient l'instauration d'un régime totalitaire et l'adjuraient de rester fidèle à la Constitution. Sans doute le roi jugea-t-il alors "avec raison"(p.125) que le parlementarisme, en Espagne comme ailleurs, avait dégénéré en un régime de coterie où les politiciens n'avaient que faire de l'intérêt général.

L'oeuvre du directoire présidé par Primo de Rivera, un homme de bonne volonté et animé d'une passion farouche pour son pays, à défaut d'être un chef d'Etat de grande envergure, Mésot la qualifie de très méritoire sous beaucoup d'aspects: relance économique, développement des grandes infrastructures et du

¹⁵⁷ Raoul Mésot, *Castille*, Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, Coll. "Essais et Mémoires," 1937.

¹⁵⁸ *Castille*, pp.125-148. Les citations qui suivent proviennent de cet ouvrage.

¹⁵⁹ *Cassandra*, 16 janvier 1937, p.4.

tourisme, rétablissement de l'ordre,... Les expositions internationales de Séville et de Barcelone en 1929, couronnement de six ans de patients efforts, rendirent à la nation le sens de la grandeur. La dictature vivait ses plus beaux jours.

Mais les politiciens relevaient la tête. Pendant toute l'année 1930, les écrivassiers, les députés en disponibilité reprirent leurs sourdes menées contre un régime qui sans être parfait avait cependant suscité de grandes oeuvres (p.129).

S'il se montre très critique à l'égard du régime parlementaire, Mésot reproche aussi au dictateur de n'avoir pas su galvaniser la nation à ses côtés. La crise financière, la désaffection royale et l'apathie populaire l'obligèrent à démissionner en janvier 1930. La faiblesse du gouvernement de son successeur, le général Berenguer, hâta pour sa part la fin d'un régime bourbonien à bout de souffle.

Le vent de la révolution soufflait (p.130).

Se souvenant du triste hiver madrilène de 1929-1930 durant lequel, occupé à déchiffrer des auteurs du XVI^e S., il fut expulsé, avec quelques amis français, de la salle de lecture de l'Athénée, ce club républicain fermé par Berenguer, Mésot rappelle quelques-unes des manifestations républicaines de l'époque, annonciatrices de l'inévitable dénouement. Figure de proue de la tourmente,

Unamuno, le paradoxal et génial écrivain, revenu au milieu du peuple comme un symbole lançait ses apophtegmes et ses lazzis contre le roi [...]. Il attaquait le régime royal de ses imprécations et de ses inépuisables bons mots (pp.130-131).

Des élections régulières donnèrent aux républicains une forte majorité et sonnèrent le glas de la monarchie. Le souverain en fuite, la transmission de pouvoir se fit sans effusion de sang, dictée par le noble souci d'éviter une inutile tuerie; la II^e République fut établie "dans un style de platitude bourgeoise qui aurait dérouté un homme comme Victor Hugo"(p.132).

Le peuple espagnol rendait responsable de ses désastres coloniaux du siècle dernier la maison de Bourbon qui devenait le bouc émissaire de la nation. Attitude superficielle, lâche et paresseuse qui flattait la vanité de ceux qui ne voulaient pas reconnaître la part de responsabilité de la nation elle-même dans les malheurs de la patrie (p.133).

Bien que Mésot, profondément royaliste, disculpe Alphonse XIII -dont il dénonce ailleurs l'inconscience et la légèreté- de l'état déplorable dans lequel se

trouvait son pays, il ne lui attribue cependant aucun mérite dans l'établissement pacifique de cette nouvelle République.

Au-dessus de la bigarrure des appellations de partis, quatre courants se dessinèrent: les partisans de Maura et d'Alcalá Zamora, les amis du vieux lutteur républicain Lerroux, les socialistes d'Indalecio Prieto et de Marcelino Domingo et Azaña auquel on peut reprocher "ses tendances marxistes et ses utopies" mais dont il faut reconnaître "l'esprit de suite et une espèce de lyrisme juridique qui en fait un maître de la tribune"(p.135); le père de la II^e République et président du Conseil de la première législature groupait autour de lui la jeunesse des écoles ainsi que des universitaires avides de situations nouvelles et de prébendes, et comptait parmi ses partisans d'éminents professeurs, tel le docteur Marañón, ou des juristes aux idées communistes, tels Jiménez Asua et Pitaluga; ce sont eux qui allaient imprimer à la République une direction révolutionnaire.

Mésot accuse Alcalá Zamora, cet ancien ministre conservateur du roi, un homme du monde donc un vaniteux, qui avait servi jusqu'alors à dissiper les craintes de la bourgeoisie bien-pensante, d'avoir trahi son serment et fait, de la sorte, le jeu des hommes d'Azaña: lui qui avait solennellement promis de mettre son talent au service de la sauvegarde des libertés religieuses, ne tint pas parole et lorsque les gauches, avec une suprême habileté, le portèrent à la présidence de la République, il se laissa exiler dans un beau palais d'où son influence sur la conduite des affaires publiques serait tout à fait nulle.

Le bilan des réformes constitutionnelles entreprises par les rénovateurs fut, selon Mésot, totalement négatif; parfois nécessaires comme celles de l'armée ou de la loi agraire, elles furent cependant toutes réalisées en dépit du bon sens et sans tenir compte des réalités socio-économiques ni de la tradition chrétienne du pays. Les autres réformes, il les nomme "laïcisation" et "décentralisation ou démembrement?". Après deux années de république, la dilapidation du trésor et la gabegie s'étaient encore aggravées.

Lors des élections de 1933, l'opinion publique -dont il niait auparavant l'existence en Espagne (p.133)- réagit très bien à "la folie démagogique" mais la pusillanimité de Gil Robles, qui se contenta d'appuyer un ministère Lerroux de centre droit -il obtint la suspension des lois d'expropriation et des odieuses lois de persécution religieuse-, rendit inopérante la victoire politique de sa CEDA, la démocratie chrétienne.

Malgré leur sévère recul électoral, les gauches organisèrent, en octobre 1934, une insurrection sanglante,

avec cette absence de respect pour la légalité qui est un vice congénital de la vie politique espagnole (p.143).

A Barcelone où le sinistre séparatiste Casanovas et l'écrivassier Ventura Gassol soulevèrent la lie du peuple catalan, le général Batet rétablit rapidement l'ordre. Dans le bassin minier des Asturies et à Oviedo pillés par la canaille communiste, le général López Ochoa réduisit "le Soviet Asturien"(p.144) avec l'appui des réguliers d'Afrique.

La relation que Mésot fait des événements survenus en 1936 est, elle aussi, typique des auteurs de droite. Après les élections -le scrutin, dit-il en note, fut truqué par les gauches-, une "véritable marée rouge" ramena à l'avant-scène "les bouffons insupportables de la première législature"; les attentats à main armée contre les propriétés et les personnes se multiplièrent; l'enlèvement et l'assassinat de Calvo Sotelo par "des sbires, les gardes d'assaut du régime"(p.144) déclencha le grand bouleversement:

Alors, obéissant à l'appel de la patrie, l'armée et la nation se soulevèrent contre l'infâme république (pp.144-145).

Dès le "signal libérateur",

les provinces du Nord de l'Espagne obéissant à un réflexe millénaire, se dressèrent aux côtés de Franco pour la défense de la famille et la religion.

Comme au temps de la reconquête contre les Arabes, elles manifestèrent leurs qualités militaires "qui vont servir à sauver la patrie de ce nouveau danger asiatique".

Seuls les Basques, par fanatisme linguistique, préférèrent s'allier aux tortionnaires de leur foi (p.145).

Rédigeant son texte au fil des événements, Mésot augure que la capitale, prise en tenailles entre les différentes colonnes, tombera très bientôt; pendant ce temps, dit-il, le gouvernement n'est plus maître de la lie de la population des bas-quartiers de lavapiés qui pille et assassine.

Après cette description apocalyptique, Mésot lance un appel pressant aux "démagogues de chez nous et radicaux Français" -dans *Cassandra*, il s'adresse aux "Foucart schaerbeekoïs, et vous Spaak, et vous Marcel-Henri Jaspar"- pour qu'ils

entendent, eux aussi, le bruit des balles tirées par la canaille qui exécute des innocents.

Dans les deux dernières pages de son essai, le "Champion de l'humanisme chrétien", ami de l'ordre et de la mesure, tel que le définira l'avocat Jean Pollet¹⁶⁰ dans l'introduction à une conférence prononcée en novembre 1942, se répand en violentes "Imprécations" contre Dolores Ibarruri dont il transforme le nom, curieusement mais involontairement sans doute:

Si Goya, habile à broser dans la pâte grise les laideurs morales, revenait parmi nous, il continuerait son horrificante galerie de monstres et il te consacrerait un volet de triptyque. Pasionaria la renégate, entre Julien l'Apostat et Judas l'Isariote!

Car ton nom véritable est dur et beau: Dolorès Iriburu; il a une consonance basque qui ne ment pas et il décèle quinze générations de vertus familiales et de ferveur chrétienne; il peut remonter jusqu'à la reconquête de l'Espagne sur les Maures. Ce sont tes ancêtres, humbles montagnards basques et pâtres asturiens, qui gardèrent farouchement leur foi et leur indépendance pendant la grande humiliation de la chrétienté; c'est des crêtes de ton pays que la croisade rédemptrice de la patrie dévala à l'assaut des villes sultanes, Cordoue, Séville, Grenade, de leurs fastes et de leurs vices.

Pasionaria, pouvais-tu ignorer, qu'en reniant Dieu, une Espagnole renie la moitié des lettres de son pays et la chanson de geste entière de la patrie et que la caravelle Santa María portait tissée dans sa voile la croix de Notre Seigneur?

Pasionaria, tu as fait égorger dans leurs humb'ls oratoires, d'innocentes Carmélites et de vénérables pasteurs d'âmes; tu as agité les coeurs inquiets de pauvres gens qui ne savent ni lire ni écrire, mais qui jadis s'enorgueillissaient dans leur langage simple, d'être des chrétiens de vieille lignée, *christianos viejos*, pour les enrôler dans tes milices infernales et en faire des tueurs de nonnes et de profanateurs de tabernacles.

Et tout de même tu n'as pas pu réduire au silence la voix profonde de l'atavisme.

Quand tu as choisi un sobriquet, tu n'as pas pu te soustraire à une pensée religieuse inconsciente; en effet ton surnom n'allait pas être simplement cruel, comme on pouvait s'y attendre, il serait un blasphème et il serait un sacrilège.

Pasionaria, c'est l'humble passiflore, la fleur de la passion, qui porte en elle, douloureusement épanouis, les clous, la lance et la couronne d'épines du Seigneur; tu as fait de cette fleur spirituelle, l'horrible symbole de tes haines démoniaques.

Pasionaria, prends garde, les Croisés sont aux portes de Madrid; inutile de te laver, comme lady Macbeth, tu n'effaceras pas, avec des onguents, la trace de tes crimes sur tes mains scélérates.

Tu fuiras, je gage, à l'heure de la reddition des comptes et tu pourras alors, sur les bords de la Néva gelée, glapir tes insanes utopies marxistes devant une tourbe aux yeux torves de moscovites et de kirghizes, qui n'aura tout de même pas réussi à briser l'Espagne, chrétienne et latine, et à l'ensevelir sous les décombres de sa foi, de ses traditions et de ses vertus (pp.149-150).

¹⁶⁰ Jean Pollet, "Biographie de Raoul Mésot", Introduction à une conférence en novembre 1942, document dactylographié.

Dans une note biographique dactylographiée et datée de 1983, Ignace Van den Brande signale que l'intérêt que Mésot manifesta depuis son adolescence à la culture et à la cause hispaniques lui valut de recevoir du gouvernement du général Franco, avec lequel il n'eut toutefois aucun contact direct, la Croix du Mérite civil d'Espagne. Une lettre du Ministerio de Asuntos Exteriores, datée du 18 juillet 1956 -s'agit-il d'une simple coïncidence?- informe en effet Raoul Mésot que "Su Excelencia el Jefe del Estado Español y Generalísimo de los Ejércitos ha tenido a bien otorgar a V. la Cruz de Oficial de la Orden del Mérito Civil".

Deux décennies après la rébellion franquiste, l'avocat Mésot, "poète" et "humaniste", auteur de *Poèmes Narquois*, continue donc de louer le régime du caudillo!

4. GASTON FONTAINE.

Le 29 janvier 1938, *Cassandra* publie une nouvelle inédite de Gaston Fontaine: "Bombardement sur Térue!l"¹⁶¹. Dans une sorte d'avertissement final, l'auteur se dit conscient que son histoire finit maladroitement, alors même que son pathétique est loin d'être épuisé. Aussi propose-t-il une série de finales possibles qu'un écrivain habile aurait pu exploiter mais, dit-il, "Pour moi, j'ai cru que je trahirais mes héros en modifiant le sens de leur destin. Car cette histoire est vraie d'un bout à l'autre, et elle s'est déroulée exactement comme je la raconte. Elle me fut confiée par un ami qui participait à l'héroïque défense de Térue!l".

Lorsque Stani l'avertit de leur départ immédiat pour Teruel attaquée par les rouges, Philippe, un pilote français engagé dans l'armée franquiste, éprouve un profond soulagement: la réaction de sa jeune femme qui l'implore de rester le convainc de la fausseté de certains racontars: Lucienne l'aime et lui est fidèle.

Dès son arrivée au poste de commandement, le regard du téléphoniste et l'attitude du commandement Hernandez lui indiquent la gravité de la situation; les informations qu'ils lui transmettent confirment cette première impression. Selon le commandant, seule la destruction du train où les rouges concentrent leurs munitions permettra d'enrayer leur avance:

¹⁶¹ Gaston Fontaine, "Bombardement sur Térue!l", *Cassandra*, 29 janvier 1938, p.5.

Il faudra que vous alliez seul, pour ne pas être remarqué... D'ailleurs, tous nos avions vont partir pour Térue! où nous n'en avons pas dix à opposer aux cent russes de rouges...

Dans le cockpit de son Junker dont le siège arrière est occupé par le jeune Stani qu'il aime comme un fils, Philippe oppose les deux guerres qu'il a livrées:

Celle de 14 terne, grise, une guerre où tout semblait boueux. Ici, elle est rouge. Le sang, les incendies, le visage des hommes dans la bataille, leurs cris, tout est rouge. Est-ce un symbole? Parce qu'il s'agit ici d'une guerre passionnée, sauvagement joyeuse dans chaque camp, tandis que nous, en 14, nous recevions la guerre comme un cataclysme?

Sans perdre de vue l'importance de cette mission, il aimerait cependant ressentir l'exaltation bienfaisante qu'imprime en lui la présence du danger; que ne donnerait-il pour trouver devant lui un Russe, "ou même le fameux Malraux. C'est ça qui serait chic"! "Descendre Malraux, chef de l'aviation internationale"; l'idée, obsédante, ne le quittera plus.

A la faveur de cette profonde paix éprouvée en vol, des images confuses, apparemment sans lien logique, émergent du plus profond de lui-même, depuis cette guerre de 14 jusqu'à ce 18 juillet 1936 où il éprouva le devoir impérieux qui s'imposait à lui et la nécessité de se donner à la vérité; il se souvient de leur départ pour l'Espagne, Lucienne acceptant de le suivre où qu'il aille, de son engagement comme aviateur dans l'armée franquiste afin d'y

apporter son sang pour sa foi, pour sa vérité, pour que la peste rouge soit refoulée hors d'Europe, pour que la France, après l'Espagne, retrouve le sens de sa grandeur millénaire.

De son côté, Stani revoit, lui aussi, sa vie, son enfance heureuse dans la Russie lointaine et mystérieuse, et puis, comme un grand trou rouge dans sa mémoire, celui des incendies allumés par la Révolution et la guerre civile, celui du sang des siens fusillés par des hommes en haillons, enivrés de vodka et chantant des chants sauvages de l'Oural, les années de vagabondage... Il a beau essayer d'étouffer tout ce que ce passé d'amertume et de tristesse éveille en lui, un épouvantable regret et un désespoir atroce lui emplissent le coeur lorsqu'il aperçoit la nuque de cet homme, qui l'appelle "mon fils" et l'héberge sous son toit, et qu'il songe aux yeux de lumière et d'amour de Lucienne. La main sur la crosse de son pistolet, il se sent submergé par une bouffée de haine tandis qu'au fond de lui, une voix de folie lui crie de se venger.

Au cours du combat, Philippe aperçoit deux têtes d'aviateurs casqués dont le Potez s'écrase: "Dommage que ça ne soit pas Malraux, grogna-t-il". Malgré leur supériorité numérique, les rouges abandonneront vite la partie.

A la pensée de Lucienne qui doit l'attendre, le pilote ne peut réprimer un brusque dégoût pour la guerre: "Est-ce qu'une femme qu'on aime ne doit pas passer avant tous les communismes du monde?...", Quant à ceux qui, dans l'autre camp, sont venus de pays lointains pour apporter leur sang à une idée, "est-ce qu'ils étaient bien certains que leur anti-fascisme valait leurs souffrances?". Il s'empresse de refouler ces pensées ridicules, préférant trancher en faveur de la vraie vie, spirituelle:

Oui, la vie avant tout, mais c'est pour la vie que je lutte, contre Moscou qui est la mort... Qu'est-ce que la vie du corps si l'âme est morte, pis: esclave?...

Leur courage et leur sang-froid permettront à Stani et Philippe de mener à bien leur mission. Mais, alors même qu'ils s'apprêtent à déclencher leur parachute, surgissent de la nuit deux avions rouges. Touché en plein front, le Français s'écroule sur le tableau de bord et l'avion dégringole dans le vide.

Gageons que cette histoire extravagante fut contée à Gaston Fontaine par Stani lui-même!

III. D'AUTRES VOIX S'ÉLÈVENT...

• À DROITE.

1. ROBERT POULET (1902-1989).

...Après l'affaire d'Éthiopie vint l'affaire d'Espagne. En un clin d'oeil, les passions à demi éteintes se rallumèrent. De droite à gauche, l'on recommença à se traiter comme de turc à more parce que des voisins, des parents, de vieux camarades, n'avaient pas la même opinion sur les mérites respectifs du phalangisme et du Frente Popular, des brouilles éclataient; on se lançait à la tête d'effroyables injures. Un fossé s'ouvrait qui ne se refermerait plus...

Ce court extrait de *L'Oiseau des Tempêtes. Mémoires inédites* de Robert Poulet¹⁶², Francis Balace le cite pour mieux le réfuter. Mettant en garde contre l'anachronisme qui consisterait à détecter dans l'action en faveur des nationaux espagnols une sorte de préfiguration ou de répétition générale de ce que serait la collaboration avec l'occupant allemand, l'historien liégeois avertit que cette

¹⁶² Cité par F. Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", p.569.

analyse n'est guère valable pour la Belgique; à la limite le serait-elle pour la France... et pour Poulet lui-même, pourrions-nous ajouter.

Romancier, pamphlétaire, fondateur de *La revue réactionnaire* pendant l'entre-deux-guerres, chroniqueur littéraire et politique à *La Nation Belge*, à *Rex*, à *Je suis partout* et à *Cassandra*, le frère du célèbre critique Georges Poulet sera, durant l'Occupation, l'éminence grise de la collaboration idéologique et militante, notamment à travers son *Nouveau Journal*. La condamnation à mort prononcée contre lui au lendemain de la Libération sera commuée en détention à perpétuité; cependant, "on préfère le conduire discrètement en voiture officielle à la frontière française"¹⁶³. Installé du côté de Paris, Robert Poulet sera "officiellement interdit de séjour dans une Belgique qui croit avoir enfoui son nom et s'être débarrassée de l'intolérable en le déposant chez son voisin"¹⁶⁴. Ce bannissement ne l'empêchera pas de collaborer, sous le nom de Pangloss, à l'hebdomadaire satirique belge *Pan*.

Durant la guerre civile espagnole, Poulet, pourtant collaborateur de la *Revue catholique des idées et des faits* de l'abbé van den Hout, ne semble avoir exprimé "journalistiquement" ses sympathies franquistes qu'à deux reprises.

En mai 1937, dans "La guerre d'Espagne vue[e] par un abbé démocrate"¹⁶⁵, sous le pseudonyme de Fabricius, il répond à un "étrange article" publié deux mois plus tôt par Jacques Leclercq, le directeur de *La Cité Chrétienne*. Il eût été surprenant, dit-il, que "cet industriel du paradoxe", défenseur de "toutes les causes contre lesquelles protestaient les traditions morales et la droiture de l'âme"(p.494), eût manifesté envers le drame espagnol des sentiments analogues à ceux des excellents chrétiens qui voient le bien à Salamanque et le mal à Valence.

Rappelant que la guerre d'Espagne commença non pas le 17 juillet 1936 mais bien le 11 mai 1931 lorsque de très nombreux couvents et églises furent incendiés, point de départ d'un état de "terreur sporadique et continuelle" dont les catholiques seraient les principales victimes, Poulet reproche à l'abbé Leclercq son indifférence face aux abominations et aux cruautés commises par

¹⁶³ Marc Quaghebeur, "Balises pour l'histoire de nos lettres", *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, p.147.

¹⁶⁴ Ibid., p.147, n.400.

¹⁶⁵ Robert Poulet (alias "Fabricius"), "La guerre d'Espagne vue[e] par un abbé démocrate", *La Revue de l'Ordre corporatif*, tome II, n°8, mai 1937, pp.494-499.

les assassins rouges, face aux épouvantables hécatombes multipliées par “une chienlit bestiale” (p.498):

C'est pour avoir produit à la tribune des Cortès l'interminable liste de ces crimes que José Calvo Sotelo fut assassiné (p.496).

Il l'accuse en outre de mépriser les faits lorsqu'il affirme que le gouvernement républicain est issu d'un scrutin dont le résultat s'explique par l'impuissance des catholiques espagnols à proposer les réformes qu'exigeraient leurs principes eux-mêmes et la situation sociale du pays:

M. Leclercq oublie que la république espagnole est un gouvernement de fait, non de droit; qu'elle s'est établie en 1931 sous la menace et la violence; que les catholiques espagnols n'ont pas plus que d'autres boudé à leurs devoirs sociaux, mais ont été trahis par des chefs qui ont préféré s'acoquiner avec les gauches dans les lotissements du pouvoir; qu'illégal par ses origines, le gouvernement rouge de 1936, a fait voter par les Cortès une constitution qui n'a jamais été respectée, supprimé des élections municipales venues à échéance, interdit par simple décret l'enseignement religieux.

Quant à ce courant de gauche motivé par l'impuissance sociale des catholiques, c'est là une plaisanterie. En Espagne, comme ailleurs, le phénomène de la lutte des classes a suivi son cours normal, le cours que lui imprime la démocratie, et à peu près nulle part les efforts sociaux des catholiques n'ont réussi à le tempérer. D'un pays à l'autre, il n'y a qu'une différence de vitesse (p.495).

Pour prouver le caractère éminemment mystique du Movimiento et la ferveur religieuse des troupes franquistes, Poulet oppose aux mensonges de Leclercq les déclarations de l'admirable primat d'Espagne.

Enfin, se lamente Poulet, l'abbé Leclercq n'est pas le premier à confondre

l'ordre social avec la subversion démocratique, et l'on n'a pas plus oublié ces malheureux curés espagnols qui conduisaient les paysans voter pour la République que ce chanoine de Valladolid qui avait vu les bombes pleuvoir sur Guernica (pp.498-499).

Le 7 mai 1938, fort de sa promesse d'envoyer un représentant commercial à Burgos dès qu'il le jugera utile, Spaak pose la question de confiance; afin de ne pas mettre en péril l'Union Nationale, les parlementaires libéraux et catholiques s'abstiennent lors du vote. Deux jours plus tard, dans *La Nation Belge*¹⁶⁶, “Le Huron”, autre pseudonyme de Poulet, stigmatise “les héros de l'abstention”, ceux qui passent à la Chambre et au Sénat pour représenter les “bonnes idées” mais qui font preuve de couardise au moment de les défendre. Nouvel exemple de cette

¹⁶⁶ Robert Poulet (alias “Le Huron”), “Les héros de l'abstention”, *La Nation Belge*, 9 avril 1938, p.1.

volte-face, "la grrrande offensive de MM. Leyniers, d'Aspremont, Lippens et Nothomb, à propos de la représentation commerciale à Salamanque", qui, une fois de plus, ont lamentablement cédé au chantage des socialistes en vue de maintenir un gouvernement dont la politique générale est décidément "à la merci des disciples de Marx". Pour Poulet, cette démission est d'autant plus incompréhensible que Spaak, qui, jusqu'à nouvel ordre, doit encore tenir compte des préjugés de son parti, partage, sur le problème des relations avec l'Espagne, l'opinion des "farouches interpellateurs". Il déplore que l'attitude des catholiques et des libéraux ne fasse que favoriser cette anomalie et confirmer ce non-sens.

2. PIERRE DAYE¹⁶⁷ (1892-1960).

Dans *Je suis partout* (1930-1944). *Les Maurrassiens devant la tentative fasciste*¹⁶⁸, Pierre-Marie Dioudonnat signale que l'introducteur du rexisme à *Je suis partout* comme dans toute la presse française d'extrême droite, fort lue en Belgique, n'est ni Robert Brasillach ni Pierre Gaxotte mais Pierre Daye.

Est-ce le pressentiment de succès fulgurants ou une soudaine amitié pour Léon Degrelle qui stimula Pierre Daye à s'affilier, en mars 1936, à Rex, ce "grand mouvement d'épuration, assez compréhensible chez un peuple de braves gens excédés par les scandales continus qu'ont provoqués les collusions de la politique et de la finance"¹⁶⁹, tel qu'il définit, le 18 avril, dans l'hebdomadaire français? Quel que soit le motif de son adhésion, dès le mois de mai, Daye est élu en tête de la liste bruxelloise; du 23 juin 1936 au 24 février 1939, il siègera *Trente-deux mois chez les députés*¹⁷⁰ en qualité de président du groupe rexiste.

Pour ce transfuge du parti catholique, qui, par suite de la débandade électorale de 1939, réintégrera *L'Association Catholique de Bruxelles*, il ne s'agit pas d'une première expérience politique. Après la Grande Guerre qu'il passa en partie en Afrique et après s'être acquitté des fonctions d'attaché militaire de Belgique à Washington en 1918-1919, de retour au pays, Daye fit partie de ces jeunes loups partisans d'un certain fascisme à la fois ancien combattant et

¹⁶⁷ Romancier (*Blancs* (1928)), conteur (*Dainah la Métisse* (1932), *D'ombre et de soleil* (1944)), auteur de multiples essais et d'ouvrages historiques et politiques sur les sujets les plus variés.

¹⁶⁸ Pierre-Marie Dioudonnat, *Je suis partout* (1930-1944). *Les Maurrassiens devant la tentation fasciste*, Paris, Ed. de la Table Ronde, Coll. Mouvements d'idées, 1973, p.143.

¹⁶⁹ Cité par P.-M. Dioudonnat, *ibid.*, p.144.

¹⁷⁰ Pierre Daye, *Trente-deux mois chez les députés*, Bruxelles, Ed. Ignis, Coll. "Voilà", 1942.

catholique; malgré l'échec des listes nationalistes pures aux élections de 1919, il fut élu député suppléant dans la capitale. Au début des années 20, il lança en compagnie de Paul Hoornaert, mais sans beaucoup de succès, une *Confédération des Combattants Catholiques*¹⁷¹.

Dès avril 1937, après le revers du Chef contre Van Zeeland, prémices du déclin de Rex, "heureusement l'Espagne est là pour relayer le rexisme défaillant dans le coeur des jeunes rédacteurs de *Je suis partout*"¹⁷²; ceux-ci s'efforceront dès lors, semaine après semaine, de justifier tous les actes des nationaux engagés dans leur "guerre de libération espagnole".

Au sein de Rex, que Francis Balace qualifie d'"extraordinaire *melting pot* de tendances contradictoires (d'un ouvriérisme chrétien exacerbé au fascisme en passant par les vestiges maurrassiens)"¹⁷³, l'action pro-franquiste sera surtout le fait de Pierre Daye; à la fois mentor et aîné, il s'y occupe des affaires *sérieuses* et se garde des outrances verbales caractéristiques de ses compagnons.

Dès son entrée dans la vie parlementaire juste à la veille de la "révolution nationaliste", Daye se fait "le champion de la cause du général Franco", un titre dont il se prévaut dans *Trente-deux mois chez les députés*¹⁷⁴ comme, plus tard, dans ses *Mémoires*¹⁷⁵.

Fin juillet 1936, à la première réunion de la Commission des Affaires étrangères, il interpelle Spaak sur l'attitude du gouvernement belge à l'égard de Franco. Les refus catégoriques et pleins d'ironie du ministre ne démotiveront pas le rexiste; à chacune des rares séances de ladite Commission comme chaque fois que l'occasion se présentera, il plaidera pour une reprise des relations entre la Belgique et l'Espagne nouvelle, et pour la reconnaissance de Franco. Il aura, dit-il, la joie de voir Spaak évoluer peu à peu par la force des choses...

Evokant l'année parlementaire 1937¹⁷⁶ durant laquelle il ne manqua pas une seule occasion "de prendre le parti de [s]es amis espagnols", Daye se souvient avec orgueil de la "terrible bagarre" qui l'opposa à Camille Huysmans et qui dégénéra "en une des plus belles batailles rangées que la Chambre ait

¹⁷¹ Francis Balace, "Fascisme et catholicisme politique dans la Belgique francophone de l'entre-deux guerres", *Handelingen van het XXXIIe Vlaams Filologencongres*, Leuven, 1979, p.148 et p.164.

¹⁷² P.-M. Dioudonnat, op. cit., p.146.

¹⁷³ F. Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", p.575.

¹⁷⁴ p.43.

¹⁷⁵ Pierre Daye, *Mémoires*, Centre d'études et de recherches historiques, document dactylographié, chapitre XXXV, p.821.

¹⁷⁶ p. Daye, *Trente-deux mois chez les députés*, pp.44-47; *Mémoires*, chapitre XXXVI, pp.842-843.

connues au cours des dernières sessions qui précédèrent la catastrophe de 1940". Pendant les vacances de nouvel an, le président de la Chambre qui, par ailleurs, "ne manifestait plus son scepticisme quand il s'agissait de la révolution espagnole", mu par la fibre paternelle, s'était rendu en Catalogne pour y voir sa fille Marthe, "une espèce de virago d'assez mauvaise foi" qui "lui avait faussé compagnie pour courir au secours des Rouges de Madrid et de Barcelone". Selon Daye, personne n'aurait jamais songé à lui reprocher ce déplacement s'il n'en avait profité pour prononcer "des harangues dans un sens nettement favorable aux communistes et aux socialistes d'Espagne" et ainsi "nous compromettre tous par ses propos violents à l'avantage des gens du Frente popular". L'après-midi du 9 février, peu désireux de se taire -"et une bonne partie de la Chambre, sauf les socialistes et les communistes, me soutenait"-, Daye interpelle directement Huysmans; la séance tourne au pugilat et, selon le provocateur, heureux d'avoir causé involontairement "un des plus beaux hourvaris qu'ait jamais connus l'hémicycle", "une de ces batailles au cours desquelles se déshonorait de plus en plus la Chambre belge", il y eut même quelques blessés.

Dans sa brochure *Les bombardements de Barcelone*¹⁷⁷, le commandant de Launoy cite Pierre Daye parmi les rares exceptions qui prirent nettement position en faveur de Franco. Cette cause, le bouillant député la défend aussi avec beaucoup d'ardeur dans *Le Pays Réel*¹⁷⁸, dans des conférences, des meetings ou des "causeries" ainsi qu'au Résidence-Palace lors des "déjeuners *Pro España*" organisés par les *Amitiés belgo-espagnoles*: seul rexiste à y participer avec assiduité, il y retrouve ses deux complices, le sénateur catholique Paul Crockaert et le comte d'Aspremont-Lynden.

Sa présence, à leurs côtés et en compagnie du député permanent libéral Jules Hansez, à un meeting pro-Franco organisé en mars 1938 à la salle *Patria* doit, selon Francis Balace¹⁷⁹, être interprété moins comme une prise de position rexiste que comme l'amorce du retour de Daye au bercail catholique.

¹⁷⁷ Commandant de Launoy, *Les Bombardements de Barcelone*?, Bruxelles, Ed. "Action et Civilisation", 1938.

¹⁷⁸ Dans *Le Rouge et le Noir* du 9 décembre 1936, Philippe Lamour, "humble avocat français", adresse "Deux mots à M. Pierre Daye". Il y a longtemps, dit-il, que j'avais envie de vous écrire. Cette lettre, je l'ai sans cesse remise jusqu'au moment où le "hasard m'a mis en mains un numéro de ce "Pays réel" où votre signature côtoie des colonnes d'injures gratuites aux miliciens espagnols qui ont l'audace de défendre leur foyer contre ces autres représentants d'un "pays réel" que sont les Marocains et les étrangers de la légion". Il accuse Daye d'avoir retourné sa veste mais félicite celui qui voulait être "quelque chose" d'avoir réussi à être n'importe quoi puisque "vous voilà le leader des rexistes".

¹⁷⁹ F. Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", p.577.

Le mois suivant, invités par Burgos "à parcourir toute la partie de ce pays déjà conquise par le général Franco et ses troupes", Daye et Gaxotte, animateur et éditorialiste à *Je suis partout*, qui "contrairement à beaucoup de gens, partageait en tout ma façon de voir au sujet de l'importance européenne que présentait la révolution espagnole"¹⁸⁰, s'embarquent pour l'Espagne. Leur cicérone sera José Felix de Lequerica¹⁸¹.

Dans "M. Pierre Daye et la tradition" (*Le Rouge et le Noir*, 20 avril 1938), "Mr Dimanche" signale que Daye est parti en Espagne "afin, a-t-il déclaré, d'entrer à Barcelone avec les troupes du général Franco". Et de commenter:

Il n'y a pas de mots pour qualifier une pareille attitude: M. Pierre Daye, ouvrier de la onzième heure, se joignant aux rebelles, aux sujets d'Hitler et de Mussolini, dans l'espoir de se pavaner aux côtés de Franco parmi les ruines fumantes et la désolation. Ne craint-il point de fouler au pied quelques cadavres d'enfants, ou est-ce cela qui le séduit?

Au reste, il ferait bien aussi de ne pas vendre la peau de l'ours...

Et de relire certain article que son compère Charles d'Ydewalle publiait dans la "Nation Belge" vers fin 1936, narrant les péripéties glorieuses de l'entrée à Madrid des légions franquistes.

Mais M. Pierre Daye, qui se place si volontiers dans le sillage des grands hommes, qui met tant de passion à rejoindre les derrières de l'armée de Franco, entend se parer des plumes du paon. Il suppose déjà la gloire que lui vaudrait ce bien mal acquis. Il devrait pourtant savoir que ce qui vient de la flûte s'en va par le tambour.

"Guerre d'Espagne".

Le récit de ce "voyage triomphal" sera publié dans *Je suis partout*, les 27 mai, 3 juin et 10 juin 1938, sous le titre "'Victoires d'Espagne" (Choses vues par Pierre Daye)" et repris dans *Par le monde qui change*¹⁸². Dans le chapitre XXXVIII des *Mémoires*, nous trouvons d'autres références à ce périple.

Dès le 7 avril 1938¹⁸³, jour de leur arrivée dans cette Espagne déchirée par la guerre civile, les deux journalistes assistent "à une cérémonie dont

¹⁸⁰ P. Daye, *Mémoires*, chapitre XXXVIII, p.868.

¹⁸¹ Pierre Daye, *Par le monde qui change*, Bruxelles, Les Ecrivains, 1941, p.298: "Ce parfait écrivain, cet intellectuel de race, et en outre ce charmant compagnon, devait, l'année suivante, après la victoire, devenir ambassadeur d'Espagne à Paris et jouer, en 1940, un rôle européen lors de l'armistice qui arrêta la guerre entre la France et l'Allemagne".

¹⁸² P. Daye, "Guerre d'Espagne", *Par le monde qui change*, chapitre VII, pp.287-316. Sauf indications contraires, les citations postérieures proviennent de cet ouvrage.

¹⁸³ C'est à peu près au même moment que le journaliste Pierre de Wattyne, fatigué de ces trop nombreux articles encombrés de littérature, parus dans la presse, décide de découvrir à son tour *Le Vrai Visage de l'Espagne* (Bruxelles, La Nouvelle Eglantine, 1938). Dans la première partie de son reportage, de Wattyne reproduit le témoignage d'un de ses amis, un certain Gutierrez (nom imaginé), "espagnol bourgeois, homme de lettres, certes non suspect à mes yeux de communisme", sur "la sanglante tragédie ibérique et la créance qu'on peut donner aux thuriféraires du mouvement "libérateur"" (p.8). Dans la deuxième partie, plus personnelle, de Wattyne décrit l'Espagne

l'appareil éclatant tout autant que l'atmosphère de ferveur nationale me mirent d'un seul coup dans le climat qui convient pour voir et pour comprendre la nation nouvelle”:

Ce matin, à la limite de Saint-Sébastien, devant la soie bleue de la mer Cantabrique, se déroulaient des rites d'une intense émotion: une messe en plein air, célébrée à la mémoire des marins morts peu auparavant dans le torpillage du croiseur national *Baleares* (p.287).

Parmi la foule en deuil, Daye distingue tout particulièrement les phalangistes, jeunes et graves, “force nouvelle du vieux royaume”(p.288).

Une même atmosphère de ferveur règne à Saragosse où les hommes sont impatients de “repartir vers les montagnes où, ces jours, se règle le destin de leur patrie...”:

Dans les églises, à la Séo, [...] des soldats sont agenouillés sur les dalles, certains les bras en croix, perdus dans une prière ardente. En vérité, l'Espagne a retrouvé le cours de sa grandeur. Plus que jamais, l'Espagnol éprouve le mépris de la vie et ce goût de l'aventure qui l'a porté jadis jusqu'au bout du monde (p.289).

Après Guernica “saccagée”, Huesca et son cimetière avec “ses cercueils ouverts, ses tombes violées, ses ossements épars et son odeur d'humidité, de

républicaine telle qu'il la vit en mars-avril 1938; l'armée républicaine, les bombardements nationalistes de villes ouvertes, les conséquences de la non-intervention, la protection des beaux-arts, la question agraire, le service d'hygiène infantine,... en sont quelques-unes des facettes abordées. Dans ses conclusions, le journaliste signale qu'après avoir tenté de dire le plus objectivement possible ce qui se passe dans les deux Espagnes -“celle improprement appelée nationaliste, puisque Franco-le-traître veut la livrer aux étrangers, et l'autre, l'Espagne Républicaine, loyale, honnête, celle de la majorité, -celle des élections”(p.63)-, il abandonne cette manière de s'exprimer pour entrer “dans des voies plus spéculatives” et dire “tout ce qu'un homme de coeur doit penser”. Il prie le lecteur de se garder de toute idée préconçue et d'oublier avant tout ce qu'une presse incompréhensible ou nettement achetée par le fascisme a écrit: “Elle a intoxiqué notre pays au point que beaucoup de nos concitoyens n'y voient plus clair. Elle les a égarés par des qualificatifs destinés à créer une espèce de panique dans leur esprit: anarchistes, rouges, marxistes, etc.../ De ces vocables, le Belge moyen a déduit que Madrid, Valence et Barcelone sont des repaires de malfaiteurs et sa pensée retourne de vingt années en arrière: elle retrouve le bolchevik un couteau sanglant entre les dents./ En général, nos compatriotes en sont là et ne veulent pas regarder la tragédie espagnole avec des yeux clairs. Pour eux la République n'est pas ce qu'elle est: un pays où il est agréable de vivre, comme en France. Leur esprit déformé fait de la fraction loyale une terre qu'ils comparent volontiers à la Russie de Staline! Et dieu sait si la liberté est totale de Madrid à Barcelone! Autant la vie y est aimable et sans aucune contrainte, autant l'air est irrespirable du côté Franco! Ce général sans talent militaire, protégé par Mussolini et Hitler, joue dans ce grand drame le rôle du Judas intégral. Il portera dans l'Histoire l'écrasant fardeau d'avoir livré son pays aux capitalistes étrangers et d'avoir fait assassiner ses frères. Franco n'est ni un intellectuel ni un homme épris d'une belle idée. C'est un aventurier sans envergure ayant vendu sa patrie. Sans plus”(pp.63-64). S'interrogeant sur l'issue de cette guerre, de Wattyne, très sévère à l'égard de l'Angleterre qui “a inventé la non-intervention”, ne désespère pas de voir un revirement s'opérer chez les républicains: “Que l'Amérique ne mette plus l'embargo sur l'exportation d'armes et que la France et l'Angleterre laissent aller à vau l'eau la non-intervention et l'Espagne loyale est sauvée. Ce qui veut dire que ses paysans ne connaîtront plus les horreurs de la féodalité, que le cléricalisme ne garrottera plus le peuple et que l'idée de progrès et de science s'épanouira librement au soleil. Ainsi soit-il”(p.64).

fleurs printanières et de décomposition”, Belchite en ruines, “ce bouleversement babylonien qui représente ce que furent l’Alcazar de Tolède et les quartiers de couleurs fauve l’entourant...”, Daye sera particulièrement horrifié par

l’aspect de Teruel saccagé et vide, comme éclaté en son centre sous l’effet des mines, rempli d’objets familiers à l’abandon, rempli aussi de corps à demi enfouis sous les décombres... (p.290).

Sous la conduite du général Varela que Daye décrit avec beaucoup d’effusion: “sur la poitrine, là où nos officiers ne détestent point d’aligner des bouts de rubans multicolores, il a accroché un petit reliquaire en or”(p.291), les deux voyageurs parcourent la petite ville où “se décida, l’autre semaine, le sort de la guerre”(p.290) et où “les rouges laissèrent des milliers de morts”(p.290).

Cette visite et la rencontre du chef de l’armée de Castille, devenu l’une des gloires militaires de l’Espagne, inspirent à l’écrivain quelques lignes héroïques sur les “âmes brûlantes, éprises d’aventures, qui ne se peuvent bien révéler à elles-mêmes qu’au sein des guerres et des révolutions” et qui, aujourd’hui, “se sont toutes senties attirées vers l’Espagne”(p.290), ce pays dont l’histoire, “tout au long des siècles, est faite ainsi de luttes continuelles, de destructions sans cesse réparées et sans cesse oubliées, d’une lutte peut-être plus violente encore que n’importe où ailleurs contre les forces de saccage qui agitent des hommes au tempérament jamais apaisé”(p.292). Dans le cimetière, insensibles à l’odeur fétide, “des prisonniers rouges, le torse nu, remettent les cercueils disjoints en ordre, rangent des ossements, creusent, relèvent des croix, cimentent des plaques brisées”(p.293).

En conclusion de quelques paragraphes consacrés aux “cimetières violés”, Daye s’interroge sur les motifs qui poussèrent les rouges à ouvrir délibérément les tombes épargnées par le tir de l’artillerie:

Je ne comprends plus et j’en reviens à l’explication du début de la guerre civile, celle que, pour l’honneur humain, j’aurais voulu écarter: le fanatisme bestial, une sorte de dépravation cruelle qui seule explique les atrocités commises: les supplices, les femmes arrosées de pétrole et brûlées vives, les garçons évirés, les membres coupés, les yeux crevés, toute cette abomination qui fait douter du perfectionnement de l’homme, de la réalité d’une civilisation (p.294).

Les officiers éminents que Daye côtoie au cours de ce périple sont “pleins d’alacrité, de simplicité, de bonne humeur”(p.296); les généraux Fidel Davila et Juan Vignon ont en commun “quelques traits qui ne trompent pas et qui sont la marque de l’intellectuel et du lettré”(p.296); Varela, Aranda et Queipo de Llano

“rient d’un large rire, montrent des dents magnifiques, ils mangent de bon appétit et semblent, en vérité, fort populaires parmi leurs hommes”(p.297).

Quant aux soldats, “sobres, tenaces, parfois cruels... Et puis, animés de cette foi admirable en une cause, de cet enthousiasme calme, de cette espèce d’exaltation sans démonstrations extérieures, sentiments si profonds qu’ils se sont communiqués à tout un peuple”, ils sont, dit-il, un témoignage émouvant de l’ambiance dans laquelle se meut cette Espagne nationale, “avec son mysticisme farouche”, et qui “fait irrésistiblement songer à ce que dut être celle des grandes époques, dont les vestiges monumentaux nous redisent à chaque pas l’histoire”(pp.297-298).

Le 12 avril, à San Mateo, du côté de Morella, porte du royaume de Valence, que “l’ennemi, en fuyant, n’avait, grâce à Dieu, pas eu le temps de détruire” (p.299), Daye observe en direct la progression et l’assaut victorieux des troupes nationalistes commandées par Aranda, le héros d’Oviedo. Cette “bataille pour la mer”, il la commente avec la froideur d’un technicien totalement indifférent au drame humain qui se déroule sous ses yeux: ainsi, lorsque des avions “rouges” viennent lâcher des bombes,

Une compagnie de fantassins, groupés en un petit champ près de la route, et en train de manger, attrape la première: une quarantaine de tués. Il ne faudra que quelques minutes pour qu’arrivent les ambulances automobiles, ce qui me donne la meilleure idée de l’organisation technique de l’armée, cette armée improvisée du général Franco (p.302).

Il est vrai que les soldats de Franco se caractérisent par “leur mépris de la mort [qui] semble absolu” et “leur héroïsme, sans panache et sans cris, d’une noblesse émouvante”(p.297)!

Grâce aux jumelles que lui tend, sans un mot, Aranda, Daye aperçoit à son tour la mer Méditerranée; comprenant que “l’Espagne rouge est coupée en deux tronçons... Victoire!”, il ne peut s’empêcher, grandiloquent, de faire part au général de l’émotion qui l’étreint:

-Savez-vous, Général, dis-je, que c’est aujourd’hui non seulement une date essentielle dans l’histoire de l’Espagne, mais peut-être une très grande date dans l’histoire de la civilisation, dans l’histoire du monde? Le sort se jouait ici entre les deux forces qui nous déchirent, celle de l’ordre et celle du désordre et de la tyrannie. Votre victoire fait pencher la balance du destin. Le bolchevisme, sans doute, a perdu cette partie. Et c’est ici, c’est par vous, c’est devant nous, qui n’espérons jamais en voir autant, que l’épisode décisif se produit. Que le ciel en soit remercié! (p.303).

Via Burgos, Valladolid, Salamanque et Cacerès, et après une grande boucle par le nord de Madrid encore occupée par les “rouges”, c’est en pleine semaine sainte que Pierre Daye et ses coreligionnaires arrivent à Séville transformée en capitale intellectuelle et aristocratique:

Toute la haute société d’Espagne, chassée de Madrid, se partage entre Saint-Sébastien et la belle cité du sud. Les fêtes qui précèdent Pâques sont l’occasion de se retrouver, d’évoquer le passé, de faire assaut d’élégance et d’esprit (p.306).

Cette année, pour la première fois depuis les temps de la monarchie, les fêtes traditionnelles de la Semaine Sainte ont revêtu à nouveau toute leur splendeur ancienne (p.305).

Dans ses *Mémoires*¹⁸⁴, Daye précise que beaucoup de membres de cette aristocratie, logée à l’*Andalucia Palace* dans l’attente de pouvoir regagner ses palais de la capitale, portent le deuil de ceux qui sont tombés victimes des combats, des exécutions ou des supplices; les princesses aux noms les plus sonores dînent le soir en robe noire et tous les convives se lèvent au moment où la radio débite le communiqué quotidien. Une étrange fièvre règne, à la fois guerrière et religieuse. Daye s’y sent comme un poisson dans l’eau.

Le soir du jeudi saint, d’une loge située sur la grand-place devant le Palais de la Municipalité, gagnés par ce mélange de ferveur mystique et de superstition comme par ce parfum sanglant de la guerre apporté par les Marocains en burnous et les innombrables soldats en tenue, Daye et Gaxotte contemplent le très long défilé des milliers de pénitents en cagoule; Queipo de Llano, “le général qui se bat à la radio” et qui, pendant des mois, déversa presque quotidiennement “sa parole fleurie”(p.304) sur ses concitoyens et accabla ses ennemis d’injures et de sarcasmes, raconte à ses hôtes l’audace et le coup de *bluff* qui lui permirent de conquérir Séville.

Afin d’illustrer “le curieux esprit dont s’animent ces processions”(p.307) et la rivalité existant entre les différentes confréries

-Dans les confréries pauvres, m’assure-t-on, bon nombre de “rouges”, c’est-à-dire de socialistes et de communistes, continuent à défiler comme hier, sous la république. Au vrai, il ne s’agit pas tant de dévotion que d’habitudes folkloriques, de traditions chères au cœur du peuple, mêlées à sa vie même, et qu’il revêt d’une grande part de superstition (p.307)-,

Pierre Daye retient deux anecdotes parmi d’autres; en voici une:

¹⁸⁴ p. Daye, *Mémoires*, pp.871-872.

Au beau temps de la république, la vierge la plus populaire, Notre-Dame de l'Espérance, dite la Macarena, -dont l'effigie fut d'ailleurs brûlée par les communistes- sortit un jour sur son pavois, au milieu des fleurs et des cierges brasillants, avec un bonnet phrygien à la place de l'habituelle couronne d'or. On tira dessus, d'ailleurs, à coups de fusil (p.307).

Lors du défilé du vendredi saint, le plus impressionnant de tous, dès qu'apparaissent la Macarena et sa rivale aristocratique, la Virgen del Gran Poder, la foule parsemée de militaires en uniforme et parcourue par un délire d'enthousiasme fait le salut fasciste au passage de chaque statue:

Devant nous, une grande tribune était réservée aux blessés de la guerre. Et les vierges s'arrêtaient devant ces soldats encadrés d'infirmières et bariolés de pansements, et on les faisait s'incliner, et les hommes, même les Maures, répondaient à la vierge par le salut du bras levé...

Une joie filtrait d'ailleurs, des rumeurs confuses, provoquées par les nouvelles de la victoire au front de la Méditerranée (p.308).

A Tolède, "mystique et ardente", les deux reporters visitent la cathédrale, "notre bien à tous, hommes de la chrétienté européenne"(p.309), "chef d'oeuvre de l'art et de la pensée humaine"(p.310), et l'Alcazar dynamité par les rouges, "aux ruines encore fumantes"¹⁸⁵, dont la résistance et la délivrance, "parmi tant d'épisodes héroïques de cette guerre atroce", "resteront certainement, aux yeux de l'étranger, les plus magnifiques, et ils sont déjà les plus légendaires" (p.311).

A Burgos, Daye et Gaxotte se rendent au quartier général de Franco; c'est la première fois que Daye rencontre

ce révolutionnaire victorieux, si différent des autres, avec son regard mouillé d'émotion, son sourire presque timide et cette fraîcheur qui doit frapper, sans nul doute, tous ceux qui ont pu approcher un personnage qui devait, plus tard, se révéler homme d'Etat remarquable¹⁸⁶.

Si, au premier abord, il ne retrouve pas l'homme des photos, des gravures et des affiches qui couvrent le pays, en apercevant ce "regard lumineux, à la fois doux et profond, [qui] éclaire le visage un peu gras et imprime à toute la personne un caractère d'incontestable noblesse", Daye saisit aussitôt qu'il a affaire à un chef,

un peu à la manière de Salazar¹⁸⁷, méditatif, sage, ferme, très simple, ne cherchant en aucune manière à prendre devant l'étranger l'attitude de son personnage. Pas de

¹⁸⁵ *Mémoires*, p.872. Rappelons que l'Alcazar fut "délivré" fin septembre 1936!

¹⁸⁶ *Mémoires*, p.873.

¹⁸⁷ Consulter P. Daye, "Le Portugal et Salazar", *Par le monde qui change*, chapitre I, pp.9-41.

geste théâtral, rien du tribun, ni du reître, ni du politicien. Un homme, d'une haute distinction de manières, s'exprimant d'une voix paisible, dans un français aisé, avec un accent charmant... [...], un homme sûr de lui, de sa force, de l'excellence de sa cause, du triomphe inévitable de l'oeuvre entreprise et si durement poursuivie (pp.312-313),

le principal artisan des victoires, techniquement admirables, remportées par les armées nationales. Cet "esprit politique" doué du "génie d'organiser et de créer de l'ordre en place du chaos", ce "remarquable administrateur de l'Espagne renouvelée"(p.313), est le dictateur qui, quelques années plus tard, offrira au Belge "un abri enveloppé d'orages"¹⁸⁸.

Avec Francis Balace, précisons que c'est bien en tant que journaliste et reporter de renom international, et nullement comme député belge, que Pierre Daye, d'ailleurs accompagné de Gaxotte, fut invité par les autorités franquistes. Impatient de se voir reconnaître par la Belgique officielle, le caudillo n'avait aucun intérêt à fréquenter l'opposition rexiste; il opposa d'ailleurs une fin de non-recevoir à chacune des demandes d'audience de Degrelle¹⁸⁹.

Cette "Espagne ressuscitée"(p.315) qu'il sillonna de long en large, Pierre Daye la présente comme un pays de cocagne, sans chômage ni mendiants, bien différente, sous cet aspect, de celle qu'il visita une bonne décennie plus tôt au début de la dictature du général Primo de Rivera¹⁹⁰. Paix, travail, ordre et bonne humeur, tout cela mêlé à une exaltation patriotique intense et un enthousiasme de bon aloi, ne sont-ce pas là autant d'heureux augures pour l'avenir? Car, d'avoir su remettre de l'ordre, voire de l'aisance, dans la vie nationale est

un bienfait aussi remarquable à inscrire au crédit du général Franco que celui des victoires militaires salvatrices de la civilisation occidentale (p.314).

Seul l'ordre politique doit encore être réglé mais tout indique qu'il tendra vers "un système monarchique inspiré de l'actuel système italien"(p.315).

Afin de compléter son tour d'horizon, Daye tient à insister sur le caractère éminemment spirituel de la révolution espagnole; amorcée à l'époque de la République par l'*Action espagnole*, un petit groupe d'intellectuels dirigé par Ramiro de Maeztu, cette transformation put être menée à bien, dit-il, grâce à l'union inespérée des phalangistes et des traditionalistes. Et même si, après la victoire, il risque de devoir affronter de graves dangers tels que la rivalité entre

¹⁸⁸ p. Daye, *Mémoires*, p.873.

¹⁸⁹ F. Balace, "la droite belge et l'aide à Franco", pp.578-579.

¹⁹⁰ Pierre Daye, *En Espagne sous la dictature*, Bruxelles-Paris, Ed. Gauloises, 1925.

les généraux ou une réaction à fois aristocratique et cléricale, Franco, qui eut l'habileté de s'entourer de quelques membres des formations phalangistes, pourra s'appuyer sur cette Phalange dont l'animateur spirituel, José Antonio, reste vivant et entouré de vénération dans l'esprit de beaucoup. Ainsi, quand elle en prendra connaissance, l'Europe s'étonnera-t-elle de contempler l'oeuvre réalisée, de voir l'Espagne "sortir de l'ombre spirituelle où hier elle s'enfonçait" (p.316).

La reconnaissance de Burgos.

Au bout de deux ans de lutte, Daye aura le plaisir de voir "ce velléitaire de Spaak"¹⁹¹ saluer avec chaleur l'éminent général Franco, déclarer qu'il lui paraît tout à fait indispensable et urgent pour la Belgique de nouer des relations officielles avec le grand chef nationaliste espagnol, et se dire résolu à déléguer un représentant auprès de celui que Vandervelde appelait "le chef de la Junte des rebelles de Burgos"¹⁹².

Le 27 janvier 1939, dans *Je suis partout*¹⁹³, Pierre Daye rend un hommage sincère à Vandervelde, "sans doute, depuis des années, la plus remarquable individualité politique de la Belgique" mais qui "visiblement, vieilli dans une croyance dépassée par les faits, ne comprenait plus rien au monde moderne". Rappelant les fortes divisions au sein du P.O.B., Daye évoque le dernier combat du Patron et la trahison des siens au lendemain de sa disparition:

Jusqu'à la fin il s'est débattu. Sourd, vieux, cassé, presque titubant, il aura combattu à la Chambre jusqu'à la veille de sa mort. Il aura surtout, dans ses dernières semaines, lutté pour l'Espagne républicaine contre ce qu'il appelait assez drôlement, de son encore belle voix de tribun, "la junte révolutionnaire de Burgos". Et c'est son acharnement à soutenir une cause, dans laquelle il voulait voir un des derniers remparts des idées chères à son coeur, qui eut pour effet de transformer peu à peu ce qui n'aurait dû rester qu'une question de politique réaliste (la création de relations avec Franco) en une lutte idéologique. Burgos ou pas Burgos, ce n'était plus, ces derniers mois, en Belgique, une querelle politique, mais le heurt de deux mystiques. Et cela à cause surtout de Vandervelde.

¹⁹¹ P. Daye, *Mémoires*, chapitre XXXIX, p.911.

¹⁹² P. Daye, *Mémoires*, chapitre XXXV, p.821; *Trente-deux mois chez les députés*, p.43.

¹⁹³ Cet article est reproduit dans *Trente-deux mois chez les députés* sous le titre "Un homme de l'ancien régime", pp.197-201.

L'exil.

A la suite d'un deuxième "voyage de guerre" qu'il effectue, en mars 1943, en Espagne, "pays neutre"¹⁹⁴, afin de se reposer à Madrid, Daye publiera trois articles dans *La Gerbe*, l'hebdomadaire d'Alphonse de Chateaubriant. Au mois d'avril 1944, c'est comme chroniqueur de politique étrangère au *Petit Parisien* et au *Nouveau Journal* de Bruxelles qu'il entreprend un nouveau voyage ibérique. Dans ses *Mémoires*, il écrit que

des semaines, puis des mois, des années allaient passer sans que la volonté des Allemands d'abord, puis les événements, et ensuite ma propre décision me permettent de rentrer dans mon pays¹⁹⁵.

Et puis, il faut bien le confesser, je me sentais pris d'un immense dégoût pour tout ce que j'avais laissé de l'autre côté des Pyrénées, d'une lassitude sans borne en pensant à ce que j'avais vu, entendu, deviné depuis quatre ans... Je me rendais compte qu'il n'existait plus aucun espoir que l'on aboutisse entre Belges (ou, ailleurs, entre Français) à une conciliation. Les passions se donnaient libre cours. L'hystérie répressive se développait. Grâce à Dieu, je me trouvais en cette hospitalière Espagne et je me persuadai vite que j'avais tout intérêt à ne pas rentrer au pays et qu'aucun devoir ne m'y appelait¹⁹⁶.

Lorsqu'à l'automne 1944, il reçoit enfin quelques nouvelles de Belgique, notamment concernant son collègue Robert Poulet qui, à sa stupeur, croupit en prison, et apprend qu'une instruction judiciaire contre lui-même se prépare à Bruxelles, Daye sent que

tous les espoirs de compréhension de notre patriotique conduite de rapprochement, de pacification intérieure s'étaient effondrés¹⁹⁷.

Dans cet Occident "pris de folie" et qui venait d'inventer le huitième péché capital de "collaborationnisme", il sait que, pour avoir nettement pris parti, lui non plus ne sera pas épargné dans "la saoulerie de vengeance"¹⁹⁸. Aussi décide-t-il de profiter de l'hospitalité espagnole, tout en ayant soin de ne pas se mêler aux querelles doctrinales qui divisent les divers milieux de Madrid. C'est donc en spectateur désabusé qu'il assiste aux disputes entre partisans et adversaires du régime, se disant que les personnes sont bien sottes, lorsqu'elles possèdent "un

¹⁹⁴ P. Daye, *Mémoires*, chapitre XLVI, p.1111.

¹⁹⁵ *Mémoires*, chapitre XLIX, p.1190.

¹⁹⁶ *Mémoires*, chapitre XLIX, p.1192.

¹⁹⁷ *Mémoires*, chapitre L, p.1222.

¹⁹⁸ *Mémoires*, chapitre L, p.1223.

gouvernement sage et aussi libéral que ne le permettent les circonstances” et jouissent “de la paix et de la prospérité”¹⁹⁹, de chercher encore des aventures.

A Madrid où il végète, Daye consacre une partie de son temps à rendre des services à ses compatriotes qui, poursuivis, traqués ou tout simplement inquiets “de la sorte de tyrannie régnant en Belgique”²⁰⁰, affluent, nombreux, dans ce pays “toujours compréhensif à nos misères et hospitalier selon ses plus nobles traditions”²⁰¹.

En février 1946, un certain Antoine Wallon²⁰², “décidé à mettre tout en oeuvre pour recueillir le maximum d’informations susceptibles d’éclairer l’opinion publique belge”, se rend en Espagne. La frontière franco-espagnole franchie, les voyageurs essaient de remettre de l’ordre dans le compartiment pris d’assaut par les douaniers et les agents de la Sûreté. “In pays de révolution, les agents de frontière se montrent généralement tolérants”. Cependant que le *Lusitana* poursuit sa route, le voyageur bavarde avec un compagnon très sympathique... au premier abord. De plus en plus intéressé et intrigué par cet homme qui disserte sur “cette noble et valeureuse Espagne”, Wallon oriente la conversation sur le plan politico-social; l’interlocuteur s’anime de plus belle:

Des forces ennemies de notre culture et de notre civilisation, servies, soutenues et dirigées par des pays aux ambitions impérialistes empêchent l’établissement de la Paix... Ils sont ennemis d’une ère de paix parce qu’à cette période correspondrait une prospérité qui réduirait sensiblement la masse des mécontents, éléments qui doivent former le gros des forces qui tentent de conquérir le monde pour l’asservir. Espagne loyale, forte et disciplinée, refuge de la civilisation chrétienne dans une Europe chaotique, doit être le pilier des espérances de tout européen amant de l’ordre, de la liberté et de notre civilisation.

Lorsqu’après ce préambule très “Ordre Nouveau”, ce compagnon de voyage lui déclinera son identité et ses fonctions, la surprise -et la rage- de Wallon sera immense .

Dix mois après l’écrasement de la Wehrmacht, la mort officielle du nazisme et la mise hors d’état de nuire de ses séides, Pierre Daye, fidèle lieutenant de Degrelle, thuriféraire patenté de son maître Hitler, grand prêtre de la doctrine nazie, rédacteur en chef du “*Pays Réel*”; Pierre Daye est là à quelque 2.000 kilomètres

¹⁹⁹ *Mémoires*, chapitre I, p.1224.

²⁰⁰ *Mémoires*, chapitre II, p.1258.

²⁰¹ *Mémoires*, chapitre II, p.1259.

²⁰² Antoine Wallon, *Je reviens d’Espagne. La trahison paie parfois*, Marcinelle, Imprimerie J. Duquesne, s.d. (1946).

seulement du pays qu'il a trahi si obstinément pendant dix années [...], libre, souriant, confiant "en des jours meilleurs", radieux.

Partagé entre la répugnance qu'il ressent alors et l'espoir jamais caressé d'interviewer ce "traître", Wallon lui confie son désir de s'installer en Espagne; très familier, le journaliste promet sur-le-champ de l'aider grâce à ses multiples et puissantes relations. Après une digression sur la violente campagne de presse antifranquiste déclenchée en France et en Belgique par ordre de Moscou, ainsi que sur la Phalange, "âme du glorieux mouvement [...] entièrement dévouée à la Cause", l'intarissable bavard est fier d'annoncer sa participation dans la mise sur pied du "Comité d'Aide aux Réfugiés Politiques" auprès duquel Wallon trouvera toute l'assistance désirée; afin de ne pas perdre de temps, il l'invite à se présenter de sa part et dès le lendemain à l'"Oficio de orientaciones comerciales" où le recevra "un de nos bons amis, ex-officier de la "División Azul"". Avant d'arriver à la gare d'Atocha, Daye aura encore le temps de préciser qu'il s'agit d'

aider dans la mesure de nos très modestes moyens, à soutenir le combat que mènent les forces saines de l'Espagne contre ses ennemis, nos ennemis... Nous vaincrons, déjà nous pouvons être assurés que notre exil sera court [...]. *Pour ma part, je rentrerai bientôt en Belgique.* [...]. Si je reste ici, c'est par dignité d'homme. [...]. Si les gauches perdent la partie aux prochaines élections, il est certain que leurs adversaires contrarieront la politique de persécution adoptée jusqu'ici vis-à-vis de nous. Ceci, ajouté à l'esprit de tolérance et de compréhension qui caractérise l'élite belge, nous permet d'envisager le proche avenir avec confiance et sérénité.

La première impression qu'Antoine Wallon éprouvera en débarquant à Madrid se résume en trois mots: "Misère... Crainte... Silence". La suite de ce "bref aperçu journalistique", ainsi que le qualifie son auteur, et particulièrement la seconde partie, qu'il intitule "Prisons et Camps de Franco", viendront confirmer cette sensation.

Après son passage par l'"Oficio de Orientaciones Comerciales" où, au gré de sa fantaisie, il remplit un formulaire aux questions éloquentes: "Avez-vous appartenu à un mouvement d'Ordre Nouveau avant le 1^{er} septembre 1939? Avez-vous fait partie de formations politiques, militaires ou policières anti-Alliées pendant les hostilités? Etes-vous condamné par contumace?...", Wallon, assis presque face au bâtiment abritant le P.C. de la 5^e colonne, ne peut s'empêcher de penser

à la légion de traîtres et d'inciviques belges qui y trouvent assistance, qui vivent ici dans l'aisance, sinon le luxe insolent des Daye et Cie et qui constituent une

insulte et un défi permanents à ceux qui se sont battus pour la liberté contre le fascisme...

Je pense à tous ceux des nôtres qui, dénoncés, trahis, vendus par ceux-là mêmes qui se sont regroupés aujourd'hui sous l'aile protectrice de Franco, sont tombés, par un matin froid, le coeur percé de douze balles des pelotons d'exécution boches...

Je pense à nos martyrs de Breendonck, de Dachau, de Dora qui sont morts, là-bas, par milliers, sur la terre gluante des camps de concentration, convaincus que leur sacrifice n'était pas vain...

En mai 1946, le Service des Etrangers de la Police de la Sécurité envoie à Daye un ordre d'expulsion par "Ordre supérieur". Pour retarder l'exécution de la mesure, d'autant plus catastrophique que les tribunaux belges le condamnent à mort en décembre 1946, celui qui se dit victime de possibles "influences politico-capitalistes"²⁰³ multiplie les démarches auprès de ses puissantes relations locales, leur rappelant son intense activité pro-franquiste au cours de la guerre civile. Pendant un an, tandis qu'il désespère de trouver un pays d'accueil où il pourrait vivre en toute quiétude, il réussit ainsi à faire traîner les choses.

Une année jour pour jour après avoir reçu l'ordre de quitter le territoire espagnol, muni d'un passeport "especial", Daye peut enfin satisfaire à la volonté du "gouvernement dictatorial". Destination Buenos Aires.

Mettant un point final à ce chapitre mouvementé de son existence, il exprime sa gratitude à l'Espagne qui fut, "en une des heures les plus pénibles de ma vie", la seule nation à accorder protection et hospitalité "au proscrit que j'étais". Néanmoins, habitué à la vie de château dans son hôtel de l'avenue de Tervueren, il confie

y avoir trop vécu dans la crainte et dans la contrainte, dans la gêne matérielle et l'inactivité, pour ne pas éprouver, à sortir tout à coup de cette oppressante atmosphère, une sensation de délivrance. En fait, bien des choses m'avaient étonné dans ce pays d'un autre âge, si tendu, si passionné, si particulier, si étrange, mais ankylosé en dépit des efforts de Franco, et qui était resté pour moi inassimilable²⁰⁴.

Rien à voir, semble-t-il, avec ce pays "ressuscité" dont il chantait les louanges dès 1938!

²⁰³ P. Daye, *Mémoires*, chapitre LI, p.1274.

²⁰⁴ *Mémoires*, chapitre LIII, p.1348.

• DU CÔTÉ ANTIFASCISTE.

MARCEL SCHILTZ.

C'est par le rappel de la citation stendhalienne que Pierre Benoit plaça en exergue à son *Pour Don Carlos*: "La nature m'a privé de cette sorte de folie sublime...", que Marcel Schiltz entreprend en 1938 l'évocation de la *Frontière d'Espagne*²⁰⁵, de ce pays encore tellement proche, dit-il, de l'Espagne de jadis, éternel "foyer de révolte et de cruauté"(p.7), "terre de carnage et d'épouvante" (p.8), en proie à une "folie sublime", "collective et destructive"(p.7), qui dresse des frères les uns contre les autres et fait se commettre des actes d'héroïsme ou de désespoir, d'abjection ou de sacrifice; en cette malheureuse contrée revenue, semble-t-il, à une mentalité digne de cette époque où le légendaire Tyl Ulenspiegel se révoltait contre la tyrannie du Duc de Sang et de ses sbires, tout n'est que "haines, ruines, désolation"(pp.7-8).

Poursuivant sa litanie empreinte de dramatisme, Schiltz augure que, dans cette Ibérie où les mots "Liberté" et "Paix" sont dénués de sens, "la haine qui arme le bras de ces hommes d'une même famille, sera longue à s'éteindre"(pp.8-9).

Le périple qui le conduira d'un bout à l'autre et de part et d'autre de cette frontière, c'est au Pays basque qu'il le commence, dans cette région où la lutte fratricide est très aiguë. Car, si beaucoup de Basques furent autrefois carlistes, ceux qui le sont restés combattent aujourd'hui dans les rangs nationalistes aux côtés des phalangistes; les autres, "plus avancés sans doute"(p.9), qui eurent la sagesse de renoncer à l'idéal d'une royauté d'Aragon et de placer tout leur espoir en un Pays basque autonome, ont rallié le camp gouvernemental. Mais tous, Basques de Franco ou de Madrid, partirent à l'assaut en poussant le même cri: ¡Viva Euskual Herria! (Vive la patrie basque!). Hélas! pour les uns comme pour les autres, l'arbre symbolique de Guernica n'est plus qu'un mythe...

De l'autre côté de cette frontière tout au long de laquelle Schiltz emmène le lecteur, tous les Français, de gauche et de droite, ont crié leur effroi devant cette "Guerre civile, la plus horrible de toutes"(p.10), en écoutant les plaintes des victimes, les récits atroces et les échos de "la plus inhumaine des tragédies modernes"(p.11):

²⁰⁵ Marcel Schiltz, *Frontière d'Espagne* (avec bois originaux de Lucien De Jaegher), Anvers, Ça ira, 1938.

Crimes des dynamiteros, des anarchistes de la Fédération Anarchiste Ibérique; crimes des légionnaires, des phalangistes, des "Moros"... (p10).

Au Pays basque français tout d'abord, et plus précisément à Bordeaux -"Pays basque déjà"(p.12)-, qui, un jour de 1937, aperçut les misères de la guerre dans les yeux de ces réfugiés entassés dans des barques prêtes à couler, épouvantés ou hébétés "de toute l'horreur vécue dans l'enfer créé par les hommes, au-delà de cette frontière"(p.13). Au début, la compassion poussa les populations à secourir ces premiers miséreux, rejoints ensuite par des milliers d'autres fuyards à mesure qu'en Espagne, les villes et les bourgades tombaient aux mains des franquistes. La pitié et la sympathie du peuple bordelais envers ces réfugiés qui reprirent bientôt leurs discussions passionnées, spécialement ceux des Asturies qui organisèrent des assemblées et des cortèges, firent vite place à la méfiance; des syndicalistes s'opposèrent à leur engagement dans les industries; submergé par les protestations, le gouvernement français refoula les plus démunis, ceux qui ne pouvaient pas assurer leur subsistance, vers Cerbère ou Hendaye, leur laissant seulement le choix entre les régions occupées par les nationalistes ou celles encore au pouvoir des gouvernementaux. Marcel Schiltz s'indigne de ce traitement inhumain infligé à ces gens voués à l'errance:

Qui dira vos peines, vos désespoirs, vos révoltes inutiles? [...]. Combien d'entre ces réfugiés ne sont en sécurité ni chez Franco, ni chez les gouvernementaux?... A preuve, ces gens exilés par Salamanque et condamnés par Valence? Tous ceux qui ont combattu, mais qui ont déserté par lassitude, par haine de cette lutte fratricide, que sont-ils devenus? (p.14).

Les Basques espagnols que n'avait pas attirés la grande ville trouvèrent asile chez leurs frères de France; Euskaldunac avant tout, ceux-ci, qui avaient frémi lors des carnages de Guernica et d'Irun, accueillirent ces frères qui s'étaient battus pour l'Euskaldia, ce pays qui semble ignorer l'existence de la frontière franco-espagnole. Pour Schiltz, peut-être est-ce en ce "Pays Basque, tout de paix et de douceur"(p.15) mais aussi "Pays de passions violentes, d'ardent amour pour le sol de la patrie euskaldienne, pays que l'étranger jamais ne pourra entièrement conquérir; dont la race dure, orgueilleuse, têtue, s'accroche désespérément à ses libertés, à ses espoirs, à son avenir qu'elle exige puissant et glorieux"(p.16), que germera la révolte tant attendue, celle qui libérera la patrie du joug étranger.

A Pau, la capitale du Béarn, spirituelle par tradition, des "réfugiés de qualité"(p.17) vivent à l'hôtel, dans l'attente désespérée de nouvelles des leurs restés à Madrid. Le soir, ils tentent d'apaiser leur angoisse en écoutant la radio nationaliste ou en récitant des prières et des Ave Maria, "vaines paroles"(p.18) que la ferveur fait trembler; le lendemain, inlassablement ils se remettent à espérer. "Scènes lamentables comme il s'en passa dans tous les centres habités de cette frontière franco-ibérique"(p.19).

Un peu plus loin, riche et prospère depuis que la petite Bernadette y aperçut la Vierge, ville de pèlerinage qui se veut sainte mais qu'envahissent les marchands du temple, Lourdes n'aime pas les réfugiés: "On ne peut mécontenter le bon client à qui ses propres misères suffisent..."(p.19). D'ailleurs, les gens n'ont pas le temps de s'intéresser aux malheurs du voisin, si proche pourtant. Seule justification possible(?), ces "Paroles sensées d'un homme du peuple: "-On n'aime guère les Espagnols de ce côté. On n'y a pas oublié leur attitude pendant la grande guerre.""(p.20).

Dénonçant l'hypocrisie des bien-pensants inquiets de leur seul bien-être et indifférents au malheur d'autrui, Schiltz signale les conséquences prévisibles de cet égoïsme:

Bientôt la France aura à fortifier ici un nouveau front. La troupe tiendra garnison à Lourdes, où le bleu horizon et le kaki feront sursauter dévotes et pieux pèlerins (p.21).

A Toulouse, les soldats français côtoient tous ces réfugiés, "malheureux de tout âge, rentrant en Espagne, se battre, se faire tuer, ou connaître toutes les frayeurs, toutes les privations, gravir les stations d'un calvaire inhumain" (p.12). Ainsi, qu'advient-il de ces religieux au visage triste, fuyards du Pays basque et qui s'apprêtent à regagner l'Espagne gouvernementale?

Tout sue la désolation et l'abandon à La Tour-de-Carol. Les habitants de cette gare-frontière maudissent cette guerre qui les empêche d'aller à Puigcerdà pour y faire leurs emplettes et y danser avec les Catalanes de là-bas. Même pour les contrebandiers, la contrée n'est plus sûre, car les carabineros ignorent les sommations et tirent sur tout ce qui fuit, avec l'objectif de tuer. La tragédie de Puigcerdà, cette sinistre cité dont on distingue encore les toits et la haute tour silencieuse de l'église mais qui, à la nuit tombante, plonge dans l'obscurité, nous est relatée par un garde mobile français, témoin du drame. Venus d'ailleurs, des hommes portant un brassard de la F.A.I. y créèrent un tribunal révolutionnaire

et s'y livrèrent, en compagnie de leurs congénères de la section locale, à des pillages et à des exécutions inqualifiables: l'assassinat du notaire, du curé, du mayor et de personnes fortunées, coupables seulement d'avoir pignon sur rue, ne suffit pas à rassasier ces hommes assoifés de vin et de sang; la liste des suspects, des "fascistes", des "exploiteurs", s'allongea quotidiennement. "...Après des jours et des jours de ce régime de terreur, Puigcerdà se vit enfin délivrée des anarchistes par des soldats réguliers"(pp.28-29). Quelques "exemples" furent nécessaires pour les déloger.

Capitale de cette Catalogne où, selon l'auteur, "le mouvement raciste" est profondément ancré dans les coeurs des gens dont l'idéal est d'arracher à tout prix une autonomie complète à Madrid,

Barcelone a vécu la guerre, en ville martyre: guerre des rues, révoltes anarchistes, représailles gouvernementales; attaques par air et par mer, des nationalistes. Privations de vivres... dissensions dans les rangs des défenseurs (p.30).

Catalogne, terre de travail, d'industrie, au sol riche et prospère, aux usines nombreuses, aux rudes travailleurs détestant les gens d'Espagne, ne parlant entr'eux que le catalan, exigeant un enseignement catalan, une langue administrative catalane...

Paradoxe que ces hommes luttant sous un double drapeau: anti-fasciste et nationaliste catalan.

Les habitants de ces contrées, toujours, ont résisté à une autorité étrangère. Ils continueront... (p.31).

Car, comme le Basque avec lequel il partage l'amour de la liberté, le Catalan se défendra de l'envahisseur par une guérilla sourde et incessante, telle qu'elle se pratiquait à l'arrière de la ligne franquiste: embuscades, sabotages et attentats, tel sera le prix à payer par l'occupant de ce "foyer d'incendie, nid à complots" (p.32).

Marcel Schiltz termine son panorama de cette frontière pyrénéenne en reproduisant le témoignage d'un universitaire barcelonais chargé de mission en France durant l'automne 1937; d'après lui, c'est avec raison que les anarchistes et les dinamiteros furent accusés d'avoir commis les pires cruautés; au début, la lie de la populace fut maîtresse de la rue, mais comment aurait-il pu en être autrement? Le gouvernement était privé de soldats, de gendarmerie et de forces de police, les officiers supérieurs et beaucoup de leurs hommes ayant adhéré au pronunciamiento de Franco. "Comment réprimer, si l'on ne dispose pas de forces policières suffisamment puissantes?"(p.33). Cependant, le jeune Catalan rappelle

que les atrocités ne sont point l'apanage d'un seul camp: à Santander, Guernica, Irun et Gijon, nombreuses furent les exécutions sommaires et arbitraires de prisonniers gouvernementaux... "à titre d'exemple"(p.33). Et que dire de ces "Moros" qui, une fois lâchés, ne se conduisaient pas en petites filles! Il reproche aux démocrates de tous les pays, qui ont condamné les exécutions de religieux, les incendies d'églises et de couvents, qui ont accusé et accusent encore les soldats républicains des pires turpitudes, d'ignorer les mesures exemplaires prises par le gouvernement, dès qu'il fut en possession d'une armée disciplinée et d'une police fidèle, à l'encontre de ceux -il accuse nommément les anarchistes- qui perpétrèrent ces actes répréhensibles.

"...Voilà ce que raconta ce Barcelonais"(p.34). L'auteur souscrit-il à cette déclaration? L'ennemi de la littérature de propagande, des harangues enflammées et des mensonges qui, dit-il, "ne peuvent masquer la vérité lamentablement nue et flétrie"(p.8), il évite d'émettre une quelconque opinion sur la véracité des témoignages qu'il cite et laisse au lecteur la liberté de juger. Notons toutefois qu'à aucun moment, Schiltz ne parle des excès commis par les communistes.

Que ce pays ait pu en arriver à une telle extrémité, Schiltz l'attribue à cette

Indolence quasi orientale du peuple espagnol qui ne s'est réveillé que lorsque le péril était trop proche pour l'écarter; violence de passions qui, une fois déchaînées, ne connaissent plus de bornes, que le temps même, ne parvient pas à éteindre; fatalisme qui n'accepte le malheur que pour mieux se rebeller, pour mieux le secouer, tel un faix, des épaules... (p.34).

Ainsi, cette Espagne, jadis inoffensive et touristique, représente soudain un sujet de préoccupations et une menace réelle pour l'Europe démocratique; car, franquiste, de qui sera-t-elle l'alliée? Comment fera-t-elle pour rembourser l'Allemagne et l'Italie, ses généreux fournisseurs? Par quels accords secrets et quelles compromissions se libérera-t-elle de ses dettes?

Evoquant l'angoisse des populations françaises frontalières qui assistent, depuis deux ans, à la mise à feu et à sang du pays voisin -"Menaces qui faillirent se préciser, lorsqu'à Paris, certains voulurent lancer l'ordre d'intervention..." (p.36)-, Schiltz, sans se prononcer clairement sur ce pacte, se borne à signaler les effets néfastes de la "politique trop prudente de la Grande-Bretagne":

Un jour peut-être l'Angleterre, fidèle à son "fair-play" avouera les fautes commises, et ses fils paieront, comme devront payer les fils de France et d'autres pays encore, comme devront payer les populations de Catalogne, du Pays Basque et

du Béarn qui reprendront les armes; la cause qu'ils auront à défendre alors ne sera peut-être plus celle qui, en ce moment, leur tient tant à coeur... (p.36).

IV. CONCLUSIONS.

L'intérêt énorme, voire passionnel, que la guerre d'Espagne éveilla dans le monde politique et la société belges se vit largement reflété dans les différents organes de presse du pays, tant de droite que de gauche.

Quelques intellectuels et écrivains démocrates, se démarquant de la masse de leurs collègues, décidèrent de définir publiquement leur position par rapport au drame qui se jouait dans la péninsule ibérique; si certains le firent presque à regret, tels les signataires de l'U.L.B. à l'"Appel des universitaires belges en faveur du Comité de coordination pour l'aide à l'Espagne républicaine", et ce alors même que l'Université bruxelloise était à la pointe du combat antifasciste, heureusement, d'autres furent moins frileux au moment de se prononcer. Les coups, parfois très bas, qu'échangèrent les hebdomadaires *Le Rouge et le Noir* et *Combat* témoignent du morcellement des rangs pro-républicains; il est vrai que les sujets de discorde et d'affrontement ne manquaient point entre ceux qui s'accusaient respectivement de stalinisme et de fascisme: les procès de Moscou, les assassinats politiques de révolutionnaires espagnols antistaliniens, le refus de construire un front uni contre les agresseurs de la démocratie espagnole,...

A droite où l'harmonie des vues et des sentiments semblait plus grande, les méthodes terroristes expérimentées par les nationalistes et les objectifs réels du soulèvement étaient cependant loin de faire l'unanimité, notamment chez les catholiques.

Malgré les désaccords et les tensions -Denis Marion signale par exemple l'action politique néfaste du P.O.U.M.-, les écrivains-journalistes antifascistes concordaient sur de très nombreux points.

Que le Frente popular est un gouvernement légitime, choisi par le peuple, et victime d'une guerre déclenchée par quelques généraux félons, ambitieux et insensibles aux inégalités et aux injustices sociales flagrantes de leur pays, au service des forces d'oppression et des puissances fascistes, ne fait bien entendu l'objet d'aucune discussion. Pour tous, le dessein de Franco n'est autre que celui d'y restaurer un régime féodal moyenâgeux et de faire de la Péninsule une base stratégique pour le fascisme international. Cette "guerre civile" programmée de longue date n'est en réalité que le prélude d'une nouvelle conflagration; seul

Marcel Lecomte, en 1938, tire une leçon optimiste -mais tout à fait erronée- de la résistance républicaine: l'Allemagne hitlérienne, qui sait maintenant combien il est difficile de soumettre un peuple par la force, n'osera pas se jeter sur la proie tchécoslovaque.

Dans leurs articles et dans leurs reportages, ces écrivains antifascistes s'attacheront aussi à démonter quelques-uns des mythes fabriqués et diffusés par la propagande nationaliste.

Dénonçant l'alibi du complot communiste, un prétexte dont se servent les franquistes pour justifier leur rébellion, ils soulignent que, si désordres il y eut, ceux-ci n'éclatèrent qu'au tout début de la guerre, et nullement avant celle-ci, et les expliquent par le fait que le gouvernement républicain ne disposait plus à ce moment-là des forces de police et de gendarmerie suffisantes pour maintenir l'ordre. D'ailleurs, que le peuple espagnol dans son ensemble, et non seulement les communistes, ait réagi sur-le-champ prouve à suffisance la fausseté de cette théorie. Car ce petit peuple est pleinement conscient qu'il lutte pour défendre les valeurs de l'esprit humain et des droits élémentaires chèrement acquis: la liberté, la dignité, la justice et la culture -un aspect essentiel de ce conflit- contre ses ennemis éternels: la hiérarchie ecclésiastique, les exploiters du prolétariat, les latifundistas,... L'Espagne républicaine est décrite comme une contrée où règnent l'ordre et la tranquillité, où il fait bon vivre, où les paysans courageux cultivent leurs champs, bref, une région étrangère à l'Espagne indolente et dissolue dépeinte par les propagandistes ennemis.

Le sort réservé aux ecclésiastiques hostiles au Mouvement ou trop peu empressés à le soutenir, le martyre infligé au peuple basque, le plus catholique d'Espagne, comme la présence de soldats maures dans l'armée rebelle permettent à ces intellectuels de nier le caractère de croisade et de défense de la civilisation chrétienne que les franquistes confèrent à leur trahison et de condamner, dans la foulée, la collusion honteuse d'une Eglise inquisitoriale -le haut clergé et le Vatican- avec les régimes totalitaires. L'anéantissement de Guernica et d'autres villes basques par la Légion Condor, point fort du récit de Mathieu Corman qui fut témoin du drame, n'est qu'un témoignage supplémentaire du cynisme et du machiavélisme de Franco disposé, comme il l'annonça, à supprimer la moitié des Espagnols pour arriver à ses fins. L'extermination des populations civiles et la répression systématique menée à bien dans les régions "libérées" révèlent, si

besoin était, l'hypocrisie de ceux qui doivent parler de "révolution nationale", de justice humaine et d'anti-capitalisme pour s'attirer des sympathies.

L'héroïsme et le sacrifice du peuple espagnol -l'armée républicaine est présentée comme une armée essentiellement populaire composée de paysans et d'ouvriers secondés par des antifascistes étrangers- ont beau être admirables, ils ne pourront à eux seuls vaincre l'armée professionnelle, principalement italo-allemande, de Franco. Si Lecomte appuie assez longtemps la stratégie prônée par les diplomaties française et anglaise avant que la fourberie des puissances de l'Axe ne le fasse enfin changer d'opinion, les autres écrivains antifascistes stigmatiseront d'emblée cette politique criminelle d'abstention des démocraties occidentales qui privait les républicains des moyens de se défendre contre une agression étrangère: comme si une non-intervention à sens unique pouvait circonscrire le conflit! Rappelant que la cause des républicains est celle de tous les démocrates, ils tentent de secouer l'apathie de ceux qui se déclarent neutres, accusent les autorités belges de participer à la fiction juridique et de prendre des mesures discriminatoires contre les volontaires retour d'Espagne républicaine, attribuent la faillite totale du Comité de Londres principalement aux dirigeants britanniques et avertissent du dénouement inévitable de cette guerre.

Parmi les thèmes traités par les écrivains antifascistes, relevons encore la défense héroïque de Madrid harcelée par les armées italo-allemandes et infiltrée par la cinquième colonne; Mathieu Corman y détache tout spécialement la figure de Buenaventura Durruti et sa promesse de fracasser la tyrannie fasciste.

Plusieurs de ces écrivains n'évitent pas le piège de l'idéalisation du camp républicain: ainsi Corman oppose-t-il l'ambiance régnant de ce côté où tout est fraternité et confiance, courage et honnêteté, justice humaine et respect de la vie, à l'atmosphère irrespirable du côté franquiste où prédominent la brutalité, l'intimidation, le fanatisme des phalangistes et des supérieurs,...

Les journaux de droite n'attendirent pas "la révolution" du 18 juillet 1936 pour avertir leurs lecteurs du péril effroyable que la domination rouge faisait courir à la politique espagnole. D'après Charles d'Ydewalle et Raoul Mésot, le drame espagnol remonte à l'abdication du roi Alphonse XIII et à l'avènement de la II^e République; dès cet instant, l'Espagne replongea, après les sept années de quiétude de la dictature -très méritoire- de Primo de Rivera, dans une nouvelle spirale de violences et d'anarchie. Pour eux, les intellectuels républicains, avec à leur tête Unamuno, ont de lourdes responsabilités dans le pourrissement de la

situation. L'échec des réformes entreprises en dépit du bon sens et sans égard aux réalités culturelles et socio-économiques du pays ainsi que la faiblesse des élites de droite firent le reste. Cette période de désordres et de calamités marquée, entre autres, par les troubles déclenchés en 1934 par le "Soviet asturien", les élections truquées de février 1936 qui portèrent le Frente popular au pouvoir et renforcèrent la mainmise de Moscou sur l'Espagne, l'assassinat de Calvo Sotelo par des forces au service du gouvernement, devait en toute logique se terminer par le soulèvement libérateur de quelques officiers patriotes et des forces saines contre l'infâme République. Certes, selon d'Ydewalle, le coup d'Etat de Franco est indéfendable du point de vue légal mais comporte suffisamment de vertu pour se justifier. De l'avis de tous ces écrivains, il est une réaction non préméditée -les flottements du côté nationaliste le prouvent- destinée à juguler une révolution communiste soigneusement planifiée -la célérité avec laquelle le gouvernement fournit des armes à la populace le démontre-, un acte de légitime défense contre les excès de la subversion démocratique et du libéralisme internationaliste, franc-maçon et matérialiste, pour la sauvegarde de la civilisation occidentale, de l'ordre social, de la patrie, de la famille et de la religion, en un mot de toutes les valeurs traditionnelles qui cimentent la société humaine; le climat d'exaltation patriotique et de ferveur religieuse qui entoure cette "révolution nationaliste" est un signe indiscutable du caractère spirituel et mystique du Movimiento.

Même si certains tentent de le nier, tel François Maret qui s'enferme dans des contradictions inextricables, tous présentent une vision manichéenne de la société espagnole: à la barbarie satanique et congénitale des rouges, fanatiques, dépravés, haineux, iconoclastes, déterreurs de carmelites et pillleurs d'églises, des vandales sans autre objectif que celui de saccager par plaisir -la destruction de Guernica dynamitée par les Asturiens en est d'ailleurs un bon exemple-,... ils opposent l'angélisme et la tolérance des blancs combattant héroïquement pour un idéal supérieur et divin, et justifient les quelques débordements du début par la nécessité de s'organiser face à un adversaire puissant qui venait d'armer la lie du peuple; en outre, les crimes commis par les nationalistes s'accompagnent toujours d'un minimum de légalité. S'il admet que la justice franquiste agit avec rigueur, Maret affirme néanmoins que cette sévérité est indispensable pour mater des hommes incapables de saisir un langage autre que celui de la force; en tout cas, dit-il, elle est plus équitable que l'arbitraire des rouges.

Sur les ruines laissées par les hordes rouges et malgré des circonstances adverses -la désorganisation de l'industrie, de l'administration, de l'éducation, des forces de l'ordre,...- fleurit l'Espagne de demain, missionnaire universelle, indivisible, antimarxiste et spiritualiste, dans laquelle la Phalange et sa doctrine chrétienne de justice sociale et de rédemption de l'âme collective et individuelle, capable d'harmoniser les tendances les plus antagonistes présentes dans le camp nationaliste et adoptée comme Constitution par Franco, cette figure paternelle, providentielle et unificatrice, joueront un rôle fondamental. A cet égard, Maret, qui salue le maintien des lois sociales de la République et le développement de réformes et d'initiatives visant à améliorer les conditions de vie -l'élimination du chômage et de la mendicité (souvent un vice) en Espagne nationale en sont les premiers résultats palpables-, accuse les caciques et les réactionnaires de tous poils d'être les principaux responsables de la misère et du paupérisme qui font le lit du communisme. Dans ses dernières chroniques, il se montre toutefois plus prudent sur les chances de mise en application de la doctrine dictée par José Antonio: après avoir abattu la tyrannie soviétique, l'Espagne victorieuse, fidèle à sa mission, devra supprimer les facteurs de dissolution et de décadence qui la minent de l'intérieur; la liste des ennemis de cette mystique de rénovation et de justice sociale est longue! Même s'il fait montre de beaucoup d'optimisme au moment de la victoire, quelques années plus tard, Pierre Daye rendra, pour sa part, un verdict très sévère sur l'oeuvre de ce "gouvernement dictatorial".

De 1937 à 1939, l'éventail des arguments en faveur de l'abandon immédiat de la neutralité (quand il ne s'agit pas de partialité au profit des rouges), du choix d'une politique plus "réaliste" de la part du gouvernement belge et de la reconnaissance de Burgos ne cessera de s'enrichir: s'il ne conteste jamais -bien au contraire!- les intérêts économiques -les seuls que comprennent Spaak et ses amis socialistes-, vis-à-vis de ses lecteurs catholiques et bien-pensants, Maret préfère invoquer des raisons de type moral (si D. Marion comparait l'occupation de l'Espagne à celle de la Belgique en 1914, pour Maret, qui rappelle que les Belges taxaient de criminels ceux qui se disaient neutres face à ce conflit sapant les fondements de la morale, les "Espagnols" sont aussi convaincus de la sainteté de leur cause que les Belges ne l'étaient de la leur) et humanitaire (la protection des Belges engagés dans les Brigades et retenus prisonniers par les nationaux, même s'ils n'ont que le sort qu'ils méritent!) ainsi que sur des motifs de politique nationale et internationale: le risque de compter l'Espagne ressuscitée parmi ses

adversaires en cas de conflit généralisé; l'obligation pour la Belgique de donner d'elle-même l'image d'une nation unie afin de calmer les appétits impérialistes du voisin allemand et de s'asseoir en position de force à la table des négociations où seront très bientôt débattus les problèmes brûlants du moment. La visite que Maret rend aux volontaires belges -flamands- du côté nationaliste, qui, assure-t-il, ont conscience de combattre en Espagne pour l'existence et l'indépendance de leur petit pays, lui permet de ressasser un de ses sujets favoris: la menace que les séparatismes basques et catalans, soutenus par les rouges, font peser sur l'unité de la grande Espagne, et d'en retirer une leçon à l'usage de ses compatriotes.

Dans le chapitre de l'intervention étrangère, d'Ydewalle dénonce l'aide française aux républicains; sa peur de voir les avions russes étendre leur rayon d'action jusqu'en Belgique l'amène par ailleurs à justifier les bombardements de Madrid par les avions italiens et allemands; les critiques qu'il formule en 1937 à l'égard du Comité de Londres se transformeront en louanges dès 1939: le pacte de non-intervention a permis de confiner le conflit. De son côté, Maret, qui accuse les rouges de causer des complications internationales et d'avoir provoqué cette intervention, sachant que leur salut ne pouvait venir que du dehors, surévalue l'efficacité des troupes du Duce et minimise l'aide -purement logistique, dit-il- fournie par Hitler; sans doute a-t-il le souci sournois de ne point alarmer ses concitoyens conscients, comme il l'est lui-même, que le Führer constitue la seule menace pour le royaume. Quant aux Maures au service de Franco, par bonheur, ils ne sont pas assez cultivés pour comprendre ce qui se passe. Il n'est pas aisé de dissimuler ses préjugés de classe, de caste et de race! De toute manière, conclut Maret, n'oublions jamais que les nationaux se soulevèrent pour mettre fin à l'intervention préalable de la Russie.

De pénibles expériences viendront modérer l'enthousiasme de plusieurs de ces tenants de la révolution franquiste, tels d'Ydewalle ou Daye, pris à leur tour dans la tourmente.

ABRIR TOME 2

